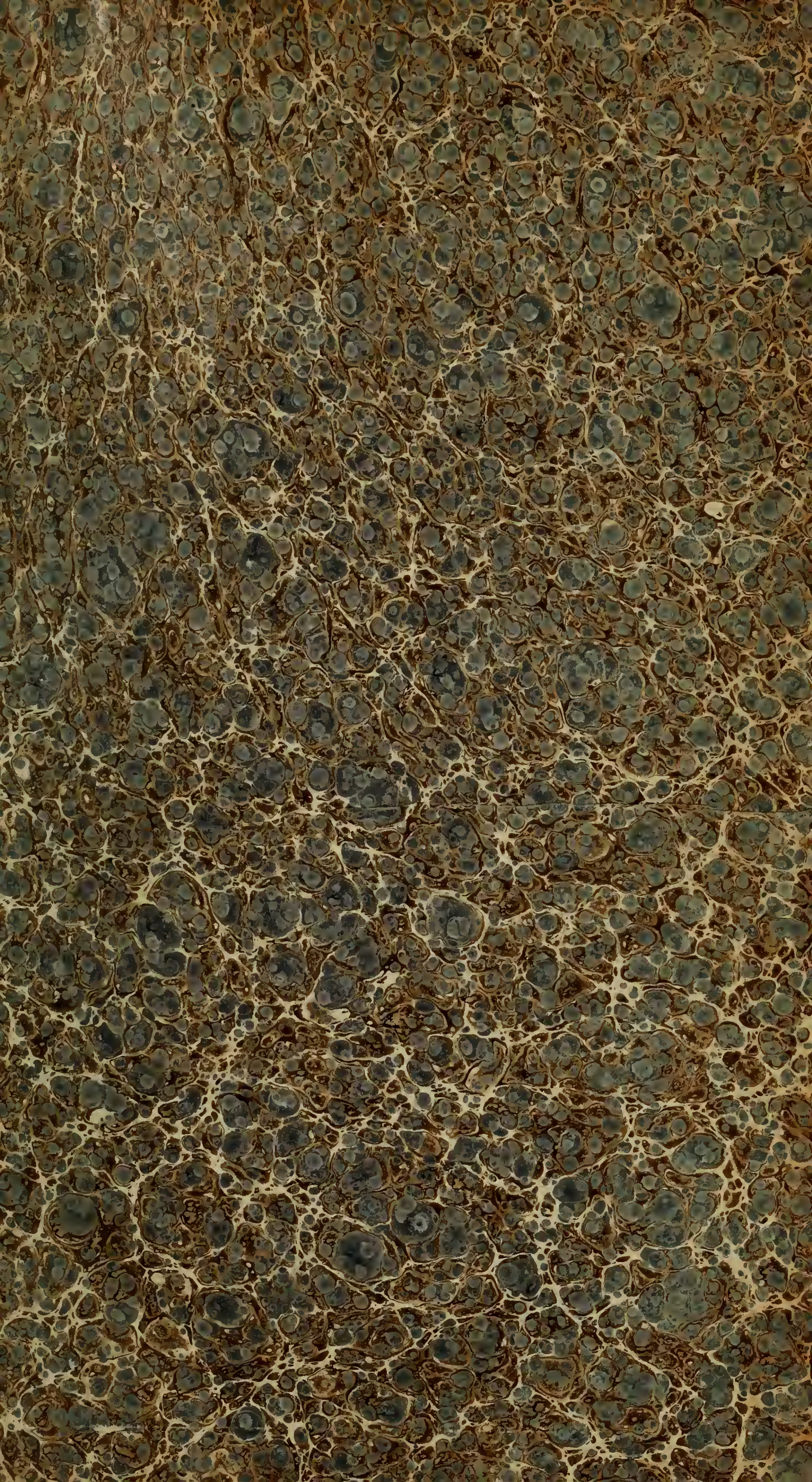
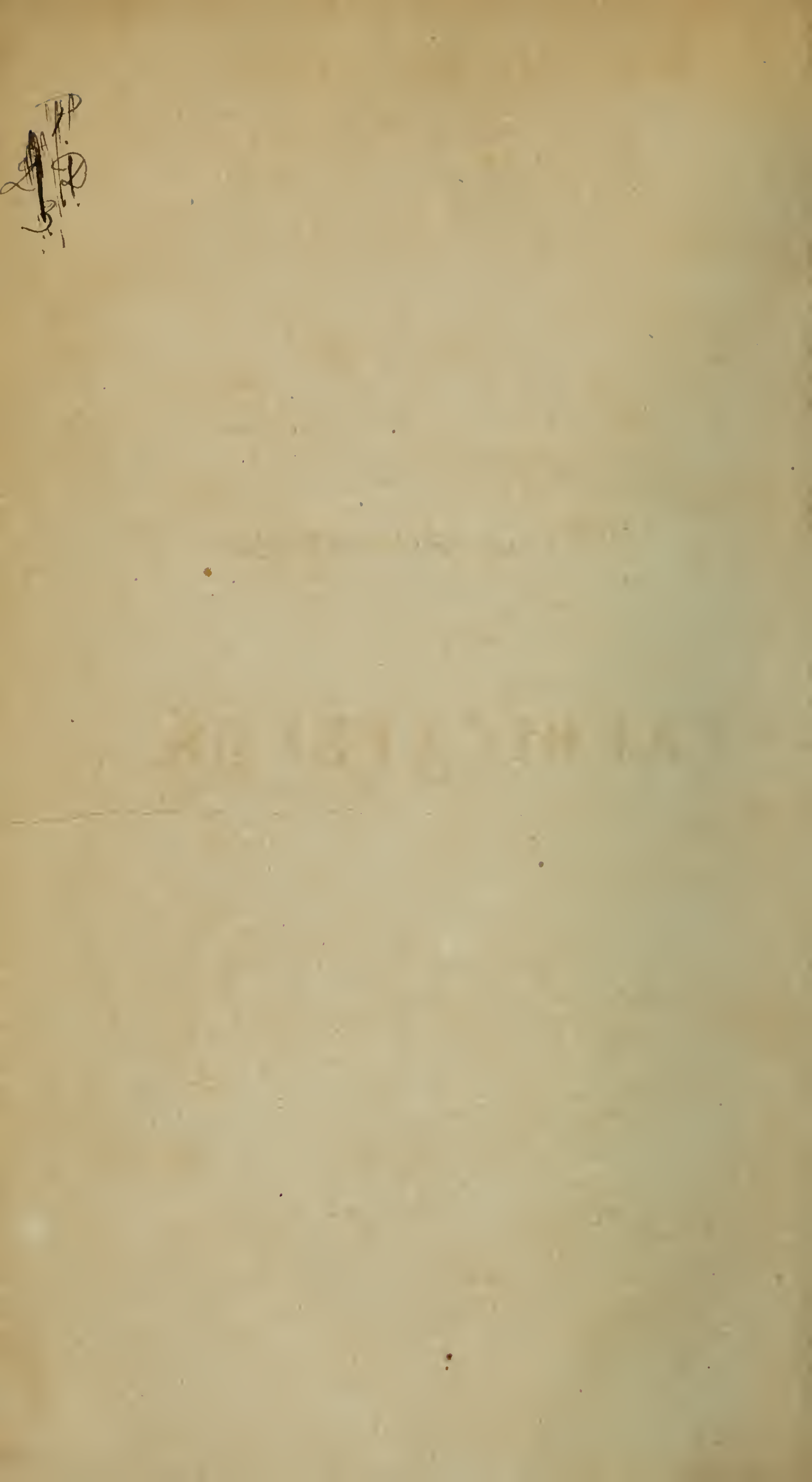








NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS,

OU

Dictionnaire Apostolique

A L'USAGE DE CEUX QUI SE DESTINENT A LA CHAIRE,

PAR M. DASSANCE,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉE

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

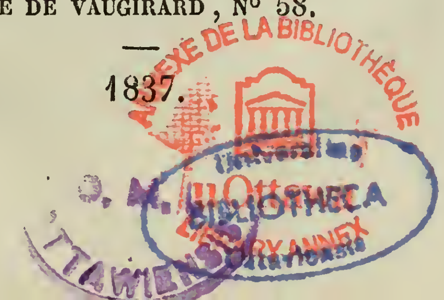
Tome Troisième.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHEQUE ECCLÉSIASTIQUE,

RUE DE VAUGIRARD, N° 58.

1837.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LES CRAINTES ET LES ESPÉRANCES DE L'ÉGLISE.

EXORDE.

Hæc antiqua novit et futura conjectat.

C'est la sagesse de Dieu qui connaît le passé, et qui voit juste dans l'avenir.
(*Au livre de la Sag.*, c. VIII.)

Il n'est donné qu'à la sagesse increéee d'embrasser d'un regard l'avenir et le passé ; mais, tout borné qu'est l'homme mortel, il peut envisager successivement ces deux termes ; et cette étude utile à tout homme, à toute société, à celui qui commande, comme à celui qui obéit, ne peut être que salutaire à la société visible des justes, et à chacun des membres qui la composent ou qui la gouvernent.

En remontant vers le passé, nous voyons la conduite de Dieu sur son Eglise, et par quelle alternative de disgraces et de faveurs il a fait marcher son peuple. En portant nos regards sur l'avenir, nous découvrons l'espace qui nous reste à traverser, les obstacles et les ennemis que nous aurons à vaincre; de ce double spectacle nous tirons la double leçon d'éviter les fautes qui ont attiré les châtimens, et de prendre des précautions qui peuvent éloigner de nous le danger, ou nous sauver de la calamité commune.

Les orateurs sacrés qui m'ont précédé dans cette chaire ont déjà rempli cette première portion de la tâche qui me fut imposée. Ils ont célébré l'établissement de l'Eglise et ses progrès, décrit ses caractères et ses prérogatives, raconté ses combats, ses pertes, ses conquêtes. Il est temps de fixer nos regards sur l'avenir ; il est

temps d'entrer dans les conseils de Dieu, de pénétrer, à l'aide des oracles divins, dans les profondeurs de sa sagesse, et d'y lire ce qu'il lui a plu de nous révéler de ses desseins sur nous et sur son Eglise.

Veut-il par des pertes multipliées, et par un affaiblissement progressif, renouveler ses épreuves, et la réduire à un état de langueur qui fasse craindre pour sa chute, ou lui réserve-t-il dans ses trésors quelque secours puissant et connu de lui seul, qui soutenant sa vigueur et renouvelant sa jeunesse, ramène ses premiers jours? Attendri par les longues disgraces des enfans d'Israël, se ressouvient-il enfin de l'alliance jurée à Abraham et à Jacob, leurs ancêtres; et las de supporter les peuples de l'ingrate gentilité, se prépare-t-il à tirer vengeance des plus coupables? Ce temple, ces autels que nous avons hérités de nos pères, les transmettrons-nous à notre postérité; ou, destinés à voir le flambeau de la foi s'éteindre dans ces contrées, sommes-nous les derniers adorateurs que Dieu veuille souffrir dans ce sanctuaire?

Si vous le demandez aux sages du siècle ennemis de la foi, ils ne vous répondront que par les paroles les plus sinistres. *Les temps sont arrivés; les ténèbres ont fait place à la lumière; encore une génération, et il n'y aura plus de Dieu ni dans le ciel ni sur la terre.* Si vous faites part de vos craintes aux partisans d'une justice superficielle, et aux amis de la mollesse et du repos; loin de partager vos alarmes, ils s'écrieront dans leur sécurité, comme les Juifs du temps de Jérémie: *Temple du Seigneur, temple du Seigneur*[1]! Ils ne voudront pas croire à des maux dont ils craindront le remède; ils se replongeront dans leur sommeil; et malheur à vous si vous tentez de les tirer de leur funeste léthargie.

Ne suivez aucun de ces guides trompeurs, mes très chers frères; les uns vous jetteraient dans le désespoir, les autres vous inspireraient une fausse confiance. N'écoutez que Jésus-Christ et ses Apôtres; eux seuls ne vous tromperont point. D'un côté, Jésus-Christ vous dit: *Allez, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles;* de l'autre: *Pensez-vous, quand le Fils de l'homme reviendra, qu'il trouve encore de la foi sur la terre?* Saint Paul nous annonce les beaux jours de l'Eglise, et comme une résurrection de la mort à la vie, par le retour des enfans de la dispersion. Tout-à-coup, jetant un regard terrible sur les peuples de la gentilité, il les menace d'un affreux retranchement. *Prends donc garde, ô gentil,*

[1] Jérém., VII, 4, 14.

car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, crains qu'il ne t'épargne encore moins [1].

Qui ne serait effrayé de ces redoutables paroles ? D'un côté, des promesses ; de l'autre, des menaces. Cet oracle est profond et mérite d'être expliqué. Les promesses s'adressent à l'Eglise en général, les menaces regardent les peuples en particulier. L'Église fondée sur la parole de Dieu ne saurait être renversée par tous les efforts de l'enfer, et ne peut manquer de voir un jour réalisées, dans leur étendue, les promesses qui lui ont été faites. Mais les divers peuples, enfans de l'Eglise par adoption, peuvent déchoir de cette prérogative auguste. Ne craignez donc point pour l'Eglise en général : son étendue et sa perpétuité sont prédites et assurées; mais craignez pour les peuples ingrats, craignez pour vous-mêmes; et tandis que le flambeau de la foi brille sur notre horizon, tandis que le royaume de Dieu est encore parmi nous, et que la coignée, suspendue auprès de l'arbre, menace de frapper, non le tronc immortel, mais les branches stériles et desséchées, rentrons en nous-mêmes, mes frères, et par de saintes résolutions exécutées à l'envi par les pasteurs et par les peuples, tâchons de recueillir le fruit des promesses, et de nous dérober à l'effet des menaces : c'est le sujet de ce discours. (M. DE NOÉ [2], évêque de Lescar, *Sur l'Etat futur de l'Eglise.*)

L'étendue et la perpétuité de l'Église sont assurées.

Les ennemis de la foi, qui publient les maux de l'Eglise avec

[1] Rom., XI, 15, 21.

[2] Noé (Marc-Antoine de), évêque de Lescar, puis de Troyes, naquit au château de la Grimaudière, près La Rochelle, en 1726. Après avoir fait ses études théologiques à Paris, il devint, au sortir de sa licence, grand vicaire de Rouen. Nommé en 1763 à l'évêché de Lescar, il fut choisi en 1785 pour faire le discours d'ouverture à l'assemblée générale du clergé. Il prit pour sujet : l'*État futur de l'Église*. Ce discours ne fut pas prononcé, parce que l'on sut qu'il y était question de défection, de menaces et de conjectures, et que l'on crut devoir prévenir un éclat qui n'eût réjoui que les ennemis de l'Eglise. Des opinions hasardées sur l'avènement intermédiaire de Jésus-Christ et sur la conversion des Juifs à cette époque déparent cette production oratoire, où brillent des beautés d'un ordre supérieur. M. de Boulogne n'a pas craint de transporter dans son oraison funèbre du duc de Berry ce fameux passage de l'évêque de Lescar, resté dans la mémoire de tous les connaisseurs : « Je ne suis « prophète, ni enfant de prophète pour lire les desseins de Dieu dans l'avenir. . . . . « Mais, voyant sur le soir le ciel en feu, je me suis dit que la journée du lendemain « serait brûlante. » M. de Noé mourut à Troyes le 21 septembre 1802. Sa lettre pastorale à l'occasion d'une mortalité de bestiaux qui avait fait des ravages dans son diocèse en 1776 a été citée avec éloge par La Harpe, dans son *Cours de littérature*

tant de satisfaction, et qui nous annoncent sa chute avec tant de confiance, auraient dû consulter moins leurs préventions et le désir de leur cœur, que leur raison et la nature des choses mêmes. Et si, pour connaître les principes de vie et les ressources de l'Eglise, ils eussent examiné son esprit et son organisation, s'ils eussent sondé les fondemens de nos espérances, et rapproché les avantages spirituels et temporels de ce corps, ils auraient trouvé une constitution saine et robuste, qui annonce sa durée, des promesses d'un secours abondant et divin qui la garantissent, une assistance ordinaire qui préviendra sa défaillance, une assistance extraordinaire qui réparera ses pertes et portera sa gloire plus haut qu'elle n'a été dans ses beaux jours.

J'appelle donc l'esprit de l'Eglise, et comme son principe de vie, cette foi inébranlable qui nous attache aux vérités que Dieu nous a révélées, cette espérance ferme qui nous fait attendre les biens qu'il nous promet, cet amour mutuel, ce feu divin qu'il allume dans nos ames par la charité, et je dis qu'il n'est pas de principe plus puissant sur le cœur de l'homme, ni plus capable de l'attirer dans une société quelconque et de l'y fixer, que ce triple lien par lequel nous tenons invinciblement à l'Eglise [1].

L'homme est né pour la vérité et pour le bonheur; son esprit est fait pour connaître, son cœur est fait pour aimer; il faut donc, s'il ne veut pas déchoir de la dignité de sa nature, qu'il tâche de découvrir tout ce qu'il a intérêt de savoir, son origine, sa destination; ce qu'il est, d'où il vient, où il va. Et pour être heureux, il faut, ou qu'il possède l'objet qui peut faire son bonheur, ou qu'il soit dans la route qui doit le mener à ce but. Mais à qui s'adressera-t-il pour l'aider dans cette recherche, et de qui recevra-t-il un si grand bien? Sera-ce de ces anciens sages qui se vantaient de posséder le double trésor de la vérité et du bonheur? Sera-ce de leurs successeurs qui se flattent d'avoir perfectionné leur art et surpassé leurs découvertes? Parmi les premiers, l'un vous demandera du temps pour vous répondre, un autre vous répondra que ces vérités, trop sublimes pour le commun des esprits, ne doivent pas être révélées à la multitude. Parmi les derniers, les uns vous donneront des doutes sans solution; les autres des assertions sans preuve et sans garant; et tous vous laisseront dans les plus désolantes incertitudes. Mais, comme le disait Tertullien aux païens de son temps, un enfant chez les chrétiens, un artisan suffisam-

[1] Eccles., IV, 12.

ment instruit dans nos écoles, ne redoutera pas vos questions. Non seulement sur tous ces objets dignes de vos recherches, il vous déduira les vérités les plus sublimes, mais il vous montrera autour de lui tout un peuple qui les connaît et qui les professe, mais vous verrez vous-mêmes autour de vous un nombre de vrais sages, heureux par la connaissance de la vérité et par l'attente des biens d'une autre vie dont ils goûtent les prémices dans celle-ci; des hommes qui, loin de vouloir jouir exclusivement de leur bonheur, ne cherchent qu'à le partager, et qui, regardant les autres hommes comme leurs frères, et leurs frères comme eux-mêmes, ne sont avec eux qu'un cœur et qu'une ame [1]. Et après cela nous craindrions qu'une société si fortement liée et si solidement établie vînt à manquer ! Si vous voulez renverser ses fondemens, et nous dégoûter d'elle, faites-nous croire ou que Dieu n'a point parlé, ou que sa parole ne s'est point accomplie; que son Fils n'est point venu, ou qu'il n'a pas daigné nous instruire; faites-nous voir un maître plus habile et d'une plus grande autorité; des vérités mieux prouvées, plus consolantes, et dont nous puissions mieux connaître par nous-mêmes la force et la vertu. Dites, dites que nous sommes dans l'erreur : cette erreur, si c'en est une, nous est agréable et nous plaît; que les biens qu'on nous propose sont vains et chimériques : cette chimère nous suffit ; que les liens qui nous unissent sont durs et fatigans : nous n'en voulons pas d'autres; nous pensons aujourd'hui comme pensaient nos pères. Nos enfans un jour penseront comme nous. Unis par la connaissance des mêmes vérités, par les solides liens, par un amour mutuel et tendre, ils s'attacheront de plus en plus à la mère commune; et, trouvant dans son sein maternel et dans la société de son divin Epoux ce qu'inutilement ils chercheraient ailleurs, ils lui diront, comme les disciples de Jésus sur le Thabor : *Seigneur, il fait bon en votre présence, nous y fixerons notre demeure, nous y dresserons nos pavillons.*

Tel est donc le principe de vie qui anime l'Eglise; et si de son esprit nous passons à son organisation, nous trouverons joint à la plus grande énergie tout ce qui contribue à sa plus grande solidité. Et d'abord, pour base d'une société sainte, une autorité sacrée, des lois, un sacerdoce, des pontifes, des ministres, un régime que nous reconnaissons et recevons comme venant de Dieu seul, que Dieu seul pouvait nous donner, que

[1] Act., IV, 32.

Dieu seul peut nous ôter, et qui, par sa nature, échappant aux entreprises des hommes, n'a rien à redouter de leurs coups. D'ailleurs, une autorité si saintement réglée, qu'elle ne saurait corrompre celui qui l'exerce, ni avilir celui qui s'y soumet; assez indépendante des puissances de la terre pour n'être pas gênée dans la poursuite des intérêts du ciel; assez rapprochée des sociétés humaines, pour leur rendre autant qu'elle en reçoit, et entretenir une sainte confraternité par de mutuels services; une autorité enfin, qui par des canaux fidèles et purs, portant son influence jusqu'aux extrémités les plus reculées, les lie, les rapproche, et fait que le corps au besoin peut se réunir, ou agir avec la même force que si toutes les parties étaient rassemblées [1].

Au centre de l'univers chrétien s'élève une chaire antique et révérée, d'où un premier pontife, promenant au loin ses regards, observe, reprend, encourage, et au nom de la société entière et de son divin instituteur, pourvoit à ce qu'un besoin pressant a rendu nécessaire.

Sur un siége moins élevé, chaque pontife préside à une portion du troupeau universel; et, sans se départir de l'intérêt général, concentre son activité dans les limites d'un diocèse.

Dans chaque diocèse, un corps de pasteurs unis à leur chef par les liens d'une douce et juste subordination, partage les travaux, les honneurs, et la tendre sollicitude d'un même sacerdoce.

Dans chaque province et dans l'étendue de l'empire chrétien, des assemblées plus ou moins solennelles, selon la grandeur du péril, selon l'importance des objets, proscrivent les erreurs, ramènent les errans, ou, par le retranchement douloureux mais nécessaire de quelque membre corrompu, arrêtent le progrès du mal, et assurent la vie et la santé de tout le reste.

Que manquerait-il à un corps ainsi organisé, si ce n'est de trouver, dans les puissances qui l'environnent, un concours qui favorise son action et qui la fortifie? Et pourquoi l'Eglise ne les trouverait-elle pas? Fille du ciel, elle ne doit pas faire ombrage aux puissances de la terre. Elle ne cherche point à s'élever sur leurs ruines: elle ne veut que former des hommes dignes de Dieu. Mais, en les rendant dignes de lui, elle les rend encore plus dignes et plus capables de tous les emplois de la terre. Elle adoucit le cœur des rois, elle leur soumet le cœur des peuples. Amie de la dépendance, et point ennemie de la liberté, elle se prête-à tous les

[1] Éphes., IV, 16.

gouvernemens, et s'incorpore à tous les Etats où elle est admise. Toutes les puissances ont donc un égal intérêt à la maintenir, à veiller à l'exécution de ses lois, à étendre plutôt qu'à resserrer les limites de son empire; et alors, réunissant en elle tout ce qui peut la fortifier et l'embellir, je la vois qui s'avance à travers les siècles, pleine de force et de majesté, repoussant ses ennemis, réparant ses pertes; et, frappé de ce spectacle, je m'écrie, avec Jacob dans le désert de Pharan : *C'est ici le camp du Seigneur;* ou avec Balaam, à la vue du peuple de Dieu sur les confins de la terre promise: *Que tes tentes sont belles, ô Jacob! et que tes pavillons sont beaux, ô Israël!*

Cependant un ouvrage, sorti des mains d'un maître aussi puissant qu'habile, aurait encore à redouter les vicissitudes des choses d'ici-bas, des pertes, un affaiblissement qui pourrait, quoique tard, entraîner sa ruine. Mais la même main qui a posé l'Eglise sur ses fondemens saura l'y soutenir, et la même Providence, qui lui aura suscité des épreuves et des périls, a pris l'engagement solennel de l'en faire triompher. Allez, dit Jésus-Christ à ses Apôtres, en leur donnant le monde à conquérir; allez, enseignez tous les peuples: toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles; les cieux et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre mon œuvre. Aussi les tyrans se sont élevés contre l'Eglise dès sa naissance, les erreurs ont succédé aux tyrans, les vices ont secondé l'erreur, les schismes ont aggravé les maux en écartant tout remède; et, néanmoins, soutenue par les promesses et par le bras du Tout-Puissant, vous durez, société sainte, dont nos ennemis avaient juré et prédit la ruine. Vos temples, vos autels, vos dogmes, votre sacrifice, vous sont conservés jusqu'à ce jour. Parvenue à une honorable vieillesse, vous enfantez encore des justes, vous leur préparez des successeurs, et jusques à la consommation des siècles vous serez justement appelée l'asile de la vertu, l'école de la justice, la colonne et le fondement de la vérité.

Oui, dira-t-on, l'Eglise a ses promesses et la parole d'un Dieu pour garant; mais la Synagogue avait aussi les siennes; mais les Juifs avaient les leurs, et cependant la chaire de Moïse est renversée, le peuple juif est dispersé; l'Eglise elle-même, l'Eglise élevée sur les débris de ce peuple, et héritière de ses bénédictions, a-t-elle recueilli tout le fruit des promesses? Où sont, et cette domination qui devait s'étendre d'une mer à l'autre mer [1], et ces

[1] Psal., 71.

torrens de justice qui devaient inonder la terre [1]? Que sont devenues ces nombreuses églises d'Orient et d'Occident, jadis florissantes, aujourd'hui désolées? L'infidélité a ruiné les unes, le schisme et l'hérésie ont infecté les autres. Resserrée au dehors, affaiblie au dedans, l'Eglise défend à peine ses limites. Le flambeau de la foi, qu'on voyait transporté de contrée en contrée, pour éclairer de nouveaux peuples, pâlit et se consume sur son chandelier; et à moins que votre Dieu, sortant de son secret après des siècles d'inaction et de silence, ne suscite quelque prophète puissant en œuvres et en paroles, qui consomme l'ouvrage que Moïse avait commencé, et que le Messie n'a pas fini; à moins que le ciel et la terre ne conspirent pour former une nouvelle race de Justes, et que des pierres même Dieu fasse naître des enfans d'Abraham, que deviendront et ses promesses, et vos espérances?

Suspendez votre triomphe, ennemis de la foi, et ne vous flattez pas de nous avoir confondus par vos défis et par vos menaces. La Synagogue a péri; mais la Synagogue ne devait pas toujours durer; figure de l'Eglise, elle a disparu en sa présence, comme l'ombre devant la réalité.

Coupables du plus grand des crimes, les Juifs ont subi le plus terrible des châtimens; mais ils subsistent, et leur sort n'est pas rempli. L'Eglise, il faut en convenir, n'est pas encore parvenue à la plénitude de la gloire qui lui est promise; elle est encore dans les épreuves et dans les combats; mais ces épreuves et ces combats n'auront qu'un temps et finiront par le triomphe et par la paix. (Le même.)

L'Église n'a aucun besoin des princes de la terre, parce que les promesses de son Époux tout-puissant lui suffisent.

Les enfans du siècle, prévenus des maximes d'une politique profane, prétendent que l'Eglise ne saurait se passer du secours des princes, et de la protection de leurs armes, surtout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles, qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes! C'est *s'appuyer sur un bras de chair* [2]; c'est *anéantir la croix de Jésus-Christ* [3]. Croit-on que l'Epoux tout-puissant, et fidèle dans ses promesses, ne suffise pas à l'Epouse? *Le ciel et la terre passeront, mais* aucune *de ses paroles ne passera jamais* [4]. O hommes faibles et impuissans

[1] Isai., XLVIII, 18. — [2] Jérém., XVII, 5. — [3] I Cor I, 17. — [4] Luc, XXI, 33.

qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps : l'Epoux, qui vous la prête ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'Epouse. Si vous manquiez à l'Epouse, vous manqueriez à l'Epoux même; il saurait transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez vous que c'est lui qui est le *Prince des Rois de la terre* [1], *le Roi invisible et immortel des siècles* [2].

Il est vrai qu'il est écrit que l'Eglise *sucera le lait des nations, qu'elle sera allaitée de la mamelle des rois*, qu'*ils seront ses nourriciers*, qu'*ils marcheront à la splendeur de sa lumière naissante*, que *ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la force des peuples, et que les rois y soient amenés :* mais il est dit aussi que *les rois viendront les yeux baissés vers la terre, se prosterner* devant l'Eglise, qu'*ils baiseront la poussière de ses pieds* [3]; que, n'osant parler, *ils fermeront leur bouche* devant son Epoux; que *toute nation et tout royaume qui ne sera point dans la servitude* de cette nouvelle Jérusalem périra. Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir! Trop honorés ceux qu'il choisit pour une si glorieuse confiance!

Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-vous, ô juges de la terre : servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement, de peur que sa colère ne s'enflamme, et que vous ne périssiez en vous égarant de la voie de la justice [4]. Dieu jaloux *renverse les trônes des princes hautains, et il fait asseoir en leurs places des hommes doux* et modérés; il fait *sécher jusqu'aux racines des nations superbes, et il plante les humbles* [5] pour les faire fleurir; il détruit jusque dans ses fondemens toute puissance orgueilleuse; *il en efface même la mémoire de dessus la terre* [6]. *Toute chair est comme l'herbe, et sa gloire est une fleur des champs :* dès que *l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est desséchée et cette fleur tombe* [7].

Que les princes, qui se vantent de protéger l'Eglise, ne se flattent donc pas jusqu'à croire qu'elle tomberait s'ils ne la portaient pas dans leurs mains. S'ils cessaient de la soutenir, le Tout-Puissant la porterait lui-même. Pour eux, *faute de la servir ils périraient* [8], selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'Eglise, c'est-à-dire sur cette société visible des enfans de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est

[1] Apoc., I, 5. — [2] I Tim., I, 17. — [3] Is., LX, 16 et seq — [4] Ps. II, 10, 11, 12. — [5] Luc., I, 52 — [6] Ps. XXXIII, 17, — [7] Is. XL, 6, 7. — [8] Ibid. 12.

le royaume qui *n'aura point de fin.* Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Eglise seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir; et elle n'a pas d'autres armes que la croix de son Epoux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Egypte; la terre s'y couvre d'insectes, la mer s'entr'ouvre, ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs; tout un peuple traverse l'abîme à pieds secs, un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrens; tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'Eglise captive.

Hâtons-nous; passons aux Machabées: les rois de Syrie persécutent l'Eglise; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son Epoux. *Nous n'avons,* disait Jonathas [1], *aucun besoin de tous ces secours*, *ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains.* Et en effet, de quoi l'Eglise a-t elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grace de son Epoux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne qui est celui de son Epoux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Eglise, que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Eglise demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourmens. Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfans bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Eglise, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être *le peuple-roi*, a été livré aux nations barbares; l'empire éternel est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec les faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

[1] I Mac., XII, 9.

Mais comment est-ce que l'Eglise a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers ? Ecoutons l'Apôtre [1] : *Ce qui est folie en Dieu est plus sage que tous les hommes : ce qui est faible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre vocation; car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages, selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissans, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, pour confondre les sages; et il a choisi ce qui est faible dans le monde, pour confondre ce qui est fort; il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui.*

Qu'on ne nous vante donc plus ni une sagesse convaincue de folie, ni une puissance fragile et empruntée ; qu'on ne nous parle plus d'une faiblesse simple et humble, qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu allait jusqu'à sembler exclure de l'Eglise, pendant ces siècles d'épreuves, tout ce qui aurait paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, voulait renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter si les Césars pouvaient devenir chrétiens [2]. Combien coûta-t-il de sang et de tourmens aux fidèles, pour montrer que l'Eglise ne tient à rien ici-bas ! « Elle ne possède pour elle-même, dit saint Ambroise [3], que sa « seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde.

Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses; il daigna faire aux maîtres du monde la grace de les admettre aux pieds de son Epouse. Ils en devinrent *les nourriciers*, et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* [4]. Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Eglise ébranlée ? non, celui qui l'avait soutenue pendant trois siècles malgré les hommes, n'avait pas besoin de la faiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'Epoux voulut donner à l'Epouse après tant de victoires ; ce fut non une ressource pour l'Eglise, mais une grace et une miséricorde pour les Empereurs. « Qu'y a-t-il, disait saint Ambroise [5], de plus « glorieux pour l'Empereur, que d'être nommé le fils de l'Eglise ? »

En vain quelqu'un dira que l'Eglise est dans l'Etat. L'Eglise, il est vrai, est dans l'Etat pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel. Mais, quoiqu'elle se trouve dans l'Etat, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais

[1] I Cor., I, 25—28.—[2] Apoc., c. XXI. — [3] Ep. XVIII, *ad Valentinian, cont. Symmachum*, n° 16, tom. II : pag. 837.— [4] Is., XLIX, 23. — [5] Ep. XXI, *in serm. cont. Auxent.*, n° 36, tom. II, pag. 873.

c'est pour le convertir; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas; elle y est comme Israël fut étranger et voyageur au milieu du désert; elle est déjà d'un autre monde, qui est au dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Eglise, n'a point acquis le droit de l'assujétir; les princes, en devenant les enfans de l'Eglise, ne sont point devenus ses maîtres; ils doivent la *servir*, et non la dominer; *baiser la poussière de ses pieds*, et non lui imposer le joug. L'empereur, disait saint Ambroise [1], « est « au-dedans de l'Eglise : mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon « empereur cherche le secours de l'Eglise et ne le rejette point. » L'Eglise demeura sous les empereurs aussi libre qu'elle l'avait été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire, au milieu de la plus profonde paix, ce que Tertullien disait pour elle pendant les persécutions : « *Non te terremus*, *qui nec timemus* [2]. « Nous ne sommes point à craindre pour vous, et nous ne vous « craignons point. » « Mais prenez garde, ajoute-t-il, de ne combattre « pas contre Dieu. » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine, qui n'est que faiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? *Celui sur qui cette pierre tombe sera écrasé;* et celui qui *tombe sur elle se brisera* [3].

S'agit-il de l'ordre civil et politique, l'Eglise n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de son Époux, qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne au nom de l'Époux une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusqu'à la mort de la croix qu'elle est invincible. Elle n'oublie jamais que son Epoux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son Époux la nudité de la croix, puisqu'il est *l'homme des douleurs*, l'homme *écrasé dans l'infirmité* [4], l'homme *rassasié d'opprobres* [5]. Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime; elle verserait tout son sang pour la soutenir. Ce serait pour elle un second martyre après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous, vous n'avez point

[1] Ep. XXI, ibid. — [2] *Ad Scapul.*, cap. IV. — [3] Matth., XXI, 44. — [4] Is., LIII, 3, 10 — [5] Lament., III, 30.

de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Eglise accepte les dons précieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son Epoux, et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche, non les richesses des hommes, mais leur salut; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle et de perdre la liberté évangélique, elle rendrait tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. « Les terres de l'Eglise, disait saint Ambroise [1], paient le tribut ; et si l'empereur veut ces terres, il a la « puissance pour les prendre, aucun de nous ne s'y oppose. Les aumônes des peuples suffiront encore à nourrir les pauvres. Qu'on ne « nous rende point odieux par la possession où nous sommes de « ces terres, qu'ils les prennent, si l'empereur le veut. Je ne les « donne point; mais je ne les refuse pas. »

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'Epouse immédiatement par le seul Epoux, l'Eglise l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit [2] : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc; enseignez toutes les nations, les baptisant*, etc. C'est cette toute-puissance de l'Epoux qui passe à l'Epouse, et n'a aucune borne : toute créature sans exception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples, à leur tour, l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Eglise lie ici-bas est lié; tout ce qu'elle remet est remis; tout ce qu'elle décide est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

L'Ancien des jours, dit-il [3], *a donné le jugement aux saints du*

[1] Ep. xxi, *Serm. cont. Auxent.*, nº 35, tom. ii, 872. — [2] Matth., xxviii, 18. — [3] Daniel, vii, 22, 25, 26, 27.

Très-Haut, et le temps en est venu, et les saints ont possédé la royauté. Ensuite le Prophète dépeint un roi puissant et impie, qui *proférera les blasphèmes et qui écrasera des saints du Très-Haut : il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps, et à des temps, et à la moitié d'un temps : et* alors *le juge sera assis afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé, et qu'il périsse pour toujours ;* en sorte que *la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel, soit donné au peuple des saints du Très-Haut, dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront.*

O hommes, qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité et de vous élever au dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Eglise dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son Epouse; c'est blasphémer contre les promesses; c'est oser l'impossible; c'est vouloir renverser *le règne éternel.* Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ* [1]; en vain vous renouvelleriez les persécutions : en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Eglise, et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez : *Rompons ses liens et rejetons son joug; celui qui habite dans les cieux rirait* de vos desseins. Le Seigneur a donné à son Fils *toutes les nations comme son héritage, et les extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en propre* [2]. Si vous ne vous humiliez sous sa puissante main, il vous *brisera comme des vases d'argile.* La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'Eglise. Ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne fait que prier et souffrir. Si les princes voulaient l'asservir, elle ouvrirait son sein ; elle dirait : Frappez ; elle ajouterait, comme les Apôtres : *Jugez vous-mêmes devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui* [3]. Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquaient à *la servir* [4] et à lui obéir, la puissance leur serait enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderait en vain les villes, ne combattrait plus avec eux. (FÉNELON, *Discours pour le Sacre de l'Électeur de Cologne.*)

[1] Ps. II, 2. — [2] Ibid., 3, 4, 8, 9. — [3] Act. IV, 19. — [4] Euseb., *de Vita Constantini*, lib. IV, cap. XXIV.

Menaces des livres saints contre les églises en particulier. — Nous avons à craindre les mêmes maux.

Je passe sous silence les menaces que nous lisons dans les anciennes prophéties contre les Juifs et les gentils, quoique saint Paul nous avertisse que ce qui a été dit ou écrit pour eux l'a été aussi pour nous; et j'arrive à ces hommes inspirés, qui, plus près de nos jours, ne peuvent avoir que nous et notre postérité en vue dans leurs prédictions.

J'ouvre le livre des révélations faites à l'apôtre saint Jean, ce livre que tous les interprètes regardent comme l'abrégé des divines Ecritures et comme un fidèle tableau des événemens présens, passés, futurs, du règne de Dieu sur la terre. C'est donc dans ce livre divin que, pour hâter notre instruction, nous devons étudier la conduite de Dieu sur son Eglise: heureux celui qui le lit, heureux celui qui l'entend, plus heureux encore celui qui profitera de ses leçons [1].

Là, sous les emblèmes les plus frappans et les plus variés, sept coupes, sept sceaux, sept trompettes, l'Esprit-Saint nous retrace les sept âges de l'Eglise, depuis sa naissance jusques à la consommation des siècles; et après avoir parcouru à grands traits ses conquêtes, ses pertes, les grandes époques de son histoire jusqu'à nos jours, de manière qu'un œil attentif ne puisse pas les méconnaître, il s'arrête, et, par un silence de quelques instans, il réveille notre attention, et nous prépare à la scène tragique qui va se passer [2].

Six trompettes ont déjà sonné; la septième et dernière donne le signal; une voix épouvantable répète: « Il n'y a plus de temps, il n'y a plus de temps. » Un ange, ministre des vengeances de Dieu, pressant d'un pied la terre et de l'autre la mer, et de la main, des yeux et de la voix, menaçant le ciel, agite la nature entière et bouleverse les élémens [3]. Le soleil s'obscurcit, la lune se couvre de sang, les cieux se roulent, se replient et disparaissent; les hommes, saisis de frayeur, s'enfuient dans les antres, parmi les rochers, et crient aux montagnes: *Montagnes, couvrez-nous de vos masses, et sauvez-nous de la colère de l'Agneau* [4].

Le voilà donc ce jour épouvantable, jour de tribulation et d'effroi, que l'apôtre saint Jean et les Prophètes nous annoncent, et que, dans l'amertume de mon cœur, je voyais de loin, comme un

[1] Apoc. I, 3. — [2] Apoc. VI, *per totum* VII, IX, X, *per totum* XVI. — [3] *Ib.* X, I, 16. — [4] *Ib.* XVI, XII, XVII.

orage s'avancer, et prêt à fondre sur nous; jour terrible qui n'est pas cependant le dernier de nos jours, la fin et la consommation de toutes choses; mais ce jour, non moins à craindre pour les coupables, où le Fils de Dieu, las des crimes de la gentilité, viendra dans le plus grand appareil purifier la terre, renouveler les cieux, établir un nouveau règne; et par des prodiges inouïs signaler sa justice et sa miséricorde tout ensemble. Il veut donc (et c'est toujours l'apôtre saint Jean qui parle), il veut qu'au fort de sa colère, les quatre anges, qu'il avait placés aux quatre extrémités de la terre pour exercer ses vengeances, en arrêtent le cours [1]; que deux témoins pacifiques, partis de ses côtés, courent se mettre entre son peuple et lui, pour opérer une réconciliation durable [2]; que, de chacune des douze tribus, douze mille enfans d'Israël, marqués au front d'un signe sacré, échappent à l'anathème général, et que, sur leurs pas, une foule innombrable, de toute langue et de toute nation, introduite dans la nouvelle Jérusalem, l'adore dans ce temple, dont, plusieurs siècles auparavant, le prophète Ezéchiel nous avait tracé le modèle [3]. Mais, avant que ces prodiges de miséricorde s'accomplissent, par combien d'actes de rigueur ne faut-il pas qu'il se soit vengé? Il faut que les nations, qui l'ont connu et qui l'ont abandonné, expient, à divers temps ou à la même époque, par un jugement secret ou par un jugement solennel, le crime de leur révolte et de leur ingratitude.

Les Juifs perfides ont subi les premiers l'arrêt qui les retranche. Les Iles, dit le prophète Isaïe, c'est-à-dire l'ingrate gentilité aura bientôt son tour [4]. Il approche ce moment, ajoute le même Prophète, où Dieu, comme un moissonneur, va venir agiter les nations dans un van; et ce ne sera que le plus petit nombre qui échappera à cette épreuve. Joel, Baruch, Osée, tous les prophètes, sous des images différentes, nous retracent un même fléau. Saint Jean, le précurseur du Messie, avait annoncé que la coignée était au pied de l'arbre, prête à frapper: saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, voit un glaive à deux tranchans sortir de la bouche du Fils de Dieu, pour exterminer les nations coupables: la menace du précurseur a eu son effet contre les Juifs; la prédiction du disciple bien-aimé ne peut manquer de l'avoir contre les gentils. Que celui donc qui a des oreilles pour entendre écoute; et, s'il lui reste encore quelque doute après avoir entendu l'apôtre

[1] Apoc. VII, *et seq.* — [2] Malach., IV, 5. — [3] Apoc. IX, 15 — [4] Is., XXIII, 59.

saint Jean, saint Paul lui répondra, avec autant de clarté que de profondeur, que toute chair a été renfermée, comme dans un cercle, dans l'incrédulité. L'incrédulité des Juifs a donné lieu à la vocation des gentils; l'incrédulité donnera lieu au rappel des Juifs. « Prends donc garde, ô gentil, car si Dieu n'a pas épargné les « branches naturelles, crains qu'il ne t'épargne encore moins. »

Si vous avez entendu sans effroi ces terribles paroles, il n'est plus rien dans les divines Ecritures qui puisse vous épouvanter; je n'ai plus qu'à descendre de cette chaire, et, vous-mêmes, sortez de ce temple, d'où bientôt vous ne sortirez que plus coupables et plus endurcis.

Du temps de saint Jean et de l'apôtre saint Paul, des disciples, ou mal instruits, ou peu dociles, pouvaient douter encore de l'effet de ces menaces, et renvoyer bien loin, dans un avenir incertain, ce qu'elles avaient de plus effrayant: mais aujourd'hui que les faits ont changé les menaces en prophéties, et les prophéties en histoire; aujourd'hui que, regardant autour de nous et au dessus de nous, nous voyons tant de grandes Eglises, comme autant de branches arrachées du tronc sur lequel elles avaient fleuri, et le nombre de celles qui subsistent tellement diminué, que si le bras de Dieu s'appesantit sur quelqu'une d'elles, le coup ne peut tomber que sur nous ou près de nous, qui ne serait effrayé de cet oracle: *Prends donc garde, ô gentil!*

Encore, si ce retranchement ne devait opérer que des calamités spirituelles, l'obscurcissement de la foi, le refroidissement de la charité, la perte des biens d'une autre vie, qu'il est à craindre qu'un malheur aussi terrible aux yeux de la foi, envisagé des yeux de la chair, ne vous parût pas aussi redoutable qu'il l'est dans la réalité! Mais il n'en est pas ainsi; non, il n'en est pas ainsi; témoin ces peuples retranchés, qui peut-être pensaient comme plusieurs d'entre vous, et qui, victimes d'une double calamité, vous avertissent par leur exemple de craindre les menaces sous lesquelles ils ont succombé.

Il y avait sans doute parmi eux des ames assez charnelles pour se consoler aisément de la perte des biens spirituels, et qui, pour conserver ou acquérir les honneurs et les richesses de la terre, auraient fait, sans répugnance, le sacrifice des intérêts du ciel. Chez les Juifs, par exemple, les saducéens eussent livré la loi, Moïse et les prophètes; les pharisiens eussent abandonné leurs oraisons, leurs pratiques superstitieuses, leur maintien affecté, leurs phylactères; les uns, pourvu qu'ils eussent conservé leurs richesses

et leur prééminence dans le temple ; les autres, pourvu qu'ils eussent toujours été regardés comme les docteurs des peuples, et comme des hommes en tout au dessus du vulgaire.

Dans les Eglises d'Afrique, dans celles d'Orient, dans celles du Nord, il y avait des hommes indifférens, sensuels, dévorés d'ambition et d'avarice, qui auraient appelé l'ennemi de la foi, qui lui auraient ouvert les portes du temple, livré les autels, les ministres, les mystères, les richesses mêmes du temple, pourvu qu'à ce prix ils eussent pu s'avancer dans la faveur du nouveau maître, et surtout s'assurer une riche portion dans le partage des dépouilles des peuples et du sanctuaire.

Mais quand l'iniquité fut portée à son comble, et que la coupe de la colère trop remplie vint à se répandre, la ville et le temple, la loi et les sacrifices, ceux qui venaient offrir des victimes, ceux qui les immolaient, tout fut également frappé et entraîné dans une ruine commune.

En Afrique, un déluge de Barbares inonde les Eglises de leurs erreurs, et couvre ces vastes contrées des traces de leur férocité.

En Orient, Mahomet établit ses dogmes absurdes sur les ruines du nom chrétien, et son empire sur les débris des puissances qu'il a renversées.

Dans le Nord, les temples sont profanés par les impiétés les plus révoltantes, les asiles de la pudeur violés par la licence la plus effrénée. Les citoyens armés contre les citoyens s'attaquent et se disputent des dépouilles ensanglantées. Cherchez dans les annales de l'Eglise un exemple de pareille défection, qui n'ait point été marquée par des ravages, par des larmes et par du sang ; vous n'en trouverez point. On a vu quelques impies se déclarer les ennemis de Dieu, et néanmoins jouir paisiblement du fruit de leurs crimes ; Dieu les attendait dans une autre vie, où il leur rendra selon leurs œuvres ; mais qu'un peuple qui faisait partie de l'héritage du Seigneur, qui portait son joug, et vivait sous ses lois, par un soulèvement volontaire se soit détaché de son empire, et que, pour toute peine de sa révolte, il n'ait éprouvé que l'endurcissement et les ténèbres, vous ne l'avez pas vu, et un pareil peuple, s'il existait, serait un scandale que le ciel dans sa colère n'a pas encore permis.

Mais si les mêmes causes qui ont attiré ces malheurs subsistaient parmi nous, si de plus graves se faisaient remarquer, si une seule les renfermait toutes, qui pourrait se dire à lui-même qu'il n'est pas en péril, et dormir tranquillement au bord du précipice ? Or,

quelles ont été les causes du retranchement de ces peuples, et quelle était leur situation au moment ou peu de temps avant leur chute? C'est par la comparaison des deux états que nous pourrons juger plus sainement du nôtre.

Les Juifs avaient assouvi leur haine et consommé leur attentat, en immolant l'Auteur de la véritable justice sur une infâme croix. Leurs enfans, héritiers de leurs crimes et de leur malice, suivaient les mêmes traces, et, sous les mêmes maîtres, s'enfonçaient de plus en plus dans les ténèbres et l'endurcissement. Leur corruption appelle la colère de Dieu; leur rébellion appelle les armes des Romains; il faut que ce que le Sauveur du monde a prédit s'accomplisse, que Jérusalem qui égorge ses Prophètes soit égorgée à son tour, et que le sang d'un Dieu, répandu par la main des pères, retombe enfin sur la tête des enfans.

L'Orient, fatigué par des querelles religieuses, par des schismes et par des tyrans, ne tenait plus à une religion dont il ne recevait aucun bien, ni à une domination dont il ne recevait que du mal. Agités en sens contraires, des esprits sans consistance, indifférens pour la vérité et pour l'erreur, étaient prêts à recevoir de nouveaux dogmes et à plier sous de nouveaux maîtres. Mahomet paraît, tout cède à sa voix, à ses promesses, à ses menaces, ou périt sous le tranchant de son épée, ou sous le fer de ses disciples, héritiers de ses fureurs.

Les Eglises du Nord avaient dégénéré de leur première institution; des gens de bien gémissaient des abus dont ils prévoyaient les suites, et demandaient vainement la réformation; quand tout-à-coup un cénobite obscur, nourri de fiel et d'amertume, dans l'ombre et le silence franchit les barrières de son cloître, comme le démon de l'Apocalypse s'élance de l'abîme où l'ange le tenait enchaîné; il lève l'étendard de la réforme, ou plutôt de la révolte; des puissances le favorisent; les apostats se multiplient; des Eglises entières donnent le spectacle de la plus déplorable défection.

Comparons maintenant, et répondez à la question que je vais vous faire avec les paroles mêmes du Sauveur: *Pensez-vous que les malheureux qui ont été écrasés sous les ruines de la tour de Siloé* [1], je veux dire, qui ont été enveloppés dans la catastrophe, sous Tite, sous Mahomet, sous Luther, fussent plus coupables que les autres, que nous, par exemple; et vous paraît-il que ces Eglises, la veille de leur chute, fussent en plus grand péril, et por-

[1] Luc. XIII.

tassent des principes de mort plus actifs que ceux qui, après avoir couvé long-temps dans notre sein, se développent avec tant de fureur aujourd'hui ?

Un mal contagieux s'est répandu dans nos contrées; mal funeste, poison subtil, qui s'insinue dans les ames, qui aveugle les esprits, corrompt les cœurs, et qui, si vous n'arrêtez ses progrès par les plus sages précautions, soutenues par la faveur du ciel la plus insigne, infectera la masse, et finira par dissoudre toute la société religieuse et politique.

Des hommes orgueilleux d'un faux savoir, ennemis de toute domination, se sont élevés contre Dieu, contre son Christ et son Eglise, contre toutes les lois ; et pour briser plus sûrement un joug qui les fatigue, pour renverser des idées reçues qui les importunent, pour abréger l'étude de la science qu'ils enseignent, et d'un seul mot couper court à toute discussion, ils ont fini par dire : Mortels, écoutez vos maîtres; ils viennent vous apprendre qu'il n'y a pas de Dieu : intéressés à les croire, des hommes faibles, et déjà vaincus par leurs passions, se sont laissés aller à leurs paroles : bientôt ces nouveaux disciples sont devenus de nouveaux maîtres; les plus ardens et les plus téméraires d'entre eux ont été les plus suivis par leurs semblables. De la capitale, où il a d'abord paru, le mal a gagné les provinces; des villes, il a passé dans nos campagnes; des pères, par une succession malheureuse, il s'est transmis aux enfans qui en ont fait la portion la plus précieuse de leur héritage : accru et fortifié, à mesure qu'il s'est éloigné de sa source, quelques générations ont fait perdre de vue son origine, et lui ont acquis le poids et le mérite de l'ancienneté. On avait mis en question long-temps s'il était possible qu'il y eût de véritables athées; grace à notre siècle, le problème est résolu, et nous voyons tous les jours des hommes conçus, nés, nourris dans l'athéisme, vivre sans Dieu, sans lois, sans remords, et mourir froids et endurcis, comme ils ont vécu. Et l'on sera surpris que les hommes d'aujourd'hui ne veuillent vivre que pour eux, que les pères négligent leurs enfans, que les enfans méconnaissent leurs pères, que les liaisons du sang perdent tous les jours de leurs droits; et l'on se plaindra qu'il n'y ait plus de patrie, comme il n'y a plus de famille; que les corps et les esprits dégénèrent; que les sciences et les arts utiles déclinent; que les chefs-d'œuvre en tout genre deviennent rares, et la vertu encore plus! Et comment en serait-il autrement? Des hommes qui n'ont qu'un instant à vivre ne doivent pas se partager : si le bien, si le mal n'est qu'un nom; si le juge

qui les voit ne les punit, ni ne les récompense; si cet être, quel qu'il soit, n'existe même pas, quel prix pour le présent ou pour l'avenir proposerez-vous à l'homme, pour le payer de ses sacrifices et de ses travaux? Il sait que, pour qui va cesser d'être, le présent bientôt ne sera plus, et que l'avenir ne sera jamais. Ce n'est pas tout : des gens de bien qui devraient avoir horreur de ces maximes écoutent les docteurs qui les débitent, vantent leur savoir, admirent leur courage, envient leur sécurité, se rapprochent tous les jours de leurs idées, de leurs mœurs, de leur langage, se dégoûtent enfin des objets de la foi, et, traînant avec ennui un faible reste de christianisme, semblent n'attendre que le moment de la tentation pour s'en défaire, comme les apostats n'attendent que la présence du tentateur pour se livrer aux derniers excès.

Si, dans ces circonstances, il s'élevait un homme plein d'adresse, revêtu de puissance, réunissant tous les caractères et tous les titres qui en imposent le plus aux hommes ; et que l'audace sur le front, le blasphème à la bouche, il parût parmi nous, et tentât de consommer en un jour le mystère d'iniquité qui s'opère depuis les premiers siècles, quel obstacle trouverait-il? Ah! je vois ces nombreux partisans se réjouir en voyant approcher leur maître; je les vois accourir sur ses pas dans nos temples, renverser nos autels, en arracher les prêtres, les lévites occupés du sacrifice ; pénétrant dans l'enceinte sacrée, je les vois appeler à grands cris cette foule de demi-croyans rassemblés moins par le zèle que par l'usage, et dans ce temple, déshonoré déjà par leur culte hypocrite, les inviter à rejeter bien loin un fantôme de religion qu'ils ne supportent qu'avec peine ; je les vois porter une main sacrilége sur les ornemens du sanctuaire, se charger avidement de leurs dépouilles, fermer les portes de la maison de Dieu, ou en changer la destination pour suivre au dehors leur victoire impie, et, dans leur triomphe et leurs festins, insulter à nos douleurs, et, par des libations impures, profaner ces coupes et ces vases consacrés par la célébration de nos mystères les plus redoutables.

Détournez, grand Dieu, un événement aussi funeste, et ne permettez pas que nos yeux en soient témoins! Cependant qui peut vous assurer que cet homme de péché n'est pas à votre porte, que Dieu ne le nourrit pas dans quelque antre, sur quelque rocher, d'où il le fera sortir au jour de sa colère; et si vous demandez à quelle époque, en quel lieu il paraîtra, à quel signe nous pourrons le reconnaître, quels prodiges dans le ciel ou sur la terre auront annoncé sa venue, je ne suis ni prophète, ni enfant de pro-

phète pour lire les desseins de Dieu dans l'avenir ; sa gloire ne m'est pas apparue de dessus son trône comme à Isaïe, sa voix ne m'a point parlé de dessus son char comme à Ezéchiel : je n'ai point vu l'ange du Seigneur, une règle à la main, entre le sanctuaire et l'autel, mesurant et menaçant les murs de nos églises ; il ne m'a pas été donné plus qu'aux disciples du Sauveur de connaître l'heure et le moment de son retour, dont Dieu seul s'est réservé la connaissance.

Mais, dépositaire des oracles divins, j'ai médité les menaces qu'ils renferment ; j'ai vu une partie de ces menaces exécutées sur des portions de la gentilité coupable ; j'ai comparé les crimes de ces peuples avec les nôtres, Jérusalem avec Samarie, et, voyant sur le soir le ciel en feu, je me suis dit que la journée du lendemain serait brûlante ; je me suis recueilli en moi-même ; j'ai endurci mon front contre le marbre pour soutenir le choc des contradicteurs [1] ; j'ai crié, comme une sentinelle attentive qui a vu l'ennemi s'avancer ; j'élèverai la voix, comme une trompette, pour annoncer au peuple le jour de la colère, et aux chefs du peuple les approches de la calamité.

Pontifes du Seigneur, c'est à vous que je dénonce les désordres de vos troupeaux, et les périls de vos Eglises ; c'est à vous d'y remédier, ou c'est à vous que s'adressent les reproches de l'Esprit-Saint aux sept Eglises d'Asie.

Ange de l'Eglise d'Ephèse, je rends justice à vos vertus ; je connais vos œuvres ; vous êtes doux, vous êtes patient ; mais vous avez dégénéré de votre charité première ; vous ne vous alarmez pas pour votre peuple, vous ne vous armez pas d'assez de courage, et ne prenez pas assez de précautions pour le sauver de l'état déplorable dont je le vois menacé [2].

Ange de l'Eglise de Pergame, vous méritez des éloges pour tout le bien que vous faites ; mais vous n'échapperez pas à mes justes reproches pour le bien que vous négligez. Vous habitez un lieu où Satan a placé son trône, où les disciples de Balaam ont élevé leur chaire, d'où ils tendent des piéges pour séduire, et d'où ils débitent leurs blasphèmes, et enseignent au peuple de Dieu à prévariquer et à blasphémer. Vous devriez les confondre par le souffle de votre bouche, ou du moins appeler et ranger autour de vous les amis de la vérité, en état de la défendre et de vous seconder.

Ange de l'Eglise de Laodicée, c'est vous dont l'état me paraît le

[1] Ezech., III, 7, 9. — [2] Apoc., II, III.

plus à plaindre et le plus dangereux; vous n'êtes point méchant, mais vous n'êtes pas bon de la bonté que je désire; vous n'êtes ni froid ni chaud, digne dès-lors d'être rejeté de ma bouche; vous regardez autour de vous, et voyant la magnificence de vos temples, l'ordre et la pompe de vos cérémonies, le concours d'un peuple qui s'empresse à vos solennités, vous vous croyez riche des dons du ciel, et vous dites: Je n'ai besoin de rien; et moi, sous cet éclat et cet or qui vous éblouissent, au milieu de cette affluence froide et dissipée qui vous entretient dans votre erreur, je vois l'affreuse misère qui vous assiége; vous êtes pauvre.

Et vous enfin, ange de l'Eglise de Sarde, parce que votre siége et vous tenez un rang distingué dans le siècle, et que les princes de la terre, vous ayant mis en part de leur puissance, vous associent encore à leurs travaux, abusé par un double pouvoir, vous vous croyez plein de force et de vie; les peuples qui vous voient le croient aussi: mais moi, qui découvre le germe de vos maux et le principe secret de votre décadence, je vous déclare atteint d'une maladie mortelle qui vous conduira, vous et votre peuple, de la présomption au sommeil, et du sommeil à la mort. Prenez-y garde, j'agiterai votre chandelier, et je le changerai de place; je viendrai vers vous pendant la nuit, comme un voleur, à l'heure que vous vous y attendrez le moins, et, trouvant ma vigne négligée et désolée, je chasserai: . . . et punirai mes vignerons [1].

Voyez déjà mes menaces qui s'exécutent, l'orage qui gronde et qui vous avertit; les commencemens les plus fâcheux, qui vous annoncent un avenir encore plus sinistre; le dégoût qui gagne le troupeau; le zèle qui abandonne les pasteurs, l'orgueil qui s'élève contre votre autorité; l'avarice qui jette un œil d'envie sur vos biens, de toute part haine dissimulée, déchaînement ouvert, destructions opérées ou projetées, et vous demanderez encore des signes et des présages de la révolution que l'Esprit-Saint veut vous faire craindre! En faut-il d'autre que la révolution elle-même, qui, préparée de loin, s'avance à grands pas, et se consomme sous vos yeux? Prenez donc garde; considérez vos maux; recourez au remède, et puisqu'il est encore en vos mains, puisqu'une longue expérience, depuis les Apôtres jusqu'à nous, en a démontré la vertu, n'en cherchez pas d'autre que la doctrine, l'exemple et les mœurs. Ainsi donc, si c'était par ignorance que péchaient vos peu-

[1] Apoc., III, 1, 2, 3, 6.

ples, obligez leurs pasteurs immédiats à redoubler d'instruction ; si c'était au contraire les pasteurs qui eussent négligé de s'instruire, et que le sel de la terre se fût affadi, redoublez de vigilance vous-mêmes : aujourd'hui le soin des pasteurs et du troupeau ne regarde que vous.

Vous venez de pourvoir à la subsistance des ministres inférieurs ; c'est un acte de justice et d'humanité tout ensemble : il est juste que le prêtre qui sert à l'autel vive de l'autel, et il serait trop douloureux de voir gémir dans l'indigence le serviteur qui porte le poids du jour. Mais vous n'êtes pas encore quittes envers eux ; vous leur devez de les rendre encore plus dignes du double honneur que vous venez de leur procurer [1]. Ce n'est point par de l'or seulement, mais par une discipline exacte, par des lois sages que dans tous les temps les grands princes ont formé des sujets fidèles et de vaillans soldats. Montrez-nous donc et ce plan d'études et ces sages institutions que vous méditez depuis si long-temps et que la voix publique nous annonce et vous demande ; ce plan qui, dégageant de ses épines et ramenant à des points clairs et précis la science du salut, en rendra l'étude et l'enseignement plus facile et les attaques de l'ennemi moins dangereuses. La science est bonne à tout quand c'est la piété qui la dirige ; et dans un siècle comme le nôtre, contre des ennemis qui vont chercher dans les cieux, dans la nuit des temps, dans les entrailles de la terre, des moyens d'attaque, qu'ils croyaient nous être inconnus, il faut que les défenseurs de la vérité se familiarisent avec l'usage des mêmes armes.

Moïse, destiné de Dieu à conduire un grand peuple, fut élevé dans toute la sagesse des Egyptiens ; et sa baguette transformée en serpent dévora, sous les yeux de Pharaon, les serpens des magiciens qui endurcissaient le cœur de ce prince par leurs prestiges. Hâtez donc ces sages institutions qui forment dans la retraite, sous les yeux du Seigneur, de jeunes ministres, et, leur communiquant ce vaste savoir et ces talens divers qui donnent un nouveau lustre à la vertu, les rendront dignes d'être adoptés par vous, et représentés un jour à l'Eglise, comme la forme et le modèle du troupeau que vous confierez à leurs soins. (M. DE NOÉ, évêque de Lescar.)

Les Églises en particulier doivent trembler, parce que les peuples ont péché.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes,

[1] *Ad Timoth.*, v, 17.

n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes frères, branches sauvages et entées; nous, branches mortes et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple, héritier des promesses, ce peuple, race bénie d'Abraham dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais; il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le voici, mes frères. Elle s'est endurcie au milieu des graces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption, qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devait, au contraire, la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que, la lumière luisant au milieu de ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! La main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même; elle rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'était pas même peuple, c'est-à-dire, les nations dispersées qui n'avaient jamais fait un corps, ni d'état, ni de religion; ces nations, qui vivaient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout à coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs, privés de la science de Dieu, jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir et selon le profond mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes frères, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu), ce qui a fait leur réprobation ne doit-il pas faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, était-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes frères; ses iniquités n'étaient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de

crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous, le crime de fouler aux pieds volontairement notre hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connaître ?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la Loi nouvelle; ils sont encore plus effrayans. Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses Eglises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles? C'est là que pendant tant de siècles, les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs; elle exhalait le parfum des vierges; le désert même fleurissait par ses solitaires : mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là, maintenant, sont les cavernes inaccessibles des serpens et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé? L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive a retranchés et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Eglise, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfans qui lui naissent au delà des mers essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Eglise a des promesses d'éternité; et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grace ne tarit point, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que

des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue : mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte se rayons à des yeux plus purs.

Que ferait plus long-temps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et indignes chrétiens, par vous le Christianisme est avili et méconnu; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour y faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos Eglises, et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre; toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance; les insensés entraînent les sages en les rendent semblables à eux; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité; mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer des dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour, et à l'infini, de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! la misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourrait supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation; plus de règle des amitiés que l'intérêt; plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne, dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os, par les ébranlemens et les enchantemens des plaisirs violens

et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ! O Evangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais, encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur: parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondemens. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes, et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours! l'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile, si l'impiété l'osait. Mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale; que dis-je? le scandale même est au comble; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissemens. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seraient séduits, s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Evangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève

sa course. Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu. (Fénelon, *Pour la fête de l'Epiphanie.*)

Péroraison.

Et vous, mes frères, qui, sur la même mer et le même vaisseau, voyagez avec nous, songez qu'un même sort attend le passager et le pilote. C'est peu de vous avoir averti des écueils, et montré les moyens d'éviter le naufrage; il faut encore que vous travailliez avec nous; c'est de votre concours que dépend, en grande partie, le succès de notre ministère. Secondez nos efforts, soutenez notre courage, il en faut pour oser vous présenter vos devoirs, et ne pas craindre de vous déplaire. Rassurez-nous en venant au devant de nos salutaires avis, et en nous disant, comme les enfans d'Israël à Moïse, mais avec plus de constance et de fidélité: Parlez-nous de la part du Seigneur, nous ferons tout ce que vous nous direz. Et alors, sans vous assurer que votre amendement et vos vertus changeront les desseins éternels de Dieu sur les divers peuples de la terre, j'ose vous répondre de vous; la terre que vous habitez sera, comme celle de Jessen, épargnée au milieu des plaies de l'Egypte [1]; vous verrez, comme Loth, de dessus la montagne, l'embrasement des villes criminelles; ou, si vous devez avoir quelque part au malheur universel, la tribulation, en vous atteignant, ne fera que vous purifier, au lieu de vous détruire; vous serez du nombre désigné dans les livres saints par les sept mille qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole [2], et par un pareil nombre qui n'ont pas souillé leurs vêtemens; vous serez les prémices heureuses; ces restes précieux et bénits qui auront échappé à la faux des moissonneurs; à vous se joindront les Juifs convertis et ceux de la gentilité qu'ils mèneront à leur suite. Ces deux peuples ne feront qu'un seul peuple; et vous serez le lien qui les aura unis. C'est au milieu d'eux que le véritable Joseph, après avoir longtemps caché son visage, se découvrira à ses frères, et viendra prendre sa place au festin qu'il leur aura préparé. Formée de ces deux peuples, enrichie de ses nouvelles conquêtes, l'Eglise, au milieu de ces nombreux enfans, se félicitera de sa tardive fécondité: sa jeunesse renouvelée comme celle de l'aigle lui fera oublier des maux qui ne reviendront plus; vous aurez commencé,

[1] Exod., IX, 23. — [2] III Rex, XIX.

vos descendans continueront l'œuvre d'une heureuse régénération; et si vos yeux se ferment, avant d'avoir vu la manifestation de la gloire du Sauveur, et le triomphe de son Eglise, vous aurez salué de loin ce grand jour; vous vous y serez préparé, comme s'il était proche, et Dieu, témoin de vos efforts, vous appelant à lui, vous rejoindra aux Prophètes qui l'avaient prédit, aux patriarches qui l'avaient attendu, aux vingt-quatre vieillards, qui, siégeant chacun sur un trône, à côté du sien [1], jugeront avec lui les nations au jour de ses justices, et partageront sa gloire et son bonheur, pendant toute une éternité que je vous souhaite. (M. de Noé, évêque de Lescar.)

[1] Apoc., IV, 2, 5.

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LE TRIOMPHE DE L'ÉGLISE.

EXORDE.

Erat navis in medio mari.

Le navire était au milieu de la mer. (*Marc*, VI, 47.)

Le mystère de l'Evangile, c'est l'infirmité et la force réunies, la grandeur et la bassesse assemblées. Ce grand mystère, messieurs, a paru premièrement en notre Sauveur, où la puissance divine et la faiblesse humaine s'étant alliées, composent ce tout admirable que nous appelons Jésus-Christ; mais, ce qui paraît en sa personne, il a voulu aussi le faire éclater dans l'Eglise, qui est son corps; « où une partie triomphe par les miracles, l'autre succombe sous « les outrages qu'elle reçoit : « *Unum horum coruscat miraculis, aliud succumbit injuriis* [1]. C'est pourquoi nous voyons dans son Ecriture [2] que tantôt cette Eglise est représentée comme une maison bâtie sur une pierre immobile, et tantôt comme un navire qui flotte au milieu des ondes au gré des vents et des tempêtes : si bien qu'il paraît, chrétiens, qu'il n'est rien de plus faible que cette Eglise, puisqu'elle est ainsi agitée ; et qu'il n'est rien aussi de plus fort puisqu'on ne la peut jamais renverser, et qu'elle demeure toujours immuable, malgré les efforts de l'enfer. L'Évangile de cette journée nous la représente « parmi les flots : » *Erat navis in medio mari;* « portée deçà et delà par un vent contraire : » *Erat enim ventus contrarius* [3]. Et ce qui est de plus surprenant, c'est que Jésus, qui est son appui, semble l'abandonner à la tempête; il s'approche, « et il veut passer, » comme si son péril ne le touchait pas : *Et volebat prœterire eos* [4]. Toutefois ne croyez pas qu'il l'oublie : il permettra bien que les flots l'agitent ; mais non pas qu'ils la submergent ni qu'ils l'engloutissent. Il commande aux vents, et « ils s'apaisent ; il entre dans le navire, et il entre sûre-

[1] *S. Leo. de Passion. Dom. Serm.* III, cap. II. — [2] Luç. VI, 48. — [3] Marc, VI, 48.
[4] Ibid.

« ment au port : » *Ascendit in navim, et cessavit ventus, et applicuerunt* [1] ; afin, messieurs, que nous entendions qu'il n'y a rien à craindre pour l'Eglise, parce que le Fils de Dieu la protège. J'entreprends aujourd'hui de vous faire voir cette vérité importante; et, afin que vous en soyez convaincus plus facilement, je laisse les raisonnemens recherchés, pour l'établir solidement par expérience.

Considérez, en effet, messieurs, les trois furieuses tempêtes qui ont troublé l'état de l'Eglise. Aussitôt qu'elle a paru sur la terre, l'infidélité s'est élevée, et elle a excité les persécutions : après, la curiosité s'est émue, et elle a fait naître les hérésies; enfin la corruption des mœurs a suivi, qui a si étrangement soulevé les flots, « que la nacelle y a paru presque enveloppée : » *Ita ut navicula operiretur fluctibus* [2]. Voilà, mes frères, les trois tempêtes qui ont successivement tourmenté l'Eglise. Les infidèles se sont assemblés pour la détruire par les fondemens ; les hérétiques en sont sortis pour lui arracher ses enfans, et lui déchirer les entrailles; et si enfin les mauvais chrétiens sont demeurés dans son sein, ce n'est que pour lui porter le venin jusque dans le cœur. Il faut donc, mes frères, que cette Eglise soit bien appuyée et bien fortement établie, puisqu'au milieu de tant de traverses, malgré l'effort des persécutions, elle s'est soutenue par sa fermeté; malgré les attaques de l'hérésie, elle a été la colonne de la vérité; malgré la licence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la charité. Voilà le sujet de cet entretien, et les trois points de cette méditation. (Bossuet, *Sermon sur l'Eglise.*)

Triomphe de l'Eglise sur les persécutions.

Comme l'Église n'a plus à souffrir la tempête des persécutions, je passerai légèrement sur cette matière ; et néanmoins je ne laisserai pas, si Dieu le permet, de toucher des vérités assez importantes. La première sera, chrétiens, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Église a eu à souffrir, quand elle a paru sur la terre, ni si le monde l'a combattue de toute sa force ; il était impossible qu'il n'en fût ainsi, et vous en serez convaincus, si vous savez connaître ce que c'est que l'homme. Je dis donc que nous avons tous dans le fond du cœur un principe d'opposition et de répugnance à toutes les vérités divines ; en telle sorte que l'homme, laissé à lui-même, non seulement ne peut les entendre, mais qu'ensuite il ne les peut

[1] Marc. LI, 53. — [2] Matth., VIII, 24.

souffrir, et qu'en étant choqué au dernier point, il est comme forcé de les combattre. Ce principe de répugnance s'appelle dans l'Écriture « infidélité [1]; » ailleurs, « esprit de défiance [2]; » ailleurs, « esprit d'incrédulité [3] : » il est dans tous les hommes, et, s'il ne produit pas en nous tous ses effets, c'est la grace de Dieu qui l'empêche.

Si vous remontez jusqu'à l'origine, vous trouverez, messieurs, que deux choses produisent en nous cette répugnance : la première, c'est l'aveuglement; la seconde, c'est la présomption. L'aveuglement, messieurs, nous est représenté dans les Ecritures par une façon de parler admirable : elles disent que « les pécheurs « ont oublié Dieu : *Omnes gentes quæ obliviscuntur Deum. Obliti sunt verba tua inimici mei : Intelligite hæc, qui obliviscimi Deum* [4]. Que veut dire cet oubli, mes frères ? Il est bien aisé de le comprendre ; c'est que Dieu, à la vérité, avait éclairé l'homme de sa connaissance ; mais l'homme a fermé les yeux à cette lumière ; il s'est laissé mener par ses sens ; peu à peu il n'a plus pensé à ce qu'il ne voyait pas, il a oublié aisément ce à quoi il ne pensait pas. Voilà Dieu dans l'oubli ; voilà ses vérités effacées : ne lui en parlez pas, c'est un langage qu'il ne connaît plus : *Obliti sunt verba tua inimici mei :* « Mes ennemis ont oublié vos paroles. » C'est pourquoi la même Ecriture, voulant aussi nous représenter de quelle sorte les hommes retournent à Dieu, nous dit « qu'ils se souviendront : *Reminiscentur :* et ensuite qu'arrivera-t-il ? *Et convertentur ad Dominum* [5] : « Ah ! ils se convertiront au Seigneur. » Quoi ! ils l'avaient donc oublié, leur Dieu, leur Créateur, leur Époux, leur Père ! Oui, mes frères, il est ainsi ; ils en ont perdu le souvenir. Cela va bien loin, si vous l'entendez : toute la connaissance de Dieu, toutes les idées de ses vérités ; l'oubli, comme une éponge, a passé dessus, et les a entièrement effacées; ou s'il en reste encore quelques traces, elles sont si obscures qu'on n'y connaît rien : voyez durant le règne de l'idolâtrie, durant qu'elle régnait sur toute la terre.

Ce serait peu que ce long oubli pour nous exciter à la résistance, si l'orgueil ne s'y était joint ; mais il est arrivé, pour notre malheur, que, quoique l'homme soit aveugle à l'extrémité, il est encore plus présomptueux. En quittant la sagesse de Dieu, il s'est fait une sagesse à sa mode : il ne sait rien, et croit tout entendre ; si bien que tout ce qu'on lui dit, qu'il ne conçoit pas, il le prend

[1] Luc, IX, 41, etc. — [2] Ephes., II, 2. — [3] Coloss., III, 6. — [4] Ps. IX, 18 ; CXVIII, 139 ; XLIX, 22. — [5] XXI, 28.

pour un reproche de son ignorance; il ne le peut souffrir, il s'irrite; si la raison lui manque, il emploie la force, il emprunte les armes de la fureur pour se maintenir en possession de sa profonde et superbe ignorance. Jugez où les vérités évangéliques, si hautes, si majestueuses, si impénétrables, si contraires au sens humain et à la raison préoccupée, ont dû pousser cet aveugle présomptueux, je veux dire l'homme; et quelle résistance il fallait attendre d'une indocilité si opiniâtre. Voyez-la par expérience en la personne de notre Sauveur. Qu'aviez-vous fait, ô divin Jésus, pour exciter contre vous ce scandale horrible? pourquoi les peuples se troublent-ils [1] ? pourquoi frémissent-ils contre vous avec une rage si désespérée? Chrétiens, voici le crime du Sauveur Jésus. Il a enseigné les vérités de son Père [2]; ce qu'il a vu dans le sein de Dieu, il est venu l'annoncer aux hommes [3]; ces aveugles ne l'ont pas compris, et ils n'ont pas pu le comprendre : *Animalis homo non potest intelligere* [4] : « l'homme animal ne peut comprendre « les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » Ecoutez comme il leur reproche : « Pourquoi ne connaissez-vous pas mon langage ? parce « que vous ne pouvez pas prêter l'oreille à mon discours : » *Quare loquelam meam non cognoscitis ? quia non potestis audire sermonem meum* [5].

Mais peut-être, ne l'entendant pas, ils se contenteront de le mépriser. Non, mes frères; ce sont des superbes : tout ce qu'ils n'entendent pas, ils le combattent; « tout ce qu'ils ignorent, ils le « blasphèment [6]. » C'est pourquoi Jésus-Christ leur dit : « Vous me « voulez tuer, méchans que vous êtes, parce que mon discours ne « prend point en vous: » *Quæritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis* [7]. Quelle fureur, mes frères, d'entreprendre de tuer un homme parce qu'on n'entend pas son discours ! Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner; il parlait des vérités de son Père à des ignorans opiniâtres : comme ils n'entendaient pas ce divin langage, car il n'y a que les humbles qui l'entendent, ils ne pouvaient qu'être étourdis de la voix de Dieu; et c'est ce qui les excitait à la résistance: plus les vérités étaient hautes, plus leur raison superbe était étourdie, et plus leur folle résistance était enflammée. Il ne faut donc pas trouver étrange, si Jésus leur prêchant, comme il dit lui-même, « ce qu'il avait appris au sein de son « Père [8], » ils se portent à la dernière fureur, et se résolvent de

[1] Ps. II, 1. — [2] Joan., VIII, 28. — [3] Ibid., I, 18. — [4] I Cor., II, 14. — [5] Joan., VIII, 43. — [6] Jud., 10. — [7] Joan., VIII, 37. — [8] Ibid., VIII, 38.

le mettre à mort par un infâme supplice : *Quia sermo meus non capit in vobis.*

Après cela, pouvez-vous douter de ce principe d'opposition qu'une ignorance altérée et présomptueuse a gravé dans le cœur des hommes contre Dieu et ses vérités ? Jésus-Christ l'a éprouvé le premier : son Eglise, paraissant au monde pour soutenir la même doctrine par laquelle ce divin Maître avait scandalisé les superbes, pouvait-elle manquer d'ennemis ? Non, mes frères, il n'est pas possible, puisque la foi qu'elle professe vient étonner le monde par sa nouveauté, troubler les esprits pas sa hauteur, effrayer les sens par sa sévérité, qu'elle se prépare à souffrir. Il faut qu'elle soit en haine à tout le monde; et vous le savez, chrétiens, c'est une chose incompréhensible ce qu'a souffert l'Eglise de Dieu, durant près de quatre cents ans, sous les empereurs infidèles. Il serait infini de le raconter : concevez seulement ceci, qu'elle était tellement chargée, et de la haine publique et des imprécations de toute la terre, qu'on l'accusait hautement de tous les désordres du monde. Si la pluie manquait aux biens de la terre, si les barbares faisaient quelques courses et ravageaient, si le Tibre se débordait, les chrétiens en étaient la cause; et tout le monde disait qu'il n'y avait pas de meilleure victime pour apaiser la colère des dieux que de leur immoler les chrétiens, « par tout ce que la rage et le désespoir pou« vaient inventer de plus cruel » : *Per atrociora ingenia pœnarum*[1]. Qu'aviez-vous fait, Eglise, pour être traitée de la sorte ? J'en pourrais rapporter plusieurs causes ; mais celle-ci est la principale ; elle faisait profession de la vérité, et de là vérité divine ; de là ces cris de la haine, de là ces injustes persécutions : si l'Eglise en a été agitée, elle n'en a pas été surprise; elle sait bien connaître la main qui l'appuie, et elle se sent à l'épreuve de toutes sortes d'attaques.

Et à ce propos, chrétiens, saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si long-temps la persécution, s'adressent à l'Eglise leur mère, et lui en demandent la cause. Il y a long-temps, ô Eglise, que l'on frappe sur vos pasteurs, et les troupeaux sont dispersés. Dieu vous a-t-il oubliée ? Si ce n'eût été qu'en passant, nous eussions pu penser que ce n'était qu'une épreuve; mais, après tant de siècles de persécution, les maux vont toujours croissans et les scandales se multiplient ; les vents grondent, les flots se soulèvent ; vous flottez deçà et delà, battue des ondes et de la tempête ; ne craignez-vous pas d'être abîmée ? La

[1] Tert., *de Resur. carn.*, n° 8.

réponse de l'Eglise est dans le psaume cent vingt-huit. Mes enfans, je ne m'étonne pas de tant de traverses ; j'y suis accoutumée dès mon enfance : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea*[1] : « Ces « mêmes ennemis qui m'attaquent m'ont déjà persécutée dès ma « jeunesse. » L'Eglise a toujours été sur la terre ; dès sa plus tendre enfance elle était représentée en Abel, et il a été tué par Caïn son frère ; elle a été représentée en Enoch, et il a fallu le tirer du milieu des impies : *Translatus est ab iniquis*[2], sans doute parce qu'ils ne pouvaient souffrir son innocence ; la famille de Noé, il a fallu la délivrer du déluge ; Abraham, que n'a-t-il pas souffert des impies ! son fils Isaac, d'Ismaël ; Jacob, d'Esaü ? Celui qui était selon la chair n'a-t-il pas persécuté celui qui était selon l'esprit[3] ? Moïse, Elie, les prophètes, Jésus-Christ et les Apôtres, combien n'ont-ils pas eu à souffrir ! Par conséquent, mon fils, dit l'Eglise, ne t'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea : numquid ideo non perveni ad senectutem*[4] ? Regarde mon antiquité, considère mes cheveux gris ; « ces cruelles per- « sécutions dont on a tourmenté mon enfance m'ont-elles empê- « chée de parvenir à cette vénérable vieillesse ? » Si c'était la première fois, j'en serais peut-être troublée, maintenant la longue habitude fait que mon cœur ne s'en émeut pas. Je laisse faire aux pécheurs ; « ils ont travaillé sur mon dos : » *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores*[5] : je ne tourne pas ma face contre eux, pour m'opposer à leur violence, je ne fais que tendre le dos ; ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer : c'est pourquoi ils ne donnent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam.* Ma patience sert de jouet à leur injustice ; mais je ne me lasse point de souffrir, et je me souviens de celui « qui a abandonné ses joues aux soufflets, et n'a pas détourné sa « face des crachats » : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me*[6]. Quoique je semble toujours flottante, ne t'étonne pas ; la main toute - puissante qui me sert d'appui saura bien m'empêcher d'être submergée. Que si Dieu la soutient avec tant de force contre la violence, pourrez-vous croire, messieurs, qu'il la laisse accabler par les hérésies ? Non, messieurs ; ne le croyez pas. (Le même.)

[1] Ps. cxxviii, 1. — [2] Hebr., xi, 5. — [3] Gal, iv, 29. — [4] In ps., cxxviii, nos 2, 3 — [5] Ps., ibid., 3. — [6] Is., l, 6.

Triomphe de l'Eglise sur les hérésies.

La seconde tempête de l'Eglise, c'est la curiosité qui l'excite : curiosité, chrétiens, qui est la peste des esprits, la ruine de la piété, et la mère des hérésies. Pour bien entendre cette vérité, il faut remarquer, avant toutes choses, que la sagesse divine a donné des bornes à nos connaissances; car comme cette Providence infinie, voyant que les eaux de la mer se répandraient par toute la terre, et en couvriraient toute la surface, lui a prescrit un terme qu'elle ne lui permet pas de passer; ainsi, sachant que l'intempérance des esprits s'étendrait jusqu'à l'infini par une curiosité démesurée, elle lui a marqué des limites auxquelles il lui ordonne d'arrêter son cours. « Tu iras, dit-il, jusque là, et tu ne passeras pas plus outre : » *Usque huc gradieris*, *et non procedes amplius*, *et hic confringes tumentes fluctus tuos* [1]. C'est pourquoi Tertullien a dit sagement « que le chrétien ne veut savoir que fort peu de choses, « parce que, poursuit ce grand homme, les choses certaines sont « en petit nombre : » *Christiano paucis ad scientiam veritatis opus est*, *nam et certa semper in paucis* [2]. Il ne se veut pas égarer dans les questions infinies qui sont défendues par l'Apôtre : *Infinitas quæstiones devita* [3] ; il se resserre humblement dans les points que Dieu a révélés à son Eglise; et ce qu'il n'a pas révélé, il trouve de la sûreté à ne le savoir pas; il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit : « c'est tout savoir, dit-il, que de n'en pas savoir davantage : » *Nihil ultra scire*, *omnia scire est* [4].

Quiconque se tient dans ces bornes, et sait régler sa foi par ce qu'il apprend de Dieu par l'Eglise, ne doit pas appréhender la tempête; mais la curiosité des esprits superbes ne peut souffrir cette modestie : « Ses flots s'élèvent, dit l'Écriture, ils montent « jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes : » *Exaltati sunt fluctus ejus*, *ascendunt usque ad cœlos*, *et descendunt usque ad abyssos* [5]. Voilà une agitation bien violente; c'est une vive image des esprits curieux; leurs pensées vagues et agitées se poussent, comme des flots, les unes et les autres; elles s'enflent, elles s'élèvent démesurément : il n'y a rien de si élevé dans le ciel, ni de si caché dans les profondeurs de l'enfer, où ils ne s'imaginent de pouvoir atteindre : *Ascendunt usque ad cœlos*; et les conseils de la

[1] Job., xxviii, 11. — [2] *De anima.*, n° 2. — [3] Tit., iii, 9. — [4] Tert., *de Præscrit. adv. Hær.*, n° 14. — [5] Ps. cvi, 25, 26.

Providence, et les causes de ses miracles, et la suite impénétrable de ses mystères, ils veulent tout soumettre à leur jugement: *Ascendunt.* Malheureux! qui, s'agitant de la sorte, ne voient pas qu'il leur arrive comme à ceux qui sont tourmentés de la tempête : *Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius :* « Ils sont troublés comme des « ivrognes ; la tête leur tourne dans ce mouvement : *Et omnis sapientia eorum devorata est* [1] : « Et toute leur sagesse se dissipe ; » et ayant malheureusement perdu la route, ils se heurtent contre des écueils, ils se jettent dans des abîmes, ils s'égarent dans des hérésies. Arius, Nestorius, votre curiosité vous a perdus. Voilà la tempête élevée par la curiosité des hérétiques : c'est par là qu'ils séduisent les simples; parce que, dit saint Augustin [2]: « Toute « ame ignorante est curieuse : » *Omnis anima indocta curiosa est;* cela est nouveau, écoutons : la manière dont on propose cette doctrine nous plaît. Arius, Nestorius, etc., pourquoi cherchez-vous ce qui ne se peut trouver? « Il n'est pas permis de chercher au-delà de ce qu'il nous est permis de trouver : » *Amplius quærere non licet, quam quod inveniri licet* [3].

Pour empêcher les égaremens de cette curiosité pernicieuse, le seul remède, mes frères, c'est d'écouter la voix de l'Eglise, et de soumettre son jugement à ses décisions infaillibles. Je parle à vous, enfans nouveau-nés que l'Eglise a engendrés : c'est sur la fermeté de cette Eglise qu'il faut appuyer vos esprits, qui seraient flottans sans ce soutien. Êtes-vous curieux de la vérité? Voulez-vous voir? voulez-vous entendre? Voyez et écoutez dans l'Eglise : *Sicut audivimus, sic vidimus :* « Nous avons ouï, et nous avons vu, » dit David; et où? *In civitate Domini virtutum* [4] : « En la cité de notre « Dieu; » c'est-à-dire en sa sainte Eglise. « Celui qui est hors de « l'Eglise, dit saint Augustin, quelque curieux qu'il soit, de quel- « que science qu'il se vante, il ne voit, il n'entend : quiconque « est dans l'Eglise, il n'est ni sourd, ni aveugle : » *Extra illam qui est, nec audit, nec videt; in illa qui est, nec surdus, nec cæcus est* [5]. Donc s'il est ainsi, chrétiens, que notre curiosité n'aille pas plus loin; l'Eglise a parlé, c'est assez; cet homme est sorti de l'Eglise; il prêche, il dogmatise, il enseigne. Que dit-il? que prêche-t-il? quelle est sa doctrine? O homme vainement curieux! je ne m'informe pas de sa doctrine : il est impossible qu'il enseigne bien, puisqu'il n'enseigne pas dans l'Eglise. Un martyr illustre, un docteur très

[1] Ps. CVI, 27. — [2] *De Agon. Christ.*, n° 4, tom. VI, col. 248. — [3] Tert., *de Anima*, n° 2. — [4] Ps. XLVII, 9. — [5] *In Psalm.*, XLVII, n° 7, tom. IV, col. 420.

éclairé, saint Cyprien, va vous le déclarer. Antonianus, un de ses collègues, lui avait écrit au sujet de Novatien, schismatique, pour savoir de lui par quelle hérésie il avait mérité la censure; le saint docteur lui fait cette belle réponse : *Desiderasti ut rescriberem tibi quam hæresim Novatianus introduxisset.... Quisquis ille fuerit, multum de se licet jactans, et sibi plurimùm vindicans, profanus est, alienus est, foris est* [1] : « Pour ce qui regarde Novatien, duquel vous désirez que je vous écrive quelle hérésie il a « introduite, sachons premièrement que nous ne devons pas être « curieux de ce qu'il enseigne, puisqu'il enseigne hors de l'Eglise : « quel qu'il soit, et de quoi qu'il se vante, il n'est pas chrétien, « n'étant pas en l'Eglise de Jésus-Christ. »

L'orgueil des hérétiques s'élève : quoi! je croirai sur la foi d'autrui! je veux voir, je veux entendre maintenant. Langage superbe: reconnaissez-le, mes chers frères; c'est celui que vous parliez autrefois. L'Eglise l'a dit, n'est-ce pas assez? Mais elle se peut tromper? Enfant, qui déshonores ta mère, en quelle Ecriture as-tu lu que l'Eglise puisse tromper ses enfans? Tu reconnais qu'elle est mère; elle seule peut engendrer les enfans de Dieu : si elle peut les engendrer, qui doute qu'elle puisse les nourrir? Certes, la terre, qui produit les plantes, leur donne aussi leur nourriture : la nature ne fait jamais une mère, qu'elle ne fasse en même temps une nourrice. L'Eglise sera-t-elle seule qui engendrera des enfans, et n'aura point de lait à leur donner? Ce lait des fidèles, c'est la vérité, c'est la parole de vie. Enfans dénaturés, qui sortez des entrailles et rejetez les mamelles pour vous allaiter, voyez, voyez le lait qui en coule, la parole de vérité qui en distille; approchez-vous, sucez et vivez, et ne portez pas votre bouche à des sources empoisonnées. Mais il faut connaître quelle est cette Eglise. Ah! qu'il est bien aisé d'exclure la vôtre, dressée de nouveau? ô Eglise bâtie sur le sable! Vous croyez, ô divin Jésus, avoir bâti sur la pierre, c'est sur un sable mouvant; c'est la confession de foi. Donc votre édifice est tombé par terre : il a fallu que Luther et Calvin vinssent le dresser de nouveau. Mes enfans, respectez mes cheveux gris; voyez cette antiquité vénérable : je ne vieillis pas, parce que je ne meurs jamais; mais je suis ancienne. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir rétablie? Quoi, vous avez fait votre mère! Mais si vous l'avez faite, d'où êtes-vous nés? Et vous dites que je suis tombée? je suis sortie de tant de périls.

[1] Cypr., Ep. LII, *ad Anton.*, pag. 66, 68.

Laissons-les errer, mes frères; Dieu n'a perdu pour cela pas un des siens. Ils étaient de la paille, et non du bon grain : le vent a soufflé et la paille s'en est allée; « ils s'en sont allés en leur lieu [1] : « ils étaient parmi nous; mais ils n'étaient point des nôtres [2]. » Pour nous, enfans de l'Eglise, et vous que l'on avait exposés dehors comme des avortons, et qui êtes enfin rentrés dans son sein, apprenez à n'être curieux qu'avec l'Eglise, à ne chercher la vérité qu'avec l'Eglise, et retenez cette doctrine. Dieu aurait pu, sans doute (car que peut-on dénier à sa puissance?), il aurait pu nous conduire à la vérité par nos connaissances particulières; mais il a établi une autre conduite : il a voulu que chaque particulier fît discernement de la vérité, non point seul, mais avec tout le corps et toute la communion catholique, à laquelle son jugement doit être soumis. Cette excellente police est née de l'ordre de la charité, qui est la vraie loi de l'Eglise; car si quelqu'un cherchait en particulier, et si les sentimens se divisaient, les cœurs pourraient enfin être partagés. Mais pour nous unir tous ensemble par le lien d'une charité indissoluble, pour nous faire chérir davantage la communion et la paix, il a établi cette loi. Voulez-vous entendre la vérité? allez au sein de l'unité, au centre de la charité : c'est l'unité catholique qui sera la chaste mamelle d'où coulera sur vous le lait de la doctrine évangélique; tellement que l'amour de la vérité est un nœud qui nous lie à l'unité et à la société fraternelle. Nous sommes membres d'un même corps; cherchons tous ensemble : laissons faire les fonctions à chaque membre; laissons voir les yeux; laissons parler la bouche. Il y a des pasteurs à qui le Saint-Esprit a appris à dire sur toutes les contestations qui sont nées : « Il a plu au Saint-Esprit et à nous [3]. » Arrêtons là, chrétiens, et « ne soyons pas plus sages qu'il ne faut; mais « soyons sages avec retenue [4], » et selon la mesure qui nous est donnée. (Le même.)

Étonnante dépravation des mœurs dans l'Eglise même : le triomphe de sa charité au milieu de tant de désordres.

Jusqu'ici, mes frères, tout ce que j'ai dit est glorieux à l'Église : j'ai publié sa constance dans les tourmens, sa victoire sur les hérésies, tout cela est grand et auguste : mais que ne puis-je maintenant vous cacher sa honte! je veux dire, les mœurs dépravées

[1] Act. I, 25. — [2] I Joan., II, 19. — [3] Actes, XV, 28. — [4] Rom., XII, 3.

qu'elle porte en son sein! Mais, puisqu'à ma grande douleur, cette corruption est si visible, et que je suis contraint d'en parler, je commencerai à la déplorer par les éloquentes paroles d'un saint et illustre écrivain. C'est Salvien, prêtre de Marseille, qui, dans le premier livre qu'il a adressé à la sainte Église catholique, lui parle en ces termes : « Je ne sais, dit-il, ô Eglise, de quelle sorte il est « arrivé que ta propre félicité combattant contre toi-même, tu as « presque autant amassé de vices que tu as conquis de nouveaux « peuples : » *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tua felicitate, quantum tibi auctum est populorum, tantum pene vitiorum* [1]. « La prospérité a attiré les pertes; la grandeur est venue, et la dis- « cipline s'est relâchée. Pendant que le nombre des fidèles s'est « augmenté, l'ardeur de la foi s'est ralentie; et l'on t'a vue, ô « Eglise, affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroisse- « ment, et presque abattue par tes propres forces: » *Quantum tibi copiœ accessit, tantum disciplinœ recessit.... Multiplicatis fidei populis, fides imminuta est...; factaque es, Ecclesia, profectu tuœ fœcundatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minus valida* [2]. Voilà une plainte bien éloquente; mais, mes frères, à notre honte, elle n'est que trop véritable. L'Eglise n'est faite que pour les saints: il est vrai, les enfans de Dieu y sont appelés de toutes parts; tous ceux qui sont du nombre y sont entrés; « mais « plusieurs y sont entrés par dessus le nombre : » *Multiplicati sunt super numerum* [3]. L'ivraie est crue avec le bon grain; et la charité s'étant refroidie, le scandale s'est élevé jusque dans la maison de Dieu. Voilà ce qui scandalise les faibles; voilà la tentation des infirmes. Quand vous verrez, mes frères, l'iniquité qui lève la tête au milieu même du temple de Dieu, Satan vous dira : Est-ce là l'Eglise? sont-ce là les successeurs des Apôtres? et il tâchera de vous ébranler, imposant à la simplicité de votre foi.

Il faudrait peut-être un plus long discours pour vous fortifier contre ces pensées; mais, étant pressé par le temps, je dirai seulement ce petit mot, plein de consolation et de vérité: Ne croyez pas, mes frères, que l'homme ennemi, qui va semer la nuit dans le champ [4], puisse empêcher de croître le bon grain du père de famille, ni lui ôter sa moisson : il peut bien la mêler; remarquez ceci; il peut bien semer par dessus; mais il ne peut pas en arracher le froment, ni corrompre la bonne semence. Il y en a qui

[1] *Adver. Avarit.*, lib. I, n° 1, pag. 218. — [2] Ibid. — [3] Ps. XXXIX, 6. — [4] Matth., XIII, 24 et suiv.

profanent les sacremens ; mais il y en a toujours qu'ils sanctifient : il y a des terres sèches et pierreuses où la parole tombe inutilement; mais il y a des champs fertiles où elle fructifie au centuple. Il y a des gens de bien, il y a des saints : le bras de Jésus-Christ n'est pas affaibli ; l'Eglise n'est pas devenue stérile ; le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile ; la parole de son Evangile n'est pas infructueuse à l'égard de tous. Déplorez donc, quand il vous plaira, la prodigieuse corruption de mœurs qui se voit même dans l'Eglise, je me joindrai à vous dans cette plainte : je confesserai, avec saint Bernard [1] « qu'une maladie puante infecte quasi tout son corps. » Non, non, le temple de Dieu n'en est pas exempt : Jésus-Christ en enrichit qui le déshonorent ; Jésus-Christ en élève qui servent l'Antechrist : l'iniquité est entrée comme un torrent ; on ne peut plus noter les impies, on ne peut plus les fuir, on ne peut plus les retrancher, tant ils sont puissans, tant le nombre en est infini : la maison de Dieu n'en est pas exempte. Mais au milieu de tous ces désordres, sachez que « Dieu connaît ceux qui sont à lui [2] ». Jetez les yeux dans ces séminaires, combien de prêtres très charitables ! dans les cloîtres, combien de saints pénitens ! dans le monde, combien de magistrats recommandables par leur zèle pour la justice et leur amour pour la vérité ! « combien qui possèdent comme « ne possédant pas, qui usent du monde comme n'en usant pas, « sachant bien que la figure de ce monde passe ! [3] » Les uns paraissent, les autres sont cachés, selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire par le bon exemple.

Mais il y a aussi des méchans ; le nombre en est infini ; je ne puis vivre en leur compagnie. Mon frère, où irez-vous ? vous en trouverez par toute la terre ; ils sont partout mêlés avec les bons ; ils seront séparés un jour ; mais l'heure n'en est pas encore arrivée. Que faut-il faire en attendant ? se séparer de cœur ; les reprendre avec liberté, afin qu'ils se corrigent ; et s'ils ne le font, les supporter avec charité, afin de les confondre. Mes frères, nous ne savons pas les conseils de Dieu : il y a des méchans qui s'amenderont, et il les faut attendre en patience ; il y en a qui persévèreront dans leur malice ; et puisque Dieu les supporte, ne devons-nous pas les supporter ? Il y en a qui sont destinés pour exercer la vertu des uns, venger le crime des autres ; on les ôtera du mi-

[1] *In Cant.*, serm. xxxiii, n° 15, tom. 1, col. 1592. — [2] II Tim., n° 19. — [3] I Cor., vii, 30, 31.

lieu, quand ils auront accompli leur ouvrage : laissez accoucher cette criminelle avant que de la faire mourir. Dieu sait le jour de tous ; il a marqué dans ses décrets éternels le jour de la conversion des uns, le jour de la damnation des autres ; ne précipitez pas le discernement. « Aimez vos frères, dit saint Jean [1], et vous ne « souffrirez point de scandale : » pourquoi ? parce que, dit saint Augustin [2], « celui qui aime son frère, il souffre tout pour l'u- « nité : » *Qui diligit fratrem, tolerat omnia propter unitatem.*

(Le même.)

L'état dont nous gémissons est pour l'Eglise un gage assuré de triomphe.

Et d'abord, mes frères, considérez-la aux prises avec la Synagogue et les Juifs rebelles. Jésus-Christ avait succombé sous leurs coups. Cinquante jours s'étaient écoulés depuis que, chargé des malédictions de tout le peuple, il avait expiré dans les tourmens ; que son corps avait été renfermé dans le sépulcre, et la pierre qui le couvrait, scellée du sceau de l'autorité publique. Ses timides disciples, cachés dans le cénacle, n'osaient paraître ; son nom n'était plus prononcé, on n'entendait d'autre voix dans Jérusalem que celle de ses ennemis, et il n'y avait de puissance que la leur. Tout est donc consommé ; la religion nouvelle est ensevelie tout entière dans le tombeau de son auteur ; et la Synagogue peut jouir avec sécurité de son triomphe. Tout à coup un cri de résurrection retentit dans la ville déicide ; des langues de feu ont paru ; les Apôtres sont sortis de leur retraite comme des hommes possédés d'un esprit divin ; ils parlent toutes les langues à la fois ; ils publient que le crucifié est vivant, qu'ils l'ont vu, qu'il est le Messie annoncé par les Prophètes, et qu'il faut l'adorer. Des miracles éclatans autorisent leurs discours ; ils sont crus ; les meurtriers du Sauveur se convertissent par milliers ; le peuple se précipite en foule sur les pas des nouveaux prédicateurs ; la première Eglise chrétienne s'établit dans Jérusalem, et en vue du Calvaire ; il s'en établit d'autres dans toute la Judée ; la Synagogue frémit en vain ; troublée, éperdue, frappée à mort, elle se débat quelque temps, et bientôt elle tombe ; la ville et le temple tombent avec elle ; le peuple juif est dispersé par toute la terre, et l'Evangile se répand parmi les nations. Quelle victoire ! y en eut-il jamais de plus prompte et de plus merveilleuse ?

[1] Joan., II, 10. — [2] *In Epist. Joan. Tract.*, I, n° 12 ; tom. III, part. I, col. 834.

mais y eut-il aussi jamais d'anéantissement plus profond que celui qui avait précédé?

Voici maintenant un autre ennemi bien plus formidable. Tout le monde romain est conjuré contre douze pauvres pêcheurs du lac de Génézareth, qui ont osé entreprendre de soumettre l'univers à la loi de leur Christ. Toute la puissance des Césars; toute l'autorité du sénat, des pontifes et des magistrats; tous les prestiges des faux dieux; tout l'art des écrivains et des sophistes; la force des armées, la haine aveugle des peuples, la cruauté des bourreaux, l'horreur des supplices et des tortures; tout est employé, tout est épuisé, pendant plus de trois cents ans, pour étouffer la religion naissante et assurer le triomphe de l'idolâtrie. Enfin, après de si longs et de si cruels efforts, une dernière persécution, plus furieuse que toutes les autres, semble avoir accompli le vœu des persécuteurs; on se flatte d'avoir éteint le Christianisme dans les fleuves de sang qu'on a versés, et l'on proclame solennellement que ce culte abhorré a disparu de la terre. Voyez ces fastueux monumens qu'on s'empresse d'ériger pour éterniser le souvenir d'un si mémorable événement. Lisez ces inscriptions orgueilleuses : « A « Dioclétien le nouveau Jupiter, et à Maximien le nouvel Her« cule, pour avoir enfin aboli le nom chrétien, et détruit dans le « monde entier la superstition du Christ : *Nomine Christianorum* « *deleto.... Superstitione Christi ubique deleta.* » Est-il vrai, Dieu tout-puissant? votre Eglise est-elle détruite? A peine ces monumens sont-ils achevés que le jeune Constantin, encore païen lui-même, averti par un songe mystérieux et par un signe céleste, déploie l'étendard de la croix, entre vainqueur dans Rome, et y arbore le signe sacré du salut. Aussitôt tout se prosterne; la joie éclate de toutes parts, et l'univers étonné se trouve chrétien. Là périt le paganisme et son empire que l'impie Julien s'efforcera vainement de relever. Rome païenne, la maîtresse des nations et le centre de l'idolâtrie, périra elle-même un siècle plus tard, et fera place à Rome chrétienne, qui sera jusqu'à la fin des temps le siége de la vraie religion et la capitale du monde catholique. O Eglise du Dieu vivant! que tu dois peu craindre les cris de victoire et les trophées insultans de tes ennemis, qui ne sont jamais si près de leur chute que lorsqu'ils croient follement t'avoir abattue à leurs pieds.

Dès ce moment cesse tes combats au dehors; prépare-toi à en soutenir de plus dangereux et de plus opiniâtres au dedans. Les hérésies et les schismes vont continuer la guerre commencée par

la Synagogue infidèle et le monde idolâtre. O Dieu! à quelles extrémités votre Eglise va être réduite, lorsque, sous les empereurs chrétiens, cette multitude de sectes acharnées les unes contre les autres, mais toutes animées d'une même haine contre elle, vont déchirer son sein et arracher ses entrailles! ariens, nestoriens, donatistes, pélagiens...; qui pourrait les nommer toutes, ou se rappeler, sans frémir, l'effrayante tempête qu'elles excitèrent? Quel trouble et quel bouleversement dans le royaume de Jésus-Christ! Partout, autel contre autel, chaire contre chaire, pasteur contre pasteur, et troupeau contre troupeau; l'erreur, soutenue de la puissance publique, parlant plus haut que la vérité; des conciles orthodoxes, et des conciles ennemis de la vraie foi; l'Eglise foudroyant l'hérésie, et l'hérésie anathématisant l'Eglise; l'Orient et l'Occident divisés; le peuple fidèle, presque incertain de sa croyance; les esprits agités et flottans; toutes les doctrines confondues; la lumière mêlée avec les ténèbres. Qui débrouillera ce nouveau chaos? qui rendra au soleil de vérité son éclat obscurci? qui fera sortir encore une fois du sein des eaux la terre presque submergée et engloutie? Ce sera vous, grand Dieu! vous qui ne permettez pas à la nuit d'usurper l'empire du jour, vous qui commandez aux eaux de l'abîme, et qui êtes obéi; vous qui ne souffrirez jamais que l'enfer prévale contre votre Eglise; car vous l'avez juré! En effet, à la voix de ce Dieu, les ombres épaisses du mensonge se dissipent; les schismes et les hérésies passent; ils s'écoulent comme des torrens, ils disparaissent; et l'Eglise, toujours inébranlable sur le roc où elle a été fondée, domine du haut de la montagne sainte, sur l'océan des passions et des erreurs humaines, et voit perpétuellement se briser à ses pieds les flots qui mugissent vainement autour d'elle.

Venez donc, après tant d'ennemis vaincus, ô incrédules des dix-huitième et dix-neuvième siècles, vous qui êtes si fiers de vos lumières et de vos forces, venez pour être vaincus à votre tour et préparer à l'Eglise de Jésus-Christ un nouveau triomphe : *Congregamini... et vincimini* [1]. Rassemblez toutes vos phalanges, déistes, athées, sceptiques, matérialistes, indifférens, impies de tous les systèmes, de tous les pays, de toutes les sectes; rangez-vous tous sous une même bannière; oubliez, s'il est possible, tout ce qui vous divise : qu'un seul sentiment vous anime et vous réunisse, et que ce soit la haine implacable du nom catholique; serrez vos

[1] Isa, VIII, 9.

rangs et formez une innombrable armée, afin que votre défaite en soit plus éclatante : *Confortamini, et vincimini* [1]. Que rien ne vous arrête ; que tout moyen soit légitime pour détruire une religion qui ose se dire seule vraie et seule divine ; le mensonge ou la vérité, la perfidie ou la violence, les respects hypocrites ou les mépris insultans, les maximes de la tolérance ou les fureurs de la persécution, la calomnie ou la gloire, que tout soit employé sans scrupule, et que tout soit inutile : *Accingite vos, et vincimini* [2]. Concertez habilement vos desseins ; ourdissez des trames profondes ; prenez d'infaillibles mesures ; épuisez toutes les ressources de votre sagesse ; et qu'elle soit convaincue de folie : *Inite concilium, et dissipabitur* [3]. Dites enfin, prophétisez hautement, que la dernière heure du Christianisme est venue, que l'impérissable Eglise va tomber inévitablement sous vos coups ; et vos prophéties se perdront comme un vain bruit dans les airs, tandis que les sacrés oracles, qui prédisent la ruine de toutes les ligues impies, continueront, jusqu'à la fin, de s'accomplir comme ils s'accomplissent depuis six mille ans : *Loquimini verbum, et non fiet* [4].

Ne vous étonnez pas, mes frères, que l'Eglise, au milieu de ses malheurs, et parmi tant de dangers, ose défier de la sorte ses ennemis, et braver toutes leurs menaces, assurée qu'elle est de la protection du Tout-Puissant, et de la victoire qu'il donne : *Quia nobiscum Deus* [5]. Ah ! lorsqu'elle était riche et puissante, ce n'était pas dans ses forces et ses richesses qu'elle se confiait ; maintenant, dépouillée de ses trésors et des marques de son antique grandeur, privée de l'appui que lui prêtèrent long-temps les lois humaines et les maîtres de la terre, méconnue et reniée de ses propres enfans, ne conservant plus de tant de priviléges que celui d'être seule en butte à toutes les injustices et à tous les outrages, elle croit n'avoir rien perdu, tant que les promesses de son divin Epoux et sa croix lui restent ; et, elle n'est pas moins incapable de crainte dans les orages qui assaillent sa vieillesse, que dans ceux qui agitèrent son berceau.

Que ferez-vous donc, ô impies ? Vous mènerez contre elle toutes les sectes liguées au combat ? Mais n'a-t-elle pas vu ligués pour sa ruine et le juif et le païen, et le philosophe de l'Académie et du Portique, et milles sectes diverses, et les empereurs et les nations ? et ne les a-t-elle pas vaincus ? Eh ! qu'est-ce, après tout, que la coalition de toutes les erreurs qui se combattent et se détrui-

[1] Isa., VIII, 9. — [2] Ibid. — [3] Ibid., 10. — [4] Ibid. — [5] Matth, I, 23.

sent naturellement, contre la vérité toute seule, qui est indestructible de sa nature, et qui trouve dans son unité même une force invincible?

Vous essaierez de l'accabler sous le poids du mensonge et de la calomnie? Mais ne savez-vous pas que ce qui est faux est toujours faible; que le mensonge s'évanouit bientôt devant la vérité, comme les ombres devant la lumière; et qu'une cause est perdue lorsque ses défenseurs sont réduits, comme vous, à faire profession ouverte de calomnie et d'imposture?

Cependant, et c'est ici votre gloire, vous entraînez la foule. — Je ne m'en étonne pas, puisqu'il est écrit que toute la terre suivra la bête. — Vous entraînez la foule! — Mais comment? bien moins en persuadant les esprits qu'en corrompant les cœurs. Votre doctrine flatte toutes les passions, favorise tous les vices: de là vos succès. Mais le vice comme le mensonge n'a qu'un temps; tandis que la vertu comme la vérité a des droits éternels, et finit toujours par reprendre l'empire. — Vous entraînez la foule! — L'Evangile ne l'avait-il pas dit, que la multitude se perd? Mais, en élargissant encore la voie large, empêchez-vous qu'elle ne soit pour vous et pour ceux qui vous suivent le chemin de la perdition? et en resserrant encore la voie étroite, empêchez-vous qu'elle ne soit toujours, pour ceux qui y marchent, la voie certaine du salut?

Que ferez-vous encore? Vous désolerez l'Eglise par des défections multipliées. — Hélas! elles seront bien plus nombreuses encore, et elle ne l'ignore pas, lorsque le temps de la grande apostasie, prédit dans les Ecritures, sera venu. L'Eglise pleurera sur ses enfans qui l'abandonnent, parce qu'elle les aime, et qu'en la quittant, ils périssent. Mais sa fécondité lui donnera d'autres enfans qui essuieront ses larmes; et, tranquille ou agitée, elle continuera d'engendrer dans son sein, jusqu'à la consommation des siècles, tous les élus dont aucun ne peut périr. Où sera donc le fruit de ces défections que vous vantez, puisque, en peuplant de plus en plus la Babylone réprouvée, elles ne retrancheront pas un seul habitant à la sainte et immortelle Jérusalem? Ah! le fruit qui vous restera bientôt, ce sera l'opprobre d'avoir été le corrupteur de vos semblables et les instrumens de l'enfer, pour les précipiter, avec vous-mêmes, dans l'éternel abîme. Mais, loin de détruire l'Eglise de Jésus-Christ, vos excès et vos complots ne servent, comme on vient de le voir, qu'à lui préparer un nouveau triomphe. (Le P. de Mac-Carthy, *Triomphes de l'Eglise.*)

Péroraison.

Aimons donc, mes frères, cette unité sainte; aimons la fraternité chrétienne, et croyons qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle puisse être violée. Que les scandales s'élèvent, que l'impiété règne dans l'Eglise, qu'elle paraisse, si vous voulez, jusque sur l'autel; c'est là le triomphe de la charité, d'aimer l'unité catholique, malgré les troubles, malgré les scandales, malgré les déréglemens de la discipline. Gémissons-en devant Dieu; reprenons-les devant les hommes, si notre vocation le permet; mais si nous avons un bon zèle, ne crions pas vainement contre les abus; mettons la main à l'œuvre sérieusement, et commençons chacun par nous-mêmes la réformation de l'Eglise. Mes enfans, nous dit-elle, regardez l'état où je suis; voyez mes plaies, voyez mes ruines. Ne croyez pas que je veuille me plaindre des anciennes persécutions que j'ai souffertes, ni de celles dont je suis menacée à la fin des siècles; je jouis maintenant d'une pleine paix sous la protection de vos princes, qui sont devenus mes enfans aussi bien que vous; mais c'est cette paix qui m'a désolée : *Ecce, ecce in pace amaritudo mea amarissima* [1]. Il m'était certainement bien amer lorsque je voyais mes enfans si cruellement massacrés, il me l'a été beaucoup davantage lorsque les hérétiques se sont élevés, et ont arraché avec eux, en se retirant avec violence, une grande partie de mes entrailles; mais les blessures des uns m'ont honorée; et, quoique touchée au dernier point de la retraite des autres, enfin ils sont sortis de mon sein comme des humeurs qui me surchargeaient. « Maintenant, maintenant mon amertume très amère est dans la paix : » *Ecce, ecce in pace amaritudo mea amarissima.* C'est vous, enfans de ma paix, c'est vous, mes enfans et mes domestiques, qui me donnez les blessures les plus sensibles par vos mœurs dépravées : c'est vous qui ternissez ma gloire, qui me portez le venin au cœur, qui couvrez de honte ce front auguste sur lequel il ne devait paraître ni tache, ni ride [2]. Guérissez-moi en travaillant à guérir en vous-mêmes ces plaies profondes que tant d'iniquités ont faites à votre conscience et à votre honneur, et qui sont devenues les miennes.

Que reste-t-il après cela, sinon qu'elle vous parle des intérêts de ces nouveaux frères que sa charité vous a donnés? elle vous

[1] Is., XXXVIII, 17. — [2] Ephes., v, 27.

les recommande. Le schisme lui a donné tout l'Orient ; l'hérésie a gâté tout le Nord : ô France, qui étais autrefois exempte de monstres, elle t'a cruellement partagée. Parmi des ruines si épouvantables l'Eglise, qui est toujours mère, tâche d'élever un petit asile [1] pour recueillir les restes d'un si grand naufrage ; et ces enfans dénaturés l'abandonnent dans ce besoin : le jeu engloutit tout ; ils jettent dans ce gouffre des sommes immenses : pour cette œuvre de piété si nécessaire, il ne se trouve rien dans la bourse. Les prédicateurs élèvent leur voix avec toute l'autorité que leur donne leur ministère, avec toute la charité que leur inspire la compassion de ces misérables ; et ils ne peuvent arracher un demi-écu ; et il faut les aller presser les uns après les autres ; et ils donnent quelque aumône chétive, faible et inutile secours, et encore ils s'estiment heureux d'échapper : au lieu qu'ils devraient courir d'eux-mêmes pour apporter du moins quelque petit soulagement à une nécessité si pressante. O dureté des cœurs ! ô inhumanité sans exemple ! mes chers frères, Dieu vous en préserve ! Ah ! si vous aimez cette Eglise dont je vous ait dit de si grandes choses, laissez aujourd'hui, en ce lieu où elle rappelle ses enfans dévoyés, quelque charité considérable. Ainsi soit-il. (BOSSUET.)

[1] Les Nouveaux Catholiques, où ce sermon a été prêché.

ENFER OU ÉTERNITÉ MALHEUREUSE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR CE SUJET.

Il existe un Dieu : il y a donc un Enfer. Ces deux dogmes essentiels ont constamment été réunis dans les pensées du genre humain ; et comme il ne fut jamais de nation athée, il ne s'en est jamais vu une seule qui ait révoqué en doute les peines de l'autre vie. Toutes les religions qui ont régi le monde ont eu pour base ce principe fondamental de tout ordre. Elles n'ont pas même cherché à le prouver : elles l'ont supposé comme incontestable. Si dans le cours des siècles il s'est trouvé un petit nombre d'hommes, ceux spécialement qui usurpaient et déshonoraient le titre de philosophe, qui aient osé combattre une vérité aussi généralement reconnue, aussi solidement établie, ils ont été tantôt méprisés comme des insensés, tantôt rejetés comme des impies. Incrédules de nos jours, qui, marchant sur les traces de ces maîtres d'erreur, venez nous reporter leurs blasphèmes tant de fois proscrits, tous vos efforts vont se briser contre ce consentement universel de tous les temps et de tous les pays. Quelle cause pouvez-vous assigner à cette unanimité de persuasion ? Quel homme eût osé proposer à ses semblables une doctrine aussi contraire aux inclinations, aussi révoltante pour les passions humaines ? Quel homme aurait eu le pouvoir de la faire aussi universellement adopter ? Prétendrez-vous que la totalité du genre humain ait été assez simple, assez ennemie d'elle-même pour se soumettre, sans d'évidentes démonstrations, à la croyance d'intolérables tourmens après la mort ? Cherchez tant qu'il vous plaira ; vous ne trouverez jamais, à la réunion de tous les peuples dans le dogme d'un Enfer, d'autres principes que l'un de ces deux, ou plutôt que ces deux réunis : d'une part, l'enseignement primitif donné par la Divinité elle-même, et transmis de génération en génération ; et de l'autre, ce raisonnement si simple, qui se présente naturellement à tous les esprits, qu'au moins ils saisissent vivement quand il leur est

présenté. Sous un Dieu juste les malfaiteurs doivent être punis : ne l'étant pas dans cette vie, ils le sont indubitablement dans une autre.

Cause de l'incrédulité sur l'Enfer.

Si telles sont les causes de la croyance universelle à la vérité d'un Enfer, quelles peuvent être celles de l'incrédulité de quelques individus? Comment a-t-il pu se faire qu'un dogme si profondément enraciné dans le cœur humain, qu'une vérité démontrée par de si évidentes raisons, ait éprouvé une seule contradiction; et que, contre le cri de la nature entière, qui proclame la doctrine d'une autre vie, quelques voix se soient élevées pour la combattre? Considérez quels sont les téméraires qui osent opposer leur courte raison à la raison de toute la race humaine, et vous aurez la réponse à cette question. Ils nient qu'il y ait un Enfer, ceux-là seuls qui ont intérêt à ce qu'il n'y en ait pas. Ils n'y croient pas, parce qu'ils ne veulent pas y croire, parce qu'ils craignent d'y croire. Que leur cœur soit sans passions, et leur esprit sera sans doutes. Cette pensée de la vie future qui fut salutaire à tant d'autres, ils se la rendent funeste. Elle fit des saints de tous les sages qui sacrifièrent les plaisirs du temps à la crainte d'un malheur éternel. Elle fait des impies de quelques insensés qui, pour s'abandonner à leurs penchans pervers, s'efforcent de l'étouffer, et cherchent une ressource contre la menace de l'Enfer dans l'anéantissement de l'Enfer. Ils répètent, les impies de nos jours, ce que disaient ceux du temps de Salomon, qu'ils n'ont vu personne qui soit revenu de l'Enfer. Mais le divin Maître leur répond : S'ils n'ajoutent pas foi aux oracles sacrés sur l'Enfer, un mort qui en sortirait ne les persuaderait pas. Croit-on l'Enfer? la résurrection d'un mort est inutile. N'y croit-on pas? elle ne servirait de rien. Que l'on croie ou que l'on ne croie pas à ces terribles châtimens, ils n'en sont pas moins réels; et ce que les impies refusent de croire comme hommes, et avec tous les hommes, ils seront un jour forcés de le croire comme les démons, et avec eux.

Révélation du dogme de l'Enfer.

Les oracles divins le déclarent positivement. Ce que la raison découvre, la foi le révèle, le confirme, le développe. Chrétiens, car c'est à vous principalement que s'adressent ces instructions,

il vous faut ou renoncer à ce caractère sacré que vous reçûtes dans le baptême, ou rejeter avec force les doutes criminels qu'on s'efforce de vous inspirer sur les supplices qui attendent le pécheur dans la région infernale. Comme il n'y a pas de dogme plus salutaire pour la vie présente que celui d'une vie future, comme il n'y a point de principe qui ait une influence plus active sur les actions humaines que celui du salaire qui leur est réservé après la mort, il n'y a pareillement aucune vérité plus formellement enseignée, plus fréquemment répétée dans les livres sacrés. Dieu a voulu que la doctrine fondamentale de toute morale naturelle et religieuse de la conduite honnête et chrétienne nous fût rendue certaine de toutes les manières. Il a voulu qu'on ne pût, sans renoncer à tout sentiment, à tout raisonnement, à toute loi, adopter la pernicieuse maxime qui, brisant la barrière opposée aux désordres, ouvre aux crimes de tout genre l'entrée dans la société humaine.

Incompréhensibilité des peines de l'Enfer.

Mais, en nous révélant les supplices de l'autre vie, en nous imposant l'obligation de les croire, la parole divine ne nous en fait pas connaître toute l'étendue. Dieu lui-même, qui a creusé l'Enfer, ne nous en fait pas comprendre toute l'horreur. Grand Dieu! s'écrie le roi-prophète, qui est-ce qui connaît toute la puissance de votre colère? Qui peut, dans la terreur qu'inspirent vos vengeances, en calculer les épouvantables effets? Devons-nous être étonnés que les opérations de la justice et celles de la miséricorde soient également admirables; que la miséricorde ayant fait pour nous des choses incompréhensibles, les œuvres de la justice excèdent de même nos faibles conceptions? Et quelles sont-elles donc ces conceptions humaines, pour prétendre embrasser toute l'étendue des châtimens que peut infliger la main divine? Ils sont, comme les appelle Tertullien, le trésor de la colère du Tout-Puissant. Des intelligences bornées, des raisons faibles, des imaginations dissipées comme les nôtres, doivent-elles être capables de s'en former une idée exacte? Il n'appartient, par un funeste privilége, qu'aux infortunés qui y sont livrés de connaître tout leur malheur. Vous ont-elles été ouvertes, dit le Seigneur, les portes de la mort? Votre œil a-t-il pénétré dans ces gouffres ténébreux? La raison a pu nous amener à connaître la réalité d'un Enfer. Là elle doit s'arrêter. Si elle entreprend de pénétrer dans

cet abîme de tourmens, elle s'égarera infailliblement dans ces immenses profondeurs. Recevons humblement de la foi ce qu'elle daigne nous révéler sur la nature des châtimens divins. La foi, qui ne nous les fait point comprendre, nous découvre ce qu'il nous est utile d'en connaître. Elle nous apprend ce dont nous avons besoin pour en concevoir la juste et salutaire frayeur.

Violence des tourmens de l'Enfer.

Nous savons, d'après son enseignement, quel est celui qui a dit : C'est à moi qu'appartient la vengeance; ce sera moi qui jugerai et qui punirai : et par cela seul elle nous enseigne combien il est horrible de tomber entre ses mains. Si nous tremblons devant les supplices que font subir les puissances humaines, de quelle terreur ne devons-nous pas être saisis en contemplant ceux qu'inflige le bras tout-puissant d'un Dieu irrité? Il voulait récompenser en Dieu, il punira en Dieu, et il ne fera pas moins éclater ses vengeances dans l'Enfer que sa munificence dans le ciel. Ils porteront, dit un Prophète, tout le poids de la colère du Seigneur, ceux qui auront péché contre lui. Ils seront remplis de sa fureur, dit un autre. Moins nous pouvons nous représenter tout ce que renferment ces menaces, plus nous devons sentir combien elles sont terribles. Des tortures si affreuses qu'elles en sont incompréhensibles; des tourmens d'une telle violence qu'ils excèdent tout sentiment, toute idée; dans quel tremblement ne devons-nous pas être en pensant que nous y sommes exposés, que nous les subirons peut-être, que nous les subirons certainement si nous ne travaillons pas à les éviter? L'Enfer, nous répète souvent le divin Sauveur, est le séjour des pleurs et des grincemens de dents. Que ceux qui cherchent à s'étourdir sur l'Enfer ne nous accusent donc plus de présenter plus sévères qu'elles ne sont, les peines qu'on y endure. Si nous les exagérons, c'est Dieu qui est l'exagérateur : mais pour les rendre épouvantables, l'exagération n'est pas nécessaire; elle n'est pas même possible, puisqu'aucune langue ne peut en expliquer, ni aucun esprit en comprendre toute la rigueur.

Les tourmens de l'Enfer inégaux.

En nous révélant que les supplices des réprouvés seront d'une inconcevable violence, la foi nous enseigne qu'ils ne seront pas les mêmes pour tous. Ils sont affreux, parce que c'est la colère de

Dieu qui les inflige; ils sont différens parce que c'est la justice qui les ordonne. La majesté divine exige pour toute offense une vengeance éclatante, que l'équité suprême règle selon la nature de l'offense. Comme il y a des degrés dans les péchés, il y en a dans les châtimens. Dieu les proportionne d'abord au nombre, au genre, à la gravité des crimes. Redoublez les tourmens de cette ame coupable d'après la dépravation de ses œuvres, crie une voix céleste; autant elle se livre à l'insolence de son orgueil, autant elle s'abandonne à ses criminelles voluptés, autant donnez-lui de tourmens et de douleurs. Une autre mesure des châtimens divins sera l'abus des graces divines. Il sera, c'est Jésus-Christ qui le déclare, plus redemandé à celui à qui il aura été plus accordé. Le serviteur, qui, connaissant la volonté de son maître, ne l'a pas exécutée, sera puni plus sévèrement que celui qui a manqué sans la connaître. Ce fut un grand bonheur pour nous, dans cette vie, qu'une miséricorde toute gratuite nous fit naître dans le sein de l'Eglise, et nous investit des lumières de la foi. Dans la vie future, ce sera peut-être un redoublement de malheur. Ce caractère de chrétien que nous reçûmes dans le baptême nous suivra dans l'éternité, pour être, si nous l'avons profané, une aggravation de tourmens. Et quand je retourne mes pensées sur moi en particulier, de quelle terreur me saisit la pensée du caractère encore plus sacré qui me fut conféré dans l'ordination. Quand je rapproche les graces dont je fus comblé, de mes manquemens; le ministère dont je fus honoré, de mes profanations; les obligations qui me furent imposées, de mes transgressions; le soin des ames qui me fut confié, du peu de soin que j'ai eu de la mienne, je frémis à l'aspect des torrens de colère que fera déborder sur moi cette multitude d'iniquités. J'entends sans cesse retentir à mes oreilles cet épouvantable arrêt : Tu vas connaître incessamment, et d'une terrible manière, que le jugement le plus rigoureux est réservé à ceux qui président les autres.

Quatre principaux supplices en Enfer.

Je me figure l'affreux sentiment qui s'empare de l'ame du réprouvé au moment où, du théâtre de ses plaisirs, il se voit transporté dans le séjour des vengeances divines. Jugé, condamné, puni au même instant, il s'est senti précipiter dans l'abîme des douleurs. Il a vu les portes fatales se refermer sur lui pour ne se rouvrir jamais. Toute l'horreur de son sort est déjà présente à son esprit. Tout ce qu'il doit à jamais souffrir, il en a commencé la doulou-

reuse épreuve. Quatre supplices accumulés sur lui n'auront désormais ni cessation, ni interruption, ni diminution. Ce sont la séparation de Dieu qui désole, le feu qui tourmente, le remords qui déchire, l'éternité qui désespère.

Séparation de Dieu.

Du moment où l'ame coupable aura entendu le formidable arrêt: *Retirez-vous de moi*, il n' y aura plus pour elle d'union avec Dieu : un intervalle immense va l'en séparer pour jamais. Ses iniquités ont élevé entre elle et lui un mur de séparation impénétrable : elles l'ont forcé à détourner sa face. Elle avait été créée pour le voir éternellement, éternellement elle ne le verra pas. Première et juste punition de son infidélité. Dans le cours de cette vie mortelle, c'était Dieu qui recherchait l'ame, et l'ame criminelle qui le fuyait. Dans la vie future, ce sera l'ame réprouvée qui recherchera son Dieu, qui soupirera après lui, et qui en sera repoussée. L'éloignement qui fut le péché sera devenu la peine. L'éloignement volontaire et obstiné sera puni par un éloignement forcé et irréparable.

Pécheurs, cette privation ne vous touche pas, ce châtiment ne vous effraie pas. N'ayant pour Dieu ni amour ni désir, vous n'imaginez pas le malheur d'en être séparés. Détournés, dissipés, absorbés, tyrannisés par vos sens, uniquement occupés des plaisirs qu'ils vous présentent, votre cœur est devenu inaccessible au désir d'une félicité spirituelle, et votre esprit incapable d'en former la pensée. Tout ce que vous ambitionnez est la possession des frivolités dans lesquelles vous avez placé votre bonheur; tout ce que vous redoutez, c'est d'en être privé. Et même les personnes religieuses ne peuvent se donner une connaissance exacte et entière du malheur d'être séparé de Dieu. D'une part, enveloppée d'un corps qui ne cesse de lui communiquer ses impressions, appesantie par cette masse qui la rabaisse continuellement vers la terre, l'ame n'a point ici-bas la force de s'élever jusqu'à la compréhension du bonheur d'une telle union, du malheur de cette séparation. De l'autre, comment se former l'idée d'une peine qui n'a d'autre mesure que l'infinité de Dieu? Le malheur d'être privé de lui est aussi grand que le bonheur de le posséder; et l'un et l'autre ont pour étendue la grandeur même de Dieu. Mais lorsque dégagée des liens qui la retenaient, et sortie de la prison qui la renfermait, l'ame aura rendu à la terre cette chair qu'elle en a reçue,

et qu'abandonnant l'habitation passagère de ce monde elle sera devenue citoyenne de la région de l'éternité, ses sens qui la distrayaient, qui l'offusquaient, ses sens dont elle sera délivrée, n'auront plus sur elle d'influence. Plaisirs, honneurs, richesses, affections, jouissances, tous les prétendus biens qui l'attachaient à la terre ont disparu. Le vrai, le seul bien lui apparaît alors. Dieu se fait connaître à elle tel qu'il est, et lui découvre tout le bonheur dont il fait jouir ses élus. Du séjour des douleurs le réprouvé lève les yeux vers le séjour de la gloire, et l'un de ses tourmens est de contempler de loin ce qu'il pouvait acquérir et qu'il a voulu perdre. A travers l'immense chaos qui les sépare, le mauvais riche voit ce Lazare, qui fut sur la terre l'objet de ses mépris, jouissant dans le sein d'Abraham de la félicité qui était destinée à lui-même. L'Esprit-Saint nous représente les pécheurs au fond de l'Enfer, d'abord contemplant avec étonnement et avec admiration ceux qui étaient autrefois l'objet de leurs railleries et de leurs reproches, maintenant placés dans le sein de Dieu, et partageant le sort glorieux des saints, et ensuite retournant sur eux-mêmes leurs pensées, déplorant, dans les regrets du repentir et dans les angoisses du gémissement, les voies d'iniquité et de perdition où ils se sont lassés, et se lamentant de se sentir consumés des suites de leur méchanceté. Ainsi, la justice divine fait servir au supplice de ses victimes la connaissance même qu'elle leur donne de la souveraine félicité. Le désir du bonheur, qui dans cette vie était pour l'ame le principe de toutes ses affections, le mobile de toutes ses actions, l'a suivi dans l'autre vie. Il y est même devenu plus actif, parce qu'ici-bas il se divisait en plusieurs objets, et que là il est fixé dans la seule possession du bien suprême. Il était sa consolation, par l'espérance qu'il nourrissait; il est devenu son tourment, par le désespoir qui y est joint. Déplorable condition, de porter dans son cœur, avec le désir le plus ardent, l'affreuse certitude de ne pouvoir jamais la satisfaire; de soupirer à chaque instant après ce qu'on est sûr de ne jamais obtenir; de s'élancer continuellement après ce qui sera éternellement impossible d'atteindre! Malheureuse d'être pour toujours séparée de Dieu, plus malheureuse encore de sentir vivement cette séparation! Il existe un Dieu; elle le sait: il est le souverain bien, il devait être le sien; elle le sent; mais il n'existe plus pour elle, il ne lui est plus, il ne lui sera plus jamais rien.

Je me trompe, et je ne voyais qu'une partie du supplice de cette infortunée. Elle a encore un Dieu; mais ce n'est plus un Dieu pro-

pice, un Dieu indulgent, un Dieu miséricordieux. C'est un Dieu juge inexorable, implacable ennemi, vengeur impitoyable. Séparée de lui en un sens, elle en est inséparable dans un autre. Elle n'a pas la vision de ses aimables perfections ; elle a la vue continuelle de ses épouvantables vengeances ; elle ne voit plus le bras bienfaisant qui était étendu vers elle pour la retirer de l'abîme ; elle sent le bras terrible qui s'appesantit sur elle pour l'y enfoncer. Je crie vers vous, disait Job dans l'excès de ses souffrances, et le réprouvé le répète avec bien plus de raison : Je crie vers vous, et vous ne m'écoutez pas ; je m'élève vers vous, et vous me rejetez. Vous êtes changé pour moi ; vous êtes devenu cruel, vous m'écrasez de votre dure et impitoyable main. Ainsi une pente insurmontable l'entraîne vers Dieu, une force irrésistible le repousse. Par une cruelle contrariété de sentimens, Dieu est tout à la fois l'objet de ses vœux ardens et de sa violente haine. Il soupire après lui, et l'a en horreur. Il veut et ne veut pas cesser de vouloir son bien suprême : il déteste nécessairement, et il détestera toujours l'auteur de son mal. L'inclination vers Dieu est la conséquence de sa nature, la détestation de Dieu, la suite de son état. Conflit douloureux d'estime et d'horreur, d'inclination et de haine, de désir et d'aversion, de poursuite et d'éloignement ! Barbares affections contraires, qui dans son cœur se réunissent et se combattent, le remplissent et le déchirent.

Peine du feu.

Ce n'est encore là qu'un de ses tourmens. Ce furent des plaisirs sensibles qui causèrent ses crimes ; Dieu, dans son exacte équité, ordonne qu'une peine sensible en soit le châtiment. Un feu allumé par sa colère enflamme jusqu'au fond de l'Enfer, et par une propriété non moins réelle qu'elle est merveilleuse, que nous devons croire quoique nous ne puissions pas la comprendre, se soutient dans toute son activité sans aliment ; fait sentir sa douloureuse impression aux ames dépouillées de leurs corps, et les brûle continuellement sans jamais les consumer. De tous les supplices que la rigoureuse justice de Dieu inflige à ses victimes, il n'en est point dont il soit plus souvent fait mention dans les livres saints que du supplice du feu ; presque jamais le texte sacré ne parle de l'Enfer sans y joindre l'idée de ses flammes vengeresses. Pour révoquer en doute la réalité de ce feu matériel, il faut démentir une multitude d'oracles sacrés ; pour les tourner à un sens allégori-

que, il faut contredire la doctrine de tous les saints Pères, l'enseignement constant de la tradition, les décisions nombreuses de l'Église, qui a toujours entendu et ordonné d'entendre ce que révèlent les saintes Ecritures sur le feu de l'Enfer, dans le sens strict et naturel.

Quel est-il donc ce feu si extraordinaire dans sa nature, si terrible dans ses effets ? Les expressions manquent pour le dépeindre, parce que les idées sont impuissantes à le concevoir. Tout ce que peut se figurer l'imagination humaine est au dessous de la réalité. La tradition constante, unanime, de l'Église enseigne que les supplices les plus cruels, les tortures les plus atroces qu'inventa jamais la rage des hommes, ne sont pas même des tourmens auprès du feu de l'Enfer. Quand ces flammes auxquelles la justice divine dévoue les réprouvés seraient seulement pareilles à celles que nous connaissons, ne jugerions-nous pas ces malheureux livrés aux plus épouvantables supplices? Quelle différence ne doit-il pas y avoir entre l'élément que Dieu créa pour notre avantage, et celui qu'il fait servir à ses vengeances? C'est le souffle de la colère de Dieu qui a allumé l'Enfer ; il en fait l'instrument de sa fureur. Voilà tout ce qu'il nous est accordé de connaître sur ce terrible feu, et nous ne pouvons former un jugement raisonnable sur son extrême violence, que par l'impossibilité où nous sommes de la comprendre.

Qui de vous, demande le Prophète, pourra demeurer avec un feu dévorant? qui pourra habiter dans les flammes éternelles ? Sera-ce vous, homme voluptueux et faible, qui ne connaissez d'autre bonheur que les plaisirs des sens, d'autre malheur que les sensations douloureuses ? Sera-ce vous, femme délicate et sensuelle, qui recherchez continuellement vos aises, que la plus petite gêne contrarie, que la moindre peine désole, que la plus légère douleur irrite ? Mondains, êtres frivoles, uniquement attachés aux délices de cette vie, même les plus criminelles, transportez-vous par la pensée dans cette mer de feu, où sont plongés tant de malheureux parce qu'ils vous ressemblèrent, qui vous attend vous-mêmes si vous continuez de leur ressembler ; descendez-y en esprit volontairement, pour ne pas être forcés d'y descendre un jour en réalité, et que votre frayeur de la douleur la plus légère serve au moins à vous garantir des affreuses douleurs qui vous menacent.

Objections contre le feu de l'Enfer.

Ce dogme si terrible et si certain révolte les libertins, soit de cœur, soit d'esprit. Esclaves de leurs sens, comme ils ne connaissent de jouissances que celles qui sont procurées par les sens, ils ne veulent reconnaître de vérités que celles qui sont transmises par les sens. Ils rejettent avec dédain toute doctrine qui n'est pas d'accord avec leurs sensations accoutumées. Comment comprendre, disent-ils, un feu matériel qui agit immédiatement sur une substance purement spirituelle? comment comprendre qu'ensuite, après la révolution des siècles, cette même flamme brûlera continuellement les corps, sans jamais les consumer? Esprits superbes, c'est ici le mystère de la justice divine; et votre faible intelligence qui ne s'élève pas même jusqu'aux mystères de la nature, prétendrait le comprendre! Vous ne comprenez pas comment un feu matériel se fait sentir à un pur esprit; comprenez-vous mieux comment il agit sur lui par l'intermédiaire du corps? Vous le croyez, mais vous ne pouvez pas l'expliquer : vous sentez l'effet, vous ignorez comment il se produit. Croyez-vous la puissance de Dieu tellement restreinte, qu'il soit au dessus d'elle de faire éprouver à l'ame des sensations autrement que par le corps? Et la foi ne vous apprend-elle pas que c'est pour les démons, qui sont de purs esprits, que l'Enfer a été allumé? Vous ne comprenez pas non plus comment le feu brûle un corps sans le détruire. Je vous le demande encore : Comprenez-vous plus clairement comment il le détruit? Connaissez-vous, savez-vous en quoi consiste cette vertu qu'a le feu de diviser les corps, d'en disperser les parties? Pensez-vous que le Créateur, qui lui imprima cette propriété, ne puisse pas l'en dépouiller? Croyez-vous qu'il n'ait pas le pouvoir, en rendant nos corps immortels, de les rendre incorruptibles. Libertins, considérez, et toutes vos vaines difficultés sur le supplice du feu infernal disparaîtront, considérez que c'est la justice divine qui l'ordonne, la Toute-Puissance qui l'exécute, l'infaillible vérité qui le révèle.

Remords.

Et ce qui augmente encore la peine du réprouvé, ce qui rend ses affreux tourmens plus douloureux, c'est l'idée sans cesse présente à son esprit de se les être attirés. Le remords est, dans l'En-

fer, non seulement son supplice, mais l'aggravation de tous ses supplices. Il l'éprouva sur la terre, ce sentiment pénible, aussitôt qu'il eut péché : il l'a porté en Enfer avec son péché. Mais ici c'était la miséricorde qui le lui inspirait ; là c'est la justice qui le lui fait sentir. Il était un bienfait, il est devenu un châtiment. C'était une voix secrète qui l'avertissait qu'il y a un Enfer, qui l'exhortait à l'éviter ; c'est une voix foudroyante qui lui répète sans cesse qu'il s'est plongé volontairement dans ce gouffre de tortures. C'était une anticipation salutaire de l'Enfer ; c'est maintenant l'Enfer même dans son cœur, et un Enfer plus dévorant que celui qui l'environne. Que ne l'a-t-il ménagé comme il le devait, ce sentiment précieux que Dieu lui avait envoyé ! il n'en éprouverait pas l'horreur. Que n'a-t-il obéi aux reproches de sa conscience ! il ne subirait pas ses accablantes condamnations. Malheureux égarés dans la route du crime, qui fermez l'oreille à cette voix sévère mais bienfaisante, par laquelle vous êtes rappelés aux sentiers de la vertu, qui repoussez loin de vous ces suggestions d'autant plus utiles qu'elles sont plus dures, qui regardez comme une peine insupportable ce qui est votre ressource, ah ! par la frayeur même que vous inspire le remords quand il est encore un don de Dieu, jugez quelle en sera l'horreur, quand Dieu en aura fait votre supplice. Si cette pointe aiguë vous afflige quand elle ne fait que vous stimuler, combien sera-t-elle plus douloureuse quand elle vous déchirera ! Demandez, au contraire, demandez à l'auteur de tout bien, demandez-lui comme la grace la plus signalée, la plus importante, d'aggraver encore vos remords. Vous parviendrez peut-être, et ce sera le comble de votre malheur, à les affaiblir, à les éteindre. Sur la terre, les occupations mondaines en distraient, le plaisir les fait oublier, les faux principes d'une morale relâchée les calment. Mais en Enfer l'insatiable ver ne meurt point. Le réprouvé est continuellement et éternellement à lui-même son accusateur, son juge et son bourreau. Accusateur sévère, il voit sans cesse et d'un seul coup d'œil tous les biens frivoles auxquels il sacrifia son ame, toutes les graces qu'il eût pu employer à son salut et qu'il fit servir à sa perte, et surtout tous les crimes dont il se rendit coupable, maintenant dépouillés de la forme agréable qui le séduisait, rendus à leur difformité naturelle, et accumulés sur sa tête pour l'accabler et ne laisser à son cœur aucune paix. Juge inexorable, au sein de ses tortures il ne peut s'empêcher de reconnaître l'équité de l'arrêt que prononça sur lui l'inflexible justice : il se le répète à tous momens. Dieu terrible dans vos ven-

geances, ne suffisait-il pas à votre majesté outragée de condamner le pécheur aux plus horribles tourmens, sans le forcer encore, par un surcroît de rigueur, à s'y condamner lui-même. Bourreau impitoyable, de ses crimes il fait son supplice. Les démons ne sont pas nécessaires à son châtiment. Il est lui-même son démon. Il se tourmente avec plus de rage que les autres ministres des vengeances divines, du souvenir de ce qu'il fut, du sentiment de ce qu'il est, de la perspective de ce qu'il sera dans toute l'éternité.

L'Éternité.

L'éternité, voilà donc la durée de ses affreuses tortures; l'éternité, de tous les maux de l'incompréhensible Enfer celui dont nous pouvons le moins nous former une idée; l'éternité, étendue sans horizon, où la vue se prolonge sans découvrir de terme; l'éternité, abîme sans fond, où plus l'esprit creuse, plus il se perd; l'éternité, qu'on ne peut calculer, parce que tous les calculs sont des nombres, et que l'éternité n'a pas de nombre; qu'on ne peut mesurer, parce que toute mesure est limitée, et que l'éternité n'a pas de bornes. En vain mon imagination s'enfonce dans cette immense profondeur, en vain j'ai parcouru en idée des millions d'années et de siècles; je ne suis pas avancé d'un seul pas: l'éternité tout entière est encore devant moi. Un présent perpétuel et immuable, voilà tout ce que j'en puis concevoir, que je suis bien éloigné de comprendre, et que je dois croire.

Car la foi fait retentir à nos oreilles ce foudroyant arrêt qui condamne le réprouvé à toujours exister, pour toujours souffrir. Elle me révèle cette éternité qui couronne, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'affreux assemblage des tourmens de l'Enfer. Tout est éternel pour le damné; éternelle la vengeance qui le poursuit; éternel le décret qui le réprouve; éternels les démons qui le tourmentent; éternel le feu qui le dévore; éternel le ver qui le ronge; éternelle la prison qui le renferme; éternel le regret qui le consume; éternelle la rage qui le transporte; éternel lui-même, pour rester éternellement en proie à ses tortures. La même Ecriture, qui nous instruit de la félicité éternelle dont Dieu fait jouir ses élus, nous enseigne dans les mêmes termes les éternels tourmens qu'il fait souffrir aux réprouvés. Nous ne pouvons pas plus douter de l'une de ces vérités que de l'autre. Les oracles divins sur l'éternité malheureuse sont tellement clairs, tellement formels, tellement multipliés, qu'en douter est renoncer au Christianisme. Le tourment des damnés est sans remède: il est perpétuel et immor-

tel comme la justice qui l'inflige. C'est au supplice éternel, au feu qui ne s'éteint jamais, au ver qui ne meurt point, que Jésus-Christ condamne le pécheur. Si l'Enfer a un terme, la parole de Dieu est fausse. Origène osa combattre ce dogme, et avancer que, après un temps marqué par la justice suprême, les tourmens des damnés arriveraient à leur fin. L'Eglise de tous les pays s'éleva contre son erreur; l'Eglise de tous les siècles l'a constamment condamnée.

La raison n'a pas sans doute, seule et sans le secours de la révélation, la force de s'élever à la connaissance de l'éternité des peines; et il serait injuste d'exiger qu'elle démontrât ce qu'elle est incapable de comprendre. Mais, soumise à la foi, elle en reçoit ce terrible dogme; correspondant à la foi, elle en sent et en rassemble les convenances; éclairée des lumières de la foi, elle en découvre les relations et l'accord avec les autres vérités fondamentales du Christianisme.

Vous ne comprenez pas l'éternité malheureuse : comprenez-vous mieux toute la malice, toute la grièveté du péché? comprenez-vous combien est énorme l'offense à la majesté divine? Levez les yeux vers la croix de Jésus-Christ; vous y verrez la solution de votre vaine difficulté. En songeant qu'il a fallu la mort d'un Dieu pour expier dignement le péché, vous serez moins étonnés qu'il faille l'éternité pour le punir suffisamment, et le mystère de l'infinie miséricorde vous rendra plus facile à croire le mystère de la suprême justice. Si des peines temporelles étaient suffisantes pour effacer le péché, une satisfaction d'un prix infini eût été inutile. Le sang divin aurait-il été nécessaire pour éteindre des feux qui se seraient éteints d'eux-mêmes avec le temps?

Tel a été le décret de la souveraine sagesse, qu'au torrent des passions humaines fut opposée la puissante digue de la terreur des tourmens éternels. En nous imprimant le sentiment, et en nous enseignant le principe de notre immortalité, son intention a été de nous donner pour mobile de nos actions l'espoir d'un bonheur et la crainte d'un malheur qui n'eussent de mesure que l'infinie durée de notre être.

Tel est l'arrêt de l'immuable justice, que le péché ne puisse être effacé que par une pénitence réelle, c'est-à-dire qui soit volontaire, spontanée et libre. En Enfer il n'y a plus de pénitence; il n'y a qu'un repentir forcé, un repentir sans vertu, sans mérite, sans effet, qui laisse éternellement le péché subsistant et l'ame redevable à Dieu. La justice divine, qui ne perd jamais ses droits, restant toujours créancière, ne cesse de les exercer; tant qu'elle n'est

pas satisfaite, elle punit; et, comme elle n'est jamais désarmée, elle continue toujours de frapper.

Telle est la nature de l'inaltérable sainteté, d'être nécessairement ennemie du péché, de le haïr souverainement, de le poursuivre sans relâche. La tache du péché, devenue ineffaçable, livre éternellement l'ame coupable à sa haine et à sa colère. Trouvant toujours le péché présent, elle ne peut cesser d'en faire l'objet de ses vengeances. Dieu ne serait plus saint, il ne serait plus Dieu, s'il pouvait y avoir un moment où il ne détestât pas le péché.

Objections contre l'éternité des peines.

Et sur quoi donc ont pu se fonder les difficultés que dans les divers temps on a élevées contre l'éternité des peines? C'est dans Dieu même qu'on est allé chercher des objections contre sa parole expresse. Comment, ont dit les impies, et même quelques chrétiens faibles, ébranlés par leur sophismes, comment concilier la bonté de Dieu avec ses éternelles vengeances? S'il est infiniment miséricordieux[1], pourquoi ne se laisse-t-il jamais fléchir? et s'il est éternellement inflexible, où est son infinie miséricorde?

Incrédules, nous n'avons pas à répondre à votre question. La même voix divine qui me révèle l'un des dogmes me garantit la vérité de l'autre. Elle ne m'en montre pas l'accord; mais elle m'en donne la certitude. Dieu a renfermé dans les secrets de sa sagesse les moyens dont il concilie sa bonté infinie avec son éternelle sévérité. Sous un Dieu qui ne serait pas bon, l'Enfer ne serait pas un mystère. Il me fait connaître sa miséricorde pour que je l'implore; il m'instruit de l'éternité de ses vengeances, afin que je les évite. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage?

Pécheurs, vous vous formez de la bonté divine des idées conformes à l'intérêt de vos passions. Vous voudriez une bonté molle et facile, comme celle des hommes, qui finît par dégénérer en indulgence; sous l'empire de laquelle les crimes pussent se trouver quelque jour en paix, et leur laissât la certitude d'une rémission future. Vous voudriez un Dieu qui n'eût pas d'autres attributs que sa miséricorde. Il est miséricordieux sans doute, et vous l'éprouvez. C'est sa miséricorde qui est patiente à vous attendre, empressée à vous rechercher; qui vous invite au repentir, qui vous en présente de si puissans motifs, qui vous en fournit de si abondans moyens. Il est miséricordieux, mais il est saint, non de la manière dont peuvent l'être les hommes enclins à compatir au péché d'autrui, par le sentiment de leur propre faiblesse, obligés souvent de le tolérer,

par l'impossibilité de l'empêcher, par l'impuissance de le punir. Il est miséricordieux, il est juste; non de cette justice humaine, qui s'use avec le temps, qui, après quelques années, oublie les crimes, ou en est moins touchée, et finit par leur accorder, sinon le pardon formel, au moins l'impunité. Dieu est immuablement juste, comme il l'est éternellement. Mais une miséricorde éternelle répugnerait à ses autres perfections. Elle n'a point de bornes puisqu'elle pardonne à tous les crimes dont on se repent ; mais elle a un terme qui est celui de l'impénitence finale. Elle ne s'épuise point, mais elle se lasse. Dieu partage son domaine sur ses créatures raisonnables entre sa miséricorde et sa justice. C'est par la miséricorde qu'il régit les siècles; c'est par la justice qu'il règne dans l'éternité.

Mais cette justice même, l'incrédule prétend qu'elle est intéressée à fixer un terme aux châtimens qu'elle inflige. Où est l'équité, demande-t-il, de prolonger éternellement la punition d'un péché qui dura si peu? Entre la faute d'un moment et une éternité de peines, quelle proportion peut-il y avoir?

Pourquoi donc, dans l'ordre de la justice divine, la durée de la faute doit-elle être la mesure de la durée du châtiment? Hommes qui faites ce raisonnement, considérez votre propre justice. Pour des délits qui furent consommés en un instant, ne condamnez-vous pas les coupables à des peines qui dureront long-temps, à l'infamie qui suivra partout celui que vous en avez entaché; aux galères, au bannissement, à la mort, dont le coup est irréparable et les suites éternelles? Pour des fautes momentanées, vous infligez des punitions aussi longuement prolongées qu'il est en votre pouvoir, et vous refusez à la justice suprême le droit de punir de même. Les offenses contre la majesté divine seraient-elles donc moins graves que celles qui attaquent la société? Et les juges de la terre, dont la puissance, de même que toute autre, émane du juge céleste, en auraient-ils une plus étendue que la sienne?

Désespoir des damnés.

Tel est donc, malheureux pécheurs, le sort affreux qui vous attend, si vous ne le prévenez par une sainte pénitence. Les maux que l'on éprouve dans cette vie ont toujours un soulagement, c'est l'espoir de leur fin. La perspective de l'avenir est l'adoucissement du présent. La pensée que chaque jour de souffrance laisse un jour de moins à souffrir encourage et soutient. En voyant approcher le terme de ses douleurs, on l'attend avec plus de patience. Mais les douleurs

qui sont sans terme sont sans consolation, sans soulagement, sans ressource. Dans le gouffre infernal, l'espérance ne pénètrera jamais ; jamais sur aucun damné ne tombera une seule goutte du sang de Jésus-Christ. La miséricorde, si prevenante, si libérale autrefois pour eux, s'est retirée sans retour, et les a abandonnés pour toujours à la justice désormais inexorable.

Et ce qui rend plus horrible encore le sort du réprouvé, c'est qu'il en a la pleine connaissance. Il a la certitude qu'il ne peut affaiblir par aucun doute que la durée de ses tortures est la durée infinie de l'éternité. Du moment où il entre dans l'abîme, l'affreuse assurance de l'irrévocabilité de ses tourmens lui fait déjà souffrir dans la pensée tout ce qu'il souffrira en réalité. L'éternité, qui est la mesure de son supplice, est aussi son supplice. A chaque instant elle est tout entière présente à son esprit, il en porte continuellement le poids accablant. Souffrir éternellement, éternellement recommencer à souffrir, ne pouvoir rien espérer, et ne jamais cesser de désirer, voilà la destinée dont il a l'accablante perspective. Affreux état de ne pouvoir ni étouffer ses désirs, ni calmer son désespoir ! Le pécheur, dit le Prophète, voit et est dans la rage et dans les grincemens de dents, le désir des pécheurs est sans effet. Le malheureux désire la fin de ses tortures ; une voix terrible lui répète : Il n'y a plus de fin pour toi ; pour toi toute espérance a péri. Il désire au moins quelque soulagement à ses affreux tourmens. Ce que sollicite le mauvais riche est une simple goutte d'eau qui rafraîchisse sa langue. Ce léger adoucissement lui est impitoyablement refusé. Les peines de l'Enfer non seulement sont éternelles, mais elles sont continuelles. La douleur du réprouvé est sans terme, sans espérance, sans relâche, sans diminution : la mort, qui lui était si amère, qu'il n'envisageait qu'avec effroi et avec horreur, est devenue l'objet de ses vœux. Ver cruel qui me rongez, pourquoi ne me dévorez-vous pas ? Cris impuissans, vœux inutiles ; pour les damnés il n'y a pas même de mort. Ils appellent le néant, et sans cesse ils voient devant eux l'éternité.

Conséquences morales du dogme de l'Enfer.

La contemplation des tourmens de l'Enfer ne doit pas être pour nous une stérile spéculation. C'est pour nous en garantir que Dieu nous les révèle. Il veut, dans sa sage et bienfaisante Providence, que l'idée de l'Enfer soit pour nous un préservatif de l'Enfer. Il fait éclater sur nous le bruit de son épouvantable tonnerre, afin

que nous mettions notre tête à l'abri de sa chute, sous le toit tutélaire de la justice chrétienne. De la considération de ce gouffre que creusa la vengeance, qu'habite le désespoir, retournons nos regards sur nous-mêmes : examinons les conséquences morales qu'entraîne pour nous ce terrible dogme. Nous en décrirons trois principales : penser à l'Enfer, craindre l'Enfer, éviter l'Enfer.

Penser à l'Enfer.

Des deux principes qui déterminent les actions humaines, l'horreur du mal est sans contredit le plus actif et le plus puissant. Le désir du bonheur, sentiment plus doux, est par là même moins vif et moins fort. Il serait à désirer sans doute que tous les hommes se portassent au service de Dieu, par la pure considération de ses récompenses, par la noble ambition de le posséder un jour. Mais ce motif supérieur, si digne d'une ame chrétienne, est au dessus de la portée du plus grand nombre des mortels. L'homme charnel (et combien d'hommes le sont !) ne s'élève pas, ou ne veut pas s'élever, ou du moins ne s'élève que rarement à des pensées aussi sublimes, aussi pures, aussi dégagées des sens, aussi conformes à l'esprit de Dieu. La pensée d'un Enfer, séjour éternel de ceux qui ont vécu ou qui sont morts dans la haine de Dieu, qui sera le sien, s'il vit et s'il meurt de même, exerce sur lui un empire bien plus absolu. A la lueur de ces flammes vengeresses, il voit toute la difformité du péché qu'elles punissent d'une si terrible manière. La pensée de l'Enfer est le principe fécond de tout bien, le frein puissant de tout mal. Pensez à l'Enfer, hommes de tout état, pensez-y en tout temps ; pensez-y dans toutes les circonstances. Pensez-y avant de pécher, et vous vous en abstiendrez ; pensez-y après avoir péché, et vous vous en relèverez. Cette grande pensée est et un préservatif et un remède. Pensez à l'Enfer, pécheurs; réfléchissez que les malheureux qui s'y désolent furent ce que vous êtes ; que peut-être très prochainement allez-vous être ce qu'ils sont ; qu'en continuant de suivre leurs voies, vous arriverez infailliblement à leur terme, et vous vous hâterez de regagner les sentiers de la justice. Pensez à l'Enfer, ames vertueuses, pour persévérer dans votre innocence. Continuellement exposées au danger de la perdre, vous puiserez dans cette pensée les moyens de vous y maintenir, les précautions pour n'en pas déchoir. Pensez à l'Enfer, vous qu'afflige l'infortune. Cette méditation vous inspirera la patience qui adoucit les maux, la résignation qui les rend

méritoires. Pensez à l'Enfer, vous qui jouissez de la prospérité. En considérant le terme où vous conduirait l'abus des biens terrestres, vous en ferez l'usage pour lequel ils vous furent donnés. Pensez à l'Enfer quand des circonstances impérieuses vous imposent des devoirs pénibles, des restitutions à effectuer, des pardons à accorder ou à demander, des passions à étouffer, des inclinations à réformer, des habitudes à redresser. Cette considération, vous élevant au dessus des répugnances de la nature, vous fera trouver légères les obligations qui vous semblent les plus pénibles. Pensez à l'Enfer au moment où les tentations viennent vous assaillir. Vous y résisterez avec force, en considérant que c'est de là qu'ils viennent, que c'est là qu'elles conduisent. Pensez à l'Enfer, et les sacrifices les plus douloureux, les privations les plus pénibles, les pénitences les plus sévères, les mortifications les plus austères, n'auront rien de rebutant, seront mêmes agréables, pour vous soustraire aux peines éternelles. C'est pour éviter le sort des réprouvés que saint Paul châtie son corps, et le réduit en servitude. C'est en rappelant à son esprit les années éternelles que David se soutient dans le service du Seigneur. C'est cette puissante méditation qui a peuplé les échafauds de martyrs, les déserts d'anachorètes, les cloîtres de solitaires et de vierges, le Paradis de saints.

Craindre l'Enfer.

En pensant profondément à l'Enfer, vous le craindrez, et, en le craignant, vous redouterez le péché qui y conduit. Si la perspective d'un malheur passager dont nous pouvons être frappés nous cause de vives frayeurs, de quelle terreur ne devons-nous pas être pénétrés en contemplant un malheur éternel qui nous menace! Nous tremblons devant les hommes méchans qui peuvent porter à notre corps des coups mortels. Ce n'est pas là, et le divin Maître nous l'enseigne, ce qui doit être l'objet de notre crainte. Ce que nous devons appréhender souverainement, continuellement, c'est ce suprême et terrible juge qui peut précipiter dans le gouffre infernal notre corps avec notre ame. Il connaissait tout l'avantage de cette salutaire frayeur, le saint Prophète qui demandait instamment au Seigneur de pénétrer ses chairs de la terreur des jugemens éternels. Ils tremblent tous à l'idée de l'Enfer les saints personnages qui semblent avoir moins à le craindre que les autres. Ce n'est qu'avec crainte et tremblement qu'ils opèrent leur salut. Et moi, malheureux pécheur, combien de fois j'ai mérité l'Enfer! Si

Dieu dans sa justice m'eût enlevé de ce monde pendant ces temps affreux, à ce moment même où je parle de ces flammes vengeresses, j'y brûlerais dans la désolation, dans la rage et dans le désespoir. Ah! s'il était possible que je pensasse à l'éternité sans trembler! Ce serait le plus fort motif de tremblement. Mais que dis-je? Je parle des temps où j'étais dans les liens du péché, sous l'empire du démon, livré à l'anathème de la réprobation : et suis-je sûr de ne pas être encore sous cette honteuse servitude, dans cette périlleuse existence? L'Esprit-Saint déclare que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Saint Paul lui-même, ce vase d'élection, ne connaissant aucun péché qu'il ait à se reprocher, n'est pas pour cela assuré de sa justification. L'état de sa conscience n'est connu que de celui qui doit en être le juge. Et moi, j'oserais avoir la présomptueuse confiance d'être l'objet, non plus de la colère, mais des complaisances de Dieu. J'ai porté mes péchés dans le tribunal sacré; les y ai-je déposés? J'en ai sollicité le pardon; l'ai-je imploré avec un regret suffisant? J'ai cherché à expier mes crimes; en ai-je fait une satisfaction proportionnée à leur nombre et à leur énormité? Le ministre de Jésus-Christ a prononcé sur moi la sentence de réconciliation : Jésus-Christ l'a-t-il ratifiée? Il m'est ordonné d'espérer que la miséricorde suprême a daigné agréer ma pénitence; mais en même temps je dois trembler, et j'en ai trop de raison, de ne l'avoir pas rendue assez sévère. Il m'est recommandé de ne pas demeurer sans crainte, et même pour le péché pardonné; et de ne pas tellement compter sur ma grace, que je ne m'efforce encore de la mériter tous les jours et à tous les momens de ma vie. Peut-être doivent-ils être très peu nombreux. Peut-être déjà la cognée est suspendue sur la racine de l'arbre : et que deviendra-t-il s'il est trouvé dégarni de bons fruits? Souviens-toi de ma colère, dit le Seigneur, parce qu'elle ne tardera pas à éclater. Hélas! dans ce moment même il est possible qu'elle foudroie quelque tête criminelle. L'Enfer, dit le Prophète, s'est élargi; il a ouvert sans mesure son épouvantable bouche. Grands et petits, puissans et peuple, tous y descendent journellement. O vous qui lisez cet écrit, il est peut-être le dernier avertissement sur l'Enfer que vous recevrez, le dernier bienfait de la miséricorde qui vous montre encore une fois l'abîme pour vous en retirer. Elle me charge de faire retentir à vos oreilles la menace qu'elle adressait aux Juifs par le ministère d'Ezéchiel. La fin arrive; elle arrive sur toi. Le temps fatal s'avance; le jour de ta destruction est prochain. Je vais incessamment répandre sur toi les torrens de ma fu-

reur. Je te jugerai selon tes voies : je ferai tomber sur ta tête le poids de tous tes crimes. Je mettrai dans toi le souvenir de toutes tes abominations pour que tu t'en fasses l'éternel reproche. Tu n'auras de moi ni pardon ni pitié, et tu reconnaîtras que je suis le Seigneur, aux terribles coups dont je te frapperai.

Eviter l'Enfer.

Pour éviter l'effet de ces épouvantables menaces, le temps est court à la vérité, mais il est suffisant. Tant que Dieu vous l'accorde, vous pouvez en profiter; ce n'est que pour que vous en profitiez qu'il vous l'accorde. La même voix qui nous enseigne sur l'Enfer d'effrayantes vérités nous en révèle une bien consolante : c'est que nul n'y est précipité qu'il ne l'ait voulu. Il est au pouvoir de tout homme, et en tout temps, de s'en garantir. Mais il nous est ordonné d'y travailler actuellement, incessamment. Dans l'Enfer vers lequel tu t'avances, nous crie cette voix divine, il n'y aura plus ni travail utile, ni motif profitable, ni pensée salutaire. Si quelques-uns des momens que la bonté divine nous laisse encore étaient accordés aux malheureux que renferme l'abîme infernal, avec quelle ardeur ils embrasseraient les exercices de la plus rigoureuse pénitence. Nous n'avons pas subi leur douloureux sort, mais nous en sommes menacés. Faisons ce qu'ils feraient s'ils le pouvaient, faisons-le pendant que nous le pouvons encore. A quels efforts l'amour inné de nous-mêmes ne doit-il pas nous porter pour éviter le plus affreux des maux que l'esprit humain puisse concevoir! Il n'y a ni attention que nous ne devions apporter, ni précaution que nous ne devions prendre, ni embarras de conscience que nous ne devions éclaircir, ni occasions de péché dont nous ne devions nous éloigner, ni habitudes mauvaises auxquelles nous ne devions renoncer, ni inclinations dangereuses que nous ne devions réformer, ni privations auxquelles nous ne devions nous dévouer, ni sacrifices que nous ne devions nous imposer, ni mortifications auxquelles nous ne devions nous assujétir. La miséricorde tient encore suspendu sur nos têtes le glaive de la justice ; pendant combien de temps ? nous l'ignorons ; elle seule connaît le terme qu'il lui plaît de mettre à son indulgence. Usons, comme elle le désire, de sa longanimité ; mais n'en abusons pas. Qu'elle nous inspire le désir, qu'elle nous suggère le motif d'expier nos péchés comme elle nous en présente le moyen ; mais gardons-nous d'en faire un prétexte à les continuer. Songeons à

ce qu'elle nous apprend, que la justice marche immédiatement à sa suite. Et jetons-nous dans les bras sauveurs de l'une, pour ne pas tomber dans les bras vengeurs de l'autre.

Etonnante insensibilité sur l'Enfer.

Quelle est donc la stupide insensibilité de tant d'hommes que d'aussi frappantes vérités ne frappent pas que, d'aussi épouvantables menaces n'épouvantent pas, et qui aiment mieux, grand Dieu! pourrait-on le croire si on ne le voyait? qui aiment mieux brûler éternellement en Enfer que d'abandonner les criminelles pratiques qui y conduisent certainement! Il n'en est sans doute aucun assez déraisonnable, assez absurde, pour dire formellement qu'il veut être damné; mais n'est-ce pas vouloir la damnation que de vouloir ce qui la cause infailliblement? Retenir le bien d'autrui et ne vouloir pas restituer, avoir des inimitiés et ne vouloir pas se réconcilier, entretenir des liaisons criminelles et ne vouloir pas s'en retirer, n'est-ce pas réellement et évidemment vouloir se damner?

Malheureux qui courez vous précipiter dans l'Enfer, y croyez-vous, ou n'y croyez-vous pas? Dans l'un et dans l'autre cas, vous êtes des êtres insensés, vous renoncez à l'usage de votre raison. Si vous dites que vous n'ajoutez pas foi aux tourmens de l'autre vie, que vous n'en trouvez pas de preuves convaincantes, au moins vous ne pouvez pas prétendre que vous ayez de cette opinion une démonstration positive. Entre la certitude de l'une de ces croyances et la certitude de l'autre, vous êtes tout au plus dans l'état moyen qui constitue le doute. Or, dans cette suspension d'esprit, n'est-ce pas une folie de vouloir y rester, et de demeurer exposé au plus affreux des malheurs. Non, ce n'est pas seulement la foi, c'est le sens que vous avez perdu. Vous prétendez cependant au titre d'esprit fort. Faites donc usage de cette force de raisonnement dont vous vous piquez. Dans la supposition de votre doute, en vivant comme s'il y a un Enfer, que risquez-vous? Vous conduisant selon les principes d'une saine raison, et de la vraie religion, si vous avez quelques peines, si vous éprouvez quelques privations, si vous souffrez quelques sacrifices, vous jouissez de grands dédommagemens. Vous avez l'approbation de Dieu, du public et de votre conscience. Mais en vivant comme si l'Enfer n'existait pas, vous risquez tout. La terreur de l'Enfer, dont vous ne pouvez vous délivrer entièrement, est pour vous un enfer an-

ticipé; et le véritable Enfer sera ensuite votre partage. L'éternité malheureuse ne fût-elle que possible, c'est une extravagance de s'y exposer.

Et vous qui, persuadés de la vérité de l'Enfer, vivez comme s'il n'existait pas, moins impies que les autres, vous êtes plus inconséquens encore. Votre foi, en opposition à votre conduite, fait de vous des insensés. Vous reconnaissez l'Enfer, et vous vivez sans regret du passé qui vous a mérité l'Enfer; sans inquiétude sur le présent, dans un état qui vous expose à l'Enfer; sans précautions pour l'avenir, toujours prêts de tomber dans l'Enfer. Auxquelles voulez-vous que l'on croie de vos paroles et de vos actions? Y a-t-il quelque proportion entre les plaisirs auxquels vous vous livrez, et les tourmens auxquels vous vous dévouez; entre les sacrifices qu'exige de vous la vertu, et l'affreux sacrifice auquel le vice vous condamne? Amateur de vos aises, vous redoutez, vous fuyez de tout votre pouvoir les moindres souffrances temporelles, et vous bravez les supplices éternels. Une disgrace, une humiliation, une perte de biens vous font frémir; et la formidable union de tous les genres de maux ne vous fait aucune impression. Vous tremblez devant l'inimitié d'un homme puissant, vous vous empressez d'apaiser sa colère: et vous restez tranquille dans l'inimitié de Dieu! vous entendez de sang froid retentir ses épouvantables menaces! Voudriez-vous goûter un plaisir qui vous causerait la mort? Ceux auxquels vous vous abandonnez ont une suite bien plus funeste encore. Qu'un penchant rapide vous entraîne vers un précipice, vous ferez vos efforts pour le surmonter. Vous savez que vos passions, d'accord avec les puissances des ténèbres, vous entraînent vers le gouffre infernal; et vous vous laissez aller à leur fatale impulsion, vous ne donnez à votre cœur aucun contre-poids pour le retenir sur le bord de l'abîme! Si vous vous trouviez sur un terrain prêt à s'ébouler sous vos pas, ou dans une maison prête à s'écrouler sur votre tête, avec quelle précipitation vous vous en retireriez! Voyez que vous êtes dans une situation plus périlleuse encore, suspendu sur une fournaise ardente, et songez que, pour vous y précipiter, il suffit que la main qui vous soutient jusqu'à présent, en s'ouvrant, vous y laisse tomber. (Le C. de La Luzerne, *Considérations sur divers points de la morale chrétienne.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR L'ENFER ET SUR L'ÉTERNITÉ MALHEUREUSE.

Horrendum est incidere in manus Dei viventis.

C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. (*Heb.*, 10. 31.)

Pœnas dabunt in interitu æternas.

Ils porteront la peine d'une mort éternelle. (*II. Thess.*, 1, 9.)

Ibunt hi in supplicium æternum.

Ceux-ci iront dans des supplices éternels. (*Matth.*, 25, 46.)

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.

Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. (*Idem, ib.*, 41.)

Palœas cumburet igne inextinguibili.

Il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point. (*Id., ib.*, 3. 12.)

Creatura factori deserviens exardescit in tormentum adversus injustos.

La créature soumise à son Créateur redouble ses efforts pour tourmenter les méchans. (*Sap.*, 16, 24.)

Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non extinguetur.

Le ver qui les ronge ne mourra jamais, et le feu qui les brûle ne s'éteindra point... (*Is.*, 24, 66. *Marc.*, 9. 43, 45, 47.)

Spiritus qui ad vindictam creati sunt.

Il y a des esprits créés pour la vengeance. (*Eccli.*, c. 39, 33.)

Ignis et sulphur et spiritus procellarum pars calicis eorum.

Le feu et le soufre et des vents de tempête seront leur partage. (*Ps.*, 10, 7.)

Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.

Là chacun trouve son supplice dans son péché. (*Sap.*, 11. 17.)

Personæ tristes illis apparentes.

Des spectres horribles leur apparaissent. (*Sap.*, 17, 4.)

Erit pro suavi odore fetor.

A de précieux parfums succèdera une puanteur infecte. (*Is.*, 3. 24.)

Fel draconum, vinum eorum.

Leur vin sera un fiel de dragon. (*Deut.*, 32. 33.)

Juxta multitudinem adinvintionum suarum sic sustinebit.

C'est ainsi que la multitude de ses maux égalera la multitude de ses crimes... (*Job.*, 20. 18.)

Luet... nec tamen consumetur.

Il souffrira, mais il ne sera point consumé. (*Idem, ibid.*)

Desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis.

Ils désireront de mourir, et la mort s'éloignera d'eux. (*Apoc.*, 9. 6.)

Hæc est mors secunda : et qui non est inventus in libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis.

C'est là la seconde mort; et celui qui ne se trouva point écrit sur le livre de vie fut précipité dans un étang de feu. (*Id.*, 20. 14, 15.)

Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.

Craignez celui qui peut précipiter dans l'Enfer et l'ame et le corps... (*Math.*, 10. 28.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'ENFER.

EXORDE.

Mortuus est dives, et sepultus est in Inferno.

Le riche meurt, et il tombe dans l'Enfer. (*Luc.* 16, 22.)

Quelle effroyable catastrophe! quel soudain changement de scène! Cet homme, qui étonnait par le fracas de sa vie fastueuse et mondaine, est arraché tout à coup à ses trésors, à ses délices; et, du sein de ses vastes palais qu'il occupait sur la terre, il tombe précipité dans les profondeurs de l'abîme, où il n'a plus qu'une place avec les réprouvés. Arraché par la mort à ses voluptés, à ses grandeurs, il passe en un instant de l'excès des plaisirs à l'excès des tourmens; et, au lieu de ce cortège fastueux d'esclaves et de serviteurs, de cette cour brillante d'amis et de flatteurs qui l'entouraient, dans le gouffre infernal il ne voit plus autour de lui que les pâles victimes de la mort; et son corps, pour me servir de l'expression du Prophète, semblable à un tison fumant, n'est plus que le jouet des esprits immondes et des horribles ministres de la vengeance céleste.

En vain, après son trépas, la vanité s'efforcera-t-elle encore de charger son sépulcre d'éloges et d'inscriptions flatteuses; voilà qu'une main immortelle vient effacer tous ces monumens d'orgueil et de mensonge, pour y attacher l'arrêt de sa condamnation, prononcé par la vérité même : le riche est mort, et l'Enfer a été son tombeau; *sepultus in Inferno.*

Quel sujet, chrétiens, plus intéressant pour notre salut, plus nécessaire, relativement à nos mœurs, que celui que nous présente cette parobole! Prêcher l'Enfer est le devoir de tout ministre de l'Évangile; mais prêcher l'Enfer dans un siècle aussi corrompu, prêcher l'Enfer dans un temps où la dépravation générale semble menacer la foi et la religion d'une ruine prochaine, c'est le premier, le plus indispensable de nos devoirs. Une affreuse philosophie se répand de toutes parts; habile à rassembler les nuages sur les vérités les plus éclatantes, elle voudrait s'étourdir sur ce redoutable avenir; et, pour être plus tranquille dans les plaisirs de la vie présente, elle

affecte de nier ou de méconnaître les peines de la vie future. Le chrétien même, plongé dans le sommeil des passions, ne veut rien entendre de ce qui pourrait le troubler : il n'ose réfléchir sur ces terribles vérités ; flottant et incertain dans sa foi, s'il ne doute point de l'Enfer, il ne le croit que faiblement, et, lorsqu'il jette un coup d'œil sur la religion, ce n'est que pour en voir les vérités consolantes, et n'apercevoir qu'un Dieu miséricordieux.

Arrachons donc le voile qui couvre le Dieu vengeur ; tâchons tout à la fois de vaincre l'obstination de l'incrédule et de réveiller la foi du chrétien. Ne séparons point ces deux objets ; employons tour à tour, dans ce discours, la raison et la révélation, pour apprendre à l'incrédule à croire, et au fidèle à penser qu'il y a un Enfer et des peines dans l'autre vie. Voilà mon dessein ; voici comme je me propose de le remplir.

Dieu n'existe pour les damnés que par sa justice et son éternité ; ses autres attributs ont fini pour eux. Comme juste, Dieu punit le péché par les plus grands châtimens ; comme éternel, il les punit par des tourmens qui n'auront point de fin. Les peines de l'autre vie ne peuvent donc être envisagées que sous ces deux rapports : elles sont affreuses dans leur nature, éternelles dans leur durée. Je pars de ce principe, et, fondant sur cette proposition le partage de ce discours, je dis : Justice de Dieu dans la rigueur des peines de l'Enfer, première partie : justice de Dieu dans l'éternité des peines de l'enfer, seconde partie.

Ames terrestres et mondaines, ames faibles et indolentes qui, du sein des plaisirs, demandez sans cesse : Y a-t-il un Enfer ? Dieu nous damnera-t-il pour si peu de chose ? Et vous, qui prenez pour certitude qu'il n'y a point d'Enfer le désir et l'intérêt que vous avez qu'il n'y en ait pas ; pécheurs moins incrédules encore que présomptueux, écoutez une fois, et voyez si votre mépris de l'Enfer ne vient pas moins des raisons que vous pouvez avoir de n'y pas croire, que de l'habitude où vous êtes de n'y point penser (Cambacérès, *Sur l'Enfer.*)

Justice de Dieu dans la rigueur des peines de l'Enfer.

Est-il juste, est-il nécessaire qu'il y ait un Enfer dans l'autre vie ? Pouvons-nous connaître quelle est la nature et la rigueur des peines de l'autre vie ? Deux questions qui s'offrent à notre esprit à la seule pensée de l'Enfer, et dont l'examen mérite toute notre attention.

Est-il juste, est-il nécessaire qu'il y ait des peines dans l'autre vie? Première question. Ne serait-il pas, dit-on, plus conforme à la raison, plus digne de l'Être suprême, de penser qu'il n'a mis au monde des créatures que pour les rendre heureuses après cette vie? Quel outrage le péché peut-il faire à Dieu? Il est notre père, notre bienfaiteur; l'idée de vengeance, de colère, de châtiment le dégrade. Il a créé l'homme pour être heureux; quelle apparence qu'il ait creusé un abîme pour l'y précipiter à jamais? Non, j'adore, je reconnais un Dieu bienfaisant dans le ciel; je ne le vois plus, je le méconnais dans les horreurs de l'Enfer.

Ainsi raisonne l'impie dans l'orgueilleux délire de ses passions : il consent à croire un Dieu à condition qu'il n'aura point à le craindre; il le désarme avant que de l'adorer; il lui laisse son trône, mais il lui arracha son tonnerre; et, par un artifice digne de l'homme révolté contre Dieu, il voudrait lui donner une bonté sans bornes, afin de pouvoir l'offenser sans remords, et fermer l'Enfer pour braver impunément le ciel. Or, à ce raisonnement de l'esprit égaré par les passions, je n'oppose d'abord qu'une seule réflexion, et je dis au pécheur : Vous convenez qu'il y a des biens et des récompenses dans l'autre vie; donc il y a aussi des peines et des châtimens ; vous reconnaissez un Dieu rémunérateur; donc il y a aussi un Dieu vengeur. Pourquoi? parce qu'autrement Dieu ne serait ni juste ni puissant : il récompenserait parce qu'il ne pourrait s'en empêcher; il ne punirait pas parce qu'il n'en aurait pas le pouvoir. Ainsi, bienfaiteur sans mérite, juge sans discernement, maître sans force, aussi méprisé de ses serviteurs que de ses ennemis, ses bienfaits ne feraient que des ingrats, et ses lois que des rebelles. Il faut donc, conclut saint Augustin, ou dépouiller Dieu de ses premiers attributs, de sa justice, de sa liberté, de son autorité, ou admettre en Dieu le pouvoir de punir; dans la religion, une autre vie; dans l'autre vie, des peines. Vérité (prenez garde, je vous prie) si conforme aux lumières de la raison, indépendante des lumières du Christianisme, vérité qu'il est si impossible à l'homme de ne pas apercevoir, qu'elle s'est fait jour même à travers les ténèbres du paganisme. Le dogme d'un Enfer existait avant l'Evangile, comme une de ces vérités premières qui se présentent à nous en même temps que l'existence d'un Dieu, et qui fait partie de la religion naturelle. L'idée d'un Dieu juste et vengeur après la mort subsistait dans les peuples; et les prières, les sacrifices, les expiations sur les tombeaux pour le repos des mânes, ces dieux tonnant sur les têtes des coupables, ce Tartare

ouvert sous leurs pieds, annonçaient une idée confuse d'un avenir et des peines de l'autre vie. Pourquoi? parce qu'on ne saurait concevoir un Dieu, sans concevoir en même temps qu'il est de sa sainteté de haïr le crime; de son équité, qu'il y ait après cette vie une autre destinée pour le vice que pour la vertu : or, ôtez l'Enfer et ses châtimens, où trouverez-vous la différence entre le bien et le mal, le vice et la vertu? Le juste expire, le méchant meurt; quelle sera leur destinée? Si c'est le néant, comme l'impie voudrait se le persuader, voilà Dieu injuste, barbare et cruel; car les méchans ayant presque toujours dans ce monde plus de prospérité que les gens de bien, ce désordre seul prouve et demande une autre vie où la justice sera rétablie, le scandale réparé, la vertu vengée. Eh! quel ouvrage plus indigne de Dieu qu'un monde où, non seulement l'homme et la bête, mais le vice et la vertu, auraient la même fin? *Idem interitus hominum et jumentorum.* Par conséquent, l'ame ne mourant pas, et le néant ne pouvant être notre dernière fin, l'homme de bien et le méchant paraîtront donc également devant Dieu; et comment, pourquoi y paraîtraient-ils? S'il n'y a point d'Enfer, il faudra qu'il les admette tous deux dans sa gloire; qu'il place le meurtrier à côté de sa victime, et Caïn sur le même trône qu'Abel. De ce moment je ne ne vois plus ni équité, ni sagesse, ni sainteté; plus même de puissance et de souveraineté dans Dieu. Spectateur oisif de la révolte et du déréglement de ses créatures, il voit les crimes, et il ne saurait les punir; des impies qui le blasphèment, et il ne saurait s'en venger. Les rois sur leurs trônes dispensent les peines et les châtimens; tout tremble devant l'appareil formidable de leur justice; et le Roi des rois, désarmé dans sa gloire, serait seul sans force pour se faire craindre, sans autorité pour se faire obéir; le bruit de son tonnerre dans les airs ne serait qu'une vaine pompe, un spectacle de terreur passagère; et le blasphémateur qui le brave n'aurait pas plus à redouter de son courroux, que le juste qui tremble et qui adore n'aurait à espérer de sa bonté : par conséquent, plus de mœurs, plus de lois, plus de religion, plus de Providence, s'il n'y a point de peines dans l'autre vie; et un tel Dieu, loin d'être l'ouvrage de la raison, ne serait que celui de l'ignorance, l'opprobre et la dégradation de la Divinité.

Ne disons donc plus, pour revenir au raisonnement de l'incrédule, et en montrer l'absurdité, ne disons plus : Où est la nécessité que Dieu punisse le péché? quel outrage le péché peut-il faire à Dieu? je réponds : Aucun, s'il peut le punir; tous les

outrages à la fois, s'il ne le peut pas. Il lui ravit en même temps tous ses attributs : sa souveraineté, Dieu n'aurait plus ni empire ni inspection sur les actions de ses créatures; sa bonté, il n'aurait plus le choix entre la punition et la récompense; sa justice, il traiterait également le juste et l'impie; sa puissance, elle aurait des bornes que n'a pas celle même des créatures qui savent punir et récompenser; sa sagesse, il agirait sans distinction, sans discernement entre le bien et le mal, tout serait égal, tout serait vertu à ses yeux, jusqu'au crime même; sa grandeur, il n'aurait plus de quoi se faire craindre et respecter; son culte et ses autels, un Dieu qui ne punit point est un Dieu qu'on n'adore pas, il n'est plus obéi dès qu'il n'est plus redouté; enfin sa divinité, son existence même, parce que loin d'avoir la grandeur et la justice d'un Dieu, il n'aurait pas même la justice des hommes : voilà le crime impuni dans l'autre vie; voilà ce qui en résulterait, et ce qui a fait dire à saint Justin que, s'il n'y a point d'Enfer, il n'y a point de Dieu, il n'y a ni vice ni vertu, ni de raison pour punir et récompenser. . . .

Par conséquent, ne disons plus que Dieu ne se présente à nous que sous les caractères de père et de bienfaiteur; car, reprend admirablement saint Augustin, quelle idée plus juste pouvons-nous avoir de Dieu que celle qu'il nous a donnée lui-même soit dans sa parole, soit dans ses ouvrages? Notre raison peut se tromper sur les attributs de Dieu qu'elle ne peut ni comprendre, ni concilier; mais sa parole et ses ouvrages ne nous trompent pas. Or, interrogeons-les; qu'y verrons-nous partout, que les traces de la colère et de la vengeance? Tant s'en faut que Dieu soit jaloux de n'être envisagé par ses créatures que sous l'idée de la clémence et de la bonté, que les premières paroles de Dieu au premier homme renfermaient des menaces et des châtimens : Vous mourrez, lui dit le Seigneur, au moment où vous me désobéirez, et un déluge de maux fondra sur votre postérité. Dans la suite des temps, quand il a envoyé des Prophètes pour se faire connaître aux hommes, il a mis dans leur bouche des paroles de feu, tous les foudres de l'éloquence pour donner aux hommes une idée de son courroux; et pour une fois qu'ils ont peint le Dieu de bonté et de douceur, les Ecritures retentissent partout de menaces, d'anathèmes. Enfin, lorsqu'il est venu lui-même converser avec les hommes, quoique dans un ministère de douceur et de charité, il a lancé contre les pécheurs les plus effrayantes malédictions, et les a menacés de supplices sans fin après cette vie.

Dans ses ouvrages, même langage : partout nous voyons l'empreinte de sa colère, partout nous rencontrons la main de la vengeance ; et les ravages des élémens, l'intempérie des saisons, les maladies, la mort, annoncent le Dieu vengeur et redoutable. L'homme lui-même porte en naissant les signes de la colère céleste, et les cris dont il fait retentir son berceau, prélude de tant d'autres malheurs, annoncent les peines du péché et la victime de l'Enfer. Tous les maux enfin qui nous affligent dans cette vie, qui inondent ce malheureux univers, que sont-ils? Autant d'étincelles échappées des fournaises éternelles, un épanchement des trésors de sa colère, et comme autant de voix qui nous crient à chaque instant qu'il y a un Enfer dans l'autre vie, puisque celle-ci en est un commencement ; qu'il n'est donc point contraire à l'idée de Dieu, de frapper, de punir, de voir ses créatures malheureuses, puisque nous le sommes en naissant, puisqu'il nous frappe et nous afflige de tant de calamités dès ce monde ; et qu'en un mot, si le Seigneur est un Dieu de miséricorde, il est aussi par excellence le Dieu des vengeances, libre et indépendant dans son courroux, qu'il n'appartient point à l'homme de combattre ou de mesurer ; *Deus ultionum Dominus libere egit.* Donc, l'impie qui ne voit en Dieu que clémence et bonté, est non seulement un insensé qui résiste aux lumières de la révélation, à la voix et à la parole de Dieu même, mais un stupide qui n'entend pas la voix de toutes les créatures et résiste au cri de la nature entière. Donc il est aussi vrai qu'il y a un Enfer, qu'il est vrai qu'il y a un Dieu, une religion, une autre vie; aussi vrai qu'il est certain qu'il y a une différence entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vice et la vertu ; aussi vrai enfin qu'il est vrai qu'il y a une justice primitive et éternelle dont celle des hommes n'est qu'une faible image, et qui attend les coupables, qu'elle épargne dans ce monde, pour les livrer sans miséricorde aux châtimens qui leur sont préparés dans l'autre.

Mais quels sont-ils ces châtimens? qu'est-ce que cet Enfer, cette éternité malheureuse ? comment surtout parvenir à s'en former une idée ? Seconde question à laquelle il suffirait de répondre que l'Enfer est l'ouvrage d'un Dieu et de la colère d'un Dieu; l'homme n'a rien à ajouter à cette parole. Malheur au pécheur qui, pour craindre l'Enfer, attend d'en savoir davantage! Cependant, chrétiens, comme il peut être utile et salutaire d'approfondir ces grandes vérités, que David lui-même demande à Dieu de descendre tout vivant dans l'abîme ; qu'enfin Jésus-Christ a employé une pa-

rabole entière à nous peindre ce lieu de tourmens, il nous est donc permis, à la faveur de cette lumière, de descendre en esprit dans cet horrible séjour, de dire avec le Prophète : J'irai jusqu'aux portes de l'Enfer et du palais des vengeances, *Vadam ad portas Inferi*; et, sans toutefois m'écarter de l'Écriture, je tâcherai de m'en former une image, quelque imparfaite qu'elle puisse être.

Et d'abord, chrétiens auditeurs, quel est le premier objet qui s'offre à nos regards? Quelle voix triste et plaintive vient nous frapper de ses lugubres accens? C'est un riche que le Sauveur nous représente au milieu des flammes, et qui demande une goutte d'eau pour calmer l'ardeur qui le dévore: *Crucior in hac flamma?* Premier supplice des damnés, le supplice du feu.

Je ne sais quelle fausse délicatesse s'est emparée de nos esprits. On nous oblige de prêcher les vérités les plus austères de l'Evangile, on ne nous pardonnerait pas le moindre relâchement dans la doctrine : parlons-nous du feu de l'Enfer, dès ce moment nous ne sommes plus dignes d'attention, et c'est, ce me semble, de notre part abuser de la crédulité de nos auditeurs? Et sur quoi, je vous prie, est fondée notre répugnance? Serait-ce sur le silence de l'Ecriture? l'un et l'autre Testament en parlent dans les termes les moins obscurs. Un feu s'est allumé dans ma fureur, dit Moïse aux Israélites, et il brûlera jusqu'au fond des Enfers. Qui de vous, ajoute Isaïe, pourra habiter dans un feu dévorant? Et le Sauveur dans l'Evangile : Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé à Satan et à ses Anges. Serait-ce que la Divinité vous paraîtrait dégradée d'agir par l'action d'un élément, et de se montrer comme un feu exterminateur? Voyez comme Dieu a agi et parlé dans tous les temps, sous quels emblêmes il s'est montré aux hommes : à Moïse dans le désert, sous l'image d'un buisson ardent; sur le mont Sinaï, au milieu des feux du tonnerre et des éclairs ; à Ezéchiel, sur un char de feu qui, dans son vol rapide, trace mille sillons de lumière ; à David, comme un géant qui a placé son trône dans le soleil, au milieu de cette mer de flamme et de lumière. Partout dans l'Ecriture Dieu est un feu dévorant : le feu semble être chargé à lui seul de représenter la Divinité dans tous ses attributs. Dans sa grandeur; ce sont des globes de feu suspendus dans le firmament, le feu de la foudre et des éclairs qui l'annnonce à la terre. Dans ses châtimens; c'est une pluie de feu et de soufre qui dévore deux villes criminelles ; des tourbillons de feu qui engloutissent Abiron et ses complices. Dans sa bonté même ; c'était le feu qui descendait sur ses autels pour dévorer les holocaustes ; une colonne de feu qui mar-

chait à la tête de son peuple. Je vois partout le feu annoncer la majesté divine, et à la fin des temps, nous dit l'Apôtre, chargé à lui seul de la vengeance céleste, cet impétueux élément qui nous presse et nous environne de toutes parts, élancé de tous les corps qui l'enferment, embrasera l'univers et détruira la nature. N'y aurait-il donc que l'Enfer où il ne pourrait être sans dégrader l'Être Suprême? Et après s'en être servi pour exécuter ses volontés dans le temps, pourquoi ne pourrait-il en faire l'instrument de sa justice dans l'éternité? Serait-ce qu'il nous paraîtrait inutile, et que Dieu pourrait punir autrement le péché? Et moi je demande quelle est la raison pour que Dieu le punisse autrement? Est-ce au coupable à dire à son juge: Pourquoi me punissez-vous ainsi? Etait-ce aux villes criminelles de Sodome et Gomorrhe de se plaindre de ce qu'elles périssaient par le feu plutôt que par les eaux du ciel? (LE MÊME.)

L'éternité des peines n'est point incompatible avec l'équité de Dieu.

Mais, allez-vous nous dire, comment se persuadera-t-on que ceux qui n'avaient jamais entendu parler de l'Enfer puissent y être condamnés? Ne seraient-ils pas en droit de dire au Seigneur: Si nous en avions été prévenus, la menace de ses feux nous aurait inspiré une salutaire frayeur qui eût réglé notre vie. A la bonne heure, je veux bien le croire. Mais, je dis plus: si la considération des châtimens inséparables d'une conscience criminelle ne suffit pas pour ramener les coupables, la menace des supplices à venir n'y réussirait pas davantage, et moins encore; car, grossiers et charnels comme nous le sommes, ce qui est sous nos yeux nous affecte toujours plus sensiblement que ce qui s'éloigne dans l'avenir.

N'allez pas dire que Dieu se soit montré moins favorable envers les hommes d'autrefois qu'envers ceux d'aujourd'hui. Ceux-là, il ne leur a pas fait les mêmes révélations, parce qu'il ne leur imposait point d'aussi rigoureux devoirs; mais nous, appelés à une morale bien plus relevée, nous avions besoin de plus de secours; et Dieu nous les a ménagés, en ajoutant à tous les autres moyens de salut la crainte de l'Enfer.

Mais enfin, nous demande-t-on, où est l'équité de Dieu, de punir, tant dans une autre vie que dans celle-ci, ceux qui n'ont péché que dans cette dernière? Pour répondre à cette difficulté, je n'emprunterai point d'autre raisonnement que celui que je vous entends faire vous-mêmes tous les jours; et c'est à votre propre

jugement que j'en appellerai. Un assassin, un voleur public vont subir sur un échafaud la peine due à leurs nombreux forfaits. Quoi! vous écriez-vous, une seule mort pour des milliers de crimes! Et vous murmurez contre le peu de proportion entre les délits et la peine. Pourquoi donc prononcez-vous ici d'une manière toute différente? Pourquoi? C'est que la cause est personnelle. L'amour-propre nous aveugle, et nous empêche de voir ce qui est juste. Sévères à l'excès sur le compte des autres, nous nous pardonnons tout à nous-mêmes. Si nous apportions à l'examen de notre conscience le même scrupule qu'à l'égard des autres, nos arrêts seraient plus justes. Combien n'avons-nous pas commis de crimes qui mériteraient, non pas une, mais dix mille morts! Et pour ne point m'engager dans trop de détails, rappelons-nous combien de fois nous avons indignement participé à la Table sainte, bien que nous n'ignorions pas que quiconque y participe indignement se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. Quand donc vous jugez les assassins avec tant de rigueur, faites un retour sur vous-même : ce meurtrier n'a tué qu'un homme; vous, vous vous êtes rendu coupable de la mort d'un Dieu. Que dirai-je encore de ces langues envenimées d'où découle sans cesse un fiel homicide, de ces spoliateurs du bien des pauvres? Si ne pas faire l'aumône de son superflu est un crime égal à celui de dérober au pauvre ce qui lui appartient, y a-t-il vol plus criant que de retenir le bien d'autrui par les frauduleux moyens à quoi l'avarice s'abandonne? Je parle du crime de retenir le bien d'autrui; mais lui ravir et son sang et sa vie par des calculs usuraires, dites-moi si le voleur public, si le violateur même des tombeaux est plus punissable.

Non, me dites-vous, non, assurément.— Vous le dites aujourd'hui; mais le direz-vous dans l'occasion? Le direz-vous alors que, dans l'accès de votre ressentiment contre votre ennemi, vous chercherez le moyen de vous venger de lui? C'est alors qu'il vous faudra vous rappeler ces paroles, si vous voulez éviter les feux auxquels furent condamnés les habitans de Sodome et de Gomorrhe.

Ce sera du moins quelque consolation d'avoir des compagnons d'infortune. — Funeste raisonnement! Souffrirez-vous moins parce que d'autres souffriront avec vous? Quand le mal est supportable, on peut se consoler par des comparaisons; mais quand il est extrême, où est la consolation de voir souffrir autour de soi? Dites à un malheureux expirant sous le fouet ou dans les flammes qu'il n'est pas le seul à endurer ce supplice; le croirez-vous bien consolé? Ne vous abusez pas, mes frères, par de fausses espé-

rances ni par de futiles raisonnemens. La seule consolation à quoi nous puissions prétendre, c'est d'échapper, si nous le voulons, à ces feux dévorans. Plus de consolation à attendre là où il n'y a plus qu'un éternel supplice.

N'y a-t-il dans l'Enfer d'autre châtiment que celui d'y brûler éternellement? Il y en a un autre plus désolant encore : c'est d'avoir perdu pour jamais le royaume du ciel; et c'est là un genre de supplice plus rigoureux mille fois que toute l'activité des feux dévorans. Je sais bien qu'il est des hommes qui n'ont peur de l'Enfer que pour l'Enfer lui-même ; je n'en affirme pas moins qu'il y a quelque chose de pire. Que je ne puisse rendre ma pensée par des paroles, n'en soyez point surpris. Pour bien concevoir le malheur qu'il y a de perdre le royaume du ciel, il faudrait pouvoir comprendre le bonheur de ceux qui en jouissent. Un saint Paul, qui, dans son ravissement, avait appris ce que c'était que ce séjour de gloire et de félicité où règne Jésus-Christ, savait bien qu'il n'y a point de tourment égal à celui d'en être loin. Pour nous, nous ne le connaîtrons bien que par notre propre expérience. Mais, ô mon Dieu! Dieu Sauveur! ne permettez pas que nous tombions dans un malheur aussi affreux que l'est celui de vous perdre dans l'autre vie.

Quelque impossible qu'il soit d'en donner une idée bien précise, je vais toujours essayer d'en approcher par quelque comparaison familière. Je suppose un jeune prince, vraiment accompli, qui réunisse toutes les vertus, qui commande à toute la terre; dont le mérite et les perfections en tous genres soient tellement reconnus qu'il n'y ait point, dans tout son empire, un seul homme qui ne l'aime avec toute la tendresse d'un père pour son fils. Celui de qui il tient le jour, le père que lui a donné la nature vient tout à coup à être menacé de le perdre. Représentez-vous ses alarmes; que ne donnerait-il point, à quelles souffrances ne consentirait-il point plutôt que de se voir séparé d'un tel fils? quel mal lui semblerait égal à la pensée qu'il ne le verra plus, qu'il sera privé de ses embrassemens? Ce n'est là qu'une faible image de ce qu'auront à souffrir ceux qui se verront exclus de la présence de Jésus-Christ dans sa gloire. Non, il n'est point de fils, quel qu'il soit, dont l'aspect soit aussi nécessaire, aussi délicieux au cœur du plus tendre père, que la vue et la possession de Jésus-Christ ne l'est au cœur de ses élus.

L'Enfer est sans doute quelque chose d'épouvantable; c'est le composé de tous les maux, on n'en peut supporter l'idée; toute-

fois dix mille Enfers ensemble ne sont rien auprès de celui de n'avoir plus de droit à la céleste gloire, d'être devenu l'objet de la haine de Jésus-Christ, d'entendre de sa bouche ces paroles : *Je ne vous connais point ; vous m'avez vu souffrir la faim, et vous ne m'avez point donné à manger* [1]. Il ne dit pas : N'avoir eu que du mépris pour le Dieu qui t'avait tiré du néant, donné une ame immortelle ; qui t'avait comblé de biens, mettant à ta disposition les productions diverses de la nature ; m'avoir déshonoré, sacrifié au démon, moi, qui n'avais pas dédaigné de m'abaisser pour toi, de souffrir, de mourir pour toi ; moi qui te destinais un royaume ! Non, le seul crime qu'il reproche est celui de l'insensibilité envers les pauvres. (Saint CHRYSOSTÔME [2].)

Dieu punira-t-il un péché d'un moment par un supplice éternel ? — Réponse.

Pour un péché d'un moment, un supplice qui durera autant que l'éternité ! — Mais la justice humaine est-elle moins sévère, moins inexorable à l'égard de certains délits qui furent l'ouvrage d'un moment ? Un simple vol, l'adultère, sont punis par la prison, par le travail des mines pour toute la vie, par le long supplice de la faim, par une mort de tous les momens. Vient-on nous dire que ce soit là une expiation trop rigoureuse, et qu'il n'y a point de proportion entre le délit et la peine : vous répliquez qu'ici la chose est différente ; que la justice humaine est obligée à cet exces de sévérité ; mais que rien n'y peut obliger un Dieu essentiellement bon et miséricordieux ; mais il n'est point injuste. Et si, dans le magistrat, la justice n'est pas moins dureté, mais bonté, pourquoi, dans le souverain Juge, changerait-elle de nom ? Dieu est bon et miséricordieux ; et c'est là même ce qui nous rend plus punissables, en aggravant notre iniquité. C'est parce qu'il est bon et miséricordieux que saint Paul s'écriait : *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* [3]. Souffrez, mes frères, pour quelques momens, la chaleur avec laquelle je vous parle ; peut-être en retirerez-vous quelque consolation par la suite. Nous comparons la justice des hommes avec celle de Dieu ; mais y a-t-il donc entre l'une et l'autre un légitime rapprochement ? Où sont les hommes qui aient le pouvoir de punir comme Dieu l'a fait ? Voyez les eaux du déluge inonder toute la terre, engloutir toute la race humaine ; peu de siècles après, des pluies de feu tomber sur des villes criminelles, et en dévorer tous les habitans. Sont-ce là des châtimens

[1] Matth., xxv, 12, 41. — [2] Hom. xii, *in Math.* — [3] Hebr. x, 31.

dont les hommes soient capables? Les ravages du fléau, toujours subsistans, semblent avoir éternisé la vengeance. Ah! si vous voulez des rapprochemens, cherchez-en, non pas dans la justice des hommes comparée à celle de Dieu, cherchez-les dans Dieu seul. Rien d'égal à sa bonté que sa justice. Oui, certes, Dieu est bon et miséricordieux; sa loi tout entière nous le témoigne assez. S'il nous avait commandé des préceptes durs, impossibles à exécuter, peut-être pourrions-nous couvrir de quelque excuse nos manquemens. Mais non. Il n'est pas, dites-vous, en votre pouvoir d'être chaste, de garder le célibat. Dites plutôt que vous ne le voulez pas. La preuve, c'est que tels et tels que vous connaissez obéissent au précepte, et ne s'en plaignent pas. Si vous ne le pouviez point, Dieu ne vous obligerait pas à vous y engager. Il n'en fait pas à tous l'exprès commandement; mais il en a laissé la faculté libre et volontaire. Ce qui dépend de vous, assurément, c'est d'être modéré dans le mariage, tempérant dans vos repas. L'êtes-vous? Vous n'auriez pas la force de vous dépouiller de votre bien; je pourrais vous répondre que la chose n'est pas impossible, puisque d'autres l'ont fait. Non. Je vous dirai seulement que Dieu n'en fait point un ordre absolu. Ce qui vous est ordonné, c'est de ne pas vous enrichir aux dépens d'autrui; c'est de partager avec les pauvres. Le faites-vous? Vous auriez trop de violence à vous faire, de vous abstenir de vos emportemens, de vos blasphèmes, de vos imprécations contre Dieu, contre le prochain. Dites, dites, ô mon frère! qu'il vous en coûterait bien moins pour y renoncer que pour vous y abandonner. Du moins ne vous en prenez qu'à vous, si, infidèle à une loi si facile à observer, vous en êtes puni par la justice sévère du Seigneur. Veillez donc, nous dit à tous l'Apôtre, sur vos actions: *Que chacun prenne garde à ce qu'il bâtit*[1] (il compare notre vie à un édifice auquel on peut employer divers matériaux. C'est le choix que l'on en fait qui en assure la solidité ou bien qui en amène la ruine). *Les uns emploient dans le bâtiment de l'or, de l'argent, des pierres précieuses*, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, avec plus ou moins de perfection; *les autres n'y apportent que du bois, que du foin, que de la paille. L'ouvrage de chacun sera manifesté.* A celui qui aura bâti solidement, de qui l'édifice spirituel, soutenu et décoré par de précieux matériaux, aura résisté aux assauts des tentations, à celui-là les récompenses immortelles. Mais celui qui n'y aurait fait entrer que

[1] I. Cor. III. 10, etc.

des matières viles, sans consistance, celui-là *en souffrira de la perte.* La vie est un fleuve que vous passez à la nage, obligé de combattre contre des ennemis. Si vous avez une armure d'or, vous naviguez avec bien plus d'ardeur; si vous n'avez avec vous pour vous défendre *que du foin et de la paille*, loin de vous en aider, vous êtes entraîné avec d'aussi faibles instrumens. Il en sera ainsi des œuvres. Bonnes, elles vous soutiendront; mauvaises, elles vous laisseront dans la nudité, elles causeront votre ruine; elles descendront avec vous dans ces flammes dévorantes, pour y subsister éternellement, et alimenter sans cesse les feux auxquels vous serez condamné sans en être consumé. Tel est ici le sens que saint Paul, dans la suite de son allégorie, attache au mot : *Celui dont l'ouvrage brûlera souffrira de la perte; toutefois il se sauvera, mais en passant par le feu;* c'est-à-dire qu'il sera conservé, *sauvé de* l'anéantissement; comme dans le langage ordinaire l'on dit : Telle chose a été sauvée de la flamme, parce qu'elle y est restée sans en être à l'instant dévorée et réduite en cendres. L'Apôtre n'entend autre chose que la prolongation et la continuité du supplice. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Certitude de l'Enfer.

Il est parmi nous des hommes qui, abandonnés tout entiers aux impressions de la chair, ne vivent que pour le temps présent, et s'imaginent qu'il n'y a point de vie future. Leur grand argument, c'est que Dieu est trop bon pour qu'il y ait des châtimens à craindre après la mort. Oui, certes, Dieu est bon, mais il est juste; et cela posé, où serait la justice dans Dieu, de permettre qu'on l'outrage, que l'on méconnaisse ses bienfaits, que l'on brave ses menaces? Offenser quelque homme que ce soit, même un indifférent, c'est un crime punissable aux termes de la justice humaine; mais s'en prendre à son bienfaiteur, au Dieu sans qui l'on n'existerait pas, attrister son cœur paternel par des manquemens journaliers, n'est-ce donc point là un attentat qui repousse toute miséricorde? Dieu est bon, dites-vous; et parce qu'il est bon, il ne doit pas punir. Insensé qui tenez ce langage, pourquoi cesserait-il d'être bon en vous punissant? Quoi! vous péchez et ne voulez pas être puni. Mais sa bonté vous en avait prévenu; elle essaya de vous en détourner par les menaces qu'elle faisait retentir à votre

[1] Hom. IX, *in I ad Cor.*

oreille; elle multiplia autour de vous les secours pour aller au devant de vos chutes; elle s'est épuisée pour votre salut. Mais s'il n'y a point de châtimens à craindre pour les coupables, un autre viendra nous dire qu'il n'y a pas davantage à espérer pour les justes. Et qu'est-ce donc alors que ce que vous appelez la bonté dans Dieu? Qu'est-ce que la justice qui doit présider à ses jugemens? Cessez, ô hommes, de vous abuser; c'est le démon qui vous inspire ces téméraires pensées. Si les magistrats, si les maîtres de la terre ne laissent pas sans récompense ceux qui se dévouent au service de la patrie ou de leurs personnes, ni sans punition ceux qui y manquent, comment supposer raisonnablement que Dieu soit moins juste que les hommes, et qu'il confonde dans la même indifférence les bons et les méchans?

S'il n'y avait rien à craindre après la mort, quel frein resterait-il au pervers? Si la crainte même du châtiment dont il est menacé ne suffit pas toujours pour le détourner du crime, que sera-ce quand il se verra affranchi de cette crainte? Et non seulement vous le débarrasserez de la peur de l'Enfer; mais il faudra de plus lui promettre les félicités du ciel pour récompense de ses forfaits?

Où est la preuve, nous dit-on, que Dieu, bon et miséricordieux, comme il est, châtie même ceux qui l'ont méconnu? Mais répondez à votre tour, vous qui accusez Dieu de mensonge, répondez : qui est-ce qui, du temps de Noé, châtia l'univers entier par les eaux du déluge, engloutit dans son vaste naufrage toute la race humaine, condamnée à la mort? Qui est-ce qui fit tomber sur l'infâme Sodome des torrens de bitume embrasé, couvrit l'Égypte de fléaux, fit périr dans le désert tant de milliers de murmurateurs, précipita dans les entrailles de la terre Coré, Datan et Abiron; envoya, du temps de David, la peste qui dévora en un moment soixante mille de ses sujets; extermina dans une seule nuit les cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sédécias, comme il l'avait fait prédire par son prophète Isaïe? Et sans recourir à ces exemples étrangers, pouvez-vous fermer les yeux à l'expérience des calamités que nos crimes à nous-mêmes attirent sur nos têtes? Je vous demande, d'après cela, si la raison seule permet de croire que Dieu punisse une partie des coupables et en laisse une autre impunie. Si la bonté de Dieu s'oppose à ses vengeances, personne ne devrait être puni. Pourquoi donc punit-il quelquefois, dès cette vie même, les blasphémateurs de votre sorte, si ce n'est pour vous forcer à croire à l'expérience quand vous refusez de croire à ces menaces? Nous vous parlons des feux de l'Enfer; mais

nous ne sommes pas les premiers à les annoncer. Et certes, il faut que la vérité en soit bien incontestable, puisqu'elle s'était fait sentir au milieu même des ténèbres du paganisme. Qu'ils fussent dans l'erreur sur le caractère des châtimens et des fautes qui les provoquaient, toujours est-il vrai que les seuls principes de la raison et de la justice naturelle qui avaient cours dans les écoles humaines, les avaient amenés à conclure en faveur de la certitude d'un jugement à subir après la mort. Parcourez les livres des poètes, des philosophes, des orateurs du paganisme, partout vous les entendrez parler d'un séjour de récompenses pour les ames vertueuses, et d'un lieu de supplices pour les méchans après la mort. Inexacts dans les descriptions qu'ils nous en ont laissées, puisqu'ils ne les tenaient que de leur imagination ou de souvenirs recueillis de la lecture de nos livres saints, toujours supposent-elles ce pressentiment d'un jugement à venir. Ils nous parlent dè fleuves infernaux, d'un Tartare et de châtimens divers, auxquels les méchans sont enchaînés; de Champs-Élysées, où ceux qui ont bien vécu goûtent après la mort des plaisirs purs, au sein de campagnes riantes, parfumés des plus douces essences, occupés de danses et de chants. C'en est assez pour conclure à la reconnaissance d'un état de bonheur pour les uns, de malheur pour les autres après la mort. Tenez donc pour certain qu'il y a un Enfer. N'y pas croire, c'est s'exposer à l'oubli de tous ses devoirs et au danger inévitable de périr victime de son incrédulité. Aimons à méditer l'Enfer, à nous entretenir de ses feux; c'est un remède amer, mais salutaire, bien propre à nous guérir de tous nos penchans déréglés. Vous sentez-vous enclin à la dureté, à l'insensibilité de cœur à la vue des souffrances étrangères : pensez au châtiment des vierges folles, punies pour n'avoir pas entretenu dans leurs lampes la flamme de la charité ; à l'intempérance : rappelez-vous le mauvais riche, demandant que Lazare lui soit envoyé pour rafraîchir sa langue altérée, et ne l'obtenant pas. Sentez-vous s'allumer dans votre cœur l'étincelle d'une flamme impure : songez à l'enfer. (Saint Chrysostôme, Homélie XXV.)

Le feu de l'Enfer.

Quand nous vous parlons du feu de l'Enfer, ne vous figurez pas un feu tel que celui que nous voyons. Celui-ci, allumé par la main des hommes, s'amortit par degrés, et finit par se consumer et s'éteindre. Le feu de l'Enfer, allumé par le souffle du Tout-Puis-

sant, brûle sans relâche, sans nulle altération, toujours au même degré d'activité, immortel, vraiment inextinguible. Le pécheur, dans les Enfers, est malgré lui-même *revêtu de l'immortalité.* C'est l'expression de l'Apôtre; immortalité malheureuse, qui n'est plus pour lui un titre de gloire, mais l'instrument de son éternel supplice et de tortures qu'aucun langage humain ne saurait exprimer. Seulement, pour en concevoir quelque idée, autant que des objets bornés par leur nature peuvent nous tracer l'image de ceux qui ne le sont pas, cherchons dans l'expérience journalière quelques objets de comparaison. Par exemple, que l'on vous plonge dans une eau bouillante, qu'une fièvre ardente se déclare tout à coup dans vos membres, vous frissonnez d'horreur et d'épouvante; pensez donc au feu de l'Enfer; représentez-vous-en les ardeurs dévorantes. Vous ne supporteriez pas ni ce bain ni cette fièvre brûlante: comment soutiendrez-vous ce torrent de feu qui tombe du haut de ce tribunal vengeur du Juge suprême, et prend sa source dans sa divine toute-puissance? Alors, frémissemens, grincemens de dents, supplices, angoisses sans consolation; nul secours, nul adoucissement. Pleur universel, pleur de tous les momens; montagnes de feu sans cesse appesanties sur la tête des réprouvés. Sous leurs yeux, rien que des compagnons d'infortune, solitude immense, ténèbres effroyables, qui enveloppent leurs ames d'une obscurité sombre. Le feu qui règne dans cette horrible enceinte n'en éclaire pas plus l'épaisse nuit qu'il ne détruit les corps qu'il pénètre. Tous les châtimens, toutes les tortures à la fois. Le moyen, dit on, de ne pas mourir avec d'aussi cuisantes souffrances! Vous en jugez par ce qui se passe dans ce monde. Bien que dans ce monde même il ne soit pas rare de voir des malades résister des années entières aux souffrances les plus violentes, et, quand ils viennent à succomber, ce n'est pas que l'ame cesse d'être, c'est que le corps épuisé n'en a pu supporter plus long-temps la lutte, autrement l'ame se serait conservée toujours dans cet état de souffrance; mais une fois réunie à ce même corps, devenu par sa résurrection impérissable, rien ne s'oppose désormais à ce que la souffrance ne devienne également interminable. Dans cette vie, plus les peines sont vives, moins elles durent. La faiblesse de nos corps mortels ne permet pas une longue continuité de douleurs. Dans l'autre vie, le corps étant associé à l'immortalité de l'ame, les réprouvés deviennent capables des douleurs les plus aiguës sans que leur excès même en puisse amener le terme, parce que ni le corps n'est épuisé par la

souffrance, ni l'essence de l'ame n'est attaquée par la douleur, et que l'éternité ne connaît point de bornes qui l'arrêtent.

Est-il donc ici-bas des plaisirs qui méritent d'entrer en balance avec la menace d'un Enfer aussi formidable pour sa rigueur et sa durée? Vous en jouiriez cent ans et plus! Qu'est-ce que cela en comparaison d'une infinité de siècles? Les plaisirs de ce monde ne sont, à l'égard des biens éternels, que ce qu'est que le mensonge d'une nuit à l'égard de toute la vie. Qui voudrait, pour un songe agréable, renoncer aux plaisirs d'une vie tout entière? et ne faudrait-il pas être en démence pour consentir à goûter une illusion d'un moment, au prix de souffrances qui dureraient toute la vie?

Telle est la bienfaisante disposition de la Providence, qu'elle a renfermé le temps de nos combats dans une durée bien courte, et qui se termine en un moment; car voilà ce que c'est que la vie présente comparée à l'éternité. Et c'est là ce qui doit faire l'un des plus cruels supplices des damnés, de penser que les jours de la pénitence allaient sitôt finir, et que, faute d'en avoir profité, ils sont condamnés à des peines qui ne finiront pas. (Saint Chrysostôme.)

Quand on vit bien on ne doute point de l'Enfer.

S'il est indifférent à Dieu que nous vivions bien ou mal, à la bonne heure, niez l'Enfer; mais s'il est impossible de méconnaître l'intérêt que Dieu prend à notre salut, par tous les moyens qu'il a pris pour nous garantir du péché, pour nous attacher à la vertu et à sa religion, il faut nécessairement conclure que les pécheurs seront punis, et que les justes seront récompensés. Etrange contradiction dans nos jugemens humains! D'une part, on accuse sa patience à l'égard des coupables: pourquoi les laisser vivre? pourquoi ne pas les punir aussitôt? D'autre part, qu'il les menace: on se récrie, on se plaint, on s'emporte. Que l'on s'accorde donc avec soi-même. Si vous lui trouvez trop de bonté, laissez-le donc punir; si vous blâmez sa justice, permettez-lui d'être indulgent. Mais, ô folie! ô aveuglement de qui la source est dans la corruption du cœur et dans le misérable attachement que l'on porte au péché! On ne songerait guère à tous ces raisonnemens, si l'on voulait bien vivre; on ne douterait plus alors qu'il n'y ait un Enfer. (Saint Chrysostôme [1].)

[1] Hom. xxi, *in Epist. ad Rom.*

Qui est revenu des Enfers pour nous apprendre ce qui s'y passe ?

Que si l'on vous demande : Qui donc est venu de l'autre monde pour nous apprendre ce qui s'y passe ? répondez : Ce n'est pas un homme, on n'aurait ni voulu ni dû croire à ses récits. Tout ce qu'il en aurait dit eût eu l'air d'exagération et d'hyperbole; mais c'est le Seigneur des anges qui est venu en personne nous en donner l'exacte connaissance. Vous faut-il des témoignages humains, après que le Juge lui-même auquel nous aurons tous à rendre compte ne cesse de nous crier qu'il a préparé l'enfer pour les méchans, le ciel pour les bons, et qu'il nous a laissé des preuves constantes de ses paroles ? S'il ne devait pas un jour juger tout le monde, il ne jugerait point par avance quelques personnes qu'il punit dès maintenant d'une manière terrible ; car, pour quelle raison verrait-on certains coupables impunis, et d'autres châtiés sévèrement ? Dieu fait-il acception des personnes ? (Saint Chrysostôme [1].)

On demande si les corps peuvent brûler dans les Enfers sans être consumés.

Que non seulement la mort ne les ait point anéantis ; mais qu'ils vivent sans se détruire, au sein d'une flamme dévorante qui, elle-même, ne meurt pas ! ici, l'incrédulité ne veut point admettre la toute-puissance de Dieu, et nous demande des faits qui constatent la possibilité de l'éternité des peines dans l'autre vie. En supposant, nous dit-on, qu'il y ait des corps d'animaux qui vivent dans le feu, toujours finissent-ils par y mourir. Mais la chose prouvée, lequel est le plus difficile à croire, ou qu'ils puissent y subsister, ou y subsister sans douleur ? C'est quelque chose de surprenant, sans doute, que de rester dans le feu sans y mourir ; ce qui l'est bien davantage, c'est d'y vivre sans en souffrir. Si pourtant l'un est croyable, pourquoi l'autre ne le serait-il pas ?

Que les démons subsistent dans les Enfers, et qu'ils y soient en proie à d'horribles tortures, nous le savons par leurs propres aveux. — Oui ; mais ils n'ont point de corps. N'importe de quelle manière ; toujours souffrent-ils, et ne meurent pas. Au reste, quelle raison y a-t-il de faire de la douleur un argument de mort, puisque c'est plutôt une marque de vie, et qu'il est nécessaire que celui qui souffre vive, et qu'il ne l'est pas que la douleur tue ? Ce qui fait aujourd'hui que la douleur amène la mort,

[1] Hom. VIII, *in Epist. ad Thess.*

c'est que l'ame est tellement unie au corps, qu'elle cède aux grandes douleurs, et se retire, parce que la liaison des membres est si délicate qu'elle ne peut soutenir l'effort de ces douleurs aiguës; mais alors l'ame sera tellement unie au corps, et le corps doué d'organes, tels que le nœud qui les rassemble ne pourra être délié par aucun espace de temps ni rompu par aucune souffrance. La mort règne dans cet affreux séjour; mais non telle que celle qui sépare notre ame d'avec le corps. Là, mort éternelle, parce que l'ame séparée de Dieu est privée de son principe de vie, et qu'elle ne pourra être délivrée, par la mort, des douleurs du corps. La première mort chasse l'ame du corps malgré elle, et la seconde l'y retient malgré elle, ou plutôt, quand nous souffrons ici-bas, c'est l'ame qui souffre, et non pas le corps, alors même que sa douleur lui vient du corps : elle peut donc souffrir indépendamment du corps; pour le corps il ne souffre point s'il n'est animé, et il ne peut être animé s'il n'a une ame. Si donc la conséquence de la douleur à la mort était valable, ce serait plutôt à l'ame à mourir, puisque c'est principalement elle qui souffre. Puisque celle qui souffre davantage ne peut mourir, pourquoi conclurait-on que les corps des damnés mourront parce qu'ils doivent être tourmentés? Pourquoi donc serait-il incroyable que ce feu puisse causer de la douleur aux corps des damnés sans leur donner la mort, puisque nous voyons que les corps mêmes font souffrir les ames sans les tuer? (Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, livre XXII.)

Erreur des partisans d'Origène sur l'éternité des peines.

Que cette source de bonté s'étende, disaient les partisans d'Origène, jusqu'aux anges réprouvés, pour faire cesser leur supplice au moins après plusieurs siècles de tortures. Leur pitié pourtant n'ose aller plus loin, ni passer jusqu'à délivrer Satan. Cependant, si quelqu'un voulait aller jusque là, sa bonté en serait encore plus grande, mais son erreur n'en serait que plus pernicieuse.... S'il en était ainsi, les conjectures des hommes l'emporteraient donc sur la parole de Dieu. Mais comme la chose est impossible, ceux qui veulent être garantis du supplice éternel ne se doivent pas occuper de disputer contre Dieu, mais accomplir ses commandemens tandis qu'il en est temps encore. D'ailleurs quelle apparence y a-t-il d'entendre le supplice *éternel* d'un feu qui doit durer longtemps, et la vie éternelle d'une vie qui doit durer toujours? vu que Jésus-Christ, au même lieu et dans une même période, com-

prenant l'une et l'autre, dit : *Ceux-ci iront au supplice éternel*, *et les justes dans la vie éternelle*. Puisque Jésus-Christ déclare l'un et l'autre éternels, certainement on doit entendre, ou que l'un et l'autre dureront long-temps, mais pourront finir; ou que tous deux dureront éternellement, pour ne finir jamais ; car ces deux états sont mis en parallèle : d'un côté le supplice éternel, de l'autre la vie éternelle ; de sorte qu'on ne peut prétendre sans absurdité que dans une seule expression la vie éternelle n'ait point de fin, et le supplice éternel en ait une. (Saint Augustin, *De la Cité de Dieu*, *livre XXII.*).

Où est l'Enfer?

On nous demande où est l'Enfer. Que vous importe en quel lieu il soit, pourvu que vous soyez assuré qu'il y en a un? Cherchez, non pas où il est, mais comment vous y pouvez échapper. Il n'est, dites-vous, que pour les infidèles. Dites plutôt pour le fidèle qui, connaissant Dieu, l'outrage plus criminellement que l'infidèle qui l'ignore. Les démons connaissent Dieu; car ils tremblent à son nom. En sont-ils moins punis ?

Où est l'Enfer ? Dans quel endroit du monde ? — Que vous importe le lieu ! Ce qui vous intéresse, c'est de ne pouvoir douter qu'il y ait un Enfer. Où il est ? je ne le sais pas plus que vous. Ce que je sais, c'est que nous devons travailler à l'éviter. Dieu nous en menace, et il nous le fait attendre long-temps, parce que sa bonté suspend les rigueurs de sa justice, parce qu'il ne veut point la mort du pécheur ; c'est lui-même qui le déclare dans ces termes ; et s'il n'y avait point de mort à redouter pour le pécheur, le Dieu de vérité n'aurait point employé cette expression. Pensez à l'Enfer. C'est la pensée toujours présente de l'Enfer qui nous sauvera de l'Enfer.

Il n'y aurait pas d'Enfer ! Rien à souffrir après la mort pour un Néron ! rien pour *cet ennemi de Dieu qui s'élèvera au dessus de tout ce qui est appelé Dieu*, *ou qui est adoré jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu*, *voulant lui-même passer pour Dieu ?* Rien pour le démon ? Eh ! n'y aurait-il pas toujours des Nérons ? N'y aurait-il pas un antechrist qui viendra consommer le mystère de l'iniquité qui *commence déjà à s'opérer?* Le démon peut-il cesser d'être ce qu'il est ? Et toujours coupable, toujours impie, ne doit-il pas être toujours puni ?

Une fièvre de quelques jours nous cause des douleurs insupportables ; le seul aspect des châtimens dont la justice humaine punit

les coupables nous glace d'effroi, et, quelque prolongé que puisse être un supplice ordonné par les hommes, il est toujours borné à quelques années ; Jésus-Christ ne punit pas pour un temps, le supplice des réprouvés embrassera toute l'éternité.

Que vous pénétriez au fond d'un cachot pour y voir les malheureux qui y sont détenus : à l'aspect des chaînes dont ils sont garrottés, de la sombre nuit qui y règne, de cette vile paille sur laquelle vous les voyez étendus, en proie à toutes les horreurs de la faim, de la nudité, du désespoir, vous frémissez, les plus vives émotions partagent votre cœur, qui se déchire ; vous vous promettez bien de n'être jamais coupable d'aucun des crimes qui ont provoqué contre ces misérables la justice humaine. Mais que la justice divine vienne à prononcer contre vous un semblable arrêt, que ses exécuteurs viennent vous traîner dans ces affreuses prisons des Enfers, que deviendrez-vous ? Là ce ne sont pas seulement des chaînes de fer, mais des liens de feu qui enlacent leurs victimes ; là, les vengeances ne sont plus confiées à des hommes tels que nous ; ils peuvent à la fin se montrer accessibles à la pitié, mais à des esprits d'une nature immortelle, ministres choisis par la colère céleste, exécuteurs implacables, dont il est impossible de soutenir les regards toujours enflammés ; là, plus de cœurs charitables, compatissans, qui viennent soulager l'infortune, l'assister par leurs aumônes, la consoler du moins par des paroles de paix et d'espérance ; plus d'intercesseurs, plus d'avocats, plus de pères qui sollicitent en faveur de leurs enfans, ni de fils qui implorent la grace de leurs pères : abîme immense entre le ciel et l'Enfer. Parce que dans le ciel la joie qui inonde les élus ne doit être troublée par aucun mélange, ils abandonnent à toute la colère céleste ceux de qui ils sont séparés ; et, je puis l'affirmer, les justes bienheureux s'unissent à la justice divine pour oublier à jamais ceux qui sont exclus de leur félicité. (Saint Chrysostôme [1].)

Supplice du pécheur dans l'Enfer, la vue de son péché et des suites de son péché.

Ici, chrétiens, peu s'en faut que je ne rétracte ce que j'ai avancé, qu'il vous est impossible de connaître les peines de l'autre vie. Toujours prêts sur ce sujet à traiter de pieux artifice tous les efforts de notre zèle, vous pensez qu'il est impossible de vous former une idée de l'Enfer. Cependant si, m'attachant à cette idée de

[1] Hom. X, *in II ad Cor.*

l'Evangile, il m'était permis de descendre dans un détail que vous voyez sans doute, mais que la majesté du sanctuaire m'interdit; s'il m'était permis de révéler tous les mystères d'iniquité, de placer chacun vis-à-vis de son péché, je n'aurais besoin, pour vous peindre l'Enfer, que de ces paroles du Prophète: *Peccator videbit et irascetur, fremet et tabescet.* Le pécheur verra, et il frémira; et je vous dirais: Quel Enfer pour tant de riches voluptueux, qui n'avaient employé leurs richesses qu'à séduire et à corrompre; pour tant de riches impitoyables qui, portant une ame d'airain, auront fermé l'oreille aux plaintes des malheureux, employé leur autorité à ravir leurs dépouilles, d'entendre s'élever contre eux le cri de la fureur et du désespoir, et la voix du sang de la veuve et de l'orphelin, ce sang qui avait servi à cimenter leur fortune, et qui servira d'aliment à leur rage et à leur supplice: *Videbit et irascetur!* Si, poursuivant encore et donnant plus d'étendue à cette pensée, je vous disais: Quel Enfer pour vous, pères et mères, de vous retrouver avec ce fils dont votre ambition a détourné ou forcé la vocation, pour l'engager dans un état où il s'est perdu; avec ce fils que, par des vues d'intérêt, vous avez engagé dans le sanctuaire, et qui en a fait le scandale; avec cette fille, grand Dieu! que par les stratagèmes d'une barbare politique vous avez forcée d'entrer dans le cloître, où elle a commencé son enfer: déplorables victimes qui pendant une éternité s'élèveront contre vous, maudissant leur propre existence, et la naissance que vous leur avez donnée, et le jour qui les a vus naître; vases de colère, dit le Prophète, sans cesse en guerre avec eux-mêmes: *Vasa iræ debellantia*, et qui, ne pouvant s'éviter ni s'éloigner, accompliront la parole de l'Ecriture, qu'un jour on verra le fils s'armer contre le père, la fille contre la mère, l'épouse contre l'époux: *Videbit et irascetur!*

Quel Enfer pour cet écrivain impie, fléau des mœurs et de la religion, dont la plume empoisonnée avait transmis à tous les siècles et les délires de son esprit et la corruption de son cœur; et pour cette malheureuse, autrefois sur un théâtre profane, l'organe impur des passions, de se voir tous deux abhorrés et maudits de ceux qui les avaient le plus applaudis, de leurs disciples mêmes et de leurs adorateurs, dont ils ont causé la perte et creusé l'enfer: *Videbit et irascetur!*

Quel Enfer pour vous, hommes de scandales, hommes de tant de crimes et de forfaits, à la vue de tant d'ames que vos discours, vos exemples, vos stratagèmes ont entraînés dans l'abîme! Pour vous, ames vindicatives, à l'aspect de ces rivaux, de ces concur-

rens dont vous ne pouvez soutenir la pensée, et dont il vous faudra toute l'éternité souffrir et la présence et les fureurs; pour vous, guerrier intraitable, à la vue de cet ennemi fièrement immolé au faux point d'honneur, à qui votre main parricide a donné du même coup la mort et l'Enfer, et dont le sang criera éternellement vengeance! Et vous, dieux de la terre, qui dans l'ivresse des grandeurs, foulant aux pieds tous les droits de la religion et de l'humanité, bravez également Dieu et les hommes, et le ciel et l'Enfer, quelle sera votre destinée? Quel Enfer pour vous et pour tant de complices de vos désordres, tant de ministres et de victimes de vos passions, dont la seule présence vous reprochera tant d'excès et d'attentats, et leur jeunesse séduite, et leur innocence prostituée, et leur ame que vous avez pervertie! Le crime vous avait unis, l'Enfer vous réunira: des chaînes de feu, selon l'expression de l'Ecriture, pleuvront sur les pécheurs rapprochés malgré eux, brûlans des mêmes feux, déchirés des mêmes remords, l'un à l'autre leur tourment, l'un à l'autre leur enfer : *Pluet super peccatores laqueos ignis.*

Qu'ajouterai-je encore? Non, le discours est trop faible pour rendre ces affreuses images. Le Prophète lui-même, ne pouvant suffire à les exprimer, s'est contenté de dire que les réprouvés, dans l'Enfer, seront livrés à l'épée du Seigneur: *Tradentur in manus gladii;* et c'est sur cette épée qu'Ézéchiel, enchérissant encore sur la pensée de David, s'est écrié : Allez, glaive, à droite et à gauche; poursuivez, frappez, rassemblez vos victimes, comme l'ivraie après la moisson; l'hérésiarque avec ses sectateurs, l'incrédule avec ses disciples, le libertin avec ses complices, le vindicatif avec son ennemi, et tous les pécheurs avec les objets de leur péché, afin que le bras du Seigneur, toujours levé, promenant sur leur tête coupable son épée étincelante, les poursuive sans relâche, et les enchaîne pour jamais à leur crime et à leur supplice: *Peccator videbit et irascetur.* (CAMBACÉRÈS.)

Peinture des peines de l'Enfer.

Toutefois, chrétiens, si, pour ne rien omettre dans un si terrible sujet, il faut ajouter un dernier trait à ce tableau, permettez-moi une supposition qui vous surprendra, qui vous révoltera peut-être; mais qu'importe, pourvu que, ne vous laissant rien à désirer sur ces grandes vérités, elle puisse servir à vous faire comprendre tout ce que nous ne saurions exprimer. Je suppose donc qu'à

tous ces différens tourmens j'entreprisse d'ajouter ce que l'Evangile nous dit des pleurs, des grincemens de dents, des hurlemens affreux, et que, prenant en main le pinceau des Prophètes, je vinsse vous représenter, avec Ezéchiel et Isaïe, le Dieu des vengeances, porté sur le trône de la colère, parcourant cet étang de feu, où nagent les victimes de sa justice, semblable, dans sa marche, au mugissement des mers irritées, tenant d'une main le calice de sa fureur, dont il verse à grands flots sur la tête de ses ennemis la lie enflammée qui ne tarit jamais; de l'autre, lançant sur eux ses carreaux et tous les traits de sa jalousie et de son indignation; disons mieux, si, ouvrant tout à coup à vos yeux les portes de l'abîme, il m'était permis de vous en montrer une fois toutes les horreurs, les ténèbres d'une nuit éternelle, les torrens de fumée, les tourbillons de flammes; et que vous conduisant, pour ainsi dire, dans ces tristes demeures, je vous disse: Voyez couler ces torrens de larmes, écoutez ces voix gémissantes, ces cris, ces sanglots qu'enfante le désespoir; entendez ce tonnerre qui retentit jusque dans toutes les profondeurs de l'abîme; voyez ces éclairs redoublés, dont les sombres clartés poussent un jour affreux, qui renaît et qui fuit sans cesse; et les ministres cruels des vengeances célestes, acharnés sur leurs victimes; partout l'épouvante, l'effroi, la désolation.

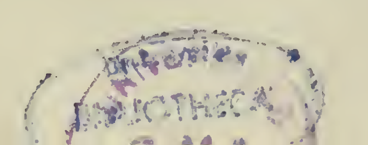
Cette supposition faite, je cherche quel en serait l'effet, ce que produirait ce tableau de l'Enfer, tracé avec le pinceau des Prophètes, avec toutes les couleurs de l'éloquence; et je trouve qu'il vous révolterait au point que vous crieriez à l'exagération; vous prendriez cette peinture de l'Enfer pour l'effet du délire d'une imagination échauffée, vous la traiteriez de fiction puérile, de fable ridicule; et moi, loin de m'offenser de ce jugement, je paraîtrais être le premier à le confirmer, je consentirais que vous regardassiez cette peinture comme fantastique et frivole. Mais en même temps je me servirais de ce jugement contre vous-mêmes, et je vous dirais: Hé bien! cette peinture de l'Enfer, qui vous paraîtrait si révoltante, si incroyable, ne serait cependant qu'une faible ébauche et comme un jeu en comparaison de la réalité; loin d'ajouter aux grandes vérités que je vous ai annoncées, elle ne ferait, au contraire, que les affaiblir. Pourquoi? parce qu'en effet, en vous disant que l'Enfer est l'ouvrage d'un Dieu irrité, je vous en ai plus dit que tout ce que l'esprit humain peut imaginer; et que la plus effrayante description de l'Enfer, tracée d'après l'imagination des hommes, n'est qu'une faible image de la colère de

Dieu, une ombre en comparaison de la réalité; parce que, ce qu'il y a de plus terrible ici, ce n'est ni tout ce que vous pouvez imaginer, ni tout ce que vous venez d'entendre; mais c'est de penser que tout ce que je viens de vous dire n'est rien encore, et qu'après avoir épuisé tout ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler dans l'Ecriture, il vous reste toujours à dire avec David: *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?* Seigneur, quel mortel peut mesurer votre colère, et connaître jusqu'où va la force de votre bras étendu sur le pécheur? Vous frappez, nous dit le Prophète, et la terre, ébranlée sur ses pôles, frémit jusque dans ses entrailles; vous soufflez, et la mer mugissante écume et bouillonne; vous regardez, et les montagnes fumantes fondent au feu de vos regards comme la cire à l'approche d'un brasier enflammé. Que sera-ce donc dans ces prisons éternelles, où sans cesse votre bouche enverra la malédiction et l'anathème, vos mains lanceront les flèches de votre colère et feront pleuvoir un déluge de maux? *Congregabo super eos mala, et sagittas meas implebo in eis.* Grand Dieu! votre courroux est un abîme ainsi que votre justice; ce qu'il vous a plu d'en révéler dans vos Ecritures porte dans nos ames la terreur; que sera-ce de ce que nous ne connaissons pas: *Quis novit?* Mais, pour achever de pénétrer nos cœurs de la crainte de ses châtimens, ne nous contentons pas d'avoir contemplé sa justice dans la nature et la rigueur des peines de l'Enfer; considérons-les encore dans leur durée, et disons: Justice de Dieu dans l'éternité des peines de l'enfer. Renouvelez votre attention. (Le même.)

Eternité des peines de l'Enfer.

Je dis que Dieu ne saurait ni abréger, ni révoquer, ni modifier l'éternité des peines de l'autre vie; et pourquoi? parce que cette éternité ne nous est point annoncée dans l'Ecriture comme une menace qui laisse toujours à celui qui la fait la liberté de se rétracter, mais comme un dogme capital, un des principes fondamentaux de la religion; en un mot, comme un article de notre foi: en sorte que ce dogme une fois ébranlé, tous les autres croulent, et il n'y a plus rien d'assuré dans l'Evangile. En effet, comment et dans quels termes cette éternité nous est-elle annoncée dans l'Ecriture? En même temps que les plus grands événemens, avec la fin des temps, le jugement futur, l'avénement de Jésus-Christ, les récompenses des justes. C'est en parlant de ces grands objets que Jésus-Christ y joint l'Enfer et

l'éternité malheureuse, pour nous apprendre qu'il est aussi certain que les peines de l'Enfer sont éternelles, qu'il est vrai que le monde doit finir, que Jésus-Christ doit venir, qu'il y aura un dernier jugement, que les récompenses des justes seront éternelles. Ce n'est donc point ici une peine comminatoire, c'est un dogme qui a pour garans tous les autres dogmes de la foi; ce n'est point seulement un maître qui veut épouvanter, c'est un juge qui statue et qui prononce; ce n'est point une menace, une vaine terreur qu'on veut inspirer, mais l'arrêt et la sentence définitive d'un Dieu dont la parole est sacrée et infaillible. Par conséquent, tout s'oppose en Dieu à ce qu'il y porte aucune modification : son immutabilité, parce qu'il n'a jamais varié, surtout dans ses châtimens; le péché du premier homme allume son tonnerre, il ne s'éteint plus, toute sa postérité est condamnée à la mort et à la douleur, et l'arrêt s'exécute, sans que la suite des siècles change rien à sa volonté suprême : sa vérité s'y oppose, parce qu'il s'y est engagé par serment, et que bien loin de laisser jamais entrevoir dans l'Ecriture qu'il veuille modifier l'éternité des peines, il déclare que tout passera, excepté sa parole; que le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de la loi ne s'efface : sa sagesse s'y oppose, parce que si la conjecture et l'interprétation sont permises sur un point de la loi, pourquoi ne l'étendrait-on pas à d'autres ? si c'est pour la durée des peines, c'est aussi pour leur nature; si c'est pour une partie, c'est peut-être aussi pour toutes; dès lors plus de principe, plus de dogme certain, et de toute la parole de Dieu, il ne restera que ce qui plaît au caprice de l'homme : sa sainteté enfin s'y oppose, parce que ce que Dieu doit avoir le plus en horreur, c'est le péché, Dieu et le crime, Dieu et le péché étant à jamais incompatibles. Or, ôtez l'éternité des peines, et la haine que Dieu a jurée au péché ne sera plus éternelle; par conséquent il faudra, dit saint Chrysostôme, qu'un jour Dieu place au même rang ceux qui l'ont toujours offensé et ceux qui l'ont toujours aimé, les plus grands saints avec les plus grands scélérats; ceux qui ont établi la religion avec ceux qui l'ont combattue, et qu'un jour on voie dans le ciel les tyrans à côté des martyrs, Néron avec saint Paul, Judas avec Jésus-Christ : *Stabit ergo cum Nerone Paulus, imò diabolus cum Christo;* blasphème aussi injurieux à Dieu qu'absurde aux yeux de la raison. Concluons donc qu'il est aussi certain que les peines de l'Enfer sont éternelles, qu'il est vrai que Dieu est vrai, sage, saint, immuable; et qu'il n'est pas plus libre de rien changer sur ce point, qu'il ne l'est de tromper et de manquer à sa parole. Car voilà dit Saint Grégoire, où tendent tous les raisonnemens des pécheurs



sous prétexte de garantir la bonté ou la grandeur de Dieu, ils ne craignent pas de le faire auteur du mensonge : *Dum satagunt perhibere misericordem, non verentur prædicare fallacem.*

Mais où est la justice qu'un péché d'un moment soit puni d'un supplice sans fin ? Seconde difficulté, que notre faible raison nous fait regarder comme le plus fort argument contre la réprobation éternelle, sans penser qu'il est faux, qu'il est même absurde de prétendre qu'il soit contre l'équité de punir un péché d'un moment d'un supplice sans fin. Pourquoi ? parce que, dans aucun crime, ce n'est jamais sa durée qu'on punit, mais sa nature, son énormité; et si celui qui a violé les lois et la justice des hommes pour un crime d'un instant est puni d'une mort et d'une infamie éternelles, que doit-ce être de celui qui a outragé la majesté divine, profané les lois les plus saintes ?

Et ne dites pas que ce parallèle n'est point juste, que cette sévérité de la justice humaine est nécessaire pour maintenir les droits de la société, la majesté des lois, l'ordre et l'économie politique; je vous répondrai : et le maintien de la religion, des devoirs envers Dieu, de son culte, de ses autels, de ses lois, que deviendra-t-il ? comment subsisteront-ils, sans cette éternité de peines ? J'en appelle aux libertins eux-mêmes; qu'ils nous disent par où a commencé le désordre de leur conduite ? N'est-ce pas toujours par le doute sur l'éternité malheureuse ? Quand est-ce qu'ils ont commencé à être tranquilles dans le crime et à braver toutes les lois de la religion ? N'est-ce pas lorsqu'ils n'ont plus craint, qu'ils n'ont plus vu devant leurs yeux l'éternité malheureuse ? Une fois que ce dogme commence à être ébranlé et à s'affaiblir dans une ame, que lui reste-t-il pour l'arrêter dans le torrent de l'iniquité ? C'est donc une suite infaillible et nécessaire que, perdant la crainte des jugemens éternels, elle se relâche à proportion de la pratique de tous ses devoirs, qu'elle les abandonne entièrement, et finisse par se perdre elle-même dans les opinions et les systèmes impies ? Il est donc impossible qu'il y ait un Dieu et une religion si vous détruisez l'éternité des peines; ou, pour mieux dire, il y aura un Dieu et point d'adorateurs; des autels et point de culte; une religion et point de disciples; des lois et point d'obéissance; et ce dogme qui paraît d'abord si incompréhensible, si injuste aux yeux de la raison, devient, à l'examen et à la réflexion, le plus juste et le plus nécessaire, comme la sauve-garde de la religion et le garant de toutes ses lois.

Mais ce qui semble rendre l'éternité évidemment injuste, c'est

qu'elle mettrait une égalité de peines là où il y aurait inégalité de crimes. Est-il juste, par exemple, que le païen qui a ignoré soit puni comme le chrétien qui a profané; que l'honnête homme qui n'a eu que des faiblesses soit traité comme l'impie qui n'a eu que des vices; l'impie comme l'athée; le débauché comme l'hypocrite; le voluptueux comme le sacrilége? C'est pourtant ce que produirait cette éternité de peines; elle est égale pour tous les coupables; elle confondrait tous les crimes, donc elle est injuste.

Prenez garde, chrétiens, voilà sur ce sujet, le plus grand effort de l'esprit; voilà le raisonnement qui au premier aspect paraît le plus convaincant, le plus invincible, et qui, cependant, un peu approfondi, devient une preuve de plus en faveur de l'éternité des peines; et comment? le voici: c'est que l'Ecriture a pris soin de distinguer différens degrés des peines de l'Enfer; elle nous avertit expressément qu'on demandera plus à celui qui aura plus reçu; qu'au jour des vengeances Tyr et Sidon seront traitées moins sévèrement que Bethsaïde; qu'au dernier jour ceux qui viendront des contrées éloignées, c'est-à-dire les plus infidèles, auront un sort plus doux, plus favorable que ceux qui, éclairés des lumières de la foi, les auront méprisées; qu'on éprouvera des souffrances dans la vie future à proportion qu'on aura eu de délices et de voluptés dans la vie présente; que les puissans en iniquités seront puissamment tourmentés: voilà ce que l'Ecriture a eu grand soin de nous apprendre en plusieurs endroits. Or, je demande pourquoi cette attention, si les peines n'avaient pas dû être irrévocablement éternelles? Si leur durée avait dû être proportionnée au crime, l'Ecriture, par ce seul mot, aurait mis à couvert la justice de Dieu; et il n'était plus besoin de nous avertir que chacun souffrirait en raison de son péché, ni de distinguer différens degrés de peines dans le royaume de la vengeance, comme différentes demeures dans la maison du Père céleste. La mesure du temps aurait répondu à tout, satisfait à toutes les difficultés, et l'Ecriture l'aurait expressément déclaré. Au contraire, elle nous assure qu'après ce siècle, il n'y a plus de rémission à espérer; que dans l'Enfer il n'y a nulle rédemption; que la mort dans le péché nous sépare à jamais de Dieu; donc, encore une fois, l'objection se tourne ici en preuve, et puisqu'il doit y avoir, selon l'Ecriture, inégalité dans les peines de l'autre vie, il n'y en a point dans la durée, et toutes les subtilités de notre raison, loin d'ébranler cette vérité, ne servent qu'à en mieux confirmer la vérité.

Mais venons au point essentiel: Dieu est bon, dit-on, il est

tout amour ; il est le Père, le Sauveur des hommes ; le moyen de penser, de concevoir qu'un père tendre et bienfaisant puisse livrer ses créatures à des tourmens éternels ? Le moyen ? c'est de comparer ses bienfaits avec ses châtimens ; ce que son amour a fait pour vous, avec ce que sa justice vous prépare ; et, par ce parallèle, voyez si la bonté même de Dieu ne devient pas une preuve de plus de l'éternité malheureuse. Oubliez donc, j'y consens, tout ce que vous venez d'entendre ; pour un moment ne pensons plus à l'Enfer, et regardez du côté du Calvaire : voyez-y un Dieu entouré de bourreaux, un Dieu dégradé, anéanti au point d'expirer dans le dernier supplice, un Dieu qui meurt pour vous sur une croix. Retournez maintenant à l'Enfer, et voyez-y le pécheur malheureux pour l'éternité, condamné à souffrir une éternité pour avoir rendu inutiles la mort et les souffrances d'un Dieu, pour avoir foulé à ses pieds son corps et son sang. Jésus sur la croix, le pécheur dans l'Enfer...... Je me tais : prononcez vous-même.

Et, en effet, pour mettre cette preuve dans tout son jour, remarquez, dit saint Bernard, que, quoique cette éternité de peines soit un mystère incompréhensible pour notre raison, sans elle la religion deviendrait presque incroyable, et serait un mystère en quelque sorte plus incompréhensible que cette éternité même. Supposons, en effet, que le péché n'eût point mérité des peines éternelles ; supposons que l'homme coupable envers son Dieu eût été assuré de rentrer en grace, et d'obtenir son pardon après un certain temps d'expiation dans l'autre vie, que devient alors ce grand bienfait de l'incarnation ? Où était la nécessité qu'un Dieu lui-même quittât le ciel, vînt s'incarner sur la terre, naître, souffrir et mourir pour le genre humain, si le genre humain n'avait point encouru une mort et un anathème éternels ? où serait ici la proportion entre la fin et les moyens, entre la dignité du Rédempteur et le fruit de la rédemption, entre le prix de la victime offerte et celui de la grace obtenue ? Quoi ! je vois des siècles entiers de miracles, de promesses, d'événemens pour annoncer un Messie; cent Prophètes envoyés aux hommes pour leur faire sentir la grandeur de leur malheur et la nécessité d'un libérateur ; un Dieu enfin qui vient se faire homme pour vaincre et terrasser les puissances de de l'Enfer ; c'est-à-dire tous les miracles à la fois, toutes les lois de la nature forcées, toute la puissance divine épuisée, pour ainsi dire ; le ciel et la terre dans l'étonnement, à la vue d'un Dieu réduit à toutes les bassesses de l'humanité; d'un Dieu dans une

crèche, sur une croix, dans un tombeau ; son sang répandu jusqu'à la dernière goutte pour le salut des hommes, et tant de prodiges sans autre objet que de délivrer l'homme d'une peine temporelle! Quoi! des mérites infinis de la part d'un Dieu incarné, pour n'effacer qu'une disgrace et un démérite bornés de la part de l'homme ; des souffrances infinies de la part d'un Dieu pour le péché de l'homme, et l'homme condamné seulement pour son péché à des souffrances passagères et finies ; un sacrifice infini dans sa nature, dans son prix, dans ses effets, tandis que dans l'homme il n'y aurait eu à expier qu'une offense limitée dans sa nature, dans ses suites, dans sa punition! Encore une fois, où serait l'égalité, la proportion, la convenance, j'ai presque dit, la sagesse et la grandeur de Dieu? Non, reprend saint Bernard, dans cette supposition je ne connais plus rien, ni dans la religion, ni dans le mystère de l'Incarnation; je n'y vois plus ni accord, ni harmonie, je n'y vois que le sang d'un Dieu versé presque inutilement et sans une raison suffisante. Mais lorsque je vois que l'offense que le péché fait à Dieu est infinie, que la haine de Dieu pour le péché est éternelle, qu'il y a entre Dieu outragé et l'homme coupable une séparation, un éloignement éternel et invincible pour l'homme; lorsque je vois tout le genre humain enveloppé d'une malédiction éternelle, plongé dans l'abîme d'une éternité malheureuse, des feux, un Enfer, des supplices éternels ; alors je conçois qu'un Dieu peut s'attendrir sur le sort de sa créature, qu'il ne faut rien moins que tout le sang d'un Dieu pour éteindre ces flammes éternelles, ouvrir le ciel, fermer l'Enfer ; en un mot, qu'il faut une grande victime et des mérites infinis pour arracher l'homme à des peines éternelles et infinies. Je comprends enfin que l'homme n'a plus le droit de murmurer, ni d'accuser la bonté divine, s'il retombe dans son premier malheur; qu'après tous ces miracles d'amour, de tendresse, de miséricorde incompréhensible de la part de Dieu dans le temps, sa justice a acquis le droit d'être incompréhensible dans l'éternité. Tout se lie alors, tout s'explique dans la religion ; la justice de Dieu reconnue, sa bonté sauvée, sa grandeur assurée ; et, pour croire l'Enfer il ne faut qu'un coup d'œil sur le Calvaire. (Le même.)

La colère de Dieu est sans bornes dans les Enfers.

Dieu nous préserve d'avoir à subir jamais tous les maux dont sa puissance est en état de frapper le pécheur! Dieu a des trésors in-

épuisables de châtiment et de colère; sa colère est sans bornes comme sa miséricorde. Si nous devons espérer dans l'une, nous devons aussi trembler des rigueurs de l'autre. Combien aujourd'hui disent, comme l'impie Pharaon : *Je ne sais pas qui est Dieu, je ne le connais point.* Ils apprendront un jour à le connaître. Ce n'est point la mer qui sera leur tombeau, comme elle le fut de ce prince et de toute son armée. C'est un abîme de feu, oui, de feu, à quoi le nôtre n'a rien de comparable; un océan enflammé qui les engloutira; ce sont des vagues brûlantes qui les envelopperont, semblables à des montagnes élevées sur leurs têtes, et sans cesse retombant sur leurs victimes pour les inonder, les écraser de leur poids, les pénétrer de profondes et cuisantes douleurs. Moins subtiles, moins cruelles sont les blessures du serpent attaché à sa proie. Rappelez-vous avec quelle fureur les feux de la fournaise de Babylone saisirent, pour les absorber, les malheureux que Nabuchodonosor y fit précipiter; ce n'était qu'un feu matériel et sensible; mais là, feu surnaturel qui brûle sans anéantir, et conserve ceux qu'il dévore. Quand les Prophètes nous parlent de ce jour terrible : *Le jour du Seigneur est*, disent-ils, *un jour inévitable et sans remède, un jour plein de colère et de fureur* [1]. Plus de secours à attendre; plus d'espérance ni de miséricorde; plus de Jésus-Christ; l'aspect de ce visage auguste et serein est interdit à jamais. De même que ceux qui sont condamnés aux mines se voient livrés à des geôliers impitoyables, qui écartent sévèrement de leur présence toutes les personnes qu'ils aimeraient encore à voir, et dont la vue adoucirait leurs supplices, ainsi les réprouvés n'ont sous leurs yeux que leurs éternels bourreaux. Les infortunés bannis de leur patrie, enchaînés à des travaux cruels, du moins il peut leur rester encore des amis, des proches, qui sollicitent en leur faveur et implorent de la clémence du souverain le terme ou l'allégement de leurs souffrances. Mais là il n'est pas possible: point de trêve, point de fin à des peines dont l'imagination elle-même ne saurait calculer l'énergie. Comment donc pourrions-nous les détruire, quand la parole et la pensée de l'homme ne peuvent les atteindre, moins encore les exprimer? Ici le feu anéantit en un moment le corps que l'on y jette; mais, dans les Enfers, on brûle, on souffre immortel et sans cesse se survivant à soi-même.....

Que deviendrons-nous donc dans cet épouvantable séjour? Je

[1] Is., XIII, 7.

dis nous, car je ne détache pas, mes frères, ma cause de la vôtre. N'abusez pas de mes paroles pour me répondre: Si, vous, qui êtes notre maître, notre guide, vous n'échapperez point à la condamnation, à quoi bon travaillerai-je, moi, à m'en garantir? Ce serait là, mes frères, une stérile et bien dangereuse consolation. L'Ange prévaricateur était d'une nature bien supérieure à la nôtre; c'était une intelligence spirituelle, son orgueil l'a précipité dans les enfers. Serait-ce, dites-moi, une consolation d'être associé à son châtiment? Le peuple égyptien voyait la main du Seigneur appesantie sur les grands du royaume; le deuil dans chaque maison, la mort entassant partout les victimes. Parce que la calamité était générale, la sentaient-il moins? Au contraire, fuyant cette épée de feu qui les poursuivait, ils allaient en foule trouver leur Pharaon pour le conjurer de renvoyer les Hébreux. Dites à un homme déchiré par une maladie aiguë que d'autres souffrent encore plus que lui, daignera-t-il seulement écouter une aussi inepte consolation? Occupé qu'il est du mal qui le tourmente il ne pense guère aux autres. Loin donc de votre pensée un aussi futile espoir. On peut bien, dans une légère douleur, chercher quelque adoucissement dans ces sortes de comparaisons; mais, quand le mal est à son comble, la souffrance l'absorbe l'ame tout entière, au point qu'elle n'a pas le loisir de se reconnaître elle-même, et devient inaccessible à toute consolation. Alors même l'aspect d'une douleur étrangère ne fait qu'accroître le désespoir; et c'est ce que témoigne assez ce *grincement de dents* dont il est parlé dans l'Evangile.

Ce langage vous fait peine; mais que voulez-vous que je fasse? Plût à Dieu que vous et moi nous vécussions de manière à n'obliger pas les prédicateurs de l'Evangile de traiter un semblable sujet! Mais, pécheurs comme nous le sommes, et endurcis dans le péché, il faut bien que nous cherchions à vous réveiller de votre funeste assoupissement, à vous inspirer une terreur et une tristesse salutaires. Et c'est là tout le but de ce discours. Hélas! s'il allait être encore infructueux, vous n'en seriez que plus sévèrement punis. Serviteurs rebelles aux menaces de votre maître, quel rigoureux châtiment n'auriez-vous pas à redouter de son juste courroux? Toutes les fois que nous vous parlons de l'Enfer, pénétrez-vous d'une sainte componction; bien loin d'en être attristés, vous éprouverez quelque joie à en entendre parler; comment? parce que l'effroi résultant de la pensée de l'Enfer, de ses feux dévorans, de ses horribles tortures, excitera dans vos cœurs le désir sincère

de les éviter, en vous tenant dans la défiance de vous-mêmes, en vous détachant de la terre, en vous donnant le courage de triompher de vos criminelles habitudes. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

S'il n'y avait pas d'Enfer, il n'y aurait point de frein contre le crime.

Nous avons sous les yeux le tableau journalier des plus effroyables calamités : ceux-ci meurent de faim, ceux-là sont consumés par de lentes maladies, d'autres traînent dans la misère leur déplorable existence, en proie à des maux sans consolation et sans remède. Où serait la justice de Dieu de punir ceux-ci, de laisser ceux-là impunis? Pourquoi, vous qui ètes pécheurs, n'ètes-vous pas du nombre des premiers? Si c'est sa bonté qui l'empêche de vous châtier, la même bonté ne devait-elle pas épargner les autres? Pourquoi donc ces châtimens qu'il appesantit sur les uns, quand les autres en sont exempts? Afin que l'aspect des supplices partiels qu'il fait subir à quelques uns apprenne à tous la vérité de ses menaces. Vous résistez à ses menaces tant qu'elles ne sont qu'en paroles; il produit sous vos yeux des témoignages éclatans de ses vengeances, afin que le spectacle des calamités étrangères vous apprenne ce que vous avez à craindre pour vous-mêmes. N'étaient-ce que des menaces que ce déluge dont il inonda la terre, que ces feux sous lesquels il engloutit Sodome, que ces eaux de la mer renversées sur l'armée tout entière des Egyptiens pour les ensevelir dans ses abîmes, que ces maux auxquels les Juifs furent livrés en punition de leur déicide? Jésus-Christ s'est vengé comme il l'avait prédit. *Pour ce qui est de ceux qui n'ont point voulu m'avoir pour roi*, *amenez-les ici*, avait-il dit, *et les tuez devant moi* [2]. Parce que les événemens qui ne sont plus sous nos yeux ne font plus d'impression sur nous, il les renouvelle de siècle en siècle pour inspirer aux générations contemporaines un salutaire effroi, et justifier l'avenir par les leçons du passé.

A la bonne heure, dites-vous, que l'on soit puni; mais par un supplice éternel, quand la faute a été si courte! Une telle rigueur peut-elle s'allier avc la bonté de Dieu? — Le paralytique de l'Evangile se trouvait perclus de tous ses membres depuis trente-huit ans. Quel était son crime pour avoir mérité un si long supplice? Pourtant il n'était pas innocent, puisque le Sauveur, en lui rendant la santé, lui dit : *Vous voilà guéri*, *ne*

[1] Hom. XLIII, *in Matth.* — [2] Luc, XIX, 27.

péchez plus[1]. — Mais à la fin il est guéri, tandis qu'il n'y a point ici, répliquez-vous, de remède à espérer. — Il est vrai, car c'est Jésus-Christ lui-même qui l'affirme : *Le ver qui les ronge ne meurt point; le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais*[2] : et encore : *Ceux-ci iront dans une vie éternelle, et ceux-là dans un feu éternel*[3]. Si donc il y a une vie qui ne doit plus finir, ni le supplice non plus ne peut plus finir, douteriez-vous de la vérité de sa parole ? Mais laquelle de ses prédictions est restée sans effet? Vous pécheriez sans en être punis! Jésus-Christ vous annonce le contraire; il vous a prédit que l'abus de ses graces serait châtié par les plus rigoureux supplices. Et quelles graces ne vous a-t-il pas ménagées pour échapper à ce châtiment terrible dont il vous menace! Régénération par le baptême, rémission de vos péchés, après le baptême, par la pénitence; facilité dans l'exécution de ses commandemens, pour en prévenir la violation : et quand vous perdez le fruit de son sang, vous vous étonnez d'être punis! Un Enfer éternel pour un crime d'un moment! A vous entendre, le démon lui-même n'aurait donc pas à subir, pour un crime d'un moment, les feux de l'Enfer, contre la parole de Jésus-Christ : *Allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon?* S'il n'y a point d'Enfer avec ses feux dévorans, il n'y a point non plus de châtiment pour le démon. Rebelles comme lui, nous avons donc à craindre d'être châtiés comme lui. Vous m'allez répondre : L'on conçoit un lieu de récompense pour les bons, on ne conçoit pas un lieu de supplices pour les méchans.— Voilà donc l'impudique et l'adultère traités de la même manière que celui qui aura vécu dans l'innocence et dans la sainteté! Néron sur la même ligne que Paul. Je dis plus : Le démon lui-même, insultant l'Apôtre, est mieux traité que lui. Les démons eux-mêmes n'oseraient point tenir un pareil langage; car vous les entendez, dans l'Evangile, dire à Jésus-Christ : *Etes-vous venu nous tourmenter avant le temps?* Pourquoi publieraient-ils qu'il y a des tourmens s'il n'y en avait point? et comment se fait-il que vous ne craigniez pas ce qui fait trembler les démons?

S'il n'y avait point d'Enfer, quel frein y aurait-il contre le crime ? Si nous voyons aujourd'hui ceux qui croient à la vérité d'un jugement à venir, d'un lieu de supplices éternels pour les méchans, ne renoncer qu'avec peine à leurs criminelles habitudes, que serait-ce s'ils étaient affranchis de cette crainte, lorsque non-seule-

[1] Jean, v, 14. — [2] Marc, ix, 43. — [3] Matth., xxv, 46.

ment ils n'auraient plus d'inquiétude à cet égard, mais qu'ils auraient droit d'espérer le royaume du ciel pour récompense d'une vie passée dans le crime? (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Le feu de l'Enfer est éternel.

Tremblez, mes frères, à la menace de ce mot terrible : *Un feu qui ne s'éteindra jamais.* Un feu, dites-vous, qui ne s'éteindra jamais! Comment cela se peut-il faire? Mais comment se fait-il que le soleil qui est sous vos yeux soit toujours ardent et qu'il ne s'éteigne jamais? Un feu qui brûle sans se dévorer? Rappelez-vous le buisson ardent que Moïse vit sur le mont Sinaï. Si donc vous voulez éviter ce feu si redoutable, faites-vous de sa miséricorde un rempart qui vous défendra contre ses atteintes. Croyez bien ce que nous vous disons, et vous ne serez pas à même de voir la lueur de cet horrible incendie; mais, si vous vous obstinez dans votre incrédulité, vous n'éviterez pas d'en faire une personnelle expérience. Croyez, et vivez en conséquence; car il ne vous suffirait pas de le croire; les démons eux-mêmes croient et ils tremblent. Ils n'en sont pas moins tourmentés dans ces flammes dévorantes. Vous vous réunissez dans nos églises, n'est-ce que pour y entrer? Si vous n'en rapportez pas quelque fruit, votre assiduité même ne servira de rien. Sont-ce les maîtres qui vous manquent? Vous avez ici et les Prophètes et les Apôtres, et les Patriarches, et tous les Justes, de qui nous vous proposons la vie pour modèle. Mais qu'arrive-t-il? Après que vous avez chanté machinalement quelques psaumes, récité quelque prière sans piété, et comme au hasard, vous croyez en avoir assez fait pour vous sauver. N'entendez-vous pas ce que dit le Prophète, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de son Prophète : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi* [2]? Oracle effrayant! voulez-vous y échapper? Effacez de votre esprit ces caractères de mort que le démon y a gravés, ces affections mondaines qui vous assiègent continuellement; apportez ici un cœur libre, dégagé de ces tumultueuses dissipations, afin que j'y puisse imprimer sans obstacle ce dont je demande à le pénétrer. Je n'y vois que des caractères de mort, imprimés par la main de l'ennemi, l'avarice, les rapines, l'artifice, l'envie, les jalousies, tous caractères étrangers et confus qui me sont inconnus, rien de ce que je m'efforce d'y graver par mes

[1] Hom., XXV, *in Epist. ad Rom.* — [2] Is., XXIX, 13.

exhortations; et quand j'ai pu parvenir à en imprimer de nouveaux, par l'Esprit de Dieu, vous allez bientôt après vous remettre à l'école du démon, afin qu'il y retrace les siens. (Saint Chrysostôme [1].)

Péroraison.

Ecoutez, ô vous dont le cœur est brûlé par des flammes impures; écoutez, vous tous qui vivez dans le péché. Toutes les fois qu'une parole obscène ou déshonnête viendra se présenter sur vos lèvres, rappelez-vous ce grincement de dents, dont l'Evangile vous menace; et la pensée de l'Enfer sera un frein qui vous arrêtera. Montez au Calvaire; voyez tout ce que vous avez coûté à Jésus-Christ, pour vous arracher à la mort éternelle, et pensez aux conséquences terribles qu'entraînerait votre ingratitude. Que la tentation du bien d'autrui vous surprenne : prêtez l'oreille à cette effroyable sentence du juge: *Qu'on lui lie les pieds et les mains, qu'on le jette dans les ténèbres extérieures* [2]; et votre avarice s'amortira. Vous êtes livré à l'intempérance; écoutez le mauvais riche crier des enfers : *Père* Abraham, envoyez Lazare, afin que du bout du doigt il me rafraîchisse la langue qui brûle dans ces flammes, sans que néanmoins je reçoive cette consolation. Cette salutaire pensée vous ramènera à la sobriété. Vous recherchez les plaisirs et les délicatesses : représentez-vous cette éternité, ces angoisses; et vous renoncerez à vos sensualités. L'amour de l'argent ferme vos mains aux supplications du pauvre : entendez les vierges folles demander vainement qu'on leur ouvre la porte du festin nuptial, et vous apprendrez à être compatissant et libéral envers les pauvres. Vous êtes engourdi dans les langueurs de l'oisiveté : rappelez-vous le serviteur châtié pour avoir enfoui son talent, et une sainte ferveur remplacera votre léthargie accoutumée. Pensez, pensez tous, qui que vous soyez, à ce ver qui ne meurt point, à ce feu qui ne se consumera jamais; et vous ne trouverez plus, ni le péché invincible, ni les commandemens de Dieu si difficiles. Eussiez-vous mille morts à souffrir pour éviter l'Enfer, n'hésitez pas. Point de sacrifice qui doive vous coûter pour mériter un jour de jouir de la gloire de Jésus-Christ. (Saint Chrysostôme [3].)

[1] Hom. XI, *in Matth.* — [2] Matth., XXII. — [3] Hom. XI, *in Epist. ad Cor.*

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR L'ENFER.

EXORDE.

Mortuus est autem et dives, et sepultus est in Inferno.

Or, le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'Enfer. (*Luc*, c. 16.)

C'est le triste sort d'un riche du monde, dont il était parlé dans l'Evangile d'hier, et je ne fais pas difficulté de le reprendre aujourd'hui, ce même Evangile, pour en tirer un des plus terribles, mais des plus importans sujets que puissent traiter les prédicateurs dans la chaire de vérité. Il mourut, ce riche, ce mondain, comblé de biens dans la vie, et comblé même d'honneurs après la mort; car il est à croire qu'on lui fit de magnifiques funérailles, qu'on porta son corps en pompe et en cérémonie, qu'on lui érigea un superbe mausolée; et peut-être, tout pécheur qu'il avait été, se trouva-t-il encore des orateurs pour faire publiquement son éloge, et pour lui donner la gloire des plus grandes vertus. Mais le malheur pour lui, et le souverain malheur, c'est qu'au même temps que les hommes l'honoraient sur la terre, on lui rendait ailleurs justice; et que son ame portée devant le tribunal de Dieu y reçut l'arrêt de sa condamnation, et fut tout à coup comme ensevelie dans l'Enfer : affreuse image de ce qui n'arrive que trop communément aux riches et aux grands du siècle! *Mortuus est autem et dives et sepultus est in Inferno.* Que ne puis-je, chrétiens, en vous représentant toute l'horreur de cette damnation éternelle, vous apprendre à la craindre et à l'éviter! Prêcher l'Enfer à la cour, c'est un devoir du ministère évangélique, et à Dieu ne plaise que, par une fausse prudence, ou par un lâche assujétissement au goût dépravé de ses auditeurs, le prédicateur passe une matière si essentielle, et ce point fondamental de notre religion! N'est-ce pas même à la cour, plus que partout ailleurs, que cette grande matière doit être traitée, et traitée dans toute sa force, puisque c'est à la cour qu'on est le plus exposé à la malheureuse destinée du

mauvais riche ? Je ne viens point vous donner de vaines terreurs ; je ne prétends rien exagérer, ni rien outrer. Dans la chaire sainte où je parle, il n'est jamais permis de le faire, et la vérité que je vous annonce est déjà si terrible par elle-même, qu'il suffit, pour vous remplir d'une salutaire frayeur, de vous la proposer dans la simplicité de la foi ; c'est ce que je vais faire dans ce discours, après que nous aurons salué Marie : *Ave, Maria.*

C'était une question que Dieu faisait autrefois à Job, si jamais les portes de la mort lui avaient été ouvertes, et s'il avait vu ces prisons ténèbreuses où les ames criminelles doivent éternellement subir les rigoureux châtimens de sa justice : *Numquid apertæ sunt tibi portæ mortis et ostia tenebrosa vidisti*[1] ? Peut-être ce saint homme, tout éclairé qu'il était, ne put-il répondre à cette demande ; car l'Ecriture nous apprend que Jésus-Christ seul devait ouvrir ces portes de l'Enfer et de la mort ; et c'est ainsi qu'il s'en est déclaré lui-même dans l'Apocalypse, en nous disant qu'il a dans les mains les clefs de la mort et de l'Enfer: *Ego habeo claves mortis et Inferni*[2]. Mais depuis que cet Homme-Dieu nous a apporté ces clefs mystérieuses, depuis qu'il nous a fait l'ouverture de ces lieux de ténèbres, et que, par les divins oracles de son Evangile, il nous a révélé tout ce qui se passe dans la triste demeure des damnés, il ne tient qu'à nous d'en avoir une connaissance parfaite. Si donc maintenant Dieu nous demandait à nous-mêmes : *Numquid apertæ sunt tibi portæ mortis, et ostia tenebrosa vidisti ?* Avez-vous vu cet abîme où je tiens les impies enfermés, pour exercer sur eux toutes mes vengeances ? nous serions inexcusables de ne pas lui répondre : Oui, Seigneur, je l'ai vu ; je l'ai considéré, j'en ai fait le sujet de mes plus sérieuses réflexions, et j'en ai tiré toutes les lumières qui peuvent servir à la conduite de ma vie. C'est ce que je veux encore aujourd'hui, chrétiens, vous remettre sous les yeux pour l'édification de vos ames ; je veux vous faire voir ce que c'est que l'Enfer, en quoi consistent les tourmens de l'Enfer, quels sont les propriétés essentielles des tourmens de l'Enfer ; et parce que ce sujet est infini, je me borne à la pensée du Pape Innocent III, dans son excellent *Traité du mépris du monde*, où il nous dit que les réprouvés souffrent en trois manières différentes ; savoir : par le souvenir du passé, par la douleur du présent, et par le désespoir d'obtenir jamais grace dans l'avenir : *His vermis tripliciter lacerans affliget memoria, torquebit angustia, sæva turbabit pœnitentia.*

[1] Job., 38. — [2] Apoc., 1.

Le souvenir du passé les déchire, la douleur du présent les accable, la vue de l'avenir les désespère. En trois mots, voilà le partage de ce discours: état malheureux du réprouvé que le passé déchire par les plus mortels regrets, que le présent accable par la cruelle douleur, que l'avenir désole par le plus affreux désespoir; est-il un sujet plus digne de votre attention ? (BOURDALOUE; *Sur l'Enfer.*)

Le souvenir du passé déchire le pécheur en Enfer.

C'est le souvenir du passé qui doit faire la première peine des ames réprouvées : souvenir qui les tourmentera vivement, qui les tourmentera éternellement, qui les tourmentera sans interruption et sans relâche, qui les tourmentera sans partage et sans division, qui les tourmentera en toutes les manières qu'un Dieu, aidé de sa toute-puissance, est capable de lui suggérer; mais ce qu'il y a de plus déplorable, qui n'aura point d'autre effet, en les tourmentant, que de les faire souffrir et de les tourmenter. Voilà, chrétiens, la première idée que je conçois de l'état d'une ame dans l'Enfer, et de sa réprobation. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua* [1] : Souvenez-vous, mon fils, dit Abraham au riche malheureux, que vous avez eu les biens de la vie ; mais souvenez-vous en même temps de l'abus que vous en avez fait. Deux vues, reprend saint Chrysostôme, bien affligeantes pour un damné. La vue des biens dont il aura fait un si criminel usage, et la vue des maux qu'il aura commis. L'une et l'autre, suivant le dessein de Jésus-Christ, également nécessaires pour arrêter les emportemens de nos passions, et pour nous affermir dans les voies de la sagesse chrétienne.

Première vue qui tourmentera le réprouvé : les biens de la terre qu'il possédait, et dont il faisait le prétendu bonheur de sa vie, mais qui, par le plus triste changement, feront son supplice et lui causeront les plus mortels regrets; ce ne sera pas de les avoir perdus; car, quelque attachement qu'il y ait eu, il ne sera pas en état d'en être touché, et n'en connaîtra que trop la vanité et le néant, mais de les avoir aimés préférablement à son salut éternel, mais de s'en être servi contre Dieu, mais de les avoir employés à se perdre soi-même. Ah! dira ce riche, déchiré du plus cruel et du plus vif repentir, car c'est ainsi que le Saint-Esprit fait parler les réprouvés dans l'Écriture : Si j'avais ménagé selon Dieu ces biens de la fortune; si, confor-

[1] Luc., 16.

mément aux lois du Christianisme et aux obligations de mon état, j'en avais assisté les pauvres ; si, par un zèle de religion et de charité, je les avais partagés entre Jésus-Christ et moi; si, les regardant comme des talens dont je n'avais que la simple administration, je les avais fait profiter, en les appliquant aux œuvres de miséricorde et de piété; si, comme un dispensateur fidèle, j'en avais rapporté le fruit au service et à la gloire du maître de qui je les tenais, et qui me les avait confiés; ces biens, dont la mort m'a dépouillé, seraient maintenant pour moi un trésor de mérites et un fonds de bonheur pour l'éternité. Les hommes m'en loueraient sur la terre, et Dieu m'en récompenserait dans le ciel. Mais parce qu'un désir insatiable d'amasser et d'avoir me les a fait retenir impitoyablement malgré les misères de tant de pauvres, à qui je n'en ai point fait part; mais parce qu'un luxe immodéré, et sans autre règle que l'esprit du monde, me les a fait prodiguer en des dépenses vaines et superflues; mais parce qu'un assujétissement honteux à mes sens me les a fait consumer en des excès et en des intempérances criminelles; mais parce qu'une détestable ambition de me pousser et de m'élever, ou une passion aveugle d'enrichir des enfans et des héritiers qui sont aujourd'hui des libertins, et peut-être des ingrats, me les a fait rechercher contre toutes les lois de la justice et aux dépens de ma conscience, il faut que ces mêmes biens, où je mettais toute mon espérance et toute ma félicité, deviennent mes propres bourreaux.

Pensée d'autant plus désolante, que, faisant ensuite la plus triste comparaison, il se retracera l'idée de ce souverain bien qu'il aura perdu, et pourquoi? pour des biens périssables et passagers. Cette conviction sensible qui lui restera, et qui lui sera toujours présente, qu'il a perdu son vrai bien, son unique bien, pour de faux biens, et même de faux biens dans l'estime des hommes, pour un vain intérêt qui l'a aveuglé, pour un honneur chimérique et imaginaire dont il s'est entêté, pour un plaisir sensuel et brutal à quoi il s'est abandonné; le dépit mortel qu'il en concevra contre lui-même, et qui lui fera dire avec bien plus de sujet qu'au fils de Saül : *Gustans gustavi paululum mellis*, *et ecce morior* [1]; pour quelques douceurs que j'ai goûtées, quelques plaisirs que ma raison me disputait, et dont ma conscience m'a presque ôté, par ses reproches, tout le sentiment, je me vois condamné à boire le calice de la colère de Dieu, ce calice de fiel et d'amertume, ce calice

[1] I, Reg. 14.

qu'il a détrempé dans sa fureur, et qu'il réserve à ses ennemis : tout cela, encore une fois, fera connaître dans son ame ce ver intérieur qui le rongera : *Recordare, quia recepisti bona in vita tua.* Ainsi nous nous servons dans la vie des biens de Dieu contre Dieu; et Dieu, à son tour, s'en servira contre nous; et, comme nous en faisons les instrumens de notre malice pour l'offenser, il en fera, dit saint Grégoire, les instrumens de sa justice pour nous punir. Et cela, comment? toujours par la pensée et le souvenir : *Recordare.*

Mais si l'abus des dons naturels et des biens de la terre doit faire dans l'ame du pécheur une impression si violente, que sera-ce de l'abus des graces et des dons surnaturels, qui, pesé au poids du sanctuaire de Dieu et par rapport à la damnation, aura des conséquences encore bien plus funestes? Car, qui peut dire quelle sera la désolation d'un réprouvé, lorsqu'il se représentera à lui-même (or, il se le représentera toujours) combien de secours, combien de moyens de salut il se sera rendus inutiles, combien de lumières il aura étouffées, combien d'inspirations il aura rejetées, combien de sacremens il aura négligés ou profanés; à combien d'instructions, à combien de remontrances il sera endurci; à combien d'exemples il aura été insensible, soit par une force d'esprit prétendue, dont il se piquait dans son impiété, soit par une lâcheté et une délicatesse qu'il ne s'est jamais efforcé de vaincre? Ah! si j'avais seulement été fidèle à une partie de ces graces dont Dieu me prévenait; si j'avais, pour suivre la voix qui m'appelait, et qui m'appelait si souvent, qui m'appelait si fortement, renoncé à l'esclavage du monde et de la chair, je me serais sanctifié, j'aurais part à l'héritage des enfans de Dieu, je possèderais avec eux le même royaume : mais parce que je les ai reçues en vain, ces graces si précieuses, parce que je les ai reçues avec indifférence et sans aucun retour, parce que je les ai méprisées, parce que je les ai même combattues, et que par mon obstination elles ne m'ont pas attiré ni converti à Dieu, elles s'élèvent contre moi pour me persécuter et pour venger Dieu. Au lieu de ces saintes tristesses, au lieu de ces saints remords, au lieu de ces contritions salutaires et vivifiantes qu'elles devaient exciter dans mon cœur, elles me causent à présent des remords, mais des remords qui me déchirent; elles me causent des tristesses, mais des tristesses qui m'accablent; elles me causent des repentirs, mais des repentirs qui me percent, qui me transportent, qui vont jusqu'à la fureur, jusqu'à la rage : *Recordare.*

Or, puisque Dieu fera servir jusqu'à ces graces pour tourmenter le pécheur, jugez de là ce qu'il aura à souffrir, ce pécheur réprouvé, du souvenir et de la vue de ses crimes, dont la propriété la plus naturelle est de devenir le supplice de ceux mêmes qui les ont commis. Non, non, dit saint Chrysostôme, il ne faudra point de démons, point de spectres pour faire de l'Enfer un lieu de tourmens. Ce que chacun y apportera de crimes, voilà les démons auxquels il sera livré. Ces impuretés abominables, ces injustices énormes, ces profanations des choses saintes, ces mépris déclarés de Dieu, ces haines invétérées contre le prochain, ces perfidies et ces trahisons, ces artifices de l'hypocrisie, ces scandales de l'athéisme, ces emportemens de la vengeance, ces raffinemens de la médisance, ces noires impostures de la calomnie, tant d'autres iniquités dont je ne puis faire le dénombrement, ce sont là les monstres qui investiront le réprouvé qui l'assiègeront, qui le saisiront des plus vives frayeurs.

Et il n'est pas absolument nécessaire d'être chrétien pour être persuadé de ce que je dis, puisque les païens eux-mêmes l'ont reconnu, et qu'ils en ont fait la matière de leurs fables. Or, ce que nous appelons leurs fables, comme remarque fort bien saint Augustin, n'était au fond rien autre chose que les mystères les plus sublimes de leur théologie, et les principes les mieux établis de leur morale. Ils ne les proposaient aux peuples que sous des fictions; mais ces fictions renfermaient la même vérité que la foi nous enseigne; et, malgré le libertinage des athées qui vivent aujourd'hui parmi nous, ces infidèles du paganisme nous rendent un témoignage tout conforme à celui des Prophètes et des Apôtres, savoir : qu'il y a un Enfer, et qu'une des grandes peines de l'Enfer sera d'avoir péché et de s'être souillé de crimes dans la vie : *Recordare.*

Mais ces rimes ne seront plus, il est vrai, reprend saint Bernard, ils ne [seront plus dans la réalité de leur être, mais ils seront encore dans la pensée et dans le souvenir. Or, c'est par le souvenir et par la pensée qu'ils feront souffrir une ame réprouvée de Dieu : *Transierunt a manu, sed non transierunt à mente.* Ils ne seront plus, ajoute ce Père, mais ils auront été, et il ne sera plus au pouvoir ni du pécheur ni de Dieu même, qu'ils n'aient pas été. Or, ils ne tourmentent ni dans l'Enfer ni sur la terre, que parce qu'ils ont été; et de là vient qu'ils tourmentent lors même qu'ils ne sont plus, ou plutôt qu'ils ne commencent à tourmenter que quand ils ne sont plus. Et parce que n'être plus et avoir été sont les deux termes infinis qui égale-

ront l'éternité de Dieu, et qui subsisteront dans leur manière de subsister autant que Dieu sera Dieu, ces crimes, qui ont été et qui ne seront plus, auront, s'il m'est permis de parler ainsi, une activité éternelle dans l'Enfer pour tourmenter le réprouvé. Ils ne l'ont contenté qu'un moment pendant qu'il les commettait, et ils le tourmenteront éternellement quand il ne les commettra plus : Pourquoi? belle raison de saint Augustin ; parce que chaque chose, dit-il, agit selon l'étendue de sa durée. Or, le présent qui fait le plaisir du pécheur, combien est-il présent? un instant, et rien davantage ; et voilà pourquoi le pécheur l'a si peu goûté ; au lieu que le passé qui le tourmentera sera toujours passé, et que, comme passé, n'ayant point de fin, il faudra, par une nécessité indispensable, qu'il se fasse toujours sentir : *In æternum ergo necesse est cruciet,* conclut admirablement saint Bernard, *quod in æternum te fecisse memineris.* Voyez, poursuit-il, ce qui arrive tous les jours à une ame innocente, lorsque, par une fragilité malheureuse, elle vient à oublier Dieu et à s'oublier elle-même. Cette femme avait de l'honneur, elle avait aimé jusque-là son devoir; mais enfin une poursuite opiniâtre l'a fait succomber : quel repentir, quelle douleur, quelle confusion de sa lâcheté, quelle horreur de son crime! Elle voudrait le pouvoir racheter aux dépens de mille vies ; et si la chose était encore au point d'en délibérer, il n'y aurait point de mort qu'elle n'acceptât plutôt que de donner un si criminel et un si honteux consentement ; mais il n'y a plus de retour, et toujours il sera vrai qu'elle s'est abandonnée à l'infamie et à l'opprobre du péché. Voilà ce qui produit et ce qui entretient ce fonds d'amertume qu'elle porte quelquefois jusqu'au tombeau. Voyez ce qui arrive à un homme emporté, lorsque, dans l'ardeur de sa passion, il commet une action noire, un homicide, un assassinat ; à peine a-t-il fait le coup, que son esprit se trouble, que ses sens s'égarent, qu'il n'a plus de paix, presque plus de raison. Que ne ferait-il pas, que ne donnerait-il pas, que ne serait-il pas prêt à endurer pour être encore à commettre ce qu'il a commis, et ce qu'il n'est plus en état de réparer? Or, ce n'est là qu'une figure, qu'une ombre de l'Enfer ; parce que d'avoir péché sera quelque chose d'éternel, il faudra, par une dure mais juste loi, que le tourment le soit aussi, et que l'ame soit malheureuse pour jamais, parce qu'elle ne cessera jamais de se souvenir qu'elle a été un moment coupable : *Nam etsi facere in tempore fuit, sed fecisse in æternum manet.* Qui serait

bien pénétré de cette pensée, de quel œil envisagerait-il le péché, et qu'épargnerait-il pour s'en préserver?

Ajoutez que les crimes de la vie et tant de désordres se présenteront tous à la fois aux yeux du réprouvé, et tous à la fois le tourmenteront. Il ne les a commis que par intervalles et par succession, aujourd'hui l'un, demain l'autre; s'il y a donc senti quelque douceur, ce n'a été que par parties; mais, dans son tourment, il n'y aura ni succession ni partage; Dieu le ramassera tout entier dans chaque instant; et ses crimes qui, considérés comme présens, se trouvent dispersés dans une longue suite de jours, de mois, d'années, se réuniront tous dans le passé, parce qu'il sera vrai en même temps de dire qu'ils sont tous passés. Ainsi tous, par une vertu indivisible, ils concourront à l'effet malheureux de la damnation: or imaginez-vous ce qu'ils seront tous ensemble, puisqu'un seul suffirait pour former l'Enfer? Ah! chrétiens, ne vous rebutez pas de la supposition que je vais faire; peut-être blessera-t-elle la délicatesse de vos esprits; mais plût à Dieu que par là même elle pût vous inspirer une sainte horreur de la corruption de vos cœurs! Si l'on venait à remuer une eau bourbeuse et dormante, et qu'exposant devant vous toutes les immondices qu'elle renferme on vous forçât à en soutenir toujours la vue, ce serait pour vous, non pas un spectacle, mais un supplice, mais un martyre aussi rigoureux qu'humiliant. Or, telle, et bien plus insoutenable encore, est la peine que Dieu réserve, dans l'Enfer, à une ame, par exemple, sensuelle et impudique. Il lui fera voir du même coup d'œil tout ce qu'il y a eu dans elle, par la concupiscence de la chair, de plus sale et de plus infect. Consentemens secrets, désirs criminels, espérances conçues, occasions cherchées, commerces scandaleux, entretiens lascifs, libertés, regards, dissolutions, mollesses, il lui rendra tout cela présent; et, la fixant à cet objet dont rien ne pourra plus la détourner: Regarde, lui dira-t-il à chaque moment de l'éternité, voilà les suites de ton incontinence, voilà ce qu'a produit ton cœur.

Que concevez-vous de plus intolérable que ce monstrueux amas d'impuretés? Jugez-en par ce que nous éprouvons dans ces revues plus générales et plus exactes de nos consciences. Quelle honte quand tout à coup cette innombrable multitude de péchés se développe devant nos yeux! Mais si cette honte, toute surnaturelle et toute divine qu'elle est; si cette honte, lors même qu'elle est l'effet de la grace, lors même qu'elle est le principe de notre réconciliation avec Dieu, nous tient lieu néanmoins de peine, et

d'une peine que nous cherchons tous à éviter, que sera-ce de la honte des réprouvés et du sentiment qu'ils en auront? Ah! Seigneur, s'écriait David, dans la ferveur de sa pénitence, je ne puis plus vivre, et je suis hors de moi-même, quand je considère mes iniquités, et que je les vois multipliées à l'infini; j'en suis ému jusque dans la moelle de mes os: *Non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum* [1]. C'était un roi, chrétiens, et un roi dans la prospérité, un roi élevé au plus haut degré de la félicité humaine; cependant il était troublé, il était saisi, il était consterné à la vue de cette affreuse scène qui lui retraçait ses égaremens et ses désordres. Concluez donc quel sera l'état d'une ame qui, enlevée de la terre, et d'ailleurs bannie du séjour de sa béatitude céleste, se trouvera comme toute recueillie dans le souvenir de son péché; aura incessamment cette pensée: J'ai péché; se dira incessamment à elle-même: J'ai péché, et y pensera, et se le dira, sans jamais le pouvoir détruire, ce péché qu'elle haïra, qu'elle abhorrera comme la source irrémédiable de son malheur! (BOURDALOUE.)

Le présent accable le pécheur dans l'Enfer par la plus cruelle douleur.

Un des souhaits de saint Bernard, et ce qu'il demandait avec plus d'ardeur expliquait ces paroles du Prophète: *Descendant in Infernum viventes* [2], c'était que les pécheurs descendissent en esprit et par la pensée dans l'Enfer; ne doutant pas que la vue de cet affreux séjour et des tourmens qu'on y endure ne dût faire la plus vive impression sur leurs cœurs, et convaincu qu'il n'y avait point de moyen plus assuré pour ne pas tomber, après la mort, dans ce lieu de misères, que d'y descendre souvent par la réflexion pendant la vie: *Descendant in Infernum viventes, ne descendant morientes.* Mais pour l'entier accomplissement du souhait de saint Bernard, il faudrait, chrétiens, que nous y pussions descendre avec les mêmes connaissances, et, s'il était possible, avec la même expérience que les damnés, afin d'en pouvoir juger comme eux, et d'en tirer en même temps des conséquences qui leur sont désormais inutiles, mais qui nous peuvent être encore si salutaires. Car de descendre en esprit dans l'Enfer avec des lumières aussi faibles que les nôtres, avec une imagination aussi dissipée que la nôtre, surtout avec une insensibilité pour les choses de Dieu aussi prodigieuse que la nôtre, c'est presque faire sans fruit ce que saint Bernard se proposait comme un des remèdes les plus

[1] Ps. 37.

efficaces pour nous ramener de nos égaremens et nous corriger de nos désordres. Ah ! dit saint Augustin, qui pourrait maintenant comprendre ce que comprend un damné? qui pourrait avoir, dans une profonde méditation, les mêmes idées qu'il a de son état présent au milieu des flammes? Tâchons de les avoir, chrétiens; et puisque ce n'est pas encore assez pour nous de descendre spirituellement dans l'Enfer, entrons dans les sentimens d'une ame réprouvée, substituons ses lumières aux nôtres, et reconnaissons combien c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant: *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*[1]. Que fait-elle, cette ame malheureuse, ou en quel état est-elle? Elle se voit séparée de Dieu, elle se voit au milieu d'un feu dont elle est la triste victime. Double peine : l'une et l'autre parfaitement représentées par Jésus-Christ dans le riche de l'Evangile.

Elle se voit séparée de Dieu ; voilà l'essentiel et comme le fond de sa réprobation. *Elevans autem oculos suos quum esset in tormentis, vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus*[2] : Ce riche, dit le Sauveur du monde, du lieu de son tourment levant les yeux, aperçut de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Il le voyait, ce saint patriarche, dans un éloignement infini : *a longe;* et c'est ce qui le désolait. Il s'en voyait séparé par un chaos, c'est-à-dire, par une vaste distance; tellement qu'entre Abraham et lui il ne pouvait plus y avoir nulle communication. *Magnum chaos inter vos et nos firmatum est*[3]; et c'est ce qui le désespérait. Or, s'il se voyait si loin d'Abraham, il se voyait encore, dit saint Ambroise, bien plus éloigné de Dieu : *Si Abraham a longe, quanto longius a Deo;* et cette séparation de Dieu était bien encore un autre supplice pour lui.

Car, qu'est-ce que d'être séparé de Dieu? Ah! chrétiens, quelle parole! la comprenez-vous? Séparé de Dieu! c'est-à-dire, privé absolument de Dieu! Séparé de Dieu! c'est-à-dire, condamné à n'avoir plus de Dieu, si ce n'est un Dieu ennemi, un Dieu vengeur! Séparé de Dieu! c'est-à-dire, déchu de tout droit à l'éternelle possession du premier de tous les êtres du plus excellent de tous les êtres, du souverain Être qui est Dieu! Peine, dit saint Bernard, qui ne se peut mesurer que par l'infinité de Dieu, puisque cette peine est la privation de Dieu même, et par conséquent qu'elle est grande à proportion que Dieu est grand : *Hæc enim tanta pœna, quantus ille.* Ainsi, comme Dieu disait à un juste, dans l'Ecriture : *Ero merces tua magna ni-*

[1] Hebr., 10. — [2] Luc., 16. — [3] Ibid., 16.

mis [1] : C'est moi-même qui serai ta récompense; et je la serai en me donnant à toi, parce que je n'ai rien de plus grand ni de meilleur à te donner que moi-même. Il pourra dire à un réprouvé : C'est moi qui serai ton supplice; et je le serai en t'éloignant de moi, car je n'ai rien, dans les trésors de ma colère, de plus formidable que cet éloignement et cette entière réparation de moi-même. En effet, chrétiens, ces trois pensées que le réprouvé aura toujours présentes : Dieu n'est plus à moi, et je ne suis plus à lui; Dieu n'est plus dans moi, ni avec moi, et je ne suis plus dans lui, ni avec lui : ces trois affligeantes pensées ne seront-elles pas capables de faire son enfer; or, c'est ce qui se vérifiera, ce qui s'accomplira dans autant de créatures que Dieu en réprouvera. Du moment que Dieu prononcera à une ame ce redoutable arrêt : Retirez-vous, il se dépouillera, pour ainsi dire, de tous ses droits sur elle, hors ceux que la nécessité de son domaine ne lui permettra pas d'aliéner; et cette ame, si je puis encore parler de la sorte, perdra elle-même tous ses droits sur Dieu. Ame, non seulement indigne de le posséder, mais indigne même de lui appartenir. Dieu la répudiera; souffrez cette expression, et elle répudiera Dieu; et, dans ce divorce mutuel, elle trouvera la consommation de son malheur. Dès cette vie, ce terrible mystère de la perte d'un Dieu commence déjà dans la personne des pécheurs; Dieu et l'ame par le péché se séparent, et se séparent jusqu'à se renoncer l'un l'autre : *Voca nomen ejus non populus meus* [2] : Prophète, disait Dieu, n'appelle plus ce peuple mon peuple : il a cessé de l'être, et la qualité que tu dois désormais lui donner, c'est qu'il ne l'est plus : *Voca nomen ejus non populus meus.* Voilà son nom et le caractère qu'il portera; car, dès qu'il m'a oublié pour suivre des dieux étrangers, il m'a renoncé.

Et ce langage est si ordinaire à Dieu dans les saints livres que, quand les Israélites, par une monstrueuse idolâtrie, eurent sacrifié au veau d'or dans le désert, Dieu, ému de colère et irrité contre eux, n'en parla plus à Moïse que dans ces termes : *Vade, descende, peccavit populus tuus* [1] : Va, Moïse, descends de la montagne, et tu verras le crime que ton peuple a commis. Prenez garde, chrétiens, Dieu les appelle le peuple de Moïse, et non le sien; comme si ce peuple n'eût plus été à lui, ni lui à eux, depuis qu'ils étaient tombés dans l'infidélité. Mais ces paroles, dit saint Chrysostôme, qui ne sont, pour ainsi dire, que comminatoires dans

[1] Exod. 19.

cette vie, et qui tout au plus n'ont qu'une partie de leur effet, puisqu'elles n'ôtent pas à une ame l'espérance ni les moyens de réparer la perte qu'elle a faite, s'accompliront entièrement et à la lettre dans un réprouvé. Plus d'alliance entre Dieu et lui ; plus d'union : comme si Dieu lui disait : Ton libertinage t'a fait souhaiter de n'avoir point de Dieu, tu n'en auras jamais : tu n'as pas voulu connaître ton Dieu, tu ne le verras et ne le connaîtras jamais : tu ne t'es pas mis en peine de chercher Dieu quand tu le pouvais trouver ; tu le chercheras, et tu ne le trouveras jamais ; et ce qui faisait ton impiété, c'est ce qui fera désormais ta peine : quand Dieu voulait être à toi, tu lui as dit insolemment que tu ne voulais point être à lui ; maintenant que tu voudrais être à lui, il te déclare pour jamais qu'il ne veut plus être à toi. Or, lequel des deux est le plus désolant pour une ame, ou que Dieu ne soit plus à elle, ou qu'elle ne soit plus à Dieu ?

Mais je me trompe, chrétiens ; toute réprouvée qu'elle est, elle sera encore à Dieu, et Dieu à elle. Dieu lui sera encore inséparablement uni, et elle à Dieu ; mais c'est cela même qui doit faire son malheur. Si elle pouvait être tout-à-fait privée, tout-à-fait séparée de Dieu, elle ne serait malheureuse qu'à demi. Le comble de sa misère sera d'en être privée d'une façon, et de ne l'être pas de l'autre ; d'en être séparée d'une façon, et inséparable de l'autre : privée de Dieu en tant que Dieu était l'objet de sa félicité, et pénétrée de Dieu en tant que Dieu sera le juge éternel de ses plus violens transports ; c'est ce qui la consternera. Dieu la renoncera en qualité de père, en qualité d'époux, en qualité de protecteur, en qualité de dernière fin ; c'est-à-dire, dans toutes les qualités qui le rendent doux, bienfaisant et aimable : et il s'attachera à elle en qualité de juge, en qualité d'ennemi, en qualité de vengeur, en qualité de persécuteur ; c'est-à-dire, selon toutes les qualités qui le rendent, tout Dieu qu'il est, non seulement sévère et redoutable, mais dur et impitoyable. De là donc cette ame sera doublement malheureuse : malheureuse d'avoir encore un Dieu, et malheureuse de n'en avoir plus ; d'avoir encore un Dieu conjuré, déclaré, armé contre elle, et de n'avoir plus de Dieu favorable, propice et miséricordieux pour elle ; d'avoir encore un Dieu pour exciter sa haine et ses plus mortelles aversions, et de n'en avoir plus pour contenter ses désirs et ses plus ardentes inclinations. Car ce sera son grand supplice de sentir éternellement que Dieu l'avait créée pour lui-même, et qu'elle ne pouvait être heureuse qu'en lui et par lui, et de ne recevoir éternellement de Dieu que

des rebuts et des mépris, de ne trouver éternellement, entre Dieu et elle, qu'une insurmontable opposition. Elle estimera Dieu malgré elle, et elle aura une inclination naturelle pour lui, et cependant elle le haïra : elle l'estimera tel qu'elle ne le possèdera jamais, et elle le haïra tel qu'elle l'aura toujours présent. Or, ce conflit d'estime et de haine, de désir et d'aversion, d'éloignement et de poursuite à l'égard du même objet, c'est, chrétiens, ce que nous appelons l'Enfer. (Le même.)

L'image toujours présente du bonheur dont le pécheur est déchu fait son tourment dans l'Enfer.

Oui, mes frères, Dieu ouvrira pendant toute l'éternité le sein de sa gloire ; il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme ; et là il exposera sans cesse à chaque damné l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous lèverez peut-être les yeux comme le réprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, et, durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham ce père sage et pieux dont la foi et la piété vous avaient toujours paru une simplicité d'esprit et une faiblesse de l'âge : vous rapellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchans au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous semblaient se ranimer ; et vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous qu'avec ses remontrances paternelles et les exemples de piété qu'il vous avait donnés.

Vous lèverez encore les yeux, vous, qui, dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices et êtes morte devant Dieu ; et du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et qu'une même ame, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfans comme de sa tendresse, et cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avait laissés, pour consoler votre affliction, employés à le déshonorer, et ses enfans

mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes frères, du milieu des flammes, ces enfans de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avaient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avaient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines; ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur; que leur cœur était fait pour jouir du même Dieu: car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé; et une main invisible le poussera loin de lui: ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violens que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs; et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux plus grand, plus magnifique, s'il était possible, qu'il ne paraît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inséparable de leur être; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmentera plus cruellement, que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes frères, la violence de l'amour naturel que notre ame a pour son Dieu; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent; mais l'ame une fois séparée du corps, ah! tous ces fantômes qui l'abusaient, s'évanouiront; elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable; tous ses penchans, toutes ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouvemens, tout son être se réunira dans ce seul amour; tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle même; éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme; et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuse destinée! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés; sans cesse ils se diront à eux-

mêmes : Voilà le royaume qui nous était préparé ; voilà le sort qui nous attendait ; voilà les promesses qui nous étaient faites ; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul misércordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh ! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourrait-elle être assez pleurée ? Première circonstance que nous rapporte Jésus - Christ des tourmens du riche réprouvé ; il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avait reçus pendant sa vie ; seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili recordare quia recepisti bona in vita tua.* Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir ! l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé ; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui ; le temple, l'autel, les sacrifices, la Loi, les instructions des Prophètes, les exemples des justes de la Synagogue, tout cela sans fruit pour son salut ; les biens même temporels dont il aurait pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.* Ainsi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité au milieu de ses tourmens cette voix amère : « Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie. » Rappelez ces jours passés dans l'abondance ; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits ; les distinctions publiques qui vous avaient fait passer des momens si doux et si agréables ; ces talens éclatans qui vous avaient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare* ; souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette ame, que le parallèle de ce qu'elle avait été avec ce qu'elle est ! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente ; car telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et de nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez ; on lui rappellera encore tous les biens de la grace dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des saints, et né au milieu d'un peuple fidèle : vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne :

je vous avais donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations : tous vos momens presque avaient été marqués ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public, qui vous rappelait aux voies du salut ; je vous avais fait naître dans des circonstances si favorables à la piété : je vous avais environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *recordare:* souvenez-vous-en ; rappelez toutes les graces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous était aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombée.

Ah! c'est ici que l'ame réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre elle même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore; plus sa rage croît et augmente, et la plus douce occupation de son désespoir est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flamma :* Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : troisième circonstance de son supplice; la conformité de ses tourmens avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse; une soif ardente le dévore; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvrait autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu; en un mot, autant avait-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes frères, et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affaiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante ; mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre : nous savons que des flammes éternelles allumées par la justice divine sont attachées à son corps, et qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir : nous savons que, dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la victime sera salée

avec un feu éternel, sans cesse consumée, et renaissant sans cesse de ses cendres · nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles : nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que, ne pouvant se dévorer elle-même, les grincemens de dents suppléeront à ce désir affreux : nous savons que, lassée de blasphémer en vain contre l'Auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur ; et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le Prophète, sera le jouet des esprits immondes dont il avait été l'asile sur la terre : nous savons enfin que, dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point ; et que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées : nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes frères, avec un air déplorable de sécurité, disait autrefois saint Chrysostôme aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien ! continuait cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité ; écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte ce détail affreux de ses malheurs et de sa destinée : c'est un prédicateur que l'Enfer lui-même nous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie, hélas ! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse ; une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les ames simples et vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais ; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connaître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son

supplice. De plus, lui répond Abraham : *Il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'ame réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit pas le terme de ses malheurs : des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour des malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées : plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire : l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens. Elle voudrait du moins pouvoir se dérober à la pensée de cet avenir terrible; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices : chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourmens affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir sans ressource, et recommencer tous les jours son supplice, telle est la destinée de l'ame malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances : il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse avait paru un modèle à suivre, et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines : *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourmens; car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il souffre pour les péchés d'autrui : tous les crimes où ses frères tombent encore augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah ! mes frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'Enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore ? Peut-être que la personne infortunée qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux, qui al-

luma autrefois dans votre ame encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie qui vous avait appris à douter de la foi de vos pères, et qui avait gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et, détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourmens en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos ames, peut-être qu'il fait monter ses rugissemens jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paraître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées ? que vous avez Moïse et les Prophètes, et de plus les préceptes de Jésus-Christ; et que si les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisserait encore incrédule : *Habent Moysen et Prophetas. Si Moysen et Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendrait vous parler de la part de Dieu, vous ferait renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes frères; vous trouveriez encore des raisons de douter, votre cœur corrompu trouverait encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeaient pas l'hypocrisie des pharisiens, ni l'incrédulité des saducéens : ils en devenaient plus inexcusables; mais ils n'en étaient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Écritures : si vous n'en êtes pas touché, changé, tout le reste serait inutile : *Habent Moysen et Pro-*

phetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent. (MASSILLON, *Sur le Mauvais riche.*)

Le pécheur verra ses péchés dans l'Enfer.

Durant leur vie mortelle, les pécheurs croyaient autoriser leurs iniquités en exagérant la violence de leurs passions, les rigueurs de la loi, la bonté de Dieu (car de quoi n'abusaient-ils pas)! qu'ils regardaient comme une divinité insensible à tous les outrages, ou comme un Dieu trop bienfaisant qui ne voudrait pas les punir avec autant de sévérité; la mort les a surpris dans ces préjugés; un instant a dissipé les erreurs de toute une vie : écoutez le chœur infernal des réprouvés, ils ont bien acquis le droit d'être crus : « Nous nous sommes donc écartés de la voie de la vérité! » Quelle conséquence de tous leurs principes, mais aussi quel hommage à la vérité! quel hymne à la justification de Dieu! les voûtes de l'abîme en retentiront éternellement : *Ergo erravimus a via veritatis*[1]. Nos passions étaient fortes; mais que de moyens, que de graces, que de secours nous auraient aidés à en triompher! Elles étaient fortes! qu'en savions-nous? avons-nous déjà tenté de les réprimer? Quel combat contre nous-mêmes? quelle vigilance sur la garde de nos sens? quelle fuite des occasions dangereuses? Loin de travailler à les affaiblir, à les détruire, nous n'avons cherché qu'à les exciter et à nous satisfaire; nous avons vécu avec aussi peu de précaution que si nous étions impeccables par notre nature. Elles étaient fortes! parce que nous l'avons voulu, parce que nous étions faibles nous-mêmes : *Ergo erravimus.* Les commandemens de Dieu nous semblaient impraticables; ne comptions-nous que sur les forces de la nature, n'attendions-nous rien des secours de la grace? Ils ont été pénibles et durs à notre lâcheté et à notre mollesse; l'auraient-ils été à notre ardeur, à notre charité, à notre zèle? l'ont-ils été pour tant de justes qui y ont ajouté de nouvelles austérités? Les lois du monde que nous avons si scrupuleusement observées étaient-elles moins rigoureuses? Nous nous sommes lancés dans le chemin spacieux de la perdition, en courant après des ombres et des fantômes, et nous n'avons pas daigné faire un pas pour des couronnes éternelles; rien ne nous a coûté pour nous perdre, le moindre effort pour nous sauver nous a effrayés : *Ergo erravimus.* Dieu était bon : quel titre pour l'offenser! il était bon : devions-nous

[1] Sap., v, 6.

le forcer d'être juste? Nous avons séparé ces deux attributs essentiellement unis en lui, il les sépare à son tour : nous n'avons voulu considérer que sa miséricorde, sans faire aucune attention à sa justice; il ne nous fait éprouver que sa justice, sans aucun mélange de sa miséricorde : *Ergo erravimus.* Songes trompeurs, excuses frivoles, systèmes captieux, qu'êtes-vous devenus! Vous nous laissez sans défense au pouvoir de la vérité. Justice plus élevée que les montagnes, plus profonde que les abîmes, qui nous accablez de votre poids, quel est votre empire sur nous? Des victimes de votre fureur, vous en faites vos apologistes; nous voulons vous reprocher votre cruauté, et nous nous accusons nous-mêmes; nous commençons par vous maudire, nous finissons par vous justifier : *Ergo erravimus a via veritatis.* Insensés! que ne faisaient-ils cet aveu lorsqu'il pouvait leur être salutaire! mais le temps de l'espérance et du repentir est passé. *Talia dixerunt in Inferno.* Situation désespérante du réprouvé : juste malgré lui, juste contre lui, ce malheureux ne peut plus se séduire; il est contraint de monter sur le tribunal de sa conscience, de se dépouiller de son intérêt propre, de faire l'aveu humiliant et l'énumération exacte de tous ses crimes, de prononcer l'arrêt irrévocable de sa condamnation, de se juger en Dieu : il maudit le mensonge qui n'a plus la force de le tromper; il abhorre la vérité qui l'éclaire et le confond; les faux prétextes qui le calmaient disparaissent, et il ne voit que ses péchés : *Peccator videbit.* Il les voit, et il ne peut plus les détruire : en effet, qu'est-ce qui serait capable d'opérer sa justification? demande saint Cyprien. Quoi! une confession tardive et forcée, que lui arrache malgré lui la vérité : *Sera confessio;* quoi! des larmes amères qui naissent plutôt de la douleur de se voir privé des plaisirs, que du regret de s'y être plongé : *Inanis ploratio;* quoi! enfin, des tourmens inouis qui sont la punition de ses péchés, et n'en sauraient être l'expiation : *Pœnitentia pœnalis?* Non, non, ce n'est pas là une componction, c'est un désespoir; ce n'est point là une pénitence, c'est un supplice, combat terrible entre le réprouvé et ses péchés; entre le réprouvé qui s'efforce de rejeter loin de lui ses péchés, et ses péchés qui se présentent sans cesse à lui comme une armée formidable; entre le réprouvé qui renie ses péchés, et ses péchés qui lui crient à leur manière : Nous sommes tes ouvrages : *Opera tua sumus;* tu nous a faits à ta ressemblance; pourrais-tu nous méconnaître? pourquoi nous as-tu mis au jour? *Quare genuisti*[1]? Enfans de haine et de discorde, objets d'exécration à la

[1] Jérém., XV, 10.

terre et au ciel, on nous maudit de toutes parts, et toi aussi tu nous maudits : *Omnes maledicunt, tu quoque maledicis* [1] ; mais tremble, ta fureur ne sera funeste qu'à toi-même; il ne t'a fallu qu'un instant pour nous produire, une éternité de souffrances ne suffira pas pour nous anéantir, nous sommes hors de l'empire de la miséricorde; nous étions autrefois tes plaisirs, nous serons à jamais tes tourmens. (L'abbé POULLE, *Sermon sur l'Enfer.*)

L'avenir désole le pécheur dans l'Enfer par le plus affreux désespoir.

C'est un instinct naturel à tous ceux qui souffrent, de chercher dans l'avenir la consolation et le remède du présent. Comme nous voulons toujours être heureux, et que c'est une inclination nécessaire, elle se soutient, ou plutôt elle nous soutient en quelque sorte nous-mêmes au milieu des plus grands maux. Nous nous faisons un charme de notre espérance, et ce charme adoucit la douleur qui nous presse. Quoique souvent il n'y ait rien dans le futur qui nous doive être favorable, nous ne laissons pas d'y envisager cent choses que nous nous figurons, et qui ne seront jamais, mais qu'il suffit de nous figurer comme pouvant être un jour, pour y trouver de quoi repaître notre imagination. L'incertitude de l'avenir nous est utile, puisqu'elle nous donne droit d'espérer, non seulement ce que nous espérons et ce que nous attendons, mais ce que nous n'espérons nous n'attendons pas. Il n'en est pas ainsi des réprouvés dans l'Enfer. Un réprouvé souffre, je ne dis pas sans espérance, ce serait trop peu, mais dans un désespoir actuel et perpétuel. Ce qui n'est pas encore lui sert de supplice et le rend le plus malheureux que ce qui est : ou plutôt, ce qui est le tourmente, non seulement parce qu'il est, mais parce qu'il sera toujours; en sorte que l'avenir est pour le présent un surcroît de peine qui l'aigrit, qui y met le comble et qui fait le caractère propre de la réprobation, puisque, selon la pensée du docteur angélique, l'Enfer n'est proprement Enfer que par la vue et le sentiment de l'avenir.

Voici donc ce qui accable l'ame réprouvée dans l'Enfer, et ce que vous n'avez peut-être jamais bien conçu : c'est qu'elle désespère d'obtenir jamais de Dieu aucune grace, quand elle prierait toute l'éternité; c'est qu'elle désespère de fléchir jamais Dieu par la pénitence quand elle détesterait son péché toute l'éternité; c'est qu'elle désespère, non seulement d'acquitter, mais de diminuer jamais ses dettes devant Dieu par ses souffrances, quoiqu'elle doive souffrir toute l'éternité. Trois ressources immanquables dans

[1] Jérém., xv, 10.

la vie, mais absolument inutiles à un réprouvé : la prière, la pénitence, la souffrance. Nous en avons la preuve dans le mauvais riche. Que fait-il ? il prie. Que demande-t-il ? il conjure Abraham de lui accorder pour toute grace une goutte d'eau ; mais cette goutte d'eau lui est refusée. Tous les interprètes conviennent qu'il y a de la parabole et de la figure dans cette circonstance ; et que l'intention de Jésus-Christ est de nous faire entendre par là que dans l'Enfer il n'y a plus de grace à espérer, ni de rédemption : *Quia in Inferno nulla est redemptio ;* que, de cet océan de miséricorde et de bonté qui est Dieu, il ne découlera jamais sur ces créatures infortunées une seule goutte pour les soulager, comme jamais il ne découlera sur elles une seule goutte du sang du Rédempteur pour les sauver : pourquoi ? parce que ce n'est plus le temps des miséricordes et du salut. En vain donc le réprouvé s'écriera-t-il éternellement comme le riche de l'Evangile, non plus en s'adressant à Abraham, mais à Dieu même : *Miserere mei*[1]. Ah ! ciel, un peu de relâche, un peu de compassion pour moi : Dieu, endurci contre ses cris, éternellement lui répondra, mais dans toute la rigueur de la lettre, ce qu'il répondait à son peuple : *Quid clamas super contritione tua*[2] ? Que servent ces plaintes et ces lugubres accens ? Ils frappent mon oreille, mais ils ne vont point jusqu'à mon cœur : *Insanabilis dolor tuus ;* il n'y a plus de remède ni de retour, et si vous voulez en savoir la raison, elle est dans vous-même : *Propter multitudinem iniquitatis tuæ, et propter dura peccata tua feci hæc tibi ;* c'est que vous-même vous avez été si long-temps insensible à ma voix ; c'est que vous-même vous m'avez laissé mille fois appeler, sans vouloir m'entendre ; c'est que vous-même vous vous êtes si outrageusement, si opiniâtrément, si constamment obstiné contre moi : *Propter dura peccata tua.* Ainsi s'accomplira cette parole de l'Evangile, que Dieu n'écoute point les pécheurs : mais quels pécheurs ? non pas les pécheurs de la vie ; car dans la vie ils sont toujours en état de toucher le cœur de Dieu ; non pas les pécheurs pénitens, car la pénitence de la vie est toujours toute-puissante auprès de Dieu ; mais les pécheurs impénitens à la mort et consommés dans leur péché, mais les pécheurs de l'Enfer.

Que dis-je ? et dans l'Enfer même n'y a-t-il pas une pénitence ? Oui, Chrétiens, et c'est là que la sagesse nous représente les pécheurs pressés de douleur, poussant des soupirs, versant des tor-

[1] Luc. 16. — [2] Jerem. 30.

rens de larmes. Ah! ce ne sont pas ces effets de la pénitence qui leur manquent, mais le principe qui la sanctifie; c'est-à-dire, et voici en deux mots tout le mystère de cette éternelle réprobation, c'est-à-dire qu'éternellement ils gémiront, qu'éternellement ils pleureront, qu'éternellement ils feront pénitence, mais une pénitence forcée, une pénitence de démons et de désespérés. Or, une telle pénitence, dit saint Augustin, n'effacera jamais le péché: par conséquent le péché subsistera toujours, et tant que le péché subsistera, ils seront toujours également redevables à la justice de Dieu et exposés à sa vengeance. C'est ce qu'Abraham, du haut de la gloire, exprime au mauvais riche par ce chaos insurmontable qui les sépare: *Magnum chaos inter nos et vos firmatum est:* en sorte que, de ce séjour bienheureux où repose Abraham, on ne peut plus tomber dans ce lieu de tourmens où souffre le riche, et que de ce lieu de tourmens où le riche souffre, on ne peut plus monter à ce bienheureux séjour où Abraham goûte un repos inaltérable: pourquoi? parce que dans l'un on ne peut plus perdre la grace, et que dans l'autre on ne peut plus réparer le péché: *Ut qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare.*

Mais quoi! toujours souffrir, et, par de si longues et de si cruelles souffrances, ne rien acquitter! cela se peut-il comprendre? Comprenez-le, mes chers auditeurs, ou ne le comprenez pas, la chose n'en est pas moins vraie, et n'en est pas moins un article de votre foi. Origène en voulut douter, et d'autres comme lui réduisirent l'éternité malheureuse à un certain nombre de siècles. Car, disaient-ils, pour soutenir leur erreur, il n'est ni de la bonté, ni de la justice de Dieu de punir toujours des créatures qu'il a formées, et d'exiger pour les péchés de la vie, d'une vie si courte, une satisfaction qui ne finira jamais. C'est ainsi qu'ils raisonnent: mais moi, de leurs principes mêmes, je tire, avec Tertullien et saint Augustin une conséquence toute contraire. Car Dieu est bon: qui ne le sait pas? Mais cette bonté, reprend Tertullien, n'est pas seulement en Dieu miséricorde, elle est encore sainteté. Or, une sainteté toujours subsistante est toujours ennemie du péché; et, par une suite nécessaire, elle doit toujours haïr le péché, toujours poursuivre le péché, toujours punir le péché si le péché dure toujours. Donc, puisqu'il n'y a rien dans l'Enfer qui abolisse et qui détruise le péché, il n'y aura jamais rien qui en arrête le châtiment. Dites-le même de la justice. Depuis tant de siècles le mauvais riche se désespère au milieu des flammes où il fut enseveli, et s'écrie, en se désespérant: *Crucior in hac flamma:* mais ce qu'il di-

sait il y a tant de siècles, il le dit encore, et toujours il le dira, parce qu'il le ressent encore, et que toujours il le ressentira. Oui, cette parole foudroyante et atterrante :*Nunc autem cruciaris :* maintenant vous êtes tourmenté; il l'entendra toujours. Maintenant : *Nunc*, que ce maintenant a d'étendue, puisqu'il embrasse l'éternité tout entière ! *Nunc*, maintenant, c'est-à-dire aujourd'hui, et toujours ; c'est-à-dire, dans une année, dans un siècle, dans des millions de siècles, et toujours encore au delà. Or, concevez, s'il est possible, quelle impression fait sur une ame réprouvée un si affreux désespoir. (BOURDALOUE.)

Les tourmens de l'Enfer sont sans espérance.

Et comment le réprouvé oserait-il se promettre la fin de tant de maux! Celui qui frappe ne se lasse point : *Qui torquet non fatigatur*. C'est un Dieu sévère qui punit le péché tant qu'il subsiste, et le péché subsistera toujours. C'est le saint par excellence; il ne saurait contracter d'alliance avec l'iniquité. C'est un Dieu juste : sa colère, dit saint Augustin, n'est pas semblable à celle de l'homme; elle n'est pas un mouvement contraint et violent ; elle n'est que l'amour de l'ordre et de la règle ; il juge, il condamne, il châtie avec tranquillité ; celui qui souffre ne meurt pas : *Qui torquetur non moritur*. Une puissance jalouse est attentive à le conserver au milieu de tant de causes de destruction; tout le tourmente; tout le désespère et rien ne l'anéantit. Prodiges inouïs ! le glaive le perce et le vivifie; le feu le brûle et ne le consume pas; la mort le dévore sans le détruire. Etonné de se trouver encore vivant entre les bras de la mort même, de surprise en surprise, il s'avance dans la carrière de l'éternité; il ne peut ni vivre à l'espérance, ni mourir à ses tourmens : ce n'est pas tout, dans la privation absolue des biens de la grace, le réprouvé est rendu à ses remords.

Ah ! qu'ils sont désolans ces remords quand ils cessent d'être des graces. Ce n'est plus cette voix divine, miséricordieusement importante et sévère, qui, par une rigueur utile, disposait à un règne de clémence et de bonté, c'est la voix de la conscience indignée qui ouvre le règne de la justice; c'est la voix du crime qui demande vengeance contre lui-même; c'est une voix lamentable qui décrit la ruine de ce temple, la dispersion des pierres de ce sanctuaire, la profanation de ce lieu saint, l'abus des graces et des dons du Seigneur, les ténèbres, les chaînes pesantes de l'iniquité; c'est une voix lugubre qui résonne sur le bord de ce sépulcre;

qui déplore la mort de l'ame ensevelie dans la nuit du péché. Mort terrible! qui ne consiste pas, comme le remarque saint Jérôme, dans la destruction de la subtance, elle cesserait d'être malheureuse; mais dans la séparation de celui qui a dit: *Je suis la vie.* C'est la voix d'un témoin irréprochable, à qui rien n'est caché, qui a tout vu, tout entendu; qui reproche, qui accuse, qui prouve, qui convainc; c'est la voix d'un juge effrayé et du récit des crimes qu'il entend, et de la sentence qu'il prononce contre lui-même; c'est une voix impérieuse qui n'est jamais contredite, qui s'élève au dessus des tourmens de l'Enfer; c'est une voix plus éclatante que le tonnerre, qui retentit dans le cœur, qui ébranle, qui secoue toutes les puissances de l'ame, qui y répand la désolation et l'effroi; c'est une voix infatigable qui ne se lasse pas, aussi opiniâtre que le péché qu'elle poursuit, aussi inflexible que le Dieu qu'elle venge.... Eh! le pécheur disait: *La paix*, *la paix:* je suis dans le calme, je jouis de la tranquillité: *pax*, *pax.* Quelle paix, grand Dieu! qui couvrait tant de tonnerres! *Pax.* Quelle paix! qui n'était que l'extinction des lumières du Saint-Esprit; qu'une insensibilité aux attaques de la grace; que le sommeil léthargique de l'ame: *Pax.* Attendez, l'esprit de tempête et de dissension s'emparera de lui; désormais on ne l'appellera que le tumulte: *Vocabitur tumultus.*

Frappés de ces images épouvantables, vous ne concevez rien au delà, mes très chers frères, et cependant voici en un seul trait l'assemblage de tous les maux. Dans la privation entière des biens de la gloire, le réprouvé est rendu: à qui? à son Dieu. Sur la terre, c'est le pécheur qui se défend, et c'est Dieu qui le poursuit, qui ne peut consentir à sa perte, qui heurte à la porte de son cœur, qui l'appelle par sa grace. Dans l'Enfer tout rentre dans l'ordre, c'est un Dieu qui se refuse et c'est le réprouvé qui le cherche; son ame, dégagée des liens imperceptibles qui suspendaient la rapidité de sa pente naturelle, est rappelée malgré elle à toute sa destination; elle tend à Dieu comme à son centre; elle se porte vers lui avec impétuosité. Où vas-tu, ame criminelle? Tu voles au devant de ton juge! Ni cette considération, ni ses alarmes, ni les châtimens qu'elle se prépare, ne sont pas capables d'arrêter l'impulsion vive qui l'entraîne; elle s'élance par la nécessité de sa nature, et toutes les perfections divines qu'elle a outragées s'empressent de la rejeter; elle s'élève par le besoin immense et pressant qu'elle a de son Dieu; et son Dieu la repousse par la haine nécessaire qu'il porte au péché. Elle s'élance, et la rapidité de son essor lui fait encore mieux

comprendre qu'elle était faite pour jouir de son Dieu. Elle en est rejetée; et la pesanteur du coup qui l'accable lui fait encore mieux connaître qu'elle a forcé son Dieu à la repousser. Elle s'élève par désespoir; Dieu la rejette par une juste vengeance. Suspendue entre elle-même et son Dieu, entre le comble du bonheur et le comble de la misère, également malheureuse, et quand elle s'efforce de s'approcher de cette source de tous les biens, et quand elle en est arrachée avec violence; également tourmentée, et lorsqu'elle sort d'elle-même, et lorsqu'elle est contrainte de s'y replonger, elle trouve son Dieu sans pouvoir le posséder; elle se fuit sans pouvoir s'éviter; elle passe successivement des ténèbres à la lumière, de la lumière aux ténèbres; elle roule d'abîmes en abîmes, d'horreurs en horreurs; elle porte l'Enfer jusque vers le ciel; elle rapporte l'image du ciel jusque dans l'Enfer même.

Dans ces vicissitudes continuelles le réprouvé crie au Seigneur: Si vous êtes mon souverain bien, pourquoi vous dérobez-vous à mes empressemens? si vous devez être mon supplice, pourquoi faut-il que je vous cherche? *Quare posuisti me contrarium tibi*[1]? Ou détruisez ces péchés monstrueux qui sont entre vous et moi, ou enchaînez l'activité de mon ame; le spectacle de mes iniquités et de mes châtimens n'augmente pas votre bonheur et votre gloire, et votre aspect est le plus insupportable de mes tourmens; ne puis-je renoncer à vous après vous avoir perdu sans ressource? Ne serai-je pas assez malheureux sans vous? Qu'attendez-vous de moi? Je ne sais, je ne puis, je ne veux que maudire et que blasphémer. Comment concilier des mouvemens si contraires? Je sens pour vous, au dedans de moi, le penchant d'un élu et l'aversion d'un réprouvé. *Quare, quare posuisti me contrarium tibi?* Ah! le Prophète l'avait compris, lorsqu'à la vue des abominations qui couvraient la face de la terre il disait au Seigneur : Ne vous armez point de votre tonnerre, votre patience vous servira mieux que votre fureur; abandonnez les pécheurs à leurs sens déréglés; laissez-leur ajouter péché sur péché, offense sur offense; ils sont comme les Dieux du temps, vous êtes le Dieu de l'éternité. *Appone iniquitatem super iniquitatem*[2]; plus ils vous outragent, plus ils vous vengent; leur conscience est le trésor de votre colère; vous y puiserez éternellement : autant de péchés, autant d'Enfers.

Quelle impression ces vérités terribles ne firent-elles pas sur l'ame de ces solitaires d'Egypte, déchus de la sainteté de leur voca-

[1] Job. VII. 20. — [2] Ps. LXVIII. 28.

tion! Saint Jean Climaque, qui avait été le témoin de leurs austérités, nous en a laissé une peinture effrayante ; nous l'adoucirons par ménagement pour votre délicatesse. Voici comme il s'exprime : A quelque distance d'un grand monastère que je visitais, en était un autre nommé la Prison, où s'enfermaient volontairement ceux qui, depuis leur profession, s'étaient rendus coupables de quelques péchés considérables ; tout y respirait la pénitence et la tristesse ; du pain et quelques herbes étaient leur nourriture ; j'en vis qui passaient la nuit à l'air, forçant la nature pour s'empêcher de dormir, comme si c'eût été un temps dérobé à la pénitence ; d'autres, les yeux tristement tournés vers le ciel, demandaient des secours avec des gémissemens et des soupirs ; d'autres criaient qu'ils étaient indignes de regarder le ciel, et n'osaient parler à Dieu dans leurs prières ; les uns retenaient au dedans leurs gémissemens ; les autres poussaient du fond de leur cœur des rugissemens de lions ; la plupart accablés de remords disaient qu'ils seraient contens d'être privés du royaume céleste, pourvu qu'ils fussent exempts des peines de l'Enfer.

Là, on voyait accompli au pied de la lettre ce que dit David, des hommes courbés et abattus de tristesse, qui mêlaient de leurs larmes l'eau qu'ils buvaient, et mangeaient la cendre avec leur pain ; leur peau était attachée aux os, et séchée comme l'herbe ; vous n'entendiez que ces paroles : Malheur ! malheur à moi ! pardon ! pardon, Seigneur ! miséricorde ! faites-nous grace, s'il est possible. Ils avaient toujours le péché, la mort, l'Enfer devant les yeux, et se disaient : Que deviendrons-nous ? quelle sera notre fin ? Ainsi parlaient ces saints pénitens, couchés sur la terre, couverts de haillons, semblables à des spectres au milieu des ténèbres ; et lorsqu'ils se voyaient prêts de leur fin, pour étendre leur pénitence au de-là même de leur mort, ils demandaient comme une grace d'être privés de la sépulture, du chant des psaumes, et de tout honneur funèbre. Oserait-on les blâmer ? dira-t-on qu'ils avaient trop d'horreur du péché ? pouvons-nous trop détester la source de tous nos maux, et ce qui nous attire l'indignation de Dieu ? dira-t-on que leur imagination leur exagérait les supplices de l'Enfer ? La pensée ne saurait les égaler. Comment pourrait-elle les exagérer ? dira-t-on qu'ils se formaient une fausse idée de la justice divine ? Eh ! qui en a jamais sondé la profondeur ? Dès que ces solitaires conservaient leur confiance en la miséricorde divine, leurs mortifications n'étaient outrées que parce qu'elles étaient au dessus des forces de la nature ; aussi nous ne les propo-

sons pas à votre imitation, elles ne sont pas nécessaires à votre salut; nous ne les proposons pas à votre admiration, elles vous inspireraient plutôt de l'effroi; nous les proposons à votre lâcheté, elles la confondent; que si ces célèbres pénitens avaient besoin de justification, nous vous dirions que la conduite de l'Eglise semblait les porter à ces pieux excès; ils duraient encore ces temps de rigueur où l'on voyait les pécheurs, scandaleux et repentans, séparés du reste des fidèles, exclus de la participation aux saints mystères, condamnés à plusieurs années de pénitence, couvers de cendre et de cilice, baignés dans leurs larmes, prosternés aux portes des temples, dont leurs iniquités leur fermaient l'entrée! Epreuves effrayantes, mais utiles, qui représentaient vivement la sévérité des jugemens de Dieu, l'énormité du péché, les difficultés de recouvrer l'innocence après qu'on l'a malheureusement perdue, et qui servaient en même temps de frein à la licence toujours prête à se déborder; jours heureux de ferveur, hélas! ils ont disparu pour jamais, nous en avons perdu jusqu'au souvenir!

Comment s'est faite cette révolution? Par degrés. D'abord le relâchement, ensuite la corruption générale des mœurs n'ont pas permis à l'Eglise de persévérer dans son ancienne discipline, elle s'est vue forcée, malgré elle, de laisser tomber peu à peu cette longue suite de mortifications extérieures, qui précédaient autrefois le bienfait de l'absolution; mais elle ne nous a pas dispensés du fond, ni de l'esprit essentiel de la pénitence, qu'elle conservera toujours dans toute leur vigueur. (L'abbé Poulle.)

Péroraison.

Qu'ai-je fait, grand Dieu? Vous n'aviez qu'à me livrer à moi-même et à mes péchés; vous n'aviez qu'à me dire: Plus de miséricorde, et j'aurais trouvé l'Enfer sur la terre même: *Dolores Inferni circumdederunt me*, je me croyais vivant et je suis mort, mort à la vie de la grace, à la sainteté, à la gloire, *præoccupaverunt me laquei mortis;* tremblant, saisi de crainte, effrayé de la profondeur de l'abîme où je suis enfoncé, j'ose recourir à vous; un rayon d'espérance me luit encore et me soutient parmi tant d'alarmes! Non, vous ne me laisserez pas périr: de moi-même je n'ai pas la force de sortir de ce gouffre; vous me tendrez une main secourable, *in tribulatione mea invocavi Dominum.* Grace à votre bonté, je ne suis pas encore dans cet Enfer, où les larmes sont infructueuses, où les prières sont rejetées, où les sacrifices ne sont que des tour-

mens ; entendez mes gémissemens, mes soupirs, mes cris, ce sont les cris du cœur. *Clamavi ;* vous appellerai-je, mon Dieu ? mais je me suis révolté contre votre loi, j'ai violé vos commandemens. Dirai-je mon Père ? mais j'ai effacé votre image adorable, vous ne reconnaîtriez plus en moi votre enfant. Dirai-je mon Juge ? mais je ne mérite que votre indignation. Je ne sais comment vous nommer pour vous intéresser à ma défense ; mais je sens que vous êtes tout ce qu'il faut pour me sauver, et que vous seul le pouvez. Si vous consultez votre justice, ah ! je suis indigne de pardon. Si vous écoutez votre miséricorde, voyez qui en a plus de besoin que moi ? *Ad Deum meum clamavi.* Moi, vous maudire ! moi, vous blasphémer éternellement ! Cette seule pensée est un Enfer anticipé. Parlez ; que faut-il que je fasse ? détester mes iniquités ? je les abhorre ; les confesser à vos ministres ? j'irai me jeter à leurs pieds pour leur en faire l'aveu humiliant et sincère ; éviter les occasions dangereuses ? dès ce moment je me dévoue à la retraite ; renoncer aux idoles que j'adorais ? je les sacrifie pour toujours ; me soumettre au joug de la pénitence ? ce n'est pas un joug, c'est un remède salutaire qui guérira les plaies de mon ame. Fallût-il me livrer au martyre ; qu'on frappe, la victime est toute prête. Trop heureuse de pouvoir par là contenter votre justice, détruire mes péchés, racheter mon ame de l'enfer, et espérer de célébrer un jour vos miséricordes dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR L'ENFER.

EXORDE.

Mortuus est dives, et supultus est in Inferno.

Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'Enfer. (*Luc. XVI.*)

Voilà donc le terme fatal où devait aboutir la vie sensuelle du mauvais riche; et c'est dans ce gouffre d'horreurs où il est enseveli depuis tant de siècles, que la foi nous montre encore tous les coupables enlevés de ce monde dans la disgrace de Dieu et redevables à sa justice. Il y a donc un Enfer, vérité fondamentale de notre religion; et qu'il est étrange que le plus grand et le plus aimable des Maîtres ait été obligé de creuser un Enfer sous nos pas pour nous faire respecter ses lois, pour mettre ses bienfaits à couvert de notre ingratitude et sa majesté à l'abri de nos outrages!

Il y a un Enfer, et cependant la terre est couverte de pécheurs. Portes des cieux, m'écrierai-je ici avec le Prophète, brisez-vous d'étonnement et de désolation. Et toi, monument éternel des vengeances du Très-Haut, épouvantable abîme, s'il faut qu'un jour nous augmentions le nombre de tes victimes infortunées; rassasiés de tourmens et transportés de rage, nous nous demanderons à en nous-mêmes où était donc notre foi et notre raison, quand nous osâmes fouler aux pieds la crainte de tes supplices et franchir la plus redoutable barrière que le Tout-Puissant ait pu opposer à la licence du crime?

Il y a un Enfer. Je prêche cet Enfer à des chrétiens qui le regardent comme un des points essentiels de leur croyance; et la plupart d'entre eux l'ont déjà mérité, et plusieurs le méritent encore, et tous peuvent le mériter un jour; et nous n'y pensons pas, et nous ne le craignons pas! Eh! à quoi donc réservons-nous nos réflexions et nos frayeurs?

Mon Dieu! serait-il donc vrai que la crainte des châtimens de l'autre vie, cette crainte, toujours si utile et quelquefois si nécessaire, eût perdu dans nos esprits cette force victorieuse qu'elle

emprunte de votre grace pour ébranler les consciences et en faire sortir des prodiges de pénitence et de sainteté? A des cœurs nobles et purs, il ne faudrait qu'étaler vos bontés et vos charmes pour les faire voler vers vous; mais à des cœurs profondément gâtés et corrompus, roulant sans cesse dans une alternative de bien et de mal, livrés même au crime et insensibles aux merveilles de votre amour, il faut faire gronder le tonnerre de vos vengeances; il faut employer en leur faveur la dernière ressource du salut, et réveiller en eux la crainte de l'Enfer: comment? par l'image de la mort même. Et voilà, mes frères, le dessein que je me propose dans ce discours; je m'attache à deux idées simples, mais d'où je vois sortir tous les traits du plus effrayant tableau que la religion ait à nous présenter: la nature des peines de l'Enfer, l'étendue des peines de l'Enfer; l'un et l'autre également propres à nous montrer combien l'Enfer est terrible.

Soutenez, Seigneur, ma faible voix, et écoutez une prière que je ne vous adresse ici qu'en tremblant. Arrêtez, suspendez ce sentiment de confiance qui, pour nous rassurer contre les rigueurs de votre justice, va nous chercher un asile dans la bonté de votre cœur; car n'est-ce pas l'idée d'une bonté si facile qui trop souvent nous endort à l'ombre d'une sécurité funeste? Cachez-nous donc le Dieu des miséricordes, et puisque, pour vous faire aimer, il faut d'abord que vous vous fassiez craindre, ne nous laissez voir, au fond d'un nuage sombre et menaçant, que le Dieu armé d'anathèmes, assis sur un trône de flammes, et fixant sur nous un œil terrible; que le Dieu dont le bras infatigable épuise sur les pécheurs tous les traits de son courroux; que le Dieu des réprouvés et des démons. (L'abbé Richard, *Sur l'Enfer.*)

Supplices des méchans dans l'Enfer après la mort.

Je ne l'ignore pas; on trouve des hommes qui, sentant au fond de leur conscience de quel sort ils se sont rendus dignes, souhaitent encore plus qu'ils ne le croient que tout finisse pour eux avec leur corps; ils aiment mieux périr tout entiers que de renaître pour subir la peine qu'ils ont méritée. Leur erreur s'accroît encore, quand ils voient la liberté dont ils jouissent en cette vie, et la patience incomparable de Dieu, dont toutefois le jugement est d'autant plus juste qu'il a été plus long-temps différé. Et pourtant ils ne peuvent ouvrir les livres de tout ce qu'il y a eu d'hommes éclairés, ils ne peuvent parcourir les ouvrages même des

poètes, sans y trouver à cet égard de salutaires avertissemens : tant c'est une pensée gravée au fond des cœurs de tous les hommes, qu'un jour viendra où le désordre apparent qui règne dans le monde sera réparé, et où la justice divine paiera à l'homme vertueux la récompense de ses bonnes œuvres, et au méchant la peine de ses crimes.

Si la félicité du juste doit être immense, le châtiment du pécheur ne sera pas moindre. Les supplices dont il sera la proie ne connaîtront ni mesure ni terme. Là un feu qui semble en quelque sorte doué d'intelligence brûle tout à la fois et entretient les corps. Il les dévore et les nourrit, semblable à ces feux du ciel qui frappent et affectent les objets sans les consumer ; et ainsi ces flammes vengeresses ne s'alimentent point au détriment des corps qui leur sont livrés, et même au milieu de leur action ils demeurent tout entiers.

Mettrons-nous en question s'il est juste que ceux qui ne veulent pas reconnaître Dieu, que des impies, des hommes livrés à toute espèce d'injustices, soient punis de cette manière par la main toute-puissante de Dieu ? Ce serait être impie comme eux que d'en douter. Ne point vouloir adorer le Père et le Seigneur commun de toutes choses, n'est-ce pas l'insulter autant qu'il est au pouvoir d'une créature de le faire? (MINUCIUS FÉLIX, *Octave*.)

Ce que c'est que le feu de l'Enfer.

Après que le Sauveur aura fait placer à sa droite tous ses élus, et leur aura adressé ces consolantes paroles : « Venez les bénis de mon Père, » prenant tout à coup l'accent d'un juge qui porte une sentence de mort, il dira aux méchans : « Retirez-vous de moi. »

Or, vous le savez, mes frères, ils ne se retireront de Jésus-Christ que pour aller au feu éternel de l'Enfer, qui est d'une nature tout autre que celui dont nous faisons usage sur la terre : car parmi les hommes il n'est point de feu éternel; mais le prophète Isaïe nous dit formellement que « le feu de l'Enfer ne s'éteindra jamais. » Peut-être est-ce un feu invisible, puisqu'il brûle des choses invisibles, et puisque tout ce qui tombe sous nos sens est nécessairement temporel, et « qu'il n'y a d'éternel que ce que nos sens ne « peuvent atteindre. » Il faut de deux choses l'une : ou que, si ce feu est visible, il ne soit pas éternel; ou que, s'il est éternel, il ne soit pas visible. Or, le Prophète nous fait bien assez entendre que ce serait se tromper que d'attribuer à ce feu la même nature qu'à celui dont nous nous servons, puisqu'il nous est dit encore

que c'est un feu qui ne s'allume point. « Il sera dévoré, dit Job, « d'un feu qui ne s'allume point. »

Et ne vous étonnez point si fort de ce que, tout invisible qu'il est, ce feu agit néanmoins sur les hommes coupables pour les punir, puisque vous voyez tous les jours le feu matériel affecter les corps, les décomposer, les consumer, sans que la chaleur elle-même frappe vos yeux.

Écoutons maintenant le juste juge expliquer les raisons d'une si sévère sentence : « J'ai eu faim, dit-il, et vous ne m'avez pas « donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à « boire. » Ainsi le Sauveur nous enseigne qu'il souffre lui-même tout ce que souffre son Eglise, quoiqu'il soit impassible sous le rapport de sa divinité. C'est lui-même qui a faim, quand les saints ont besoin de nourriture; c'est lui-même qui a soif, quand ils sont altérés. Si quelques-uns de ses membres sont affligés de quelque maladie, c'est lui-même qui souffre en eux. S'il en est qui cherchent un asile pour se mettre à l'abri contre les injures du temps, c'est encore le Fils de l'Homme qui n'a pas même où reposer sa tête; il souffre le froid dans ceux qui sont nus, il est revêtu lui-même, lorsque quelque chrétien charitable prend soin de les vêtir: voilà ce que Jésus-Christ a pris soin de nous apprendre en nous disant : « Ce que vous ferez à quelqu'un de ces petits, je me le « tiendrai fait à moi-même. » (ORIGÈNE, *Comm. sur saint Matthieu*).

Même sujet.

Ah! mes frères, combien de réprouvés dans les flammes ont moins péché que vous! combien donc le feu qui les brûle vous tourmentera-t il plus qu'eux, si votre nom est écrit dans le livre de mort ! *Interrogabit ossa et medullas, et cogitationes nostras.* Plus perçant qu'un glaive à deux tranchans, ce feu pénétrera jusqu'au fond du cœur, et en démêlera les replis les plus cachés, les intentions les plus secrètes. Il interrogera toutes les puissances de l'ame, tous les membres du corps. Il interrogera tant de pensées, tant de sentimens, tant de paroles, tant d'actions criminelles. Il les interrogera, il les comptera, il les dévorera. Il s'élancera sur sa tremblante victime; et, le nombre de ses iniquités surpassât-il celui des cheveux de sa tête, tout sera puni, tout sera la proie des flammes. Et que deviendrez-vous alors, vous, qui déjà redevables à la justice divine, au lieu d'expier vos péchés anciens, ne faites chaque jour qu'y en ajouter de nouveaux, et préparer des alimens à ces flammes vengeresses ? Pour redoubler contre vous leurs atteintes furieuses, il

faudra donc que le Tout-Puissant tire des trésors de sa colère les plus affreux miracles, et, dans ces gouffres brûlans, la rigueur de votre supplice sera la marque funeste à laquelle on vous distinguera du peuple des réprouvés : *Interrogabit ossa et medullas, et cogitationes nostras.* (L'abbé Richard.)

Feu de l'Enfer, feu véritable.

La religion nous montre les réprouvés plongés dans des brasiers ardens, livrés aux plus cuisantes atteintes d'un feu qui leur sert de vêtement embrasé, qui s'attache avec fureur à toutes les puissances de leur ame, qui exercera son activité sur toutes les parties de leur corps, et qu'à cette vue, armé d'un glaive menaçant, elle dit aux pécheurs : voilà votre place. Dieu a choisi parmi tous les êtres créés le plus majestueux et le plus cruel, pour en faire l'instrument de ses vengeances, le plus digne de sa grandeur et de sa colère. Faibles hommes, qui succombez à la douleur que vous cause une étincelle de feu, dites-moi comment vous pourrez soutenir l'ardeur de ces flammes dévorantes ?

Non, mes frères, ce n'est point ici un épouvantail fait pour alarmer la simplicité des enfans et la crédulité des peuples : c'est une vérité qui a fait trembler les héros de la foi, les anges du désert, les plus grands personnages qui aient paru dans l'Eglise de Jésus-Christ ; et la réalité du feu de l'Enfer est unanimement reconnue par tous les docteurs catholiques, parce qu'elle est évidemment appuyée sur les oracles divins; parce que les Prophètes et les Apôtres nous offrent en mille endroits de leurs écrits, et sous les traits les plus naturels et les plus frappans, l'image du feu mêlée aux menaces de la colère céleste, parce que Jésus-Christ lui-même nous montre le mauvais riche enseveli dans les flammes ; et, pour prévenir dans nos esprits jusqu'au moindre doute, il nous a laissé dans l'Evangile le précis de ce foudroyant arrêt, qui condamnera les pécheurs au feu. Après cela, malheur à quiconque refuserait de croire ! Malheur à nous si nous ne saisissons pas avec les plus sages et les plus éclairés des hommes tous les moyens d'échapper à ce feu, qui dévore les réprouvés dans l'enfer : *Devorabit eos ignis.*

Feu de l'Enfer, feu épouvantable; car, dit saint Augustin, c'est la toute puissance de Dieu qui le met en œuvre, et, dans la main d'un Dieu vengeur de ses lois, quelle doit être la vivacité de ce feu miraculeux et immortel ! Eh quoi ! tous les feux de la terre n'en sont qu'une ombre, dit saint Bernard : quoi ! ces fournaises

embrasées qui fondent les métaux, calcinent les corps les plus durs, et dont on ne peut soutenir l'approche sans un secret frémissement; ces montagnes fumantes qui, du fond de leurs noirs abîmes, vomissent des torrens de flammes, et répandent la consternation dans les champs qui les environnent; ces nuages enflammés, qui portent la foudre dans leur sein, l'envoient avec fracas jeter parmi les pâles mortels la terreur et la mort; ce déluge de feu, qui tomba sur des villes coupables, et changea leur infâme région en un vaste brasier; ce feu plus terrible encore, qui doit à la fin des temps causer un incendie général, et faire du monde entier un affreux monceau de cendres : quoi ! tout cela, tous ces feux jetés et réunis dans les prisons de l'Enfer ne seraient que quelques traits échappés de ses flammes : *Ignis æterni missilia sunt?* Que l'épouvante les saisisse, disait Moïse, en parlant des ennemis de son peuple; qu'elle leur glace le sang dans les veines, et les rende immobiles comme des pierres : *Fiant immobiles quasi lapis.* Grand Dieu! et n'expirerions-nous pas de frayeur, si vous nous montriez ces feux allumés par votre colère dans les sombres profondeurs de l'avenir?

O flammes infernales, qu'anime le souffle du Tout-Puissant! ô tempêtes de feu, qui jamais ne s'apaisent! pluie brûlante, qui tombe à torrens précipités! tonnerres effroyables, qui éclatent de toutes parts, du milieu de cette mer de soufre embrasé, où la justice de Dieu se promène avec fureur, écrasant sous ses coups des milliers de criminels, que l'Ecriture et les Pères nous représentent chargés de chaînes de feu, abîmés dans des flots de feu, transformés eux-mêmes en feu; et dans ce feu, dont la violence surpasse toutes les forces de la nature, parvenus, ce semble, au dernier période de la douleur! car, quelle est l'étrange impression de ce feu sur ses victimes? J'essaierais en vain de vous le faire comprendre, et j'abandonne à vos réflexions cette triste vérité, qu'un seul instant passé dans les feux de l'Enfer est infiniment plus douloureux que des siècles entiers qui réuniraient sur vous tous les maux imaginables de ce monde : *Non modo hæc parva sunt, sed nulla.* C'est la pensée de saint Augustin; n'a-t-elle pas de quoi vous frapper et vous consterner? Et cependant ce n'est pas tout : écoutez ce qui me reste à vous dire de ce feu qui dévore les réprouvés dans l'Enfer : *Devorabit eos ignis.*

Feu de l'Enfer, feu raisonnable, et qui redouble encore l'activité de ses flammes selon le nombre et la grièveté de ses crimes; Justice suprême, qui punissez les damnés, oui, vous rendez à

chacun selon ses œuvres; et c'est dans le séjour de la confusion et du désordre que vous montrez aussi l'ordre équitable de vos châtimens. Hélas! si une seule offense mortelle nous rend dignes à vos yeux du feu de la réprobation, et si vous ordonnez à ce feu vengeur d'en poursuivre avec une rigueur presque infinie la tâche ineffaçable, avec quelle fureur devez-vous donc la déchaîner contre une ame défigurée et noircie par une multitude de crimes! (Le même.)

Quelles sont les victimes de la colère de Dieu dans l'Enfer?

Là, c'est un pécheur scandaleux dont les exemples et les conseils séduisirent tant d'ames faibles et innocentes; artisan de leur malheur, vil suppôt du démon, ennemi déclaré de Jésus-Christ jusque dans l'empire de sa religion, il lui fit une guerre ouverte; il eût voulu anéantir le fruit de sa croix; il lui ravit le prix de son sang; et il ne serait pas l'objet de toute sa fureur au milieu des flammes vengeresses! *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Là, c'est un grand du monde que la justice et la reconnaissance invitaient à glorifier l'auteur de son élévation par de plus profonds hommages, et qui tira de sa grandeur même mille secours pour outrager avec plus d'audace et plus de succès la main bienfaisante et magnifique qui l'avait élevé au dessus des autres hommes. Puissans dieux de la terre, de quel triste éclat vous brillerez dans les Enfers, quand le Dieu fort et terrible, déployant contre vous toute l'activité d'un feu vengeur de ses droits, ne vous laissera de votre grandeur passée que le funeste privilège de sentir plus que les autres la grandeur et l'excès de ses tourmens : *Potentes potenter tormenta patientur!*

Là, c'est un riche du monde; et parce qu'il ne fit entrer pour rien l'obligation de l'aumône dans l'usage de ses richesses, parce qu'il n'eut pour tant d'infortunés Lazares que des entrailles de fer; coupable du crime que l'Evangile reproche au mauvais riche, le voilà, comme lui, plongé dans des feux dont il ressent les plus vives atteintes; comme lui, se désespérant dans le sein de ses douleurs, et criant plus haut que le reste des damnés : *Crucior in hac flamma.*

Là, c'est une infinité d'ames sensuelles et voluptueuses, qui expient d'infâmes plaisirs par les plus horribles tortures. Religion sainte, n'est-ce pas surtout aux flammes honteuses de l'impureté que sont réservées les flammes les plus dévorantes de l'Enfer? Oui, vous nous dites que c'est contre ce vice abominable qui aura

traîné dans la boue d'une satisfaction brutale une chair consacrée par le sceau du baptême, et dont l'opprobre rejaillit en quelque sorte sur l'auguste chef dont nous sommes les membres; que le Dieu de sainteté et de justice éclate dans ces prisons embrasées, et que plus on a goûté de crimnelles délices, plus on y est immolé à d'ineffables tourmens : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.*

Or, à la vue de ces réprouvés étincelans de feu, dites-moi, chrétiens, si l'Enfer n'est pas bien terrible. Région cruelle, s'écriait saint Bernard, du fond de sa solitude; région de feu, que ton souvenir porte d'effroi dans mon ame! C'était un saint près de recevoir de la main du Seigneur la couronne de gloire, et i tremblait avec ses vertus et ses miracles! Quelles doivent donc être les frayeurs de ceux qui ne sont pas moins coupables que tant de grands criminels, parmi les réprouvés, et auxquels il ne manque plus qu'un trait de ressemblance avec eux, qu'à l'instant où je parle l'Enfer s'ouvre pour les engloutir? *Devorabit eos ignis.* Grand Dieu! retenez vos foudres suspendues sur nos têtes, et, pour nous faire opérer notre salut avec crainte et tremblement, laissez-nous contempler encore le théâtre de vos fureurs.

Est-ce la peine du feu qui forme le plus cruel tourment des réprouvés? Non, chrétiens; multipliez mille et mille fois toutes les rigueurs du feu de l'Enfer, dit saint Chrysostôme, jamais ses impressions les plus douloureuses n'égaleront l'affreux supplice que cause aux réprouvés la perte de Dieu; pourquoi? parce que cette peine de sentiment attachée à l'entière séparation de l'Être suprême, reprend saint Augustin, ne peut se mesurer que sur l'infinité des perfections divines, c'est-à-dire que cette peine est grande et terrible à proportion que Dieu est grand et aimable. Elle est donc un mystère inconcevable d'horreurs, et doit plonger une ame damnée dans un abîme de tristesse et de désespoir que l'esprit humain ne saurait approfondir : *Separari a Deo tanta pœna quantus ipse.*

Peine étrange qui semble nous crier du milieu des flammes immortelles de ne plus mettre de bornes à nos frayeurs. Oui, c'est elle surtout qui m'épouvante. Et qu'importe que je ne la conçoive pas, ou plutôt n'est-ce pas l'impuissance où l'homme est pendant la vie de s'en former une juste idée, qui doit me la faire envisager sous les traits les plus effrayans? Et, puisque tous les Docteurs et les Pères de l'Eglise me la représentent comme l'enfer de l'Enfer; puisqu'elle surpasse tellement la peine du feu, que celle-ci n'est rien

comparée à celle-là ; puisqu'on ne la conçoit qu'après la mort et dans l'état désespéré de la réprobation, ah ! je fatiguerai le ciel de mes cris et de mes larmes, pour qu'il me soit donné de ne la concevoir jamais. Je dirai : Seigneur, ne me damnez pas. J'ai vu votre bras, armé de feux dévorans, me menacer d'un supplice qui m'a fait pâlir d'effroi. Hélas ! en voilà un autre qui se montre de loin, sous l'aspect le plus horrible : tous mes sens frissonnent, et je me jette à vos pieds. O mon Dieu ! que votre justice ne livre point mon ame à cette bête féroce, dont les morsures épouvantables font souffrir un tourment incompréhensible comme vous-même : *Separari a Deo tanta pœna quantus ipse.* (Le même.)

Preuves de l'éternité des preuves de l'Enfer.

Ne nous dites pas, comme le font de prétendus philosophes, que tout ce que nous disons des supplices éternels qu'endurent les méchans dans l'Enfer n'est rien qu'un amas de fictions et un vain épouvantail pour les faibles, et que notre but, en l'accréditant, est de déterminer les hommes par la crainte à la pratique de la vertu, au lieu d'essayer de les y déterminer en leur en faisant voir la beauté et les attraits. A ceux qui tiendraient un pareil langage, je leur répondrai en peu de mots que si ce que nous soutenons n'était pas, il faudrait nécessairement, ou que Dieu lui-même ne fût qu'une fiction sans réalité, ou que, s'il existe, il ne s'occupât aucunement de ce qui se passe parmi les hommes ; que le vice, la vertu, le bien, le mal, ne fussent que des noms, et que c'est à tort que les législateurs décernent des châtimens contre ceux qui transgressent les lois les plus sages. (Saint Justin, *IIe Apologie*, *n*o 9.)

Tourmens de l'Enfer, tourmens universels, tourmens éternels.

Quel nom le mauvais riche donne-t-il à l'Enfer ? C'est le lieu des tourmens, s'écrie-t-il, *locum tormentorum ;* paroles énergiques qui renferment l'universalité des peines qu'on y souffre. Oui, mes frères, dans les douleurs inexprimables que cause aux réprouvés un déluge de feu, dans l'état de souveraine misère où les jette l'abandon, la malédiction de Dieu, bien loin que rien adoucisse leurs maux, tout les irrite, tout les multiplie ; les objets qui les environnent, les pensées qui les occupent, les remords qui les déchirent, le ciel, la terre, leur séjour, leur cœur, le passé, l'avenir, tous les temps, toutes les créatures, tous les fléaux réunis et déchaînés contre eux. Donnez l'essor à votre imagination, laissez-

la s'égarer et se perdre dans une foule de maux les plus affreux à la nature, et dont la seule idée vous glace d'effroi : la religion vous dit que cet étrange amas de peines se trouve dans l'Enfer, que c'est dans l'Enfer que s'accomplit cette menace du Tout-Puissant, dont les pécheurs n'éprouvent point ici-bas les effets. Je rassemblerai sur eux tous les maux : *Congregabo super eos mala.* Encore tous les maux de la vie présente ne sont, dans le langage des livres saints, que quelques gouttes de sa colère ; et c'est comme un torrent qu'elle tombe sur les réprouvés. La multitude et l'excès de leurs souffrances demandent des forces surnaturelles : présent fatal que leur fait la justice divine, afin d'épuiser sur eux tous ses coups. Justice infinie, vous régnez seule dans l'Enfer : hélas ! voyez-vous ici quelque coupable qui doive augmenter le nombre de vos victimes, et que vous attendiez sur ce théâtre de vos vengeances ?

C'est le lieu des tourmens, sombre et lugubre cachot dont Dieu lui-même nous offre une image dans l'Ecriture. Cette nuit profonde qui enveloppa les Egyptiens et les tenait comme enchaînés par des liens de ténèbres, ces spectres hideux et menaçans que la pâleur des éclairs présentait à leurs regards, le sifflement des serpens et leurs cruelles morsures, l'aspect soudain et les hurlemens de mille bêtes féroces, le bruit d'une tempête continuelle ; cette nuit, dis-je, sans exemple, et qui les vit tous immobiles et la plupart expirans de frayeur, était sortie, dit l'Esprit-Saint, du fond des Enfers, comme un faible essai des ténèbres qui leur étaient réservées : *Noctem ab altissimis Inferis supervenientem.... Imago tenebrarum quæ superventura illis erat.* Combien plus noire et plus terrible est la demeure des réprouvés, cette région couverte des ombres de la mort et le centre de tous les supplices ! Être enseveli dans d'épaisses ténèbres, n'entendre que les cris forcenés des compagnons de son infortune et y mêler les siens ; ne voir dans cette funeste nuit, éclairée par de tristes lueurs, que désordre et confusion, qu'objets d'épouvante et de désespoir, ces grincemens de dents, expression de la rage, ces monstres de scélératesse auxquels on est associé, cet amas de calamités dont on est investi, ces affreux démons, victimes et ministres tout à la fois des vengeances du Très-Haut ; et parce que le péché rend l'homme esclave de Satan, abandonné à la puissance des légions infernales, être le jouet et la proie de toute leur fureur, et sous les coups de ces impitoyables bourreaux, sans cesse au comble de la douleur et de l'effroi, offrir à tout l'Enfer un modèle accompli du malheur ; quelle horrible destinée ! On ne peut y penser

sans frémir : ah ! devons-nous rien épargner pour nous y soustraire ?

C'est le lieu des tourmens. Dans le ciel l'harmonie et l'union des cœurs ajoutent des charmes au bonheur des saints ; mais l'Enfer est le règne de la discorde, qui y déploie toutes ses horreurs : *Nullus ordo, sed sempiternus horror.* Et quel surcroît de disgraces pour les réprouvés ! ennemis irréconciliables, chacun d'eux a les mains levées contre tous, tous ont les mains levées contre lui, d'autant plus acharnés à se tourmenter mutuellement qu'ils ont contribué mutuellement à se perdre et à se damner : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* Là, les complices des mêmes crimes, enveloppés dans un même désastre, se regardent d'un œil de courroux. Une haine immortelle a succédé à des liaisons injustes, à des amours profanes ; on se jurait sur la terre un attachement vainqueur des années et de la mort, on n'est réuni dans l'Enfer que pour y accroître réciproquement son supplice. Quels sont les gémissemens et les cris d'un père et d'une mère, doublement malheureux et coupables d'avoir ajouté à leur propre perte celle de leurs enfans ! Hélas ! ces enfans trop chéris sont devenus des tigres cruels ; la nature est muette dans leur cœur ; ils ne la connaissent que pour l'outrager ; ils ne s'attachent aux auteurs de leurs jours que pour les punir de leur fausse tendresse et redoubler leur désespoir: *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* Et ce maître débauché voit à ses côtés les ministres de ses passions irriter ses douleurs, et lui faire payer chèrement leurs funestes services. Et cette femme, si fière d'une vaine beauté, idole autrefois rassasiée d'encens et d'hommages, ne trouve plus dans ses anciens adorateurs, que des démons rugissans. Et cet écrivain scandaleux et impie, qui voulut établir la célébrité de son nom sur les ruines de la religion et des mœurs, est livré aux mépris, aux insultes, aux outrages d'une multitude d'infortunés qu'il a entraînés dans l'abîme, pour prix de leurs applaudissemens et de leurs éloges : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* Que dirai-je de ces vils brigands, de ces cœurs perfides, de ces ames noires, de ces caractères insociables et féroces dont l'Enfer est plein, et qui en augmentent le trouble ? *Nullus ordo, sed sempiternus horror.* O vases d'iniquité que la colère de Dieu heurte les uns contre les autres, troupe immense remplie d'un esprit d'orage et du fiel du dragon, dit l'Ecriture, eh bien ! tourmentez-vous ; nul repos, nulle paix, guerre éternelle, ami contre ami, frère contre frère, époux contre épouse, réprouvé contre réprouvé ; accablez-vous de sanglans reproches, lancez-

vous mille imprécations, haïssez, maudissez comme on vous hait et l'on vous maudit, soyez tous ensemble la pâture de vos fureurs réciproques : vous remplissez les vues de cette justice inexorable qui arme contre les pécheurs toutes les créatures et les pécheurs eux-mêmes : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum.* Et vous! à qui je présente cet odieux tableau, n'entendez-vous pas ce qu'il vous dit ? Voulez-vous paraître sur cette scène abominable pour y jouer aussi le rôle d'un damné ?

C'est le lieu des tourmens. Il les appelle et les attire de toute part, il en va chercher jusque dans le ciel. Les délices ineffables qui comblent les vœux des élus aigrissent les maux des réprouvés, et ensanglantent, pour ainsi dire, toutes leurs plaies. Du fond de ce gouffre, ils lèvent les yeux vers la céleste Jérusalem : *Elevans oculos.* Et que voient-ils? que verrez-vous vous-même si vos péchés vous associent à leur malheur? Comme eux, franchissant d'un seul regard le vaste chaos qui vous séparera du séjour de la lumière et de la félicité, vous y verrez de loin Lazare dans le sein d'Abraham, des proches, peut-être, avec qui vous aurez passé vos jours mortels sous un même toit, et qui jouiront d'un sort bien différent du vôtre; tant d'ames dont vous aurez traité la sagesse de folie, qui brilleront alors au dessus de votre tête et feront retentir la sainte Sion de leurs cris d'allégresse. Un bonheur auquel on n'eut jamais de droit, ou dont on écarte le souvenir, touche moins un malheureux qui en est privé : mais le royaume des cieux était à vous, et vous voyez les biens qu'il prodigue à d'autres, tandis que votre partage est dans les ténèbres extérieures et les flammes dévorantes. O violens transports d'une fureur jalouse! vous voudrez vous élancer vers l'heureuse patrie qui vous préparait un trône de gloire et le diadême de l'immortalité : inutiles efforts! retenu par des chaînes pesantes, vous retomberez sur vous-même en frémissant de rage et d'envie; vous serez plus déchiré par l'idée du bonheur que vous aurez perdu que par le sentiment des autres peines que vous souffrirez; et les joies du ciel, dit saint Chrysostôme, vous tourmenteront plus que les supplices de l'Enfer : *Plus a cœlo torquentur quam ab Inferno.* Oui, mes frères, si le ciel ne nous met pas en possession de tous les biens, il achèvera de nous écraser sous le poids de tous les maux. Il faut qu'il nous rende heureux ou malheureux; et puisqu'il a moins coûté aux saints qui y sont admis qu'il ne coûte aux damnés qui en sont exclus, insensés que nous sommes ! ne vaut-il pas mieux nous en assurer la conquête au prix de quelques violences passagères

que d'en déplorer la perte par des larmes intarissables et des regrets désespérans? Voilà la leçon que nous donne l'Enfer.

C'est le lieu des tourmens. Sceptre de fer qui frappez les damnés, qu'ajoutez-vous donc encore à leurs souffrances? Ah! chrétiens, la vue de leurs crimes. Leurs crimes n'eurent ici-bas que la durée de l'éclair; mais ils subsisteront toujours dans les abîmes du passé; et, gardien sévère de ce funeste dépôt, le passé le conservera sans cesse pour le leur remettre sans cesse devant les yeux: *Recordare.* La vérité, dit Tertullien, peut bien être obscurcie quelque temps, parce qu'elle n'est pas Dieu; mais elle ne saurait être étouffée ni éteinte, parce qu'elle vient de Dieu, et tôt ou tard elle rentre dans ses droits. Le supplice des méchans sera de la voir toujours: *Evigilabunt ut videant semper;* de voir sous leurs traits hideux toutes les iniquités qui ont souillé le cours de leur vie, tous les déréglemens de leur cœur, de leur esprit, de leur imagination; ces noirceurs de la calomnie, ces bassesses de l'intérêt, ces perfidies de l'ambition, ces emportemens de la vengeance, ces infamies de la volupté, ces ravages du scandale, ces discours licencieux, ces haines cruelles, ces injustices énormes: spectacle qu'ils ne pourront ni écarter ni soutenir, et qui, tout seul, serait un enfer. Car, si l'on a vu des hommes, poursuivis par l'image de leurs crimes, tourner contre eux-mêmes leurs mains désespérées, et se sauver de ces furies domestiques par une mort violente, quel est donc l'état d'une ame réprouvée à qui une clarté vengeresse montre incessamment tous ses péchés, tels qu'ils sont aux yeux de Dieu; ces péchés qu'elle ne voyait qu'à travers le nuage de la dissipation et sous des couleurs trompeuses; ces péchés dissimulés au tribunal de la pénitence ou présentés avec des adoucissemens infidèles; ces péchés effacés de son souvenir et endormis au fond de sa conscience à l'ombre du sacrilège, sortis tout à coup de leur retraite, l'épouvantent, l'investissent et l'accablent, tandis qu'une voix formidable ne cesse de lui redire: *Recordare*, regarde, voilà ton ouvrage et ce que tu as emporté de ton séjour sur la terre. Tu ne te connaissais pas, un voile de malice te cachait la corruption de ton cœur et l'opprobre de tes égaremens; Dieu l'a déchiré dans sa colère. Vois ces monstres qui t'environnent: tu l'as outragé par eux, c'est par eux aussi qu'il se venge; tu leur as donné la vie, ils ne te quitteront plus. Porte à jamais la honte et le tourment qu'ils ajoutent à tes maux: *Porta confusionem tuam, porta tormentum tuum.*

C'est le lieu des tourmens. Comment peindre ce ver immortel qui

ronge le cœur du réprouvé, qui lui montre le néant des faux biens dont la poursuite lui a coûté tant de peines superflues, qui lui retrace les secours de salut que son Dieu lui offrait, et dont l'usage lui eût été si facile, qui lui crie qu'il est l'auteur de sa perte, l'unique auteur de tous les maux où il est plongé? Comment peindre ces mouvemens de dépit, d'indignation et de fureur qui le transportent contre lui-même à la vue de son extrême folie? Objet de mépris et d'horreur à ses propres yeux, de quels traits il voudrait encore se percer pour ajouter, s'il était possible, à son malheur! Grand Dieu! quel supplice de ne trouver dans les rigueurs d'un sort infiniment cruel rien de si insupportable que soi-même; de se détester plus que tous les maux dont on est la proie; d'être son accusateur, son bourreau, son démon, et de se tourmenter avec plus de rage que ne le font ensemble tous les ministres de votre courroux et toutes les flammes de l'Enfer! O Dieu! qu'un cœur coupable fournit à votre justice un terrible vengeur de ses crimes!

C'est le lieu des tourmens. Mais que fais-je? et qui peut les compter? les trésors d'une justice infinie sont inépuisables : *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare?* Et ces tourmens sans nombre, sans adoucissement, sans relâche, cet effroyable amas de peines et de supplices dont je n'ai fait que vous tracer une ébauche, voilà ce dont la religion menace les hommes faibles, sensibles, délicats, si amateurs d'eux-mêmes, si ennemis des plus légères souffrances, si occupés à écarter d'eux les moindres disgraces de la vie. Eh! dans quelles alarmes doit donc les jeter la vue de l'Enfer et le péril prochain de tomber dans cet abîme de tous les tourmens! ils sont éternels : dernier trait du tableau de l'Enfer qui doit mettre le comble à nos frayeurs.

En vain, pour nous rassurer, voudrions-nous répandre des nuages sur cette vérité fondamentale de notre foi; les Prophètes, les Apôtres, Jésus-Christ, toute l'Eglise nous crie que le supplice des pécheurs dans l'Enfer est aussi interminable que la récompense des justes dans le ciel. La mort fixe le cœur de l'homme dans un état immuable soit de haine, soit d'amour pour Dieu; et, toujours coupables à ses yeux, les réprouvés seront toujours l'objet de ses vengeances: ils ont outragé une majesté infinie; leur châtiment ne pouvant être infini dans sa rigueur, il le sera dans sa durée. Ils en furent avertis : qui les a empêchés de se dérober au malheur dont on les menaçait? pourquoi ont-ils poussé l'extravagance et la fureur jusqu'à vouloir se perdre? Dieu est-il respon-

sable de leur infortune, et ne sont-ce pas eux qui lui ont arraché la foudre des mains? Mais regardez le Calvaire, et vous n'aurez pas de peine à croire que l'Enfer est éternel. Il y a, dit saint Bernard, une étroite liaison entre le dogme terrible d'une éternité malheureuse et les satisfactions infinies de l'Homme-Dieu. Il n'était pas nécessaire qu'un Dieu mourût; il ne serait donc jamais mort pour l'expiation du péché, si le péché pouvait être expié par le supplice passager de toutes les créatures. Ainsi Jésus-Christ sur la croix nous apprend que le réprouvé sera toujours dans l'Enfer: *Si hæc non fuissent ad mortem sempiternam, nunquam Deus moreretur.*

Toujours dans l'Enfer! ô effrayante vérité! toujours être accablé sous le poids de la colère et des malédictions de Dieu; toujours brûler, blasphémer, se déchirer, se désespérer! et quand on aura souffert autant de millions d'années, disent les Pères, qu'il y a d'étoiles qui brillent dans le firmament, d'atomes répandus dans les airs, de gouttes d'eau rassemblées dans le sein de la mer, de grains de sable entassés sur ses rivages, être encore dans le même état, dans la même désolation, dans les mêmes transports de rage; et quand ensuite, en ne versant qu'une larme dans un siècle, on en aurait assez répandu pour former les plus grands fleuves, pour inonder la terre, pour remplir tout cet espace immense qui la sépare du ciel, n'avoir pas avancé d'un moment la fin de ses supplices; et quand, après cette durée prodigieuse on aura souffert encore durant la plus longue révolution de temps que l'esprit humain puisse imaginer, n'avoir pas même fait un pas dans cette carrière interminable de souffrances, s'en occuper sans cesse, souffrir par la pensée tout ce que l'on souffrira en effet, porter à chaque instant, et à jamais, tout le poids de l'éternité malheureuse: ah! chrétiens, nous essaierons en vain de sonder ce terrible mystère de la justice divine.

Prosternons-nous en tremblant devant le grand Dieu, dont le bras s'appesantit avec tant de force sur les réprouvés, et fait monter la fumée de leurs tourmens dans les siècles des siècles: *Fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum.* La justice des hommes, dit l'éloquent évêque de Meaux, n'est qu'une ombre de celle de Dieu. Si elle laisse un libre cours à la miséricorde dans cette vie, elle reprend ses droits dans l'autre, elle règne dans l'Enfer. C'est là que cette justice, souveraine, inévitable, agit selon sa nature, et qu'étant infinie, elle s'exerce à la fin par des supplices infinis et éternels. (L'abbé Richard.)

La foi doit corriger nos erreurs et perfectionner nos lumières sur l'éternité des peines.

Dieu propose aux hommes une révélation aussi pleine de terreur que digne de respect, savoir, que tout péché mortel de sa nature mérite d'être puni par un supplice éternel. Dieu, dis-je, nous propose ce point de créance avec tout le poids de son autorité et par la bouche des Prophètes ; car, leur feu, dit Isaïe, ne s'éteindra jamais ; et par la bouche des Apôtres : ceux qui résistent à l'Evangile en souffriront, selon le témoignage de saint Paul, éternellement la peine ; et par les oracles de la Sagesse incarnée : Allez, maudits, au feu éternel, qui vous a été préparé depuis le commencement du monde ; et par le consentement unanime de toute l'Eglise, laquelle a toujours interprété l'Ecriture en ce sens ; et par les décisions des conciles qui nous l'ont expressément déclaré ; et par la tradition des deux Lois, l'ancienne et la nouvelle, qui, sur ce dogme important, ont toujours tenu le même langage ; enfin, par toutes les maximes de la foi qui nous annonce une peine éternelle dans sa durée, comme due à un seul péché, et même à un péché d'un moment, quand il va jusqu'à nous séparer de Dieu, et à rompre le sacré nœud qui nous doit unir à lui. Est-il donc une vérité plus solidement établie ? Mais sur cette vérité, néanmoins, sur cette révélation si authentiquement proposée, l'esprit de l'homme a souvent formés des difficultés, c'est-à-dire, des erreurs ; et lorsqu'il s'y est soumis, il a voulu chercher des raisons pour se justifier à soi-même cette étonnante proportion d'une éternité de peine avec un moment de péché. Or, à quoi nous sert la foi, ou à quoi nous doit-elle servir ? je l'ai dit, et je le répète, à corriger ces erreurs, comme étant opposées à la vérité primitive et infaillible, et à fortifier, à perfectionner les lumières qui nous donnent quelque idée de ce mystère si éloigné de nos vues humaines et de nos connaissances. Voilà le plan de cette première partie, qui renferme sur les jugemens de Dieu les plus grandes instructions. Ecoutez-moi.

Ne parlons point de l'athéisme, qui, niant un Dieu, nie conséquemment l'auteur d'une peine éternelle. Ne nous arrêtons point non plus à l'impiété d'Epicure, qui, faisant mourir l'ame avec le corps, détruit le sujet capable de souffrir une peine éternelle. Voici trois erreurs moins grossières et plus raisonnables en apparence, qui ont attaqué l'éternité des peines dans la proportion qu'elle a avec le péché ; car les uns ont prétendu que cette éter-

nité de supplices pour un péché, quelque énorme qu'il puisse être, répugnait à la bonté de Dieu ; les autres ont cru de plus qu'elle blessait les lois de la justice de Dieu ; et les derniers, enchérissant encore, ont pensé qu'elle était même au dessus de la toute-puissance de Dieu. Dieu est trop bon pour affliger éternellement une ame pécheresse ; Dieu est trop juste pour venger dans des siècles infinis ce qui s'est passé dans un instant ; Dieu n'est pas assez puissant pour faire que la créature subsiste une éternité entière dans les souffrances et dans la douleur. Voilà leurs raisonnemens ; mais moi, mes frères, je soutiens que notre foi, dans ses principes, a de quoi nous affermir contre toutes ces erreurs : et comment est-ce qu'elle y procède? apprenez-le.

Non, répond-elle aux premiers, une peine éternelle pour un péché n'est point incompatible avec la bonté divine ; et ce qui vous trompe, c'est la fausse opinion que vous avez conçue de cette bonté souveraine d'un Dieu. Car vous voulez qu'elle consiste dans une molle indulgence à tolérer le mal et à l'autoriser ; mais c'est cela même qui la détruirait, puisqu'elle ne serait plus ce qu'elle est dès qu'elle cesserait de haïr le péché autant qu'elle le déteste et qu'elle le hait. Pourquoi disons nous que Dieu est souverainement bon (c'est la belle remarque de Tertullien), sinon parce qu'il a souverainement le mal en horreur? Et qu'est-ce, à l'égard de Dieu, que d'avoir une souveraine horreur pour le mal, si ce n'est de le poursuivre sans relâche et d'en être l'implacable vengeur? *Quis enim boni auctor, nisi qui inimicus mali ; et quis inimicus mali, nisi qui expugnator ; quis autem expugnator, nisi qui et punitor?*

Ainsi raisonnait-il contre Marcion. Comprenez donc, ô homme (c'est toujours le même Tertullien qui parle), comprenez ce que c'est qu'un Dieu bon. C'est un Dieu essentiellement opposé au péché, un Dieu toujours ennemi du péché, et par une suite nécessaire, un Dieu persécuteur éternel du péché : tellement qu'il ne serait plus Dieu s'il y avait un instant où il n'agît pas contre le péché pour le condamner et pour le punir, parce que ce ne serait plus un Dieu bon de la manière qu'il l'est et qu'il le doit être. Mais que voudrait le pécheur? En se faisant des idées de bonté selon les intérêts de sa passion, il voudrait un Dieu sous lequel les crimes pussent être quelque jour en paix : *Deum malles sub quo delicta aliquando gauderent ;* et il jugerait ce Dieu bon, qui rendrait l'homme méchant par l'assurance d'une rémission future : *Et illum bonum judicares, qui hominem malum faceret securitate delicti.* De là, poursuit encore Tertullien, vous ne voulez point reconnaître cette

bonté dont l'essence est de ne vouloir jamais convenir avec le mal, et d'avoir pour lui une haine sans retour. Mais si vous ne la reconnaissez pas, tous les saints et tout ce qu'il y a eu de vrais fidèles versés dans la science de Dieu l'ont reconnue; ils l'ont hautement confessée, ils l'ont publiée et glorifiée, parce que, éclairés d'une sagesse supérieure à la vôtre et toute céleste, ils ont vu que Dieu devait être bon de la sorte, et que selon les règles de sa sainteté il ne le pouvait être autrement.

Pour remonter à la source de l'erreur que je combats, Origène fut le premier qui voulut faire Dieu plus miséricordieux qu'il n'est en lui-même, ou plutôt, comme dit saint Augustin, qui voulut paraître lui-même plus miséricordieux que Dieu, lorsqu'il avança qu'après un certain temps les peines des ames réprouvées finiraient : hérésie dont il se fit le chef, et pour laquelle l'Eglise le frappa de ses anathèmes. Aussi, chrétiens, observez, je vous prie, le prodigieux égarement de l'homme, quand il n'est pas conduit par la foi. Cet Origène, qui, par un sentiment présomptueux de la bonté de Dieu, ne voulait pas que la peine des damnés fût éternelle, par une autre erreur toute contraire, mettant des bornes à la miséricorde de Dieu, s'emporta jusqu'à soutenir que la gloire des bienheureux aurait elle-même son terme, et que comme les réprouvés passeraient de l'état de souffrances à celui de repos, ainsi les saints qui règnent avec Dieu changeraient de temps en temps, par une triste et monstrueuse vicissitude, leur état de repos dans un état de souffrance, pour se purifier toujours davantage, et s'acquitter pleinement des anciennes dettes qu'ils auraient contractées dans la vie. Voilà, reprend saint Augustin, comment cet homme si déclaré, d'une part, en faveur de la divine miséricorde, l'outrageait de l'autre, et perdait l'avantage dont il se prévalait d'en être le plus zélé partisan; puisque, s'il donnait aux ames réprouvées une fausse espérance de la béatitude, il ôtait aux ames prédestinées la solide assurance de l'éternité de leur bonheur. Mais après tout, pouvait dire Origène, pourquoi donc tant exalter la bonté de notre Dieu, Créateur de l'univers, si de longs siècles de satisfaction et de peine ne suffisent pas pour expier à ses yeux un seul crime, et pour éteindre le feu de sa colère? Ah! s'écrie saint Grégoire, l'homme est toujours subtil à tirer des conséquences de la bonté de Dieu contre Dieu même! Et moi je réponds : Pourquoi donc l'Ecriture nous fait-elle entendre tant de menaces et tant d'arrêts foudroyans qui condamnent le pécheur à cette éternité de supplices, s'il y a lieu de penser qu'ils ne doivent pas

toujours souffrir? Chose étrange! ajoute ce grand pape; nous nous mettons en peine de garantir la bonté de Dieu, et nous ne craignons pas de le faire auteur du mensonge, pour sauver sa miséricorde, comme s'il était moins véritable dans ses paroles que favorable dans ses jugemens : *Deum satagunt perhibere misericordem, et non verentur prædicare fallacem.*

En effet, la même Ecriture qui m'apprend que Dieu a des entrailles de miséricorde pour tous les hommes, me déclare en même temps, et dans les termes les plus formels, qu'il y a des flammes éternelles allumées pour le tourment des pécheurs. Il ne m'est pas plus permis de douter de l'un que de l'autre; mais je dois par l'un rectifier les faux préjugés dont je pourrais me laisser prévenir à l'égard de l'autre; car, au lieu de dire : Dieu est la source de toute bonté, donc il ne punira pas éternellement le péché; je dois dire : Dieu punira éternellement le péché, quoiqu'il soit la source de toute bonté et la bonté même, puisque la foi me l'enseigne de la sorte, et que c'est une vérité fondamentale dans la religion. Ainsi, la bonté de Dieu n'exclut point l'éternité des peines, ni l'éternité des peines n'est point contraire à la bonté de Dieu. Mais comment et par où se concilient dans le même Dieu cette bonté suprême et cette extrême sévérité? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de pénétrer, mais c'est ce que je suis obligé de croire. Il me suffit de savoir l'un et l'autre, et de le savoir comme je le sais, avec une entière certitude, dès que l'un et l'autre m'est révélé par l'Esprit de Dieu : je me tiens là, et je ne vais pas plus avant. Ce n'est pas que, sans diminuer d'un seul moment les peines de l'Enfer, je ne pusse absolument concevoir tout ce que je sais et tout ce que je crois de la bonté de Dieu; ce n'est pas qu'il me fût si difficile de comprendre qu'une bonté assez ennemie du péché pour avoir fait descendre un Dieu sur la terre, afin de le détruire, pour l'avoir porté à se revêtir de notre chair, à prendre sur soi toutes nos misères, à mourir sur une croix, l'est encore assez pour le déterminer, ce même Dieu si saint et si bon, à ne faire jamais grace au péché. Mais la voie est plus courte et plus sûre tout ensemble, de respecter ce mystère sans l'examiner, et de me contenter du témoignage de ma foi, que je ne puis démentir. Elle est infaillible dans ses connaissances, et ses connaissances sont au dessus de toutes mes vues. Quand, en me faisant reconnaître dans Dieu une bonté suprême, en voilà plus qu'il ne faut pour résoudre tous mes doutes; et, c'est ainsi, chrétiens, que la foi corrige la première er-

reur touchant la peine éternelle du pécheur impénitent et réprouvé. Passons à la seconde.

C'est qu'une peine éternelle ne peut s'accorder avec la justice de Dieu : pourquoi? parce que le propre de la justice est de conformer le châtiment à l'offense; en sorte que, ni l'offense, par sa gravité, ne soit point au dessus de la peine, ni la peine, par sa rigueur, au dessus de l'offense. Or, où est cette égalité et cette proportion entre une éternité de peine et un péché de quelques jours, de quelques heures, et même d'un seul moment? Si j'avais, mes chers auditeurs, à justifier cet article de notre foi autrement que par la foi même, je pourrais vous répondre que s'il n'y a pas entre cette éternité et ce péché une proportion de durée, il peut y avoir et il y a en effet une proportion de malice d'une part, et, d'autre part, de satisfaction et de punition : de malice dans le péché, et de satisfaction dans le châtiment. Je m'explique; car ce qui nous trompe, c'est de vouloir mesurer la durée de la satisfaction que la justice de Dieu ordonne, par la durée de l'action criminelle dont le pécheur s'est rendu coupable. Faux principe, dit saint Augustin; et pour en voir sensiblement l'illusion, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe tous les jours dans la justice même des hommes. Qu'est-ce que l'ignominie d'un supplice infâme, et que la tache qu'il imprime, laquelle ne s'effacera jamais? quest-ce qu'un état de servitude et qu'un esclavage perpétuel? qu'est-ce que l'ennui d'un bannissement, d'un exil, d'une captivité aussi longue que la vie? Tout cela n'est-ce pas, autant qu'il le peut être, une espèce d'éternité? Or, nous voyons néanmoins que la justice humaine emploie tout cela contre un attentat presque aussitôt commis et achevé qu'entrepris et commencé. Et quand, pour venger cet attentat si peu médité quelquefois, et si promptement exécuté, elle fait servir tout cela, nous ne trouvons rien dans la peine qui excède le crime. Elle va plus loin; et qu'est-ce que la mort? demande encore saint Augustin, cette mort, de toutes les choses terribles, selon la nature, la plus terrible; cette mort qui, de tous les biens temporels, enlève à l'homme, en le détruisant, le plus précieux, qui est la vie; cette mort dont le coup est irrémédiable, et dont les suites par là même sont comme éternelles? Toutefois, que ce soit le châtiment de certains crimes, quelque subits d'ailleurs et quelque passagers qu'ils aient été, c'est ce que nous approuvons; c'est en quoi nous admirons et la sagesse et l'équité des lois du monde. Il est vrai, continue le même Père, et cette observation convient parfaitement à mon sujet, il est vrai que le

sentiment de cette mort passe, mais l'effet ne passe point; et c'est surtout ce que se propose la loi.

Car prenez garde, s'il vous plaît, que la première et la plus directe intention de la loi n'est pas de tourmenter pour quelque temps le criminel sur qui elle lance son arrêt; mais que par cet arrêt irrévocable elle pénètre jusque dans l'avenir, et que sa vue principale est de le retrancher pour jamais du commerce et de la société des vivans, dont elle l'a jugé indigne : *Qui vero morte mulctatur, numquid moram qua occiditur, quæ brevis est, ejus supplicium leges æstimant; an non potius quod in sempiternum eum auferant de societate viventium?* Ce sont les paroles du saint docteur; d'où il s'ensuit que pour mesurer la proportion de la peine et de l'offense, ce n'est donc pas une règle toujours à prendre que la durée de l'un ou de l'autre, et que dans un supplice qui ne finit jamais, pour un péché qui finit si vite, et dont le plaisir est si court, la justice divine peut être à couvert de tout reproche.

Voilà, encore une fois, chrétiens, la réponse que j'aurais à vous faire, et qui serait pour vous, sinon une preuve convaincante, du moins une des plus fortes et des plus sensibles conjectures. Mais ce n'est point là ce que je me suis prescrit; et sans quitter mon dessein, j'en reviens à la foi.

Que me dit-elle? deux choses : que Dieu est juste, et que ses vengeances sont éternelles. Elle ne me peut tromper sur aucune de ces deux vérités, puisque ce sont autant d'oracles émanés de la première vérité. Par conséquent, ce sont pour moi deux vérités incontestables; par conséquent, ces deux vérités ne se combattent point l'une et l'autre, et concourent parfaitement ensemble; par conséquent, la peine des damnés subsistant dans toute son éternité, la justice de Dieu subsiste dans toute son intégrité : que dis-je? c'est dans cette éternité même qu'éclate la justice divine, puisque la peine des damnés n'est éternelle que parce que Dieu est juste, et qu'autant qu'il est juste; par conséquent, lorsqu'on me représente cette peine éternelle, je ne dois pas conclure que Dieu est injuste : car rien d'injuste, dit saint Augustin, quand c'est le juste par excellence qui l'a résolu : *Nihil injustum esse potest quod placet justo.* Mais la seule conclusion que je dois tirer est celle de saint Ambroise : qu'il faut donc que le péché soit le plus grand de tous les maux, puisqu'un Dieu si juste le punit par la plus grande de toutes les peines; qu'il faut donc que le péché renferme un fonds de malice inépuisable, puisqu'au jugement même de la souveraine justice, il demande pour réparation une

éternité tout entière; qu'il faut donc que le monde soit bien aveugle, lorsqu'il regarde avec tant d'indifférence le péché, et qu'il en témoigne si peu de crainte, puisqu'un seul péché le conduit dans le plus profond abîme de la misère pour n'en sortir jamais. Tout cela fondé sur les principes indubitables et inébranlables de la religion.

Que lui reste-t-il à cette foi si droite et si éclairée? de corriger la troisième erreur, qui refuse à Dieu le pouvoir d'exercer sur le même sujet une vengeance éternelle, et de lui faire toujours également sentir les cruelles atteintes et les vives impressions du feu qui le brûle. Erreur entre toutes les autres, la plus frivole et la plus vaine, pour quiconque a quelque notion d'un Dieu tout-puissant. Comme si Dieu ne pouvait pas donner au feu, qu'il a choisi pour être l'instrument de sa colère, des qualités propres, et au dessus de l'ordre naturel. Comme si Dieu, qui de rien a tout créé, et qui d'un seul acte de sa volonté soutient tout, ainsi que la foi nous le fait connaître, manquait de force et de vertu pour soutenir toute l'activité de ce feu, sans aliment et sans matière. Comme s'il était difficile à Dieu, après avoir formé, et le corps et l'ame, de rendre l'un incorruptible aussi bien que l'autre, sans le rendre, non plus que l'autre, impassible; et de les conserver dans les flammes, pour en éprouver les plus violentes ardeurs, sans en recevoir la plus légère altération. Comme si c'était là de plus grands miracles pour Dieu, que tant de prodiges éclatans que la foi nous met devant les yeux, et où elle nous donne à entendre qu'il n'a même fallu que le doigt du Seigneur : *Digitus Dei est hic* [1]. Qu'est-ce donc quand il déploie tout son bras, et qu'il l'appesantit sur de rebelles créatures frappées de sa haine? Qui le peut savoir, et quelle horreur de l'apprendre par soi-même? *Brachium Domini cui revelatum est* [2]? Ah! mes chers auditeurs, ne cherchons point par d'inutiles questions et des recherches dangereuses à diminuer les salutaires frayeurs qu'excite en nous l'esprit chrétien. Croyons, et dans un saint tremblement rendons à la bonté de notre Dieu, à la justice de notre Dieu, à la puissance de notre Dieu, tous les hommages qui leur sont dus. N'écoutons point notre cœur qui se trompe et qui voudrait nous tromper. Parce que la vue d'un tourment éternel le trouble, et que ce trouble intérieur l'importune et le gêne dans ses passions déréglées, il tâche par toutes sortes de moyens à rompre ce frein, et devient ingénieux à inventer mille

Exod., 8. — [2] Isaï., 53.

subtilités contre les vérités les plus essentielles. Ne discourons point tant, mais agissons. Ce ne sera ni notre philosophie, ni tous nos discours qui nous garantiront de ce jugement de Dieu si formidable : mais ce qui nous en préservera, c'est la docilité de notre foi avec la sainteté de nos œuvres; et voilà sans contredit de tous les partis le plus sage, puisque c'est évidemment le plus sûr.

Je ne prétends pas néanmoins que la raison ne puisse être ici consultée, selon qu'elle est soumise à la foi et qu'elle compatit avec la foi. Je ne craindrai point même de la faire ici parler, et de recueillir tout ce qu'elle a découvert, pour justifier la conduite de Dieu et cet arrêt irrévocable, qui, réprouvant le pécheur, le condamne à une peine éternelle. Car c'est là, chrétiens, le terrible mystère qui de tout temps a exercé les premiers hommes de l'Eglise et les plus versés dans les choses divines. Et quoique les jugemens du Seigneur n'aient pas besoin de la justification des hommes, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes, comme dit le Prophète : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa*[1]; toutefois ces saints docteurs ont pensé que sur l'éternité malheureuse des réprouvés, il était bon de voir toutes les convenances qui s'y rencontrent, et pour cela même d'user de toutes les lumières et de toutes les raisons que l'esprit humain, tout borné qu'il est, nous fournit. Peut-être les avez-vous déjà plus d'une fois entendues, ces raisons que j'ai à produire; mais peut-être aussi vais-je vous les proposer tout autrement qu'on ne vous les a fait concevoir. Car mon dessein, en les produisant, n'est pas tant de vous en faire sentir toute la force, que de vous faire ensuite comprendre comment la foi les perfectionne. C'est à quoi je me suis engagé, et ce qui demande une nouvelle attention.

Or, la première raison est de saint Jérôme et de saint Augustin. Oui, mes frères, dit saint Jérôme, l'homme pécheur doit éternellement satisfaire à Dieu, parce que sa volonté était de résister éternellement à Dieu. Cette pensée est solide et vraie; mais, pour y bien entrer, écoutons saint Augustin, lequel a pris soin de l'éclaircir et de la mettre dans tout son jour. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, dans une volonté perverse et criminelle, ce n'est point précisément l'effet qu'il faut regarder, mais, encore plus la volonté, l'affection du cœur; et, quoique l'effet manque, parce qu'il ne dépend pas de l'homme, il est juste que la volonté soit punie, et qu'elle le soit d'une peine proportionnée à sa mau-

[1] Ps. 18.

vaise disposition : *Merito malus punitur affectus, etiam quum non succedit effectus.* Or, j'en appelle au témoignage de la conscience ; et n'est-il pas certain que ces amateurs d'eux-mêmes et du monde, que ces esclaves du plaisir et de leurs sensuelles cupidités, que tant de pécheurs vendus au péché, se trouvent devant Dieu, scrutateur des ames et de leurs plus secrètes intentions, tellement disposés, qu'ils voudraient ne quitter jamais cette vie présente dont ils goûtent les faux biens, qu'ils voudraient éternellement y jouir de leurs passions, et que volontiers ils renonceraient à toute autre félicité ? Si donc l'acte du péché ne dure pas, l'amour du péché et l'attachement au péché est en quelque sorte éternel : de manière que dans la disposition du pécheur est renfermée une volonté secrète, ou pour parler avec l'école, une volonté interprétative d'être à jamais pécheur, puisqu'il voudrait toujours posséder ce qui entretient son péché. Aussi, c'est la réflexion de saint Grégoire, pape, à bien considérer les impies et tout ce que nous comprenons sous le nom de pécheurs, ils ne cessent de pécher que parce qu'ils cessent de vivre ; et ils souhaiteraient de ne cesser jamais de vivre, pour ne cesser jamais de pécher ; et s'ils désirent de vivre, ce n'est point proprement pour la vie : car sans le péché cette vie, qui leur est si chère et si précieuse, leur deviendrait insipide et ennuyeuse. Il y a donc toute la proportion nécessaire entre l'éternité de leur peine et la malignité de leur cœur, et l'on ne doit point tant s'étonner que le châtiment n'ait point de fin, après que la volonté de pécher n'a point eu de terme.

Ce n'est pas assez ; mais à cette raison saint Thomas en ajoute une seconde. C'est, dit ce docteur angélique, qu'en quelque disposition de volonté que puisse être l'homme quand il pèche, il m'est évident que le péché qu'il commet est irréparable de sa nature ; qu'étant irréparable il est en ce sens éternel, et que par là même il mérite un supplice éternel. Appliquons-nous à ceci, chrétiens. Tout péché mortel une fois commis ne peut être aboli qu'en l'une de ces deux manières : ou de la part du pécheur, par une satisfaction digne d'être acceptée ; ou de la part de Dieu, par une cession gratuite et absolue de ses intérêts. Que le pécheur, je dis le pécheur réprouvé, satisfasse dignement à Dieu, c'est de quoi il est incapable dès qu'il est privé de la grace. Que Dieu cède ses droits, c'est à quoi rien ne l'oblige, et ce qu'on ne peut exiger de lui. Donc à s'en tenir aux termes de la justice, ce péché dans toute l'éternité ne se réparera jamais, et paraîtra toujours aux yeux de Dieu comme péché. Or, tandis que le péché demeure sans être effacé

par nulle réparation, il doit avoir sa peine, conclut l'ange de l'école, et la durée de la peine doit répondre à la durée du péché.

Il y a plus, et c'est la troisième raison que les théologiens, après saint Augustin, tirent encore de la nature du péché. Car qu'est-ce que le péché ? c'est un éloignement volontaire de Dieu, c'est un mépris formel de Dieu, c'est un amour de la créature préférablement à Dieu, c'est une injure, et l'injure la plus atroce faite à la majesté de Dieu. Cela posé comme une vérité universellement reconnue, mesurons, dit saint Augustin, la grièveté de cette injure par la grandeur du maître qu'elle outrage, et nous trouverons qu'elle est infinie dans son objet, puis qu'elle blesse une grandeur infinie. Or, un péché dont la malice est infinie demande une peine infinie : et comment le sera-t-elle ? Sera-ce en elle-même et dans son essence ? c'est ce qui ne se peut, et ce que nul être créé n'est en état de porter. Reste donc que ce soit une peine infinie autant qu'elle le peut être, je veux dire dans son éternité, et qu'elle s'étende jusque dans l'immensité des siècles à venir. Voilà l'unique voie que Dieu ait de se satisfaire soi-même. Sans cette éternité, il y aurait toujours une distance infinie entre l'offense et la peine ; mais par cette éternité, quoique Dieu ne soit jamais pleinement satisfait, parce que la peine étant éternelle, n'est jamais entièrement remplie, il y a néanmoins entre le châtiment et le crime toute l'égalité possible.

Telles ont été, dis-je, mes chers auditeurs, sur le grand sujet de l'éternité malheureuse les productions de l'esprit de l'homme. Voilà où sont parvenus ces esprits sublimes que Dieu avait remplis de sa sagesse et du don d'intelligence. Voilà les découvertes qu'ils ont faites, et les lumières qu'ils ont suivies. Respectons leurs sentimens ; ils sont solidement établis. Prenons bien leurs vues, et elles nous paraîtront justes et toutes saintes. Mais avouons-le, après tout ; il faut que la foi vienne au secours pour les perfectionner et les confirmer. Vous voulez savoir par où elle les confirme et les perfectionne : ah! chrétiens, c'est un de ces secrets qui ne sont connus qu'aux ames humbles et aux vrais fidèles. Car si la foi donne à toutes ces connaissances une perfection et une force particulière, ce n'est point en élevant nos esprits, mais plutôt en les abaissant ; ce n'est point en leur laissant une liberté présomptueuse d'examiner et de raisonner, mais en les soumettant à l'autorité et à la mystérieuse obscurité de la parole de Dieu; ce n'est point en tirant le voile qu'elle nous met sur les yeux, et en nous présentant la vérité dans un plein jour, mais en nous réduisant, con-

tre toutes les difficultés et tous les embarras, à cette réponse de saint Paul, qui dans un mot résout tous les doutes et toutes les incertitudes : *O altitudo* [1] ! O jugement de mon Dieu ! ô trésors inépuisables et cachés, non seulement de sa sagesse et de sa miséricorde, mais de sa justice ! Je puis bien en entrevoir quelques apparences ; mais m'appartient-il d'en pénétrer le fond ? *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !* Et qui de nous, en effet, peut lire dans le sein de Dieu tout ce qu'il veut, et pourquoi il le veut ? Qui de nous a-t-il appelé à ses conseils ? *Quis novit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit ?* Quand donc j'aurai fait mille efforts pour sonder cet abîme, si je ne veux pas m'égarer et me perdre, je dois toujours en revenir au principe fondamental, et m'écrier en m'humiliant : *O altitudo !*

Chose admirable, chrétiens ; dès que la foi nous a mis en cette préparation de cœur et dans cette soumission intérieure, c'est alors que, disposés à faire le sacrifice de tous nos raisonnemens et à y renoncer, nous pouvons mieux raisonner que jamais; et en voici l'évidente démonstration : parce que, n'ayant plus ni préjugés, ni vues propres à quoi nous demeurions opiniâtrément attachés, nous voyons d'un œil plus épuré, et nous jugeons d'un sens beaucoup plus rassis. Ces hautes idées que la foi nous donne de la majesté de Dieu, de la bonté de Dieu, de sa justice et de sa sainteté ; par conséquent, de l'audace de l'homme qui s'élève par le péché contre cette majesté infinie, de l'ingratitude de l'homme qui se tourne par le péché contre cette bonté souveraine, de la malignité et de la corruption du cœur de l'homme qui offense par le péché cette justice inflexible et cette sainteté éternellement et nécessairement ennemie de tout désordre ; ces grands objets n'étant plus affaiblis, ou par les fausses préventions d'un esprit indocile, ou par les aveugles cupidités d'un cœur passionné, se présentent dans toute leur force, et font sans obstacle toute leur impression. On les comprend avec moins de peine, et même à certains momens il semble qu'on en ait une connaissance distincte, et je ne sais quel sentiment actuel qui remplit l'ame et qui la saisit. Il semble qu'on ait devant les yeux l'éternité tout entière, et qu'on en parcoure l'immense étendue. On la voit, autant qu'il est possible à la faiblesse de nos esprits, dans toute son horreur, et au lieu de s'arrêter à de vaines discussions, on ne pense qu'à s'humilier devant la toute-puissance de Dieu, et à prévenir ses redoutables arrêts. On dit

[1] Rom., 11.

comme le saint homme Job : *Vere scio quod ita sit* [1] ; oui, il en est ainsi ; car c'est ainsi que la parole même de mon Dieu me l'assure : et le plus sage parti pour moi n'est pas d'entrer en de sèches disputes et d'opiniâtres contestations sur la vérité de cette divine parole; mais de prendre de solides mesures pour éviter l'affreux malheur qu'elle m'annonce. Tout ce que j'ai donc à faire est de me p. osterner aux pieds de mon juge, et de me tenir devant lui dans un saint tremblement, et de le fléchir par l'humilité et par la ferveur de ma prière. Serais-je le plus juste des hommes, voilà la disposition où je dois être et où je dois demeurer jusques au dernier soupir de ma vie : *Etiam si habuero quippiam justum, non respondebo, sed judicem meum deprecabor.* C'est là, encore une fois, ce qu'on dit, et c'est là qu'on porte toutes ses réflexions. Effet salutaire de la foi, d'une foi prudente, mais du reste docile, et dans sa pieuse docilité mille fois plus éclairée que toute la science et toute la sagesse du monde ; d'une foi soumise que Dieu soutient par certaines touches secrètes, qu'il élève par certaines lumières de sa grace, et à qui il découvre ses plus impénétrables mystères: telle a été la foi des saints. Était-ce dans eux petitesse d'esprit? était-ce superstition ? Mais ne savons-nous pas d'ailleurs quels étaient ces rares génies, et ce que toute l'antiquité a pensé de ces grands hommes qu'elle a révérés comme ses maîtres, et que nous nous proposons encore comme nos guides et nos modèles ? Ce qu'ils ont cru, ne pouvons-nous pas bien le croire? et serons-nous bien justifiés au tribunal de Dieu quand nous lui dirons : Seigneur, je n'ai tenu nul compte de cette éternité, je l'ai négligée parce que je ne la croyais pas ? Non, vous ne la croyez pas ; mais pourquoi ? parce que vous ne vouliez pas la croire, parce que vous affectiez de ne pas la croire, afin de n'être point troublé dans vos désordres, car voilà le principe ordinaire de l'incrédulité. Cependant, mon cher auditeur, que vous l'ayez crue, ou que vous ne l'ayez pas crue, elle n'en est pas moins réelle; les preuves qui pouvaient vous en convaincre n'en sont pas moins solides, et ce sera votre condamnation. (BOURDALOUE, *Sur l'Éternité malheureuse.*)

Péroraison.

Affreuse image des tourmens de l'enfer, retracez-vous avec force à l'esprit de tous les pécheurs; ils s'arrêteront au milieu de leurs

[1] Job., 9.

courses criminelles; leurs plus fougueuses passions reculeront épouvantées, et obéiront en esclaves à la vue d'une éternité malheureuse. Ils ne la craignent pas, parce qu'ils n'y pensent pas; mais, s'ils en écartent le souvenir, ils n'en détruisent pas la réalité, ils n'en diminuent pas l'horreur. Qu'ils y pensent; et je les défie, pour peu qu'ils s'aiment encore eux-mêmes et que leurs vrais intérêts les touchent, de n'en être pas frappés et consternés. Image terrible, poursuivez-les jusque dans le tumulte du monde et au milieu de leurs fêtes les plus brillantes, elles perdront à leurs yeux tous leurs attraits; ils ne verront plus que le malheur qui les menace; ils ne songeront plus qu'à s'y dérober et à prévenir par une sincère conversion la perte entière et irréparable d'eux-mêmes.

Affreuse image des tourmens de l'enfer, présentez-vous aux chrétiens convertis et pénitens; que les peines de leur nouvelle vie leur paraîtront légères et douces, comparées aux châtimens éternels dont elles sont l'échange! De quels maux peut-on se plaindre, quand on a mérité ceux de l'enfer? Si Dieu les y eût précipités lorsqu'ils l'outragaient, et qu'ensuite il leur eût été donné de revenir sur la terre pour y expier leurs crimes, avec quel zèle, avec quels transports ils se livreraient à toutes les rigueurs de la plus austère pénitence? Eh quoi! avoir été préservé de l'enfer, est-ce une moindre faveur que d'en avoir été arraché? Mais dans la cruelle incertitude si leurs péchés ne subsistent plus dans le souvenir de Dieu; s'ils les ont détestés, pleurés, expiés, tout ce qui peut calmer leurs frayeurs ne doit-il pas leur être précieux et cher? Ils embrasseront donc avec joie tout ce qui porte l'empreinte de la pénitence, persuadés que plus leurs regrets seront amers et leurs satisfactions continuelles, plus ils auront lieu de se flatter d'une réconciliation sincère avec Dieu. Oui, une vie de contrainte, de violences, de peines et de croix, est ce qu'il y a de plus consolant pour quiconque a mérité l'enfer.

Afreuse image des tourmens de l'enfer, allez réveiller les ames endormies au sein de la tiédeur; qu'elles apprennent que, s'il est une voie qui paraît droite et qui conduit à la mort, c'est celle où elles marchent avec tant d'indolence et de sécurité. Qu'elles frémissent en voyant qu'elles se jouent sur les bords d'un précipice, où tout les pousse et les entraîne, le monde, le démon, leur propre cœur. Quand il ne serait que douteux si l'enfer sera ou ne sera point leur partage, ne devraient-elles pas tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de leur côté? et, dès qu'il

s'agit du dernier des malheurs, la vraie sagesse ne veut-elle pas que nous mettions entre lui et nous un intervalle immense, qu'on ne risque rien, qu'on ne néglige rien parce que les précautions ne sauraient être excessives, lorsque la peine de la méprise est le comble de l'infortune. Mais leur état n'est pas un problème : lorsqu'il en coûte peu pour se sauver, on doit être assuré que l'on se damne, à moins que ce ne soit une grande ferveur qui facilite l'accomplissement des devoirs du salut. Sainte Thérèse ne vit-elle pas sa place marquée au fond de l'abîme, si elle ne s'élevait pas à la plus haute sainteté? Il est des ames pour qui la pratique des conseils de l'Évangile est étroitement liée avec l'observation des préceptes les plus essentiels de la loi. (L'abbé Richard.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR L'ENFER.

EXORDE.

Crucior in hac flamma.

Je souffre dans cette flamme. (*S. Luc*, 16.)

Quel est cet affreux séjour où la justice divine précipite ce riche impitoyable? Quelles sont ces ténèbres profondes où il va être enseveli sans retour? Quels sont ces cris de rage et ces hurlemens de désespoir qu'il pousse, dis-je, du fond des abîmes, et qui viennent épouvanter notre oreille, et remplir notre cœur d'effroi? Et quelle est enfin l'horrible demeure qui lui fait lire à son entrée cette inscription formidable: Là il y aura des pleurs et des grincemens de dents: *Ibi erit fletus et stridor dentium.*

Ah! chrétiens, ce séjour est celui qu'un Dieu irrité prépare à la révolte et à l'endurcissement; c'est cette prison ténébreuse où sa justice retient dans une captivité éternelle les victimes dévouées à sa fureur; c'est cet étang de feu où sa colère environnant et pénétrant le pécheur jusque dans sa plus intime substance, venge par d'inexprimables tourmens sa bonté méconnue et sa gloire outragée; c'est l'Enfer en un mot, où Dieu a voulu rassembler sur la tête du pécheur tous les fléaux à la fois, et semble, pour le punir, épuiser sa toute-puissance. L'Enfer! à ce mot seul, le juste frissonne, et le pécheur est saisi d'épouvante. L'Enfer! à cette horrible pensée, l'impie lui-même se trouble et craint de fixer ses regards sur ce formidable tableau. Oserons-nous cependant y chercher aujourd'hui des instructions salutaires, et ne craindrons-nous pas de révolter des oreilles délicates par ces lugubres descriptions, ou de porter dans des cœurs sensibles de dangereuses terreurs? Non, non, trop souvent peut-être la condescendance ménage de vaines délicatesses; trop souvent des cœurs, que devrait serrer la douleur, ne remportent d'autres fruits de la parole sainte

que les émotions passagères d'un stérile attendrissement. Il faut du moins quelquefois, si avec votre salut nous voulons le nôtre, il faut nous rappeler que si le Dieu qui nous envoie est le Dieu des miséricordes, il est aussi le Dieu des vengeances; qu'il nous commande de prêcher l'Évangile tout entier, et qu'il nous ferait un jour porter la peine d'en avoir laissé tomber dans l'oubli les plus terribles mais les plus utiles vérités; et dans quels jours, si ce n'est dans les jours de pénitence et de salut, souffrirez-vous dans vos prêtres une sainte liberté? dans quels jours permettrez-vous aux ministres de Jésus-Christ de faire retentir dans la chaire chrétienne une doctrine, qui si souvent arracha le pécheur à ses désordres, ou réveilla le pécheur indifférent et lâche de son funeste assoupissement?

Un orateur chrétien dont, pour ma confusion, je prononce aujourd'hui le nom dans cette chaire, Bourdaloue a dit qu'il était utile de prêcher l'Enfer à la cour des rois. Suivons le conseil de ce saint homme, méditons sur l'Enfer et comprenons combien il nous importe d'éviter :

Des tourmens qui sont sans mesure dans leur rigueur, 1er Point;

Des tourmens qui sont sans consolation dans leur amertume, 2° Point. (M. Borderies, *sur l'Enfer.*)

Dieu seul peut nous apprendre quelles seront dans l'Enfer ses rigueurs.

J'ouvre les livres sacrés, et partout je trouve empreinte l'indignation de Dieu contre le péché, partout je rencontre les effets lamentables de sa juste fureur : c'est là que la malédiction prononcée contre le premier coupable le poursuit sans relâche jusque dans sa postérité la plus reculée; c'est là que les crimes de la terre forcent la mer à franchir ses barrières, pour engloutir dans une épouvantable calamité d'innombrables prévaricateurs; c'est là que d'infâmes excès appellent sur cinq villes criminelles une pluie enflammée qui ne laisse plus survivre que le souvenir de leurs forfaits; c'est là que le peuple choisi voit lui-même le glaive du Seigneur punir, sur des milliers de rebelles, les soulèvemens de leur orgueil et de leur ingratitude. Cependant, tant que le pécheur est sur la terre, Dieu ne frappe qu'avec ménagement, et sa justice est encore enchaînée par sa miséricorde; mais une fois que la mort a fixé le coupable dans l'état d'une horrible immutabilité, le Seigneur (pour parler avec le prophète), le Seigneur reprend enfin sa liberté, et ce Dieu de bonté n'est plus que le Dieu des

vengeances: *Deus ultionum, Dominus Deus ultionum libere egit.* Dieu n'a plus pour le pécheur que la sévérité d'un juge inexorable, et ferme son cœur à la pitié pour peser dans une balance équitable des délits auxquels il faut que sa justice applique un légitime châtiment; il voit dans le péché une malice dont l'œil d'un Dieu peut seul sonder la profondeur; il voit d'un côté une charité infinie qui répand les bienfaits, et de l'autre une noire ingratitude qui les oublie: d'un côté, une miséricorde infinie qui descend aux prières, et de l'autre, une froide insensibilité qui les méprise; d'un côté, un pouvoir infini qui menace, et de l'autre, une faiblesse insolente qui résiste; il voit, en un mot, une créature séparée par une distance infinie de son Créateur et de son maître, oser, du fond de son néant, lever la tête contre sa majesté suprême, lutter contre ses immuables décrets et attenter à sa souveraine indépendance: c'en est assez, il faut que la peine soit proportionnée aux faits, et puisque la malice du pécheur est infinie, il faut que le châtiment soit infini comme elle. Je le sais, chrétiens, pour faire valoir les priviléges de la justice divine, et pour plaider sa cause, il faut même au ministre de la sainte parole une noble hardiesse qui lui fasse dédaigner les soulèvemens et les clameurs de l'incrédulité. Pour oser défendre l'équité des célestes vengeances, les Prophètes de la loi nouvelle ont besoin d'un courage qui, comme Ézéchiel autrefois, soutienne leur constance et durcisse leur front contre les outrages. Car, qui ne connaît point les interminables déclamations des impies contre un dogme dont le roi de l'univers a fait le rempart de son autorité et le fondement inébranlable de son trône? Qui ne les a point entendus, tantôt compatissant à l'humaine faiblesse, s'efforcer d'épargner des peines trop cruelles à de doux et irrésistibles penchans; tantôt pesant avec audace les prérogatives du Juge souverain, lui permettre de récompenser la vertu, mais lui défendre de punir le crime; toujours poursuivant de leurs insultes et de leurs dédains le zèle qui réveille de formidables souvenirs, ne connaître pour lui que le nom d'aveugle et d'impitoyable cruauté. Vous nous accusez; mais quels sont les objets d'un intérêt si vif? Qui peut vous inspirer une sollicitude si tendre? Quoi! serait-ce pour des hommes nés pour le malheur de leurs semblables, et dont le nom ne rappelle que d'odieuses rapines ou de barbares fureurs? serait-ce pour de tels hommes que vous éprouveriez ces compatissantes alarmes? et nous-mêmes, serions-nous cruels pour essayer, en montrant l'Enfer à leurs yeux, de porter dans ces cœurs pervers l'épouvante, les remords

et le repentir ? Serait-ce pour les délits ignorés que vous réserveriez vos réclamations ? et consentiriez-vous à laisser l'Enfer s'ouvrir pour des attentats livrés à l'exécration publique, pourvu qu'il ne menaçât point des désordres plus prudens, ou des forfaits plus circonspects ? Quoi ! la demeure d'un éternel désespoir engloutira sans pitié l'homme obscur, dont les lois humaines ont surpris et puni le crime, et elle n'osera recevoir l'homme puissant qui enchaînera leur autorité ou le coupable adroit qui trompe leur vigilance ? Si un misérable enlève un peu d'or à ses frères, la colère céleste le poursuivra sans ménagement, et si dans le secret un méchant leur ravit l'honneur, elle mettra ce crime en oubli ? L'Enfer punira la rage homicide qui s'est assouvie dans le sang de ses ennemis, et n'aura point de flammes pour cette haine mieux dissimulée, mais plus noire, qui par ses artifices, prépare à l'innocence une mort plus lente et plus cruelle ! (Le même.)

Comment une créature bornée pourra-t-elle soutenir le fardeau de la colère de Dieu?

Dieu saura y pourvoir dans sa toute-puissance : il étendra les facultés de pécheur, et les animera d'une vigueur inconnue pour que les traits inépuisables de l'indignation divine trouvent toujours où frapper, et que le pécheur puisse sans défaillir être aussi malheureux qu'il a été coupable ; il donnera à son ame une plus active énergie qui, loin de s'affaiblir dans les tourmens, y puisera une force nouvelle, à son intelligence une plus vaste étendue qui embrassera tout à la fois, et la passé pour en détester l'usage, et le présent pour en porter le poids, et l'avenir pour en mesurer la formidable longueur ; à son cœur des sentimens plus vifs, pour désirer le bien qui n'est plus fait pour lui, et pour abhorrer le mal qui le presse et l'environne de toutes parts. Que dis-je? cet élément lui-même, si redoutable et si violent, dont sur la terre une impression passagère coûte les plus cuisantes douleurs, le feu l'enveloppera comme un vêtement, pénètrera tous ses sens, circulera dans ses veines, parviendra jusqu'à son ame, et tourmentera par d'intolérables ardeurs cette substance spirituelle qui, par sa nature, semblait pour toujours à l'abri de ces atteintes. Le voilà ce séjour que Job envisageait avec tant d'épouvante, s'éjour de ténèbres et de désolation, où règne une confusion et une horreur éternelle. La voilà cette terre que David et Isaïe nous ont peinte avec de si épouvantables couleurs ; sol brûlant arrosé par des torrens de bitume, où Dieu versera sur la tête du pécheur une pluie embrasée, et lui fera boire à longs traits, dans le calice de sa fureur, le feu, le sou-

fre, le vent impétueux des tempêtes : *Ignis, et sulphur, et spiritus procellarum pars calicis eorum.* Venez, chrétiens, il faut qu'aujourd'hui qu'en dépit de vos résistances et de vos délicatesses, je vous entraîne jusqu'au bord de ces sombres demeures. Venez, suivant le conseil de saint Bernard, contempler l'Enfer pendant que vous vivez encore, de peur qu'un jour la mort ne vous y précipite sans retour. Venez, approchez de ces abîmes dont la vue seule vous donne de si importantes leçons. Approchez le premier, ministre de Jésus-Christ, qui faites aujourd'hui retentir la chaire évangélique de ces vérités redoutables ; venez-y apprendre à honorer par des vertus angéliques le caractère sacré dont vous fûtes revêtu, venez-y considérer la place que Dieu réserve à ceux dont il a ordonné d'écouter les leçons et de fuir les exemples. Mais approchez aussi, chrétiens, qui que vous soyez, justes et pécheurs. Approchez, justes, si quelquefois le joug de la vertu pèse à votre faiblesse, si comparant à l'indépendance des pécheurs leur mollesse et à l'enchaînement de leurs bruyans plaisirs, vos sacrifices, vos austérités et votre solitude, vous sentez chanceler votre courage, et dans votre cœur s'élever peut-être de coupables regrets ; venez apprendre ici à quel prix le démon vend ce bonheur dont ils voudraient vous rendre jaloux, et contemplez-les, payant leur fausse liberté par une cruelle servitude, leurs joies insensées par des larmes amères, et leurs voluptés honteuses par d'horribles tourmens. Pécheurs qui, pour vous livrer à d'indignes excès, avez fermé l'oreille à la voix de la conscience et aux invitations de votre Dieu, qui, depuis long-temps peut-être, dormez d'un funeste sommeil, réveillez-vous enfin à ces cris lamentables, au bruit de ces chaînes, à ces imprécations et à ces fureurs ; et puisque les charmes de la vertu n'ont pu attendrir votre cœur, qu'il cède du moins à la terreur, et qu'il sèche d'effroi à la vue du sort de ses pareils. (Le même.)

Qu'est-ce que la peine du dam?

C'est une profonde douleur et un cuisant regret qu'une ame damnée ressent d'avoir perdu son Dieu. C'est une horrible chose, mes frères, un malheur bien étrange, quoique, l'on ne s'en doute pas, que de perdre un Dieu. Ah ! mes frères, Dieu n'est pas connu sur la terre. Non, nous ne le connaissons pas ce Dieu grand, ce Dieu bon, ce Dieu souverainement aimable. Nous sommes, hélas ! abîmés dans l'amour des choses périssables, notre cœur est plongé dans la vanité du monde, selon le Sage, et nous ne nous con-

duisons, dit saint Paul, que comme des enfans qui ne s'arrêtent qu'à ce qui frappe leurs sens. De là vient que nous avons une idée si grossière de notre Dieu, et que nous sommes si peu touchés de sa perte. Mais, après la mort, les obscurités de la foi seront dissipées, les biens trompeurs et les plaisirs criminels de ce monde ne nous ensorcelleront plus, et nous verrons Dieu pour lors comme à découvert et tel qu'il est en lui-même : *sicuti est*[1]. Ah! pécheurs, il se montrera à vous sous le visage le plus beau, le plus aimable et le plus attrayant ; vous serez charmés de ses adorables perfections, transportés de sa beauté ravissante; vous connaîtrez, à ce moment fatal, que vous étiez faits uniquement pour lui, et que, comme il devait faire votre souverain bonheur après la mort, il devait être aussi le seul objet de votre amour pendant la vie. Dans cette pensée vous vous porterez vers lui avec plus d'ardeur et de vivacité qu'une flèche ne vole à son but, ou qu'une pierre ne tend à son centre. Mais quelle sera ta surprise, mon cher frère, quel sera ton accablement de te voir arrêté, repoussé par une main invisible, arraché avec violence des chastes embrassemens de ce divin Époux! Quel sera ton désespoir d'entendre sans cesse retentir à tes oreilles cette effroyable parole: Retire-toi de moi! Dans cette extrémité, tu redoubleras tes efforts, tu pousseras des cris, tu t'agiteras, tu te tourmenteras, mais toujours inutilement. Elles viendront, ces vierges folles, frapper à la porte du ciel: Ouvrez-nous, Seigneur, diront-elles : *Domine, Domine, aperi nobis*[2]. Je ne vous connais point, dira Dieu. Voilà toute la réponse qu'elles doivent attendre. Quoi! Seigneur, s'écrieront ces ames réprouvées, vous ne nous connaissez point! Eh! ne sommes-nous pas vos enfans? et vous, n'êtes-vous pas notre père? Eh! ne sommes-nous pas votre peuple? et vous, n'êtes-vous pas notre Dieu? Votre Père! non, je ne suis pas votre père, répliquera Dieu tout irrité, je suis votre Juge impitoyable, votre ennemi implacable; et si je suis encore votre Père, regardez-moi comme un Père sans tendresse, sans miséricorde: *Absque misericordia*[3]. Votre Dieu! non, je ne suis pas votre Dieu, ni vous mon peuple: *Vos non populus meus, et ego non ero vester*[4]. Non, non, je ne suis pas le Dieu d'un impudique, d'un larron, d'un jureur, d'un ivrogne, d'un athée et d'un homme sans religion ; et si je suis encore votre Dieu, regardez-moi désormais comme un Dieu terrible, un Dieu fulminant, un Dieu inexorable. Ah! mes frères, jugez de la désolation et du désespoir d'une ame qui a perdu et irrité son Dieu,

[1] I. Joan., III, 2. — [2] Matth. XXV, 11. — [3] Osée, I, 6. — [4] Ibid., I, 9.

par l'exemple d'Absalon, à qui David, son père, avait fait dire qu'il ne voulait pas absolument le voir. Ce malheureux enfant était à Jérusalem, proche du palais de son père; il faisait continuellement retentir le lieu où il était de ses soupirs et de ses plaintes; livré à l'affliction la plus accablante, il souhaitait mille fois sa destruction et sa mort. Non, disait-il, je ne puis supporter cet arrêt. J'ai offensé mon père, je le sais; mais s'il veut se ressouvenir toujours de mon péché et me priver de sa présence, qu'il envoie des soldats, des bourreaux, et qu'au plus tôt on me donne la mort: *Si memor est iniquitatis meæ, interficiat me.* (Le père BRYDAINE, *Sur l'Enfer.*)

Même sujet.

Oh! qu'une ame damnée va faire dans l'Enfer de cruelles réflexions sur la perte de son Dieu, jusque là que son esprit, sa mémoire, son entendement, sa volonté, son cœur en seront étrangement tourmentés. Hélas! j'ai perdu mon Dieu! dira-t-elle, toute désolée. Dieu perdu! Dieu perdu! O ciel! quelle perte! j'ai perdu mon Dieu! oui, malheureuse tu l'as perdu. Pleure, pleure, pauvre misérable; pleure sans cesse, augmente tes larmes, redouble tes soupirs, pousse les hauts cris, fais retentir tout l'Enfer de tes pleurs et de tes gémissemens, pour nous marquer la grandeur de la perte que tu as faite. Hélas! s'écrie cette infortunée d'une voix perçante et lamentable, j'ai perdu mon Dieu, et en le perdant, j'ai perdu un bien infini, l'être le plus beau, le plus aimable, le plus saint, le plus parfait, celui qui fait la félicité des Anges, le bonheur des saints, toute la joie du ciel. J'ai perdu mon Dieu, et, en le perdant, j'ai perdu le roi le plus libéral, le Sauveur le plus débonnaire, le maître le plus doux, le meilleur de tous les pères, le plus fidèle de tous les amis, le plus tendre de tous les époux. J'ai perdu mon Dieu, et, en le perdant, j'ai perdu le ciel, ce séjour de délices, ce magnifique royaume, cette éternité de gloire. Plaisirs, douceurs, joie, consolation, espérance, honneurs, richesses, vie, tout est perdu pour moi. J'ai perdu mon Dieu, et pourquoi? pour un péché de quelques momens, pour un plaisir criminel, pour une vile créature, pour un bas intérêt, pour une fumée d'honneur, pour une bagatelle, pour un rien, si j'ose le dire. J'ai perdu mon Dieu, et comment? par ma faute. O Dieu! essentiellement bon, souverainement aimable, j'ai pu vous posséder, et je vous ai malheureusement perdu, parce que je l'ai bien voulu. Beau ciel, doux séjour des bienheureux, vous pouviez être mon sort, mon héritage; et

je vous ai perdu, parce qu'il m'a plu de vous perdre. Saints et Saintes du Paradis, parmi lesquels j'ai quantité de parens et d'amis ; je pouvais être saint et heureux comme vous, et je ne le suis pas, uniquement parce que je n'ai pas voulu l'être. Vous êtes dans le séjour de la gloire, parce que vous avez fait tout ce que vous avez pu; et moi, je me trouve dans ces horribles cachots, parce que je n'ai voulu rien faire. Hélas! il m'était si aisé d'être saint! Oh! si j'eusse fait comme un tel et un tel de ma connaissance, comme cet ami, ce frère, avec lequel j'ai vécu! si j'eusse fait ce que Dieu m'inspirait un tel jour! si j'eusse confessé ce péché! si j'eusse restitué ce bien mal acquis! si j'eusse évité cette personne, ce cabaret, cette danse! si j'eusse profité de cette mission! si j'eusse prié, jeûné, si j'eusse fait pénitence! et je le pouvais : il ne tenait qu'à moi. Tant de bons exemples, tant d'instructions, tant de salutaires avis, tant de sacremens, tant de graces, tout me portait à faire mon salut. Ah! si je l'avais fait, je serais présentement dans le ciel, je possèderais mon Dieu. Mais je n'ai pas voulu le faire, et je suis dans l'Enfer, banni de sa présence, privé de tous les biens, accablé de tous les maux; et, ce qu'il y a de plus cruel en ceci, c'est que tous ces effroyables malheurs ne me sont uniquement arrivés que par ma faute; je suis moi seul la cause de mon malheur. Enfin, j'ai perdu mon Dieu, s'écriera le damné, et pour combien de temps? non pas seulement pour quelques momens, pour quelques jours; non pas seulement pour quelque mois, pour quelques années, mais pour des siècles entiers, pour des millions de siècles, pour une épouvantable éternité. (Le même.)

Les corps auront part aux supplices éternels.

Celui qui aura été juste reprendra son corps à ce dernier jour, afin que ce corps lui-même, au milieu des Anges, participe à sa manière au bonheur de l'éternité. Celui qui sera mort dans le péché reprendra un corps également éternel, mais susceptible néanmoins de recevoir les châtimens qui lui sont réservés, afin qu'éternellement au milieu des flammes de l'Enfer, il brûle sans jamais se consumer : et c'est avec justice que Dieu en agit ainsi, soit à l'égard des uns, soit à l'égard des autres; car ici-bas nous ne faisons rien sans la participation de notre corps; et, puisque le corps nous sert dans toutes nos actions il est juste qu'il partage le sort de l'ame pour l'éternité.

Ainsi donc, mes frères, veillons sur nos corps. Il nous faudra

rendre compte à Dieu de tout ce que nous aurons fait par leur ministère. Ne dites point : Personne ne me voit ; car celui qui nous a créés voit tout ce que nous faisons. Les taches du péché demeurent aussi empreintes sur nos corps. Dieu, pour nous purifier de toutes nos fautes passées, nous a donné le baptême; mais c'est à nous à nous garantir des fautes à venir, afin de conserver toujours pur le vase de notre corps, et de ne point perdre le ciel, en nous rendant coupables de quelques unes des fautes qui seraient capables de nous en exclure à jamais. (Saint Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse XVIII.*)

Différens degrés dans les supplices des méchans.

D'après les témoignages divers de l'Évangile, il nous est facile de conclure qu'il y a pour les méchans différentes espèces d supplices. Le Sauveur nous y parle de ténèbres extérieures, ce qui suppose aussi des ténèbres intérieures ; d'une géhenne de feu, de grincemens de dents, de ver qui ne sommeille et ne meurt jamais, d'étang de feu, de flammes qui ne s'éteignent pas, d'enfers, de lieux bas, de profondeurs de la terre; ce sont là autant de lieux différens, où sont distribués les malheureux réprouvés, pour y souffrir, chacun selon la gravité de leurs fautes, des supplices plus ou moins violens, conformément à ces paroles de l'Evangile : « Tel « recevra plus de coups, tel autre recevra moins de coups. »

Que tout chrétien sache donc et ne perde jamais de vue qu'il ne peut dans cette vie être parfaitement en sûreté, mais qu'il ne doit non plus jamais désespérer, puisque nous avons pour intercesseur auprès de son Père Notre Seigneur Jésus-Christ; pourvu toutefois que nous ne recherchions point les délices de la vie, mais que nous songions à effacer le souvenir de nos péchés par un sincère repentir. Mais tout pécheur qui, perdant de vue ses péchés, sortira de ce monde encore tout couvert des taches qu'ils lui auront imprimées, la colère de Dieu tombera sur lui; et alors malheur, mille fois malheur aux fornicateurs, aux impudiques, aux ravisseurs du bien d'autrui, à tous ceux qui perdent dans les joies folles du siècle le temps qui leur a été accordé pour faire pénitence ! Ce temps précieux, un jour viendra qu'ils le chercheront, mais ils ne le trouveront pas. A cette heure redoutable du dernier jugement, le prêtre sera séparé du prêtre, l'évêque de l'évêque, le père du fils, la fille de la mère, l'ami de l'ami, l'époux de l'épouse : les réprouvés seront rejetés de devant la face de Dieu; et quand enfin

ils se verront seuls, privés de tous secours, abandonnés même de l'espérance, donnant un libre cours à leurs larmes et à leurs gémissemens, ils s'écrieront : « Oh! comment avons-nous pu perdre « dans l'inutilité et la tiédeur le temps qui nous avait été accordé « pour un autre usage! Que ferons-nous? Hélas! il ne nous est plus « donné de faire pénitence : le temps en est passé. Nous ne ver- « rons plus les innombrables légions des anges et des saints; nous « ne contemplerons plus cette véritable lumière qui éclaire le séjour « de la félicité. Nous voilà isolés, relégués loin de Dieu, loin du « bonheur . . . Adieu, justes ; adieu, Apôtres, Prophètes, Martyrs, « Saints de tous les ordres; » et pendant qu'ils prononceront ces paroles, une force irrésistible entraînera chacun d'eux dans le lieu que Dieu lui-même aura marqué et préparé pour son supplice, à raison de ses mauvaises actions; et ce sera là que leur ver ne mourra point, que le feu qui les dévorera ne s'éteindra jamais.

(Saint Ephrem, sermon LXXII.)

Tourmens de l'Enfer sans consolation dans leur amertume.

Lorsque fatigué de nos crimes, et sortant enfin de son long silence, Dieu se détermine à verser sur la terre les fléaux de son indignation, quoiqu'il paraisse irrité, il a cependant des pensées de paix et non pas d'affliction, et ses desseins sont encore des desseins de miséricorde. Justes et pécheurs, tous du sein même des calamités peuvent recueillir des fruits de bénédiction et de salut : les justes, en s'humiliant sous la main du Dieu qui les frappe, adorant en silence ses impénétrables décrets, et plaçant dans son amour l'inébranlable fondement de leur espérance; les pécheurs, en apaisant le courroux céleste par des pleurs, ou du moins en intéressant à leur infortune ceux qui, plus fidèles, peuvent présenter au Seigneur, en faveur des coupables, des prières plus pures et un cœur plus innocent : mais quand le pécheur, comme parle le Prophète, a été envoyé dans les filets de la mort, et que les chaînes de l'Enfer l'ont une fois entraîné dans ses abîmes, plus de relâche pour lui dans ses affreuses angoisses, plus d'adoucissement à ses cruelles amertumes; il ne peut trouver de consolation ni dans le témoignage de sa conscience, ni dans le secours de ses amis, ni dans le souvenir de Dieu, ni dans l'espoir de voir un terme à ses tourmens. Cette conscience qui, faible et timide autrefois, n'osait qu'à peine se faire entendre, ou qui, comme un censeur importun, s'était vue réduite enfin à garder le silence, cette conscience re-

prend ses droits ; et, sans ménagement comme sans relâche, déchire le pécheur par de continuels remords et de sanglans reproches, et lui présente dans un même tableau ses faiblesses dans l'enfance, ses débordemens dans l'âge mûr, ses turpitudes dans la vieillesse, ses fausses vertus et ses crimes trop réels, ses scandales publics et ses excès secrets, la lâcheté de son respect humain et l'insolence de son impiété. Vainement le pécheur veut se détourner de cet horrible tableau ; la conscience le porte sans cesse à ses regards et le force de reconnaître la grandeur de ses crimes et la justice de sa sentence. Non, ni les chaînes qui le captivent, ni les feux qui l'embrasent, ni les démons qui l'assiègent, n'ont point de tourmens ni de fureur qui égalent le supplice que lui fait endurer le ver cruel qui ronge incessamment son ame et ne doit pas mourir. Ainsi ce témoignage de la conscience qui, sur la terre fait la paix et la consolation du juste au sein de la tribulation, ne fait dans l'Enfer que rendre plus vif, pour le pécheur, le sentiment de ses maux et redoubler sa rage. Il pouvait être heureux, et il s'est enfoncé de plein gré dans le malheur ; la vertu avait pour son cœur des charmes secrets, et il a préféré le vice avec son infamie. Ah ! c'est alors qu'empruntant le langage de Job, il s'écrie dans l'amertume de sa douleur : Si l'Enfer est mon partage, c'est moi qui me suis préparé, dans ces horribles ténèbres, le lit brûlant sur lequel je suis pour jamais étendu : *Infernus domus mea est, et in tenebris stravi lectulum meum.*

Mais pour adoucir ces déchiremens cruels, pour calmer ces violentes agitations, pour le défendre contre lui-même, où seront les amis dont il puisse espérer la commisération, ou invoquer l'assistance ? Des amis ? il lui en reste peut-être encore dans le ciel, sur la terre et jusque dans l'Enfer même, mais cette douce amitié dont le nom seul portait autrefois, aux jours de l'affliction, la sérénité et la joie dans son ame, aigrit encore ses blessures et irrite son désespoir. Dans le ciel, s'il en est qui jadis portèrent le nom de ses amis, ils adorent les secrets de la justice suprême, partagent son courroux, et ne voient plus dans celui qu'ils aimèrent autrefois que l'ennemi de Dieu, le juste objet de ses vengeances. Hélas ! ils furent faibles comme lui, plus coupables peut-être ; leur cœur s'ouvrit au repentir, le sien fut insensible, et maintenant ils sont au sein du bonheur, quand il est plongé pour jamais dans l'abîme de l'infortune. Sur la terre, ses amis, anciens compagnons de ses désordres, ont depuis long-temps oublié sa mémoire, ou si quelques-uns, devenus plus pieux et tremblans sur son éternité, veu-

lent intéresser l'Église au salut d'une ame si long-temps criminelle, les prières de cette tendre mère s'élèvent en vain vers le trône de la miséricorde, et c'est en vain qu'elle offre sur l'autel cette victime sainte dont le sang, malgré son pouvoir, ne doit jamais éteindre, ni même amortir des flammes éternelles. Ah! dans l'Enfer, du moins, les amis qu'il y retrouve, accablés des mêmes maux, chargés des mêmes fers, brûlés des mêmes flammes, compatiront à ses douleurs, et confondront avec lui leurs plaintes et leurs larmes. Non, et c'est surtout dans l'Enfer que ceux qui lui furent les plus chers deviennent ses plus implacables ennemis. Amis cruels, ah! souvenez-vous de votre ancienne union, et respectez, dans votre ami, l'excès de son adversité. Non, ils ne songeront qu'à lui reprocher leur propre destinée; ils lui rediront sans cesse que ce fut lui, dont les séductions corrompirent leur innocence, dont les railleries impies ébranlèrent leur foi, dont les scandales affermirent leurs pas dans le chemin du crime ; eux-mêmes ils deviendront les bourreaux de cet indigne ami, ils s'attacheront à sa poursuite, le forceront de reconnaître et d'avouer la justice de son châtiment, l'accableront de malédictions et d'outrages, et le tourmenteront sans cesse par de nouvelles fureurs. Voilà les consolations que l'amitié prépare dans l'Enfer aux plus cruelles infortunes.

Cherchera-t-il dans le souvenir de son Dieu quelque allégement à ses maux? Mais comment pourrait-il ne pas s'aigrir encore à la pensée de ce juge inflexible, de ce maître impitoyable qui, sans se lasser, le frappe des coups redoublés de sa justice, et dont le souffle tout-puissant allume et entretient ces feux cruels qui le dévorent.

Tentera-t-il de l'apaiser par les pleurs du repentir? Hélas! quand, sur la terre, la grace excitait dans son cœur de pieux mais trop peu durables mouvemens, il trouvait de la douceur à pleurer aux pieds de son Dieu sur ses honteux excès; mais maintenant qu'il connaît son immuable destinée, les larmes brûlantes qui coulent de ses yeux ne sont plus que des larmes de rage et de désespoir. Essaiera-t-il de faire monter jusqu'à son trône les accens de sa douleur? du fond de ces abîmes lui criera-t-il, comme autrefois sur la terre : Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde! *Miserere meî secundum magnam misericordiam tuam!* La voûte d'airain qui pèse sur sa tête et ferme sa prison lui renvoie ses clameurs, et les démons, qui se rient de ses larmes, lui répètent sans cesse avec une joie féroce : Pourquoi vos cris, et pourquoi vos plaintes sous les coups dont vous vous

sentez brisé? vos cris sont inutiles, et votre douleur incurable : *Quid clamas super contritione tua? insanabilis est dolor tuus.* Dieu pour jamais l'a banni de sa présence. Ah ! c'est maintenant qu'il comprend enfin quelle est la rigueur de cet exil : c'est maintenant qu'il déplore, par une tardive et inutile douleur, l'ingratitude qui si long-temps le rendit sourd à la voix de son Dieu ; l'impiété qui lui fit tant de fois outrager et braver sa présence. Hélas ! quand il était sur la terre, durant ces jours de la clémence et de l'amour, Dieu suivait tous ses pas avec une infatigable sollicitude ; sans cesse il se présentait à lui sur le chemin de la vie pour adoucir les ennuis de son pèlerinage, le consoler dans ses peines, le délasser dans ses travaux. Dieu était près de lui, dans les adversités, pour que, rebuté par les créatures, il se rejetât enfin dans ses bras ; Dieu était près de lui dans ses infirmités, attendant que l'impuissance des secours humains le fît consentir à ne pas dédaigner son appui ; Dieu était près de lui dans ses égaremens même, et il ne refusait pas de devoir au dégoût et à la lassitude le retour d'un cœur flétri par ses excès ; enfin, Dieu était près de lui à ce dernier moment où la mort, couvrant de son voile funèbre les objets d'une affection coupable, ne lui laissait plus entrevoir que les horreurs d'un effroyable avenir. Oui, Dieu vint encore se présenter à cette heure fatale pour obtenir de ses yeux, si long-temps attachés à la terre, qu'ils portassent du moins sur lui un seul et mourant regard de repentir et d'amour. Malheureux ! où est ton Dieu ? *Ubi est Deus tuus?* Où sont ses soins empressés, ses jalouses inquiétudes, ses ménagemens paternels? *Ubi est Deus tuus?* Tu ne le connais plus que par les bourreaux odieux qui, tout à la fois objets et ministres de sa colère, doivent, en blasphémant, le venger de tes outrages par d'inexorables rigueurs. Où est ton Dieu? où sont ses invitations si tendres par lesquelles tant de fois il essaya d'ébranler ton cœur? où est cet éclat de sa gloire qui, sur la terre, vint si souvent étonner tes regards ? *Ubi est Deus tuus?* Jamais un rayon de sa lumière ne doit percer l'horrible nuit qui t'environne, ni jamais sa douce voix se faire entendre à ton oreille au milieu de cet affreux tumulte, de ces imprécations et de ces hurlemens. (M. Borderies.)

Châtiment éternel des méchans.

Quiconque s'attache sincèrement à Dieu et l'aime de tout son cœur, comme il veut être aimé, Dieu s'unit à lui ; et l'union avec Dieu pour l'homme, c'est sa vie, c'est la lumière, c'est la jouis-

sance de tous les biens qui sont en Dieu. Pour ceux qui jugent à propos de se séparer de lui, il les punit en acceptant la séparation qu'ils ont mise entre eux et lui. Or, la séparation d'avec Dieu, c'est la mort; la séparation d'avec la lumière, ce sont les ténèbres; la séparation d'avec Dieu, c'est la perte de tous les biens qui sont en Dieu. Voilà pourquoi ceux qui ont perdu, par leur apostasie, les biens dont j'ai parlé, se trouvent privés de tous les biens, se trouvent par là même accablés de tous les maux. Leur châtiment est en quelque sorte volontaire de leur part; ils ont consenti à être victimes de tous les maux, lorsqu'ils ont jugé à propos de renoncer à celui dont l'essence renferme tous les biens. Et de même que les biens que nous trouvons en lui sont éternels et sans fin, par la même raison la perte de ces biens est aussi sans fin et éternelle. (Saint Irénée, *Contre les Hérésies*, *Liv*.v.)

Quelle est la source des peines de l'Enfer?

C'est la dernière malédiction de la colère de Dieu : *Maledicti !* De là que s'ensuit-il ? que nul homme, quel qu'il puisse être, n'en peut exprimer les désolans effets, fût-ce le plus malheureux des réprouvés mêmes, quoiqu'il en fasse en Enfer une funeste expérience. Cette proposition vous surprend et vous paraît outrée, je ne l'avance cependant que sur la foi de la parole de Dieu. Seigneur, disait le roi-prophète, qui connaît jusqu'où va l'excès de votre colère ? *Quis novit potestatem iræ tuæ ?* Et quand on le connaîtrait, l'accablement du trouble et de l'effroi qui marchent à sa suite permettrait-il de l'exprimer comme il faut : *et præ timore tuo iram tuam dinumerare ?* En effet, mes frères, quels exemples sensibles peut-on donner ici-bas des dernières malédictions de la colère de Dieu ? quelques traits échappés de son bras vengeur; quelques étincelles sorties de son ardente colère; quelques éclairs d'un tonnerre qui repose; et, pour me servir de la belle expression de Daniel, quelques gouttes au plus d'un déluge universel : *Stillavit super nos maledictio.* Malédiction de stérilité, malédiction de captivité, malédiction de mortalité, lancées si souvent sur des villes et sur des nations criminelles, légers indices des dernières malédictions de la colère de Dieu : *Stillavit maledictio.* Dieu maudit la terre, après le péché du premier homme, et elle se couvre en un instant de ronces et d'épines. Dieu maudit Caïn, après son fratricide, et sa vie n'est plus qu'une mort continuelle. Dieu maudit l'Egypte après sa tyrannie, et elle est frappée

de plaies, inondée de sang, remplie de deuil, couverte de morts. Ne sont-ce pas là des malédictions de Dieu bien terribles, et peut-on en concevoir assez d'horreur? Dieu cependant, dit le Prophète, n'a pas encore versé, il n'a fait qu'épancher sa malédiction: *Super eos effundam quasi aquam iram meam.*

Stillavit maledictio. Tous ces fléaux si lamentables, qui ravagent en peu de temps les contrées les plus florissantes, et dont les seuls présages alarment l'univers, fléau de peste, fléau de famine, fléau de discorde, fléau de guerre, faibles écoulemens de la coupe amère, que Dieu réserve tout entière pour le jour de sa fureur: *Stillavit maledictio!* Ah! Seigneur, s'écrie saint Jérôme sur ce passage, si les moindres mouvemens de votre colère divine sèment partout la désolation et l'effroi, et font taire devant eux toute la terre, que sera-ce du débordement général de vos malédictions? *Si tanta est stilla, quid erit de totis imbribus?* Elles investiront un malheureux réprouvé, dit le Prophète, comme un vêtement accablant de douleur, dont il ne pourra plus se défaire: *Induit maledictionem sicut vestimentum.* Elles le pénètreront, comme l'eau pénètre et imbibe la terre: *Intravit sicut aqua in interiora ejus;* elles passeront jusque dans sa substance: *Sicut oleum in ossibus ejus.* Tous les sens, toutes les facultés, toutes les puissances intérieures de son ame en porteront les mortelles empreintes. Tout ce qu'il pensera, tout ce qu'il désirera, tout ce qu'il dira, durant toute l'éternité, dans son esprit, dans son cœur, dans sa bouche, deviendra malédiction. Ne sortons point de l'Evangile de ce jour, pour voir le fatal accomplissement d'une si terrible prophétie. Malédiction dans les pensées du réprouvé, parce qu'il n'en aura jamais que d'affligeantes. *Recordare:* Souvenez-vous, disait Abraham au mauvais riche, en lui parlant de la part de Dieu; souvenez-vous, et de quoi? des biens que vous avez reçus, des maux que vous avez faits, des graces dont vous avez été prévenu, et des ingratitudes dont vous les avez payées; des instructions que vous avez entendues, et des pernicieuses maximes que vous avez suivies; des bons exemples que vous avez vus, et des mauvais que vous avez imités; du temps que l'on vous a donné, et des années que vous avez perdues; des moyens que vous aviez de vous sauver, et des mesures que vous avez prises pour vous perdre. Pensez-y bien maintenant; voilà désormais votre occupation, ou plutôt votre supplice: *Recordare quia recepisti bona.* Malédiction dans ses désirs, parce qu'il n'en formera jamais que d'inutiles: *Si quis ex mortuis ierit?* Ah! si quelqu'un de nous, disait le mauvais riche, revenait sur la

terre! s'il m'était permis, dit un réprouvé, de rentrer dans la carrière du salut! si mon malheur n'était pas sans remède, mon arrêt sans appel, ma perte sans retour! Si le sang d'un Dieu pouvait encore couler sur moi, que j'en ferais bien un autre usage! Le démon et tous ses artifices ne me tromperaient pas; le monde et ses charmes ne me tenteraient pas; la pénitence et ses rigueurs ne me rebuteraient pas. Que ne puis-je encore ce que je n'ai pas voulu; ou que n'ai-je voulu ce que je ne puis plus maintenant! *Si quis ex mortuis ierit!* regrets inutiles, vains désirs, vœux superflus; malédiction enfin jusque dans ses expressions. Ce ne seront, dit le Sauveur, que larmes arrachées par le dépit, sanglots entrecoupés par le désespoir, plaintes étouffées par la rage: *Ibi erit fletus et stridor dentium.* Cette muette tristesse, cet affreux silence, cette noire et sombre fureur, que l'Evangile donne au réprouvé pour tout langage, n'est-ce pas là le comble de la malédiction, puisque c'est leur ôter même la triste consolation de s'en plaindre, et par-conséquent à nous, mes frères, à plus forte raison, le pouvoir de l'exprimer, et de le faire entendre comme il faut. Reste donc la durée de la peine, dont je ne vous dis qu'un mot, et que je vous laisse à méditer, parce que les discours sont ici superflus.

Durée sans bornes et sans mesure, durée de tous les siècles à venir, durée néanmoins que le temps, en s'écoulant, ne diminue point; durée dont les commencemens s'éloignent, s'abîment et se confondent, sans que sa fin approche; durée d'un seul moment, que l'on appelle éternité, et qui sera désormais la durée de l'être de Dieu: *Æternus.* Vous convenez sans peine, chrétiens auditeurs, que cette durée ne se peut expliquer ni même comprendre. Vous désespérez même d'en pouvoir avoir la moindre idée, lorsque, après avoir supputé dans votre mémoire tous les nombres imaginables, parcouru dans votre esprit les espaces les plus vastes, creusé dans votre imagination les suppositions les plus incompréhensibles, vous trouvez encore au bout l'éternité tont entière. Imaginez-vous qu'un homme est condamné à subir les peines de l'Enfer, jusqu'à ce qu'il ait noyé l'univers de ses larmes, en ne versant cependant qu'une larme de mille ans en mille ans: hélas! Caïn n'aurait encore versé que cinq ou six larmes. Bon Dieu! quelle épouvantable durée de temps, s'il fallait attendre qu'il eût rempli ce lieu; mais que serait-ce avant qu'il eût rempli l'espace qu'occupe cette ville, avant qu'il en eût versé suffisamment pour faire plusieurs grandes rivières? Que serait-ce s'il fallait souffrir jusqu'à ce qu'il en eût assez versé pour remplir l'espace que la mer occupe; assez

pour inonder la terrre ; assez pour remplir cette immense étendue, qui est depuis la terre jusqu'au ciel ? Cette pensée fait frémir : l'esprit alarmé se confond, se perd dans cette épouvantable étendue de siècles. Cependant quelque effrayante, quelque inconcevable que soit cette durée, ce n'est pas encore l'éternité ; puisqu'après cette durée d'un temps presque infini, l'éternité reste encore tout entière ; puisqu'il viendra un temps où un damné pourra dire que s'il avait versé une seule larme de mille ans en mille ans, depuis qu'il est dans les supplices, et que Dieu eût conservé cette larme, tout l'univers serait déjà noyé de ses pleurs. Mais de là ne devez-vous pas conclure, que les peines de l'enfer sont plus affreuses que l'on ne peut dire ? Car si ces deux termes indéfinis, *Toujours* et *Jamais*, dans les moindres maux de la vie absorbent nos pensées, tarissent nos expressions et nous désespèrent ; ajoutés à de véritables supplices, à des peines extrêmes, à de rigoureux châtimens, ne les mettent-ils pas hors de la sphère de nos esprits et de la portée de nos discours ? Qui peut dire ou faire sentir comme il faut ce que c'est qu'agoniser toujours, et n'expirer jamais, toujours languir, et ne jamais mourir, toujours brûler, et ne consumer jamais, ne vouloir jamais ce qui sera toujours, et vouloir toujours ce qui ne sera jamais ? Jamais de relâche, et toujours des tourmens ! toujours de nouveaux supplices, et jamais un coup de grace ! Voilà, chrétiens, le dernier trait, que le pinceau le plus habile ne peut assez vivement représenter dans la peinture de l'Enfer. Mais n'est-ce pas au fond celui qui vous révolte ? Sans cette éternité désespérante, vous souffririez peut-être que l'on vous parlât plus souvent de l'Enfer ; et sa pensée ne trouverait plus tant d'opposition dans vos esprits. Mais pensez-y, chrétiens auditeurs, ou n'y pensez pas ; que l'on vous en parle, ou qu'on la passe sous silence, l'éternité des peines de l'Enfer n'en est ni moins véritable ni moins terrible. Il y a plus de quinze siècles que les incrédules ont voulu sur cet article de foi fermer la bouche aux prédicateurs de l'Evangile, en le traitant de figure et d'hyperbole. L'Eglise s'est contentée de leur répondre par des anathèmes, et de leur faire craindre d'éprouver ce qu'ils ne voulaient pas entendre. Dans la suite des temps, à toutes les vaines objections que formait l'incrédulité sur la justice d'une peine éternelle pour un péché d'un moment, les Pères ont répondu que c'était la justice de Dieu ; et que si au faible jugement des hommes elle paraissait trop sévère, et excéder les règles ordinaires de la justice, c'est qu'elle était justice de Dieu, et par conséquent incompréhensible, comme sa bonté et ses autres attributs ; *Hoc*

magis mirabilis Dei virtus, disait Salvien, *quod quantum ad imbecillitatem humanam pertinet, pœne injustitiæ speciem magnitudo justitiæ habere videatur.* Qu'attendez-vous donc, pour le croire et pour le craindre? Que quelqu'une de ces infortunées victimes revienne de l'autre monde vous en instruire? Mais la foi d'une telle apparition serait-elle plus sûre que celle de l'Evangile? Non, non, disait Abraham au mauvais riche, qui lui demandait en faveur de ses frères un pareil prodige; ils ont la Loi et les Prophètes : s'ils ne croient pas ces témoins vivans, ils ne croiront pas plus les morts. Profitons de cet avis : tenons-uous à l'Evangile. (Le père SEGAUD, *Sur l'Enfer.*)

Éternité de l'Enfer, motif de conversion.

Croyez à celui qui promet, à ceux qui auront cru, de leur donner en récompense la vie éternelle ; croyez à celui qui punira des feux éternels de l'Enfer ceux qui auront refusé de croire. Ah! quand ce grand jour du jugement sera arrivé, de quelle gloire la foi se verra entourée ! à quels supplices l'incrédulité sera en proie! quelle sera la joie des fidèles ! quels seront les regrets des impies de n'avoir pas cru lorsqu'ils étaient sur la terre ; et de ne pouvoir revenir sur la terre pour croire ! Une flamme dévorante brûlera sans pitié tous ceux qui lui auront été livrés ; et ces épouvantables tourmens n'auront jamais ni fin ni relâche. Ces corps et ces ames, par une permission spéciale de Dieu, brûleront toujours sans jamais se consumer, afin que leur supplice soit éternel. Alors la douleur du repentir, les larmes, les gémissemens, les prières, tout sera inutile et infructueux. Trop tard, hélas ! il faudra qu'ils croient à des tourmens éternels, eux qui n'ont point voulu croire à d'éternelles récompenses.

Ah ! chrétiens, tandis qu'il en est temps encore, mettez donc et votre vie et votre salut en sûreté. Nous vous offrons en ce moment et nos sentimens et nos conseils paternels, dans la vue de votre salut ; et, parce qu'il ne nous est point permis de haïr, et que jamais nous ne sommes plus agréables à Dieu que quand nous souffrons patiemment les injures sans chercher à nous en venger, nous vous y exhortons de tout notre cœur. Tandis que vous en avez la possibilité, tandis qu'il vous reste encore à parcourir quelque partie de votre carrière mortelle, hâtez-vous de satisfaire à Dieu, sortez des épaisses ténèbres de la superstition, et ouvrez vos yeux à la brillante lumière de notre sainte religion. Nous ne vous envions point vos avantages ; nous ne cherchons point à vous dérober la connaissance des bienfaits de Dieu ; nous ne répondons

à votre haine que par la bienveillance; et pour ces tourmens, ces supplices que vous nous faites endurer, nous vous montrons le chemin qui mène à la vie et au bonheur. Croyez et vivez; et, après nous avoir tourmentés dans le temps, venez vous enivrer avec nous, pendant l'éternité, des joies célestes. Que personne ne se laisse arrêter par la considération de la multitude de ses péchés, ni du nombre de ses années, et ne désespère de son salut. Tant que l'homme est sur la terre, il lui reste encore le temps de se repentir; les chemins de la miséricorde divine lui sont encore ouverts: il n'y a que dans l'autre vie, lorsque déjà l'on est livré aux feux qui ne doivent point avoir de fin, que tout cela devient inutile. (Saint CYPRIEN, *Livre à Démétrianus.*)

Même sujet.

Voilà ce que la foi nous enseigne: un feu éternel, une éternelle séparation de Dieu; voilà ce que toutes les Ecritures nous annoncent. Ce qui m'étonne et ce qui serait capable de me troubler, si les mêmes Écritures ne m'en découvraient le mystère, c'est qu'une vérité si touchante nous touche si peu, et que, parmi ceux à qui je parle, il y en ait peut-être qui jamais n'en ont encore été bien touchés; ce qui m'étonne, c'est qu'étant si délicats, si amateurs de nous-mêmes, si sensibles à la douleur, ce feu que la colère de Dieu allume pour punir nos crimes ne fasse sur nous que les plus faibles impressions; ce qui m'étonne, c'est que, ne pouvant ignorer que la perte de Dieu est notre souverain mal, et que cette perte de Dieu, irréparable dans l'Enfer, dépend de la perte volontaire que nous en faisons en cette vie, nous consentions tous les jours librement à le perdre, que nous le perdions sans inquiétude, sans chagrin; que nous le perdions même souvent avec joie, et que de toutes les pertes que nous faisons dans le monde, celle-là nous soit la plus indifférente; ce qui m'étonne, c'est que la même foi qui nous dit qu'il y a un Enfer où l'on brûle et où l'on est privé de Dieu, nous dit encore qu'un seul péché nous expose à l'un et à l'autre, que Dieu n'a pas de moindre vengeance pour le punir que l'un et l'autre, et que le péché néanmoins, et le péché le plus mortel, soit traité parmi nous de jeunesse, de fragilité excusable, et souvent même de jeu, de galanterie, de bel esprit et de belle humeur. Est-ce stupidité, est-ce inadvertance, est-ce fureur, est-ce enchantement? Croyons-nous ce point fondamental du Christianisme? ne le croyons-nous pas? Si nous le croyons, où

est notre sagesse ? si nous ne le croyons pas, où est notre religion? Je dis plus ; si nous ne le croyons pas, que croyons - nous donc , puisqu'il n'est rien de plus croyable, rien de plus formellement révélé par la parole divine , rien de plus solidement fondé dans la raison humaine, rien dont la créance soit plus nécessaire pour tenir les hommes dans le devoir, rien sur quoi le doute soit plus pernicieux, puisqu'il les porte à tous les désordres ? Mais, pour ne le pas croire, ou pour ne le croire qu'imparfaitement, en sommes-nous plus à couvert ? Aurons-nous bien devant Dieu de quoi nous justifier, en lui disant : Je ne croyais pas ? Sauverons-nous par là les conséquences de la chose ? et si elle se trouve vraie, quoique nous ne l'ayons pas crûe, où en serons-nous ? Est-ce raisonner en hommes que de risquer sur un tel sujet ? Que ne faisons-nous pas tous les jours pour éviter un mal incertain, par la raison seule de son incertitude ? Avons-nous fait un pacte avec l'Enfer, comme ces pécheurs dont parle le Prophète ; ou avons-nous une démonstration et une évidence parfaite qu'il n'y ait point d'Enfer ? Ce que les impies allèguent pour le combattre est-il comparable à ce qu'établit la foi ? sommes-nous donc sages de quitter le parti de la foi, et n'est-il pas non seulement le plus sûr, mais le plus plausible , le plus raisonnable ? Quelle peine plus naturelle pour une ame révoltée contre Dieu que la perte de Dieu ? quel châtiment plus juste pour une ame sensuelle et adonnée à d'infâmes plaisirs et défendus par la loi de Dieu que le feu ? Quoique ce tourment du feu, qui est le mal de la créature, soit en lui-même si affreux, a-t-il rien qui approche de la griéveté du péché, qui est le mal du Créateur ? et n'est-il pas de l'ordre que le mal du créateur soit vengé par celui de la créature ? (BOURDALOUE, *Sermon sur l'Enfer.*)

L'Enfer commence dès ce monde pour le méchant.

Le Fils de Dieu, dans la parabole de l'Évangile , nous représente les pécheurs comme exclus, comme excommuniés du troupeau, parce qu'étant des membres pourris, ils ne participent point à la vie. C'est pourquoi le pain de vie leur est refusé , c'est pourquoi ils sont séparés du banquet céleste, qui est la vie du peuple fidèle; d'où, passant plus outre, je dis qu'étant séparés de cette unité, ils commencent leur Enfer même sur la terre, et que leurs crimes les y font descendre ; car ne nous imaginons pas que l'Enfer consiste dans ces épouvantables tourmens, dans ces étangs de feu et de soufre , dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette

rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'Enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même; l'Enfer, c'est d'être éloigné de Dieu ; et la preuve en est évidente par les Ecritures.

Job nous représente l'Enfer en ces mots : « C'est un lieu, dit-il, « où il n'y a nul ordre, mais une horreur perpétuelle ; » de sorte que l'Enfer, c'est le désordre et la confusion. Or, le désordre n'est pas dans la peine ; au contraire, j'apprends de saint Augustin que la peine, c'est l'ordre du crime. Quand je dis péché, je dis le désordre, parce que j'exprime la rébellion ; quand je dis péché puni, je dis une chose très bien ordonnée ; car c'est un ordre très équitable que l'iniquité soit punie; d'où il s'ensuit invinciblement que ce qui fait la confusion dans l'Enfer, ce n'est pas la peine, mais le péché. Que le dernier degré de misère, ce qui fait la damnation et l'Enfer, c'est d'être séparé de Dieu, qui est la véritable béatitude. Si d'ailleurs il est plus clair que le jour que c'est le péché qui nous en sépare, comprends, ô pécheur misérable, que tu portes ton Enfer en toi-même, parce tu y portes ton crime, qui te fait descendre vivant en ces effroyables cachots où sont tourmentées les ames rebelles. Car, comme l'Apôtre saint Paul, parlant des fidèles qui vivent en Dieu par la charité, assure « que leur demeure « est au ciel, et leur conversation avec les Anges ; » ainsi nous pouvons dire très certainement que les méchans sont abîmés dans l'Enfer, et que leur conversation est avec les diables : étrange séparation du pécheur, qui trouve son Enfer même en cette vie ! Et n'est-il pas juste qu'il trouve l'Enfer, puisqu'il est séparé du sacré troupeau que la charité fait vivre en notre Seigneur? (Bossuet, *Sermon sur la gloire de Dieu dans la conversion des pécheurs.*)

La pénitence est inutile dans l'Enfer.

N'attendons point que la mort nous ait introduits dans les Enfers, pour faire pénitence, puisqu'alors notre pénitence serait inutile. En vain celui qui habite ces régions désolées fait entendre d'horribles grincemens de dents ; en vain sa langue est dévorée d'une chaleur insupportable ; il ne se trouvera jamais personne qui l'humecte de la moindre goutte d'eau, personne qui soulage ses horribles tourmens par la moindre parole de consolation ; mais il entend sans cesse retentir les paroles terribles que le Seigneur adressa autrefois au mauvais riche.

Si donc nous sommes persuadés de tout cela, si nous regardons

les choses de ce monde comme un songe, si nous nous considérons ici comme dans une hôtellerie que nous allons bientôt quitter, occupons-nous donc de notre voyage, et empressons-nous de nous munir de tous les viatiques nécessaires, pour arriver au but que nous nous sommes proposé. Pour cela, il ne suffit pas de dire: *Il faut croire*; ce ne sont point des feuilles que l'on nous demande, mais des fruits; car, disait le Sauveur, « tous ceux qui disent: Sei-« gneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux; « mais ceux qui font la volonté de mon Père. »

Gardons-nous donc bien de nous laisser séduire; accordons que notre vie entière se passe au milieu des délices de toute espèce; mais qu'est-ce que notre vie, mise en parallèle avec des siècles infinis ? Ici tout a une fin, les biens comme les maux; mais là les châtimens sont éternels. Si le corps est ici-bas la proie des flammes, du moins l'ame n'en est point atteinte et s'envole librement; mais là, une fois que le corps par sa résurrection s'est revêtu d'incorruptibilité, l'ame est éternellement dévorée par les flammes. Car les pécheurs réssuscitent aussi avec un corps incorruptible; non point pour être couronnés de gloire comme les justes, mais afin de demeurer éternellement dans les supplices qu'ils ont mérités. Si donc nous avons peine à supporter la vapeur d'un bain tant soit peu trop échauffé, comment pourrons-nous subsister dans ce fleuve de feu au milieu duquel nous serons précipités ? (Saint Chrysostôme, *De la Pénitence.*)

Péroraison.

O Dieu puissant et terrible ! ces vérités redoutables seraient-elles enfin sans fruit pour notre salut ? Hélas! ce serait vainement que les hommes tonneraient à notre oreille, si vous ne parliez vous-même à notre cœur. Ah! puisque ce cœur s'est montré si long-temps insensible à vos invitations, triomphez aujourd'hui par vos menaces de sa dureté, et subjuguez par la crainte ce rebelle que n'a pu captiver votre amour. Si les passions essayaient de le séduire encore par leurs illusions et leurs amorces, montrez-lui l'Enfer, et qu'il apprenne quel est le terme formidable où les pécheurs verront aboutir cette route spacieuse que le plaisir leur sème de fleurs. Si les sacrifices que vous lui commandez intimidaient sa faiblesse, montrez-lui l'Enfer, et qu'il porte sans murmure un joug que rendra plus léger la vue des réprouvés et de leur cruel

esclavage. S'il sentait se ranimer d'indignes affections, montrez-lui l'Enfer, et que des ardeurs coupables s'éteignent à l'aspect de ces feux allumés par votre fureur. Enfin, sauvez-nous de l'Enfer, par la vue de l'Enfer même, et qu'à cette école nous apprenions à mériter les récompenses éternelles. Ainsi-soit-il. (M. Borderies.)

FOI.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Notion de la foi.

Le saint concile de Trente nous enseigne que la foi est le commencement, le fondement, la racine de toute notre justification.

La foi est le commencement de notre justification. C'est elle qui, son flambleau à la main, nous conduit dans les voies de la perfection, nous mène à toutes les vertus chrétiennes, nous ouvre la porte de l'enceinte sacrée où elles résident, nous y introduit, nous les fait connaître, et, répandant sur elles sa vive lumière, les fait briller à notre vue de tout leur éclat, et du sien propre.

La foi est le fondement de notre justification. C'est sur elle qu'est établi, que repose, qu'est affermi l'édifice de notre salut. Que cette base fondamentale soit ébranlée, le bâtiment qu'elle supporte s'écroule aussitôt, et tombe tout entier en ruines. Mais tant qu'elle reste solide, l'édifice est aisément entretenu; ou, s'il éprouve quelque dégradation, il peut être promptement réparé.

La foi est la racine de notre justification, de cet arbre de vie que nous devons cultiver avec un soin assidu. Racine profonde, qui communique à tous ses rameaux, et y fait couler la sève vivifiante: racine ferme qui le soutient, et, le fixant fortement, lui fait braver les orages et les tempêtes; racine féconde, qui l'enrichit de fruits abondans et salutaires. Elle est, comme l'appelle le Sage, la racine de l'immortalité.

Quelle est donc cette vertu primordiale qui amène à sa suite, comme son cortège, toutes les autres vertus, et de laquelle notre sainteté reçoit son principe, sa stabilité, sa fécondité? Tous les docteurs s'accordent à définir la foi, une lumière surnaturelle infuse dans nos esprits, par laquelle nous croyons fermement en Dieu et à toutes les vérités qu'il nous a révélées.

La foi est une croyance ; mais toute croyance des objets religieux n'est pas la foi. Il est des vérités sacrées que notre raison nous présente, nous prouve, nous persuade, et porte au dernier degré de conviction, qui est la certitude. Ainsi l'existence, et plusieurs des perfections de l'Être Suprême, nos principales obligations, soit envers lui, soit entre nous, n'ont besoin, pour être connues, que de cette lumière naturelle dont il a gratifié la nature humaine, et ont en effet été professées par beaucoup de nations qui n'avaient point le bonheur de la foi. En concluerons-nous que ces vérités, qui forment ce qu'on appelle la religion naturelle, n'appartiennent point à la foi, et lui sont étrangères ? Non sans doute. Une vérité ne peut-elle pas être rendue sensible par divers moyens, et certaine par différens motifs ? Ce qu'un flambeau m'avait fait apercevoir à travers l'obscurité, le soleil, chassant les ténèbres, me le fait voir ensuite dans sa plénitude, et avec une entière clarté. Telle est à peu près, sur les principes de la religion naturelle, la connaissance successive que nous donnent la raison et la foi. Une lumière naturelle les avait fait découvrir à notre intelligence. Les rayons du soleil de vérité, descendus du haut des cieux dans notre esprit, d'abord achèvent d'éclairer l'intellect, en dissipent les ombres, en éclaircissent les difficultés, excitent la volonté, et la font adhérer fortement aux vérités qu'ils font briller de leur lumière.

La vertu théologale et surnaturelle de la foi diffère de la croyance naturelle par son motif, par son principe, par sa nature, par ses objets, par ses effets.

Les motifs généraux de toute croyance naturelle sont la force du raisonnement, le rapport des sens, le témoignage des hommes. Le motif unique de la foi chrétienne est l'autorité du Dieu révélateur. C'est sous ce point de vue exclusif qu'elle considère les vérités saintes. Elle les adopte parce que Dieu les enseigne. Les motifs naturels servent bien à établir la foi : ils attestent que Dieu a parlé ; ils démontrent que Dieu ne peut ni recevoir l'erreur, ni la donner. Ainsi ce sont eux qui amènent notre raison à l'autorité divine. Mais là ils l'abandonnent : ils la remettent entre les mains de cette infaillible véracité, qui sera désormais son guide, son docteur, son oracle.

Le principe de la croyance humaine est dans une raison droite que n'aveuglent pas les préjugés, que n'égarent pas les passions. Le principe de la foi divine est la motion surnaturelle de la grace. Elle est, nous dit le Sage, un don de Dieu, un don de choix. Nous acquérons la croyance, nous recevons la foi ; il est en notre pou-

voir de la mériter, il est au dessus de nos efforts de nous la donner.

La croyance naturelle est de sa nature spéculative : c'est un simple acte de l'intelligence, qui croit ce qui lui est démontré. La foi surnaturelle est non seulement spéculative, mais pratique : elle se soumet non seulement l'intelligence, mais la volonté; non seulement elle croit, mais elle veut croire; elle donne non seulement un assentiment, mais une imperturbable adhésion; elle consiste non seulement dans la croyance, mais dans l'attachement à la croyance. Consultons l'expérience, et peut-être la nôtre propre. Combien de gens ne sont pas pénétrés des vérités dont ils sont convaincus! Ils n'en doutent pas; mais ils n'en sont nullement touchés. Elles ne leur sont pas étrangères; elles leur sont indifférentes. Leur esprit reconnaît l'évidence; leur cœur en repousse les conséquences. Pharaon et ses magiciens, dans les miracles de Moïse, admirent le doigt de Dieu, et cependant s'endurcissent contre les obligations qu'il leur impose. La grace de la foi pénètre jusque dans le cœur; en s'y répandant elle l'amollit de son onction; elle y grave fortement les vérités qu'elle a imprimées dans l'esprit; elle lui fait chérir ce qu'elle enseigne, désirer ce qu'elle promet. Ainsi la prudence humaine, qui n'est qu'une simple persuation, a un terme; c'est la certitude, au delà de laquelle il n'y a plus rien; et quand elle y est arrivée, elle ne peut le passer. Au contraire, la foi, qui, outre la conviction, est un sentiment, peut toujours s'accroître. Son activité n'a point de mesure; ses élans peuvent continuellement devenir plus vifs. Tout chrétien peut et doit dire avec les Apôtres : Seigneur, augmentez en moi la foi.

Les objets de la croyance naturelle sont uniquement ceux que la raison connaît et démontre. Ils sont aussi, comme nous l'avons vu, confirmés par la foi. A l'autorité de simple persuasion dont jouit la raison, la foi ajoute l'autorité d'empire qu'elle possède; et, apposant aux vérités reconnues son sceau divin, elle les consacre, et érige en devoir l'inébranlable persuasion. L'existence de l'Être-Suprême, les récompenses de l'autre vie, qui sont des vérités évidemment présentées par la raison, sont en même temps, selon saint Paul, des dogmes de cette foi sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu. Mais le domaine de la foi s'étend bien au delà des limites étroites de notre intelligence. Du ciel dont elle vient elle fait descendre sur nous des vérités d'un ordre supérieur, auxquelles toute raison humaine est par elle-même incapable d'atteindre. Si elle ne les revêt pas toutes d'une entière clarté,

elle leur imprime à toutes une entière certitude; et, dans les objets qu'elle nous présente, elle surpasse la persuasion naturelle de toute la distance qui est entre l'enseignement divin, et la connaissance humaine.

Ainsi les effets de la foi sont bien autrement abondans que ceux de la simple croyance. Si nous considérons sa nature, elle est une vertu infuse que nous devons conserver et cultiver en nous avec soin. Si nous levons les yeux vers l'autorité dont elle émane, nous voyons l'infaillible véracité qui bannit tout doute et fait rejeter sans examen toute difficulté. Si nous mesurons son étendue, elle comprend des vérités qui excèdent notre raison. Nous devons donc croire avec une entière certitude, et une absolue soumission, même les parties de son enseignement que nous sommes dans l'impuissance de comprendre.

La foi est un bienfait du Seigneur. Jésus-Christ déclare que nul ne peut venir à lui, si Dieu ne l'y attire. Son Apôtre nous répète de sa part que c'est par la grace, et non par nous-mêmes, que la foi nous sauve, parce qu'elle est un don de Dieu. La foi, qui tend directement à Dieu, vient immédiatement de Dieu. Elle est une chaîne qui du trône céleste descend sur nous, pour nous y attacher, et qui, remontant de nous à ce principe de tout bien, nous y lie plus fortement encore. La foi est une grace; elle est donc, comme le nom même l'indique, absolument gratuite. Nous sommes, à l'égard de la foi, comme des malades qui reçoivent le salut des remèdes qui leur sont appliqués. Libertins de cœur et d'esprit, cessez d'abuser de ce principe pour excuser votre incrédulité; et de prétendre que, si vous ne croyez pas nos vérités saintes, c'est que le don de la foi vous manque, et qu'il n'est pas en votre pouvoir de vous le donner. Cette défaite illusoire, qui autorise toute impiété, a été positivement prescrite par le divin Maître, quand il reprochait à ses disciples la modicité de leur foi, et aux Juifs leur incrédulité formelle. Le malade n'a pas la puissance de détruire lui-même sa mortelle infirmité; mais il dépend de lui d'appeler le médecin qui la guérisse, de se soumettre aux remèdes qu'il lui prescrit. Implorez de même la grace de la foi, et elle viendra au secours de votre faiblesse. Soumettez-vous à son enseignement, et, en s'accroissant, elle vous fortifiera de plus en plus. Dieu ne vous la doit pas; mais il la promet à vos veux, à votre soumission, à vos efforts. Il ne vous la doit pas; mais il la doit à lui-même et à ses promesses. Ne prétextez donc plus la nécessité de la grace pour vous y soustraire. La foi est à la fois un bienfait gratuit et une récompense,

Dieu la donne à qui il veut, et il ne la refuse jamais à ceux qui s'en rendent dignes, en la désirant, en la sollicitant, en la recherchant, en y coopérant.

Reconnaissons que c'est un trait de la sagesse et de la bonté divine d'avoir fait de la foi, en même temps qu'une vertu, une grace qui en facilite l'exercice. La foi nous présente deux sortes de vérités, les unes spéculatives, qu'elle nous oblige à croire, les autres pratiques qu'elle nous ordonne d'observer. Mais, parmi les premières, il y en a qui surpassent la portée de notre intelligence; entre les secondes, beaucoup contrarient nos inclinations. L'intellect se soumet difficilement à croire ce qu'il ne peut comprendre: la volonté a peine à pratiquer ce qui lui est désagréable. Mais la grace de la foi allége ce que le principe de la foi peut avoir d'onéreux. Elle fortifie la raison contre les doutes, et la volonté contre les séductions. Elle convainc l'une, et, dans la révélation divine qu'elle fait retentir à ses oreilles, lui montre un motif évident de croire même les dogmes incompréhensibles. Elle aide l'autre, et, dans ses promesses et ses menaces de l'autre vie, lui apporte un secours puissant pour la faire triompher de ses répugnances.

Ce n'est que de Dieu, qui seul se connaît lui-même, que l'homme peut recevoir des connaissances certaines sur cet être infini. Elles lui sont pour l'ordinaire communiquées par des hommes; mais c'est de Dieu qu'elles viennent primitivement: et dans la voix de l'homme le chrétien reconnaît et adore la parole de Dieu qui lui est transmise. Que l'hérétique ne nous reproche donc plus d'attribuer à des hommes l'infaillibilité que nous reconnaissons dans l'Église enseignante. Ce n'est pas des hommes qui prononcent les définitions doctrinales que nous révérons les vérités irréfragables: c'est de l'Esprit-Saint dont ils sont les organes, et qui par ses inspirations les préserve de toute erreur. C'est de Jésus-Christ, qui a promis au corps de ses Apôtres, réuni à son chef, d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Les vérités qu'ont transmises à l'Église les écrivains sacrés, et que l'Église présente avec autorité à notre foi, sont un extrait de la science divine. Lors donc que le fidèle soumet à la révélation divine son entendement, et se pénètre de l'intime persuasion des vérités qu'il ne comprend pas, il laisse une lueur faible s'effacer devant une vive lumière: il quitte un guide incertain, pour suivre un conducteur impertubable: il abandonne une règle douteuse, pour s'attacher à une loi indéfectible: il préfère à ses idées trompeuses un

oracle infaillible : il substitue la raison de Dieu à sa raison, la connaissance de Dieu à sa connaissance, le jugement de Dieu à son jugement.

Appuyé sur cette base immuable de la parole divine, la foi du chrétien est inébranlable comme elle. Dieu a parlé : que toute incertitude s'évanouisse, que toute curiosité se réprime, que tout préjugé se dissipe, que toute passion se réforme, que tout raisonnement se taise, que toute intelligence s'abaisse et se soumette humblement au joug de la foi. Quelle évidence plus grande que ce qu'enseigne l'auteur de toute évidence ? Telle fut l'imperturbable foi du grand Patriarche, le père des croyans, qui, se confiant sur les promesses divines plus que sur les lumières de sa propre raison, espéra contre tout motif humain d'espérer. Telle a été la foi de tout ce qui a existé de saints, de ces génies profonds, de ces personnages si savans que nous présentent les fastes de la religion. Tout ce qui n'a pas ce caractère d'une inaltérable fermeté n'est pas digne d'être appelé la foi chrétienne.

Il est donc aussi insensé que coupable cet orgueil qui a l'effronterie de se décorer du nom de philosophie ; qui dédaigne les dogmes qu'il devrait adorer ; qui, loin de se soumettre à l'enseignement divin, a la prétention d'assujétir l'enseignement divin à ses jugemens ; qui ose demander à Dieu le comment de ses révélations, le pourquoi de ses préceptes ; qui s'arroge le pouvoir de mesurer la grandeur de l'Être infini sur ses courtes pensées ; et qui déclare fastueusement impossible tout ce que son étroite compréhension ne peut contenir. Quelle extravagance de vouloir que les dogmes d'une Religion divine soient proportionnés à l'intelligence humaine ! Dans le monde physique que Dieu abandonne à nos disputes, nous rencontrons à chaque pas des mystères. Ce que nous voyons, ce que nous touchons, souvent nous ne le comprenons pas. Nous ne pouvons ni douter de l'existence des choses naturelles, ni savoir comment elles existent : et, par une inconséquence frappante, les plus inaccessibles à notre raison, les choses de Dieu, les vérités qu'il nous révèle, nous les rejetons sur le fondement unique que nous ignorons comment elles peuvent être. Dieu serait-il infini si nous pouvions le connaître pleinement ? Il en est à cet égard de notre foi comme de notre raison. Dieu a posé des bornes à la raison pour qu'elle fût réservée : il a laissé des obscurités dans la foi pour qu'elle fût soumise. Mais sa bienfaisante sagesse a donné à celle-là une étendue, à celle-ci une clarté suffisante pour nos besoins. Elle ne produit rien de superflu : elle ac-

corde tout l'utile. Et la raison, et la foi, nous découvrent, chacune dans leur ordre, tout ce qu'il nous importe de savoir. De quel avantage nous seraient les connaissances naturelles auxquelles la raison ne peut atteindre? Quel bien nous reviendrait de voir clairement les vérités sacrées que la foi nous cache? Ainsi la foi est obscure, et elle doit l'être. Elle est obscure en ce qu'elle ne dissipe pas les nuages dont Dieu environne son trône. Elle est obscure de même que la mer paraît noire à raison de son immense profondeur. Elle est obscure; mais ses ténèbres conviennent à son état présent. Sans cette obscurité, quel mérite aurait notre croyance? Elle est obscure; mais les abîmes de l'incrédulité sont plus impénétrables encore. Elle ne peut rejeter nos incompréhensibilités qu'en se jetant dans des contradictions. Elle est obscure, mais seulement dans ses objets. Que nous importe que ses dogmes soient incompréhensibles, s'ils nous sont rendus certains? Dieu veut une soumission qui croie, et non une curiosité qui examine. Il nous présente ses vérités à croire, et son être à adorer. Notre œil n'a qu'un horizon restreint dans lequel sa vue puisse s'étendre. Au delà des limites que lui assigna la main qui le créait, ses regards ne peuvent atteindre. Il voit nettement les objets que le soleil éclaire; mais, trop faible pour fixer cet astre, il ne peut soutenir ses rayons étincelans. Nous voyons de même clairement les objets sur lesquels le soleil de vérité répand sa vive clarté. Mais si nous entreprenons de le contempler lui-même, nous serons aussitôt éblouis de son éclat. Plus la raison est éclairée, plus elle sent la nécessité, plus elle reconnaît l'obligation de se soumettre à la foi. Ses lumières lui découvrent les bornes qu'elle respecte, et qu'elle n'entreprend pas de franchir. L'aveugle incrédulité court imprudemment se heurter contre ses bornes sacrées que ses efforts impuissans ne lui feront jamais outre-passer.

A son inébranlable fermeté notre foi doit joindre une autre qualité essentielle: c'est une profonde humilité. Si la foi est la base du Christianisme, l'humilité est la base de la foi. Recherchez le principe de toutes les hérésies qui dans les divers siècles ont divisé l'Eglise, et de l'erreur bien plus funeste qui la désole encore de nos jours: partout vous trouverez l'orgueil. Des hommes présomptueux ont prétendu élever l'édifice de leur croyance sur leurs vaines idées; et le bâtiment, dénué du fondement qui seul pouvait le soutenir, s'est écroulé sur eux. Jésus-Christ l'a positivement déclaré: ceux-là sont incapables d'avoir la foi, qui recherchent, non la gloire que Dieu distribue, mais celle qui vient des hommes.

Il plaît au Père céleste, maître du ciel et de la terre, de cacher ses mystères aux sages et aux prudens du siècle, et de les révéler aux petits. La foi, nous l'avons vu, est une grace; mais c'est aux humbles que Dieu accorde ses graces : il résiste aux superbes. La foi, nous venons de le voir encore, exige une docilité entière de l'intellect pour ce qu'elle enseigne, une soumission passive de la volonté à ce qu'elle prescrit. Qui pourra, sans une sincère humilité, remplir ses devoirs essentiels? Considérez un centurion idolâtre, une Chananéenne infidèle, transportant par leur humilité, aux nations, le don de la foi, dont l'orgueil des prêtres, des scribes, des pharisiens, dépouillait la Synagogue. Entre la foi et l'humilité il y a une relation, une correspondance intime. Il ne peut y avoir ni foi solide sans humilité, ni véritable humilité sans foi. L'humilité donne à la foi son prix, et la foi à l'humilité son mérite. L'humilité fait la grandeur de la foi, et la foi la perfection de l'humilité.

La nécessité de la foi pour le salut est une de ces vérités si clairement établies, si souvent répétées dans les livres saints, qu'il faut renoncer à être chrétien pour en douter. Le réparateur du péché n'était pas encore donné au monde, que déjà il était indispensable de croire en lui pour être sauvé. Le Juif ne pouvait obtenir les récompenses éternelles que par sa ferme confiance dans les promesses qui annonçaient au genre humain son Rédempteur. Depuis que, descendu du ciel, et revêtu de la nature humaine, le Verbe éternel a réalisé les oracles qui l'avaient prédit, ce devoir sacré est devenu plus strict encore. Cette foi certaine et inébranlable dans le divin Sauveur, qui fut, et qui sera toujours le moyen absolument nécessaire du salut, en est encore le moyen le plus efficace. En nous montrant notre terme, en éclairant la route qui y conduit, elle nous y pousse et nous le fait atteindre.

Mais quelle est cette loi si positivement, si absolument commandée? Quelles sont les vérités que sous peine de damnation tout Chrétien est obligé de professer? Cette question, pour être éclaircie, exige des distinctions entre les choses que l'on doit croire, entre les personnes qui doivent croire, entre les manières dont on doit croire.

Le précepte de la foi est de deux genres, l'un positif, l'autre négatif. Le premier nous astreint à croire fermement tout ce qui est révélé par Dieu, et défini par son Église; le second nous défend de nier ou de révoquer en doute aucune des vérités révélées ou définies. Le second de ces préceptes est général et absolu. Tout

homme qui sciemment combat un article de foi, par celà seul renie sa foi, se sépare de l'Église, est exclus du salut. Quant au précepte affirmatif, il souffre quelques exceptions qu'il est important d'expliquer.

On peut croire les dogmes sacrés de deux manières: ou professer distinctement chaque dogme en particulier, ce que les théologiens appellent la foi explicite; ou avoir une croyance générale de tout ce que l'Église enseigne, avec une disposition précise à croire nommément et en particulier chacune des vérités que l'Église croit et décide: cette croyance est appelée par les docteurs la foi implicite. Tout homme est tenu de croire nommément et explicitement les articles de foi dont il est instruit. Tout chrétien est strictement obligé à connaître les vérités contenues au symbole des Apôtres, et ce qui concerne les sacremens, les commandemens de Dieu et de l'Église. C'est donc un devoir général, et qui ne souffre pas d'exception, de croire distinctement, positivement, explicitement ces points principaux et fondamentaux de la catholicité. Mais, outre ces vérités qu'il est ordonné à tout chrétien de savoir et de croire, il en est d'autres également certaines, pareillement définies par l'Eglise dans les différens siècles, que les hommes plus simples et moins instruits peuvent légitimement ignorer. Tout fidèle n'est pas obligé d'être théologien. Ces dogmes sont implicitement renfermés dans celui de l'infaillibilité de l'Eglise. Il suffit à celui qui n'en est pas positivement instruit de les renfermer dans l'irréfragable autorité de l'Eglise catholique. Telle est en conséquence la règle: croire distinctement, et d'une foi explicite, toutes les vérités que l'on connaît, ou que l'on doit connaître; croire en général, et d'une foi implicite, celles dont on n'a pas et dont on n'est pas obligé d'avoir une notion positive. La mesure d'instruction de chaque individu est la mesure du degré implicite ou explicite de sa foi.

De tous les bienfaits dont la munificence divine nous a gratifiés, le plus précieux, le plus utile, celui qui donne du prix à tous les autres, est le don de la foi. Sans la foi les fruits de la rédemption sont perdus pour nous; le sang de Jésus-Christ nous devient inutile. Sans la foi, qu'est-ce même que notre existence, qui ne nous mène plus au bonheur éternel? Mais que d'avantages ne nous apporte pas, même dès la vie présente, cette admirable vertu! Les sciences humaines s'acquièrent lentement, péniblement, et sont presque toutes mêlées d'incertitudes. En un mot, la foi remplit notre esprit d'une multitude de connaissances, toutes sublimes,

toutes certaines. Considérez ce que connaissaient de Dieu, ce que possédaient de principes moraux les peuples que la foi n'avait pas instruits. Comparez la théologie, la morale des plus beaux génies de l'antiquité avec les enseignemens de notre religion. Le plus simple catéchisme renferme plus de vérités que tous les volumineux écrits de ces hommes si vantés. Le paysan le plus grossier parmi nous a, sur Dieu et sur ses propres devoirs, des notions plus étendues, plus exactes, plus certaines, que n'avaient les plus profonds philosophes. Ainsi agit dans divers ouvrages, dans la création et dans la religion, l'auteur de l'une et de l'autre. La voix toute-puissante, qui d'un mot fit éclore la lumière et la répandit dans l'univers, est la même qui la fait naître et briller dans nos esprits.

La foi est cette sagesse par laquelle Salomon reconnaissait qu'il lui était venu toute sorte de biens. En tranchant tout raisonnement, en levant toute difficulté, en dissipant tout doute, elle met nos esprits dans un calme profond. Appuyée sur la véracité divine, ma raison se repose dans une entière sécurité. Elle ne craint plus les illusions qu'elle est si sujette à se faire, les erreurs dans lesquelles elle est si fréquemment tombée. Il n'y a pas une circonstance de ma vie où je n'éprouve l'influence bienfaisante de ma foi. La prospérité m'accueille-t-elle, elle me modère. L'adversité vient-elle fondre sur moi? elle me soutient. Si je suis dans la richesse, elle me rend charitable. Si j'éprouve la pauvreté, elle me rend soumis. Au milieu des honneurs, elle me préserve de l'orgueil, et de l'abjection parmi les opprobres. Elle me console dans les douleurs, me soulage dans les maladies. De tous les biens, de tous les maux de cette vie, elle me fait des moyens de salut. En m'élevant au dessus des événemens, elle me les montre sous leur vrai point de vue, et me met hors de leur atteinte. En donnant toutes les vertus, elle les épure, parce qu'elle en ôte la prétention, et étouffe le désir de s'en faire honneur devant les hommes. Tout est possible à celui qui croit, disait le Sauveur du monde. C'est la foi du centurion, de la Chananéenne, de l'hémorhoïsse, de l'aveugle de Jéricho, des porteurs du paralytique, qui obtient de lui des guérisons miraculeuses. C'est la foi de Marthe, qui mérite la résurrection de Lazare. Lorsqu'il accorde à ses disciples le don des miracles, c'est encore à leur foi qu'il l'attache.

Mais ces biens, qui appartiennent à la terre, sont les moindres bienfaits de la foi. Cette vertu est descendue du ciel pour nous y conduire. Si nous y sommes fidèles, elle nous y portera, et ne

nous quittera qu'après nous avoir introduits dans ce sanctuaire éternel. Celui qui croit en moi, dit le divin Maître, et il le répète plusieurs fois, possède la vie éternelle : et il nous fait répéter par son Apôtre que, si nous le confessons de bouche, et si nous croyons du fond du cœur que Dieu l'a ressuscité, nous serons sauvés. Il semblerait qu'il n'y a dans le christianisme d'autre vertu que la foi; qu'il n'y a pour être sauvé d'autre condition que d'avoir la foi. Gardons-nous cependant de tomber dans cette erreur. La foi seule peut nous sauver; mais elle ne peut pas nous sauver seule. Elle est le fondement des vertus chrétiennes; mais sur ce fondement il faut élever l'édifice. Le vaisseau qui porte les navigateurs peut seul les sauver au milieu des tempêtes et des écueils; mais il ne les sauve que parce qu'ils emploient leur art et leurs forces. Ainsi la foi nous est nécessaire; mais elle devient inutile si elle n'est pas accompagnée des œuvres. Entre la foi et les œuvres il y a une correspondance intime. Ce fut une erreur des anciens hérétiques, renouvelée par les hérésies du seizième siècle, que la foi justifie sans les œuvres. C'est une autre erreur également dangereuse, soutenue par les pélagiens, et victorieusement réfutée par saint Augustin, que les œuvres sont le principe unique de l'élection des uns de préférence aux autres. Entre ces hérésies opposées, nous marchons d'un pas assuré, éclairés par l'Écriture et la tradition, et guidés par l'Église. La foi est nécessaire aux œuvres, et les œuvres à la foi. Les œuvres rendent la foi salutaire, et la foi rend les œuvres méritoires. Sans les œuvres la foi est stérile; sans la foi les œuvres sont inefficaces. Plus la foi est vive, plus les bonnes œuvres sont abondantes : et réciproquement l'abondance des bonnes œuvres augmente la vivacité de la foi. Quand la foi languit, les œuvres se ralentissent; et l'interruption des œuvres rend la foi languissante. (Le C. de LA LUZERNE, *Considérations sur divers points de la morale chrétienne.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA FOI.

Scrutator majestatis opprimetur a gloria.

Celui qui veut sonder la majesté sera accablé de sa gloire. (*Prov.*, 25, 27.)

Justus in fide sua vivet.

Le juste vivra de sa foi. (*Habac.*, 2, 4.)

Qui credit Deo, attendit mandatis.

Celui qui croit à Dieu est attentif à ce qu'il lui ordonne. (*Eccli.*, 32, 28.)

Qui incredulus est non erit recta anima ejus in semetipso.

Celui qui est incrédule n'a pas l'ame droite. (*Habac.*, 2, 4.

Filius Hominis veniens, putas ne inveniet fidem in terra?

Lorsque le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? (*Luc.*, 18, 8.)

Qui non credit, jam judicatus est.

Celui qui ne croit point est déjà jugé. (*Joan.*, 3, 18.)

Justus autem ex fide vivit.

Le juste vit de la foi. (*Rom.*, 1, 17.)

Vosmetipsos tentate si estis in fide; ipsi vos probate.

Examinez-vous vous-mêmes pour savoir si vous avez de la foi, éprouvez-vous vous-mêmes. (*II. Cor.*, 13, 5.)

Ostende mihi fidem tuam sine operibus, et ego ostendam tibi ex operibus fidem meam.

Montrez-moi votre foi qui est sans œuvres, et moi je vous m'ontrerai ma foi par mes œuvres. (Jac., 2. 18.)

Fides sine operibus mortua est.

La foi sans les œuvres est morte. (*Ibid.*, 20.)

Fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsa.

La foi qui n'a pas les œuvres est morte en elle-même. (*Ib.*, 17.)

Confitentur se nosse Deum; factis autem negant.

Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renoncent par leurs œuvres. (*Ad Tit.*, 1, 16.)

Videtis quoniam ex operibus justificatur homo, non ex fide tantum.

Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. (*Jac.*, 20, 24.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA FOI.

EXORDE.

Expandit nubem in protectionem eorum, et ignem ut luceret eis per noctem.

Il fit paraître un nuage pour les protéger, et une lumière pour les éclairer dans les ténèbres. (*Ps.* CIV, 39.)

Telle est l'image de notre foi. Ce prodige éclatant, dont fut témoin le peuple hébreux dans le désert, nous retrace parfaitement les deux rapports qui la caractérisent, son obscurité et sa lumière. Elle est obscure, parce qu'elle a Dieu pour objet; lumineuse, parce qu'elle est donnée à l'homme ; obscure, parce que Dieu est grand; lumineuse, parce qu'il est juste; obscure, parce que l'homme est borné; lumineuse, parce qu'il est raisonnable; obscure, pour ne point la confondre avec les vérités qui tombent sous les sens; lumineuse, pour la distinguer de l'erreur ; obscure enfin, parce qu'elle doit nous soumettre; et lumineuse, parce qu'elle doit nous conduire. Ainsi, ne séparant point ces deux idées que renferme mon texte, j'exposerai les ténèbres de la foi, les lumières de la foi. *Ave, Maria.* (M. de Boulogne, *Sur la foi.*)

Nécessité des ténèbres de la foi, fondées sur la grandeur de Dieu.

Que Dieu soit incompréhensible, c'est une vérité dont nous sommes tous invinciblement pénétrés. En vain notre raison, oubliant quelquefois son ignorance et sa faiblesse, veut s'efforcer de s'élever jusqu'à lui ; nous sentons alors, pour ainsi dire, une main invisible qui nous repousse, et nous fait rentrer avec humiliation dans notre néant. Aussi l'esprit humain, toujours audacieux dans ses prétentions, n'a jamais cru, de bonne foi, qu'il fût capable de mesurer, par sa pensée, le vaste abîme qui se trouve entre lui et Dieu ; un orgueil plus subtil nous séduit et nous abuse. Nous n'osons point pénétrer son essence, mais nous voulons contrôler ses desseins; nous respectons ses attributs, mais les mystères qu'il

propose trouvent en nous des rebelles; nous nous soumettons aveuglément, lorsqu'en maître absolu il dispose des biens et des maux de la vie et de la mort; mais nous prétendons que son domaine souverain ne s'étend point sur nos pensées : insensés! comme si en Dieu tout n'était pas la même chose que sa nature ; et que, par conséquent, ses desseins, ses volontés, les mystères qu'il nous révèle, ne dussent pas être aussi imcompréhensibles que lui-même ; comme s'il pouvait y avoir devant lui, dit saint Paul, des sages et des docteurs; comme s'il n'était pas de sa majesté de régner sur nos esprits autant que sur nos corps, ou que, lorsqu'il daigne s'abaisser jusqu'à nous pour nous instruire, il dût cesser d'être souverainement grand, et nous infiniment petits.

Je vous l'avoue ici, Messieurs, rien ne m'a tant frappé dans cette matière, que le contraste étonnant de la grandeur de Dieu avec la faiblesse de l'homme; et lorsque, donnant l'essor à mon imagination, je m'élève par la pensée, autant que mon infirmité peut le permettre, dans cette région intellectuelle, où la Divinité se découvre à l'esprit humain avec de si nobles attraits; quand je contemple cet assemblage majestueux des perfections qui la décorent, cette gloire éblouissante, cette toute-puissance qui, d'une parole enfanta l'univers, et qui, d'un souffle doit le réduire en poudre; lorsqu'ensuite, entraîné par le poids de la matière, forcé d'interrompre une spéculation délicieuse, je reviens à regret sur la terre pour ramper avec mes semblables; et qu'encore, tout pénétré de la grandeur de Dieu, tout ébloui de sa magnificence, j'aperçois ce globe fragile que j'habite, pétri de boue, habité par l'erreur et ses tristes chimères, environné de ténèbres, égaré, confondu comme un atome imperceptible dans l'immensité de l'univers ; quand je vois, dans un coin de ce globe, un vil insecte couvert de poussière, misérable jouet de la nature, destiné à la corruption, enveloppé dans la nuit des sens, dégradé par des passions humiliantes; un vain fantôme d'un moment qui ne fait que se montrer à la terre et disparaître, ignorant jusqu'à la nature de l'air qu'il respire, du sol qui le nourrit, de l'herbe qu'il foule aux pieds, plus voisin du néant que de l'être, un homme enfin, puisqu'il faut le nommer ; lors, dis-je, que je vois cet homme, du fond de son bourbier, lever insolemment sa tête altière, interroger le maître du tonnerre et lui demander raison de ses desseins; interdit, épouvanté à la vue de tant d'orgueil réuni avec tant de misère, je ne sais ce qui s'offre à mes yeux de plus insupportable, ou l'excès de l'audace, ou l'excès du ridicule.

O vous, qui réclamez sans cesse les droits fastueux d'une raison superbe, vous qui regardez comme indigne d'elle ce qui n'est point marqué au sceau de l'évidence, vous qui prétendez que l'infini doit se mettre au niveau de votre petitesse, et concentrer ses vastes desseins dans le cercle étroit de vos idées, quels seraient vos sentimens si Dieu daignait lui-même vous instruire en personne, et vous annoncer ici les mêmes vérités qui font murmurer votre orgueil? Je suppose qu'il parût en ce moment au milieu de vous, qu'il vînt prendre ma place, et qu'armé de sa foudre, resplendissant de gloire, il fît entendre dans ce temple cette voix puissante qui féconda le néant, cette voix magnifique et terrible qui brise les cèdres, ébranle la terre, retentit jusqu'au fond des abîmes, et qu'il vous dît, avec cet air de majesté qui convient au maître du monde : Vils mortels, soumettez-vous, croyez, parce que c'est moi qui parle, *quia verbum ego locutus sum* [1], qui de vous, je ne dis pas aurait assez d'audace, mais se croirait en droit de répondre: Non, je ne puis obéir; car, ce que vous m'annoncez surpasse ma faible intelligence? Ah! bien loin de concevoir une pareille idée, le silence de l'admiration et du respect règnerait dans tout cet auditoire; un saint frémissement, une crainte religieuse s'emparerait de tous les cœurs; chacun de nous, abîmé dans son néant, s'écrierait comme autrefois le peuple d'Israël : *Que le Seigneur ne nous parle plus, de peur que nous mourions* [2] : tant il est vrai, Messieurs, que ses pensées ne sont pas nos pensées, que ses voies ne sont pas nos voies, et que ses conseils sont autant au dessus de nos conseils que le ciel est au dessus de la terre! Quand Dieu parle, notre raison n'a point de droit sur l'évidence, et le comble du délire est de vouloir que le terme de nos connaissances soit le terme de ses volontés. (LE MÊME.)

Utilité des ténèbres de la foi, fondées sur la sagesse de Dieu.

Et d'abord ce sont les ténèbres de la foi qui conservent à la vérité la souveraine indépendance qui lui est essentielle. Hélas! nous naissons faibles, ignorans et mortels, et nous imprimons sur tout ce qui nous environne le caractère de nos imperfections, le sceau de notre faiblesse, et l'image de notre mortalité. La vérité simple, pure, éternelle dans sa source, semble devenir mortelle et péris-

(1) Jérém., XXXIV, 5. (2) Exod. XX, 19.

sable par la contagion de notre fragilité, si la foi ne vient à son secours. Immuable en elle-même, elle change alors par rapport à nous : livrée au néant de nos pensées, elle suit leur marche irrégulière et flottante; jouet des vicissitudes humaines, elle s'abat et se relève comme les empires, s'épart et se corrompt comme les mœurs, s'éclipse et renaît sous cent formes nouvelles; aujourd'hui sur le trône, demain forcée à se cacher et à rougir : incertaine comme nos jugemens, qui varient eux-mêmes autant que nos affections et nos humeurs; victime d'une raison qui se croit née pour être souveraine, et qui néanmoins est autant partagée dans ses idées que notre cœur dans ses désirs, d'une raison plus féconde en erreurs que nos passions en crimes; esclave tout à la fois des préjugés et des coutumes, des exemples et des lois, des goûts et des temps, des impressions anciennes et de la nouveauté, de l'éducation et de l'habitude, de l'intérêt et des circonstances, du tempérament et de l'âge, des maladies et de la santé, des lieux et des climats : telle est la vérité, mes frères, si elle ne se sauve dans l'asile de la foi. En vain notre divin législateur nous eût conduits par le flambeau de l'évidence; en vain nous eût-il rendu sensibles les mêmes vérités qui nous étonnent, elles n'eussent jamais conservé cette indépendance absolue qui les caractérise : tel est l'orgueil épouvantable de l'esprit humain; qu'il se plaît même à se raidir contre l'ascendant irrésistible de l'évidence. Toujours inquiet, toujours présomptueux, flexible à toutes les idées, inépuisable dans ses subtilités, aimant mieux s'agiter dans ses propres chaînes que de goûter la douceur du repos, toujours errant dans la vaste région des doutes, il combat ses lumières par ses lumières mêmes. Dieu existe, ce principe est aussi lumineux que le soleil : son évidence nous frappe, nous subjugue, se fait jour dans notre esprit par tous les sens; elle nous investit, pour ainsi dire, et le sentiment, ce juge infaillible que rien ne séduit, parle en sa faveur encore plus haut que la raison. Cependant, ô infamie! ô opprobre éternel! l'esprit humain, encore plus corrompu que superbe, a tenté plus d'une foi d'altérer cette vérité, et d'étouffer en ce point le cri de la nature par toutes les souplesses de l'art. Mortels audacieux, cessez d'en appeler à l'évidence, vous n'en seriez pas plus dociles; la vérité toujours battue par les orages de l'opinion, toujours emportée par le tourbillon de vos chimères, ne jouirait jamais de son immutabilité; et, celle qui a été conçue avant les abîmes, celle qui est de tous les siècles, serait, par rapport à vous, aussi changeante que la scène du monde.

Réfugiée dans les ténèbres de la foi, la vérité ne craint point ces humiliantes vicissitudes : armée de ce bouclier impénétrable, elle triomphe sans peine de toutes les inégalités d'une raison capricieuse. Je la vois alors régner en souveraine; assise sur les débris des empires; recevant, durant toute la suite des siècles, l'hommage uniforme et constant de l'univers; du haut de son trône inaccessible, contemplant dans un repos majestueux le cours rapide des âges qui emporte tout, et le torrent inépuisable des opinions humaines; conservant toujours son ascendant sur les hommes, toujours au dessus de l'erreur, toujours une, simple, immuable, indépendante, comme le Dieu dont elle émane.

Ce sont les ténèbres de la foi qui impriment, à la vérité, ce caractère de grandeur qui la rend respectable, et la distingue glorieusement de tous les sentimens humains. Dès que sa découverte sera le fruit de nos lumières, nous la regarderons comme un bien qui nous est propre, comme l'ouvrage de notre discernement; nous ne la distinguerons plus de ces productions frivoles, et de ces brillantes bagatelles que notre imagination enfante en se jouant; nous verrons l'homme, sur la même vérité, être tour à tour, ou crédule jusqu'à l'excès, ou opiniâtre jusqu'à l'impiété. La science du salut sera pour lors confondue avec les dons de la nature : comme les sciences profanes, elle aura ses ignorans et ses philosophes. Ceux-ci, remplis d'eux-mêmes, insulteront fièrement à l'humble ignorance des autres. Les simples auront toujours à rougir de leurs propres ténèbres; mais ce voile favorable, dont la foi s'enveloppe, fait disparaître cette affligeante inégalité : à ses yeux tout est savant et tout est peuple; mêmes mystères pour tous, et par conséquent, plus d'orgueil dans les uns, ni de honte dans les autres : semblable à une bonne mère qui ne souffre aucune prééminence parmi ses enfans, et n'a de prédilection que pour le plus docile. Sur ce principe aussi juste que consolant, un chrétien simple et grossier, sans connaissances et sans lumières, tient parmi les enfans de la foi une place aussi honorable que les Augustin et les Chrysostôme.

Ce sont les ténèbres de la foi qui concourent au bien de l'univers moral, qui secondent les desseins de la Providence dans le gouvernement du monde, entretiennent cette harmonie et ce concert d'où résulte le bonheur de la terre. L'homme ici-bas est moins fait pour méditer que pour agir. Le Créateur, en le formant, exigea de lui plus de devoirs que de connaissances, plus de mœurs que de spéculations, plus de vertus que de raisonnemens. Consoler l'affligé, soulager l'indigent, servir son prince, se dévouer à sa

patrie, chercher plus à perfectionner son cœur que son esprit, s'appliquer à des œuvres utiles plutôt qu'à des discussions qui n'opèrent rien; pratiquer la morale salutaire de l'Evangile au lieu de sonder ses mystères impénétrables; vivre plus pour aimer Dieu que pour le définir, pour le servir que pour le comprendre, pour obéir à ses préceptes que pour sonder ses desseins; en un mot, être plus serviteur fidèle, plus homme de bien que dissertateur inutile, plus chrétien charitable que chrétien philosophe : telle est, pour la plupart, notre destination dans l'ordre de la Providence. Des lumières plus sublimes nous eussent distraits de ces devoirs; avec plus de pénétration nous eussions été plus empressés de connaître que d'agir; insensibles à la voix de la société qui nous rappelle sans cesse dans son sein, des spéculations stériles eussent absorbé toute notre vie : oui, nous dédaignerions de ramper sur la terre si nous pouvions comprendre ce qui se passe dans le ciel.

Ce sont les ténèbres de la foi qui nous rendent la religion si touchante, et qui donnent à l'économie de la grace tant de charmes et de beautés. Quel spectacle admirable se découvre ici à mes regards! Quel plan, quel chef-d'œuvre de sagesse! Dieu est honoré, l'homme est soumis : les occasions de mérite se multiplient; notre constance est éprouvée; on se rend à soi-même le témoignage consolant de sa fidélité; nos désirs s'étendent à mesure qu'ils sont moins remplis; notre amour s'épure à mesure qu'il est plus éprouvé; les humbles sont distingués des superbes, les ames droites de celles que les passions dominent; les esprits les plus sublimes croient les plus petites choses, et les choses les plus sublimes sont crues par les esprits les plus bornés. Dieu se montre assez pour que les simples le découvrent, et il se cache assez pour que les superbes soient confondus. Otez à la foi ses nuages, et ce bel ordre disparaît, et le système de la grace s'écroule, et notre orgueil triomphe, et le cœur n'a plus de part dans la conviction de l'esprit : et l'Etre Suprême cesse à nos yeux d'être grand, et la raison n'a plus de sacrifices à lui faire, et la religion n'est plus qu'une philosophie sèche qui n'offre rien d'affectueux à l'ame, et notre amour perd tout son prix, nos désirs leur aliment, notre récompense ses richesses, notre humilité son principal fondement, nos vertus leur éclat, notre soumission son mérite. (LE MÊME.)

L'intelligence humaine est faible et bornée.

Dieu vous a donné la sagesse pour reconnaître le besoin que

vous avez d'une lumière supérieure qui vous éclaire, et pour en accepter le bienfait. Il ne vous l'a pas donnée pour croire qu'elle puisse suffire à tous vos besoins. Il vous l'a donnée comme les yeux du corps qui dirigent votre marche. Si les yeux voulaient voir sans le secours de la lumière, à quoi bon cette brillante faculté de la vue dont l'auteur de la nature les a doués? Elle ne servirait à rien, ou ne ferait qu'entraîner le corps au précipice. Il en est de même de l'orgueilleuse sagesse qui prétend découvrir les choses de Dieu, sans la lumière de son esprit. Elle s'aveugle et se perd elle-même. C'est cette fausse sagesse qui a fait la plupart des hérésies. Elles ont quitté la voie sûre que Dieu lui-même avait tracée, pour se jeter dans des routes écartées; elles ont remis le sceptre de la science aux mains de la raison, qui les a précipitées dans des chaos d'erreurs et d'extravagances. Le démon s'est joué de ces esprits inquiets. Ils ne se sont accordés entre eux que sur les opinions les plus délirantes. Et qu'une vérité se présentât à eux confusément et comme en énigme, elle leur échappait comme un songe de nuit, ou bien ils ne s'entendaient plus entre eux.

Comprenez par là combien notre intelligence humaine est faible, est insuffisante, combien elle est bornée de toutes parts. Ainsi Dieu l'a-t-il ordonné, et certes avec justice; car si aujourd'hui que le péché du premier homme l'a réduit à tant d'ignorance, elle a l'orgueil de se prétendre indépendante, et de vouloir se soustraire à l'autorité divine, à quel excès de démence ne serait-elle pas tombée si elle n'eût pas été châtiée aussi sévèrement? Si dans l'état d'innocence, enchaînée à un corps mortel, elle a cédé à l'artificieuse promesse du démon qui lui disait : Vous allez ressembler à Dieu, que n'eût-elle pas osé se permettre si elle avait été créée dans la brillante situation dont le démon lui donnait la fausse espérance! Et voilà le délire où donnent certains hérétiques de nos jours (les manichéens). Ils ne rougissent pas de dire qu'aujourd'hui encore, après sa dégradation, l'ame humaine ne tient que d'elle-même sa propre existence, qu'elle partage l'essence de Dieu lui-même. Telle a été chez les Grecs l'une des sources de leur idolâtrie. (Saint JEAN CHRYSOSTÔME[1].)

Une foi contredite et réprouvée par l'Église n'est qu'une foi présomptueuse et imprudente.

En effet, prenez-y garde, mon cher auditeur, dès-là que dans

[1] Hom. VII, *in Epist. ad Cor.*

les disputes qu'enfante chaque jour l'orgueil de l'esprit humain et l'amour de la nouveauté trop féconds en systèmes dangereux ; dès là que j'embrasse des dogmes inconnus à l'Eglise et odieux à l'Eglise, ma foi n'est plus une foi sage et prudente. Pourquoi ? parce qu'elle ne se tient plus dans l'arrangement de subordination et de dépendance établi par Jésus-Christ : car, suivant les dispositions adorables de ce Dieu Sauveur, c'était à l'Église de régler ma foi et de déterminer ma croyance. Mais que fait-on, qu'ont fait du moins les hérétiques de tous les temps ? Guidé par la présomption, ébloui par de vaines apparences, infatué de l'idée de son mérite, plein de soi-même, et entêté de soi-même, on ose s'asseoir sur la chaire d'autorité : on cite au tribunal de sa raison et les différens partis qui contestent, et l'Église à laquelle seule il appartient de prononcer sur ces contestations ; on se rend attentif à ses jugemens, non pour les suivre, mais pour les critiquer; non pour s'instruire, mais pour les réformer; non pour les défendre, mais pour les combattre; non pour se soumettre à l'Église, mais pour se soumettre l'Eglise; pour la reprendre, pour la détromper, pour l'humilier, pour la confondre. Or, est-ce en dire trop d'une pareille conduite que de dire, avec saint Augustin, qu'elle est le comble de la présomption : présomption de s'estimer soi-même jusqu'à se préférer à l'Église, jusqu'à se mettre au dessus de l'Église, jusqu'à se persuader qu'on a des lumières qu'elle n'a pas ; qu'on voit ce qu'elle ne voit pas ; enfin jusqu'à se compter pour tout, et ne la compter pour rien. Folie et présomption encore plus grande, lorsqu'avec cela on se flatte d'avoir la véritable foi, comme si la foi pouvait être où se trouve tant de présomption et si peu d'humilité; comme si on pouvait arriver à la véritable foi par d'autres voies que par celles qu'il a plu à Jésus-Christ de nous marquer et de nous ouvrir.

Une foi contredite et réprouvée par l'Eglise n'est qu'une foi terrestre et humaine ; car dès là que votre foi est opposée à celle de l'Église, que peut-elle être que la foi de vos préjugés, de vos idées particulières, de votre vanité, de votre curiosité, de votre ambition, de votre orgueil, de votre intérêt? Tout au plus pourriez-vous prétendre qu'elle serait la foi de vos recherches, de vos découvertes, de votre esprit, de votre raison ; mais elle ne sera point une foi de soumission et d'obéissance à Dieu, elle sera une foi de science et d'étude; elle ne sera point un sacrifice fait à Dieu de vos lumières et de votre esprit; elle sera le triomphe d'un esprit présomptueux, d'une raison superbe, qui s'élève au-dessus de l'au-

torité. En croyant, vous ne cèderez qu'à vous-même, vous ne rendrez hommage qu'à vous-même : votre foi sera une foi que vous vous donnez, et non une foi que vous recevez : *Fidem ipsi constituunt, non accipiunt :* ce sera la foi de l'homme, ce ne sera point la foi de Jésus-Christ; ce sera une foi humaine et profane, une foi charnelle et terrestre, et par conséquent une foi stérile et vide devant Dieu, une foi même humiliante et flétrissante pour vous; une foi aussi indigne de l'homme que de Dieu, une foi stérile, une foi basse et rampante.

Ce serait un abus, chrétiens, de ne regarder la foi que comme un joug d'esclavage et de servitude. La foi chrétienne est humble et soumise; mais qu'il y a de sublimité et de noblesse dans sa soumission et dans son humilité! qu'elle élève l'homme en l'abaissant! qu'elle lui donne de véritable grandeur en lui ôtant cette grandeur fausse et imaginaire qui n'est qu'une enflure d'orgueil et de présomption! Les yeux invariablement attachés sur Dieu, elle n'entend, elle n'écoute que lui. Si les livres saints sont l'objet de son respect, c'est qu'elle y voit empreint le doigt de Dieu; si, sur tant d'objets impénétrables à ses lumières, elle juge que tel est le sens des Ecritures, c'est que Dieu même, par le ministère de son Eglise, lui a déterminé le sens des Ecritures; le véritable fidèle ne fut donc jamais, dans sa croyance, le jouet de ses passions et des passions d'autrui. Libre, indépendant dans ce qui intéresse la foi, il ne fait hommage de sa raison qu'à Dieu seul; homme, il ne soumet pas son esprit à celui des autres hommes; il ne cède point à la supériorité de leurs génies, à l'étendue de leurs connaissances, à la force de leurs raisonnemens; il ne se rend qu'à l'autorité de Dieu qui les inspire; il écoute l'homme, et il n'obéit qu'à Dieu. Ainsi, en se soumettant, il s'élève, tandis que l'homme présomptueux, en s'élevant contre l'Eglise, s'avilit et se dégrade : c'est ordinairement par vanité, par fierté, qu'on prend le parti de se soustraire à l'autorité de l'Eglise; il paraît beau de ne s'en rapporter qu'à soi-même, de ne croire qu'à soi-même, et c'est là l'écueil le plus dangereux pour la foi, l'attrait de la liberté et de l'indépendance : liberté fausse et imaginaire. Déchirez le voile qui vous cache l'intérieur de ces hommes fiers et hautains; pour un maître qu'ils rejettent, combien de maîtres qui les dominent et qui les tyrannisent! Tant de songes qui les jouent, de caprices qui les entraînent, de prétentions qui les aveuglent, de haines qui les aigrissent, d'ambition qui les transporte; tant de jalousie qui les enflamme, de respect humain qui les asservit, de vues et d'espéran-

ces charnelles qui les engagent, d'entêtement et d'opiniâtreté qui les retiennent, de faux raisonnemens qui les trompent, de flatterie et d'adulation qui les éblouissent, de cupidités qui les troublent en agitant leur cœur. Esclaves bien plus que nous, ces chefs de partis, ces hommes présomptueux cesseraient bientôt d'être contre l'Eglise s'ils savaient être à eux-mêmes. Pour les ramener, c'est rarement l'esprit qu'il faudrait éclairer et convaincre, c'est presque toujours leur cœur qu'il faudrait épurer et changer: et encore, pour un petit nombre d'hommes qui conservent cette ombre vaine de liberté fantastique et apparente, combien qui rampent dans une servitude publique et déclarée ! Esclaves, non plus d'eux-mêmes, mais des autres hommes, un peuple séduit méconnaîtra l'autorité la plus légitime, et il pliera lâchement sous une autorité usurpée. Un Calvin, un Luther, un prophète d'erreurs et de mensonges, autour duquel fume encore la foudre de l'Eglise qui vient de le frapper, s'érigera en oracle ; on adoptera ses rêveries, on s'asservira à ses idées, on se dévouera à soutenir sa querelle, on quittera le nom de catholique pour se revêtir d'un nom de schisme et de séparation. Ariens, nestoriens, pélagiens, a-t-il donc pu se trouver des chrétiens assez peu jaloux d'un si beau nom pour se charger de ces titres d'ignominie? Oui, c'est ainsi qu'une folle présomption s'abaisse en croyant s'élever, et que, par ses hauteurs mal entendues, elle se dégrade aux yeux des siècles futurs. C'est ainsi que le Dieu juste venge l'Eglise son épouse; et souvent pour mieux confondre les projets de l'indocilité, il répandra dans ces ames altières et superbes l'esprit de sommeil et de vertige: mélange monstrueux de hauteur et de bassesse, de fierté et de souplesse, d'obstination et de complaisance, de crédulité et d'incrédulité, on les verra combattre les décisions les plus sages, et adopter les systèmes les plus extravagans ; s'entêter contre les vérités les plus claires, et prostituer leur croyance à des fables insensées, à des espérances chimériques, à de trompeuses prédictions ; étonner successivement l'univers par leur obstination à ne rien croire, et par leur facilité encore plus bizarre à croire tout : révoltés contre des maîtres que Dieu leur avait donnés, timides et souples sous des maîtres que Dieu ne leur donne pas, se faisant un honneur insensé de se dégrader par la servitude d'une foi basse et rampante, et s'égarer dans les variations d'une foi volage et inconstante.

A-t-elle été une foi rompue la barrière de la dépendance, on ne trouve plus, dit saint Chrysostôme, qu'un champ vaste et sans

limites ; on y entre sans guide et sans lumière, sans chemin assuré; chacun s'y trace lui-même la voie qu'il veut suivre, et y creuse l'abîme où il va se perdre. Quand la foi est l'ouvrage de la raison humaine, elle en a toute la mobilité et l'inconstance. Le système le mieux concerté vient échouer contre une difficulté qu'on n'avait pas prévue; il faut revenir sur ses pas, prendre une autre route, se former de nouveaux principes et d'autres appuis à sa croyance : appuis aussi fragiles que l'esprit qui les imagina, ils se brisent dans la main qui les manie, et on se voit réduit à en chercher de nouveaux qui ne durent pas plus long-temps. La vie s'écoule dans des agitations et des variations éternelles ; toujours opposé à soi-même, jamais assuré de soi-même, on commence et on cesse tout-à-coup de croire : on élève et on renverse ; on bâtit et on détruit ; on se prête à tous les sentimens, et on ne se tient à aucun ; sans jamais se fixer, on ne fait qu'errer d'opinions en opinions, et avouer par ces changemens continuels que l'édifice de la foi, quand il n'est pas élevé sur la pierre fondamentale de l'Eglise, est trop faible pour résister aux orages de l'inconstance humaine ; et si l'esprit, quand il a secoué le joug de l'Eglise, n'est pas d'accord avec lui-même, comment s'accorderait-il avec les autres ?

Il n'y a que la soumission à l'Eglise qui puisse maintenir l'unité de la foi parmi les peuples, divisés entre eux par les mœurs, par les coutumes, par les lois, par l'opposition des génies et encore plus des intérêts: tandis qu'ils s'en tiennent à l'autorité de l'Eglise, le Scythe et le Parthe, le Grec et le Romain, le Juif et le Gentil, l'homme libre et l'esclave parleront le même langage ; tous les peuples ne seront qu'un peuple, et, malgré l'immense étendue des terres et des mers qui les séparent, l'ancien et le nouveau monde ne seront qu'une cité. Mais elle ne peut s'introduire, la licence de composer sa croyance, de régler sa foi au gré de sa raison, qu'il n'y ait bientôt sur la terre autant de religions qu'il y a d'hommes et d'esprits opposés de caractère et d'humeur. Montrez-moi depuis la naissance du christianisme une secte séparée de l'Eglise qui n'ait vu naître dans son sein le trouble, la division, le schisme. Dans l'arianisme, je vous montrerai des hommes qui disent anathème à Arius ; dans la secte pélagienne, des hommes qui insultent à Pélage ; dans la réforme de Luther et de Calvin, des hommes qui réprouvent les dogmes des prétendus réformateurs. Or, le royaume de Jésus-Christ est un royaume de paix ; la foi de Jésus-Christ est une foi d'union et de concorde : cette foi de schisme et de di-

vision n'est donc point la foi de Jésus-Christ ; c'est une foi que Jésus-Christ ne connaît pas ; c'est cet empire de Satan où l'erreur ne domine que pour le diviser et le mettre en guerre avec lui-même ; enfin je dis que la foi contraire à celle de l'Eglise est une foi douteuse et incertaine, une foi flottante et chancelante : car dès lors que, sur tant de matières obscures et difficiles, je ne puis m'assurer de ma foi par l'autorité de l'Eglise, quelle sera pour moi la source du repos et de la tranquillité intérieure ? Sera-ce l'évidence des Écritures ? Mais d'où sont venues les erreurs des siècles passés ? N'est-ce pas des Ecritures corrompues et altérées par des versions infidèles, détournées à des sens étrangers par des explications fausses et hardies, dépravées par des raisonnemens captieux ? des Ecritures mal entendues, mal expliquées, mal interprétées ? des Écritures soumises à la raison, prises et entendues selon les décisions de la raison ? Quel novateur n'a point appelé de l'Église à l'Ecriture, du jugement des pasteurs au jugement de l'Esprit-Saint, de l'autorité à la vérité ? Non, chrétiens, disait Tertullien, et n'en a-t-il pas été lui-même une triste preuve ? non, je ne crains pas de l'avancer, les Ecritures, selon l'esprit d'incrédulité ou de témérité, d'indiscrétion ou de piété qui nous anime, peuvent fournir l'occasion et comme la matière des hérésies : *Nec periclitor dicere, Scripturas sic esse dispositas ut hæreticis materiam subministrarent.*

Sera-ce sur la science, sur la vertu, sur le mérite de ceux dont on adopte les sentimens ? Sera-ce sur sa raison, sur ses propres connaissances ? Mais dans des mystères si inaccessibles à un esprit borné, la foi ne serait alors appuyée que sur un fondement faible et incertain ; mais alors on n'aura que des motifs douteux de croire, tout cela ne peut donc être une règle sûre de la foi.

Ames indociles, écoutez donc la voix de saint Augustin, qui vous crie : *Quo te committis misera ?* Avez-vous considéré de quel avantage vous vous privez en renonçant à l'autorité de l'Eglise ? Avez-vous pensé au péril que vous courez dans cette voie de la seule raison et des Écritures ? *Quo te committis ?* Combien de personnes plus éclairées que vous se sont perdues dans ces sentiers difficiles et embarrassés ! Vous ne voyez dans la route que vous tenez que des débris funestes, que de tristes marques de naufrage ? *Quo te committis ?* Vous avez tout à craindre ; pouvez-vous être tranquille ? Et si vous l'êtes au milieu de tant de sujet d'incertitudes et d'alarmes, cette tranquillité ne peut venir que d'un excès de présomption ou d'une obstination déplorable dans l'er-

reur ; votre foi n'en est pas moins par elle-même une foi chancelante et incertaine, une foi douteuse et flottante, qui ne peut, qui ne doit pas s'assurer d'elle-même. *Quo te committis?* Où allez-vous ? vous ne le voyez pas : nous le voyons, vous n'êtes plus dans la soumission, vous n'êtes plus dans la voie du salut. (Le P. DE NEUVILLE, *Sur la Foi.*)

Le monde ne subsiste que par la foi.

Vous qui vous riez sans cesse de notre foi, répondez-nous, est-il quelque action importante dans la vie que la foi ne doive nécessairement précéder ? Vous voyagez, vous traversez les mers ; n'est-ce point parce que vous croyez qu'un jour vous reviendrez chez vous ? Vous confiez à la terre mille semences différentes, n'est-ce point parce que vous croyez que ces semences vous produiront des fruits quand la saison en sera venue ? et ainsi de tout le reste. Vous adorez vos dieux ; n'est-ce point parce que vous croyez qu'ils prêteront une oreille propice à vos prières ? Le premier venu d'entre vous ne croit-il point à tel ou tel auteur ? Celui qui regarde l'eau et le feu comme le principe de toutes choses, ne croit-il point à Thalès et à Héraclite ? et ainsi des autres.

Ainsi donc, puisque vous ne comprenez, vous ne connaissez rien par vous-mêmes, et que tout ce que vous écrivez dans des milliers d'ouvrages vous ne l'avancez qu'en vertu de la croyance que vous avez à tel ou tel, pourquoi seriez-vous donc assez injustes pour tourner en ridicule notre foi ?

Mais, dites-vous, nous croyons à des sages, à des hommes profondément versés dans toute espèce de connaissances : oui, sans doute, vous croyez à des hommes qui ne disent jamais rien de fixe ni de solide ; qui, pour défendre leurs opinions, déclarent la guerre à tous ceux qui pensent autrement qu'eux ; qui ne connaissent dans leurs discussions qu'une opiniâtreté inflexible ; qui, en ébranlant réciproquement les principes les uns des autres, ont porté partout une désolante incertitude, et ont prouvé, par leurs éternelles disputes, que l'homme ne peut rien savoir sur la terre.

Croyez donc à votre Platon et à vos autres docteurs ; pour nous, nous voulons croire à Jésus-Christ ; Quelle injustice est la vôtre ! Nous reconnaissons tous des docteurs et des maîtres ; nous nous accordons entre nous, en ce que tous tant que nous sommes nous les regardons comme dignes de notre foi ; et vous voudriez qu'il

vous fût permis de croire aux vôtres, sans que nous eussions nous-mêmes le droit de recevoir les dogmes qui nous ont été donnés par notre maître Jésus-Christ! Et certes, si nous voulions comparer toutes choses de part et d'autre, sans doute nous avons plus de raisons de le croire que vous n'en avez de croire vos philosophes. Les œuvres étonnantes qu'il a accomplies, les miracles de puissance qu'ils a opérés, et qui étaient faits pour subjuguer les esprits les plus incrédules, et pour prouver que celui qui les faisait était certainement plus qu'un mortel : voilà les motifs de notre croyance. Dites-nous ce que vos philosophes ont fait de semblable pour que vous ayez plus de raison de vous attacher à leur doctrine, que nous n'en avons de nous attacher à celle de Jésus-Christ? (ARNOBE, *Contre les Païens*, *livre II.*)

La foi est nécessaire à tout.

Rien de plus nécessaire en toutes choses que la foi. Tout ce qui se fait dans le monde, même par ceux qui ne sont pas dans l'Eglise, ou même qui sont ses ennemis, ne se fait que par la foi. C'est par la foi que deux personnes, étrangères l'une à l'autre, s'unissent par les liens du mariage. La culture des terres est fondée sur la foi. Ce n'est que parce qu'il *croit* en retirer des fruits que le laboureur la cultive. La plupart des grandes affaires qui occupent les hommes sur la terre n'ont point d'autre fondement que la foi; et ceux qui ne reçoivent point nos saintes Ecritures, et qui néanmoins ont une opinion et une théologie quelconque, ne peuvent leur donner d'autre appui que la foi.

Mais ce qu'il est surtout impossible de faire sans la foi, c'est de plaire à Dieu. Comment, en effet, l'homme prendra-t-il sur lui de servir Dieu avec zèle, s'il ne croit point à un Dieu rémunérateur? Quand une jeune fille formera-t-elle le vœu d'une éternelle virginité, si d'avance elle ne croit pas que la pureté doit obtenir sa couronne? La foi est comme l'œil de la conscience. C'est la foi qui lui communique toute lumière; c'est elle qui enchaîne la gueule des lions, comme nous le voyons par l'exemple de Daniel. Est-il quelque chose de plus terrible pour les démons que la foi? non, certes; nous n'avons point d'armes plus redoutables à employer contre eux, nous n'avons point de bouclier plus impénétrable que notre foi.

C'est encore la foi qui met le sceau de la perfection au grand œuvre de notre justification. Parmi les nombreux exemples que

pourrait nous fournir l'ancienne Loi, qu'il nous suffise d'en citer un seul, celui d'Abraham. Ce patriarche, selon le témoignage même de l'Ecriture, ne dut pas seulement sa justification à ses œuvres, mais encore et surtout à sa foi. Nulle part il n'est appelé l'ami de Dieu que quand il eut cru, et que tout ce qu'il avait fait de bonnes œuvres eut, si j'ose ainsi parler, trouvé son complément dans sa foi.

Tant que cette foi vivra dans nos cœurs, nous ne saurions être en danger de périr, et nous serons ornés de toute espèce de vertus et de mérites. Car telle est la puissance de la vertu et de la foi, qu'elle fait marcher sur les mers, comme l'exemple de saint Pierre nous le prouve. Ce n'est pas tout encore : cette vertu, cette puissance sont si grandes, que non seulement celui qui a la foi obtient sa propre guérison, mais que même il peut encore obtenir celle des autres, et les soulager ainsi dans leurs maux. C'est ce que l'Ecriture nous fait entendre, lorsqu'en parlant d'un paralytique elle ne nous dit pas : *Jésus voyant sa foi*, mais bien : Jésus voyant la foi de ceux qui avaient apporté le malade, il lui dit : « Levez-vous. » C'étaient ceux qui l'avaient apporté qui avaient la foi, et c'est le malade qui obtint sa guérison. Il en fut de même de Lazare : il meurt; mais la foi de ses sœurs fut si puissante, qu'elle l'arracha des bras de la mort. Et ici, chrétiens, quelle réflexion se présente! Quoi! des fidèles, par leur foi seule, ont pu ressusciter des morts, parce qu'ils croyaient pour eux ; et vous, si vous croyez pour vous-même, n'est-il pas plus certain encore que vous en retirerez les plus grands avantages? Humiliez-vous donc d'avoir si peu de foi; mais songez en même temps à l'immense étendue de la bonté divine. Dieu est tout prêt à se montrer propice envers vous, si réellement vous lui offrez un cœur repentant. Dites-lui donc, mais dites-lui du fond de votre cœur : « Je crois, Seigneur ; « aidez mon incrédulité; » ou bien encore : « Seigneur, augmentez « ma foi. » (Saint Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse V.*)

La foi est le fondement de la vie chrétienne.

Le vrai et solide fondement de notre foi, c'est Jésus Christ : il est le rocher; notre foi est la base assise sur le rocher, et tout l'édifice de la vie chrétienne est lui-même bâti sur la foi. Ainsi, lorsque quelqu'un reçoit le don de la foi, il est placé sur le rocher solide qui est Jésus-Christ; et les édifices construits sur le rocher,

ne sauraient être ébranlés ni par la pluie, ni par les vents, ni par les eaux.

Ecoutez maintenant ce que c'est que cette foi : l'homme croit d'abord; et lorsqu'il croit, il aime; et lorsqu'il aime, il est justifié; et lorsqu'il est justifié, c'est un grand édifice auquel la main de l'ouvrier a mis la dernière perfection. « Ainsi cet homme devient la maison, le temple, la demeure de Jésus-Christ. » C'est alors que l'homme commence à soigner avec zèle tout ce qui a rapport au culte de Jésus-Christ, qui habite au dedans de lui; c'est alors qu'il met tout en œuvre pour orner le temple de son cœur de toutes les vertus.

Pour perfectionner cet édifice, il faut employer de saints jeûnes, de pieuses mortifications; et c'est la foi qui donne le courage de les supporter. Il faut adresser au ciel de fréquentes et ferventes prières : c'est la foi qui les rend agréables à Dieu. Il faut avoir l'amour de Dieu qui est aussi appuyé sur la foi. Cet homme a besoin, outre cela, de douceur et d'humilité; et c'et la foi qui est la racine de ces vertus. Il faut qu'il veille sur tous ses sens, qu'il garde soigneusement le précieux dépôt de la chasteté; et c'est la foi qui nous révèle tous les charmes de cette belle vertu. Il faut qu'il s'entretienne sans cesse dans une pureté angélique; et c'est la foi qui en fait l'ornement. Il faut qu'il cherche la sagesse; et c'est la foi qui la lui fait trouver. Il faut qu'il s'applique à aimer son prochain, et cet amour s'accroît par la foi. Enfin, il faut qu'il se livre à la pratique de toutes les bonnes œuvres; et c'est la foi qui les vivifie toutes, comme, à leur tour, elles prouvent que la foi est vivante dans nos cœurs. (Saint Jacques de Nisibe, *Premier sermon de la Foi.*)

La foi, fondement de toutes les autres vertus du chrétien.

La foi est le principe de l'oraison, conformément à cette parole : « Comment invoqueront-ils, s'ils ne croient pas [1] ? » Par cette foi, j'entends la foi commune des chrétiens que saint Paul a définie en cette sorte : « La foi est la subtance et le soutien des choses qu'il faut espérer, la conviction des choses qui ne paraissent pas [2]. » Cette conviction est expliquée par ces paroles du même Apôtre : « Il sut pleinement; il eut une pleine persuasion que Dieu peut faire tout ce qu'il promet [3] ; » et c'est encore ce qu'il appelle ailleurs « la plénitude de la foi et de l'espérance [4]. » Cette même

[1] Rom., x, 14. — [2] Hebr., xi, 1. — [3] Rom., iv, 21. — [4] Hebr., vi, 11; x, 22.

foi, sur quoi est fondée une si pleine confiance et espérance, est en même temps animée par la charité, selon ce que dit saint Paul : « La foi opère par la charité [1]. »

Voilà donc les trois vertus des chrétiens : la foi, l'espérance et la charité, fondées primitivement sur la foi. C'est ce qui fait dire au Prophète, et après lui à saint Paul : « Le juste vit de la foi [2]. » S'il vit de la foi, il prie en foi, et la foi comprend toutes ses prières.

Il faut donc être appuyé sur ce fondement; et c'est là ce qui constitue le chrétien. L'homme, comme homme, s'appuie sur la raison; le chrétien sur la foi. Ainsi il n'a pas besoin de raisonner, ni de discourir, ni même de considérer, en tant que considérer est une espèce de discours, mais de croire; et, jusque là, je suis d'accord avec ces mystiques qui excluent si soigneusement le discours. Je veux bien aussi qu'on l'exclue, mais par la foi, qui n'est ni raisonnante, ni discursive; mais qui a son appui immédiatement sur Dieu : d'où s'ensuit la foi des promesses et de l'espérance, et enfin la charité qui est la perfection.

Pour espérer en Dieu, pour aimer Dieu, on n'a donc besoin d'aucun discours : quand on en ferait, ce n'est pas là notre fondement, et le chrétien n'a besoin que de la foi seule.

« Le fruit de la foi, c'est l'intelligence, » comme dit saint Augustin. Mais quand on ne viendrait pas à l'intelligence, la foi, dans son obscurité, suffit; et tout ce qu'on a d'intelligence en cette vie étant trop faible pour faire l'appui de l'homme, toute l'intelligence doit être plongée finalement dans la foi.

Par la même raison, toute délectation, toute douceur, se doit encore perdre là dedans : car le cœur humain ne doit s'appuyer ni sur goût, ni sur douceur, mais uniquement sur la foi qui est le bon fondement. (Bossuet, *Lettres de Piété et de Direction.*)

Lumières de la foi dans l'examen des motifs de crédulité.

Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, dit Jésus-Christ [3], *il examinera ma doctrine, et il verra si elle vient de Dieu, ou si je parle de moi-même.* Il examinera, remarquez bien ceci, mes frères; et vous, impies, qui souriez dédaigneusement à notre crédulité, connaissez enfin ce que nous sommes : il examinera ma

[1] Gal., v, 6.— [2] Habac., II, 4; Rom., I, 17.— [3] Joan, VII. 17.

doctrine, *cognoscet de doctrina*. Bien différente de l'erreur, elle ne redoute pas le grand jour, et je ne viens point en imposer à l'univers. S'il est de ma grandeur d'abaisser cette raison superbe qui s'élève contre ma science, il est aussi de ma bonté de la soutenir et de la vaincre par l'ascendant des témoignages. Croyez-m'en sur ma parole, mortels, vous le devez à mon autorité; mais examinez si j'ai parlé, vous vous le devez à vous-mêmes. Respectez la profondeur de mes desseins, l'intérêt de ma gloire l'exige; mais instruisez-vous des titres de ma mission et des merveilles opérées par mon ministère, l'intérêt de ma religion le demande : elle perd infiniment à n'être point connue, et n'est jamais plus grande, plus belle ni plus aimable, que lorsqu'elle est approfondie.

Enhardi par cette invitation, le fidèle se rend raison de sa foi; il interroge tous les temps, entre en commerce avec tous les lieux, rapproche le passé du présent, fait parler les événemens, surmonte l'évidence spéculative par l'évidence morale. Les preuves s'accumulent, les faits se pressent sous ses yeux. Tout le frappe; les monumens l'instruisent, les sens viennent au secours de sa raison, une nuée de témoins, une foule de prodiges déposent en faveur de sa foi. La voix majestueuse de tous les siècles, celle de tous les grands hommes qui l'ont précédé se fait entendre : Nous avons pensé comme vous, s'écrient-ils; vous êtes notre héritier, vous jouissez de nos lumières, vous possédez tous nos trésors. De nouvelles scènes s'offrent à ses regards surpris : les livres saints sont ouverts; il y voit l'origine de sa religion, dont les fondemens ont été posés avec ceux de l'univers; les révolutions des empires servant aveuglément ses desseins et ses vues, les conquérans et les héros, par leurs conquêtes ou par leur chute, préparant, sans le savoir, son élévation et sa gloire; le dépôt sacré de la vérité surnageant sans cesse à travers le torrent immense des erreurs humaines. Il y voit ce tableau majestueux que forme le rapport des deux alliances, la première toute en promesses, la seconde toute en réalité; l'une qui prépare, l'autre qui accomplit. Il y voit tout cet appareil imposant de l'ancienne loi, annonçant à la terre le plus grand des événemens, la venue du Sauveur du monde; le Messie remplissant enfin l'attente des nations; son Évangile annoncé, ses progrès rapides, les changemens merveilleux qu'il opère, la vérité répandant partout les rayons de sa vive lumière, la face de la terre renouvelée, les mœurs épurées, Dieu adoré en esprit et en vérité, trois cents ans de persécutions et de triomphes, l'opprobre de la croix triomphant de l'univers : à ce spectacle,

l'admiration, l'amour, le respect, l'attendrissement et la joie se succèdent tour à tour dans son ame; cette éclatante perspective répand sur la religion et sur la foi une magnificence, une pompe, un torrent de lumière qui le subjuguent, l'entraînent et le transportent : *Et lux in tenebris lucet.*

Aux lumières de l'examen s'unissent celles de l'autorité. Les premières, je l'avoue, ne sont point faites pour la multitude; grossière, inhabile aux travaux de l'esprit, tout occupée de ses besoins, elle ne saurait se dévouer à des recherches auxquelles se refusent son loisir et ses forces. Une voie plus abrégée et plus simple vient s'offrir à sa faiblesse, suppléer à son ignorance, placer, malgré ses ténèbres, la raison à côté de sa docilité; de sorte que, marchant toujours sur les routes obscures de la foi, sa foi marche toujours néanmoins à la clarté de la lumière.

Enfin, le moment est arrivé. Le Sauveur des hommes a rempli sa mission, ses desseins sont accomplis; il est temps qu'il retourne vers celui qui l'avait envoyé. O terre malheureuse, verse des larmes sur ton sort! Privée de ce divin soleil, te voilà donc plongée pour jamais dans le chaos de l'incertitude. Suspendons nos alarmes, Messieurs, tout est prévu. Il a tout disposé pour l'instruction comme pour le bonheur du monde : les coopérateurs de son zèle sont assemblés, et c'est en leur présence qu'il me semble le voir s'adresser au genre humain, et lui tenir ce langage.

Jusques ici, ô mortels, vous avez été le jouet de la superstition et de l'erreur; contemplez, si vous le pouvez sans rougir, l'état de l'univers. Où est la vérité, quel est son asile, quel en est l'interprète, quelle autorité vous y soumet, à quels traits la reconnaissez-vous? Voyez-la, errante de ville en ville, tristement enchaînée au char de l'opinion; suivez cette longue chaîne d'absurdités, que l'homme traîne honteusement après lui depuis la corruption de sa nature; voyez-le s'abîmer dans l'immense chaos de ses idées, rouler d'écueils en écueils, et s'agiter vainement dans un mensonge inépuisable, sans règle, sans principes, sans plan de doctrine, sans système, sans autorité, sans objet, étourdi plutôt qu'éclairé par les clameurs frivoles des faux sages. Voyez ces prétendus asiles de la vérité, séjours fastueux de l'ignorance et du doute; quelle lumière ont répandue sur vous ces orgueilleux sophistes qui les ont élevés? en trouvez-vous un seul, je ne dis pas qui ait dissipé ses ténèbres, mais qui, du moins, par un effort sublime, ait pu lui arracher un coin de son bandeau? Voyez ces temples, ces profanes autels consacrés à des divinités infâmes ou ridicules, qui insultent

publiquement à la pudeur et au bon sens de l'univers : voilà les fastes de la raison humaine, et l'affreux résultat de trente siècles de philosophie et de disputes. Enfin, la vérité va trouver un point fixe. Mortels, ouvrez les yeux ; cette lumière des nations, si longtemps et si pompeusement annoncée, va luire sur vos têtes ; elle a déjà paru en ma personne, mais obligé de quitter la terre, je ne puis l'éclairer que par le ministère de mes représentans. Les voilà donc, ces hommes tout divins, chargés de cette noble entreprise ; oui, quoique vos semblables, ils seront vos maîtres. Instruits de mes volontés, remplis de mon esprit, ne craignez rien pour leur doctrine ; elle sera toujours invariable, comme la vérité dont je les ai établis dépositaires. Les colonnes de l'univers s'ébranleront plutôt qu'ils ne chancelleront dans leur foi : ils sont mortels, il est vrai, mais leur enseignement n'en sera pas moins durable. Une chaîne non interrompue de successeurs remplis du même esprit, revêtus du même caractère, le perpétuera d'âge en âge, et formera ainsi dans tous les temps un tribunal auguste, où la vérité viendra plaider ses droits, discuter ses intérêts, affermir son empire, se venger des outrages de la raison ou prévenir son audace, se purifier de l'alliance des passions ou se prémunir contre leurs atteintes ; un tribunal vénérable, où le fidèle trouvera toujours une règle vivante, un préservatif contre la séduction, un remède contre son inconstance un trésor inépuisable de lumières. (M. de Boulogne)

La foi doit nous guider dans la recherche de la vérité.

Dans le système des hérétiques, c'est la raison, non la foi, qui doit nous servir de guide, et il y a faiblesse d'esprit à croire. Répondez-moi : Quel motif avez-vous d'adopter la raison plutôt que la foi ? lui pouvez-vous refuser l'autorité de le faire par le poids des motifs qui la commandent ? et ces motifs ne valent-ils pas bien la peine qu'on les examine ? On n'est pas crédule pour être croyant. Tous les jours vous livrez votre confiance à des hommes pour des objets de moindre importance. Je vous crois bien, moi, pourquoi ne m'en croiriez-vous pas, lorsque je vous propose une vérité salutaire ?

Ne confondez pas celui qui n'apporte dans ses recherches qu'une curiosité stérile sur des choses de peu d'importance, avec celui qui n'étudie que pour s'instruire. Il y a certes entre l'un et l'autre une grande différence. Qu'il y ait du mal à exposer indiscrètement

nos mystères à des yeux profanes, qui ne s'arrêteront que pour les tourner en ridicule, est-on blâmable de demander qu'on apprenne à les connaître de la bouche d'un homme vraiment religieux? Vous voulez du raisonnement ; mais tous les hommes en sont-ils capables? Que vous soyez en état de le faire, vous que j'admets volontiers au nombre des esprits privilégiés; l'accorderons-nous à la multitude? Mais aussi parce qu'elle manque des perceptions et de la sagesse nécessaires, lui interdirons-nous toute connaissance de la religion? L'y amener par degrés, l'introduire de connaissance en connaissance jusqu'au sanctuaire, voilà notre méthode : en est-il de plus raisonnable et de plus religieuse? Quel risque y voyez-vous? Pour moi, je n'en vois pas. Pourquoi les retenir si long-temps sur la route? Parce qu'il est des esprits téméraires, impétueux, qu'il faut arrêter; il en est aussi de plus lents qu'il faut exciter. Telle est la sage économie qui nous est commandée par la vraie religion, par nos saints oracles, par l'usage et la tradition de la vénérable antiquité. Nous y sommes fidèles : et intervertir cet ordre, ce serait ouvrir une voie sacrilége pour arriver à la vraie religion. Agir de la sorte c'est manquer son but. Eût-on le génie le plus élevé, si Dieu ne nous soutient, on ne fait que ramper à terre.......

Il faut même croire pour chercher la religion; car si l'on ne croyait pas qu'il y en eût une, pourquoi la chercherait-on? Il n'y a point d'hérétiques qui n'avouent qu'il faut croire à Jésus-Christ. Autrement ils ne seraient pas chrétiens. Mais à qui nous en rapporterons-nous sur les vérités qui le regardent, puisque nous n'avons pas vu le Sauveur? Cette foi n'est fondée que sur l'opinion confirmée des peuples et des nations, qui ont cru jusqu'aujourd'hui les mystères de l'Eglise catholique. Pourquoi n'en croirai-je pas à leur témoignage, de préférence au vôtre? Est-ce vous qui m'apprendrez mieux ce qu'il me commande de faire et de pratiquer? Ce qui a déterminé ma créance, je le répète, c'est l'éclat de la prédication, le concours des témoignages, et l'assentiment de l'univers ; c'est l'ancienneté. Vous, vous êtes en si petit nombre, et si peu d'accord entre vous; vous êtes de si fraîche date : où est votre autorité? Croyez, sur la parole de tous les peuples, qu'il faut croire à Jésus-Christ; et apprenez de nous ce qu'il a enseigné. L'univers tout entier n'aurait rien à me répondre : j'aurais plus de peine encore à me persuader que j'ai tort de croire à Jésus-Christ, que de consentir à rien apprendre sur la religion, que de la part de ceux à qui j'ai l'obligation de croire. Quelle présomption, ou

plutôt quelle démence! Je vous instruis de ce que veut de nous Jésus-Christ, à qui vous croyez vous-même. Si je n'y croyais pas, est-ce que vous m'y feriez croire, vous que l'on accuse d'avoir des doctrines perverses? C'est l'Ecriture qu'il faut croire : mais toute doctrine écrite que l'on produit, si elle est nouvelle ou qu'elle ne soit autorisée que par peu de personnes, sans être confirmée par quelques raisons, quand on l'embrasse, ce n'est pas à elle qu'on donne sa croyance, mais à ceux qui la veulent recevoir. C'est pourquoi, si les Ecritures dont il s'agit n'étaient présentées que par vous, il ne serait pas permis de vous croire, étant en aussi petit nombre et aussi peu connus que vous l'êtes........ Vous vous mettez en contradiction avec vous-mêmes, puisque vous en appelez à l'Ecriture plutôt encore qu'à la raison. Vous m'opposerez le nombre de vos adhérens. Remontez à la source; examinons quels ont été vos auteurs, et courez vous cacher au sein de votre obscurité.

Jésus-Christ ne recommandait rien plus fortement que la soumission de la foi. Ses historiens nous l'attestent : le premier, le plus absolu de ses commandemens à qui recourait à lui, c'était que l'on crût. Il exaltait la foi du centenier : vous, vous blâmez la nôtre. Telle est la conduite qu'a tenue le Fils de notre Dieu. Voulant nous donner un moyen de corriger nos mœurs dépravées et corrompues, qu'a-t-il fait? Parce que ce moyen était inouï, et que le monde s'en scandalisait, il l'a soutenu à force de miracles; par l'autorité de ses miracles, il s'est acquis la foi des peuples, il a formé une Eglise nombreuse; par la propagation de cette Eglise, il a eu le témoignage de la tradition et de l'antiquité; et par là enfin, il a fortifié sa religion, mais en sorte que ni le paganisme ni les hérésies ne l'ébranlassent jamais. Qu'est-ce donc que le sage a de mieux à faire que de prendre pour guide ou pour modèle celui qui est la vérité? Autorité salutaire, qui nous détache de nos affections terrestres, et nous élève jusqu'au Dieu principe de la vérité. Il n'y a que l'autorité qui frappe et entraîne ceux que leur propre raison ne ferait qu'égarer. S'il n'était pas vrai qu'il y a une Providence qui préside aux choses humaines, il n'y a plus d'étude à faire de la religion. A défaut de la raison, dont les rayons sont toujours enveloppés de nuages bien difficiles à franchir, nous avons l'autorité des miracles et celle du grand nombre. Pourquoi, m'allez-vous dire, ne s'en fait-il plus aujourd'hui? parce que l'impression s'en affaiblirait s'ils étaient vulgaires. Les phénomènes de la nature ne nous émeuvent plus par l'habitude où nous som

mes de les voir. Les miracles ne sont nécessaires que pour les commencemens, afin de conquérir la conversion des mœurs. Eh! n'est-ce pas encore un miracle sans cesse répété que cet héroïsme de vertus chrétiennes où parviennent non seulement les hommes les plus éclairés, mais des chrétiens des deux sexes des dernières classes de la société, répandus dans tous les lieux de l'univers? Vous objecterez qu'il en est bien peu qui se signalent par une aussi sublime perfection, mais encore qui y conservent la sagesse nécessaire. Il n'est pas moins vrai que les peuples ne les entendent raconter qu'avec admiration, qu'avec un respect mêlé d'amour, que le récit de ces merveilles excite le secret reproche de n'en pas faire autant, et ranime dans les ames les plus languissantes de vives étincelles de vertu. A la vue d'une aussi manifeste protection du ciel et d'aussi éclatans succès, pourrions-nous balancer encore à nous réfugier au sein de cette Eglise, qui est arrivée à ce comble d'autorité de se faire reconnaître par le genre humain tout entier, par une constante succession d'évêques, à commencer par le siége apostolique jusqu'à nous, malgré les vociférations de l'hérésie foudroyée, soit par le jugement du peuple fidèle, soit par les décrets des conciles, soit par la majesté des miracles; de sorte que l'on ne peut refuser à l'Eglise le premier rang sans se rendre coupable ou d'une grande impiété ou de la plus téméraire arrogance. Et s'il n'est point de voie qui mène plus sûrement à la sagesse et au salut que de plier sa raison à la foi, n'est-ce pas méconnaître étrangement le bienfait que nous tenons de la protection divine, que de vouloir résister à une autorité qui se recommande par de si puissans motifs? Pour la science la plus indifférente comme la plus facile, il nous faut des maîtres qui nous y introduisent; et pour l'intelligence des livres sacrés, où sont contenus les secrets de la sagesse divine, il n'y aurait pas besoin d'interprètes? N'est-ce pas là le dernier excès de la présomption et de l'orgueil?

Si donc vous n'êtes pas rebelles à mes instances et à votre propre raison, et si, comme j'aime à le croire, vous êtes sensibles à vos vrais intérêts, ne vous montrez pas indociles à ma voix. Abandonnez-vous avec une foi sincère, une ferme espérance et une charité simple aux meilleurs maîtres de la doctrine chrétienne et catholique, et ne cessez pas de prier le Seigneur, qui nous a donné l'être par sa bonté, qui nous a châtiés par sa justice et délivrés par sa clémence. (Saint Augustin, *De l'utilité de la foi.*)

Nous croyons parce que c'est Dieu qui a parlé.

J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ; mais j'ai été dans la dernière humiliation[1]. Le grand Apôtre, faisant l'application de ces paroles du psaume, a dit: *Parce que nous avons un même esprit de foi, selon qu'il est écrit: J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé*[2]. Et nous aussi nous avons cru, c'est pourquoi nous vous parlons. Il faut donc commencer par bien entendre le sens que saint Paul donnait à ces paroles, pour mieux connaître la pensée du prophète. Point de meilleure méthode pour expliquer un auteur que de saisir l'ensemble de ce qu'il a voulu dire plutôt que d'isoler ses propositions. Qu'est-ce donc que saint Paul avait en vue quand il citait David? La future résurrection qui doit nous mettre en jouissance de ces biens ineffables qu'il est impossible à toute intelligence humaine de bien concevoir. Parce qu'ils surpassent toute imagination, l'Apôtre a commencé par reconnaître lui-même qu'il ne lui est pas possible de les expliquer, et qu'il faut donc y croire plutôt que d'essayer de les décrire. Toutefois, pour empêcher que l'on n'abusât de son silence, en l'accusant de ne donner que des promesses imaginaires, il prévient l'objection par le mot du Prophète, comme s'il disait : En demandant que l'on y croie, ce n'est pas une chose nouvelle que je propose : je ne fais que conformer ma croyance à l'exemple des saints. En effet, le psalmiste, sur le point d'annoncer au peuple juif des événemens d'un ordre supérieur à toutes les probabilités humaines, avait débuté par s'écrier : *J'ai cru; c'est pour cela que j'ai parlé.* Et quels étaient-ils ces événemens qui s'offrent à ses regards si long-temps avant leur accomplissement? Il voit la future Jérusalem détruite, son temple renversé, ses habitans sous le joug de l'étranger, captifs et transportés dans une terre lointaine, un peuple barbare remplaçant le peuple de Dieu dans ses antiques possessions; il voit les enfans d'Israël, abattus par le désespoir, s'imaginer que leurs maux sont sans remède, se disant l'un à l'autre : Si dans le temps que nous possédions Jérusalem, ni ses remparts, ni ses murailles, ni les armes de ses citoyens, ni toutes les ressources de l'opulence n'ont pu sauver son temple et arracher son peuple aux horreurs de la servitude sous laquelle il gémit, quel espoir nous reste-t-il aujourd'hui de pouvoir jamais rentrer dans notre

1. cxv, 1. (2) II Cor. IV, 13.

patrie? Vainement leurs Prophètes essaieront-ils de consoler ce peuple affligé, en l'assurant d'un prochain retour ; vainement Isaïe, entre autres, leur dira : *Ecoutez-moi, vous qui cherchez la justice et cherchez le Seigneur, rappelez dans votre esprit cette roche dont vous avez été taillés, et cette citerne profonde dont vous avez été tirés* [1]. Jetez les yeux sur Abraham votre père, et sur Sara, qui vous a enfantés, et considérez que l'ayant appelé lorsqu'il était seul, je l'ai béni et je l'ai multiplié. Remontez jusqu'à votre berceau. Le père de votre race, qu'était-il ? Un étranger, un vieillard à qui son âge avancé ne laissait point l'espérance d'aucune postérité; roche stérile, incapable de porter des fruits; c'est elle pourtant que j'ai fécondée jusqu'à en faire sortir ce grand peuple qui bientôt a couvert de si vastes contrées; citerne d'où l'eau ne jaillit point de sa propre source, mais s'emplit des rosées du ciel. Sera-t-il aujourd'hui plus difficile au Seigneur de remplir Jérusalem avec le peu qui lui reste, qu'il ne le fut de remplir le monde par un seul homme ? A la suite d'Isaïe, Ezéchiel venait ranimer leurs espérances par la vive image d'une campagne pleine d'ossemens desséchés, et qui se raniment tout à coup à la voix du Seigneur : tel allait être le merveilleux changement promis aux enfans d'Israël. Mais ils refusaient d'y croire. David, au contraire, quelque inexécutable qu'il fût en apparence, y croit, et l'annonce. De même, saint Paul : *La foi*, dit-il, *nous tient lieu de l'évidence des biens que nous attendons.* Nous ne les voyons pas, nous ne les comprenons pas même, mais nous y croyons. D'aussi magnifiques promesses ne s'apprécient pas par des raisonnemens humains, mais par la seule foi. Ce que Dieu fait est trop au dessus des pensées de l'homme. Sa raison est trop faible pour se mesurer avec les conseils d'une sagesse aussi profonde, aussi magnifique. Ce n'est point en raisonnant, mais en croyant que l'on honore le Seigneur : aussi le même Apôtre, parlant du saint patriarche, loue-t-il sa foi, laquelle, dit-il, n'hésita point et n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu, mais rendit gloire à Dieu, pleinement persuadé qu'il est tout puissant pour faire tout ce qu'il a promis. Animés *du même esprit de foi*, croyons comme Abraham, comme David, ce que nous ne voyons pas, avec l'infaillible certitude de le voir un jour. Et pourquoi le même esprit de foi? Parce que la foi est une vertu surnaturelle que nous devons demander à l'Esprit

[1] Is. L, 1, 2.

saint, capable seul de nous élever jusqu'à la hauteur de cette foi, par dessus toutes les ignorances orgueilleuses de notre raison. Il y a donc une foi privilégiée, celle par laquelle on fait des miracles, et que saint Paul compte également parmi les dons extraordinaires de l'Esprit saint; et une foi plus simple, en vertu de laquelle nous sommes appelés fidèles, n'ayant point le don des miracles, mais tenant à la connaissance de la religion. Or, celle-là même on ne l'obtient pas sans la grace de l'Esprit saint. Aussi lisons-nous dans le livre des Actes, au sujet de Lydie: *Que le Seigneur lui ouvrit le cœur pour entendre avec soumission ce que Paul disait* [1]. Jésus-Christ ne disait-il pas lui-même: *Personne ne peut venir à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire* [2] ?

A cela vous m'arrêtez pour me dire: Si la foi est un don de Dieu, où est le péché de ceux qui ne l'ont pas, puisque ni le Seigneur ne leur ouvre le cœur, ni le Père ne les attire? Je réponds que l'on n'est pas moins coupable en ne se rendant point digne de cette grace. Il faut la mériter. Dieu se réserve d'attirer et d'ouvrir le cœur; il exige un cœur qui le demande et qui soit docile à ses mouvemens. Vous en avez la preuve dans le centurion Corneille, que le Seigneur appela à lui parce que *ses prières étaient montées* à l'avance, *en présence du Seigneur*. Saint Paul ne nous le laisse pas ignorer: *C'est par la grace que vous êtes sauvés en vertu de la foi; et cela ne vient pas de vous, puisque c'est un don de Dieu: cela ne vient point de vos œuvres, afin que nul ne s'en glorifie* [3], écrivait-il aux Ephésiens. Dieu ne nous fait nulle contrainte, nulle violence; et bien que notre vertu soit en grande partie et presque en totalité son ouvrage, il veut bien nous laisser quelque part du mérite, afin d'en prendre occasion de nous récompenser. Et certes, si David reconnaissait la nécessité de la foi pour croire à des promesses purement temporelles, à plus forte raison le chrétien en a-t-il besoin pour des espérances d'un ordre tout spirituel et des biens sur lesquels les sens n'ont point de prise. A moins d'une foi ferme, on chancelle, on s'égare, on n'a point de foi. La raison humaine n'est qu'un poids de plus qui nous accable et nous laisse dans la confusion, la foi seule est une ancre qui nous soutient et donne un solide point d'appui à nos espérances. Nous croyons parce que c'est Dieu qui a parlé, et que sa parole est infaillible. Il n'en est pas ainsi de la parole de l'homme. (Saint Jean Chrysostome [4]).

[1] Act. xvi, 14. — [2] Jean, vi, 44. — [3] Ephes., ii, 8. — [4] Exp. *in ps.* cx

Il faut tout sacrifier pour la foi.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ et dans les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on nous intimider par la perte des biens du monde? Tertullien a dit un beau mot que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : « La foi ne connaît point de nécessités. » Vous perdrez ce que vous aimez. — Est-il nécessaire que je le possède? — Votre procédé déplaira aux hommes. — Est-il nécessaire que je leur plaise? — Votre fortune sera ruinée. — Est-il nécessaire que je la conserve? Et quand notre vie même serait en péril : mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles; quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connaît point de nécessités; il n'est pas même nécessaire que vous viviez, mais il est nécessaire que vous serviez Dieu; et, quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher, « puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une seule nécessité qui est celle de ne pécher pas. » (Bossuet, *Sermon pour le jour de la Pentecôte.*)

Péroraison.

En attendant, mes frères, connaissez tout le prix des lumières dont vous jouissez par la foi; bien loin de vous croire de vils esclaves, asservis par une aveugle crédulité, regardez-vous comme les enfans de la lumière, *ut filii lucis* [1]. Les entraves de votre foi ne sont point des chaînes qui vous lient, mais plutôt des ailes qui vous élèvent jusqu'aux cieux. Ce n'est point être libre que d'avoir, comme l'impie, le triste pouvoir de s'égarer; n'obéir qu'aux oracles de la Divinité, c'est la vraie liberté de la raison; j'ose donc la réclamer ici hautement pour l'honneur de ma foi. C'est la raison qui me conduit à la soumission; c'est la raison qui m'apprend à savoir ignorer ce qu'on ne peut connaître; plus on a de lumières, plus on est soumis; l'orgueil est le vice de l'ignorance. C'est la raison qui me dit que ce présent auguste n'a point été donné à quelques hommes vains, à l'exclusion de tous les autres, et que l'univers n'a pas rêvé pendant dix-huit siècles. C'est la raison qui

[1] Ephes., v, 28.

me fait sentir que la soumettre ce n'est point la combattre, l'humilier ce n'est point l'avilir, la fixer ce n'est point la détruire. C'est la raison qui me fait comprendre que, si le jeu le plus léger de la nature déconcerte toutes nos idées, les grands objets de la foi peuvent donc aussi nous confondre. C'est la raison qui me persuade que, puisque l'impiété n'a rien dans le fond qui satisfasse pleinement, il vaut bien mieux se soumettre à des mystères incompréhensibles qu'à d'incompréhensibles erreurs. C'est la raison qui me crie à haute voix que Dieu, nous ayant fait connaître tout ce qu'il faut pour nous conduire, pour l'aimer et l'adorer, il est absurde de vouloir aller plus loin, parce que le reste n'est pas fait pour nous. C'est la raison qui me découvre que, quand Dieu parle, le plus grand de tous les mystères est notre rébellion et notre orgueil. Enfin, c'est la raison qui m'invite à me soumettre à une foi qui fait ma consolation en cette vie et mon bonheur dans l'autre.
(M. DE BOULOGNE.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA FOI.

EXORDE.

Fides tua te salvum fecit.

Votre foi vous a sauvé. (*Luc.*, XVIII.)

C'est ce que Jésus-Christ dit à l'aveugle de Jéricho, attribuant à sa foi le prodige qu'il venait de faire en lui rendant la vue, et c'est ce qui doit nous faire juger du pouvoir de la foi sur le cœur de Dieu. L'Evangile est plein des miracles opérés en faveur de cette vertu. Jésus-Christ en fait le sujet continuel de ses éloges, quelquefois celui de son admiration, lui qui étant Dieu ne devait, ce me semble, rien admirer.

Mais cette foi, si magnifiquement louée, et récompensée par le Fils de Dieu, quelle estime devons-nous en faire, à la considérer par rapport à notre salut ? Ce que le cœur est dans le corps de l'homme, la foi l'est dans l'ame du chrétien. Ellle est le principe de sa vie surnaturelle, le fondement de la véritable piété, la source de toute justice.

Dans ces temps de nuage et d'obscurcissement, où l'impiété s'efforce de nous ravir ce bienfait inestimable de cette foi divine, oh! redoublons nos soins pour la conserver, la ranimer, la faire croître et fructifier dans nos ames. Après les preuves si nombreuses et si éclatantes de la révélation, preuves que je ne viens point développer, elles sont le sujet d'un autre discours : celui-ci les suppose; après, dis-je, cette foule de témoignages qui disposent si hautement en faveur de la divinité de notre foi; la raison elle-même conduit à la foi, comme la foi, nous conduit à Dieu. Or, la foi doit exercer sur nous un double empire, l'un sur l'esprit, l'autre sur le cœur; sur l'esprit, en le soumettant aux vérités qu'elle enseigne: sur le cœur, en l'assujettissant aux devoirs qu'elle impose. Il faut croire les vérités de la foi, il faut pratiquer les œuvres de la foi; ces deux obligations renferment tout ce que la foi exige de nous, et sont inséparables l'une de l'autre : *Ave, Maria.* (L'abbé RICHARD, *Sur la foi.*)

Ce que c'est que la foi.

La foi est l'assentiment parfait, et sans aucune hésitation, que nous donnons à ce qui nous est annoncé de la part de Dieu, et qui nous en fait confesser la vérité avec une conviction et une persuasion complètes. Telle était la foi d'Abraham, au témoignage de l'Apôtre.

C'est donc bien évidemment un péché contre la foi que cet orgueil qui fait rejeter quelques uns des articles renfermés dans nos saintes Écritures, ou qui essaie d'introduire des choses qui ne sont point renfermées dans les livres dépositaires de notre croyance; tandis que notre Seigneur nous dit: « Mes brebis entendent ma voix, » et que l'Apôtre nous recommande avec tant de soin de ne rien retrancher de ce qui est contenu dans l'Écriture, et de n'y rien ajouter. (Saint Basile, *Sermon sur la Foi.*)

Il faut croire les vérités de la foi.

Croire les vérités qu'il a plu à Dieu de révéler au monde, quelque obscures, quelque incompréhensibles qu'elles puissent être, et les croire sans hésiter, avec une pleine conviction, une persuasion plus forte qu'aucune autre persuasion, parce que la source d'où ces vérités célestes sont émanées les rend plus certaines, plus infaillibles que tout ce que nous pouvons connaître par les lumières de la raison et le témoignage des sens : voilà la foi chrétienne, la foi qui nous sauve. Or, mes frères, cette soumission de notre esprit aux vérités de la foi, tout la justifie, tout la commande. Voyons combien elle est juste et digne de Dieu, combien elle est nécessaire et avantageuse à l'homme, nous en conclurons qu'il est également de notre devoir et de notre intérêt de croire ce que la foi nous enseigne.

Qu'une créature raisonnable humilie sa raison devant la raison souveraine, dont la sienne n'est qu'une faible émanation ; qu'un esprit étroit et borné reconnaisse son impuissance à porter ses vues jusqu'à la hauteur et à l'immensité de celles Dieu, Père et Créateur de tous les esprits, infiniment élevé au dessus d'eux par l'excellence de son être, la profondeur de sa sagesse et l'abondance de ses lumières, quoi de plus juste? Qu'importe que nous ne comprenions pas ce que nous croyons, dès que nous savons que c'est Dieu, la vérité par essence, qui nous ordonne de le

croire ? Le peuple d'Israël n'aperçoit le mont Sinaï qu'environné d'une épaisse fumée ; mais au travers de tous les nuages il entend et reconnaît la voix de Dieu : il ne la respecte pas moins ; il se prosterne et adore. Ah ! si d'un côté il faut fermer les yeux pour croire ce que Dieu nous dit, de l'autre ne faudrait-il pas s'aveugler pour ne pas croire un Dieu qui parle ? Où Dieu parle, que l'homme se taise ; que les étoiles s'éclipsent devant le soleil, et toutes les intelligences créées, aux premières lueurs de la vérité éternelle : tel est l'ordre fondé sur la nature même des choses.

La gloire de la foi est de nous y soumettre. Par là elle nous tient dans une juste dépendance à l'égard de Dieu, dont le domaine absolu et universel s'étend sur tout notre être, sur notre entendement comme sur notre volonté. Si notre volonté doit être soumise à ce que Dieu commande, pourquoi notre entendement ne le serait-il pas à ce Dieu révélé, Dieu ne pouvant exercer sur lui son autorité qu'en lui ordonnant de mettre ses lumières aux pieds de celui dont il les tient, et de croire par la foi ce qu'il lui fait connaître par la révélation, sans lui permettre de lever le voile qui couvre les choses révélées, sans laisser à l'esclave la liberté d'attenter aux secrets de son maître ? Il est digne de la souveraineté du premier être, dit le grand Bossuet, de régner ainsi sur l'esprit de l'homme, cet esprit vain et superbe qui s'évanouissait dans ses pensées, qui ambitionnait la science de Dieu même, et voulait être l'égal du Très-Haut. La curiosité et l'orgueil l'ont perdu, voilà ses plus dangereuses passions ; qu'il les enchaîne, qu'il les immole sur l'autel de la foi. Ce sacrifice honorera le Seigneur, lui rendra la gloire qu'une folle présomption lui avait ravie.

Et ce sacrifice ; mes frères, Dieu l'exige. Oui, Dieu a résolu de captiver tout entendement sous le joug de la foi, d'abaisser et de briser toute hauteur qui ose s'élever contre les vérités mystérieuses de la foi. Quiconque ne croit pas, dit l'Évangile, sera condamné: *Qui non crediderit, condemnabitur.* Eût-il toutes les vertus qui forment la probité mondaine, et dont les sages du siècle aiment à se parer aux yeux des hommes, il n'est aux yeux de Dieu qu'un objet d'anathème, il est déjà jugé : *Jam judicatus est.* Aussi pourquoi ne pas se soumettre à l'autorité divine ? Pourquoi faire cet outrage au Dieu de vérité, de ne pas le croire sur sa parole, tandis qu'on croit un simple mortel sur la sienne ; d'oser dire au Dieu de grandeur et de majesté : Je n'obéirai pas ? Voilà le crime de l'incrédule ; rebelle à son créateur, il lui refuse l'hommage de cette intelligence qu'il a reçue de lui. Elle est bien faible, bien bor-

née ; un atome est un abîme où sa raison se perd, et il prétend sonder les profondeurs de sa divinité! Il ne se comprend pas lui-même, et il veut comprendre l'infini! Quel aveuglement, quel délire! et c'est le comble de l'impiété, comme de la folie, de s'élever contre la vérité suprême, lorsqu'il est indubitable qu'elle a parlé.

Adorons-la sous le nuage dont elle se couvre : respectons la barrière sacrée qui environne le sanctuaire où elle *habite une lumière inaccessible*. Ce n'est pas encore le temps de la voir de près et de contempler toutes ses merveilles ; nos yeux ne pourraient en soutenir le vif éclat. Nous marchons ici-bas dans un lieu obscur, où la sombre lueur de la foi doit nous suffire, jusqu'à ce que nous arrivions au grand jour où tout sera manifesté. Sage et admirable économie de la religion ! Elle nous fait acheter les biens du ciel au prix de ceux qui leur répondent sur la terre, et qui n'en sont qu'une ombre ; la gloire par l'humiliation, le repos par le travail, la joie par les souffrances, et les ravissantes clartés de la foi béatifique par une humble soumission aux dogmes ténébreux de la foi. Il faut que notre esprit subisse la loi commune, qu'il soit exercé, éprouvé par une obéissance aveugle, avant d'être pleinement heureux dans la jouissance de la vérité même. Quoi de plus équitable ? Pour une éternité de splendeurs glorieuses, est-ce trop de quelques momens d'obscurité ? *Videmus nunc in ænigmate, tunc autem facie ad faciem.* Et voyez, mes frères, combien est agréable à Dieu l'hommage que notre foi lui rend! Par la foi nous honorons sa souveraine véracité, et nous reconnaissons que l'entendement humain doit céder à cet Esprit incréé, éternel, océan sans bornes de sagesse et de lumières : par la foi nous soumettons à Dieu la plus orgueilleuse puissance de notre ame, cet esprit si fier, si indépendant, naturellement porté à ne croire que ce qu'il voit et ce qu'il comprend ; par la foi nous immolons à Dieu cette raison, la plus brillante prérogative de l'homme, la plus noble portion de son être, et qui en fait le roi de la nature. Ce sacrifice est comparé par les saints Pères à celui d'Abraham; il le surpasse même, puisque, au lieu que ce père des croyans ne fît que prendre le glaive et lever le bras, nous portons le coup, nous frappons la victime, victime d'autant plus glorieuse au Seigneur, à qui elle est offerte, qu'elle est plus précieuse et plus chère à l'homme qui la lui présente : voilà l'excellence et le mérite de la foi. Cette vertu est le triomphe du Souverain dominateur des esprits ; c'est une victoire éclatante que l'homme, aidé de la grace, remporte sur lui-même, pour

se soumettre à l'autorité du Dieu révélateur qui exige ce tribut d'obéissance.

Tribut légitime sans doute, et de quel prix doit-il être aux yeux de Dieu, puisque c'est le titre que l'Église lui présentera pour nous le rendre propice à l'heure de la mort? Seigneur, dira-t-elle par la bouche de son ministre, jetez un regard miséricordieux sur cette ame prête à paraître au tribunal de votre justice. Elle a bien des sujets de redouter la sévérité de vos jugemens; elle a péché, mais elle n'a pas cessé de croire : *Licet peccaverit, tamen credidit.* Auguste et ineffable Trinité, Père, Fils, Esprit-Saint, souvenez-vous qu'elle a toujours confessé, invoqué, loué votre nom. Elle s'est humiliée, anéantie devant l'obscurité impénétrable de vos mystères, elle les a crus et adorés. Soyez plus touchée de sa foi que de ses égaremens. Si elle vous a offensée en se soumettant, par un effet de la fragilité humaine, à l'empire des sens, elle vous a glorifiée en s'élevant, par un généreux effort, au dessus d'eux et d'elle-même, au dessus de ses idées, de ses répugnances, des révoltes de son esprit et de sa raison, pour se soumettre à votre parole et vous rendre par là le culte le plus digne du Dieu de vérité : *Licet peccaverit, tamen credidit.* (L'abbé Richard.)

L'hommage de notre raison à Dieu est nécessaire et avantageux à l'homme.

Eh! dans quel abîme de ténèbres et de maux ne serions-nous pas ensevelis sans le bienfait inestimable de la foi? Privé de sa lumière (car tout n'est pas mystère dans ce que la foi nous révèle : si elle nous propose des vérités obscures, elle nous en montre de lumineuses : la nuit est d'un côté, mais le jour le plus pur est de l'autre); privé, dis-je, de la lumière de la foi, l'homme ne sait plus ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va, ni ce qu'il doit à Dieu, à ses semblables, à lui-même. Sur tous ces objets d'une si haute importance, sa raison est muette ou ne fait que bégayer. L'insuffisance de la raison humaine en matière de religion et de morale ne s'est que trop manifestée durant une longue suite de siècles : aussi le plus sage philosophe de l'antiquité profane, Socrate, a fait cet aveu bien glorieux à notre foi, que les hommes ne sortiraient jamais de leur ignorance et de leurs égaremens, si un être bienfaisant ne descendait du ciel pour faire luire sur eux un flambeau divin, seul capable de les éclairer et de les guider, et qu'il fallait l'attendre.

Il est venu, Chrétiens; il luit à nos yeux, ce flambeau allumé

aux rayons de la Divinité même; il a chassé devant lui toutes les ombres, il a dissipé tous les prestiges de l'erreur et du mensonge. Par ses divines lumières, la foi nous établit dans la possession tranquille des vérités le plus étroitement liées avec nos devoirs et les plus nécessaires à notre bonheur.

Lumières de la foi, lumières à la portée de tous les esprits, elles se communiquent à tous les âges et à tous les états; elles viennent s'offrir à nous dès notre enfance, et nous accompagnent jusqu'au tombeau. Il ne faut point les acheter par de pénibles discussions, des recherches laborieuses. Elles ne demandent que des ames attentives et dociles à la voix du ciel, qui les instruit; de sorte que les connaissancees les plus précieuses à l'homme sont encore les plus faciles à acquérir : avantage de la foi chrétienne qui est une des preuves les plus sensibles qu'elle vient de Dieu, puisque si, d'une part, Dieu veut, selon le grand Apôtre, que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité et au terme du salut, et si, de l'autre, la plupart des hommes n'ont ni la capacité ni le loisir de se livrer à de longues études pour découvrir les vérités qu'il leur importe le plus de connaître, il était de la sagesse de Dieu de leur donner un moyen de s'instruire proportionné et convenable à tous, aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, aux esprits bornés comme aux génies sublimes; et ce moyen ne peut être que la foi fondée sur la révélation. La voie de la discussion et du raisonnement n'est point faite pour la multitude : elle ne ferait que s'y égarer et se perdre. La voie de l'autorité et du précepte est la plus abrégée, et la seule qui réponde à sa situation et à ses besoins. L'incrédule en convient, et avoue que notre religion est bonne pour le peuple : donc elle est la véritable religion, celle que Dieu a donnée aux hommes, puisque le peuple est la totalité morale du genre humain, et que, d'ailleurs, tout homme est peuple dans la science de la religion.

Lumières de la foi, lumières uniformes et invariables. Allez, parcourez toutes les contrées qu'elles éclairent, écoutez la voix de toutes les Églises du monde chrétien, elles vous diront qu'elles ont le même Evangile, qu'elles chantent le même Symbole, qu'elles font profession de la même foi que nous. Remontez de siècle en siècle jusqu'aux Apôtres; nous croyons ce qu'ils ont cru et enseigné ce qu'ont cru et enseigné après eux les Irénée, les Cyrille, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostôme, les Jérôme, les plus beaux génies de l'univers; ce qu'ont cru tant d'autres personnages révérés, princes, pontifes, savans, martyrs, solitaires, justes de tous les états, modèles de

piété et de sagesse, héros en tout genre de vertu. Leur foi nous a été transmise sans aucune altération. Comme elle n'est pas l'ouvrage des hommes, elle ne se ressent pas de la mutabilité des choses humaines. Elle est la lumière véritable et indéfectible qui nous éclaire dans les voies ténébreuses de cette vie. Elle réprime la légèreté et l'inconstance de notre esprit, qui, sans ce frein salutaire, flotterait d'opinions en opinions sans pouvoir se fixer, se reposer sur aucune, et nous laisserait dans des perplexités cruelles sur nos plus chers intérêts. Voyez les hérétiques qui ont osé se soustraire à l'autorité de la foi; égarés dans des routes diverses, ils ne s'accordent pas entre eux. Quel trouble, quelle confusion, quelle opposition de sentimens! Combien de fois n'en ont-ils pas changé sur les points les plus essentiels de la religion! des volumes entiers ont à peine suffi à recueillir les variations d'une seule de leurs sectes. L'erreur se reproduit sous mille formes, c'est une hydre à cent têtes: mais la vérité du Seigneur demeure éternellement la même: *Veritas Domini manet in æternum.*

Heureux le peuple attaché à cette Eglise où réside la vérité de Dieu, à laquelle Dieu a confié le dépôt de sa parole, qu'il a établie la règle vivante et infaillible de notre croyance, toujours inspirée par son esprit, toujours invincible aux puissances des ténèbres, toujours enseignant la saine doctrine qu'elle puise à la source des oracles divins, dont elle est la gardienne et l'interprète. Nous sommes ce peuple privilégié.

Lumières de la foi, lumières qui nous donnent les connaissances les plus sublimes et les plus intéressantes: la connaissance de Dieu, la connaissance de l'homme; l'une et l'autre si supérieures aux faibles vues de la raison. Que connaissons-nous par la foi? Dieu et ses adorables perfections, les secrets et les profondeurs de son essence infinie, la trinité des personnes dans l'unité de sa nature, les décrets de sa sagesse, les voies de sa providence, les richesses de sa miséricorde, les prodiges de son amour. Combien la foi élève et ennoblit notre esprit en le remplissant de la science des choses de Dieu, en l'approchant et le nourrissant de la vérité suprême, d'où toutes les autres vérités émanent comme de leur source primitive! De là elle nous fait descendre au dedans de nous-mêmes, et, à la lueur de son flambeau, nous voyons la cause fatale de ce poids de corruption qui nous entraîne vers la terre, de cette guerre intestine dont notre cœur est le théâtre, de ce mélange d'élévation et de bassesse, d'amour de la vertu et de penchant au vice; de cette tyrannie des passions, qui fait que l'homme est une énigme

impénétrable à ses propres yeux, et qu'aucun des sages du siècle n'a pu éclaircir. Elle nous apprend que l'homme n'est point tel qu'il est sorti des mains du Créateur, que la dégradation de son être est la peine de sa désobéissance; qu'il est un sujet rebelle et disgracié: mais qu'un médiateur lui a été donné pour le réconcilier avec Dieu, guérir tous ses maux et le combler de biens. Dès lors tout s'explique, et les misères de l'homme n'accusent plus la bonté ni la justice de Dieu.

Lumières de la foi, lumières les plus vastes et les plus multipliées. Que de choses la foi nous révèle! Aussi étendue que l'éternité, dit saint Bernard, elle enferme dans son sein le présent, le passé, l'avenir. Nous fait-elle remonter à la naissance des siècles: elle nous montre l'univers sortant du néant à la voix de Dieu, et nous rend spectateurs des merveilles de la création: cieux, astres, terre, mer, animaux, l'homme, tout reçoit l'être et la vie des mains du Tout-Puissant, qui consomme son ouvrage dans l'espace de six jours et sanctifie le septième. Ce ne sont pas ici des conjectures hasardées, des suppositions arbitraires, mais des faits certains dont Dieu lui-même est le garant comme il en fut l'auteur. Vains systèmes de la philosophie sur l'origine du monde et des peuples qui l'habitent! Ils sont d'une fausseté, d'une absurdité palpables, dès qu'ils s'écartent de ce que nous en apprend la révélation.

Que de vérités utiles et du plus grand intérêt, dans tout le cours de la vie, la foi nous découvre encore, et que nous n'aurions pu connaître sans elle! La propagation de la tache originelle et le moyen de l'effacer que nous présente la bonté divine, notre impuissance pour le bien, la nécessité de la grace, l'efficacité de la prière, la vertu inépuisable des sacremens, le culte saint que le Seigneur exige et les hommages qui lui plaisent, le pardon qu'il promet à notre repentir et la piscine salutaire où nous pouvons laver toutes nos offenses, l'usage consolant que nous pouvons faire de nos maux pour augmenter nos mérites, la présence d'un Homme-Dieu sur nos autels, l'excellence et la perpétuité de son sacrifice, les ressources infinies qu'il offre à tous nos besoins.

Que dirai-je encore? La foi étend nos vues au delà des bornes du temps. Elle nous trace le grand tableau de la vie future; du lieu de notre exil, elle nous fait considérer la gloire et les délices de la Jérusalem céleste, où nous sommes attendus. Nous connaissons les récompenses, les vertus et jusqu'aux noms de ses heureux habitans. Nous entretenons avec eux un commerce de religion, et nous les prions de s'intéresser en notre faveur auprès de Dieu;

pleins de charité et à la source de toutes les graces, ils les demandent pour nous, et les obtiennent : c'est la communion des saints. Cependant, quand le nombre des élus sera rempli, ce monde finira. La foi, dépositaire des secrets du Très-Haut, nous instruit des événemens qui signaleront la consommation des siècles. La fin de tout est venue : l'univers en feu s'écroule et tombe en ruines de toute part. Le son de la fatale trompette pénètre jusqu'au fond des sépulcres, et en ranime les cendres : tous les morts ressuscitent; leurs corps se réunissent pour jamais à leurs ames; toutes les générations humaines sont assemblées. Dieu paraît : il justifie sa providence, et met le dernier sceau à tous les arrêts de sa justice; les méchans sont couverts d'opprobre, les bons rayonnans de gloire. Ceux-ci, bénis du Seigneur, retournent triomphans au séjour de la félicité; ceux-là, maudits et poussant des cris de désespoir, rentrent dans le lieu de leurs tourmens. Il n'y aura plus de temps alors, ce sera le règne de l'éternité. (Le même.)

La foi des chrétiens est fondée sur la raison de Dieu.

Celse reproche à notre foi de n'être appuyée sur aucune raison solide. C'est, selon lui, l'esprit de sédition, l'utilité qu'on espérait en retirer, la crainte enfin, qui ont déterminé tant de personnes à embrasser le Christianisme.

Eh quoi! une religion qui a la raison de Dieu même pour fondement ne vous paraît point établie sur une raison solide! Vous ne pensez donc plus que la foi des Chrétiens a pour principe ce même Dieu, qui a daigné instruire les hommes par la bouche de ses Prophètes, et leur promettre tant de siècles auparavant l'avénement de ce Christ qui devait être le Sauveur de tout le genre humain? Or, ce Christ est venu. Les miracles sans nombre qu'il a opérés nous l'ont montré de manière à ne nous laisser aucun doute; et c'est lui qui a jeté dans le monde les premières semences de la foi divine que nous avons embrassée.

Celse n'a pas plus raison d'avancer que nous cachons les principaux dogmes de notre croyance. Bien loin de les cacher, nous les publions hautement. Dès qu'un païen quitte ses idoles pour venir se joindre à nous, la première chose que nous cherchons à lui inspirer, c'est un mépris profond pour tout ce qui naguère encore était l'objet de son culte. Nous nous efforçons de lui faire comprendre combien il est absurde de prodiguer à des créatures des hommages qui doivent être réservés au seul Créateur.

Mais où est donc cet esprit de sédition qu'il nous reproche? Quand nous a-t-on vus secouer le joug de l'obéissance? quand nous a-t-on vus nous révolter contre les autorités et contre les magistrats? L'univers sait que les Chrétiens meurent avec courage pour leur foi; mais il sait aussi qu'ils meurent quand il le faut pour leurs sermens. Où sont donc ces prétendues *terreurs* que nous inspirons? Philosophes, à quoi bon des assertions sans preuves? Nous vous sommons de prouver ce que vous avancez, à moins que vous n'entendiez par ces *terreurs ridicules* ces vérités appuyées sur nos saintes Ecritures: que Dieu est le Juge suprême, et qu'il demande compte à tous les hommes de ce qu'ils ont fait. Que Celse appelle cela, s'il veut, des *terreurs ridicules*; mais qu'il sache, après tout, qu'un de ses dogmes aussi enseigne que les hommes injustes seront punis. (ORIGÈNE, *Contre Celse*, *liv. III.*)

La foi, ayant pour base la parole de Dieu, ne peut nous tromper.

Les Ecritures appellent quelquefois Dieu *la raison*, non seulement parce qu'il est la source de toute raison, de toute intelligence et de toute sagesse, mais principalement parce que la raison de Dieu est simple comme son essence, et placée bien au dessus de celle de tout ce qu'il y a de plus élevé dans les créatures. Cette raison, c'est la vérité subsistante véritablement en Dieu, et qui, renfermant une idée claire et infaillible de toutes choses, devient le fondement de notre foi, en même temps que cette foi divine elle-même, pour les fidèles, une colonne ferme, inébranlable qui les soutient dans la vérité, et leur donne une connaissance parfaite, simple, immuable, de toutes les vérités qu'ils doivent croire. Je dis immuable: car, s'il est vrai que la connaissance que nous avons des choses unit en quelque sorte ces mêmes choses à notre intelligence qui les comprend, et qu'au contraire l'ignorance est cause de nos fluctuations, de nos changemens, de nos incertitudes, rien ne pourra jamais ébranler dans sa foi l'homme qui croit à la vérité elle-même; et c'est là ce qui lui donnera cette constance, cette immutabilité dont je parle. D'autres auront beau le traiter d'insensé; intimement uni à la souveraine vérité, il sait mieux que personne combien son intelligence est éloignée de toute folie. Les autres ne savent point que c'est à la lumière de la vérité qu'il s'est arraché aux erreurs qui les entraînent eux-mêmes; mais, pour lui, il sait que la sagesse le dirige, et qu'au lieu de ces doutes, de ces opinions incertaines, qui tour à tour se succédaient naguère dans son esprit, grace à

la foi que le ciel a fait naître en lui, ses idées ne doivent désormais avoir cette incertitude, cette variabilité qui ne l'ont que trop long-temps dominé.

C'est de la sorte que les fondateurs de notre divine croyance se sont tous laissé massacrer pour rendre témoignage à la vérité; prouvant par là, jusqu'à l'évidence, que les lumières que nous donne la foi chrétienne, en même temps qu'elles sont simples, sont encore marquées du plus frappant caractère de Divinité, ou plutôt que c'est dans notre foi, et dans notre foi seule, que l'homme peut trouver la véritable connaissance de Dieu. (Saint DENIS l'Aréopagite, *Des Noms divins.*)

La foi des chrétiens est vraisemblable.

Quoi de plus digne d'éloge que cette foi qui nous fait croire aux paroles d'un Dieu créateur, souverain de toutes choses? Que de raisons n'avons-nous pas de rendre des actions de graces à celui qui nous a conduits à cette foi salutaire, et de confesser que, sans l'aide de Dieu, il n'aurait jamais pu accomplir un si grand œuvre?

Si, de plus, nous croyons fermement au récit de ceux qui ont écrit les Evangiles; si leur piété, si leur candeur, si la sincérité qui règne dans leur ouvrage, nous entraînent, nous subjuguent et nous empêchent de soupçonner la moindre fraude, la moindre fourberie, la moindre ruse, le moindre détour de leur part, qu'y a-t-il en cela de si surprenant? N'en usons-nous pas de même à l'égard des historiens, de quelque pays qu'ils soient?

Voyez aussi si notre foi ne change pas à leur avantage ceux qui prêtent une oreille docile à nos instructions, précisément par cela seul qu'elle est raisonnable et fondée sur le sens commun. Car, encore que la perversité, renforcée par une éducation vicieuse, ait pu persuader à plusieurs que des images d'or, d'argent, de bois, sont des dieux dignes d'adoration, le bon sens veut cependant que nous ne considérions pas comme des dieux une matière vile et sujette à la corruption, que nous ne prenions point la créature pour celui qui a créé, qui soutient, qui gouverne tout. Il n'y a point d'ame raisonnable qui ne revienne de temps en temps à ces principes de la simple raison, et qui ne découvre par intervalle des absurdités dans une pareille théologie. Tourmentée d'un besoin véritable d'aimer son Créateur, de s'attacher à lui, elle

cherche avec empressement, et gémit parfois de ne trouver dans son culte que des simulacres sourds et impuissans.

Qu'y a-t-il au contraire de semblable dans notre religion? Elle nous montre Dieu et l'homme tels qu'ils sont; et comme les lumières qu'elle nous communique sur ces deux grands sujets sont pleinement satisfaisantes, notre ame s'en contente, et notre raison se nourrit délicieusement des vérités qu'un Dieu lui-même est venu lui apporter sur la terre. (Origène, *Contre Celse*, *liv. II.*)

La foi nous fait croire ce qui est au dessus de la raison.

Il y a dans la nature de Dieu des choses qui sont au dessus de notre intelligence, mais qui n'en sont pas moins incontestables aux yeux de notre foi; et cela n'arrive pas seulement dans les choses purement spirituelles, mais même dans les choses corporelles. Aux noces de Cana en Galilée, l'eau fut changée en vin. Notre langue peut-elle exprimer, notre intelligence peut-elle comprendre comment les lois de la nature ont pu être ainsi changées; comment l'eau a pu perdre soudain ses qualités pour prendre le goût et la couleur du vin? Comment cela s'est-il opéré? C'est ce qui est au dessus de nos sens et de notre intelligence. Cependant, pour cela, doutons-nous de la vérité de ce prodige? et n'y voyons-nous pas un effet de la toute-puissance de celui à qui toute la nature est soumise? Pareillement, avec cinq pains, le Sauveur rassasia cinq mille personnes et un nombre infini de femmes et d'enfans. Nos yeux sont impuissans, notre esprit est trop borné pour savoir comment cela s'est fait. Il ne nous reste d'autre parti à prendre que de croire fermement à la toute-puissance de Dieu, qui, n'ayant certainement pas besoin que ces œuvres si incompréhensibles lui conciliassent notre admiration, mais prévoyant cependant que les hommes en viendraient un jour à un tel point d'audace, de témérité et de folie, que de porter un jugement sur la nature la plus secrète et la plus intime de Dieu, a voulu confondre notre orgueil, et réprimer cet essor présomptueux de notre raison, en nous présentant des difficultés inexplicables dans les choses les plus simples et les plus rapprochées de nous. (Saint Hilaire de Poitiers, *De la Trinité*, *liv. III.*)

Il faut pratiquer les œuvres de la foi.

C'était un bien absurde novateur que cet hérésiarque des der-

niers siècles, qui, s'érigeant en réformateur du Christianisme, voulut en réduire tous les devoirs à une foi de pure spéculation, qui justifie indépendamment des œuvres et au milieu de la corruption du vice : l'Eglise l'a frappé de ses anathèmes. La foi ne nous a pas été donnée pour satisfaire la curiosité de notre esprit, ou pour être une riche parure de notre ame, sans aucune conséquence pour nos mœurs. Devenus par elle enfans de Dieu, elle nous impose l'obligation de vivre en enfans de Dieu. La foi est le commencement du salut, les œuvres en sont la consommation : la foi est le fondement de l'édifice, les œuvres en sont l'élévation et le comble; la foi donc et les œuvres, deux choses absolument nécessaires pour entrer dans le royaume des cieux. Et voici le rapport mutuel entre l'une et l'autre : c'est que la foi est un principe actif et continuel de bonnes œuvres, et que les bonnes œuvres sont la sauve-garde et le maintien de la foi.

La foi est un principe de bonnes œuvres par sa nature même, qui est d'être agissante et féconde. Si elle reste oisive et stérile, c'est qu'elle est morte : *Fides, si non habeat opera, mortua est.* Cette foi précieuse est, selon le concile de Trente, une racine surnaturelle, qui, placée dans le cœur de l'homme et nourrie par l'influence de la grace, produit des fruits de justice et de sainteté. Tous les siècles de la religion nous en offrent la preuve sensible. C'est à la vivacité de la foi que le grand Apôtre attribue les œuvres merveilleuses des Patriarches, des Prophètes, des Justes de l'ancienne alliance; et, pour ne parler que de ceux de la loi de grace, voyez cette multitude de saints qu'elle a enfantés, et qui règnent aujourd'hui dans le ciel. Retracez-vous l'image brillante de toutes les vertus qu'ils ont pratiquées, de tous les trésors de mérites qu'ils ont amassés, de tous les degrés de perfection où ils se sont élevés, de tout ce qu'ils ont fait de grand et d'admirable pour la gloire de Dieu, pour le bonheur et le soulagement de leurs frères, pour leur propre sanctification : voilà les fruits de la foi dans ces héros de l'Evangile. Plus ils eurent de foi, plus ils firent de progrès dans les voies de la sainteté, et accumulèrent bonnes œuvres sur bonnes œuvres. C'est la foi, dit saint Paul, qui donne la naissance et le mouvement à toutes les autres vertus. Elle influe sur elles, elle agit avec elles, elle va jusqu'à en produire les différens actes, ceux mêmes de la charité : *Fides quæ per dilectionem operatur.* O foi! ô principe efficace de toutes les vertus chrétiennes! pouvons-nous dire, à en juger par nos œuvres, que vous régnez dans notre cœur?

Mais d'où vient à la foi cette fécondité glorieuse, qui est une propriété de son être et son caractère distinctif? de la sainteté de sa morale et de la force des motifs dont elle l'appuie pour nous porter à en faire la règle de nos mœurs? Quelle morale aussi pure, aussi élevée que celle de la foi? quelle est la vertu qu'elle ne commande pas? quel est le vice qu'elle ne réprouve pas? Elle interdit jusqu'à la pensée du mal; elle condamne jusqu'à une parole oiseuse! Quels sublimes devoirs elle nous impose, soit envers Dieu, soit à l'égard de nos semblables, soit par rapport à nous-mêmes? devoirs renaissans chaque jour, et dont l'accomplissement demande une activité continuelle. Ils sont marqués en termes clairs et ineffables dans l'Evangile, répétés mille fois, et développés dans la chaire de vérité.

Amour de Dieu qui ne souffre aucune préférence, et qui purifie, qui sanctifie toutes les inclinations de notre cœur; respect et soumission sans bornes, qui nous dévoue à l'exécution de toutes ses volontés : voir Dieu au dessus de tout, et faire tout pour Dieu; rien pour la cupidité, la vanité, la sensualité, l'amour-propre : avoir pour tous les hommes une charité sincère, prévenante, officieuse, qui ne se permet pas contre eux la moindre aigreur, le plus léger ressentiment : supporter leurs défauts, compatir à leurs peines, soulager leurs besoins, pardonner, oublier leurs offenses; et, plein de douceur, d'indulgence envers les autres, réserver toute sa sévérité pour soi-même : dompter ses passions, réprimer ses penchans, pleurer ses fautes et s'en punir, immoler la nature à la grace, faire succéder le travail à la prière : haïr le monde, renoncer à ses plaisirs, craindre ses honneurs, souffrir ses mépris, content d'avoir Dieu pour seul juge et pour témoin, et ne pensant qu'à lui plaire : vivre enfin dans la tempérance, dans la justice, dans la piété, dans le détachement de tout ce qui passe, et dans l'attente, le désir des biens futurs, et, à force de combats et de victoires, élever sur les ruines de l'homme terrestre et charnel l'homme spirituel et céleste : tel est le précis des obligations du chrétien.

Ce ne sont pas là de simples conseils, ce sont des préceptes; c'est ce que la foi prescrit à tous ses disciples. Chaque peuple a ses lois : la loi du peuple chrétien est la plus parfaite qui ait pu être donnée aux hommes; aussi est-elle destinée à former les hommes les plus parfaits qui puissent paraître sous le ciel. Le sage, dont la philosophie païenne a tant parlé, sans en avoir jamais connu que le nom, c'est parmi les enfans de la foi qu'il faut le

chercher. L'honnête homme du siècle n'est qu'une chétive ébauche de l'homme de la foi. La probité mondaine, ou fausse, ou chancelante, et toujours trop bornée, est infiniment au dessous de la justice chrétienne si vraie, si pleine, si solide, qui règle les sentimens et les actions, qui perfectionne l'homme tout entier, en fait une nouvelle créature en Jésus-Christ; et cette justice, formée de la réunion de toutes les vertus, est l'ouvrage de la foi.

Comment donc opère-t-elle ce prodige dans l'homme qui n'est que misère et faiblesse? par les puissans motifs qu'elle lui présente pour l'engager à observer ses préceptes.

Tantôt c'est le devoir et l'équité. Quel Dieu plus grand, plus adorable, plus digne qu'on obéisse à ses ordres, qu'on s'immole à sa gloire et à son bon plaisir, que celui que la foi nous découvre? La raison ne faisait que l'entrevoir dans un jour sombre. Dieu n'est bien connu qu'à la lumière de la foi. Quand cette foi sainte nous le montre dans tout l'éclat de sa majesté, avec toutes les richesses de son être et le magnifique cortége de ses perfections infinies, on est saisi, pénétré d'un respect religieux qui porte à la soumission : on sent tous les droits qu'il a sur ses créatures; on comprend que sa volonté suprême doit être la règle de la leur; on ne balance pas, quoi qu'il en coûte, à lui payer le tribut de son obéissance.

Tantôt c'est la reconnaissance et l'amour : eh! pouvions-nous souhaiter un Dieu plus prodigue de ses dons et de lui-même, un Dieu plus aimant et plus aimable que celui que la foi nous révèle? Pour nous sauver, il descend du trône de sa gloire, il se revêt de notre nature, il se fait notre victime, et, en proie aux plus vives souffrances, il expire sur une croix. Merveille ineffable de l'amour divin! plus on la médite, plus on est touché, ravi, transporté. C'est un abîme où le cœur s'attendrit et s'enflamme. Dieu m'a aimé jusqu'à me sacrifier sa vie; ne dois-je pas au moins vivre pour lui, après qu'il est mort pour moi? et, tout couvert de son sang, me siérait-il de me plaindre de la rigueur de ses lois?

Tantôt c'est le repentir et la douleur. La foi a dissipé les ténèbres qui nous cachaient l'énormité du péché. Elle nous montre, d'une part, l'injure qu'il a faite à Dieu, son autorité foulée aux pieds, sa sainteté outragée, sa bonté méprisée, son amour dédaigné, ses bienfaits oubliés, payés de la plus noire ingratitude; et, de l'autre, la haine que Dieu porte au péché, les foudres qu'il a lancées sur lui dans tout le cours des âges, son indignation, sa fureur, qui n'ont pu être apaisées que par la mort de son Fils. A

cette vue on s'humilie, on se confond, on déteste, on confesse son crime, et on l'expie.

Tantôt enfin c'est la crainte ou l'espérance. Ces deux grands ressorts du cœur humain n'agissent dans toute leur étendue et avec toute leur force qu'entre les mains de la foi. Quel sort plus formidable que celui dont elle nous menace, en nous montrant de loin ces lieux d'horreurs et de désespoir, ces abîmes de feu où la justice de Dieu exerce à jamais les plus terribles vengeances sur ceux qui ont abusé de sa miséricorde? mais quelle plus heureuse destinée que celle que la foi nous promet, en faisant briller à nos yeux la gloire et la magnificence de la céleste Sion, où, dans le sein de la Divinité, ravis de ses charmes et enivrés de son amour, nous puiserons dans leur source des délices pures et inaltérables? Félicité suprême! effroyable malheur! ah! on est prêt à tout faire pour mériter l'une et se garantir de l'autre.

C'est ainsi que la foi, par les hautes idées dont elle remplit notre esprit, par les sentimens nobles et généreux qu'elle fait naître dans le cœur, est un principe de sanctification. Elle attaque l'homme par tous ses endroits sensibles, et le met tout entier dans les intérêts du devoir et de la vertu. Un seul des motifs qu'elle lui présente suffirait pour en obtenir les sacrifices les plus douloureux: jugez de leurs impressions victorieuses, lorsqu'ils se réunissent pour concourir au même but et l'élever à la perfection où Dieu l'appelle. (L'abbé Richard.)

Présence et absence de la foi. Leurs effets.

« Je vous l'ai dit: Vous mourrez dans vos péchés. Car si vous « ne croyez pas que c'est moi qui suis le Christ, vous mourrez « dans vos péchés [1]. » D'où vient donc que les hommes meurent dans leurs péchés, si ce n'est parce qu'ils ne croient point que Jésus est le Christ? Celui donc qui ne meurt point dans ses péchés est celui qui croit au Christ; et celui qui meurt dans ses péchés, quand même il prétendrait avoir la foi au Christ, ne croit réellement point au Christ. Il ne suffit pas de dire: J'ai la foi. Sans les œuvres elle est morte, comme parle saint Jacques dans son Epître [2].

Quel est donc celui qui croit véritablement, si ce n'est celui qui en est venu au point de ne plus tomber dans les péchés qui donnent la mort à l'ame, tant sa raison, fortifiée par sa foi, a

1 Joan., VIII, 24. — 2 Jac., II, 20.

d'empire sur lui? Elle est sa règle; il rejette avec horreur tout ce qui lui est contraire. Il en est de même de celui qui croit à la justice : si sa foi est sincère, il ne fera jamais de tort à qui que ce soit. De même encore de celui qui croit à la sagesse : jamais il ne laissera pénétrer ni dans ses paroles ni dans ses actions rien qui lui soit opposé.

De même aussi celui qui croit à *la raison*, au Fils de Dieu, qui était dans Dieu dès le commencement, tant qu'il conserve cette foi, ne fait jamais rien de contraire à la raison ; et comment, s'il est persuadé que Jésus est véritablement notre paix, s'efforcerait-il, lui disciple de ce même Jésus, d'allumer partout les feux de la discorde et de la haine? Je dis plus : puisque le Christ est non seulement la sagesse de Dieu, mais encore sa puissance, celui qui croit au Christ, en tant qu'il est la puissance de Dieu, doit pouvoir tout lorsqu'il s'agit de quelque belle action, de quelque œuvre éclatante de charité. Si donc nous nous laissons abattre, c'est que nous ne croyons point à Jésus-Christ en tant qu'il est la force, le courage et la puissance. C'est la faiblesse de notre foi qui est la vraie cause de tous nos maux. (ORIGÈNE, *Comment. sur saint Jean*, *XX*.)

Merveilles opérées par la foi.

C'est par la foi d'Abel que son sacrifice fut agréable à Dieu ; c'est parce que Hénoch avait plu à Dieu par sa foi qu'il ne fit que passer par la mort pour arriver à une vie bienheureuse ; c'est par sa foi que Noé mérita d'être seul sauvé du déluge universel ; c'est à cause de sa foi qu'Abraham fut justifié, qu'Isaac fut chéri, et Jacob sauvé ; c'est à cause de sa foi que Joseph fut vainqueur de la tentation ; c'est par la foi que Moïse opéra tant de prodiges, qu'il frappa l'Egypte de sept plaies cruelles, qu'il partagea les flots de la mer, et qu'il y fit passer son peuple ; c'est par la foi qu'il jeta un peu de bois dans une source amère, et qu'il la rendit douce ; qu'il fit descendre la manne du ciel ; qu'il vainquit Amalec ; qu'il demeura quarante jours sur le mont Sinaï sans prendre aucune nourriture ; qu'il frappa Séon et Og, rois des Amorrhéens. C'est aussi par la foi que Josué, fils de Navé, divisa les eaux du Jourdain, y fit passer les Israélites, fit tomber les murs de Jéricho, fit périr trente et un rois, et fit arrêter le soleil à Gabaon.

Notre Seigneur lui-même disait à tous ceux qui venaient le trouver pour obtenir leur guérison : « Qu'il vous soit fait selon

« votre foi [1]. » Ainsi parla-t-il à un aveugle et à ce père dont le fils était malade, et ainsi de plusieurs autres. Et lorsque le Seigneur donna à ses disciples le pouvoir de conférer le baptême, il leur dit : « Quiconque croira, et sera baptisé, sera sauvé; mais « celui qui ne croira pas sera condamné [2] ; » et ailleurs : « Pourvu « que vous ayez la foi et que le doute ne s'élève point dans votre « ame, il n'est rien que vous ne puissiez faire [3]. »

Rendons-nous donc à cette foi divine qui en a transporté quelques uns dans les cieux, qui a triomphé des eaux du déluge, qui a rendu mères des femmes long-temps stériles, qui a soustrait des hommes au tranchant du glaive, qui en a tiré d'autres d'une fosse profonde, qui rend les pauvres riches, sauve ceux qui souffrent la persécution, qui a fait descendre le feu du ciel, a divisé les flots de la mer, a fendu les rochers, rappelé les morts à la vie, a guéri les malades, fermé la gueule des lions, éteint les flammes dévorantes, humilié les superbes, et exalté les humbles : car toutes ces merveilles ont été opérées par la foi. (Saint Jacques de Nisibe, *Sermon* 1er *de la Foi.*)

Péroraison.

O Dieu! séparez notre cause d'avec celle de ces pécheurs sur qui vous vengerez avec tant de sévérité cette foi dont vous êtes l'auteur, et qui est le prix de votre sang : *Discerne causam meam de gente non sancta :* ne permettez pas que ce qui doit être le principe et le gage de notre salut devienne par notre faute le sujet de notre réprobation, et que le plus beau don de votre amour ne serve qu'à nous rendre dans l'éternité les plus odieux objets de votre colère et de votre justice. Nous sommes votre peuple; regardez du haut des cieux, et voyez dans le sein de votre Eglise tant de justes vivant de la foi, dont la conduite est conforme à leur croyance, qui vous glorifient par la pureté de leurs mœurs et par des œuvres de lumières : nous ne voulons avoir de part et de ressemblance qu'avec eux; nous voulons marcher sur leurs traces dans les voies du siècle saint, selon l'expression de vos Ecritures : *In partes vade sæculi sancti, cum vivis et dantibus confessionem Deo.*

Nous l'avons compris, Seigneur, les bonnes œuvres sont les fruits naturels de la foi; la foi se conserve, se fortifie par les bon-

[1] Matth., IX, 29. — [2] Marc. XVI, 16. — [3] Ibid., XI, 22.

nes œuvres : ce n'est, d'ailleurs, qu'aux bonnes œuvres qu'a été promis l'héritage céleste. Non, ce ne sont pas les grandes lumières, les beaux discours, les sentimens mêmes et les désirs, mais la vertu et les œuvres que vous couronnez. Inspirez-nous donc plus de zèle et d'ardeur pour toutes les œuvres de salut, ces véritables richesses du chrétien, les seuls biens qui nous suivront au sortir de cette vie. A une forte persuasion des vérités que la foi nous enseigne, faites que nous joignions la pratique constante des devoirs qu'elle nous impose, afin de mériter les récompenses qu'elle nous promet dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il. (L'abbé Richard.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA FOI.

EXORDE.

Et dixit Jesus centurioni : vade, et sicut credidisti, fiat tibi.

Jésus dit au centurion : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. (*Math.*, c. 8.)

N'est-il pas surprenant que le Sauveur du monde, au lieu d'attribuer les miracles de sa toute-puissance à sa toute-puissance même et à la vertu souveraine de Dieu, les ait communément attribués, dans l'Evangile, à la foi des hommes ? Puissant en œuvres et en paroles, il délivrait les possédés, il guérissait les malades, il ressuscitait les morts ; mais quoiqu'il pût bien au moins s'en réserver la gloire, tandis qu'il en laissait aux autres l'avantage, il la donne encore tout entière à la foi, comme si la foi seule eût opéré par lui ce que lui seul il opérait pour la foi. Allez, dit-il dans notre Evangile, et qu'il vous soit fait selon votre foi : *Vade*, *et sicut credidisti*, *fiat tibi.* C'est la réponse qu'il fait à ce centenier qui lui vient demander la guérison de son serviteur, frappé d'une mortelle paralysie, et c'est la réponse qu'il a faite en tant d'autres occasions et sur tant d'autres sujets : partout admirant la foi, lui qui ne devait rien, ce semble, admirer ; partout exaltant la foi, partout publiant la force et l'efficace de la foi, partout faisant entendre qu'il ne pouvait rien refuser à la foi : *Vade*, *et sicut credidisti*, *fiat tibi.* C'est de là même que les hérétiques des derniers siècles ont prétendu tirer cette fausse conséquence, que tout l'ouvrage et toute l'affaire du salut de l'homme roulent uniquement sur la foi ; erreur que l'Eglise a frappée d'anathème, et qui va directement à détruire dans le Christianisme la pratique et la nécessité des bonnes œuvres. Mais moi, mes chers auditeurs, sans donner dans une telle extrémité, je tire de mon Evangile un sujet beaucoup plus solide, et qui sert de fondement à toute la morale chrétienne ; et m'attachant à ces paroles du Fils de Dieu : Qu'il vous soit fait comme vous avez cru : *Sicut credidisti*, *fiat tibi*, je veux vous par-

ler des vrais effets de la foi par rapport au salut. C'est dans Marie que cette vertu a fait éclater tout son pouvoir ; puisque c'est par la foi que Marie conçut le Verbe divin ; adressons-nous à elle, et disons-lui, *Ave.*

De quelque manière que je prétende ici m'expliquer, Chrétiens, mon dessein n'est pas de chercher des tempéramens pour concilier l'opinion des hérétiques de notre siècle avec la doctrine de l'Église touchant l'efficace et la vertu de la foi, puisque saint Augustin m'apprend qu'entre l'erreur et la vérité il n'y a point d'autre parti que la confession de l'une et l'abjuration de l'autre. L'opinion, disons mieux l'erreur des hérétiques de notre siècle, est que la foi seule nous justifie devant Dieu ; que nos bonnes œuvres, quelque parfaites qu'elles soient, ne contribuent en rien au salut ; que la vie éternelle ne nous est point donnée par titre de récompense, mais par forme de simple héritage : héritage que nous ne pouvons mériter, et dont nous prenons possession sans y avoir acquis aucun droit. Tel est le langage de l'hérésie ; mais voici celui de la foi même : car il est de la foi que la foi seule ne suffit pas pour nous sauver ; il est de la foi que nos bonnes œuvres doivent faire une partie de notre justification ; il est de la foi qu'en vertu de nos bonnes œuvres nous acquérons un droit légitime à la gloire que Dieu nous prépare, et que cette gloire, par un effet merveilleux de la grace de Jésus-Christ, est tout à la fois, comme s'exprime saint Augustin, et le don de Dieu, et le mérite de l'homme.

Cependant, Chrétiens, sans m'engager dans une controverse qui ne convient ni au temps ni à l'assemblée où je parle, j'avance deux propositions non seulement orthodoxes, mais incontestables, et qui vont partager ce discours, savoir : que c'est la foi qui nous sauve, première proposition ; et que souvent aussi c'est la foi qui nous condamne, seconde proposition : elles semblent l'une et l'autre contradictoires ; mais la contradiction apparente qu'elles renferment me donnera lieu de vous développer les plus beaux principes et les plus grandes maximes de la théologie sur cette importante matière : le juste sauvé par la foi, parce que c'est surtout de la foi que vient notre justification ; vous le verrez dans la première partie : le pécheur condamné par la foi, parce que la foi, sans les œuvres, devient contre lui un titre de réprobation ; je vous le ferai voir dans la seconde partie : commençons. (Bourdaloue, *Sur la Foi.*)

Rien de plus utile que la foi.

Quelque éclairé que soit l'homme, il peut douter; quelque juste qu'il soit, il peut tomber; quelque constant qu'il soit, il peut être affligé. Son esprit dans ses doutes a donc besoin de lumière ; son cœur dans ses désordres a donc besoin de règle ; son ame dans ses peines a donc besoin de consolation. Or, qui peut l'assurer de tous ces avantages, si ce n'est pas la foi ? C'est la lumière, dit saint Jean, qui éclaire les hommes: *Credite in lucem ut filii lucis sitis* [1]. C'est la règle, dit saint Paul, qui dirige les hommes : *Fide purificans corda eorum* [2]. C'est le motif, dit saint Jacques, qui console les hommes : *Probatio fidei vestræ patientiam operatur* [3]. Sans elle, en matière de créance, l'esprit n'est que ténèbres ; en matière de conduite, le cœur est sujet à la corruption, et, dans la nécessité de souffrir, la vie est un martyre sans soulagement et sans mérite. La foi oppose ses dogmes à nos doutes, ses règles à nos désordres, ses promesses à nos peines. En un mot, elle fixe l'esprit par son autorité : *Credite in lucem ut filii lucis sitis.* Elle règle le cœur par sa pureté : *Fide purificans corda eorum.* Elle console l'ame par sa solidité : *Probatio fidei vestræ patientiam operatur.* Est-il rien de plus utile ? est-il rien de plus grand ?

Dieu aime tous les hommes, dit l'Apôtre, et veut le salut de tous les hommes. Il faut donc qu'il donne à tous les hommes un moyen de le connaître, un moyen de l'écouter, un moyen de lui obéir, un moyen qui soit commun à tous, qui soit utile à tous, qui soit proportionné à tous; un moyen qui convienne au pauvre comme au riche, au faible comme au puissant, aux esprits grossiers comme aux génies sublimes; un moyen qui puisse nous instruire, qui puisse nous soumettre, qui puisse nous fixer ; un moyen qui nous serve et d'appui et de guide dans des temps de nuages, de troubles et de séduction. Or, quel sera, mes frères, cet appui, ce guide, ce moyen ? Sera-ce la conscience ? Mais la conscience ne se tait-elle pas, ne se corrompt-elle pas, ne s'aveugle-t-elle pas ? N'a-t-elle pas ses doutes, ses embarras, ses erreurs ? Sera-ce la raison ? Mais la raison peut-elle sonder, discuter, pénétrer dans les desseins de Dieu ? Tout homme pense-t-il, juge-t-il, décide-t-il de même ? Sera-ce la science ? Mais toutes les sciences n'ont-elles pas des difficultés, des bornes, des incertitudes ? Elles ne se développent que par le travail,

[1] Joan., XII, 36 — [2] Act., XV, 9. — [3] Jacob., I, 3.

elles ne se perfectionnent que par degrés, elles ne s'acquièrent que par parties; elles exigent du talent, du secours, de l'application. Et qui en est capable? Il est peu de savans, et ces savans ne sont jamais d'accord. Sera-ce la multitude? Mais cette multitude n'est-elle pas le centre de la confusion? Que de préjugés, que d'ignorance, que de contradictions! Ici on parle d'une façon, là on parle d'une autre. Chaque pays a ses usages, chaque ville a ses oracles, chaque peuple a ses idées, chaque famille a ses intérêts. Tous pensent en hommes, tous s'expriment en hommes, tous disputent en hommes; et quel est l'homme qui ne puisse pas me tromper ou se tromper lui-même? Quel est l'homme qui ait droit sur mes pensées, sur mes sentimens? Quel est l'homme qui puisse m'assujétir à ses caprices et à ses imaginations? Il faut donc une autorité supérieure pour me fixer. Et quelle est-elle cette autorité? C'est l'autorité de la foi; autorité incontestable, puisqu'elle vient de Dieu, puisqu'elle me porte à Dieu, puisqu'elle me soumet à Dieu; autorité universelle, puisqu'elle s'étend sur tous les esprits, sur tous les âges, sur tous les états, sur les grands aussi bien que sur les petits: autorité sensible, puisqu'elle est manifestée par l'accomplissement des prophéties, par la réalité des miracles, par les sueurs des Apôtres, par le sang des martyrs. Autorité favorable, dit saint Augustin, puisqu'elle dissipe toutes nos craintes, toutes nos répugnances, toutes nos inquiétudes, et qu'elle n'éclaire pas moins les intelligences les plus faibles que les plus élevées: *Intellectûs viam aperit fides.* Autorité souveraine, dit saint Ambroise, puisqu'elle nous découvre les mystères les plus obscurs, les secrets les plus cachés, et qu'elle nous fournit les connaissances les plus impénétrables à la raison humaine: *Quod mens humana ratione investigare non potest, fidei plenitudo complectitur.* Autorité invariable, puisque la malice des hommes, les piéges de l'erreur, les artifices du monde, les portes mêmes de l'Enfer ne peuvent l'altérer; et que Dieu est toujours avec ceux qui enseignent et avec ceux qui croient: *Portæ Inferi non prævalebunt.* Autorité infaillible, puisqu'elle est fondée sur la vérité de Dieu, sur la parole de Dieu, sur l'Eglise de Dieu. Église toujours inspirée, toujours conduite, toujours animée par son esprit; Eglise toujours inaccessible au mensonge, au prestige, à l'illusion; Eglise dans laquelle il est toujours présent, présent dans sa doctrine, présent sur ses autels, présent dans ses sacremens, présent jusqu'à la fin des siècles: *Usque ad consummationem sæculi....*

Mais quoi! dit l'incrédule; quoi! pouvez-vous donc croire ce

que vous ne voyez pas, ce que vous n'entendez pas, ce que vous ne comprenez pas? Quelle honte, quelle faiblesse, quelle puérilité! Et moi je dis : quelle sagesse! Non, je ne comprends pas ce précepte, cet article, ce mystère; et, c'est parce que je ne le comprends pas, dit Tertullien, que j'en suis assuré : *Ideo certum est quia impossibile.* Je ne comprends pas cette décision, cette censure, cette condamnation; et, c'est parce que je ne le comprends pas, répond le docteur de la grace, que je trouve du mérite à la croire : *Quid est fides, nisi credere quod non vides?* Je ne comprends pas l'unité de nature, la trinité des personnes, la liberté et l'immutabilité, la présence réelle d'un même corps dans tous les temples et dans toutes les hosties; et, c'est parce que je ne les comprends pas, dit saint Paul, que cela est divin : *Fides est argumentum non apparentium* [1]. Je ne comprends pas ce qui est contenu dans l'Ecriture, dans les conciles, dans la tradition; et, c'est parce que je ne le comprends pas que je dois m'y soumettre : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis quasi ex nobis* [2]. Je ne comprends pas ce que Dieu a révélé sur la grace, sur la Providence, sur la prédestination; mais, quoique je ne comprenne pas ce que disent les savans sur l'étendue de la terre, sur le mouvement de la mer, sur les périodes des astres, je les en crois sur leur science, sur leur témoignage, sur leur réputation. Je crois des hommes, et pourquoi donc ne croirai-je pas Dieu? *Si testimonium hominum accipimus, majus est testimonium Dei* [3].

Ne me dites donc point que la foi est obscure : cette obscurité même est le sceau de la Divinité. Cette foi est obscure, il est vrai; mais, tout obscure qu'elle est, elle a soumis les rois, elle a captivé le grands, elle a convaincu les idolâtres. Cette foi est obscure; mais, tout obscure qu'elle est, elle a changé l'Orient, elle a converti l'Occident, elle a renouvelé la face de la terre. Cette foi est obscure; mais, tout obscure qu'elle est, elle est appuyée sur les promesses de Jésus-Christ, sur les merveilles de Jésus-Christ, sur l'Evangile de Jésus-Christ. Cette foi est obscure; mais, tout obscure qu'elle est, elle s'est établie malgré la fureur des tyrans, malgré la cruauté des bourreaux, malgré les persécutions du monde. Cette foi est obscure; mais, tout obscure qu'elle est, elle me fait voir dans toutes les nations une même loi, une même profession, une même religion. Cette foi est obscure; mais, tout obscure qu'elle est, elle m'affermit plus que tout ce que je vois, que tout ce que

[1] Hebr., II, 1. — [2] II Cor., III, 5. — [3] I Joan., V, 9.

je sais, que tout ce que j'entends : quand même un Ange me parlerait contre elle, je ne le croirais pas. Cette foi est obscure ; mais, tout obscure qu'elle est, si je ne la suis pas, je me trouble, je m'égare, je me perds, je ne vois qu'un vertige, qu'idoles, que fantômes. Oui, mes frères, cherchez, disputez, examinez tout ce qu'il vous plaira ; sans la foi, vous marcherez sans guide, sans assurance, sans tranquillité ; sans la foi, vous ne croirez rien, vous ne verrez rien, vous n'approfondirez rien ; sans la foi, vous serez toujours flottans, toujours aveugles, toujours irrésolus. C'est la lumière qui éclaire vos esprits, c'est la règle qui dirige le cœur : elle fixe l'un par son autorité, elle règle l'autre par sa pureté : *Fide purificans corda eorum.*

Et comment règle-t-elle le cœur ? Elle le règle par ses maximes, par ses avis, par ses conseils, par ses reproches, par ses inspirations. Elle le règle, parce qu'elle modère ses penchans, parce qu'elle réprime ses vices, parce qu'elle réforme ses désirs, parce qu'elle ennoblit tous ses sentimens ; elle le règle, parce qu'elle le soutient dans ses combats, parce qu'elle l'arrache à ses habitudes, parce qu'elle le délivre de ses dangers, parce qu'elle le fortifie contre les occasions. Elle le règle, parce qu'elle lui découvre la faiblesse de la nature, le charme de la tentation, le besoin de la grace, le pouvoir de la liberté. Elle le règle, parce que c'est la racine du bien, la source du mérite, la semence du bon grain, le fondement du salut, l'arbre seul qui produit le fruit de vie : *Justus meus ex fide vivit.* Qui est-ce qui m'apprend ce que je dois à Dieu, ce que je dois aux hommes, ce que je me dois à moi-même ? c'est la foi. Qui est-ce qui m'apprend ce que je dois à l'Eglise, ce que je dois aux pasteurs, ce que je dois à ma famille ? c'est la foi. Qui est-ce qui m'apprend ce que je dois à la piété, ce que je dois à la modestie, ce que je dois à l'édification ? c'est la foi : *Justus meus ex fide vivit.* Qui est-ce qui m'apprend à être doux à l'égard de mes domestiques, vigilant à l'égard de mes enfans, libéral à l'égard des pauvres, compatissant à l'égard des malheureux, humble dans la grandeur, sobre dans mes repas, chaste dans mes discours, laborieux dans ma condition ? c'est la foi : *Justus meus ex fide vivit.* Qui est-ce qui m'apprend à veiller sur mes sens, à borner mes plaisirs, à crucifier ma chair ? Qui est-ce qui m'apprend à jeûner, à prier, à me mortifier ? Qui est-ce qui m'apprend à calmer la colère, à éviter l'injustice, à mépriser les honneurs ? Qui est-ce qui m'apprend à déplorer mes fautes, à pleurer mes iniquités, à rectifier mes inclinations ? c'est la foi. *Justus meus ex fide vivit.* Qui est-ce qui m'apprend à adorer mon Dieu comme mon principe, à le servir

comme mon maître, à l'aimer comme mon père, à le réclamer comme mon appui, à le glorifier comme mon Sauveur? c'est la foi. La foi seule me le fait adorer, parce qu'elle me découvre sa grandeur; elle me le fait redouter, parce qu'elle m'annonce sa justice; elle me le fait honorer, parce qu'elle me révèle sa puissance; elle me le fait aimer, parce qu'elle me révèle sa miséricorde; elle me le fait glorifier, parce qu'elle me représente sa sainteté: *Justus meus ex fide vivit.*

C'est cette foi qui a fait voir au monde ce que le monde n'avait point encore vu, une abstinence qui réduit l'homme à vivre d'un peu de pain et d'eau, une charité qui lui fait embrasser jusqu'à son ennemi, une patience qui va jusqu'à chérir les affronts, les injures, les tourmens et les croix. C'est cette foi qui inspire aux Chrétiens un détachement qui lui fait sacrifier parens, amis, fortune, dignités; une chasteté qui s'interdit tout commerce avec les sens, tout rapport avec les hommes, la liberté même du regard et de la pensée; une abnégation qui va même jusqu'à se cacher, jusqu'à s'oublier, jusqu'à se haïr, jusqu'à donner son sang plutôt que de commettre la plus légère faute. C'est cette foi qui lui fait préférer la pauvreté aux richesses, l'abaissement à l'élévation, la solitude à l'éclat, la mort même à la vie, et quelquefois les souffrances les plus longues à la mort la plus douce. C'est cette foi qui est le germe, la sève, l'aliment de toutes les perfections. Est-elle faible, la ferveur s'affaiblit; est-elle timide, le zèle se relâche; est-elle languissante, la piété expire: *Defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum* [1].

Otez, ôtez la foi de l'univers, qu'elle ne domine plus sur l'esprit, qu'elle n'agisse plus sur le cœur, qu'elle ne conduise plus l'homme, que serait-il, et que deviendrait-il? Quel chaos de chimères et de fables! Quelle confusion de systèmes et de sectes! Quel assemblage de vices et de superstitions! Vous verrez l'adultère permis, le vol autorisé, la violence soufferte; vous verrez l'intempérance consacrée, l'homicide dissimulé, le crime même divinisé; vous verrez tous les peuples vivre sans frein, sans règle, sans guide, adorer à l'envi l'ouvrage de leurs mains, et immoler ce qu'ils ont de plus cher. En dis-je trop, mes frères? et que dis-je qu'on ne voie pas encore chez ces nations barbares, qui ne font peut-être de plus honteuses choses que nous, que parce qu'elles sont moins éclairées que nous? Qui peut empêcher le vindicatif

[1] Ps., XI, 2.

de désirer la perte de son ennemi, si la foi ne calme pas sa fureur? Qui peut empêcher l'avare d'usurper le bien de son prochain, si la foi ne modère pas sa cupidité? qui peut empêcher l'impudique de se livrer à sa brutalité, si sa foi n'amortit pas ses feux? C'est à elle de combattre ces monstres, et ce n'est qu'elle qui peut en triompher : *Sine fide impossibile est placere Deo.* C'est par les œuvres, il est vrai, c'est par la vertu, c'est par la grace que nous conservons la justification que nous avons reçue. Mais quelle grace, quelle vertu, quelles œuvres peuvent produire en nous un solide mérite, si la foi n'en est pas la base et le soutien? *Sine fide impossibile est placere Deo.* Que l'hérésie nous vante ses patrons, qu'elle inspire ses prophètes, qu'elle produise ses saints, qu'elle les donne en spectacle, qu'elle canonise leurs actions; qu'elle relève leurs aumônes, leurs prières, leurs austérités; qu'elle leur attribue des guérisons, des prodiges, des extases (car il suffit souvent d'être rebelle à l'Eglise, pour être canonisé par l'erreur) : tout cela ne les sauvera point, parce qu'on ne peut jamais se sauver sans la foi : *Sine fide impossibile est placere Deo.* Je veux que leur sainteté ne soit point une hypocrisie, leurs aumônes des singularités, leurs austérités des grimaces; je veux même que leurs guérisons ne soient point des artifices, des prestiges, des fantômes, leurs extases des illusions; je veux qu'ils soient plus sûrs, qu'on ne le croit peut-être, de l'avenir funeste qu'ils annoncent, n'importe, n'importe; fussent-ils encore plus charitables, plus mortifiés, plus austères qu'on ne le suppose; fussent-ils toujours dans la contemplation, fissent-ils des miracles, eussent-ils des révélations; je le dis, et il est vrai, sans la foi, toute leur charité, toutes leurs aumônes, toutes leurs mortifications, leurs prières, leurs extases, leurs miracles mêmes (s'il était possible d'en faire contre Dieu et contre son Eglise), leurs miracles, quelque grands qu'on les dise, ne les empêcheront pas d'être réprouvés. Une erreur, une seule erreur suffit pour les damner, et elle suffit pour damner tous ceux qui les écoutent, tous ceux qui les protégent, tous ceux qui les imitent : *Sine fide impossibile est placere Deo* [1]. Eh quoi! dit Tertullien, est-ce par les yeux qu'on doit juger de l'homme? Est-ce par la montre qu'on juge de la piété? Est-ce par les personnes qu'on juge de la foi? *An ex personis probamus fidem? an ex fide personas?* Non, non, c'est par la foi qu'on juge des personnes; c'est par la foi qu'on juge de la piété, c'est par la foi qu'on juge du chrétien. Pourquoi? parce qu'il n'y

[1] Hebr., XI, 6.

a que la foi qui produise des justes, parce qu'il n'y a que la foi qui forme les parfaits, parce qu'il n'y a que la foi qui forme les élus. C'est la lumière qui éclaire les hommes, c'est la règle qui dirige les hommes, c'est le motif qui console les hommes. Elle fixe l'esprit par son autorité, elle règle le cœur par sa pureté, elle console l'ame par sa solidité : *Probatio fidei vestræ patientiam operatur* [1].

L'homme est né pour être heureux, et la nature même le rend ennemi de la douleur ; mais, quelque effort qu'il fasse pour bannir l'affliction, il rencontre toujours des objets qui l'affligent. Il en trouve dans sa famille, il en trouve dans sa maison, il en trouve au milieu de ses amis, il en trouve parmi ses plaisirs mêmes. Qui le consolera, si la foi ne le console pas? Sera-ce le monde? le monde rit de ses pleurs. Seront-ce ses parens? ses parens évitent sa présence. Sera-ce le temps? le temps ne sert qu'à prolonger ses peines. Seront-ce ses patrons? ses patrons n'écoutent plus ses plaintes. Tout le fuit, tout l'accable, tout le désespère. La foi seule peut calmer ses alarmes, dissiper le nuage, rappeler la sérénité; la foi seule peut adoucir son sort, soutenir son courage, assurer sa récompense ; la foi seule peut faire succéder la lumière aux ténèbres, la joie à la tristesse, l'espérance à la crainte : *Fides est sperandarum substantia rerum.* Je souffre, dit saint Paul, et qu'est ce que je souffre qui puisse m'ébranler? Qu'on m'accuse, qu'on m'exile, qu'on me lapide, que mes frères me trahissent, que les païens m'outragent, que les tyrans me condamnent, que la mer, que la terre, que l'enfer conjurent contre moi ; non, j'en suis sûr, ni les plaisirs, ni les tourmens, ni le mépris, ni la grandeur, ni les hommes, ni les Anges, ne m'ôteront jamais l'amour de Jésus-Christ : *Certus sum.* Et qui est-ce qui le rend si sûr de son amour? C'est, répond saint Jérôme, qu'il est sûr de sa foi : *Unde certus erat, nisi ex fidei firmitate?*

C'est par la foi, ce n'est que par la foi que Dieu dans tous les temps a consolé, fortifié, sanctifié ses adorateurs. C'est par la foi qu'Abel unit son sang au sang de ses victimes ; c'est par la foi qu'Enoch quitta le monde sans éprouver la mort; c'est par la foi que Noé se fit une Arche, même avant le déluge ; c'est par la foi que Sara vit sa stérilité cesser dans sa vieillesse ; c'est par la foi qu'Abraham immole Isaac, et attend tout d'Isaac; c'est par la foi que Moïse brave le Nil, et méprise la cour; c'est par la foi qu'Israël voit reculer les eaux pour lui faire un passage; c'est par la foi que

[1] Jacob., I, 3.

Judith triomphe d'Holopherne, Barac de Sisara, David de Goliath, Samson des Philistins ; c'est par la foi que les malades sont guéris, les aveugles éclairés, les possédés délivrés, les morts mêmes ressuscités. Le temps me manquerait, dit l'Apôtre, si je voulais vous rappeler toutes les conquêtes de la foi : *Deficiet me tempus.* Vous représenterai-je ces chaînes, ces cachots, ces scies, ces glaives, ces gibets, ces feux qui ont éprouvé et couronné la patience des saints ? Vous dirai-je tout ce qu'ils ont souffert dans les déserts, dans les forêts, dans les mines, dans les cavernes? Ajouterai-je les mépris, les injures, les ignominies qui les ont assaillis ? Il n'en est pas un seul qui n'ait eu à combattre, et qui n'ait combattu avec le bouclier de la foi : *Omnes testimonio fidei probati sunt.* Cette foi leur apprenait que la voie des épines est la voie de l'éternité; que les souffrances du juste produisent ses mérites; que la haine du monde est un gage de l'amour du Sauveur : *Testimonio fidei probati sunt.* Cette foi leur apprenait que le crime ne s'efface que par des larmes, que la joie ne s'expie que par la douleur, que la passion ne se dompte que par les afflictions : *Testimonio fidei probati sunt.* Cette foi leur apprenait que l'humiliation est le partage des élus, que le plaisir est l'héritage des enfans du siècle, que personne ne se sauve que par la croix : *Testimonio fidei probati sunt.* Cette foi leur apprenait que Jésus-Christ souffrait dans eux, qu'il avait souffert pour eux, et que ce n'était qu'en souffrant qu'ils pouvaient l'aimer, qu'ils pouvaient lui ressembler, qu'ils pouvaient le posséder : *Testimonio fidei probati sunt.* Guidés par cette foi, ils le suivaient, ils l'adoraient, ils le considéraient sur l'autel du Calvaire, ils se rappelaient ses opprobres, ses tourmens, ses soupirs ; ils regardaient ces mains percées, ces lèvres mourantes, ce côté ouvert. Voilà, se disaient-ils, voilà le Chef, et voilà le modèle qui nous est proposé. Que souffrons-nous, que pouvons-nous souffrir qui égale ses peines ? Ah ! si Dieu même n'épargne pas son Fils doit-il donc épargner ses disciples ? doit-il épargner ses créatures ? doit-il épargner de vils esclaves qui vivent dans le crime ? *Aspicientes in auctorem fidei et consommatorem Jesum.*

C'est ainsi, mes frères, c'est ainsi que la foi anime le fidèle : il ne demande point de grace pendant la vie, afin de trouver grace à la mort ; plus il souffre sur la terre, plus il s'élève au ciel; moins il trouve de consolation parmi les hommes, plus il en trouve aux pieds de Jésus-Christ. C'est un Dieu, s'écrie-t-il avec saint Augustin, c'est un Dieu qui me frappe, mais ce Dieu est un Père : *Pater est.* C'est un roi qui se venge ; mais ce roi est un Père:

Pater est. C'est un Juge qui me punit ; mais ce Juge est un Père: *Pater est.* C'est un maître qui me corrige; mais ce maître est mon guide, mon appui, ma défense et mon père : *Pater est.* Qu'il m'éprouve, qu'il m'afflige, qu'il me désole, qu'il me poursuive autant qu'il lui plaira, j'obéis, je me tais. Son cœur m'assure contre ses coups, sa rigueur même me prouve sa tendresse : *Sæviat quantum vult, pater est.* Heureuses larmes ! heureuses croix ! heureuses tribulations qui m'approchez de ma chère patrie ! que vous m'êtes précieuses et que vous m'êtes chères ! *Capio dissolvi et esse cum Christo ?* Tels sont, chrétiens, tels sont nos avantages. (Le P. SEGAUD, *Sur la Foi.*)

Notre justification vient de la foi.

C'est la foi qui nous sauve : Cette vérité nous est trop expressément marquée dans l'Ecriture pour en pouvoir douter ; mais le point est de savoir comment et en quel sens il est vrai que la foi nous sauve. Sur quoi je dis que la foi nous sauve en deux manières, et comme perfection de nos bonnes œuvres, et comme principe de nos bonnes œuvres. Comme perfection de nos bonnes œuvres, parce que c'est surtout de la foi que vient aux bonnes œuvres que nous pratiquons, leur efficace et leur prix : comme principe de nos bonnes œuvres, parce que c'est de la foi que nous vient à nous-mêmes cette sainte ardeur qui nous porte à les pratiquer. La suite vous fera mieux entendre ces deux pensées ; appliquez-vous à l'une et à l'autre.

De quelque sorte que les théologiens expliquent le mystère de la justification des hommes, il est toujours vrai, comme l'Ecriture nous l'enseigne, que c'est de la foi que nos actions tirent leur prix et leur efficace devant Dieu ; et par conséquent, que la foi est comme la perfection de nos vertus et de toutes nos bonnes œuvres. Je ne puis être sauvé, ni prétendre aux récompenses de Dieu, que par le mérite des bonnes œuvres : vérité constante ; mais je dois aussi reconnaître que mes bonnes œuvres ne peuvent avoir de mérite devant Dieu que par la foi ; c'est la foi qui leur doit imprimer ce sceau de la vie éternelle que saint Paul appelle excellemment : *Signaculum justitiæ fidei* [1]. Et de même, dit saint Chrysostôme, qu'une pièce de monnaie qui n'aurait pas la marque du prince, quelque précieuse qu'elle fût d'ailleurs, ne serait censée

[1] Rom. 4.

de nulle valeur et de nul usage dans le commerce; ainsi, quoi que je fasse d'honnête, de louable, et même de grand et d'héroïque, si je ne le fais dans l'esprit de la foi, et si tout cela ne porte le caractère de la foi, je ne m'en dois rien promettre pour le salut. Voilà, Chrétiens, ce qui de tout temps a passé pour incontestable dans notre religion, et ce que nous devons établir pour règle de toute notre conduite; voilà ce que l'Apôtre prêchait aux Juifs avec tant de zèle; voilà ce que saint Augustin prouvait aux Pélagiens avec tant de force et tant de solidité; voilà ce que les Pères de l'Eglise remontraient sans cesse aux hérétiques de leur siècle; et voilà ce que les prédicateurs de l'Évangile doivent encore aujourd'hui, et plus que jamais, faire comprendre à leurs auditeurs, que, sans la foi, je dis sans une foi pure, sincère, humble, obéissante, tout ce que nous faisons nous est inutile par rapport à l'éternité bien heureuse.

Prenez garde, Chrétiens, et suivez-moi. Les Juifs se confiaient dans les œuvres de la loi de Moïse, c'est-à-dire, dans les sacrifices qui leur étaient ordonnés; et pourvu qu'ils l'observassent fidèlement et inviolablement, cette loi, ils s'assuraient que toutes les promesses faites à Abraham devaient s'accomplir dans eux. Vous vous trompez, mes frères, leur disait saint Paul; ce n'est point la pratique de votre foi qui vous sauvera, c'est la foi de Jésus-Christ. Vous avez beau immoler des victimes, vous avez beau vous purifier, vous avez beau faire profession d'un culte exact et religieux; si toutes ces observances et toutes ces cérémonies ne sont sanctifiées par la foi, vous ne faites rien. C'est par la foi que vous avez été justifiés, et c'est la foi qui doit vous donner accès auprès de Dieu : *Justificati ex fide* [1] : ainsi leur parlait cet homme apostolique. Les Pélagiens faisaient fond sur leurs bonnes œuvres naturelles, et se persuadaient que Dieu y avait égard dans la distribution de ses graces, et que la raison pourquoi il appelait les uns et n'appelait pas les autres, pourquoi il choisissait les uns préférablement aux autres, était que les uns se disposaient avec plus de soin que les autres, par les bonnes œuvres de la nature, à recevoir cette grace de vocation et de choix; et il faut avouer, avec saint Prosper, que cette erreur avait quelque chose de spécieux; mais c'était une erreur, et saint Augustin fut suscité de Dieu pour la combattre et la détruire. Non, mes frères, reprenait ce docteur incomparable, il n'en va pas de la sorte; ces

[1] Rom., 5.

bonnes œuvres naturelles, sur quoi vous vous appuyez, n'ont aucun effet pour le salut; ce n'est point là ce qui engage Dieu à nous accorder sa grace, et jamais il ne nous en tiendra compte dans l'éternité : c'est à la foi qu'il a attaché tout le mérite de notre vie, et sans la foi rien ne nous peut conduire à lui. Enfin, les hérétiques presque de tous les siècles ont tiré avantage de leurs bonnes œuvres, et, par une aveugle présomption, se sont flattés de vivre dans leur secte plus saintement que les Catholiques, d'être plus réformés qu'eux, plus austères qu'eux, plus adonnés aux exercices de la charité et de la pénitence qu'eux, et, à n'en juger que par l'extérieur, peut-être ont-ils eu quelquefois sujet de le prétendre. Mais, parce que leur foi n'était pas saine, les Pères leur répondaient toujours que c'était en vain qu'ils se glorifiaient ; que toutes ces œuvres de piété, quoique éclatantes, n'étaient que des œuvres mortes, leurs vertus que des fantômes ; et que, de fécondes qu'elles eussent été avec la foi, elles devenaient, sans la foi, des arbres stériles; qu'il n'y avait que le champ de l'Eglise où l'on pût espérer de cueillir de bons fruits; que quiconque semait ailleurs que dans ce champ perdait et dissipait (car je ne me sers ici que de leurs expressions); que c'était dans cette Église universelle, et par conséquent dépositaire unique de la vraie foi, que Dieu, selon le témoignage de David, voulait être loué: *Apud te laus mea in ecclesia magna* [1]; que, hors delà, il n'y avait ni louanges, ni prières qu'il écoutât; et que, quand un homme dont la foi se trouvait corrompue osait paraître devant les autels pour s'acquitter d'un devoir de religion, c'était à lui particulièrement qu'il adressait ces terribles paroles : *Quare tu enarras justitias meas et assumis testamentum meum per os tuum* [2] ? Pourquoi t'ingères-tu à sanctifier mon nom, et pourquoi, n'ayant pas la foi de mes serviteurs, entreprends-tu de me rendre des services que je ne puis agréer? que les bonnes œuvres, séparées de la foi, bien loin d'être aux sectateurs de l'hérésie un fonds de mérite, seraient plutôt un sujet de confusion, puisque Dieu, non seulement ne leur saurait nul gré d'avoir fait le bien qu'ils faisaient en ne croyant pas ce qu'ils devaient croire ; mais qu'il les jugerait même avec plus de rigueur, pour n'avoir pas cru ce qu'ils devaient croire en faisant le bien qu'ils faisaient: *Ac per hoc solo Dei meoque judicio* [3](ces paroles sont remarquables), *non solum minùs laudandi sunt*, *quia se continent quum non credant*, *sed etiam multo magis vituperandi*, *quia*

[1] Ps., 21. — [2] Ibid., 49. — [3] Aug.

non credunt quum se contineant; en un mot, que, dans le Christianisme, ce n'était point absolument par la substance des œuvres, mais par la qualité de la foi, que Dieu faisait le discernement des justes : *Deus quippe noster et sapiens judex, justos ab injustis, non operum, sed ipsius fidei lege discernit;* tout cela est de saint Augustin. D'où il conclut qu'un Chrétien, qui, dans sa condition, pratiquerait tout ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait, mais qui n'aurait pas l'intégrité de la foi, avec toute sa perfection et sa prétendue sainteté, serait éternellement l'objet de la réprobation divine : *Per quam discretionem fit ut homo injuriarum patientissimus, eleemosynarum largissimus, si non rectam fidem in Deum habet cum suis istis laudabilibus moribus, ex hac vita damnandus abscedat.*

Tel était, mes chers auditeurs, le langage de ces grands hommes que Dieu nous a donnés pour maîtres; et voilà la source de l'affreux désordre où sont tombés tant d'esprits superbes et séduits par le démon de l'infidélité. Ah! Chrétiens, qui le pourrait comprendre et s'en former une juste idée? Qui pourrait dire combien, par exemple, l'hérésie seule de Calvin a détruit de mérites, a ruiné de bonnes œuvres, a corrompu de vertu, a fait périr devant Dieu de fruits admirables que la grace devait produire, et que la vraie foi aurait vivifiés? Car enfin, reconnaissons-le ici, quand ce ne serait que pour adorer la profondeur impénétrable des jugemens de Dieu; avouons-le de bonne foi, et par le témoignage que nous rendrons à une vérité qui ne nous intéresse en rien, convainquons-nous sensiblement et efficacement d'une autre, où il s'agit de tout pour nous. Dans ces sectes malheureuses que l'hérésie et le schisme suscitaient, il y a eu du bien au moins apparent. Au milieu de cette ivraie, l'ennemi même qui l'avait semée, affectait de faire paraître le bon grain. On y voyait des hommes modestes et charitables, abstinens; mais notre religion nous oblige à croire que, parce qu'ils ne portaient pas sur le front ce signe du Dieu vivant, c'est-à-dire, le signe de la foi, quelques merveilles qu'ils fissent, Dieu leur disait toujours : Je ne vous connais point. Ils priaient, mais leurs prières étaient réprouvées; ils jeûnaient, mais Dieu méprisait leurs jeûnes : et s'ils eussent pensé à s'en plaindre, et à lui en demander raison; s'ils lui eussent dit, comme les juifs : *Quare jejunavimus, et non aspexisti; humiliavimus animas nostras, et nescisti*[1]? Hé! Seigneur, pourquoi avons-nous jeûné sans que

[1] Isai., 58.

vous ayez jeté les yeux sur nous; et pourquoi nous sommes-nous humiliés en votre présence, sans que vous l'ayez su ou que vous ayez paru le savoir? Dieu, toujours juste et toujours sûr de son procédé, leur eût fait cette réponse, pleine de raison et d'indignation tout ensemble : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* [1]; c'est que, malgré vos abstinences et vos jeûnes, j'ai découvert votre orgueil, votre opiniâtreté, votre rébellion : une volonté et une disposition de cœur tout opposée à cette obéissance de l'esprit qu'exigeait la foi de mon Eglise : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* Réponse qui les aurait confondus.

Et en effet, quand, au moment de la mort où ils devaient être jugés de Dieu, ils venaient lui produire leurs bonnes œuvres, mais leurs bonnes œuvres faites dans l'hérésie, Dieu, tout porté qu'il est à récompenser, se voyait comme forcé de les rejeter, et de leur prononcer, par la bouche d'un autre prophète, ce triste et redoutable arrêt: *Seminastis multum, et intulistis parum*: Il est vrai, vous avez beaucoup semé, mais le comble de votre misère est que vous n'avez rien à recueillir : *Respexistis ad amplius, et ecce factum est minus:* Vous avez cru gagner plus que vos frères qui suivaient avec simplicité la route commune de la foi ; mais en poursuivant un gain chimérique, vous avez perdu le gain réel et solide que vous pouviez faire : *Intulistis in domum, et exsufflavi illud*: Vous avez fait un amas et un trésor, mais c'était un amas de poussière que le vent a emporté et dissipé. Et pourquoi tout cela, ajoute le Seigneur : *Quam ob causam, dicit Dominus exercituum?* Ecoutez-en, Chrétiens, la raison : *Quia domus mea deserta est, et vos festinastis unusquisque in domum suam*: C'est que vous avez abandonné ma maison qui est l'Eglise, et que vous vous êtes retirés chacun dans vos maisons particulières ; c'est que vous vous êtes fait des Églises à votre mode, que vous vous êtes laissés aller à des nouveautés, que vous avez écouté des maîtres et des docteurs que je n'autorisais pas, et que, par une infidélité bizarre et capricieuse, vous avez préféré leurs sentimens et leur conduite à la règle universelle que j'avais établie : voilà, disait Dieu, par son Prophète, voilà le ver qui a gâté toutes vos œuvres.

Or, chrétiens, ce que Dieu disait alors, nous pouvons bien encore le dire, et nous l'appliquer à nous-mêmes. Car, quoiqu'il n'y ait point d'hérétiques déclarés parmi les Catholiques mêmes, ou plutôt parmi ceux qui en portent le nom, vous savez combien il

[1] Isai., 58.

y en a dont la foi nous doit être au moins très suspecte, parce que ce n'est pas une foi pure et entière. Ils n'ont pas, ce semble, quitté l'Eglise; mais on peut être extérieurement dans l'Eglise, et n'avoir pas la foi de l'Eglise. On peut être dans la communion du corps de l'Eglise, et n'être pas dans la communion de son esprit. Ce sont des gens qui vivent bien; vous le dites, et la charité m'engage à le croire, malgré bien des exemples qui pourraient me rendre cette bonne vie équivoque et assez douteuse. Mais enfin qu'ils soient des anges, si vous le voulez, par leurs mœurs; qu'ils soient des martyrs : si cependant ils n'ont pas la pureté de la foi, l'humilité de la foi, la sincérité de la foi, la plénitude de la foi, je vous répondrai, avec saint Paul, que dans leur vie prétendue angélique il leur est impossible de plaire à Dieu: *Sine fide impossibile est placere Deo* [1]; et j'ajouterai, avec saint Cyprien, que ce n'est point leur sang que Dieu demande, mais leur foi : *Non quærit in vobis sanguinem, sed fidem.* (BOURDALOUE.)

Rien de plus exposé que la foi.

Qui est-ce qui perd la foi? et comment la perd-on? Les uns la perdent par la présomption, les autres par le libertinage, plusieurs par la séduction. Voulez-vous donc conserver la foi? dit l'Ecriture; défiez-vous de vos lumières : *Fides vestra non sit in sapientia humana* [2]. Défiez-vous de vos passions : *Væ dissolutis corde qui non credunt* [3]. Défiez-vous du monde : *Spiritum veritatis mundus non potest accipere* [4]. Nos lumières sont faibles, nos passions sont violentes, le monde est contagieux. Que d'obstacles au salut, que de risques pour le Christianisme, que de dangers pour la foi! La faiblesse de nos lumières attaque son autorité, la violence de nos passions combat sa pureté, la contagion du monde détruit dans nous sa solidité. Que ne devons-nous donc pas craindre, et pour nous, et pour elle?

L'esprit humain est tout ensemble un prodige de faiblesse et de témérité. Rien de plus borné dans ses connaissances, rien de plus étendu dans ses recherches: incapable de comprendre ce qu'il voit, ce qu'il touche; réduit à ne pouvoir se comprendre lui-même, il se flatte, il s'élève, il vole jusqu'au trône de la Divinité : Dieu n'a rien de caché qu'il ne veuille dévoiler, rien de mystérieux qu'il ne veuille sonder, rien d'infini qu'il ne veuille mesurer. Tantôt il règle sa puis-

[1] Hebr., 11. — [2] I Cor., II, 9. — [3] Eccli., II, 15. — [4] Joan., XIV, 17.

sance, tantôt il restreint sa bonté; il va jusqu'à douter de sa nature et de son existence. Dieu est-il Dieu? gouverne-t-il les hommes? parle-t-il par ses ministres? Comment prédestine-t-il? comment réprouve-t-il? Est-il sur cet autel? est-il dans cette hostie? agit-il par la grace? comment agit la grace? Sommes-nous libres, ne le sommes-nous pas? Que d'embarras, que de perplexités! L'un croit un point, et l'autre le rejette; celui-ci admet un article, celui-là le condamne; il y en a qui veulent tout voir, tout lire, tout approfondir; il yen a qui sont les juges des Ecritures, des Pères, des conciles: chacun se fait l'arbitre et l'auteur de sa foi. Dès qu'on se pique d'esprit, on renonce à la docilité, on examine les mystères, les sacremens, l'Evangile même; on veut parler de tout, disputer de tout, décider de tout. D'abord on se ménage, on s'observe, on croit ne point risquer, mais peu-à-peu le poison gagne, le doute suit, l'erreur prend racine: on s'enivre de sa science, on s'évanouit dans ses idées, on s'entête dans ses sentimens; il faudrait reculer, on le voit, on le sent; mais on rougit de le faire, on n'ose plus le faire, on croit qu'il est trop tôt ou trop tard de le faire: on méprise tout, on rejette tout, on résiste à tout à force de délai, on meurt sans repentir; à force d'examen, on perd la soumission, et, sans la soumission, il n'y a plus de foi: *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.*

Avouons-le, mes frères, n'est-ce pas là ce qui arrive tous les jours? n'est-ce pas là ce qui est arrivé de tous temps à ceux qui n'ont suivi que leurs propres lumières? Arius était savant, Eutichès était instruit, Nestorius était éclairé, Pélage était pénétrant, Manès était subtil, et, malgré cela, que de travers, que de fables, que d'absurdités ces hommes présomptueux n'ont-ils pas adoptées! Arius nie la divinité du Verbe, Eutichès confond les deux natures, Nestorius multiplie les personnes, Pélage ne donne rien à la grace, Manès donne tout au destin. Tous ont voulu marcher par des routes nouvelles, sans règle, sans guide, sans discernement; tous se sont égarés, tous se sont aveuglés; l'unique fruit de leurs discussions a été leur incrédulité. Semblables aux Bethsamites, ils ont regardé l'Arche, et ils ont tous péri, même à la vue de l'Arche: *Dilexerunt magis tenebras quam lucem.*

Mais, direz-vous, est-ce un crime de douter? est-ce un crime d'examiner? est-ce un crime de s'instruire? est-ce un crime de disputer? Que de prétextes pour ne pas se soumettre! Est-ce un crime de douter? oui, mes frères, c'en est un, si vous doutez de ce qui a été révélé par Jésus-Christ; c'en est un, si vous doutez de ce qui

a été enseigné par les Apôtres de Jésus-Christ; c'en est un, si vous doutez de ce qui a été proposé par l'Eglise de Jésus-Christ. Est-ce un crime que d'examiner? oui, c'en est un, si vous examinez avec prévention, avec malignité; c'en est un, si vous examinez ce que vous devez adorer, ce que vous devez respecter, ce que vous ne pouvez concevoir, et ce que vous ne devez jamais comprendre. Est-ce un crime de s'instruire? oui, c'en est un, si vous vous instruisez sans humilité, sans respect, sans docilité; c'en est un, si, au lieu de vous faire instruire par l'Eglise, vous voulez instruire l'Eglise même. Il y a une Eglise enseignante, et ce sont les pasteurs: *Docete omnes gentes*. Il y a une Eglise écoutante, et ce sont les fidèles : *Qui audierint, vivent*. Le corps des pasteurs ne peut se tromper, quand il enseigne les fidèles; les fidèles ne peuvent se tromper, quand ils croient ce qu'enseigne le corps des pasteurs. Mais si ceux qui doivent enseigner se contentent d'écouter, si ceux qui doivent écouter prétendent enseigner, les uns et les autres se perdent. Est-ce un crime de disputer? oui, c'en est un, si vous disputez avec passion, avec emportement, avec opiniâtreté; c'en est un, si vous disputez contre les règles de la foi, contre les jugemens de la foi, contre les dépositaires de la foi; c'en est un, si, en disputant contre l'Eglise, vous vous mettez en danger de perdre votre foi.

Croyez-vous donc, disait saint Bernard à un religieux apostat, croyez-vous, quand il s'agit de la foi, que vous puissiez penser, nier, contester tout ce que vous voulez? Croyez-vous que vous puissiez errer de secte en secte, d'opinions en opinions, de nouveautés en nouveautés? Non, non, la foi condamne ces détours, ces contestations, ces égaremens; l'unique parti du Chrétien, c'est de se captiver, d'obéir et de croire : *Non tibi licet in fide putare vel disputare præ libitu non hac illacque vagari per inania opinionum, per devia errorum.* Et quels sont ceux, mes frères, dont Jésus-Christ a admiré la foi? Sont-ce les juges, les maîtres, les docteurs de la loi? Non, c'est un centenier sans doctrine, c'est une chananée sans études, c'est une hémorhoïsse sans subtilité, ce sont tous ceux qui ont conservé la soumission et la simplicité de l'enfance. Et pourquoi donc, dit Tertullien, pourquoi chercher encore des guides, des règles, des certitudes? Qu'avons-nous besoin de guides, puisque nous avons Jésus-Christ? Qu'avons-nous besoin de règles, puisque nous avons l'Evangile? Qu'avons-nous besoin de certitude, puisque nous avons l'Eglise? *Nobis curiositate non opus est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evan-*

gelium. Dans tout le reste formez-vous des principes, inventez des systèmes, faites des découvertes, jugez, décidez, mesurez tout au poids de la raison, j'y consens; mais dès que la foi parle, esprit, jugement, intelligence humaine, tout doit plier, tout doit s'humilier: *Cedat curiositas fidei, cedat gloria saluti.* Rien de plus opposé à son autorité que la faiblesse de nos lumières; mais rien de plus contraire à sa pureté que la violence de nos passions. C'est le second danger que nous avons à craindre.

Danger commun à tous les hommes, présent à tous les hommes, funeste à tous les hommes; danger qui suit de la nature du corps, de la révolte des sens, de la corruption du cœur; danger qui naît avec nous, qui croît avec nous, qui ne cesse qu'avec nous. Tout homme a ses passions, et toujours la passion lutte contre la foi: l'une et l'autre se choquent, l'une et l'autre s'attaquent, l'une et l'autre se détruisent. Si la foi triomphe, il faut que la passion expire, si la passion l'emporte, il faut que la foi cède: la contradiction est sensible, elle est continuelle. La foi dit que Dieu est notre fin, que la vertu est notre asile, et le ciel notre patrie; la passion dit que la terre est notre partage, que le plaisir fait notre bonheur, que la fin de l'homme, c'est l'homme même: la foi dit que la vie n'est qu'un songe, la fortune qu'une ombre, l'honneur qu'une fumée, que souvent le pécheur meurt dans son péché; la passion dit qu'il faut, pour jouir du temps, profiter de ses biens, vivre dans la grandeur, qu'il suffit de penser à mourir quand on meurt: la foi dit que la religion est l'ouvrage de Jésus-Christ, qu'il y a un Enfer pour punir les coupables, que le corps détruit ne détruit pas notre ame; la passion dit que l'ame suit le corps, que l'Enfer n'alarme que les faibles, que la religion n'est fondée que sur la politique: *Vœ dissolutis corde qui non credunt.*

Que la passion se taise, la raison parlera, la vérité se montrera, l'Evangile se conservera. Que la passion se taise, on ne sera plus dans l'Eglise opposé à l'Eglise, on n'abusera plus de sa liberté pour nier la liberté, on ne résistera plus à la grace, lors même qu'on dit qu'on y peut résister. Que la passion se taise, on ne murmurera plus contre la Providence, on ne contredira point les préceptes, on ne rejettera point les miracles, et on n'en supposera point. Que la passion se taise, on évitera les chicanes, les détours, les altercations, pour prendre le parti le plus sûr, et le seul qui soit sûr. Que la passion se taise, on ne verra plus tant d'hommes sans lettres se piquer de doctrine, tant de laïques oublier leur ignorance, tant de femmes savantes sans études, tant d'impies incrédules jus-

qu'à l'athéisme. Que la passion se taise, on préfèrera l'espérance à l'incertitude, la charité à la haine, l'obéissance à tous les intérêts de l'esprit et du cœur : *Væ dissolutis corde qui non credunt.*

C'en est fait, disait Dieu, ma voix ne se fait plus entendre, ma vérité ne peut plus subsister, mon esprit est forcé d'abandonner les hommes : *Non permanebit spiritus meus in homine.* Pourquoi? parce que l'homme a corrompu ses voies, parce que l'homme ne se conduit qu'en homme, parce que l'homme est l'esclave de la chair : *Quia caro est.* Et qui est-ce qui inspire aux grands, aux riches, aux heureux du siècle, ces doutes, ces railleries, ces mépris scandaleux des personnes et des choses les plus saintes? C'est que leur état est le règne de la passion : *Quia caro est.* Qui est-ce qui a produit tant de schismes déclarés ou cachés, tant d'apostasies secrètes ou publiques, tant d'hérésies anciennes ou nouvelles? C'est qu'on a toujours vu dominer la passion : *Quia caro est.* Qui est-ce qui fait qu'on abandonne l'arbre pour s'attacher à des branches fragiles, déjà mortes et séparées du tronc? C'est orgueil, c'est jalousie, c'est intérêt, c'est antipathie; en un mot, c'est que l'indépendance flatte la passion : *Quia caro est.* C'est toujours la passion qui prépare à l'irréligion ; la corruption des mœurs corrompt les sentimens, et le libertinage du cœur conduit bientôt au libertinage de l'esprit : *Quia caro est.* C'est ce libertinage qui a excité tous les crimes, fomenté toutes les erreurs, multiplié toutes les sectes ; c'est ce libertinage qui a perverti l'Allemagne, soulevé la France, aveuglé l'Angleterre ; c'est ce libertinage qui a révolté contre l'Eglise tant de vierges ennuyées de la virginité, tant de solitaires affligés d'être seuls, tant de prêtres ennemis du travail et de la continence : *Quia caro est.* Si l'on croyait, il faudrait craindre; si l'on craignait, il faudrait se réformer; si l'on se réformait, il faudrait réprimer ses passions : voilà ce qui arrête, voilà ce qui révolte. Nos passions sont nos dieux ; nous aimons mieux expirer avec elles que de vivre sans elles : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* Demandez à ce libertin ce qu'il croit ; souffrez, souffrez, mes frères, que je vous le demande à vous-mêmes : que me répondrez-vous? que pourrez-vous me répondre? Croyez-vous donc que Dieu éclaire vos démarches? et, si vous le croyez, comment osez-vous l'offenser? Croyez-vous qu'il réside dans nos temples? et si vous le croyez, comment pouvez-vous l'insulter? Croyez-vous qu'il vous donne son corps? et, si vous le croyez, comment osez-vous le profaner? Croyez-vous qu'un seul péché suffit pour vous damner? et, si vous le croyez, comment pouvez-

vous y persévérer? Quand vous croyez que le prince est présent, vous le respectez; quand vous croyez qu'il est irrité, vous le fléchissez; quand vous croyez qu'il veut vous soulager, vous le priez; quand vous croyez qu'il vous a fait du bien, vous l'aimez; quand vous croyez qu'il a parlé, vous obéissez : et cependant vous n'obéissez pas à Jésus-Christ, vous n'aimez pas Jésus-Christ, vous ne fléchissez pas Jésus-Christ, vous ne respectez pas Jésus-Christ : comment donc, comment le croyez-vous? Non, non, vous nous trompez; vous vous trompez vous-mêmes. Dès qu'on vit mal, on croit peu : vous n'avez point la foi, ou c'est une foi morte; et, tandis que la passion vous tyrannisera, la foi ne vivra point en vous : *Fides sine operibus mortua est.* Craignez tout de la faiblesse de vos lumières, craignez tout de la violence de vos passions; enfin, craignez tout de la contagion du monde : c'est de tous les dangers peut-être le plus grand.

Le monde est le séducteur de tous ses habitans : parens, amis, patrons, tout y est dangereux; on n'y voit que des crimes, on n'y trouve que des piéges. Et comment croyez-vous, disait le Fils de Dieu, que le grain de la foi puisse germer dans cette terre ingrate? *Putas inveniet fidem in terra?* Allez, jetez les yeux sur les villes et sur les campagnes : que de trompeurs, que d'hypocrites, que de pharisiens! le désert même n'est pas inaccessible à tous ces faux prophètes : *Attendite a falsis prophetis.* Il y en a de furieux qui cachent leur fureur sous la peau d'agneau : *In vestimentis ovium.* Il y en a de sensuels, qui s'engraissent en laissant dépérir le troupeau : *Pascentes semetipsos.* Il y en a de délicats, qui font porter aux autres des fardeaux qu'ils n'osent pas toucher : *Digito nolunt tangere.* Il y en a qui condamnent tout ce qu'ils ignorent, et qui veulent ignorer tout ce qui les condamne : *Quodcumque ignorant, blasphemant.* Il y en a qui font trafic de louanges, afin d'être loués : *Os eorum loquitur superba.* Il y en a qui sacrifient leur conscience à leur élévation : *Mirantur personas quæstus causa.* On en voit de dissimulés qui emploient la ruse pour se faire illusion : *Illusores.* On en voit de rebelles qui ne reconnaissent ni tribunal ni juge : *Non obedientes.* On en voit de hardis, qui ne rougissent ni de la satire ni de la calomnie : *Criminatores.* On en voit de téméraires, qui présentent le poison sans le tempérer : *Despumantes suas confusiones.* On en voit de modérés, qui entourent de fleurs la coupe qui le porte : *Subdoli.* On en voit de séditieux, qui ne se séparent du commun que pour faire parti : *Segregant semetipsos.* Il y en a qui n'ont qu'une foi de

politique, d'éducation, de cérémonie : *Hi sunt qui ad tempus credunt.* Il y en a qui ne croient que ce qu'ils voient ou ce qu'ils imaginent : *Nisi videro, non credam.* Les uns, plus légers que le vent, doutent, flottent, chancellent, sans savoir ce qu'ils croient : *A ventis circumferuntur.* Les autres, plus irrités que les flots de la mer, sont toujours dans l'agitation : *Fluctus feri maris.* Ceux-ci, comme des arbres dont la sève se perd, ne portent que des feuilles, sans porter aucun fruit : *Arbores autumnales.* Ceux-là, comme des astres vagabonds, portent partout le tonnerre et la foudre : *Sidera errantia.*

Je n'ajoute rien, mes frères, aux paroles de l'Écriture : tels sont ses oracles, et tels sont vos dangers. Qui de vous ne les craindra pas ? Qui de vous n'y succombera pas ? Hélas ! qu'il est aisé, quand on vit dans le monde, de penser comme le monde, de parler comme le monde, de s'égarer avec le monde ! qu'il est aisé d'être la dupe de ses complaisances, de ses liaisons, de son amitié ! qu'il est aisé de céder aux promesses ou aux menaces, aux mépris ou aux louanges, à un emploi ou à un bénéfice ! Ne l'avez-vous point vu ? ne l'avez-vous point fait ? Rendez-vous compte ici de votre foi. Que me dit la foi ? devez-vous donc vous dire ; mais disons-le sans préjugé, sans passion, sans emportement ; disons-le avec droiture, avec équité, avec religion : Que me dit la foi ? me dit elle de parler, d'écrire, de cabaler, de décider, de me soulever contre l'oint du Seigneur et contre ses ministres ? Que me dit la foi ? me dit-elle de me livrer à la colère, aux murmures, aux clameurs, aux outrages, à l'invective contre tous ceux qui savent plus que moi, qui pensent mieux que moi ? Que me dit la foi ? me dit - elle de suivre une Eglise sans chef, un troupeau sans soumission, un Sauveur sans miséricorde ? Que me dit la foi ? me dit-elle de raisonner sans principes, de dogmatiser sans connaissances, de prononcer au gré de mes passions, ou des passions d'autrui, et de m'ériger en juge contre mes juges mêmes ? Que me dit la foi ? me dit-elle d'écouter, de suivre, d'adopter tout ce que la prévention a de faux ; tout ce que la haine a de fiel, tout ce que la cabale a de poison et de férocité ? Que me dit la foi ? me dit-elle de déchirer, d'insulter, de calomnier des gens que je ne vois point, que je ne connais point, qui ne me veulent ni ne me font aucun mal, qui me font même du bien, qui en ont fait dans tous les temps, dans tous les pays, et qui peut-être n'auraient point d'ennemis, s'ils ne combattaient point contre les ennemis de Jésus-Christ ? Que me dit la foi ? me dit-elle de résister à mon prince, à mes guides, à mes pas-

teurs, et de préférer les ruisseaux empoisonnés de Babylone aux sources d'eaux vives qui coulent à Jérusalem ? Que me dit la foi ? me dit-elle de changer, d'altérer, d'abroger les lois, les pratiques, les cérémonies de l'Eglise, et d'interdire aux autres, aussi bien qu'à moi-même, l'usage des sacremens ? Que me dit la foi ? me dit-elle de dire ce que je ne pense pas, de signer ce que je ne crois pas, d'être tantôt à Paul, et tantôt à Céphas, de parler en public autrement qu'en secret, de n'avoir d'autre religion que mon caprice et mon intérêt ? Que me dit la foi ? me dit-elle de retenir des livres défendus, de les lire malgré toutes les défenses, de les porter à la faveur des ténèbres, de les glisser furtivement de maison en maison, d'être le patron et le panégyriste de leurs auteurs, de leurs partisans ? Que me dit la foi ? me dit-elle de protéger la nouveauté, de m'en faire le panégyriste, d'aller de cercle en cercle semer des dogmes proscrits, les appuyer par de faux bruits, ajouter l'imposture à l'opiniâtreté et acheter par mes déclamations le titre de bel esprit ? Est-ce donc là, mes frères, est-ce donc là la foi ? Non, non, à tous ces traits je reconnais l'aigreur, l'envie, la jalousie, l'erreur. Ce n'est point là la foi de Jésus-Christ, elle est plus simple, plus humble, plus prudente, plus docile. C'est une foi fausse, c'est une foi masquée, c'est une foi chimérique.

Le fidèle ne s'instruit qu'avec soumission, et il commence par se soumettre avant que de s'instruire ; il tient plus à sa foi qu'aux honneurs, qu'aux plaisirs, qu'aux richesses du monde ; il évite tous les piéges, toutes les discussions, tous les risques, parce que c'est tout risquer que de risquer sa foi. Il ne se fait point de l'Eglise un fantôme, afin de la combattre ; il croit ce qu'elle croit, il rejette ce qu'elle rejette, il approuve ce qu'elle approuve, il condamne sans résistance tout ce qu'elle condamne ; il sait qu'on ne peut sans crime, ni l'accuser, ni la réformer, ni la contredire, ni l'abandonner ; il sait que c'est le seul centre d'unité, hors duquel il n'y a ni vertu, ni vérité, ni salut, ni infaillibilité ; il sait que la vraie foi n'admet point de partage ; qu'un point, qu'un seul point retranché, en détruit la substance, que son mérite ne consiste que dans sa totalité. (Le P. Segaud.)

La foi sans les œuvres devient, contre le Chrétien, un titre de réprobation.

Il ne faut pas s'étonner, Chrétiens, que ce soit la même foi qui

nous sauve et qui nous condamne devant Dieu. Elle ne fait en cela que ce que fait Jésus-Christ même, lequel, étant l'auteur de notre salut, devient tous les jours, par l'abus que nous faisons de ses mérites et de sa grace, l'auteur de notre perte éternelle et de notre réprobation. Ainsi la foi, qui ne nous a été donnée que pour nous justifier, ne laisse pas de servir à nous condamner selon les différentes manières dont nous nous comportons à son égard, et les divers traitemens qu'il reçoit de nous. Mais encore pourquoi nous condamne-t-elle? et comment nous condamne-t-elle? Deux choses qui me restent à éclaircir, et qui demandent une attention toute nouvelle.

Je dis que la foi nous condamne lorsque nous ne vivons pas selon ses maximes, parce que, vivant alors dans le désordre, nous la retenons captive dans l'injustice, suivant l'expression de saint Paul, que nous lui enlevons le plus beau fruit de sa fécondité, qui sont les bonnes œuvres, comme parlent saint Hilaire et saint Ambroise; et que, dans le sentiment de l'apôtre saint Jacques, nous la faisons enfin mourir elle-même au milieu de nous. Or, ne sont-ce pas là autant d'outrages que nous lui faisons, et qu'elle doit venger, pour ainsi dire, en nous condamnant? Prenez garde; nous la retenons captive dans l'injustice : ce sont les propres paroles du maître des nations : *Qui veritatem Dei in injustitia detinent*: Ils tiennent, dit-il, comme dans les fers la vérité de Dieu. Or, la vérité de Dieu n'est en nous que par la foi; et tandis que nous menons une vie corrompue, il est évident que nous faisons violence à cette foi, que nous la tenons dans la sujétion et dans l'esclavage, comment cela? parce que nous ne lui donnons pas la liberté d'agir en nous comme elle voudrait et comme elle devrait. Dans la naissance du Christianisme, remarque saint Bernard, lorsqu'il y avait des persécutions, la foi était libre pendant que les fidèles étaient captifs. Maintenant que les persécutions ont cessé, les fidèles jouissent d'une liberté dont ils abusent, et la foi est comme enchaînée. Quel sujet pour nous de confusion et de condamnation! Jusque dans les prisons et dans les cachots, les martyrs publiaient la foi qu'ils avaient dans le cœur, et, malgré les tyrans, ils confessaient hautement Jésus-Christ. Il est bien étrange, lorsque l'Eglise est dans une profonde paix, que la foi des Chrétiens n'ait plus la même liberté, et que cette liberté lui soit ôtée par les Chrétiens mêmes, qui deviennent ses propres persécuteurs, et qui lui sont plus cruels que les infidèles, puisqu'ils la mettent dans une captivité où les infidèles n'ont pu la réduire :

Qui veritatem Dei in injustitia detinent. Remarquez cette parole : *in injustitia ;* car saint Paul ne dit pas seulement que nous retenons notre foi captive, mais que nous la tenons captive dans l'injustice, qui est pour elle la plus honteuse et la plus odieuse servitude. En effet, cette foi est toute sainte, et nous la faisons demeurer dans des ames toutes criminelles. Elle est toute pure et toute chaste, et nous la faisons habiter dans des ames voluptueuses et toutes sensuelles : *Qui veritatem Dei in injustitia detinent.* Que fait donc la foi ? Ah ! mes chers auditeurs, permettez-moi d'user de cette figure, notre foi ainsi traitée par nous-mêmes, ainsi déshonorée et profanée, s'élève contre nous ; elle demande à Dieu justice, elle crie à son tribunal ; et ne doutons point que Dieu ne l'écoute, et qu'à notre ruine il ne prenne ses intérêts.

D'autant plus coupables envers elle et plus condamnables que, par les déréglemens de notre vie, nous lui faisons perdre ses plus beaux fruits et sa plus heureuse fécondité. Car, comme nous l'avons déjà vu, la foi est la source de toutes les vertus, et une source féconde, qui produit sans cesse de nouveaux fruits de grace, ou qui les peut produire. En voulez-vous la preuve sensible ? Sans parler de ces saints patriarches de l'ancienne Loi, et de leurs œuvres merveilleuses que l'Apôtre nous a si bien marquées dans son Epître aux Hébreux, rappelez en votre esprit tout ce qu'ont fait dans la Loi nouvelle tant de martyrs de l'un et de l'autre sexe, tant de solitaires et de pénitens ; tout ce que font encore tant de religieux dans le cloître, et tant d'ames vertueuses jusques au milieu du monde. Remettez-vous le souvenir de tout ce que vous avez entendu dire de leurs longues oraisons, de leurs sanglantes macérations, de leurs veilles et de leurs travaux, de leurs abstinences et de leurs jeûnes, de la ferveur de leur zèle et de la constance infatigable avec laquelle ils ont pratiqué jusques au dernier soupir de leur vie toute la perfection de l'Evangile. Voilà les fruits de la foi : voilà ce que la foi peut opérer en nous-mêmes et par nous-mêmes. Car, si l'ardeur des fidèles s'est ralentie, la vertu de la foi ne s'est point altérée ; elle a toujours les mêmes vérités à nous proposer, et dans ces mêmes vérités les mêmes motifs pour nous exciter : mais nous, Chrétiens, vivant selon l'esprit du siècle et selon la chair, nous étouffons ces fruits dès leur naissance. Nous avons la foi : mais, tout agissante qu'elle est, elle ne nous rend pas plus vigilans, pas plus adonnés aux œuvres de la piété ; c'est une foi oisive et stérile, parce que nous en arrêtons toute l'action.

Nous allons même plus loin; nous la faisons mourir, selon la pensée et l'expression de l'apôtre saint Jacques. Car ce qui vivifie la foi, ce qui en est comme l'esprit, ce sont les bonnes œuvres. De même donc que le corps est mort, dès là qu'il est séparé de l'ame qui lui donnait la vie, ainsi la foi doit être censée morte, dès là qu'elle n'est plus accompagnée des œuvres qui l'animaient: *Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est*, *ita et fides sine operibus mortua est* [1]. Et à prendre la chose dans un sens plus réel encore et sans figure, on peut dire que rien ne conduit plus directement ni plus promptement à l'infidélité et au libertinage de créance que le libertinage des mœurs. Or, après avoir été homicide de votre foi, que devez-vous attendre autre chose qu'un jugement sévère et rigoureux? Oui, mon cher auditeur, pensez bien à ces deux paroles: homicide de votre foi. Voilà le grand crime dont on vous demandera compte un jour, et dont il faudra porter la peine. C'est alors que cette foi morte dans votre cœur, ou par l'inutilité, ou même par le désordre de votre vie, commencera tout à coup à revivre, qu'elle ressuscitera, qu'elle se produira devant Dieu pour votre conviction et pour votre condamnation.

Je dis pour votre conviction: car, voulez-vous savoir, non plus précisément pourquoi, mais comment elle vous condamnera? Il est aisé de vous le faire comprendre. Ce sera en vous convainquant de trois choses, savoir: que vous pouviez vivre en Chrétien, que vous deviez vivre en Chrétien, et que vous n'avez vécu rien moins qu'en Chrétien. Trois convictions qui vous fermeront la bouche, et qui, malgré vous, vous feront souscrire vous-même à l'arrêt de votre éternelle réprobation. Elle vous convaincra que vous pouviez vivre en Chrétien, parce que rien ne vous manquait pour cela, ni lumières, ni secours. Ni lumières, puisqu'elle vous servait elle-même de maître, puisqu'elle vous avait révélé toutes ces vérités pour vous éclairer, puisqu'elle vous les faisait entendre sans cesse au fond de votre cœur, tantôt pour vous exciter par l'espérance, tantôt pour vous retenir par la crainte, tantôt pour vous engager par un saint amour, tantôt pour vous attirer par un solide intérêt, toujours pour vous instruire et pour vous toucher. Ni secours, puisque, dans le Christianisme, vous aviez toutes les sources de la grace; tant de sacremens pour vous purifier, pour vous fortifier, pour vous réconcilier, pour vous nourrir et vous faire croître; tant de ministres du Seigneur, dépositaires de la loi de Dieu pour

[1] Jacob, 2.

vous l'enseigner, dispensateurs des trésors de Dieu pour vous les distribuer, remplis de l'esprit de Dieu pour vous le communiquer, revêtus de toute la puissance de Dieu pour vous sanctifier; tant de bons conseils, d'exhortations pathétiques et véhémentes, de salutaires exemples; enfin, tant de moyens dont le détail serait infini, et dont l'usage vous aurait immanquablement sauvé. Or, d'avoir connu et d'avoir pu, voilà pourquoi le mauvais serviteur sera jugé avec plus de sévérité, sera plus rigoureusement condamné, sera plus grièvement puni.

Encore plus digne des châtimens de Dieu, parce que la foi vous convaincra non seulement que vous pouviez vivre en Chrétien, mais que vous le deviez: car votre parole y était engagée. Vous l'aviez ainsi promis à la face des autels et sur les sacrés fonts du baptême. Vous aviez solennellement renoncé au démon et à toutes ses œuvres, renoncé au monde et à toutes ses pompes, renoncé à la chair et à tous ses désirs sensuels. On l'avait dit pour vous, et dès que vous vous trouvâtes en état de le ratifier, vous l'aviez dit vous-même. Or, ce n'est point en vain qu'on promet à Dieu; et de tous les engagemens il n'en est point de plus inviolables que ceux que l'on contracte avec un tel maître. Dès là donc que vous vous étiez soumis à la foi, vous vous étiez soumis à la loi. C'est-à-dire dès là que vous aviez été honoré du caractère de Chrétien, et que vous aviez commencé à porter le nom de Chrétien, vous étiez conséquemment et indispensablement obligé à tous les devoirs du Chrétien, vous en étiez responsable à votre foi et à Dieu même. Et en effet, pour développer encore mieux la chose et la considérer plus à fond, de toutes les contradictions, n'est-ce pas une des plus grossières, de ne pas agir comme l'on croit, ou de ne pas croire comme l'on agit? Et de toutes les infidélités, n'est-ce pas une des plus criminelles et des plus monstrueuses, d'avoir renoncé en présence de Dieu à l'Enfer et à toutes les œuvres de ténèbres, qui sont autant de péchés proscrits par la loi, et de les commettre impunément, volontairement, habituellement? d'avoir renoncé aux vaines pompes du monde, et d'en être adorateur; de les désirer uniquement, d'y aspirer incessamment, de les rechercher sans relâche, et de ne travailler que pour cela, et qu'en vue de cela? d'avoir renoncé à la chair, de n'écouter que ses passions et de suivre aveuglément toutes ses cupidités?

Voilà néanmoins de quoi la foi vous convaincra, et c'est le dernier témoignage qu'elle rendra contre vous: je veux dire que, pouvant vivre en Chrétien, vous n'avez vécu rien moins qu'en Chré-

tien. Car c'est alors que, développant tous ses principes et toutes ses maximes, elle les comparera avec votre vie, ou que, développant toute votre vie, elle la comparera avec ses maximes et ses principes. Or, quelle opposition entre l'une et l'autre! Une foi qui n'enseigne à l'homme que les mépris des biens terrestres et périssables, et une vie tout employée à les acquérir, à les conserver, à les accumuler par tous les moyens justes ou injustes qu'inspire une avarice insatiable. Une foi qui n'apprend à l'homme qu'à s'humilier, qu'à s'abaisser, qu'à fuir les honneurs mondains et les fausses grandeurs du siècle; et une vie tout occupée de soins, de projets, d'intrigues, souvent très criminelles, pour l'avancement d'une fortune humaine. Une foi qui ne prêche à l'homme que mortification, que pénitence, que détachement de soi-même; et une vie passée dans les jeux, dans les spectacles, dans les assemblées et les parties de plaisir, dans les plus honteuses voluptés. Une foi de pratique et d'action, et une vie dénuée de toutes les œuvres chrétiennes. Est-ce donc ainsi qu'on est Chrétien ou qu'on vit en Chrétien? est-ce en ne faisant rien de ce que la foi ordonne, et en faisant tout ce qu'elle défend? Tels sont les reproches que vous devez attendre de votre foi; et à des reproches si bien fondés et sans nulle excuse, que doit-il succéder autre chose qu'un jugement sans miséricorde?

Concluons, mes chers auditeurs, par cette pensée avec laquelle je vous renvoie, et que vous ne pouvez trop méditer. Il faut, ou que ma foi me sauve, ou que ma foi me condamne. Entre ces deux extrémités, point de milieu. Si ma foi n'est pas le principe de ma justification, elle sera immanquablement le sujet de ma réprobation. Il ne tient qu'à moi qu'elle ne soit pour moi un moyen de salut, parce qu'il ne tient qu'à moi d'en faire un usage tel que je dois, et tel que Dieu le demande. Mais si, par ma faute, ce n'est pas un moyen de salut pour moi, ou que je me rende ce moyen de salut inutile par l'abus que j'en ferai, il ne dépend plus alors de moi que ce ne soit pas contre moi un moyen de damnation, parce que c'est un talent que Dieu m'a mis dans les mains pour lui en rendre compte, et pour en retirer tout le fruit qu'il en attendait. Ce serait donc bien me tromper moi-même, de regarder la foi que j'ai reçue comme une de ces choses indifférentes qui ne peuvent nuire lorsqu'elles ne servent pas. Si ma foi ne me fait pas le plus grand de tous les biens, elle me fera le plus grand de tous les maux. C'est à moi de prendre mon parti entre l'un et l'autre, mais je n'ai que l'un ou l'autre à choisir. Que dis-je, et y a-t-il là-dessus à dé-

libérer? y a-t-il à hésiter un moment, dès qu'il est question de se garantir d'une éternité malheureuse, et de se procurer une souveraine félicité? (BOURDALOUE.)

Bonheur de celui qui vit dans la foi.

Ce que je vous souhaite, c'est que vous marchiez dans la voie de pure foi, pour éviter toute illusion. Prenez garde que la plupart des ames qui s'imaginent marcher par cette voie n'y marchent point: on tient infiniment plus qu'il ne paraît aux expériences intérieures qu'on fait. Si on est en garde contre soi-même, on tend toujours insensiblement à chercher un appui et une certitude intérieure dans ses goûts, dans ses sentimens les plus vifs et dans toutes les choses qui ont saisi l'imagination. On regarde son propre goût comme un attrait de grace, ses propres vues comme des lumières surnaturelles, et ses propres désirs comme des volontés de Dieu; on s'imagine que tout ce qu'on éprouve en soi est passif et imprimé de Dieu: par là on se fait insensiblement en soi-même une direction intérieure fondée sur l'inspiration immédiate. Il n'y a plus ni autorité ni loi extérieure qui arrête et qui puisse contre-balancer cette inspiration. Voilà le danger du fanatisme pour les ames qui se croient désappropriées et transformées sans l'être: si elles l'étaient, leur véritable désappropriation les éloignerait infiniment de cette illusion par laquelle elles s'approprient leur lumière, et s'en font un appui pour être indépendantes. Oh! que les profondes ténèbres de la pure foi sont bien différentes de cette fausse voie! On ne voit rien de particulier; l'on ne cherche à rien voir; on se contente de croire comme les plus petits d'entre le peuple; on ne sait qu'obéir, que se laisser contredire et corriger, que se défier de soi, que sentir sans cesse son impuissance totale; on n'a aucun besoin de chercher curieusement dans l'avenir pour se consoler du présent, ni de se flatter de prédictions quand on a le cœur pleinement content de la seule volonté de Dieu en chaque moment de la vie; on n'a besoin de chercher aucun soutien dans ces vues de l'avenir; on mérite d'y être trompé dès qu'on les cherche par une ingratitude secrète, dans l'état présent où la seule volonté de Dieu ne suffit pas à un cœur malade. Mais cette vue de foi si nue est le plus long et le plus grand de tous les martyres: il faut s'y laisser dépouiller de tout ce qui console et qui soulage la nature. Il est facile de parler affectueusement de cet état; mais il est terrible de le porter jusqu'à la mort. En cet état, si on faisait des miracles, on les ferait sans

s'y arrêter; on les ferait par pure fidélité, comme on pratique les vertus les plus journalières, comptant pour rien ce qu'on a fait, et passant outre pour continuer à être fidèle. En cet état, l'homme reçoit ses bonnes pensées comme d'emprunt, de même qu'un pauvre se couvrirait d'un manteau prêté charitablement. Cet homme n'est pourtant ni inconstant ni irrésolu; mais sa fermeté ne vient d'aucune confiance en sa propre lumière: au contraire, c'est par défiance de sa propre lumière et par simple docilité qu'il est tranquille dans la main de Dieu. Sa voie est toute fondée sur la désappropriation de ses propres vues, qui seraient toujours incertaines. Ainsi ce n'est point par une décision fondée sur les forces de son esprit qu'il se détermine avec tant de paix et de constance, mais par simple fidélité à la lumière du moment présent et par le retranchement de toutes les recherches inquiètes de l'amour-propre. En cet état, loin de se passer de l'autorité de l'Eglise, on sent de plus en plus le besoin d'être porté sans cesse entre ses bras comme un petit enfant; on n'est jamais surpris de voir qu'on s'est trompé; on le confesse de bon cœur; on quitte sans peine une pensée qu'on avait sans appropriation. On jette sans regret une feuille d'arbre qu'on a cueillie sans y être attaché; mais on ne jetterait pas de même un diamant faux qu'on aurait acheté comme étant d'un grand prix. Quand on a besoin de juger, on tâche de le faire avec conseil, et sur toutes les lumières tant naturelles que surnaturelles qu'on a alors. Quand on fait devant Dieu le moins de mal qu'on a pu, on est encore tout prêt à se laisser montrer par autrui qu'on s'est trompé et qu'on a manqué à toutes les règles. Si on est dans cette docilité pour toutes les choses communes de la vie, à l'égard de toute personne qui nous reprend, à combien plus forte raison doit-on être, par cette désappropriation intérieure, dans une docilité sans réserve et dans une soumission absolue d'esprit à l'égard de cette Eglise visible, qui aura, par les promesses, l'autorité de Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles! Tels sont les petits enfans, les enfans bien-aimés : l'onction leur enseigne tout, parce qu'elle leur enseigne au dessus de tout à sentir leur ignorance et leur impuissance; à écouter l'Eglise, et à ne se point écouter eux-mêmes; à croire ce qu'elle enseigne et non ce qu'ils ont pensé. Cette profonde leçon, que l'onction intérieure leur donne, comprend toutes les autres. Dieu « cache ses vérités aux « sages et aux prudens[1], » c'est-à-dire, à ces docteurs superbes

[1] Luc., x, 21.

qui veulent juger l'Eglise, au lieu de se laisser juger par elle. En même temps « il révèle aux petits [1] » ses miséricordes, parce qu'il se complaît dans leur petitesse. Ils sont « bienheureux, parce qu'ils « sont pauvres d'esprit [2], » et qu'ils se sont désappropriés de leur propre volonté, comme un homme doit se désapproprier quand il se donne à Dieu dans un désert. (FÉNELON, *Lettres sur l'Église.*)

Péroraison.

Mais il serait donc plus à souhaiter de n'avoir jamais eu la foi? Oui, mes frères, il serait plus avantageux de ne l'avoir jamais eue que de l'avoir profanée par une vie criminelle. Mais cela même ne sera plus en votre pouvoir; car, malgré vous, il sera éternellement vrai que vous aurez été Chrétiens, et il faudra éternellement porter la peine de ne l'avoir été que de nom et dans la spéculation, sans l'être de mœurs et dans l'action. Pour prévenir ce reproche et l'affreux châtiment dont nous sommes menacés, quelle résolution avons-nous à prendre? point d'autre que de conserver la foi et de vivre selon la foi. Cette foi nous dit des choses qui répugnent à nos sens, mais il s'y faut soumettre. Elle nous dit que le monde est notre plus dangereux ennemi; fuyons-le. Elle nous dit de nous haïr nous-mêmes et de nous renoncer nous-mêmes; travaillons à acquérir ce saint renoncement, et pratiquons-le autant qu'il est nécessaire. Elle nous dit de mortifier la chair par l'esprit et d'en réprimer les désirs; combattons-les généreusement et constamment. Elle nous dit d'être humbles jusque dans la grandeur, d'être pauvre jusque dans l'abondance, d'être pénitens jusqu'au milieu des aises et des commodités; entreprenons tout cela et venons à bout de tout cela. Nous aurons, dans les secours de la grace et dans les motifs de notre foi, de quoi nous animer, de quoi nous fortifier, de quoi nous rendre tout facile. Demandons-les avec confiance ces secours, et Dieu ne nous les refusera pas. Ayons-les continuellement devant les yeux ces motifs, et ils nous soutiendront. Alors nous mériterons d'entendre un jour de la bouche de Jésus-Christ ce qu'il dit au centenier de notre Evangile : *Sicut credidisti, fiat tibi :* Qu'il vous soit fait comme vous avez cru. Vous avez fait valoir le talent que je vous avais confié, vous avez rendu votre foi

[1] Luc., x, 21. — [2] Matth., v, 3.

fertile en bonnes œuvres et agissante; venez en recevoir la récompense. Vous avez marché par le chemin qu'elle vous traçait, vous l'avez suivi et vous y avez persévéré; venez prendre possession de mon royaume céleste, qui est le terme où elle vous appelait et où vous jouirez d'une félicité éternelle. (Bourdaloue.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA FOI PRATIQUE.

EXORDE.

Parate viam Domini ; rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur; faites-lui des sentiers droits. (*Luc.*, ch. 3.)

Cette préparation de cœur, et cette droiture de démarche que le Sauveur exige des fidèles pour disposition à ses approches, consistent, selon saint Ambroise, à régler sa vie sur sa créance, et à réformer ses mœurs sur sa foi. Car c'est une erreur, dit ce Père, presque aussi ancienne que la religion, de réduire tout le mérite nécessaire au salut, au seul mérite de la foi; et l'exercice de la foi à une simple soumission de sentimens, sans une entière conformité de conduite : comme si c'était assez de croire pour se sauver, et d'être intérieurement soumis pour être véritablement fidèle.

Si cette erreur est trop grossière pour trouver aujourd'hui parmi nous des docteurs et des apologistes, le siècle où nous sommes est assez corrompu pour lui fournir encore des sectateurs et des disciples. Quoi, de plus en vogue en effet, de nos jours que ce nombreux parti de prétendus Chrétiens, qui se contentent tout au plus d'une surface et d'une montre de religion dont ils respectent, si vous le voulez, les dehors et les cérémonies, mais dont ils n'ont ni l'intérieur ni l'esprit, et qu'ils démentent à toute heure par leur conduite; qui, dans le sein du Christianisme et de l'Eglise, ne se comportent pas même en philosophes et en sages ; qui se persuadent enfin que, pour être Chrétien, il suffit d'avoir reçu le baptême et de croire l'Evangile, sans en suivre les enseignemens, et sans en remplir les devoirs par une foi pratique ?

C'est cette prodigieuse multitude de faux Chrétiens et de mauvais Catholiques que j'attaque dans ce discours, et que j'attaque par leur fort même. Car ils se font fort de la foi : et je vais leur montrer qu'ils ont sujet de craindre de n'avoir pas la foi qu'ils professent.

Ils s'assurent sur la foi : et je vais leur prouver que toute l'assurance qu'ils peuvent avoir, c'est que ce qu'ils ont de foi ne sert qu'à les rendre encore plus coupables devant Dieu.

Juste crainte, et funeste assurance : voilà donc le partage de la plupart des Chrétiens d'aujourd'hui. Juste crainte qu'ils n'aient perdu la foi dont ils se flattent : ce sera mon premier point.

Funeste assurance que le peu de foi qui leur reste ne fera que leur attirer un jugement plus rigoureux, et une condamnation plus sévère : ce sera le sujet du second point.

N'entreprenons point de parler de la foi, sans l'assistance spéciale de cette heureuse Vierge que sa foi vive a rendue mère, et mère de Dieu. *Ave.* (Le P. SEGAUD, *Sur la Foi pratique.*)

Quand on vit mal, la créance est ordinairement conforme à la conduite.

C'est la pensée de saint Chrysostôme, qui ne fait point difficulté de placer les mauvais Chrétiens auprès des hérétiques : *Hæreticorum affines dico, qui quasi non crederent sic vivunt.* Et la raison qu'en apporte saint Grégoire a de quoi faire trembler tout chrétien dont les mœurs ne répondent point à la foi qu'il professe. C'est, dit ce Père, qu'il n'arrive que trop souvent, soit par un malheureux penchant de la nature corrompue, soit par un redoutable effet des jugemens de Dieu, que de mauvaises mœurs produisent de mauvais sentimens ; que, pour étouffer ses remords, on achète la paix aux dépens de sa foi, et que l'égarement de l'esprit suit de près le dérèglement du cœur. *Divino sæpe judicio contingit, ut per hoc, quod quis nequiter vivit, perdat quod salubriter credit.*

Ce sentiment commun parmi les Pères n'est point une de ces décisions sévères échappées à l'ardeur de leur zèle. Celle-ci est fondée sur la doctrine de saint Paul, qui nous avertit en général que la conscience et la foi courent les mêmes dangers, brisent contre les mêmes écueils, et sont souvent ensevelies dans un même naufrage : *Bonam conscientiam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt ;* qui nous fait entendre en particulier qu'une personne chrétienne, telle qu'on n'en voit que trop à la honte du Christianisme, qui passe ses jours dans la recherche des plaisirs, dans l'oubli de ses devoirs, dans le mépris des vertus propres de son état, toute vivante qu'elle paraît aux yeux des hommes, est morte devant Dieu : *Vivens mortua est :* qu'elle est pire qu'une infidèle : *et est infideli deterior.* C'est sur ce principe que le grand Apôtre exhorte tous les fidèles à s'examiner, à s'é-

prouver, à s'assurer eux-mêmes, s'ils ont véritablement de la foi, ou si la foi qu'ils ont est une foi véritable: *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* Il est donc à craindre, selon saint Paul, qu'on ne s'abuse sur ce sujet; l'avis est des plus sérieux et des plus intéressans. Il s'agit de la base de tout le Christianisme, du fondement de toutes nos espérances, de l'unique ressource de salut qui vous reste, pécheurs, dans le malheureux état où vous êtes; de la foi, en un mot, que vous vous flattez d'avoir encore, et que peut-être, hélas! vous n'avez plus. Au reste, je ne prétends point décider, je ne veux rien prononcer: je me contente, avec saint Paul, de vous faire ici juges de votre propre foi. *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* Pour entrer dans cet examen important, rappelez-vous, je vous prie, ce que vous apprennent les premiers élémens de votre foi: que le vrai fidèle est celui qui croit toutes les vérités de Dieu révélées à son Église, qui fait profession de les soutenir, s'il le faut, aux dépens de son sang et de sa vie, et qui les croit uniquement par déférence à l'autorité divine. En sorte qu'il y a trois choses à considérer dans tout fidèle: l'objet et la matière de sa foi; ce sont toutes les vérités révélées; l'habitude et l'acte de sa foi; c'est cette disposition à donner pour elle son sang et sa vie: le principe et le motif de sa foi; c'est l'infaillible autorité de Dieu. La véritable foi, la foi catholique, cette foi qui nous distingue des infidèles et des hérétiques, est d'abord universelle et indivisible dans son objet; en second lieu ferme et inébranlable dans ses actes, surnaturelle enfin et divine dans son principe.

Otez une de ces conditions: c'en est fait, ce n'est plus cette foi chrétienne, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, dit saint Paul: *Sine fide impossible est placere Deo*, et que le même Apôtre en deux mots a si bien définie une captivité méritoire qui soumet notre esprit tout entier sous son autorité: *In captivitatem redigens omnem intellectum;* parce que, dit saint Ambroise, elle nous ôte trois funestes libertés que nous prétendons naturellement avoir et retenir en matière de créance: de ne croire que ce que nous voulons, que comme nous le voulons, et parce que nous le voulons croire.

Or, je dis qu'il est bien à craindre que la plupart de ceux qui parmi vous mènent une vie si opposée à la loi divine qu'ils professent ne soient du nombre de ces infidèles, qui ne croient que ce qui leur plaît, que comme il leur plaît, et que parce qu'il leur plaît; et que par conséquent ils n'aient point une foi véritable. Encore une fois je ne décide point, je ne prononce rien, je ne fais

que proposer les raisons qu'il y a de douter ; c'est à vous de juger si je suis bien fondé dans mes doutes ; ou plutôt si vous êtes bien fondés dans votre foi : *Vosmeptipsos tentate si estis in fide....*

Car, sans vouloir rien décider ici que sur votre témoignage, je vous demande à quel homme de bon sens persuadera-t-on jamais que ces personnes mondaines que vous connaissez chrétiennes par leur baptême, mais païennes par leurs mœurs; curieuses de toute autre science que de celle du salut, occupées de tout autre soin que de celui de servir Dieu, jalouses de toute autre gloire que de celle de plaire à leur Sauveur, et pour qui c'est une simplicité de lui obéir, une faiblesse de le craindre, un déshonneur même de l'imiter et de le suivre; à quel homme raisonnable persuadera-t-on jamais que ces sortes de personnes croient d'esprit et de cœur, sans restriction et sans doute, les sévères maximes de l'Evangile?

Que ces esclaves, par exemple, de la terre, qui bornent tous leurs empressemens à amasser des richesses, souvent aux dépens de la justice, sont bien persuadés de ces premiers élémens de la foi : heureux les pauvres, et malheureux les riches : *Beati pauperes, væ vobis divitibus!* Que ces idolâtres de la fortune, qui ne cherchent qu'à profiter de la chute des autres, et à s'élever sur leurs ruines, n'importe par quelles intrigues, sont bien convaincus de cet oracle divin : la miséricorde de Dieu est pour les petits, et la sévérité pour les grands : *Exiguo conceditur misericordia; potentes potenter tormenta patientur.* Que ces heureux du temps qui coulent leurs jours dans l'oisiveté, dans la mollesse, dans les jeux et les divertissemens, sans autre inquiétude que celle de leurs plaisirs, sont bien pénétrés de cet arrêt décisif; autant de sensualité et de délicatesse, autant de supplices et de tourmens : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* Que ces enfans du siècle, dont les occupations épuisent tout le loisir, qui laissent à ce qu'ils appellent peuple le soin de remplir les devoirs de la religion, qui ne se donnent pas le temps de penser à leur salut, ou qui n'y pensent que pour renvoyer cette affaire capitale à un temps plus incertain, et où l'on est incapable de tout, ont bien gravé dans leur esprit cette grande leçon du Christianisme : Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son ame? *Quid prodest?* Que ces partisans du monde qui ont pour lui de si forts attachemens, qui sont si prévenus en sa faveur, qui applaudissent en toute occasion à ses maximes, qui se font honneur de suivre en tout ses usages, tiennent comme un article de foi cet anathème évangélique : Malheur au monde trompeur et à ses piéges sédui-

sans : *Væ mundo a scandalis.* Encore une fois, à quel homme sensé persuadera-t-on jamais de si étranges paradoxes ? Eh ! mes frères ! si Dieu, par impossible, changeant tout à coup le plan de la religion, et la morale de l'Evangile, s'il venait à canoniser ce qu'il anathématise, les richesses, les grandeurs, les plaisirs, le monde et ses amusemens; et anathématiser ce qu'il canonise, le désintéressement, l'humilité, la patience, la retraite : croyez-vous de bonne foi que le grand nombre de ces Chrétiens relâchés que j'attaque eût besoin de changer de créance et de conviction ? Je ne parle ici, comme vous le voyez, ni des faibles idées que quelques uns se font exprès de certains péchés griefs pour les commettre sans remords, ni des systèmes outrés de miséricorde que d'autres se forment à leur gré pour s'entretenir de leurs déréglemens. Ce sont là des hérésies visibles et de palpables erreurs, qui combattent directement la foi que nous avons soin de leur reprocher quand l'occasion s'en présente. Je ne parle ici que des premières vérités de la religion, qu'ils font tous profession de croire, mais qu'il est à craindre qu'ils ne croient pas tous.....

Aussi, lorsque les anciens infidèles objectaient aux premiers Apôtres la disproportion qui se trouvait dès lors entre la créance et les mœurs de plusieurs Chrétiens, que répondaient-ils, je vous prie ? qu'ils doutaient fort que ces Chrétiens de nom eussent véritablement la foi. Ils étaient parmi nous, disait saint Jean, mais ils n'étaient pas des nôtres : car tout ce qui s'appelle Chrétien n'est pas pour cela Chrétien : *Ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis, quoniam non sunt omnes ex nobis.*

Ne pourraient-il pas nous faire encore aujourd'hui la même objection ? S'ils nous demandaient, par exemple, d'où vient que dans le Christianisme, où l'on reconnaît non pas comme eux des dieux corrompus, mais un Dieu infiniment saint, on voit cependant régner les mêmes vices que dans le paganisme, où en étant vicieux on ne fait après tout que se conformer à ce que l'on croit et imiter ce que l'on adore ? pourquoi, dans le Christianisme où l'on croit un œil invisible, toujours ouvert pour observer; une oreille inévitable, toujours attentive pour écouter; une main incorruptible, toujours armée pour punir le mal, on fait, on dit, on pense mille choses en secret dont on ne voudrait pas avoir qui que ce fût pour témoin ? comment, dans le Christianisme où l'on tient réellement présent sur les autels son Créateur, son Sauveur et son Juge, les temples sont souvent sans adorateurs, les adorateurs sans respect, et presque toujours sans piété et sans ferveur ? A tous ces dou-

tes et à mille autre pareils, aussi bien fondés, que pourriez-vous répondre vous-mêmes? Diriez-vous qu'il ne faut pas juger de la créance par les œuvres; que la spéculation et la pratique sont deux choses bien différentes; que, parmi les païens mêmes, ceux qui pensaient le mieux ne faisaient pas souvent mieux que les autres. Témoin un Sénèque, qui, sur le mépris des richesses, écrivait en Chrétien, et ne vivait pas même en philosophe. Je veux, mes frères, que cela soit vrai des leçons sèches de la philosophie païenne : ceux qui les donnaient sans les suivre pouvaient bien ne les pas croire : il n'en est pas de même des vérités merveilleuses de la religion chrétienne, dont le propre a toujours été d'échauffer les cœurs en éclairant les esprits; en sorte que la grace qui les fait croire aide aussi à les pratiquer.

Quels changemens ces divines vérités n'ont-elles pas opérés dès les commencemens de l'Eglise naissante? quelques années de Christianisme, dit un saint Père, firent changer de face à l'univers, mirent au monde un monde tout nouveau, métamorphosèrent des hommes en Anges, et transformèrent des monstres d'iniquité et des suppôts de Satan en autant de modèles de vertu et de ressemblances du Sauveur! quel amour de préférence pour Dieu dans ces hommes autrefois adorateurs du démon et du monde! quel généreux dépouillement de tout pour embrasser la pauvreté du Sauveur! quelle étendue de charité pour le prochain dans ces hommes auparavant amateurs d'eux seuls! quelle cordialité pour leurs persécuteurs mêmes qu'ils traitaient en amis, et pour qui ils s'intéressaient comme pour leurs frères à l'exemple du Sauveur! quelle austérité de vie dans ces anciens idolâtres de leurs corps! quelle force, quel courage dans la violence qu'ils leur faisaient souffrir comme aux ennemis nés de leurs ames, et dans la croix qu'ils leur faisaient porter comme aux membres adoptés du Sauveur! enfin quelle conformité de créance et de conduite dans ces premiers fidèles, puisqu'un de leurs apologistes, parlant aux tyrans qui voulaient brûler l'Evangile pour abolir le Christianisme, ne faisaient pas difficulté de dire que leur dessein était inutile; parce que les enfans du Christianisme naissant étaient autant d'Evangiles vivans. En pourrait-on bien dire autant de la plupart des Chrétiens du siècle? La défense de l'apologiste serait-elle encore aussi sûre, et l'entreprise du tyran aussi difficile? Hélas, mes frères, vous le savez, l'Evangile aujourd'hui parmi vous ne se trouve presque plus que dans es livres, et ne se lit guère dans les mœurs.

Et vous voulez après cela, Chrétiens indignes de votre nom et de votre origine, que je croie fermement que vous avez la même foi qui, dans vos pères, a produit tant de prodiges? Quoi! cette foi aura pu porter un grand nombre de riches à se dépouiller des biens dont ils étaient les légitimes possesseurs, à vendre leurs héritages, à en déposer le prix aux pieds des Apôtres, et elle ne pourra vous engager à vous dessaisir des biens illicites dont vous êtes les ravisseurs injustes, ou du moins les injustes détenteurs; à payer vos domestiques, à satisfaire vos créanciers, à acquitter ces dettes que vous laissez vieillir par de frauduleuses remises, pour étaler avec plus de pompe, après votre mort, des monumens authentiques de vos artificieux larcins! Cette foi aura eu la force, dans une infinité de héros chrétiens, de tirer des plus grands maux les plus grands avantages; l'or de la charité, du feu de la tribulation; le germe de la fécondité, du sein de la destruction; l'accroissement de ses forces, du dépérissement de ses membres; la conquête de ses ennemis, du meurtre de ses enfans; le salut de ses cruels persécuteurs, du sang de ses saints persécutés : et elle n'aura pas le pouvoir de corriger vos emportemens domestiques, de modérer vos ressentimens personnels, d'étouffer vos haines criminelles, d'en arrêter les sombres projets, d'en réprimer les indignes éclats; d'empêcher ces coups de langue meurtrière qui donnent tout à la fois la mort aux présens par la part qu'y prend leur complaisance, et aux absens par le tort qu'en souffre leur honneur! Cette foi aura été assez puissante pour vaincre dans ses premiers élèves toutes les oppositions de la chair à une pureté sans tache, qui défend tout commerce avec les sens, et qui interdit jusqu'à la pensée du mal; qui demande une vigilance continuelle, et une mortification sans relâche; qui embrasse la pénitence et comme la réparation du péché, et comme la sauve-garde de l'innocence; et elle sera trop faible en vous pour finir ces amitiés trop tendres; pour retrancher ces conversations séduisantes; pour faire cesser ces tête-à-tête si funestes à la pudeur; pour rompre ce commerce scandaleux déguisé sous tant de beaux noms, et paré de tant de spécieux prétextes; pour vous retirer enfin de toute occasion du péché, quelque douceur que vous y trouviez, et quelque intérêt qui vous y attache. (Le Même.)

La foi inutile sans les œuvres.

Ecoutez Jésus, écoutez ses commandemens. Je vous ai dit : Ecoutez, et croyez tout ce qu'il enseigne; je vous parle mainte-

nant d'une autre manière, et je vous dis: Ecoutez, et faites. Si vous avez créance à sa doctrine, venez à l'épreuve des œuvres, « et « montrez votre foi par vos actions [1]. » Et certainement, Chrétiens, si nous en croyons sa parole, de quelque science que soit éclairé celui qui ne garde point ses préceptes, il ne doit pas se vanter de la connaître. Le disciple bien-aimé le dit nettement en sa première Epître : « Celui qui assure qu'il le connaît, et ne garde pas ses « commandemens, c'est un menteur, et la vérité n'est point en « lui [2]. » Non, il ne connaît pas Jésus-Christ, parce qu'il ne le connaît pas comme il le veut être ; il le connaît comme un curieux qui se divertit de sa doctrine et ne songe pas à la pratique, ou qui en fait un sujet de spéculations agréables. Chrétiens, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ veut être connu ; au contraire, il nous assure qu'il ne connaît pas ceux qui le connaissent de la sorte. Il veut des ouvriers fidèles, et non pas des contemplateurs oisifs ; et ce n'est rien de la foi, si elle ne fructifie en bonnes œuvres. Mais afin de nous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Ecritures comme un édifice spirituel, les mêmes Ecritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. C'est pourquoi saint Paul nous enseigne que « nous « sommes fondés en la foi [3]. » Or, vous savez que le fondement a deux qualités principales : il est en premier lieu le commencement, et secondement il est le soutien de l'édifice qui se prépare. Donc, pour bien connaître la foi, nous devons juger en premier lieu qu'elle n'est qu'un commencement, et secondement qu'elle n'est destinée que pour être le soutien de quelque chose. L'une et l'autre de ces qualités exigent nécessairement la suite des œuvres, parce que, en qualité de commencement, elle nous oblige à continuer, et, en qualité de soutien, elle nous invite à bâtir dessus ; et l'un et l'autre se font pour les œuvres.

Mais découvrons dans un plus grand jour ces deux importantes raisons. Je conclus la première en peu de paroles, et la seconde, qui sera plus de notre sujet, aura une plus grande étendue. Croire, disons-nous, c'est commencer, et il est aisé de l'entendre ; car tout le dessein du Christianisme n'étant que de soumettre notre esprit à Dieu, la foi, dit saint Augustin, commence cette œuvre : *Fides est prima quæ subjugat animam Deo.* « La foi est la première qui « soumet l'ame à Dieu. » Et le concile de Trente a défini que « la « foi est le commencement du salut de l'homme : » *Fides est hu-*

[1] Jac., II, 18. — [2] I Joan., II, 14. — [3] Col., I, 23.

manæ salutis initium. La foi est donc un commencement; c'est la première de ses qualités. Et plût à Dieu que tous les Chrétiens l'eussent bien compris! Car par là ils pourraient connaître que de s'en tenir à la foi, sans s'avancer dans les bonnes œuvres, c'est s'arrêter dès le premier pas, c'est abandonner tout l'ouvrage dès le commencement de l'entreprise, et s'attirer justement ce reproche de l'Evangile : *Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare*[1] : « voilà ce fou, cet insensé qui avait commencé un beau « bâtiment, et qui ne l'a pas achevé. » Il a fait grand amas de matériaux, il a posé les fondemens d'un grand et superbe édifice, et, le fondement étant mis, tout d'un coup il quitte l'ouvrage. O le fou! ô l'extravagant! *Hic homo cœpit ædificare.*

Mais éveillez-vous, Chrétien! c'est vous qui êtes cet homme insensé : vous avez commencé un grand bâtiment; vous avez déjà établi la foi, qui en est le fondement immuable. Pour poser ce fondement de la foi, quels efforts il a fallu faire! La place destinée pour le bâtiment était plus mouvante que le sable: Chrétien, c'est l'esprit humain toujours chancelant dans ses pensées, il a fallu l'affermir. Que de miracles, que de prophéties, que d'écritures, que d'enseignemens ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avait d'un côté des précipices, précipices terribles et dangereux de l'erreur et de l'ignorance; il a fallu les combler; et de l'autre, « des hauteurs superbes, qui s'élevaient, dit le saint Apôtre, contre la « science de Dieu[2]; » il a fallu les abattre et les aplanir. Parlons en termes plus intelligibles: il a fallu s'aveugler soi-même, démentir et désavouer tous ses sens, renoncer à son jugement, se soumettre et se captiver dans la partie la plus libre, qui est la raison. Enfin, que n'a-t-il pas fallu entreprendre pour poser ce fondement de la foi? Et, après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on laisse l'entreprise imparfaite, et l'on met de beaux fondemens sur lesquels on ne bâtit rien! Peut-on voir une pareille folie? Et ne vois-tu pas, insensé, que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie, et que ces murailles à demi élevées, qui se ruinent, parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre ta folle et téméraire conduite? Mais cela paraîtra bien mieux, si, après avoir regardé la foi comme le commencement de l'édifice, nous considérons maintenant qu'elle n'est pas établie pour demeurer seule, mais pour servir de soutien à quelque autre chose. Car s'il est

[1] Luc., XIV, 30. — [2] II Cor., X, 5.

ainsi, Chrétiens, qu'elle ne soit pas établie pour demeurer seule, mais pour servir d'appui à quelque autre chose, je vous laisse à juger en vos consciences quelle injure vous faites au divin Sauveur, si, ayant mis en vos ames un fondement si inébranlable, vous craignez encore de bâtir dessus: n'est-ce pas lui dire manifestement que vous vous défiez du soutien qu'il vous présente, et que vous n'osez vous appuyer sur sa parole? c'est-à-dire que sa foi vous paraît douteuse, sa doctrine mal soutenue, ses maximes peu assurées. (Bossuet, *Sermon sur la soumission due à la parole de Jésus-Chrit.*)

L'indifférence-pratique est coupable en elle-même.

J'appelle *indifférence pratique* ce système qui réduit le Christianisme à la simple croyance: comme si l'on était Chrétien ainsi que l'on est philosophe, par de stériles spéculations, qui n'imposent aucun sacrifice aux passions, et qui ne sauraient produire aucune vertu! Observons d'abord que toute religion impose nécessairement de grands devoirs, par cela seul qu'elle règle les rapports de l'homme avec Dieu, notre premier principe et notre fin dernière. Elle doit lui dévouer la raison, le cœur, les sens même; en un mot, l'homme tout entier: donc retrancher de la religion les pratiques et les devoirs, ce serait la détruire dans ce qui la constitue essentiellement; en réprouvant l'impiété, ce serait en adopter les principes dans toute la conduite de la vie.

De là cette conséquence qu'il suffira de vous développer, pour vous faire comprendre le crime et l'illusion de cet état: *L'indifférence pratique n'est que l'impiété pratique.*

Considérez en effet l'impiété, non plus dans le vague de ses systèmes, mais réduite en action, et appliquée à la conduite de la vie: quels seront ses effets? D'abord elle éloigne les hommes des devoirs consacrés pour le culte extérieur qui est comme le *corps de la religion.* Pénétrant dans le cœur, elle anéantit les sentimens et les vertus d'où résulte le culte intérieur qui en est l'*ame.* C'est ainsi qu'effaçant l'image de la Divinité du souvenir des hommes, l'impiété leur apprend à vivre sans religion et sans Dieu. Or, l'indifférence détruit également la religion, parce qu'elle nous conduit 1° à l'abandon des devoirs extérieurs de la religion; 2° à l'oubli des sentimens et des vertus qu'elle nous prescrit.

Elle nous conduit à l'abandon des devoirs extérieurs. L'indifférent se rassure d'ordinaire sur son attachement aux principes de la foi; mais observez-le bien, mes frères, tout se lie et s'enchaîne dans cette religion divine; le Christianisme est tout prati-

que, et il n'est pas un principe qui ne nous impose un devoir: voyons comment l'homme indifférent les remplit. En vain la religion ramène les temps consacrés à la pénitence et à la prière; en vain ont reparu ces augustes solennités, toujours sanctifiées chez nos pères, par le renouvellement de la foi, l'amendement des mœurs et la ferveur de la piété; en vain l'Eglise, dont il se dit enfant soumis, appelle tous les fidèles à se réconcilier à Dieu: l'indifférent se sépare, il s'excommunie lui-même : *Segregant semetipsos.* Si l'on se montre dans le temple à certains jours, on y paraît plus distrait qu'à un spectacle profane. Si on se résigne à remplir quelques observances simples et faciles, c'est que le monde les a rangées parmi les bienséances; et ces faibles restes d'une foi qui s'éteint sont moins un hommage que l'on rend à Dieu, qu'un tribut de plus que l'on croit devoir à l'opinion....

L'indifférent ne manque jamais de nous répondre que c'est par le cœur que l'on est Chrétien ; que la religion n'existe que par les sentimens, ne se prouve que par les vertus; montrons-lui donc que, sous le rapport des sentimens et des vertus, son indifférence se confond encore avec l'impiété.

Quelquefois, je le sais, vous le verrez dévoué à ses devoirs envers les hommes, sensible pour les malheureux, fidèle à l'amitié; ajoutez à ces qualités mille autres qualités sociales: n'examinons pas ici la réalité de ses vertus; accordons pour un moment que l'estimable réunion d'une rare droiture d'esprit, d'une extrême bonté de cœur, avec une parfaite modération de caractère, ait été assez favorisée par les circonstances pour que cette vertu, sans boussole et sans guide, ait échappé à tous les écueils du monde, comme à tous les orages des passions; toujours est-il vrai que ces vertus tout humaines n'ont rien de commun avec Jésus-Christ, par qui seul nous serons sauvés. Cherchez dans leur conduite quelles sont les vertus que la foi leur inspire, ou les actions qu'elle détermine. Observez si elle est jamais le motif qui les anime, ou le frein qui les arrête? Eux-mêmes vous diront qu'ils obéissent à l'honneur, à la droiture naturelle; que, quand ils cesseraient de croire en Dieu, rien ne changerait dans leur conduite. Hélas! nous leur répondrons en gémissant que, loin d'être de vrais chrétiens, ils ne seraient pas même de vertueux païens. Interrogez ces peuples anciens, assis à l'ombre de la mort; apprenez d'eux combien l'homme a besoin de Dieu dans tous les momens de son existence; toutes leurs actions publiques et particulières, leurs délibérations, leurs entreprises, portaient le caractère de la

religion. Les autels, les sacrifices, les dieux, se trouvaient partout, dans le sénat, dans les armées, dans les places publiques, sur les limites de leurs champs, et jusqu'au sein de leurs foyers. Dans les ténèbres où ils étaient plongés, il semble que leur ame se retournât sans cesse vers la Divinité; ils n'agissaient que sous ses auspices, et n'étaient tranquilles que sous ses regards. Grand Dieu! et les Chrétiens de nos jours vous ont relégué dans vos temples! vous y restez délaissé, solitaire, sans qu'il vous soit permis d'intervenir dans la conduite de leur vie ou le réglement de leur maison! Non, non, qu'ils interrogent de bonne foi leur conscience : elle leur répondra qu'ils sont aussi éloignés des sentimens que des pratiques. Ils croient en vous, ô mon Dieu! mais ils ne savent pas vous aimer, et ils ne daignent pas vous craindre. Riches des biens dont vous les comblez, les voit-on lever les yeux vers la main qui les leur distribue? Frappés par votre justice, ils ont murmuré peut-être, mais ils ne se sont pas repentis; ils confessent votre existence, mais ils ont mis entre eux et vous un immense intervalle que leur ame appesantie ne songe pas même à franchir. Si on les presse de mettre ordre à leur conscience, et de pourvoir à leur éternité, il n'en n'est pas un qui ne vous réponde qu'il est bon fils, bon époux, bon père, et que Dieu n'en demande pas davantage. O triste et scandaleux renversement! les hommes sont tout, Dieu n'est rien! Si les hommes n'ont pas à se plaindre, Dieu n'a rien à exiger, pas même la dette sacrée de la reconnaissance et de l'amour! On ne parle parmi nous que de principes et de moralité, et, à la tête de la morale, nous avons placé l'oubli de Dieu!

Eh quoi! les peuples les plus sauvages, les hordes les plus barbares unissent leurs voix pour honorer le Père commun! Depuis qu'il existe des hommes, la terre entière n'est qu'un temple qui retentit d'un bout à l'autre des accens de la religion, des gémissemens de la prière, des hymnes de la reconnaissance, et des Chrétiens publieront hautement que l'homme a des droits sur l'homme, et que Dieu, le gardien et le vengeur de tous les droits, ne s'est réservé pour lui-même aucun hommage, aucun tribut! O vous qui reconnaissez dans le ciel un maître, un bienfaiteur, un père, auriez-vous pu penser que que ces titres sacrés ne vous imposent aucun devoir? Quoi! pourvu que vous remplissiez quelques devoirs envers les hommes, où l'orgueil a peut-être plus de part que la vertu, vous seriez déchargé de toute obligation envers Dieu! pourvu que vous disiez : *Je suis chrétien*, le ciel vous laisserait le

droit inconcevable de négliger la religion et de la décréditer par vos exemples! Vous vous flattez pourtant de trouver grace devant Dieu, parce que vous n'en êtes pas venu jusqu'à vous ranger parmi les impies. Ainsi vous vous croyez justifié par cela seul qu'il existe un état plus désespéré que le vôtre. Mais à quoi se réduit la différence? L'impie vit indépendant de la Divinité, parce qu'il a dit dans son cœur: *Il n'y a pas de Dieu.* L'indifférent croit à son existence, et vit comme si Dieu n'était pas. L'impie combat des vérités nécessaires; l'indifférent les néglige en les adorant. L'impie sera quelquefois meilleur que ses principes; l'indifférent se déprave en dépit des siens. L'un est plus insensé dans ses opinions, l'autre plus inconséquent dans sa conduite. L'impiété se termine à la haine de Dieu; l'indifférence à l'oubli, pour ne pas dire au mépris de Dieu. (L'abbé Legris-Duval, *Sur l'indifférence pratique.*)

L'indifférence pratique est funeste dans ses conséquences.

C'est un préjugé particulier à notre siècle, de croire qu'il suffit de conserver la foi pour s'acquitter envers la religion, pour vivre en paix et mourir tranquille, pour satisfaire enfin à la grande obligation de l'exemple envers la société. Non seulement votre foi ne vous justifiera pas sans les œuvres, mais elle sera votre condamnation; non seulement elle ne vous consolera pas, mais elle doit être votre tourment, et pendant la vie et à la mort; non seulement votre foi n'édifiera pas la société, mais, unie à l'indifférence, elle en deviendra le scandale: telles sont les suites malheureuses de l'indifférence pratique.

Elle sera votre condamnation. Parmi toutes les preuves que nous pourrions vous en donner, nous nous bornerons à cette opposition constante et volontaire que l'indifférence établit entre votre conscience et votre conduite, qui devient une contradiction de tous les momens et une inconséquence de toute la vie. Qu'est-ce, en effet, qu'un Chrétien qui croit sans pratiquer? C'est un homme profondément convaincu qu'un Dieu est descendu du ciel pour nous éclairer par l'Evangile, qu'il en a dicté tous les oracles, qu'il l'a consacré par ses exemples, qu'il l'a scellé de son sang; et cet Evangile, il ne le suit pas! Il croit que l'Eglise tient ici-bas la place de Jésus-Christ même, pour nous diriger et nous instruire; et cette Eglise, il ne l'écoute pas! Il sait, il croit d'une foi ferme que la mort peut le livrer à chaque instant entre les mains de la justice éternelle, et il ne s'y prépare pas! Mais de tous les mys-

tères que peut renfermer le cœur de l'homme dans l'excès de l'insensibilité, voici le plus effrayant : Vous croyez à un Enfer, et vous ne faites rien pour l'éviter ! que dis-je ? vous accumulez chaque jour vos offenses. Courbé sous le poids des iniquités, vous vous jouez en aveugle sur le bord des abîmes éternels, et vous en sondez sans effroi la profondeur ! Ah ! laissez à l'incrédule la gloire affreuse de s'endurcir contre son Dieu ! Êtes-vous entraîné loin de lui par des passions qui se seraient changées en habitudes, votre foi vous condamne ; elle vous dit que, vous exposer à mourir dans cet état, ce serait agir en insensé. Nous direz-vous que nul désordre ne vous accuse, vous prononcez vous-même votre arrêt. Quoi ! il vous serait si facile de consacrer par la foi les vertus qui vous honorent, et vous en voulez perdre le fruit pour l'éternité ! Quoi ! sans avoir à redouter ni la rigueur des sacrifices, ni l'humiliation des aveux, vous pourriez vous refuser à des démarches consolantes, que Dieu commande, d'ailleurs, avec une autorité absolue !

En vain dans cet état espérez-vous goûter les consolations de la foi pour avoir part à ses bienfaits ; ce n'est pas assez de la connaître, elle veut des ames aimantes et capables de la sentir profondément. Notre religion n'est point un système ni une opinion religieuse ; ainsi que la nomme le monde, la religion est un sentiment, le plus heureux, le plus puissant des sentimens ; elle fait le bonheur du Juste, elle embellit la prospérité ; mais au jour de l'adversité elle déploie sa vertu divine. Le Juste est grand dans le malheur, il est heureux des biens qu'il attend, heureux des vertus qu'il pratique. Dans le ravissement de l'espérance et de l'amour, il est heureux des maux qu'il souffre, et des larmes qu'ils lui font répandre. Mais vous qui, glacés par l'indifférence, vous contentez de reconnaître la vérité et vous contentez de l'adorer de loin, où puiserez-vous la consolation ? Sera-ce dans les vertus touchantes de la foi ? mais vous ne les pratiquez pas ; dans les biens ineffables qu'elle nous présente ? vous ne faites rien pour les mériter ; dans la méditation de sa céleste doctrine ? elle vous trouve toujours rebelle. Ah ! lorsque abattu par l'infirmité, abandonné par le monde, frappé peut-être de ces plaies cruelles du cœur qui ne se guérissent jamais, vous reviendrez à la religion, le seul appui de l'homme et sa dernière amie dans le malheur, elle s'attendrira sur vos douleurs, sans doute ; mais que pourra-t-elle pour votre bonheur ? Elle ouvre à vos yeux l'Evangile ; partout vous y lisez votre arrêt ; partout c'est un Dieu qui punit le servi-

teur inutile, qui condamne l'arbre stérile, qui se plaît à surprendre le pécheur ; un Dieu qui ne récompense que l'amour, et ne fait grace qu'au repentir. (Le Même.)

L'indifférence-pratique est le scandale de la société.

Ne nous dites pas que vous respectez la religion, que vous la recommandez dans vos familles; un mot suffit pour vous répondre : vos principes sont pour vous seul, vos exemples sont pour les autres; plus même vous leur aurez inspiré de confiance par l'élévation de vos sentimens, plus ils seront portés à juger que les pratiques religieuses sont médiocrement utiles, puisque enfin vous les négligez, et, vous voyant sur tout le reste justes, modérés, fidèles à tous vos devoirs, comment ne penseront-ils pas que la religion n'en est pas un, puisque vous réservez pour elle l'indifférence et l'abandon? Alors, si leurs principes se dépravent, si, négligeant à leur tour le service de Dieu, ils passent rapidement de l'indifférence à l'irréligion, de l'irréligion à l'immoralité profonde; si, jusqu'au sein de vos familles, vous voyez s'établir la licence et le scandale, quels regrets vous vous serez préparés! O combien de parens verseront des larmes amères, en voyant mettre en principe par leurs enfans ce qu'ils auront eux-mêmes établi dans la pratique! Malheureux! pour n'avoir pas compris que la religion conserve en vain ses temples et ses autels, si on lui ravit les vertus qui répondent de son existence, et qu'après une génération indifférente il ne peut naître qu'une génération incrédule. Le monde a vu plus d'une fois des peuples égarés par le fanatisme religieux quitter la religion de leurs pères, pour passer à des cultes étrangers et à des religions nouvelles; mais à la suite de l'indifférence vient le mépris de toute religion, la nuit profonde de la barbarie; et pour réunir en un seul mot toutes les erreurs, tous les fléaux, tous les forfaits, si nous cessions d'être Chrétiens, il ne nous reste que l'athéisme, athéisme populaire, universel, sans ressource et sans espérance. Repoussée par la persécution, la religion rentre souvent dans les empires, et s'y établit avec gloire; chez un peuple indifférent, elle languit, elle s'éteint comme la dernière étincelle d'un flambeau qui finit, pour ne se rallumer jamais. (Le même.)

La foi des prétendus chrétiens de nos jours ne sert qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Que diriez-vous d'un criminel qui sous les yeux de son juge,

prêt à prononcer son arrêt, lui ferait mille outrages ? Que penseriez vous d'un vil sujet, qui, au service d'un puissant roi, empressé à lui faire du bien, négligerait les moyens de gagner ses bonnes graces ? Quel nom donneriez vous à un fils, qui, sûr des bontés de son père, abuserait des faveurs qu'il en reçoit, pour entretenir son libertinage? Ne les mettriez-vous pas au rang des insensés et des fous? Voilà qui vous êtes, vous tous qui pensez bien, et qui vivez mal. Faites un moment avec moi, je vous prie, le parallèle de votre conduite et de votre foi : et voyez si l'une, rapprochée de l'autre, ne forme pas contre vous une évidente conviction de folie.

Je crois, dites-vous, et je crois que Dieu est présent partout; qu'il éclaire chacune de mes actions; que pas une de mes pensées ne lui échappe; qu'il tient la foudre en main pour punir le coupable, et qu'il n'a qu'à la laisser partir pour m'écraser et me perdre au moment où je suis. De si effrayantes vérités devraient bien me retenir dans le devoir, et m'empêcher de transgresser ses lois si respectables. N'importe, péchons toujours, quoique en sa présence : violons ses lois, bravons ses menaces; que ce glaive vengeur, qui pend sur nos têtes, et qui ne tient qu'à un fil, ne nous donne ni inquiétude ni frayeur. Quelle conséquence! Je crois que Dieu m'a aimé de toute éternité, et qu'il m'a aimé d'un amour de prédilection et de choix; qu'après m'avoir tiré du néant il me conserve encore; qu'il m'a fait naître, non seulement dans la vraie religion, mais aussi dans l'Eglise véritable; que par là, avant même que je pusse le connaître, il m'a mis en possession du corps, du sang, des mérites de son Fils; de si tendres souvenirs devraient bien confondre mon ingratitude, et me porter à la reconnaissance. Mais non, outrageons ce prodigue bienfaiteur; perçons le sein de ce père des miséricordes; crucifions de nouveau ce roi de gloire. Si son amour nous importune, éloignons-en la pensée. Si sa grace nous sollicite, résistons à ses inspirations. Si notre conscience nous trouble, étouffons-en les remords, pour pécher en assurance. Quelle conclusion!

Je crois qu'il y a pour moi un Paradis et un Enfer, c'est-à-dire, une alternative de félicités ou de tortures éternelles; les unes destinées aux bons, et les autres réservées aux méchans. Je vis dans le péché : j'y puis mourir à toute heure. La pénitence seule peut me sauver, et il ne tient qu'à moi d'y avoir recours. De si pressans intérêts méritent bien qu'on y pense. Cependant point de réflexions. Fermons les yeux au ciel. Jetons-nous tête baissée

dans l'abîme. Trésor de récompense! Rassasiement de joies! Couronne d'immortalité! cédez à un moment de plaisir, à un point d'honneur, à un vil intérêt, à un peu de bien mal acquis. Et vous, ver rongeur, flammes dévorantes, éternité de regrets, de désespoir et de fureur, prenez la place d'un léger effort, d'une restitution juste, d'un aveu salutaire, et d'un saint repentir. Quel raisonnement, ou plutôt quel délire!

Et ne me dites pas que ce sont là de fausses suppositions; que je fais raisonner le pécheur comme il me plaît, afin de le confondre, et que s'il avait les vérités de la foi bien présentes, il ne serait pas assez fou pour les contredire de sang froid. Mais qu'il n'y pense pas, et qu'ainsi il est moins coupable de folie que de négligence. Pitoyable ressource! comme si la négligence dans une affaire aussi intéressante que le salut n'était pas le comble de la folie, et qu'ici le manque d'attention et de défaut de sens ne fût pas la même chose; mais j'ai des preuves convaincantes que, lors même que les vérités de la religion sont les plus présentes à son esprit, le pécheur ne laisse pas d'en tirer des conclusions contradictoires en pratique.

N'avez-vous jamais vu un de ces heureux du siècle, qui a fait une fortune opulente, et qui conduit au tombeau un autre favori de la fortune, qui a vécu dans la même opulence que lui? Peut-il ne pas faire de sérieux retours sur lui-même? J'ai déjà tant d'années accomplies; elles ont passé les bornes marquées à la plupart de ceux à qui je survis: et j'assiste aujourd'hui à la pompe funèbre d'un de mes contemporains et de mes amis. Quelle part ai-je à ce spectacle? et quel est ici mon personnage? Assisté-je aux funérailles d'un autre, ou sont-ce mes propres funérailles que l'on prépare? Si ces restes de vie que je traîne me disent que je suis encore au monde, ce mort qu'on ensevelit à mes yeux me crie que j'en dois bientôt sortir. Ces rides qui défigurent mon visage, ce corps qui plie déjà sous le faix des ans, ces infirmités qui de jour en jour minent mes forces; tout seconde sa voix, et m'annonce ma fin prochaine. Cependant que fais-je sur la terre? J'y amasse du bien; j'y accumule des trésors; je me réjouis dans la pensée que l'année prochaine verra grossir mes revenus. Fatal aveuglement! folie incurable! Ah! je ne dois plus penser qu'à la mort. Il faut me préparer à paraître devant Dieu, m'occuper de bonnes œuvres, et n'avoir d'autre soin que mon salut. Ainsi raisonne-t-il, sans doute, en idée. Qu'en conclut-il en pratique? Hélas! ses belles réflexions s'évanouissent avec l'objet qui les a

fait naître. Le défunt dans sa fosse, il oublie qu'il est sur le bord de la sienne; et, au sortir du convoi, il va peut-être signer encore quelque contrat usuraire; ou, s'il a part à l'héritage, disputer à l'Eglise ou aux pauvres quelque legs pieux du mort.

Autre exemple encore plus commun: Voyez un de ces jeunes libertins qui vivent comme s'il n'y avait point pour eux d'autre vie; voyez-le étendu sur un lit de douleur, observez-le, surtout dans ces momens critiques où on lui administre les sacremens: écoutez-le parler à l'assemblée; demander aux assistans pardon de ses scandales; donner des avis de conversion et des leçons de pénitence à ses compagnons de débauche. Tous fondent en larmes plus encore de joie que de douleur. Chacun croit entendre un oracle. Il n'est personne qui ne le canonise par avance. Belles moralités en effet dans la spéculation! Mais quelles en sont les suites pour la conduite? Hélas! à peine est-il hors du péril, qu'il reprend les mêmes habitudes, mêmes excès, mêmes intrigues, mêmes emportemens, mêmes fureurs: et ce pécheur, qui raisonnait il y a peu de jours en vrai saint, aux approches de la mort, agit en vrai libertin, tel après qu'avant sa maladie.....

Le second chef de l'accusation que la foi produira contre les Chrétiens prévaricateurs ne sera pas moins considérable. Ce sera celui d'infidélité dont ils se seront rendus coupables, en violant les promesses qu'ils lui auront faites si souvent à la face des autels. Saint Chrysostôme expliquant ces terribles paroles de l'Apôtre: Point de miséricorde pour celui qui retient injustement la vérité de Dieu captive, nous représente éloquemment cette foi, s'élevant au jugement dernier contre ces prétendus fidèles; leur reprochant et l'infidélité de leurs promesses, et l'énormité de leurs déréglemens; et demandant vengeance à Dieu de ce qu'ils l'ont retenue asservie et captivée sous les honteuses lois de leurs brutales passions; malgré tous les engagemens qu'ils avaient pris avec elle dans les sacremens: *Ira Dei super omnem injustitiam hominum, qui veritatem Dei in injustitia detinent.*

Justice, Seigneur! s'écriera-t-elle; justice contre ces Chrétiens baptisés, qui m'ont en toute occasion sacrifiée aux suggestions du malin esprit, auxquelles ils avaient solennellement renoncé dans leur baptême, pour suivre uniquement mes leçons. Justice contre ces fidèles confirmés, qui n'ont pas eu honte de me déshonorer pour plaire au monde, dont ils avaient juré dans leur confirmation de mépriser les mépris et les outrages mêmes, plutôt que de rougir jamais de leur religion. Justice contre ces Catholiques profana-

teurs de la divine Eucharistie, qu'ils ont reçue de moi, et qu'ils ont outragée malgré moi, en abusant d'un corps nourri tant de fois du corps adorable d'un Dieu. Justice contre ces époux séparés et ces épouses désunies, qui m'ont trahie par leur mésintelligence, en rompant une union sainte qu'ils avaient contractée dans mon sein comme la fidèle image de l'union indissoluble de Jésus-Christ et de son Eglise. Justice contre ces indignes ecclésiastiques, qui m'ont scandalisée en scandalisant ceux que je regardais comme mes enfans, et qui m'ont fait tort en mésusant d'un bien que je leur avais confié, comme le patrimoine des pauvres. Justice enfin contre tous ces parjures élèves de mes soins, qui ne m'ont payée que d'ingratitude, qui m'ont défigurée aux yeux de l'univers, et qui m'ont réduite à regretter la différence que l'on faisait autrefois de mes disciples et de ceux du paganisme. J'étais dans l'esprit et dans le cœur de ces pécheurs, comme un flambeau divin, dont ils tâchaient d'obscurcir la lumière; comme un feu sacré dont ils s'efforçaient d'éteindre la flamme, comme un talent précieux dont ils affectaient en toute occasion de ravaler le prix. Arbitre souverain de leur sort, témoin de leurs engagemens, et juge de leur conduite, vengez-moi, vengez ma liberté, mon intérêt et ma gloire: ou plutôt vengez-vous vous-même, Seigneur: c'est de vous qu'ils m'ont reçue. Vengez votre Fils; c'est son sang qui m'a produite. Vengez votre esprit; c'est la source qui m'a fait naître; et ne souffrez pas qu'impunément ils aient enseveli dans l'horreur de leurs désordres la première des vertus chrétiennes : *Ira Dei super omnem injustitiam hominum, qui veritatem Dei in injustitia detinent.*

A des cris si justes, pécheurs, que pourrez-vous répondre? Vous plaindrez-vous encore, comme vous faites si souvent, de la sévérité des lois que vous imposait la foi; mais c'est alors que la foi vous fera mieux sentir que jamais combien vos plaintes étaient injustes. Vous vous plaigniez, vous répondra-t-elle, de la sévérité de mes lois; aviez-vous raison de vous en plaindre? Qu'exigeaient-elles de vous que vous n'exigiez pas vous-mêmes de vos semblables? Elles vous prescrivaient la charité, la patience, l'humilité, la douceur. Ne souhaitiez-vous pas que l'on fût à votre égard, doux, humble, patient, charitable? Vil vermisseau de la terre, sorti de la même poussière que le reste des hommes, était-il juste que votre prochain fût obligé de se contraindre pour vous, et que vous ne fussiez pas tenu de vous gêner pour lui? qu'il fût chargé de supporter vos défauts, et que vous fussiez exempt de lui pardonner ses offenses?

que vos besoins devinssent les siens, et que ses intérêts ne fussent pas les vôtres? qu'il fût damné pour vous avoir fait tort, et que vous fussiez sauvé après lui avoir porté tant de fois préjudice? en un mot, que vous vécussiez seul privilégié parmi tant d'hommes devenus par ma loi vos redevables et vos tributaires? Quelle partialité!

Vous vous plaigniez tous les jours de la sévérité de mes lois; en quoi donc les trouviez-vous si sévères? en ce qu'elles réprimaient tous vos mauvais penchans, l'envie, l'avarice, l'ambition, la sensualité. Fallait-il, pour vous satisfaire, donner libre carrière à des monstres si cruels? Quels ravages n'auraient-ils pas causés dans l'univers? C'eût été bientôt un chaos ou plutôt un Enfer, que la religion chrétienne, semblable au paganisme, aurait peuplé de vices; au lieu d'en faire, comme elle en a fait autrefois dans les premiers siècles de l'Eglise, un Paradis enrichi de vertus. Quel renversement!

Vous vous plaigniez à toute heure de la sévérité de mes lois; mais quels efforts faisiez-vous donc pour vous y conformer, et pour les suivre? Demandiez-vous la grace de les accomplir? évitiez-vous l'occasion de les enfreindre? témoigniez-vous quelque regret de les avoir violés tant de fois? Ah! si vous aviez fait tout ce que vous pouviez, vous auriez bientôt reconnu qu'elles ne demandaient rien d'impossible; rien même de si rebutant et de si dur à la nature. Les douceurs qu'elles vous promettaient ne vous auraient pas manqué dans la suite, si vous n'aviez pas manqué d'abord aux secours qu'elles vous offraient. Un peu de courage vous aurait rendu plus fort, et mon joug plus léger. Mais vous cédiez à vos répugnances; vous entreteniez vos révoltes, vous aimiez vos faiblesses, et vous vous plaigniez toujours de la sévérité de mes lois. Quelle iniquité!

Enfin vous vous plaignez sans cesse de la sévérité de mes lois. Mais tant d'honnêtes païens et de mauvais Chrétiens se sont-ils plaints de même des lois autant ou plus sévères encore qu'ils ont reçues du monde ou du démon, en les recevant de leurs propres passions dont ils s'étaient rendus comme vous les malheureux esclaves? Ecoutez, faux fidèles, écoutez ces infidèles oracles étaler leurs succès, et apprenez des hommages qu'on a rendus à leurs trompeuses paroles, les hommages que vous deviez à la véritable foi.

Moi, dira un Pythagore, je portai dans l'Italie grand nombre de jeunes gens à renoncer à leurs plaisirs; de femmes mondaines à fouler aux pieds leur faste; de personnes de tout âge et de tout

sexe à aimer le silence, le recueillement, la méditation et la retraite. Cependant l'espérance de l'immortalité que je leur donnais, par la transmigration de leurs ames, n'était, à proprement parler, qu'une succession de morts.

Moi, dira un Hégésias, je parlai si bien dans la Grèce sur les dégoûts du monde, sur les amertumes de la vie, sur les misères du temps, que l'on en vit plusieurs courir d'eux-mêmes au tombeau et avancer leur trépas. Cependant je n'avais ni Paradis à leur promettre ni Dieu mort pour leur salut à leur proposer pour exemple.

Moi, dira un Zénon, j'élevai l'homme au dessus de l'homme, l'esprit au dessus du corps, et le corps même au dessus des douleurs. Cependant mon stoïque héroïsme n'était au fond qu'un vain orgueil.

Et moi, dira le démon, j'ai pris l'homme par lui-même; je l'ai fait esclave de ses sens, martyr de ses désirs, victime de ses passions; et cependant pour de véritables maux, je ne lui ai jamais offert que des biens apparens.

Ah! Chrétiens! toutes ces comparaisons, hélas! trop sensibles d'école à école, de disciples à disciples, ne vous feront-elles pas rougir de votre indolence à la foi, et convenir de l'injustice que vous lui faisiez, en vous plaignant de la sévérité de ses lois? Seconde accusation.

Enfin le dernier chef d'accusation, et le plus grief de tous ceux que la foi portera contre les Chrétiens de mauvaises mœurs, ce sera celui d'hypocrisie, dans les preuves même les plus éclatantes qu'ils auront données de leur religion, et qui n'auront servi qu'à les faire paraître ce qu'ils n'étaient pas. C'est le sens de ce redoutable arrêt du Sauveur du monde, qui condamne tout méchant serviteur, c'est-à-dire tout mauvais Chrétien, à être mis au rang des hypocrites : *Partemque ejus ponet cum hypocritis.* (Le P. Segaud.)

Péroraison.

Voilà donc tout ce que produit cette foi morte dont se glorifient tant de mauvais Chrétiens, qui la déshonorent par leur vie. C'est de les rendre certains qu'ils n'en seront que plus punis, plus tourmentés, plus malheureux dans l'autre monde. Triste emploi, d'être réduit à porter partout son arrêt, et à prononcer à toute heure sa condamnation! Funeste assurance, de savoir qu'on aggrave de jour en jour sa perte, et qu'on creuse de moment en

moment son précipice ! désolante pensée, d'être obligé de se dire : Je suis Chrétien, et Catholique par la grace de Dieu ; j'en ai le nom, j'en porte le caractère, j'en tiens la foi, quoique je n'en fasse pas les œuvres. Mais cette foi gratuite, que j'ai reçue de la pure miséricorde de mon Dieu, ne servira qu'à me rendre le principal objet de sa haine ; qu'à proportionner ses fureurs à sa bonté, qu'à mesurer sur ses faveurs mon supplice. Ce nom glorieux, qui me distingue des infidèles, me rangera bien au dessous des païens, des athées mêmes, dont j'abhorre les sentimens, et dont je déplore le sort, m'attirera de plus griéves peines que les leurs, quoiqu'elles soient extrêmes; me plongera dans un abîme de malheurs, qui me fera envier leur malheur même. Ce caractère ineffaçable, qui devait faire ma gloire et mon bonheur, sera comme un signal à toutes les flammes de l'Enfer à se réunir contre moi ; à tous les damnés d'insulter à ma misère ; à tous les démons mêmes de me charger d'opprobres, et de m'accabler de tourmens pendant l'éternité tout entière.

Ce n'était pas là votre dessein, divin Auteur et redoutable vengeur de la foi ; ce n'était pas votre dessein, en nous la donnant, de nous damner et de nous perdre. Vous vouliez sans doute, en nous mettant au rang de vos disciples, nous mettre au nombre de vos élus ; et si vous nous avertissez tant de fois dans votre Evangile que vous demanderez plus à qui aura plus reçu, que vous nous punirez de nos péchés à proportion de nos lumières, que les domestiques et les enfans de la foi auront à votre tribunal, pour accusateurs et pour juges, les étrangers et les infidèles, ce n'est que pour nous engager, par une crainte salutaire, à faire un bon usage de ce don si précieux, à le conserver et à l'accroître même par une continuelle ferveur, à le faire valoir par une exacte conformité de sentimens de nos paroles et de nos mœurs, et à nous rendre par là dignes de vos récompenses éternelles, etc. (Le même.)

GRACE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Traiter de la grace est délicat et difficile; et pourtant instruire sur la grace est important et nécessaire. Il n'y a point de dogme qu'il soit plus dangereux d'approfondir, parce que, sur les questions qu'il présente, les erreurs sont très funestes; il n'y en a point qu'il soit plus utile de développer, parce que c'est celui qui est le plus fécond en conséquences morales. Dans cette discussion épineuse, il faut joindre à la profondeur la circonspection, et la précision à l'étendue. Il faut montrer la toute-puissance de la grace, sans exagérer son action, et craindre le double danger de lui attribuer trop d'influence, ou d'accorder à la liberté trop d'indépendance. Dans la ténébreuse obscurité de ce mystère, on navigue entre deux écueils également périlleux. Les efforts pour éviter l'un portent à aller se heurter et se briser contre l'autre. Que de déplorables naufrages sur tous les deux nous présente l'histoire de la religion! Pénétré du sentiment de sa liberté, Pélage combat la nécessité de la grace; frappés des textes formels qui établissent la nécessité et le pouvoir de la grace, Calvin et les novateurs plus récens lui attribuent une force nécessitante. Ainsi, se laissant entraîner à ses préjugés et à l'entêtement de ses vaines pensées, l'orgueil porte à l'extrême les dogmes sacrés, et en fait des hérésies. De ce qui devrait être l'objet d'une foi humble, il fait l'objet de sa présomptueuse curiosité. Il prétend assujétir à ses décisions des mystères qu'il lui est enjoint d'adorer en silence [1].

Systèmes catholiques sur la grace.

Il est vrai pourtant qu'outre ces systèmes erronés qu'a enfantés l'esprit d'insurbordination, des théologiens catholiques, des

[1] Eccli., III, 22.

docteurs très respectables se sont efforcés d'expliquer les incompréhensibles opérations de la grace, et que, loin de condamner leurs divers systèmes, l'Eglise a permis de les enseigner tous, et de les soutenir. Ces docteurs justement célèbres, occupés à confondre les hérétiques, ne voulant pas laisser une apparence de victoire à ces hommes toujours prêts à triompher sans raison, ont jugé utile de montrer la possibilité d'une conciliation entre des dogmes dont l'apparente opposition avait causé tant d'erreurs. Mais d'abord, soumis à l'irréfragable autorité de l'Eglise, ils se sont religieusement renfermés dans les bornes sacrées qu'ont posées ses décrets, et leurs divers systèmes ne portent aucune atteinte aux dogmes qu'elle a définis. Ensuite ils ont présenté leurs idées, non comme des vérités certaines, mais comme des opinions probables; non comme des assertions qu'on fût tenu de croire, mais comme des propositions que l'on pouvait admettre, et qui, selon eux, levaient les difficultés et détruisaient les erreurs sur la grace. Si quelques théologiens ont été plus loin que leurs maîtres, ont prétendu asservir les esprits à leurs opinions, et les ériger en dogmes, ce sont des torts personnels que ne partagent ni les sages auteurs de ces systèmes ni les écoles pieuses qui les soutiennent.

Peut-être, au reste, eût-il été plus à désirer que ces questions, qui ne tiennent point au fond de la religion, n'eussent jamais été agitées, et qu'on les eût mises au nombre de celles que saint Paul veut que l'on évite, parce qu'elles engendrent des contestations [1]. Qu'est-il résulté, en effet, de toutes ces discussions scolastiques sur les divines opérations de la grace? Des controverses interminables, souvent soutenues avec trop de chaleur, et de tous côtés des difficultés insolubles. Quelles lumières ont jetées, sur l'obscurité de ces mystères, ces disputes continuées depuis plusieurs siècles? L'ineffable conduite de la grace est-elle mieux connue qu'avant ces débats? Ce qui fut obscur pour les grands docteurs de l'antiquité a-t-il été rendu plus clair par les théologiens modernes? Nous avons peine à comprendre une multitude de choses qui sont sur la terre, que nous avons sous les yeux; et nous prétendrions connaître pleinement, expliquer clairement les choses célestes, pénétrer dans les secrets de Dieu, et en savoir ce qu'il ne lui a pas plu de nous révéler [2]! Et ne doit-il pas nous suffire que Dieu nous ait appris sur sa grace ce qu'il nous importe de savoir pour régler notre con-

[1] II. Timoth., II, 23. — [2] Sap., IX, 16, 17.

duite? Quand, nous ouvrant son sein, il nous introduirait dans la profondeur de ses décrets, et nous découvrirait les admirables moyens par lesquels sa grace triomphe de notre liberté en la laissant tout entière, quel avantage nous reviendrait de cette connaissance plus étendue? Ces nouvelles lumières nous éclaireraient-elles davantage sur nos devoirs envers la grace, sur les moyens d'en profiter? La grace n'agirait-elle pas toujours de la même manière? Ne serions-nous pas toujours obligés d'y correspondre? Ce n'est pas notre conscience spéculative sur la grace, c'est l'usage pratique que nous en aurons fait, que nous présenterons au tribunal suprême. Bannissons d'ici tous les systèmes, et les abandonnant aux controverses de l'école, bornons-nous à considérer ce que Dieu nous ordonne de croire sur sa grace et de pratiquer au sujet de sa grace.

Notion de la grace.

La grace dont il s'agit ici n'est pas la grace habituelle, la grace sanctifiante, l'état de grace : nous parlons de la grace actuelle, de la motion transitoire, souvent momentanée, que nous imprime la miséricorde divine; don le plus précieux de tous les dons qu'elle puisse nous accorder sur la terre; don surnaturel dans son principe qui est Dieu, dans sa nature qui est divine, dans son motif qui est les mérites de Jésus-Christ, dans son effet qui est de nous faire pratiquer les œuvres méritoires, dans son but qui est le céleste séjour; don qui fait les justes et leur procure la persévérance, qui anime les pénitens et les soutient dans leurs travaux; qui ranime les pécheurs et les retire de leurs voies criminelles; don qui repousse les tentations, réprime les passions, rectifie les inclinations, réforme les habitudes; don des dons, source abondante de cette eau salutaire qui éteint les feux de notre concupiscence, qui étanche notre soif des biens futurs, et qui jaillit pour nous jusque dans la vie éternelle [1]. Le grand docteur de la grace qui en avait été le miracle, saint Augustin, dit qu'elle est une bonne concupiscence opposée à la concupiscence vicieuse. Agissant toutes deux par des moyens semblables, mais dans des sens contraires, elles produisent des effets opposés. L'une et l'autre préviennent les mouvemens et les lumières de la raison naturelle. L'une et l'autre nous inclinent d'une douce manière, soit au bien, soit au mal. L'une nous présente le vice sous les formes les plus spécieu-

[1] Joan., IV, 13, 14.

ses; l'autre nous découvre toute la beauté de la vertu. Celle-là adoucit les amertumes et les peines qui, dès cette vie, suivent le péché; celle-ci allège ce que la pratique des bonnes œuvres peut avoir de pénible. Ce sont deux vents : l'un favorable, qui nous conduit au port; l'autre contraire, qui nous pousse contre des écueils et dans l'abîme.

Le péché de notre premier père a causé dans notre ame deux ravages principaux : il a obscurci notre intelligence, il a corrompu notre volonté. Aveugles que nous sommes, comment verrons-nous ce qui est utile à notre salut? Devenus faibles et impuissans à agir, comment l'opérerons-nous? Enseignez-moi vos voies, ô mon Dieu, et daignez m'y diriger, disait un Prophète[1]. Ses vœux ont été exaucés. Ce que le premier Adam terrestre avait perdu, le second Adam tout céleste l'a recouvré [2]. Les ruines du genre humain dont le premier avait couvert la terre, le second les répare, et il en construit l'édifice de sa cité sainte, de la Jérusalem spirituelle. La grace qu'il nous a acquise au prix de son sang est l'instrument qu'il emploie à ce grand ouvrage. Elle est un rayon lumineux et brûlant de ce soleil de vérité; elle entre dans notre esprit, et l'éclaire; elle pénètre dans notre cœur, et l'embrase. Par sa vive clarté, elle nous fait apercevoir ce que nous devons aimer; par sa chaleur vivifiante, elle nous fait chérir ce qu'elle nous a appris à connaître.

Divers degrés de la grace.

Toutes les graces divines ont le même objet, qui est de nous faire opérer le bien dans l'ordre du salut. Toutes sont suffisantes pour nous faire produire leur effet; mais toutes ne sont pas également fortes. Il en est de divers degrés, que Dieu nous distribue selon les vues de sa sagesse. Connaissant notre faiblesse, notre déplorable inclination au mal, il voit que par notre perversité nous rendrons insuffisans les secours qui pourraient, qui devraient nous suffire. A ces graces ordinaires et communes, sa miséricorde en joint d'autres, choisies et plus puissantes, qui répandent dans l'esprit de plus claires lumières; qui donnent à la volonté de plus fortes impulsions; qui animent le cœur de sentimens plus vifs; qui agissent plus efficacement sur nos ames, et produisent infailliblement leur effet. D'où tirent-elles leur efficacité? La portent-elles dans leur nature? Est-elle le résultat de la coaptation,

[1] Psal., XXIV, 4, 5. — [2] I Cor., XV, 47.

de l'attempération que Dieu en fait à nos dispositions? C'est une question qu'agitent, et sur laquelle disputent les écoles, mais qu'il nous importe peu d'examiner. Occupons-nous de celles des propriétés de la grace qui nous intéressent, qui sont relatives à nous, et dont les conséquences morales doivent influer sur notre conduite.

Nécessité de la grace.

La première qualité que nous devons considérer dans la grace est la nécessité; nécessité positive, absolue, qui n'est pas seulement une nécessité de convenance; nécessité générale, qui n'est pas bornée à quelques hommes, mais qui les comprend tous; qui n'est pas restreinte à certaines circonstauces, mais qui s'étend à tous les actes de la vie chrétienne, quels qu'ils puissent être.

En vain représenterons-nous aux regards du monde des vertús éclatantes, des actes distingués de probité, de générosité, de bienfaisance; si tout cela n'est pas marqué du sceau de la grace, tout cela est dans l'ordre du salut comme s'il n'était pas. Ce sont des vertus inutiles pour le ciel, des œuvres mortes pour l'éternité. Sans la rosée salutaire de la grace, l'homme est dans le champ du Seigneur un arbre stérile qui ne porte aucun fruit de salut; l'ame est une terre desséchée, aride [1], qui ne peut rien produire de bon. En vain, dit le Prophète-Roi, travaillerons-nous à élever l'édifice de notre sanctification, si Dieu ne le construit; en vain veillerons-nous pour le défendre, si Dieu ne daigne s'en faire le gardien [2]. Jérémie reconnaît que la vie de l'homme n'est pas en son pouvoir, et qu'il ne lui appartient point de diriger ses pas [3]; Jésus-Christ nous déclare que nul ne peut venir à lui, s'il n'est attiré par le Père céleste [4]. L'Écriture nous présente un emblème bien frappant de cette nécessité du secours d'en haut. Celui de tous les hommes que Dieu ait revêtu de la plus grande force, Samson, ne pouvait rien que par l'assistance divine. S'il déchire un lion avec autant de facilité qu'un chevreau, s'il brise les vigoureux liens dont il est enchaîné avec autant de facilité que le feu consume du lin, s'il détruit lui seul un nombre de Philistins, c'est, et le livre sacré a constamment le soin de le faire remarquer, c'est parce que l'esprit du Seigneur s'est saisi de lui. Et quand, par son im-

[1] Ps. CXLII, 6. — [2] Ibid., CXXVI, 1. — [3] Jerem., X, 23. — [4] Joan., VI, 44.

prudente indiscrétion, il se livre au pouvoir de ses ennemis, c'est parce qu'il ignore que le Seigneur s'est retiré de lui [1]. Reconnaissons humblement cette faiblesse qui ne nous permet pas de nous élever à aucun bien de l'ordre spirituel, qui nous empêche de repousser de nous aucun mal. Reconnaissons ce bien indispensable que nous avons du secours divin généralement, absolument, et sans exception, pour quoi que ce soit de relatif au salut. Reconnaissons-en la nécessité pour toutes nos actions. Sans Dieu nous ne pouvons rien faire [2]. Reconnaissons-en la nécessité pour nos prières. Rien de plus aisé, à ce qu'il semble, que de prononcer le doux nom de Jésus; et l'Apôtre nous enseigne que nous ne le pouvons que par le Saint-Esprit [3]. Reconnaissons-en la nécessité pour les actes les plus intimes de notre ame. Jusqu'à nos moindres pensées, nous sommes impuissans à les former de nous-mêmes; nous n'avons de pouvoir qu'à l'aide du Seigneur [4]. Ce ne sont pas là des systèmes, des opinions; ce sont des vérités incontestables, des dogmes révélés, dont la certitude fondée sur la parole divine est définie par l'Eglise.

Qualités de la grace.

Continuons de considérer les diverses propriétés de la grace. Que de choses admirables et incompréhensibles elle nous présente! Que de qualités qui semblent inconciliables elle réunit! Que d'effets divers et en apparence opposés elle produit, et quelquefois par un seul et même acte! La grace est à la fois pleine de force et de douceur; c'est même pour l'ordinaire sa douceur qui fait sa force. Elle est efficace, et entraîne infailliblement la volonté; et cependant elle laisse à la volonté sa liberté pleine et entière. Elle est un don purement gratuit, qui pourtant nous est promis. Elle prévient nos vœux et nos mérites, quoique nous l'obtenions par nos prières et que nous l'acquérions par nos œuvres. Elle dirige et réforme nos inclinations, en s'y accommodant. Elle agit quand elle veut; mais elle saisit les temps favorables. Elle est patiente, et attend le pécheur jusqu'à la fin; mais elle se lasse, et l'abandonne à son endurcissement. Elle est infiniment variée, et dans cette diversité de formes elle tend toujours au même but, qui est de nous conduire à la vie éternelle.

[1] Jud., XIV, 6; ibid., 19; ibid., XV, 14; ibid., XVI, 20. — [2] Job., XV, 5. — [3] I Cor., VII, 13. — [4] II Cor., III, 4, 5.

La grace ne détruit pas la liberté.

Mais est-ce que, en dirigeant infailliblement notre volonté, la grace lui ôte sa liberté? Loin de nous cette autre erreur aussi dangereuse, aussi criminelle, aussi funeste que l'erreur opposée. Si, avec tous les souverains pontifes et les évêques du cinquième siècle, nous anathématisons l'hérésie pélagienne qui détruit l'empire absolu de la grace, nous répétons pareillement les anathèmes prononcés par le concile de Trente contre les hérésies du seizième siècle, qui anéantissent la liberté en soutenant et l'impuissance de résister à la grace, et la perte du libre arbitre depuis le péché du premier homme [1]; anathèmes dont sont frappés avec une égale force les novateurs plus récens qui, sous des expressions un peu différentes, renouvellent les mêmes erreurs. Non, celui qui nous donna notre liberté ne veut pas la détruire. L'Auteur de la nature et l'Auteur de la grace ne peuvent pas se contredire. Ce qu'il me révèle et ce qu'il me fait sentir ne sont pas en opposition. L'homme est tombé librement; librement il doit se relever. Sa mauvaise volonté l'égara; sa bonne volonté doit le ramener. Il ne fut pas nécessité à pécher; il ne sera pas nécessité à se convertir. Il n'y a pas de grace si faible qu'avec son secours nous ne puissions opérer le bien : il n'y en a pas de tellement forte que malgré elle ne nous puissions faire le mal. Notre volonté, sous l'empire de la grace, n'est pas un instrument matériel, purement passif et sans action, qui suit nécessairement l'impulsion qui lui est donnée. Je suis libre, ma raison me le démontre, un sentiment plus fort que la raison m'en donne une persuasion plus intime; et la parole de Dieu, plus certaine encore que tout cela, me le révèle et m'interdit tout doute. Le premier péché que l'on prétend avoir été si fatal à notre liberté était encore tout récent, quand, pour prévenir un second crime, Dieu disait à Caïn : Si tu fais le bien, n'en recevras-tu pas la récompense; et si tu fais le mal, la peine de ton péché ne sera-t-elle pas aussitôt sur toi? Mais la concupiscence qui t'y porte sera sous ton empire, et tu en seras le maître [2]. J'atteste et le ciel et la terre, fait-il dire à son peuple par Moïse, que je vous ai proposé la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Faites donc choix de la vie [3]. Et, après avoir mis Israël en possession de la terre qu'il lui avait promise, il lui fait de nouveau offrir par Josué

[1] Conc. Trid. sess., VI, can. 5. — [2] Gen., IV, 7. — [3] Deut., XXX, 19.

l'option entre son service et le culte des dieux étrangers [1]. Inspiré par l'Esprit-Saint, le sage fils de Sirach déclare que dès le commencement Dieu a remis l'homme entre les mains de son propre conseil. Il a ajouté des préceptes qui conserveront l'ame si elle veut les observer. Il a posé devant l'homme l'eau et le feu, afin qu'il mette la main à celui qu'il lui plaira. La vie et la mort, le bien et le mal sont devant nous. Ce qui nous aura plu sera la règle de ce qui nous sera donné [2]. Le grand apôtre de la grace, qui en a si nettement établi la nécessité et la puissance suprême, établit aussi fortement le concours de la liberté. S'il reconnaît que c'est par la grace qu'il est devenu tout ce qu'il est, il ajoute aussitôt que cette grace n'est pas restée vaine en lui; mais qu'il a travaillé abondamment, non pas lui seul, mais la grace de Dieu avec lui [3]. Il exhorte ses disciples de Corinthe à ne pas recevoir en vain la grace [4]. Il recommande à ceux de Thessalonique de ne pas laisser éteindre en eux l'esprit de Dieu [5]. Ne savez-vous pas, dit-il aux Romains, que, quel que soit celui à qui vous vous êtes soumis, vous êtes réellement esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché, pour y trouver la mort, soit de la loi, pour former votre justice [6]?

S'il est impossible de résister à la grace, si la grace et la concupiscence sont comme deux poids placés dans les bassins d'une balance, dont le plus fort entraîne physiquement et nécessairement l'autre, que les novateurs de ces derniers siècles, qui présentent ces assertions comme des dogmes, répondent à ce raisonnement de saint Augustin. Voici deux hommes placés dans les mêmes circonstances, absolument semblables, également inclinés au vice, également assistés de la grace. Comment arrive-t-il que l'un fasse le bien et l'autre le mal? N'est-il pas évident que la différence entre eux consiste dans l'usage différent qu'ils font de leur liberté? L'un veut correspondre à la grace, l'autre lui résister. Justes, qui vous affligez de vous être quelquefois refusés à la grace; pénitens, qui vous accusez de l'avoir tant de fois combattue, d'après nos novateurs vous êtes bien insensés de vous reprocher des résistances auxquelles vous étiez nécessités? Quel peut être votre tort d'avoir fait ce que vous étiez dans l'impuissance de ne pas faire? Et Dieu même, quelle idée s'en forment et nous en donnent les auteurs de ces systèmes? C'est une contradiction de donner des préceptes dont l'observation est rendue impossible. Les reproches si souvent répétés dans les

[1] Jos., XXIV, 14, 15. — [2] Eccli., XV, 14, 18. — [3] I Cor., XV, 10. — [4] II Cor., VI, 1. — [5] I Thes., V, 19. — [6] Rom. VI, 16.

livres saints à ceux qui repoussent la grace [1], sont manifestement des injustices et même des absurdités, s'ils ont été forcés à la repousser. La punition de péchés rendus nécessaires est une évidente barbarie. Une grace nécessitante n'est ni adaptée à la nature humaine, ni conforme à la Providence divine.

Mystère de l'accord entre la grace et la liberté.

Tels sont les deux dogmes sacrés, incontestables, qu'il ne nous est pas permis de séparer, quoiqu'il ne nous soit pas accordé de les concilier. Souverain Seigneur des actions humaines, Dieu en dispose absolument selon son bon plaisir; et cependant il nous donne la liberté d'en user autrement. Il s'assujétit notre volonté, mais ne la captive pas; la rend obéissante, mais non esclave : en la soumettant à son empire, il lui laisse le pouvoir de se révolter. Il obtient tout de nous avec une infaillible certitude, quoique nous soyons les maîtres de tout lui refuser. Sa puissance suprême incline nos cœurs comme elle veut, et en même temps c'est nous qui les inclinons [2]. La docilité à la grace est elle-même un don de la grace, mais un don qui renferme une libre obéissance à la grace. Dieu régit notre volonté; mais il la régit en Dieu, c'est-à-dire par des moyens qui excèdent nos conceptions bornées. Faibles mortels, nous ne sommes capables de faire exécuter nos volontés qu'à ce qui est hors d'état de nous résister. Il n'appartient qu'à la puissance infinie de dominer avec un empire également absolu, de diriger par une impulsion également certaine ce qui a un pouvoir entier de résistance, et ce qui en est incapable. Il n'appartient qu'à la sagesse infinie d'employer des moyens qui assurent infailliblement l'efficacité de son opération, en conservant dans son intégrité les droits de la liberté humaine, et de laisser notre cœur pleinement libre sous l'action d'une grace qui produit jusqu'à ses affections. Raison présomptueuse, qui prétends rabaisser à ta portée la hauteur infinie des décrets divins, humilie-toi devant des vérités qu'il t'est ordonné de croire et interdit de comprendre. Celui qui dirige tous tes pas ne t'accorde pas la connaissance de ses voies [3]. La grace est toute puissante, et notre volonté toujours libre. Ces deux dogmes partent de la Divinité qui les révèle; mais le nœud qui les unit reste caché dans

[1] Prov. I, 24; Matt., XXIII, 37; Act. VII, 51; Rom., X, 21, *et alibi passim*.— [2] III Reg. VIII, 58, 61. — [3] Prov. XX, 24.

les profondeurs divines, où il ne nous est pas accordé de pénétrer. Ce sont deux rayons qui, du soleil de vérité, découlent sur nous pour éclairer notre route et diriger notre marche. Mais si nous entreprenons de diriger nos regards vers le centre étincelant où ils se réunissent, éblouis de son éclat, nos faibles yeux sont aussitôt forcés de se rabaisser vers la terre.

La grace nous prévient.

Puisque la grace ne vient point de nos mérites, elle les prévient; si elle les prévient, elle les fait naître; n'en étant pas l'effet, elle en est la cause. Le dogme de la grace préventive est une conséquence nécessaire du dogme de la grace gratuite. Telle est notre déplorable impuissance à tout bien, que nous ne pouvons aller à Dieu, si lui-même ne vient à nous et ne nous amène à lui comme par la main. Nous ne le cherchons que parce qu'il nous a recherchés. Nous ne retournons à lui par la pénitence qu'après qu'il nous a convertis [1]. Je t'ai chéri d'une éternelle charité, nous dit-il, c'est pour cela que je t'ai attiré à moi dans ma miséricorde[2].

La grace s'obtient.

La grace prévient spontanément nos vœux et nos mérites; nous devons croire fermement cette vérité. Mais en même temps nous ne pouvons pas douter qu'elle ne soit l'effet de nos prières et la récompense de nos bonnes œuvres. Pour concilier ces deux points de la foi chrétienne, considérons que, de même que la bonté divine nous accorde des graces de différens degrés, de même la sagesse suprême observe dans leur distribution un ordre et une succession. Les dons célestes se suivent et s'enchaînent; le bon usage des uns attire les autres. La première impulsion qui est donnée à notre cœur, et qui l'excite à désirer le bien, ne peut pas avoir été méritée, puisqu'elle précède tout mérite. Mais si, nous laissant aller à ce pieux mouvement, le secondant même par nos efforts, nous concevons le désir de plaire à Dieu par l'observation de ses commandemens, cette correspondance à la première grace en fait descendre sur nous de plus puissantes, qui se multiplient et s'accroissent sans cesse à mesure que nous y répondons avec fidélité [3]. Ainsi dans la voie sainte nous marchons

[1] Jerem., XXXI, 18, 19. — [2] Ibid, 3. — [3] Prov. IV, 9.

de vertus en vertus [1]. Celui qui a commencé notre bonne œuvre la perfectionne de jour en jour, jusqu'à ce qu'il la couronne dans le grand jour de Jésus-Christ [2].

La grace accordée aux prières.

Le premier moyen d'obtenir les graces est de les demander. Entre la prière et la grace il y a une relation intime. La grace, comme nous l'avons vu, nous inspire la volonté de prier et nous communique la force de bien prier. Mais ensuite notre prière, animée par la grace, nous obtient d'autres graces plus puissantes, qui donnent à l'intelligence des lumières plus claires, à la volonté de plus vives impulsions, au cœur des sentimens plus tendres. La grace, dit le célèbre concile d'Orange, nous est nécessaire pour implorer la grace; et réciproquement la demande de la grace est indispensable pour obtenir les graces plus efficaces dont nous avons besoin. Serait-il de la dignité et de la justice de Dieu d'accorder ses graces privilégiées à celui qui ne les demande pas? Il convenait au suprême domaine du Créateur que nous ne pussions rien, pas même l'invoquer sans son secours. Mais il était en même temps digne de sa bonté, en nous rendant son assistance nécessaire, de nous donner un moyen de l'obtenir. Ce moyen certain est la prière. Nos prières sont des traits qui atteignent infailliblement son but, et qui ne rentrent dans la main qui les lance que chargés de la proie qu'ils lui procurent. Nos supplications, comme autrefois celle d'Élie, ouvrent le ciel et en font descendre la rosée céleste. Ils connaissaient la vertu puissante de la prière, ils en avaient fait l'heureuse expérience, ces saints personnages inspirés de l'Esprit divin, qui reconnaissaient que c'était à leurs vœux et à leurs instances qu'ils devaient tout ce qu'ils possédaient de sagesse [3]. Le divin Rédempteur ne s'est pas contenté de nous mériter la grace par ses souffrances; il nous a donné par ses préceptes le moyen de l'obtenir, et de nous rendre propres ses mérites. Demandez, ordonne-t-il, et il vous sera accordé; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande obtient, celui qui cherche trouve, et on ouvre à celui qui frappe. Mon Père, du haut du ciel, donnera son excellent esprit à ceux qui le lui demanderont [4].

[1] Psal., LXXXIII, 8. — [2] Philipp., I, 6. — [3] Sap., VII, 7; ibid., VIII, 21. — [4] Luc., XI, 9, 10, 13.

La grace accordée aux bonnes œuvres.

La seconde manière d'attirer sur nous l'abondance des graces, c'est d'en profiter. Dieu se présente à la porte de votre cœur ; il y frappe par sa grace. Si vous écoutez sa voix qui vous appelle, si vous lui ouvrez, il entrera dans vous [1] : il y entrera accompagné de toutes ses bénédictions, dont il remplira votre ame. Le trésor en est immense; et il promet son amitié à ceux qui savent se rendre recommandables à ses yeux par l'usage qu'ils font des dons de sa bienfaisance [2]. Il y a peu de vérités plus fréquemment répétées dans les livres saints, comme il n'y en a point de plus fécondes en bonnes œuvres que ce principe fondamental de la conduite chrétienne. Faisons des graces l'emploi pour lequel Dieu nous les accorde, et nous en acquerrons de nouvelles [3]. Saint Paul même, qui établit si positivement l'absolue gratuité de la grace, semble regarder comme une dette plus que comme un don, comme une justice plus que comme une bienfaisance, cette récompense que Dieu daigne nous accorder de notre correspondance à ses graces [4]. Condamnons donc avec l'Église ces désespérantes assertions, que Dieu refuse sa grace à celui qui fait ce qui est en son pouvoir, et que, selon les forces de l'humanité, il y a des préceptes dont l'observation est impossible aux justes, malgré leur volonté et leurs efforts, la grace qui rendrait ces commandemens praticables leur manquant. Il n'y a pas de grace, quelque faible qu'elle soit, qui ne puisse attirer des graces plus puissantes ; il n'y a pas de bonne œuvre, quelque légère qu'elle paraisse, qui ne les attire. C'est souvent à de bien petits efforts de notre part qu'est attachée l'abondance des dons célestes. Un léger sacrifice d'intérêt, le retranchement d'une vanité mondaine, la fuite d'une occasion agréable, mais dangereuse, la privation d'un plaisir, une violence faite à l'humeur, ont été très souvent le principe de graces puissantes et multipliées, et la première cause du salut.

Graces accordées aux pécheurs.

Ce n'est pas encore assez pour la bonté divine de nous accorder ses graces lorsque nous les méritons, et de les proportionner aux

[1] Apoc., III, 10. — [2] Sap., VII, 14. — [3] Prov. XII, 2; Sap., V, 15; Eccli., XLIII, 37, *et alibi passim*. — [4] Rom., IV, 4; Hebr., VI, 10.

efforts que nous faisons pour les mériter. Ce n'est là en quelque sorte qu'une bonté humaine. Ne nous plaisons-nous pas, quelque vertueux que nous soyons, à répandre nos bienfaits sur ceux qui les reconnaissent et qui cherchent à nous plaire ? Ce qui caractérise la munificence divine, et qui ne peut appartenir qu'à elle, c'est d'offrir ses dons à ceux qui ne les méritent pas; de ne pas cesser de les offrir à ceux qui s'obstinent à les refuser; de multiplier ses instances à mesure qu'ils renouvellent leurs outrages. Faibles créatures, notre patience, qui n'a d'autre étendue que la petitesse de notre cœur, est bientôt à bout. Celle de Dieu a pour mesure la grandeur de Dieu même, et n'a de bornes que sa justice. Pécheurs, quelque éloignés que vous soyez de Dieu, il attend que vous reveniez à lui [1]. Sa patience n'est pas une longanimité inerte et oisive. Non seulement il vous tend les bras pour vous recevoir, mais il vous invite, il vous sollicite, il vous presse d'y revenir. Ce tendre père de famille qui, après avoir hâté par ses vœux le retour de son fils prodigue, se jette à son cou aussitôt qu'il le revoit, et le rétablit dans tous ses droits; ce bon pasteur qui court dans le désert après la brebis égarée, et la rapporte joyeux au bercail, ne sont que de faibles emblèmes de cette bonté patiente à la fois et active, qui ne cesse de vous rechercher et de vous présenter les motifs, de vous donner les moyens de rentrer en grace avec elle. Elle vous poursuivra de ses bienfaits jusqu'au dernier moment de votre vie; et les années de la miséricorde ne finiront que lorsque commenceront les siècles de la justice.

Conséquences morales des dogmes de la grace.

Ce n'est pas assez de connaître ce que la grace fait pour nous. Ce qui est infiniment plus important, c'est de considérer ce que nous devons faire pour elle, de le bien savoir, de nous en pénétrer. Nous ne présenterons pas au tribunal suprême la connaissance que nous aurons eue de la grace, mais l'usage que nous en aurons fait. Sortons donc maintenant d'une spéculation qui resterait inutile si elle ne nous conduisait à une pratique salutaire.

Rapprochons les divines propriétés de la grace que nous venons d'examiner, des conséquences morales qu'il est nécessaire

[1] Is., xxx, 13.

d'en tirer pour diriger notre conduite ; et dans les dogmes de la grace, voyons nos devoirs envers la grace.

Sans la grace nous ne pouvons rien : il faut nous en humilier. Avec la grace nous pouvons tout : il faut la désirer. La grace est un bienfait gratuit : il faut en être reconnaissant. La grace est promise : il faut y avoir confiance. La grace est obtenue par les prières : il faut l'implorer. La grace est accordée aux bonnes œuvres : il faut la mériter. La grace ne détruit pas la liberté : il faut y coopérer. La grace saisit les occasions favorables : il faut en profiter avec soin. La grace se lasse enfin de nous attendre : il faut craindre de la perdre.

Humilité.

Entre le dogme de la nécessité de la grace et le précepte de l'humilité, il y a une correspondance intime, et l'Apôtre nous la rend bien sensible. Qu'est-ce qui vous distingue? nous dit-il. Que possédez-vous que vous ne l'ayez reçu? Et puisque vous l'avez reçu, comment pouvez-vous vous en glorifier comme d'un bien qui vous serait propre [1]? Peut-il être infecté d'orgueil celui que le besoin continuel d'un secours supérieur rappelle sans cesse à la persuasion de sa faiblesse et au sentiment de son impuissance? L'humilité, cette vertu fondamentale de la vie chrétienne, si fréquemment, si fortement prescrite par Jésus-Christ, est à la fois et l'effet et le principe de la grace. Elle en est l'effet, et parce que c'est la grace qui la donne, et parce que c'est la foi de la grace qui en fait sentir la nécessité. Elle en est le principe : le chef des Apôtres nous enseigne que Dieu résiste aux superbes, et que c'est aux humbles qu'il accorde sa grace [2].

Désir.

Nous désirons essentiellement notre bonheur : nous devons donc désirer ardemment ce qui est le moyen de parvenir à un bonheur sans mesure et sans terme ; le moyen nécessaire sans lequel nous sommes incapables de l'atteindre ; le moyen efficace avec lequel il est en notre pouvoir de l'acquérir. Le bien principal, le bien souverain du temps est évidemment celui qui nous procure le bien de l'éternité. La grace doit donc être, si nous sommes non

[1] I Cor., IV, 7. — [2] I, Petr., V, 5.

seulement religieux, mais seulement raisonnables, l'objet de nos vœux les plus ardens. Le guerrier dans les combats désire d'être fortifié d'un secours qui lui donne la victoire. Si notre vie est une guerre continuelle, et l'Esprit-Saint nous le certifie [1], nous devons soupirer après le secours tout puissant qui nous communiquera une force triomphatrice.

Reconnaissance.

Maître absolu de ses dons, Dieu ne nous en doit aucun. Graces donc, graces continuelles au Seigneur, de son ineffable don [2]. Nous rougirions d'être ingrats envers nos semblables du plus léger bienfait. De quelle reconnaissance nos cœurs ne doivent-ils pas être inondés pour le plus précieux des biens que notre Créateur plein de munificence daigne nous accorder, non seulement sans que nous l'ayons mérité, mais lors même que nous nous en rendions indignes! C'est le maître outragé qui tend les bras à l'esclave rebelle. C'est un Dieu dont la sainteté abhorre le péché et dont la miséricorde recherche le pécheur. Quelle stupide, quelle honteuse insensibilité est la nôtre, si nous ne sommes pas touchés d'une aussi immense bonté!

Confiance.

Assurés par les promesses de l'éternelle vérité que la grace ne nous manquera pas, nous devons prendre dans ce secours tout puissant une entière confiance [3]. Loin de nous toute pusillanimité. Quelque faible que soit ma nature, quelque emportées que soient mes passions, quelque séduisantes que soient mes tentations, sûr de la grace, je suis certain de pouvoir, ou persévérer dans les voies de la justice ou y rentrer. Soutenu par la main divine, je ne vois plus de sacrifice qui m'étonne, d'effort qui me coûte, d'obstacle qui m'arrête. Courage donc pécheurs, qui ne vous sentez pas la force de vous soustraire aux illusions du monde. C'est Dieu qui vous arrachera à ces tentations [4]. Courage, ames timides, qui craignez d'entrer en combat avec les ennemis intérieurs et extérieurs du salut. Vous ne combattrez pas seuls. Dieu est avec vous, comme un puissant guerrier: il abattra devant vous les ennemis

[1] Job., VII, 1. — [2] Corinth., IX, 15. — [3] I Petr., I, 13. — [4] Ps., XVII, 30.

qui vous attaquent [1] Marchez, comme David, au nom du Dieu des armées : comme lui vous triompherez du fier géant qui menace le camp d'Israël.

Demande.

Dieu désire nous accorder ses graces : il daigne nous les promettre. Mais il veut que nous les lui demandions : et c'est encore un de ses bienfaits d'établir entre lui et nous cette communication de prières et de graces : de prières qui de nous s'élèvent jusqu'à lui ; de graces qui de lui descendent sur nous. Justes, adressez-vous donc, comme saint Paul, avec une sainte confiance, à ce trône de bienfaisance , vous y trouverez, vous y obtiendrez les secours nécessaires à votre persévérance [2]. Pécheurs, demandez avec David au Dieu de votre salut la grace de votre conversion [3]. Hommes de tout état, implorez l'assistance de cette main tutélaire qui vous dirigera, vous retiendra, vous soutiendra, vous défendra dans les voies de la sanctification.

Coopération.

Mais jamais nos vœux n'attireront la grace, si nos actions la repoussent. Ce don céleste, qui est la cause de nos efforts, en est aussi la récompense. Les premières graces ne nous furent accordées que pour nous en faire mériter de plus abondantes. Nous ne sommes nés à la grace que pour y croître [4]. Ainsi le grand Apôtre, oubliant ce qu'il laisse derrière lui, et s'avançant continuellement vers ce qu'il aperçoit devant lui, poursuit sa carrière de graces en graces, et de mérites en mérites, pour atteindre le prix auquel le destine la vocation de Jésus-Christ [5]. Tels ont été tous les saints. C'est aux graces dont ils ont été comblés qu'ils doivent la félicité dont ils jouissent ; mais ce furent à leurs bonnes œuvres qu'ils durent l'abondance des graces. Ce qu'ils furent, nous le sommes ; ce qu'ils purent, nous le pouvons ; ce qu'ils méritèrent d'obtenir, nous sommes comme eux les maîtres de nous le procurer. Faisons donc les mêmes efforts, ils obtiendront les mêmes succès ; opérons les mêmes œuvres, elles obtiendront le même prix ; marchons sur les mêmes traces, elles nous conduiront au même terme.

[1] Jerem., XX, 11. — [2] Hebr., IV, 16. — [3] Ps. LXXXIV, 5. — [4] II Petr., III, 18. — [5] Philipp., III, 13, 14.

Mériter la grace est nécessaire pour l'obtenir; mais la grace elle-même nous en facilite le moyen. Il suffit de lui être fidèle, de céder à son impulsion, d'employer la force qu'elle communique, de coopérer avec elle au bien auquel elle excite, pour lequel elle aide, qu'elle opère elle-même. C'est pour nous procurer le mérite de cette coopération que, par une disposition incompréhensible à nos faibles conceptions, en dirigeant infailliblement notre volonté, elle lui laisse toute sa liberté. Usons-en comme elle nous inspire d'en user : voilà tout ce qu'elle exige pour nous enrichir de graces nouvelles. Trouverons-nous trop pesant un joug qu'elle allège de sa force suprême, en le supportant avec nous ? Regarderons-nous comme pénible une marche dans laquelle elle nous soutient, et en quelque sorte nous porte ? Elle ne nous demande de faire pour elle que ce qu'elle fait pour nous la première. Incapables de la prévenir, au moins secondons-la. Impuissans au bien sans elle, concourons-y du moins avec elle. (Le C. de La Luzerne, *Considérations sur divers points de la Morale chrétienne*.)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA GRACE.

Vocabis me, et ego respondebo tibi.

Vous m'appellerez, et je vous répondrai. (*Job.*, 14, 15.)

Ipsi fuerunt rebelles lumini.

Ils ont été rebelles à la lumière. (*Idem*, 24, 3.)

Vocavi, et non erat qui audiret.

J'ai appelé, et personne ne m'a écouté. (*Is.*, 50, 2.)

Vocavi vos, et non respondistis.

Je vous ai appelés sans que vous m'ayez répondu. (*Jér.*, 7, 13.)

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.

Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs. (*Ps.*, 94, 8.)

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis; et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. (*Math.*, 11, 28.)

Nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo.

Personne ne peut venir à moi, s'il ne ne lui est donné par mon Père. (*Idem.*, 6, 66.)

Sine me nihil potestis facere.

Sans moi vous ne pouvez rien faire. (*Joan.*, 15, 5.)

Vos semper Spiritui Sancto resistitis.

Vous résistez toujours au Saint-Esprit. (*Act.*, 7, 51.)

Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.

Cela ne dépend point de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. (*Rom.*, 9.)

Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto.

Personne ne peut dire que Jésus-Christ est le Seigneur, si ce n'est pas le Saint-Esprit. (*I. Cor.*, 12, 3.)

Abundantius illis omnibus laboravi; non ego autem, sed gratia Dei mecum.

J'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais la grace de Dieu avec moi. (*Idem.*, 15, 10.)

Exhortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons à ne point recevoir en vain la grace de Dieu. (*II. Cor.*, 6, 1.)

Deus est qui operatur in vobis, et velle et perficere pro bona voluntate.

C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. (*Ibid.*, 2, 13.)

Omnia possum in eo qui me confortat.

Je puis tout en celui qui me fortifie. (*Philipp.* 4, 3.)

Deus omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. (*I. Tim.*, 2, 4.)

Vocavit (nos Deus) vocatione sua sancta, non secundum opera nostra, sed secundum propositum suum et gratiam, quæ data est nobis in Christo Jesu.

Dieu nous a appelés par sa vocation sainte, non selon nos œuvres, mais selon le décret de sa volonté, et selon la grace qui nous est donnée en Jésus-Christ. (*II. Tim.* 1, 9.)

Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei.

Prenez garde que quelqu'un ne manque à la grace de Dieu. (*Heb.*, 12, 15.)

Ego sto ad ostium et pulso; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum.

Je suis à la porte, et je heurte; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui. (*Apoc.*, 3, 20.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA GRACE.

EXORDE.

Respondit Jesus, et dixit ei : Si scires donum Dei.

Jésus-Christ lui répondit : Si vous connaissiez le don de Dieu. (*Jean*, ch. 4.)

Ce don de Dieu que ne connaissait pas encore cette femme Samaritaine dont il est parlé dans notre Evangile, et que le Sauveur des hommes lui fit connaître, c'est, selon tous les Pères de l'Eglise et tous les interprètes de l'Ecriture, la grace même de Jésus-Christ. Cette grace sans laquelle nous ne pouvons rien, et avec laquelle nous pouvons tout ; cette grace, par où, comme dit l'Apôtre, nous sommes tout ce que nous sommes, si nous sommes quelque chose devant Dieu; cette grace qui nous éclaire, qui nous attire, qui nous persuade, qui nous convertit; cette grace qui nous porte au bien et qui nous éloigne du péché; cette grace qui nous met en état de gagner le ciel et d'y parvenir; cette grace qui opère en nous et avec nous tout ce que nous faisons pour Dieu, et qui, dans l'ordre du salut, nous donne par son efficace, non seulement le pouvoir, mais la volonté et l'action : voilà, dis-je, mes chers auditeurs, l'excellent don qu'il nous est si important à nous-mêmes de bien connaître. Don parfait, qui nous vient d'en haut et qui descend du Père des lumières. Don au dessus de tous les dons de la nature, et auprès duquel saint Paul regardait comme de la boue tous les dons de la fortune. Don des dons, que Jésus-Christ seul a pu nous mériter, et que nous recevons de la miséricorde infinie de Dieu.

Cependant, par une ignorance grossière, nous ne le connaissons pas; et, par une ingratitude encore plus criminelle, nous ne prenons pas soin de le connaître. De là vient que si souvent nous le recevons en vain; et que, bien loin de nous en servir pour glorifier Dieu, et pour nous sanctifier nous-mêmes, nous en abusons

jusqu'à nous pervertir nous-mêmes et à mépriser Dieu. Car c'est pour cela que Jésus-Christ nous dit comme à la Samaritaine : *Si scires donum Dei* [1]; si vous connaissiez le don de Dieu. Tâchons donc aujourd'hui, Chrétiens, à nous en former une juste idée. Entrons dans ce trésor immense des miséricordes divines. Mesurons-en, s'il est possible, et la hauteur et la profondeur; et puisque Marie en a reçu la plénitude, pour parler utilement de la grace, implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de cette mère de grace, en lui adressant les paroles de l'Ange : *Ave*, *Maria.*

Disposer tout avec douceur, et tout exécuter avec force, ce sont les deux excellentes propriétés que l'Écriture attribue à la sagesse. Mais il n'y a, dit saint Augustin, que la sagesse de Dieu à qui ces deux propriétés conviennent tout à la fois dans le degré de perfection qui nous est exprimé par ses paroles : *Sapientia attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* [2]. En effet, la sagesse des hommes, étant aussi bornée qu'elle est, se trouve sujette à deux défauts tout contraires. Est-elle douce dans sa conduite, il est à craindre qu'elle ne devienne faible dans l'exécution. Est-elle efficace et ferme dans l'exécution, il y a danger qu'elle ne soit dure dans sa conduite. Sa douceur, quand elle prédomine, se tourne en mollesse, et sa force dégénère en un excès de sévérité. Mais il n'appartient qu'à la gagesse de Dieu de réunir parfaitement ces deux vertus, ce semble, si opposées. Car elle a seule l'avantage, non seulement de ne séparer jamais la douceur de la force, mais de trouver la force dans sa douceur, et, par un secret inconnu à tout autre qu'à elle, de faire consister sa force dans sa douceur même. Or, ce que l'Ecriture nous dit de la sagesse de Dieu, je puis le dire également de la grace, puisque la grace dont je parle n'agit en nous que comme l'instrument de cette sagesse souveraine, qui est en Dieu la cause principale de notre salut.

Et voilà, Chrétiens, l'idée la plus juste que je puisse vous donner de la grace de Jésus-Christ : en voilà les deux caractères, douceur et force. Douceur de la grace, dans la manière engageante dont elle dispose le pécheur à sa conversion. Force de la grace, dans les étonnantes victoires qu'elle remporte sur le pécheur au moment de sa conversion. Or, sans chercher d'autre preuve, il me suffit de vous proposer pour exemple de l'un et l'autre cette femme de notre Evangile: car, vous verrez d'abord quelle fut l'aimable conduite de la grace pour gagner le cœur de cette pécheresse. Vous jugerez

[1] Jean, 4. — [2] Sap., 8.

ensuite quel fut le merveilleux pouvoir de la grace, par l'admirable changement qu'elle opéra dans le cœur de cette pécheresse : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* La grace de Jésus-Christ employant tous les charmes de sa douceur pour convertir la Samaritaine : ce sera la première partie. La grace de Jésus-Christ, par son efficace et par sa force, convertissant en effet la Samaritaine, et, de l'abîme du péché où elle était plongée, l'élevant tout à coup au comble de la sainteté : ce sera la seconde partie ; l'une et l'autre renferment tout mon dessein, et vont faire le partage de ce discours. (BOURDALOUE, *Sur la Grace.*)

Nécessité de la grace.

De même qu'une terre desséchée ne peut produire aucun fruit, tant qu'elle n'est point arrosée par les pluies bienfaisantes du ciel, de même nous ne saurions porter des fruits de vie, nous ne saurions rien faire pour le salut, si Dieu ne nous envoyait d'en haut cette pluie salutaire qui rend la vie à notre volonté.

Gédéon considérait sans doute les merveilleux effets de la grace divine, lorsque, les yeux fixés sur cette toison qui était l'image du peuple, et qui était entièrement desséchée, quoiqu'elle eût été couverte de la rosée du ciel un instant auparavant, il annonça à ce même peuple que bientôt il serait desséché comme cette toison, c'est-à-dire qu'il serait privé de l'Esprit-Saint que Dieu lui avait envoyé.

Nous avons donc absolument besoin de cette rosée de la grace, pour n'être point à la fin entièrement consumés par la chaleur ; et pour n'être point réduits à une honteuse stérilité. Prions Dieu de nous l'accorder avec effusion ; efforçons-nous de notre côté de ne point mettre d'obstacles à ses effets, et quand nous l'avons reçue, conservons-la comme le plus précieux des trésors. (Saint IRÉNÉE, *Contre les hérétiques.*)

Nécessité de la grace pour connaître Dieu.

Quant à la difficulté que l'homme éprouve d'arriver de lui-même à la connaissance de la vérité, Celse nous renvoie à Platon, et cite cette pensée de son livre intitulé *Timée* : « Il est bien difficile à « l'homme de trouver l'architecte, le père d'un si grand ouvrage ; « mais il est impossible de le faire connaître à tous les hommes. »

Je sens tout ce que ces paroles ont de force et de sublimité. Mais voyez, je vous prie, si nos divines Ecritures ne nous enseignent pas une vérité mieux appropriée aux besoins de l'humanité, lorsqu'elles nous disent que le Verbe de Dieu, qui était en Dieu au commencement, s'est fait chair pour venir apprendre à tous les hommes ce que, selon Platon, il serait *impossible* de leur apprendre, supposé que l'on pût soi-même arriver à le connaître.

Nous le disons donc : oui, la nature humaine ne peut, livrée à elle seule, ni chercher Dieu comme il faut, ni le trouver ; il faut qu'elle soit aidée dans ses recherches par celui même qui en est l'objet : et ce Dieu ne se découvre qu'à ceux qui, après avoir fait tout ce qui dépendait d'eux, confessent qu'ils ne peuvent rien sans lui ; qu'à ceux enfin à qui la justice lui semble exiger qu'il se découvre, et se fasse connaître autant qu'un Dieu peut se faire connaître à des hommes. Comme vous, philosophes, nous reconnaissons que l'essence de Dieu est ineffable; comme vous, nous savons qu'il est difficile aux faibles regards de l'homme de découvrir le Créateur de tout ce monde qui nous environne : mais si, ne disant point avec vous que l'on peut former dans son esprit l'idée de Dieu des idées de tous les autres objets qui sont la matière de nos connaissances, et par là s'approcher en quelque sorte du souverain bien, nous adorons le Verbe de Dieu, qui a dit : « Personne ne peut « connaître le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils aura voulu « le révéler [1]. » Ainsi Dieu, selon nous, ne peut être connu sans une grace divine, sans un bienfait spécial de Dieu. Sans ce secours surnaturel, nous le disons, et nous le disons sans restriction, la connaissance de Dieu surpasse infiniment les forces de notre nature; et, sans la grace, non seulement nous ne pouvons arriver à cette connaissance parfaite que nous en donne le Verbe, nous ne pouvons pas même trouver dans nos idées rien qui puisse nous en donner la moindre notion. (ORIGÈNE, *Contre Celse.*)

Nécessité efficace et influence de la grace.

« Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron, le laboureur [2]. » On croit que sur le chemin de la montagne des Olives il se trouvait beaucoup de vignes, qui donnèrent lieu au Sauveur de dire ces paroles. Nous devons apprendre par cet exemple et par les autres de même nature à nous servir de tous les objets qui se

[1] Matth. XI, 17. — [2] Joan., XV, 1.

présentent, pour nous élever à Dieu et par ce moyen sanctifier, pour ainsi parler, toute la nature.

Nous avons ici à considérer trois choses : la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ; les branches de la vigne, c'est-à-dire les fidèles ; et le laboureur, qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir combien nous sommes unis à Jésus-Christ, et le besoin extrême que nous avons de cette union.

Notre union avec Jésus-Christ présuppose, premièrement, une même nature entre lui et nous, comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il fallait donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous : ce qui aussi fait dire à saint Augustin qu'il a prononcé ces paroles selon qu'il est homme.

Elles présupposent, secondement, une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige.

Elles présupposent, en troisième lieu, une influence intérieure de Jésus-Christ sur nous, telle qu'est celle de la tige sur les branches qui en tirent tout le suc, dont elles sont nourries.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sècheraient et périraient sans ressource, et ne seraient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige, il en serait de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grace qui nous fait vivre.

Remarquons donc bien qu'il ne suffit pas que Jésus-Christ nous enseigne par sa parole et par ses exemples, mais encore que nous avons besoin de la continuelle influence de sa grace, sans laquelle nous péririons.

Combien, d'un côté, devons-nous avoir de joie, d'être unis si intimement à Jésus-Christ; et de l'autre, quelle doit être notre humilité dans le besoin continuel que nous avons de la grace!

Elle ne pouvait être mieux marquée que par le besoin que les membres ont de leur chef, ou, ce qui est de même nature, par celui que les branches ont de leur tige. Car un seul moment d'interruption d'une influence si nécessaire les ferait mourir.

Entrons donc dans la pratique de ce commandement du Sauveur : *Demeurez en moi, et moi en vous ; comme la branche ne peut porter du fruit, il en est de même de vous : vous ne pourrez rien faire sans moi*[1].

[1] Joan., xv, 4, 5.

Vous ne pouvez rien faire, rien du tout; vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser par conséquent la moindre fleur; parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. Il avait dit que *le laboureur purgerait le plant qui porte du fruit*, *afin qu'il en portât davantage* [1]. Mais, de peur que nous ne crussions que nous ne devions à sa grace que l'abondance des fruits, à cause qu'il avait dit *que la plante serait purgée pour porter beaucoup*, il ajoute : *Vous ne pouvez porter de fruit*, *si vous ne demeurez en moi*, et encore plus précisément : *Vous ne pouvez rien sans moi :* Vous ne pouvez commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. *Personne ne peut rien penser de soi-même* [2] : *personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus que par le Saint-Esprit* [3], ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ qui doit l'envoyer, comme il le dira dans la suite. Et non seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans, selon ce que dit saint Paul *que tous les membres unis ensemble reçoivent l'accroissement par tous les vaisseaux et par toutes les liaisons qui portent et communiquent la nourriture et la vie* [4]. Chacun selon sa mesure : ce que le même Apôtre attribue ailleurs à la distribution de la grace du Saint-Esprit, *qui partage ses dons à chacun*, *selon qu'il lui plaît* [5].

Tenons-nous dans une grande dépendance, à chaque instant, à chaque action.

C'est par la foi qu'on tire le suc de cette divine racine : tenons-nous toujours dans la foi.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie doit être notre cher objet, et le moyen le plus efficace de s'unir à lui comme à celui sans lequel on ne peut rien, de qui on tire tout le bon suc de la grace, la vraie nourriture de l'ame.

Mais voici le comble de la joie. C'est que la racine n'aime pas moins sa vie que les branches à la recevoir. Le chef est fait pour se communiquer, et Jésus-Christ pour se donner à nous. *Les uns sont apôtres*, *les autres docteurs* [6] : mais tout cela est pour les membres, outre que le chef influe par lui-même.

Approchez-vous de lui, *et recevez la lumière*, *et vos visages ne seront jamais chargés de confusion* [7].

La confusion est pour ceux qui s'éloignent de Jésus; parce que laissés à eux-mêmes ils sèchent, ils meurent, ils ne sont que faiblesse et péché.

[1] Joan., XV, 2. — [2] II Cor., III, 5. — [3] I Cor., XII, 3. — [4] Ephes., IV, 16. — [5] I Cor., XII, 11, 13. — [6] Ibid., 28. — [7] Ps. XXXIII, 6.

Si la vigne, si les membres du corps pouvaient sentir ce qu'ils doivent à la racine et au chef, ils seraient en continuelles actions de graces. Rendons graces au Seigneur notre Dieu. Saint Paul ne nous prêche que l'action de graces. La foi, la prière, l'action de graces, c'est le principe, c'est le moyen, c'est le fruit de notre union avec Jésus-Christ. (BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile.*)

La grace ne nécessite pas les actions.

C'est en vain que l'homme, abandonné à lui-même et à ses seules forces, met la main à l'œuvre pour réprimer ses affections désordonnées, pour les réduire au silence, et rétablir le calme et la tranquillité dans son ame. Tout son zèle, tous ses efforts sont inutiles; mais si au désir violent qu'il éprouve d'arriver à ce but, au soin et à la vigilance avec lesquels il y travaille, vient se joindre encore le secours de la grace de Dieu, il est bientôt au comble de tous ses vœux; car Dieu est toujours prêt à venir au secours des ames qui veulent opérer leur salut. Si, au contraire, cette ardeur vient à cesser; si, après avoir fait un pas en avant, il s'arrête et même recule, il ne tarde point à perdre la grace que Dieu lui avait donnée. Sauver une ame malgré elle ne convient qu'à celui qui use de violence; mais la sauver sans lui ravir sa liberté, c'est l'effet d'une indulgence paternelle. C'est ainsi que notre Dieu veut en agir toujours avec ses enfans; il veut, en les aidant à bien faire, leur conserver le mérite d'avoir bien fait, afin de pouvoir dans les cieux couronner leurs mérites, tout en couronnant ses dons. (Saint CLÉMENT d'Alexandrie, *Quel riche sera sauvé?* Hom.)

Il est de notre sagesse d'observer les occasions de la grace et de ne pas les manquer.

Quel est pour nous le point capital et la grande maxime de la sagesse chrétienne? retenez-la bien, mes chers auditeurs, et ne l'oubliez jamais. C'est d'observer avec soin les occasions, et de ne les pas manquer. Car, combien de choses dont vous ne voyez pas les conséquences et qui vous semblent venir du hasard sont autant de moyens que Dieu a choisis pour vous retirer du monde, et dont peut-être il lui a plu de faire dépendre votre prédestination même: par exemple, l'engagement que vous avez avec ce serviteur de Dieu, ce livre de piété que vous goûtez, ce sermon édifiant et convaincant que vous entendez, cette mort subite qui qui vous effraie, cette perte de biens qui vous afflige, cette disgrace qui vous humilie, cette infirmité qui, malgré vous, vous

réduit à mener une vie réglée, et vous empêche de vous livrer aux mêmes excès. Si les desseins de Dieu vous étaient pleinement connus, et que vous sussiez que c'est à cela qu'il a voulu attacher votre salut, ne les ménageriez-vous pas, ces occasions si importantes? Or, vous n'en savez que trop, pour y adorer au moins les conseils secrets de cette Providence toute paternelle qui vous gouverne; et si vous n'en savez pas davantage, c'est ce qui vous oblige encore à vivre dans une dépendance plus absolue de cette grace, en qui vous vous confiez. Mais si c'est une occasion de salut, me direz-vous, et que Dieu y ait attaché la grace de ma conversion, il est sûr que je me convertirai. Je le veux, Chrétiens; mais il est sûr que vous ne vous convertirez jamais sans un bon usage de cette grace et de l'occasion où elle vous est préparée. Car, de quelque nature que soit cette grace, il est de la foi que son effet ne peut être séparé de votre fidélité; et de quelque manière qu'elle agisse, il en faut toujours revenir aux deux paroles du Sauveur des hommes : *Vigilate et orate* [1]; veillez et priez. Priez, parce que vous ne pouvez rien sans la grace; et veillez, parce que la grace, toute puissante qu'elle est, ne fait rien sans vous. Priez, afin qu'il y ait pour vous un temps et un jour de salut; et veillez, afin que ce jour de salut ne vous échappe pas. Voilà en deux mots les deux points fixes et tout le précis de la théologie d'un Chrétien. Poursuivons.

J'ajoute que la grace qui opère notre conversion, quelque intérêt que nous ayons à la rechercher, est toujours la première à nous prévenir; et c'est, dans la doctrine des Pères, ce qu'elle a de plus essentiel. Car, si je la pouvais prévenir, dès là elle ne serait plus grace, parce qu'elle supposerait en nous le mérite de l'avoir prévenue. Je sais que nous pouvons, quoique pécheurs, chercher Dieu par la grace, et le trouver. Mais, reprend saint Bernard, nous ne chercherions jamais Dieu par la grace si Dieu, par une autre grace, ne nous avait lui-même cherchés : *Nisi enim prius quæsita, et non quæreres, sicut nec eligeres nisi electa* [2]. Or, c'est ce qui paraît sensiblement dans la conversion de cette femme de Samarie. Le Fils de Dieu n'attend pas qu'elle fasse quelque avance pour venir à lui : il l'aborde, il lui parle, il l'engage, sans qu'elle y pense, dans un entretien qui doit être le principe de son salut. Tel est le mystère et le prodige tout ensemble de la charité de mon Dieu, de vouloir bien prévenir lui-même des pécheurs, c'est-à-

[1] Matth., 26. — [2] Bernard.

dire, de vouloir bien rechercher lui-même de viles créatures; de vouloir bien appeler lui-même des ames ingrates et rebelles, des ames criminelles et dignes de toutes ses vengeances, des ames faibles et inconstantes, dont peut-être il prévoit les infidélités et les rechutes : de les rechercher, dis-je, et d'aller au devant d'elles, dans un temps où elles ne pensent point à lui; je dis plus, dans un temps où elles s'éloignent de lui, où elles se soulèvent contre lui, où même elles ont en quelque sorte horreur de lui. Ah! Seigneur, puis-je m'écrier ici, touché du sentiment de saint Bernard, et en m'appliquant ce dogme de notre religion si opposé au pélagianisme : ah! Seigneur, est-il donc vrai que, tout aimable que vous êtes, je ne puis de moi-même vous aimer, et que ma misère aille encore jusqu'à ne pouvoir désirer d'être aimé de vous, si vous n'excitez en moi ce désir? Est-il donc vrai que, tout Dieu que vous êtes, vous soyez dans la nécessité de faire les premières démarches pour me réconcilier avec vous, ou de m'avoir éternellement pour ennemi? Ne serait-ce pas assez que vous fussiez disposé à me recevoir? Mais du moins, ô mon Dieu, puisque vous voulez bien commencer, ne répondrai-je point à votre amour? Ajouterai-je à l'impuissance malheureuse de vous prévenir le crime impardonnable de ne vous pas seconder? Non, Seigneur, et vous me faites trop bien comprendre ce que je vous dois, pour que mon cœur demeure dans une si mortelle indifférence. Puisqu'il est de l'honneur de votre grace que ce soit elle qui me recherche, je veux bien me soumettre à cette loi. Oui, mon Dieu, je veux bien m'humilier dans cette vue; je veux bien reconnaître devant vous ma faiblesse, et me confondre dans la pensée que de moi-même je ne puis faire un pas pour aller à vous; et qu'avec toutes vos perfections, je ne puis vous aimer si vous ne m'aimez, et si vous ne m'aimez avant que je vous aime. Mais du reste, Seigneur, ce sera pour moi un puissant motif de reconnaissance et de fidélité; et le souvenir de votre infinie miséricorde en me cherchant malgré toute mon indignité, en me prévenant, et en me remettant dans vos voies, m'attachera désormais à vous d'un lien si étroit, que la nature, que la passion, que le monde avec tous ses charmes, que rien, quoique ce puisse être, ne le pourra rompre. Tel est le fruit que l'ame chrétienne doit tirer de ce point de foi utilement et solidement médité.

Mais encore comment est-ce que la grace nous prévient? est-ce avec autorité et avec empire? non, dit le Prophète royal, mais par des bénédictions de douceur : *Prævenisti eum in benedictioni-*

bus dulcedinis[1]. Car, si elle nous prévient, c'est en nous demandant ce qu'elle veut obtenir de nous; et en cela, remarque saint Prosper, consiste la différence de la grace et de la loi; la loi commande, et la grace invite; la loi menace, et la grace attire; la loi contraint, et la grace engage. Or, c'est ce mélange de la loi et de la grace qui fait tout le mystère de l'aimable et souveraine domination de Dieu sur nos cœurs. Il ne tenait qu'au Sauveur du monde d'user de tout son pouvoir, et d'obliger la Samaritaine à lui rendre d'abord et sans réplique une obéissance forcée; mais, parce que c'est sa grace qui agit en elle, il veut qu'elle obéisse, non seulement sans répugnance, mais avec joie et avec amour. Par où donc commence-t-il? il la prie de l'écouter et de le croire : *Mulier, crede mihi*[2]. Car, quoique Dieu, par l'efficace de sa grace, soit maître de nos volontés, et qu'il puisse, comme il lui plaît, disposer de nous, il n'en dispose néanmoins qu'avec réserve, et, si j'ose me servir du terme de l'Ecriture, qu'avec respect; c'est-à-dire, en nous inspirant, en nous persuadant, en nous demandant ce qu'il veut nous faire valoir : *Tu autem, dominator virtutis, cum magna reverentia disponis nos*[3]. Je dis plus, quoique maître absolu, il nous demande peu pour nous donner beaucoup. Que demande Jésus-Christ à cette Samaritaine? un peu d'eau : *Da mihi bibere*[4]; et pourquoi de l'eau? pour lui faire naître le désir d'une eau bien plus excellente qu'il lui veut donner, de cette eau salutaire et vivifiante dont la source rejaillit jusque dans la vie éternelle : *Fons aquæ salientis in vitam æternam*[5]; de cette eau qui doit pour jamais étancher notre soif et nous établir dans une paix et dans une félicité parfaites : *Qui biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum*[6]. Belle idée, mes chers auditeurs, de ce que nous éprouvons tous les jours dans la conduite de la grace. Que demande-t-elle d'abord? presque rien : un peu d'attention sur nous-mêmes, un peu de règle dans nos actions, un peu de discrétion dans nos paroles, un peu d'assujétissement à nos devoirs. Donnez-moi cela, nous dit Dieu; c'est bien peu : mais de ce peu dépendent toutefois les graces les plus abondantes; et, en effet, c'est souvent par ce peu, je veux dire par cette petite victoire remportée sur la passion, par cette petite violence faite à l'humeur, par ce petit sacrifice de l'intérêt, par ce petit effort de la charité, par ce petit retranchement d'une vanité mondaine que nous nous mettons en état de recevoir la plénitude des dons célestes et des misé-

[1] Ps. 20. — [2] Joan., 4. — [3] Sap., 12. — [4] Joan., 4. — [5] Ibid. — [6] Ibid.

ricordes du Seigneur. C'est par là que commencent les grands changemens, les grandes conversions; et, ne sommes-nous pas bien coupables si nous refusons à Dieu ce qu'il exige de nous, quand l'avantage qu'il nous promet est tellement au dessus de ce qu'il attend.

Disons néanmoins encore quelque chose de plus touchant. Je prétends, avec saint Chrysostôme, que la grace, pour agir avec plus de douceur, s'accommode à nos inclinations, à nos goûts, à nos talens, et même en quelque sorte à nos faiblesses, à nos imperfections, à nos défauts : j'en ai la preuve dans cette femme de notre Evangile. Un autre que le Fils de Dieu qui l'eût entendue disputer et raisonner sur les points les plus importans de la religion l'aurait rebutée; un autre lui eût dit qu'il ne lui appartenait pas de pénétrer dans ces matières, que ces questions épineuses et subtiles n'étaient pas de son ressort, et que la grande science d'une femme devait être de n'en point trop savoir, ou de ne point affecter de paraître en trop savoir : car c'est la réponse commune qu'ont eue de tout temps à essuyer les femmes curieuses, et qu'on a toujours fait valoir contre elles ; mais notre divin Maître n'ignorait pas que ce n'est point ainsi qu'on les convertit, et que cette réponse mortifiante pour elles, bien loin de les corriger, ne sert qu'à les aigrir et les irriter. Que fait-il donc? Il tient une conduite tout opposée. Cette femme est vaine et curieuse, il l'engage par sa curiosité même ; elle se pique d'être savante, il ne dédaigne point de raisonner avec elle sur ce qu'il y a dans la religion de plus profond et de plus sublime. En instruisant les peuples, il se servait de paraboles, c'est-à-dire de comparaisons simples et familières, pour s'accommoder à la grossièreté de leurs esprits; mais il n'entretient celle-ci, toute pécheresse qu'elle est, que de matières élevées et en des termes proportionnés à la grandeur des sujets dont il veut bien conférer avec elle : de la nature de Dieu, de la perfection de son être, de la pureté de son culte, de l'adoration en esprit; et par là il la détrompe, sans l'offenser, des fausses idées dont elle était prévenue touchant la Divinité et les hommages que nous lui devons. Or, n'est-ce pas ainsi que la grace agit et sur nos esprits et sur nos cœurs? n'est-ce pas ainsi qu'elle se conforme à nous, ne nous sanctifiant presque jamais (remarquez ceci, je vous prie), ne nous sanctifiant presque jamais d'une manière contraire à nos inclinations naturelles, mais perfectionnant, selon Dieu, les inclinations naturelles, pour nous sanctifier. Sommes-nous ardens et agissans, elle nous anime d'un saint zèle, et nous porte à la pratique des bonnes œuvres; sommes-nous tendres

et affectueux, elle nous inspire pour Dieu une tendresse d'amour qui nous fait quelquefois répandre à ses pieds des torrens de larmes; sommes-nous d'une humeur facile, elle rectifie cette facilité d'humeur, et la convertit en charité pour le prochain; sommes-nous d'un esprit rigide et sévère, elle tourne cette sévérité en ferveur de la pénitence; elle prend, dit l'Apôtre saint Pierre, par rapport à nous, autant de différentes formes qu'elle trouve en nous de dispositions différentes: *Multiformis gratiæ Dei*[1]; grace qui nous engage à être saints comme on voudrait l'être, si Dieu nous en donnait le choix, et que nous n'eussions qu'à en délibérer avec nous-mêmes; afin, dit saint Chrysostôme, qu'il ne nous reste nul prétexte pour nous dispenser de la suivre, puisqu'elle veut bien se servir de notre fonds pour l'accomplissement de ses desseins; puisqu'il n'y a rien dans nous qu'elle ne mette en œuvre pour l'ouvrage de notre salut; puisqu'elle ne demande point d'autre naturel que le nôtre, point d'autre complexion que la nôtre, point d'autres talens que les nôtres, pour faire de nous ce que Dieu veut que nous soyons; enfin, puisque, dans un sens que vous entendez assez, nous pouvons, en ne cessant point d'être ce que nous sommes, devenir par elle tout ce que nous ne sommes pas. (BOURDALOUE.)

Force de la grace.

Quelque obscure que soit notre foi, si nous la regardons en elle-même et dans ses mystères, elle a cependant, selon la pensée de tous les théologiens, une espèce d'évidence dans ses motifs; je veux dire que ce qu'elle nous révèle est au moins évidemment croyable, par la qualité des motifs qui nous obligent à le croire. Or, il m'a toujours paru et il me paraît encore qu'un de ces motifs les plus puissans et les plus convaincans est de voir ce que la grace opère quelquefois en certaines ames, que Dieu, comme dit le grand Apôtre, a prédestinées pour en faire des vases de miséricorde: ceci, mes chers auditeurs, vous édifiera et vous consolera. Quand les magiciens de Pharaon virent les étonnans prodiges que faisait Moïse dans toute l'Egypte, par le seul attouchement de cette baguette mystérieuse qui leur donna tant de terreur, ils confessèrent enfin que le doigt de Dieu était là, c'est-à-dire, qu'ils y reconnurent le caractère d'une vertu divine dont ce législateur était l'instrument: *Et dixerunt malefici ad Pharaonem: Digitus*

[1] I Petr., 4.

Dei est hic [1]. Et moi, Chrétiens, quand je n'envisagerais que la conversion de cette femme Samaritaine, telle qu'elle est rapportée dans l'Evangile, je conclurais, sans hésiter, qu'il y a un principe surnaturel qui agit en nous, que Dieu a de secrets ressorts pour remuer nos cœurs et les tourner comme il lui plaît, que nous ne recevons du ciel que des impressions qui ne peuvent venir que de la grace, et que, par les divines opérations de cette grace, notre liberté, sans rien perdre de son indifférence et de ses droits, est parfaitement soumise à l'empire de Dieu.

Or, en quoi consiste le miracle de cette conversion? Le voici, par rapport aux deux puissances de l'ame à qui la grace intérieure est immédiatement communiquée, savoir, l'entendement et la volonté, ou, si vous voulez, l'esprit et le cœur. Miracle de la grace dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine; miracle de la grace dans le changement qu'elle fait du cœur de la Samaritaine; miracle, dis-je, opéré d'une façon toute miraculeuse, et avec des circonstances qui ne permettent pas de douter que ce ne soit l'ouvrage de la main toute puissante de Dieu: *Digitus Dei est hic.* Ecoutez-moi, Chrétiens, et suppléez, par une attention toute nouvelle, à la nécessité où je me trouve d'abréger en peu de paroles ce qui demanderait un discours entier.

Miracle de la grace et de sa force dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine. Suivez le texte sacré, et vous en allez convenir. C'était tout ensemble une infidèle et une hérétique, puisque, selon la remarque d'Origène, les Samaritains étaient dans le fond idolâtres, et adoraient les fausses Divinités de leurs ancêtres, et que néanmoins ils ne laissaient pas de pratiquer en même temps une espèce de Judaïsme, mais de Judaïsme corrompu par leurs opinions particulières: ce qui les divisait, et, par un schisme déclaré, les séparait du reste des Juifs: *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis* [2]. C'était une hérétique vaine et suffisante, opiniâtre et indocile, préoccupée de son erreur et déterminée à la soutenir, qui se piquait de raisonner et d'être subtile en matière de religion: car tout cela paraît dans l'entretien que Jésus-Christ eut avec elle. Or, vous savez l'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité morale de réduire un esprit, encore plus l'esprit d'une femme, quand elle est de ce caractère. Vous savez combien il est rare de voir une femme entêtée d'une hérésie (je dis entêtée; car, persuadée par raison, à peine le fut-elle jamais) se

[1] Exod., 8. — [2] Joan., 4.

mettre en état de reconnaître la vérité, la chercher de bonne foi et s'y soumettre. Soit que, par une malheureuse fatalité, l'hérésie ait cela de propre, de rendre les cœurs inflexibles et de les endurcir; soit que Dieu, par une punition due à ce péché, qui, de tous les péchés, est, dans un sens, le plus grief et le plus punissable, ait coutume de répandre dans les esprits d'épaisses ténèbres qui les aveuglent toujours de plus en plus, et que saint Augustin appelle pour cela: *Pœnales cœcitates*: [1] encore une fois, vous savez combien ce retour de l'hérésie à la foi, de l'orgueil de l'une à l'humilité de l'autre, demande d'efforts, et combien dans l'ordre même de la grace il approche du miracle. Cependant c'est ce que la grace opère aujourd'hui; mais, par une vertu qui ne peut être que la vertu du Très-Haut, Jésus-Christ convertit cette femme: de Samaritaine qu'elle était, il la ramène premièrement à la pureté du culte juif, et puis il en fait une parfaite Chrétienne. Après l'avoir fait renoncer aux superstitions de ses pères et au schisme où elle a été élevée, après lui avoir fait condamner les erreurs qu'elle soutenait avec tant d'obstination et tant de zèle, il lui fait connaître ce qu'il est et pourquoi il est venu, le sujet et la fin de sa mission, sa qualité de Christ et de Sauveur, sa divinité même: mystères naturellement incroyables, et qu'elle ne pouvait découvrir qu'à la faveur des plus pures lumières de la grace qu'il lui communique. Non seulement il lui révèle ces points si importans et si sublimes, mais il les lui persuade, mais il les lui fait goûter. Quoiqu'elle eût refusé d'abord de traiter avec lui, elle l'écoute enfin avec docilité et respect; quoique tout ce qui venait des Juifs lui fût odieux, elle veut bien, tout Juif qu'il est, le reconnaître et l'adorer comme auteur de son salut; quoiqu'elle ne vît en lui que les apparences d'un homme, elle proteste et croit fermement qu'il est le Christ, vrai Fils de Dieu. Ne faut-il pas confesser qu'une telle conversion fut l'œuvre du Seigneur, et s'écrier avec David: *Hæc mutatio dexteræ Excelsi* [2]?

Mais, en changeant l'esprit de cette Samaritaine, la grace n'agit pas moins puissamment dans son cœur. Car, outre qu'elle était obstinée dans sa fausse créance, elle était impudique et libertine dans ses mœurs : péchés, dit saint Chrysostôme, qui, malgré leur opposition, ne laissent pas d'avoir comme une espèce d'affinité, puisque l'hérésie, à proprement parler, n'est autre chose qu'une corruption de l'esprit, comme l'adultère et l'impudicité sont une ré-

[1] August. — [2] Psi 78.

bellion de la chair. Or, Dieu, ajoute saint Chrysostôme, vengeur de l'un et de l'autre, punit et confond souvent l'un par l'autre, en permettant que ces révoltes de l'esprit contre la vérité soient communément suivies des plus honteux dérèglemens de la sensualité. Et, en effet, nous voyons ces ames si présomptueuses et si fières sur ce qui concerne la religion, n'être pas ordinairement les plus fermes dans leurs devoirs, ni les plus inébranlables dans la tentation. Telle était cette pécheresse de Samarie, avec sa prétendue science et sa vaine subtilité. Elle vivait dans un concubinage public, dans un concubinage auquel elle s'était abandonnée, et dont elle avait contracté même une longue habitude : *Quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir* [1]. Or, s'il y a une maladie difficile à guérir, c'est celle-là : s'il y a un démon capable de résister à Dieu et à sa grace, il est évident que c'est cet esprit impur. Mais en cela même, la grace de Jésus-Christ trouve la matière de son triomphe. Cette pécheresse, cette prostituée, cette femme esclave des plus sales passions, est enfin purifiée et sanctifiée. Il semble que Jésus-Christ lui ait donné un autre cœur ; qu'après lui avoir arraché ce cœur charnel et corrompu d'où procédaient tant de désordres, il ait créé en elle un cœur nouveau, un cœur épuré non seulement de toutes les souillures du péché, mais de toutes les affections de la terre. Ce n'est plus cette Samaritaine scandaleuse qui s'était fait un front pour le crime, et qui servait aux ames de démon pour les perdre ; c'est une créature toute nouvelle en Jésus-Christ : *Nova in Christo creatura* [2] : une ame transformée en Dieu et qui ne respire plus que l'amour de Dieu ; qui n'a plus rien que de chaste dans ses pensées, que de modeste dans ses paroles, que de réglé dans ses actions ; qui, par sa conduite exemplaire, est désormais un modèle de vertu, et qui va répandre partout l'odeur de sa sainteté. Quel prodige, mes chers auditeurs ! et ne devons-nous pas toujours reprendre avec le Prophète : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi ?*

Mais si la grace de Jésus-Christ fait un miracle dans la conversion de cette femme, la manière miraculeuse dont elle le fait montre encore bien quelles sont sa force et sa puissance. Car, n'est-il pas étonnant, Chrétiens, que deux changemens si prodigieux ne coûtent au Sauveur du monde qu'un moment ? Quand Dieu agit selon les lois et le cours ordinaire de sa Providence, il garde, ou du moins il paraît garder des mesures ; et, dans l'ordre surnaturel aussi bien que dans l'ordre naturel, il s'accommode à notre faiblesse.

1 Joan., 4. — 2 II Cor., 5.

Car il ne fait pas les saints dans un instant; il les sanctifie peu à peu, et, par des progrès quelquefois insensibles, il les conduit de degré en degré jusqu'au terme d'une sainteté consommée. Mais quand il agit souverainement et en Dieu, il ne s'assujetit point de la sorte. Il ne prépare point le sujet qui doit servir de fond à son action. Une parole qu'il profère fait sortir des millions d'êtres du néant, étend les cieux, affermit la terre, donne à ce vaste univers toute sa perfection : *Dixit, et facta sunt* [1]. Ainsi le Fils de Dieu ne dit qu'une parole à la Samaritaine : *Ego sum* [2] : Oui, c'est moi, moi qui suis ce Messie que vous attendez; et tout à coup la voilà convaincue, la voilà touchée, la voilà pénétrée des plus saints, mais des plus vifs et des plus tendres sentimens. Parole, reprend saint Augustin, plus efficace que celle dont Dieu créa le monde. Parole qui, par une seconde création, mais bien plus admirable que la première, réforma dans le cœur de cette femme ce que le péché avait détruit. Je dis création plus admirable que la première, puisque dans la première le néant sur lequel Dieu travaille obéit sans contradiction à sa parole; au lieu que, dans celle-ci, Dieu travaillait sur le néant du péché, qui, tout néant qu'il est, est capable comme péché de lui résister. Mais encore par quelle marque sensible le Fils de Dieu s'autorisa-t-il dans l'esprit de la Samaritaine, et par où trouva-t-il une si facile et si prompte créance? Le vit-elle en ce moment-là commander aux tempêtes et à la mer, guérir les aveugles-nés, ressusciter les morts de quatre jours? Ah! Chrétiens, voici la merveille qui surpasse toutes les autres. Le monde converti sans miracle, et sans miracle devenu chrétien, si l'on voulait ainsi le supposer, ce serait, disait saint Augustin, le plus grand de tous les miracles ; ce serait le miracle des miracles, et le plus convaincant pour un païen qui ne croirait pas les autres miracles. Or, nous le voyons, mes chers auditeurs, ce miracle des miracles accompli dans cette Samaritaine. Les pharisiens et les docteurs de la Loi voyaient tous les jours les miracles de Jésus-Christ; ils en étaient les témoins oculaires; ils parlaient à Lazare qu'il avait publiquement ressuscité, aux malades qu'il avait guéris; et cependant, par une obstination inflexible, ils persistaient dans leur incrédulité. Mais celle-ci, sans miracles, non seulement croit en lui, mais s'attache à lui, se donne à lui, renonce à tout pour lui. D'où vient cela? de la toute-puissance de la grace, qui n'a besoin que d'elle-même pour triompher du cœur de l'homme. Ce n'est pas tout. Quand le Fils de

[1] Ps., 32. — [2] Joan., 4.

Dieu convertissait les autres pécheurs, ce n'était qu'après leur avoir donné pour sa personne, par quelque signalé bienfait, un fonds de confiance et d'estime. Pour guérir leurs ames, il commençait par guérir leurs corps; et, par condescendance à leur faiblesse, il les engageait à croire ce qu'il était, en leur faisant éprouver dans leurs besoins ce qu'il pouvait. Mais, parce qu'il a résolu de faire paraître dans cette pécheresse de Samarie toute la force de la grace, il la convertit purement, je veux dire sans autre attrait, sans autre engagement d'intérêt que celui de sa conversion même. Elle ne croit point en lui comme la femme chananéenne, parce qu'il a délivré sa fille du démon, ni comme l'hémorhoïsse, parce qu'il lui a rendu la santé; mais elle croit en lui pour lui seul; elle s'attache à lui sans autre vue que l'avantage d'être à lui et de ne vivre que pour lui. C'est là que je reconnais le caractère d'une grace victorieuse et toute-puissante : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

Enfin le miracle de la grace, c'est qu'en sanctifiant cette femme, elle sanctifia tout le pays de Samarie, et qu'elle la rendit capable de communiquer aux Samaritains le don de la foi. De pécheresse qu'elle était, dit saint Grégoire, pape, elle se trouve miraculeusement transformée en Apôtre: *Quæ advenerat peccatrix*, *revertitur prædicatrix.* Avant que les Apôtres aient paru, elle va annoncer Jésus-Christ à ceux qui ne le connaissent pas; et sans déroger à la dignité de saint Pierre, ni à celle des autres Apôtres, on peut dire que la première Apôtre du Christianisme c'est la Samaritaine. En effet, son zèle la presse de telle sorte qu'elle ne peut s'arrêter un moment: elle laisse le vaisseau qu'elle avait apporté avec elle, elle ne pense plus à puiser de l'eau, elle quitte Jésus-Christ pour Jésus-Christ même, elle rentre dans la ville, elle invite tout le monde à le venir voir et à l'écouter, aimant mieux aller travailler pour sa gloire que de goûter plus long-temps les douceurs de son entretien, et ressentant déjà ces saintes ardeurs et ces divins empressemens de l'esprit de foi, qui n'est jamais content de connaître Dieu s'il ne le fait encore connaître autant qu'il le peut et qu'il le doit. (Le même.)

Comment la grace agit en nous.

Il est vrai que les hommes, comme un auteur de notre temps l'a très bien remarqué, « n'ont point assez de forces pour suivre « toute leur raison. » Aussi suis-je très persuadé que nul homme, sans la grace, n'aurait pas, par ses seules forces naturelles, toute

la constance, toute la règle, toute la modération, toute la défiance de lui-même qu'il lui faudrait pour la découverte des vérités mêmes qui n'ont pas besoin de la lumière supérieure de la foi. En un mot, cette philosophie naturelle qui irait, sans préjugé, sans impatience, sans orgueil, jusqu'au bout de la raison purement humaine, est un roman de philosophie. Je ne compte que sur la grace pour diriger la raison même dans les bornes étroites de la raison, pour la découverte de la religion; mais je crois avec saint Augustin que Dieu donne à chaque homme un premier germe de grace intime et secrète, qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi. C'est ce que saint Augustin nomme *inchoationes quædam fidei conceptionibus similes* [1]. C'est un commencement très éloigné pour parvenir de proche en proche jusqu'à la foi, comme un germe très iuforme est le commencement de l'enfant qui doit naître long-temps après. Dieu mêle le commencement du don surnaturel avec les restes de la bonne nature, en sorte que l'homme qui les tient réunis ensemble dans son propre fonds, ne les démêle point, et porte au dedans de soi un mystère de grace qu'il ignore profondémement. C'est ce que saint Augustin fait entendre par ces aimables paroles: *Paulatim tu, Domine, manu mitissima et misericordissima pertractans et componens cor meum, etc.* [2]. La plus sublime sagesse du Verbe est déjà dans l'homme, mais elle n'y est que comme du lait pour nourrir des enfans: *Ut infantiæ tuæ lactesceret sapientia tua.* Il faut que le germe de la grace commence à éclore pour être distingué de la raison.

Cette préparation du cœur est d'abord d'autant plus confuse qu'elle est générale; c'est un sentiment confus de notre impuissance, un désir de ce qui nous manque, un penchant à trouver au dessus de nous ce que nous cherchons en vain au dedans de nous-mêmes, une tristesse sur le vide de notre cœur, une faim et une soif de la vérité, une disposition sincère à supposer facilement qu'on se trompe, et à croire qu'on a besoin de secours pour ne se tromper pas.

On peut remarquer ceci en étudiant de près certains hommes. Par exemple, on en trouvera deux auxquels on se méprendra aisément. L'un aura beaucoup plus d'activité et de pénétration d'esprit que l'autre; il paraîtra né philosophe, amateur passionné de la vérité et de la vertu, désintéressé, généreux, et uniquement oc-

[1] Ad. Simpl. — [2] Confess., VI, 5.

cupé des plus hautes spéculations; mais observez-le de près : vous trouverez un homme amoureux de son esprit et de sa sagesse, et qui cherche la sagesse et la vertu pour enrichir son esprit, pour s'orner et s'élever au-dessus des autres; cet amour-propre l'indispose pour la découverte de la pure vérité; il veut prévaloir, il craint de paraître dans quelque erreur, et il s'expose d'autant plus à errer, qu'il est jaloux de paraître n'errer jamais en rien. Au contraire, l'autre, avec beaucoup moins d'intelligence, occupe son esprit de la vérité et non de son esprit même; il va d'une démarche simple et directe vers la vérité, sans se replier sur soi par complaisance; il a une secrète disposition à se défier de soi, à sentir sa faiblesse, à vouloir être redressé. Celui qui paraît le moins avancé l'est infiniment plus que l'autre. Dieu trouve dans l'un un fonds qui repousse son secours, et qui est indigne de la vérité ; il met en l'autre cette pieuse curiosité, cette docilité salutaire qui prépare la foi.

Ce germe secret et informe est le commencement de l'homme nouveau : *Conceptionibus similes*. Ce n'est point la raison seule, ni la nature laissée à elle-même, c'est la grace naissante qui se cache sous la nature pour la corriger peu à peu. (Fénelon, *Lettres sur la Religion.*)

La conversion est l'effet d'une grace prompte et puissante.

Qu'au barreau et dans les déclamations publiques l'éloquence étale ses richesses; qu'elle affecte la pompe des paroles : quand on traite des mystères de la religion, l'expression simple et pure de la vérité n'a pas besoin de l'artifice du langage. La foi ne veut, pour tout ornement que la substance des choses; n'attendez donc pas de moi que je vous parle avec élégance, mais avec force, ni que j'aie recours à cette rhétorique étudiée, mensongère, qui ne s'occupe que de flatter les oreilles. Je rendrai bien mieux hommage à la miséricorde de mon Dieu, en n'employant que le langage naïf de la vérité. Apprenez ce qui se sent plutôt qu'il ne se démontre; ce qui ne s'acquiert point par de longues et pénibles études. Non. Il faut le puiser à la source d'une grace prévenante qui d'elle-même épanche ses trésors.

Du temps où j'étais plongé dans les ténèbres et dans une profonde obscurité, flottant sur la mer orageuse du siècle, j'errais çà et là, sans avoir de route fixe, ne sachant pas même quelle direction prendre, tant j'étais loin de la vérité et de la lumière. Je regardais comme bien dur à croire et bien difficile à exécuter, vu

les préventions où j'étais alors, ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour être sauvé ; que l'on pût naître encore une seconde fois, prendre une vie nouvelle dans les eaux sacrées du baptême, s'y régénérer, en se dépouillant de ce qu'on avait été jusque là; devenir, sans changer de corps, un homme tout nouveau. Où est, me disais-je en moi-même, la possibilité de renoncer tout à coup, soit à des penchans naturels, soit à des habitudes invétérées; de devenir sobre, quand on est accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins; de ne se montrer qu'avec l'extérieur le plus simple, quand on ne paraissait en public qu'avec une riche parure, éclatante d'or et de pourpre? Demandez à cet homme, nourri dans les dignités et les honneurs où il mettait son bonheur; demandez-lui de descendre à la vie privée, « à cet homme d'intri-« gues, environné de la troupe de ses cliens, qui se croit honoré « par l'assiduité des devoirs qu'ils s'empressent de lui rendre; il « regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-« même [1]. » Qui s'est laissé enchaîner durant tout le cours de sa vie passée par les liens des voluptés devient, par l'empire de l'habitude, l'esclave de ses sensualités, de ses passions et de ses vices. Telles étaient les pensées qui m'occupaient, et m'ôtaient l'espérance de pouvoir m'arracher jamais à des maux qui avaient pris sur moi l'ascendant de la nature.

Mais après que les souillures de ma vie eurent été lavées dans le bain régénérateur, et que la lumière d'en haut eut pénétré mon ame purifiée; après que, en recevant l'Esprit-Saint, j'eus été enfanté à une seconde vie; « renouvelé par les merveilleux effets de « cette grace céleste, j'ai vu tout à coup mes doutes se dissiper; « ce qui était auparavant scellé pour moi s'est ouvert à mes yeux; « les choses qui ne présentaient que ténèbres sont devenues lumi-« neuses; des difficultés qui me paraissaient insurmontables se « sont évanouies [2]; » ce qui me semblait impossible s'est aplani. En sorte qu'il était visible que ce qu'il y avait en moi auparavant de charnel et sujet au péché venait de la terre, et que ce que l'Esprit-Saint commençait d'animer venait purement de Dieu. Vous n'ignorez pas plus que moi; vous êtes le premier à reconnaître ce que nous avons perdu et ce que nous avons gagné à mourir au péché, à commencer à vivre à la vertu. Si je le rappelle, ce n'est pas pour m'en faire honneur à moi-même: on est toujours suspect et criminel de se vanter soi-même. Ce n'est point

[1] Traduit par Bossuet, Panég. — [2] Le même, Serm.

vanité, mais reconnaissance, d'attribuer la gloire de ce qu'il y a de bien en nous à Dieu, et non pas à l'homme; de rapporter à la grace de la foi le bonheur de n'être plus dans le péché, comme à l'erreur de l'homme l'état de péché où l'on était. N'est-ce pas de Dieu seul que vient tout ce que nous pouvons? Dans lui, la source de notre être, est le principe de notre force. Seulement, gardons-nous d'une confiance présomptueuse. « Sans la crainte, on ne « peut garder l'innocence, parce qu'elle en est la garde assu-« rée [1]. » Méritons par la crainte que le Seigneur, qui a bien voulu éclairer nos ames, y maintienne sa présence, par le concours d'un saint empressement de notre part à acquitter les œuvres de justice. Ne permettons pas que le bienfait que nous avons reçu engendre une négligence qui rouvrirait l'accès de notre ame à l'ennemi du salut. Si vous ne sortez point des voies de la justice et de l'innocence; si vous y marchez d'un pas ferme et assuré; si, vous tenant fortement attaché au Seigneur, vous persévérez à être ce que vous avez commencé, sa grace vous donnera d'autant plus de facilité et de force qu'elle s'accroîtra davantage en vous. Il n'en est pas des dons célestes comme de ceux que nous recevons de la main des hommes, toujours étroits et mesurés; les dons de l'Esprit-Saint s'épanchent avec largesse, avec l'abondance du fleuve qui déborde; tout ce qu'il demande, c'est que nos cœurs en soient avides, qu'ils s'ouvrent pour les recevoir; et la mesure de la foi que nous y apportons est la mesure des faveurs dont nous y devons être investis. A quelle force, à quelle puissance ne s'élève pas l'ame ainsi régénérée! Non seulement elle se voit émancipée des liens qui l'attachaient au monde, inaccessible à sa contagion; mais agrandie et fortifiée, elle commande en souveraine à toute l'armée des démons. (Saint Cyprien, *Lettre à Donat.*)

Péroraison.

La grace est donc une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos ames, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, qui s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et qui se répand dans toutes les puissances et les facultés de l'ame qui la possède intérieurement, la rend pure et agréable aux yeux de ce divin Sauveur, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une ame est ainsi toute

[1] Traduit par Bossuet, Serm.

remplie, l'abondance de ses eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle; c'est-à-dire qu'elle élève cette ame jusqu'à l'heureux état de la perfection. N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Des fleuves sortiront de son ventre [1];» la fontaine de ces eaux vives rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, qui est précédée ici-bas de la grace et de la sainteté. On voit l'épanchement de ces eaux jusque sur les sens extérieurs; sur les yeux, par la modestie; dans les paroles, par le silence religieux, et par une sainte circonspection et retenue à parler; en un mot, une personne paraît mortifiée en toutes ses actions; elle se montre partout possédée de la grace au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du monde, ennemie de la nature et des sens, mais toute pleine des vertus et de l'esprit de Jésus-Christ. (Bossuet, *Exhortation aux Ursulines de Meaux.*)

[1] Joan., VII, 38.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA GRACE.

EXORDE.

Respondit Jesus et dixit ei, si scires donum Dei.

Jésus répondit et lui dit : si vous connaissiez le don de Dieu. (*Jean*, IV, 10.)

Ce don de Dieu, que la femme de Samarie ne connaissait point, que Jésus-Christ lui fait connaître, c'est la grace. Grace, source féconde, où les justes viennent puiser leur innocence et leur ferveur; les pénitens, leurs soupirs et leurs larmes; les Apôtres, leur zèle et leur courage; les martyrs, leur constance et leur intrépidité. Grace de Jésus-Christ! à ce nom de la grace, quelle ardeur, quel empressement, quelle attention s'empare de vous! Fasse le ciel que ce soit une attention sainte et religieuse, une attention du cœur autant que de l'esprit, une attention inspirée par la grace et digne de la grace! Loin d'ici, loin de vous, mes chers auditeurs, cette attention d'orgueil et de présomption pour décider, de vaine et de profane curiosité pour s'amuser, de licence et d'audace pour raisonner, pour disputer; de critique et de malignité pour censurer; de préjugés et de passions pour s'aigrir, pour s'irriter. Grand Dieu! quelle épreuve pour les ministres de votre Evangile, si sous vos yeux, à l'ombre de votre croix, au pied de cet autel où chaque jour vous êtes immolé victime de paix et de charité, ils ont à redouter de pareils scandales! Disputes fatales qui, dans les siècles passés, après avoir ravagé le sanctuaire, ont agité les peuples, ébranlé les trônes, bouleversé les empires; ah! que leur flambeau redoutable ne s'allume jamais parmi nous! Instruits par l'infortune de nos pères, épargnons aux âges qui nous suivront la triste nécessité de donner à nos malheurs les larmes que nous ne pouvons refuser aux temps qui nous ont précédés.

Jamais peut-être on n'a tant travaillé que de nos jours à sonder cet abîme de la grace, à pénétrer les voies de la grace, à lever,

presque à déchirer le voile qui couvre le secret de la grace; mais en a-t-on mieux connu ce qu'il importe principalement de savoir du mystère de la grace?

Ce n'est plus seulement aux habitans de la schismatique Samarie, à Israël, aveugle zélateur de la loi; c'est au Chrétien que l'on pourrait dire : *Si scires donum Dei*.... Si vous connaissiez le don de la grace! Et que faudrait-il pour le connaître? humilier, détruire, déraciner votre orgueil; de là, de là uniquement nos erreurs, nos égaremens par rapport à la grace : orgueil audacieux et téméraire, qui ôte à la grace la louange et l'honneur de la vertu; orgueil caché et déguisé, qui rejette sur la grace la honte et l'opprobre du vice! Je m'explique : nous connaissons par la foi deux principaux caractères de la grace, sa douceur et ses ménagemens, sa force et sa puissance. Douceur et ménagement de la grace; quoiqu'elle puisse tout sur le cœur de l'homme, elle ne nous en laisse pas moins notre liberté: force et puissance de la grace; quoiqu'elle nous laisse notre liberté, elle peut tout sur le cœur de l'homme.

Or, qu'arrive-t-il? cette douceur, ces ménagemens, ces insinuations de la grace qui agit quelquefois d'une manière si délicate qu'elle semble se confondre avec nos lumières, avec nos penchans, avec nos inclinations, le pénitent superbe et présomptueux est tenté d'en abuser pour s'attribuer ses vertus; cette force, cette puissance de la grace qui se rend quelquefois sensible par des miracles étonnans de conversions, le pécheur hypocrite en abuse pour excuser son péché. Je reprends donc et je dis : *Si scires donum Dei.* Pénitent superbe et présomptueux, voulez-vous savoir ce que vous devez de reconnaissance à la douceur et aux ménagemens de la grace? Pécheur hypocrite, voulez-vous savoir ce que vous faites d'outrage à la force et à la puissance de la grace? Voyez ce que la grace fait pour cette femme de Samarie, dont parle notre Évangile; voyez ce que cette femme fait avec la grace. Ce que la grace fait pour elle vous apprendra qu'à Dieu seul appartient la gloire de la vertu; ce qu'elle a fait avec la grace vous apprendra qu'à l'homme seul appartient le crime du péché. En un mot, la douceur, les ménagemens de la grace ne donnent à l'homme pénitent aucun sujet de se glorifier. La force et la puissance de la grace ne fournissent à l'homme pécheur aucun prétexte pour s'excuser. Deux vérités importantes que je me propose de développer sans sortir de l'Évangile du jour. (Le P. de Neuville, *Sur la Grace.*)

La grace nous élève jusqu'à Dieu.

En vertu de la grace qui nous sanctifie comme enfans de Dieu, « nous sommes les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-« Christ dans le royaume de Dieu [1]. » Héritiers de Dieu, parce que Dieu, dit saint Augustin, ne nous a point promis d'autre héritage que la possession de lui-même. Or, c'est la grace sanctifiante qui nous assure cet héritage céleste, et Dieu, le meilleur et le plus libéral de tous les pères, ne peut nous le refuser tandis que sa grace est en nous, et que nous sommes en grace avec lui. Cohéritiers de Jésus-Christ; car nous devenons capables non seulement de posséder, mais de mériter le royaume de Dieu, et le mériter par autant de titres que nous pratiquons de bonnes œuvres et que nous faisons d'actions chrétiennes; puisqu'il est encore de la foi que toutes nos œuvres, élevées, sanctifiées et comme divinisées par la grace, nous servent de mérites pour la gloire; que chacune en particulier est pour nous comme un droit acquis à cette gloire; que les plus viles et les plus basses en apparence ont une sainteté proportionnée à cette gloire; qu'à un verre d'eau donné pour Dieu est dû, par justice et par récompense, un degré de cette gloire; et qu'ainsi la vie du juste sur la terre devient un mérite continuel dont Dieu, selon saint Paul, veut bien être dès maintenant le dépositaire pour en être éternellement le rémunérateur. Il est vrai; mais aussi, renversant la proposition, concluez de là quelle perte fait un pécheur qui vient à déchoir de l'état de grace, puisqu'il n'est pas moins hors de sa foi que hors de cet état. Toutes nos œuvres sont des œuvres mortes, de nul prix devant Dieu, et incapables de nous obtenir la récompense des élus de Dieu. Ce n'est pas que, dans l'état de péché, quoique privés de la grace habituelle, nous ne puissions faire des actions louables et vertueuses, des actions saintes et surnaturelles, des actions même utiles pour le salut, puisque au moins elles peuvent nous servir de dispositions pour nous convertir à Dieu; mais je ne vous instruirais pas à fond de votre religion, si je ne vous avertissais que toutes ces actions, quoique saintes, quoique surnaturelles, quoique utiles, hors de l'état de grace ne méritent rien pour le ciel; que Dieu ne nous en tiendra jamais compte dans l'éternité, et qu'au lieu qu'étant consacrées par la grace, elles nous auraient acquis des tré-

[1] Rom., VIII, 17.

sors de gloire; du moment qu'elles n'ont pas cet avantage, elles ne peuvent nous conduire à ce royaume que Dieu, comme juge équitable, réserve à ses amis. Or, ma douleur est de voir des Chrétiens insensibles à de si importantes vérités; des Chrétiens qui perdent la grace tranquillement, qui la perdent sans chagrin et sans trouble, et qui par là ne montrent que trop leur peu de foi et même leur secrète irréligion. O homme! concluait le grand saint Léon, indigné du scandale que je déplore, et touché d'un si prodigieux aveuglement; ô homme! qui que vous soyez, reconnaissez donc aujourd'hui votre dignité; et, sanctifié comme vous l'êtes par la grace qui vous associe à la nature divine, ne retombez pas dans votre première bassesse. (BOURDALOUE, *Sermon sur la Conception de la Vierge.*)

La douceur, les ménagemens de la grace ne donnent à l'homme pénitent aucun sujet de se glorifier.

Quoique ce soit de la racine empoisonnée de l'orgueil que naissent, que naîtront toutes les fausses doctrines qui d'âge en âge troubleront la paix de l'Église, cependant saint Augustin avait raison de l'avancer, qu'entre toutes les hérésies l'erreur pélagienne méritait plus que les autres d'être appelée l'hérésie de l'orgueil humain; non seulement parce qu'il n'appartient qu'à la plus audacieuse présomption de contester à Dieu le principe de tout bien et la gloire des vertus évangéliques, afin de l'attribuer à l'homme, mais parce que, entre tous les articles de notre foi, il n'en était aucun plus clairement marqué, plus nettement exprimé, plus hautement annoncé que le dogme qu'attaque l'impiété de Pélage. De toutes parts s'élevaient des voix de proscription contre sa pernicieuse doctrine. Son baptême, sa foi, ses espérances en Jésus-Christ, les livres saints, les prières publiques, les liturgies, l'auguste sacrifice, tout lui parlait de la nécessité de la grace. Afin de s'insinuer, de se maintenir dans l'esprit des peuples, cette secte, il est vrai, aussi souple, aussi adroite que fière et hautaine, employa toutes les ruses de la politique, toute la pénétration du génie, toutes les richesses de la science, toutes les graces du langage, tous les charmes de la politesse, tout l'éclat des plus grands noms, toutes les apparences de la piété la plus austère.

Malgré tant d'appuis, elle périt bientôt accablée sous les anathèmes du monde entier. L'erreur passe, la vérité demeure: les sectes ne sont que pour quelques jours, pour quelques années; si

vous le voulez, pour quelques siècles : l'Église seule ne connaît point l'outrage des temps; elle sera immortelle comme le Dieu dont elle est l'ouvrage.

Or, cette erreur, depuis si long-temps foudroyée, ne revit-elle point trop souvent au fond de nos cœurs? Peu accoutumés à réfléchir sur ce qui se passe au plus intime de notre ame, connaissons-nous assez les richesses de la grace? Cette grace dont l'action mesurée, tempérée, amollie, pour ainsi dire, par sa douceur, par ses ménagemens, nous conduit par des détours imperceptibles, reçoit-elle toujours l'hommage de louange et d'honneur qu'elle mérite? Appliquez-vous, mes chers auditeurs; je soutiens que cette douceur, ces ménagemens de la grace doivent être le plus grand objet de notre reconnaissance. Étudiez avec moi notre Évangile, vous apprendrez que c'est à la douceur, aux ménagemens de la grace qui l'attend, que le pécheur doit le temps de se convertir; à la douceur, aux ménagemens de la grace qui le prévient, que le pécheur doit les premiers désirs de sa conversion; à la douceur, aux ménagemens de la grace qui l'invite, qui l'attire, qui le détermine, que le pécheur doit sa conversion: trois réflexions, dont il suit que la douceur et les ménagemens de la grace ne donnent à l'homme pénitent aucun sujet de se glorifier. Reprenons.

Douceur de la grace qui attend le retour du pécheur; ménagemens de la grace qui donne au pécheur le temps, le moment du retour; patience de Dieu à soutenir, à supporter le pécheur: ce n'est point encore la grace qui amollit, qui attendrit le cœur de l'homme, c'est la grace encore renfermée dans le cœur de Dieu; ce n'est point encore la grace qui parle au pécheur, c'est la grace qui s'intéresse pour le pécheur; ce n'est point encore la grace qui forme le pénitent, c'est la grace qui prépare la pénitence. Or, cette grace, parce qu'elle est un silence plutôt que la voix de Dieu, parce qu'elle est plutôt un repos et qu'elle n'est point une action de Dieu, nous ne la sentons pas, nous ne l'apercevons pas. Repos, silence de Dieu, qui est déjà un grand bienfait de la médiation de Jésus-Christ; il oblige l'homme pénitent à la plus grande reconnaissance; c'est déjà un titre qui le force d'avouer, avec l'Apôtre, qu'il ne serait rien sans la grace de Jésus-Christ; que, s'il est quelque chose, c'est par la grace de Jésus-Christ: *Gratia autem Dei sum id quod sum* [1].

Fatigué d'une longue course, Jésus s'arrête, il attend; et qu'at-

[1] I ad Cor., xv, 10.

tend-il? Qu'attend-il? une ame infidèle, étrangère à la nation sainte, ennemie du peuple à qui Dieu confia sa Loi, son temple, son autel, ses Écritures, ses oracles, ses promesses! Engagée dans les voies d'une schismatique séparation, elle offensait par un culte réprouvé le Dieu qu'elle adorait. Aussi coupable par ses vices que par ses erreurs, elle ajoutait ses crimes propres et personnels aux crimes de ses pères: l'égarement de l'esprit, la corruption du cœur, la dépravation des mœurs, la présomption, le libertinage, l'indocilité. Ce Dieu qu'elle ignore, qu'elle veut ignorer, ce Dieu que depuis tant d'années elle outrage, qu'elle veut outrager, ce Dieu l'attend. Ah! Seigneur, que nous serions heureux si nous savions imiter votre douceur et votre patience! mais que nous serions à plaindre si vous aviez notre fausse délicatesse, notre sensibilité, cette ardeur à poursuivre, à punir les outrages! plus criminels, parce que c'est un Dieu que nous avons offensé, nous serions bien plus malheureux si celui que nous avons offensé n'était qu'un homme! la Samaritaine rencontrerait un maître sévère, inexorable; elle trouve un père tendre, dont elle n'a pu lasser la patience par ses iniquités. (Le P. De Neuville.)

Le pécheur doit à la douceur et aux ménagemens de la grace qui le prévient les premiers désirs de sa conversion.

Assis aux bords de la fontaine de Jacob, Jésus semble se livrer à la douceur d'un repos profond, *sedebat;* c'est le repos d'un Dieu sauveur, repos plus fécond en prodiges que l'activité laborieuse des hommes: du sein de cette tranquillité apparente, il forme les dessins, il concerte les projets, il ébauche l'ouvrage de ses miséricordes sur cette ame marquée de toute éternité pour rendre sensible la conduite intérieure du Dieu de la grace. La femme de Samarie s'avance: est-ce un heureux hasard qui la guide vers cette fontaine destinée à devenir pour elle une source de vie et de justice? Elle ignore la révolution désirable qui va l'associer au peuple saint, la faire entrer dans l'héritage des élus; elle ignore le bonheur qui l'attend; ce qu'elle ne sait pas, Jésus le sait, ses pas sont comptés, une Providence aimable veille sur elle et pour elle; elle obéit à une voix qu'elle n'entend pas; elle suit un attrait qu'elle ne distingue pas, qu'elle ne démêle pas. Providence de la grace! qu'en penserons-nous, lorsque les nuages seront dissipés, lorsque nous verrons se développer le plan, la suite, le tissu des événemens, des situations, des circonstances où nous fûmes successive-

ment placés? Tout semblait prendre la loi des caprices d'une aveugle fortune, tout était réglé par une sagesse profonde! Je vous fuyais, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin, vous me suiviez; je m'éloignais de vous, vous étiez auprès de moi; semblable à la femme de Samarie, je ne pensais qu'à étancher la soif de mes affections déréglées, de mes vicieuses cupidités; pressé par la soif qu'allume au dedans de vous le pur amour, vous couriez après moi dans les sentiers de mes égaremens.

Car tel est, mes chers auditeurs, le prodige de cette douceur, de ces ménagemens, de ces attentions de la grace prévenante, que non seulement, aussi heureux que la femme de Samarie, nous trouvons la grace lorsque nous ne la cherchons pas, mais souvent encore la grace nous trouve lorsque nous la fuyons. Que dis-je? c'est quelquefois par les routes mêmes que nous prenons pour nous en écarter que la grace vient à nous, que la grace nous attire à elle. Le monde nous enlève à Dieu, afin de nous rendre à Dieu: que fera la grace? elle emploiera le monde, ses rebuts, ses hauteurs, ses bizarreries, ses caprices, son inconstance, son ingratitude, ses injustices, ses trahisons, ses perfidies: nous n'apercevons autour de nous que des rivaux, que des concurrens appliqués à nous traverser, à nous tendre des piéges, à nous envelopper dans le labyrinthe de leurs ténébreuses intrigues; que des protecteurs fiers, hautains, superbes, intéressés, durs, insensibles; nous ne voyons que des amis faibles, lâches, timides, faciles à se rebuter, prompts à nous abandonner; que des esprits critiques, malins, jaloux, épouvantés à l'aspect d'un mérite supérieur.

Ce sont nos passions qui nous précipitent dans le désordre; afin de nous ramener au devoir; que fera la grace? elle se servira de nos passions, de leurs désirs inquiets pour nous fatiguer; de leurs craintes, de leurs soupçons pour nous désoler; des revers, des disgraces qui les accompagnent pour nous rebuter; de la honte, de l'opprobre qui les suit pour nous intimider; de leurs succès, de leurs prospérités pour nous instruire, nous détromper, nous dégoûter: plein de dépit, d'ennui, d'amertume, triste, agité, importun à lui-même, notre cœur cherchera un asile, la grace le lui présentera; je ne dis point assez, la grace lui inspirera le désir d'y venir oublier ses infortunes et ses douleurs.

En effet, ne nous y trompons pas, chrétiens; que servirait à la Samaritaine que le Dieu sauveur eût soutenu ses égaremens dans l'abondance, dans la plénitude de ses miséricordes, si à la patience qui l'attend, à la Providence qui la guide, il n'ajoutait la lumière

qui l'éclaire, la voix intérieure qui l'appelle, le sentiment, l'attrait qui l'invite? Jésus serait à ses yeux, il serait encore absent de son cœur, elle le verrait, elle ne le connaîtrait pas, elle ne l'aimerait pas. En vain donc notre cœur dépris, désabusé des fausses prospérités du monde, des délices trompeuses de la volupté, rougirait de son indigne esclavage, ses liens ne tomberaient pas. Telle est notre misère, remarque saint Bernard, que nous n'irons point à Dieu, si Dieu ne vient le premier à nous; que nous ne le chercherons qu'après qu'il nous aura cherchés : *Non quœreres, nisi prius quœsita.* Pour me perdre je n'ai besoin que de moi-même; pour me sauver j'ai besoin de Dieu : loin de pouvoir me convertir sans la grace, le concile d'Orange décide que, sans un mouvement de la grace, je ne puis désirer, invoquer la grace de ma conversion : *Ipsam gratiam facere ut a nobis invocetur.* Or, si je ne puis désirer la grace de me convertir qu'autant que la grace me prévient, comment, sans être prévenu par la grace, formerais-je le désir de ma conversion?

Vérité fondamentale de la religion, nous la voyons clairement marquée dans notre Evangile : Jésus est sous les yeux de la femme de Samarie, elle ne le voit pas; elle le voit, elle n'y pense pas; elle y pense, ce n'est que pour hâter sa fuite : élevée dans la haine du temple, de la cité sainte du culte véritable, elle méprise un fils de Juda, elle s'en croit méprisée : *Non enim co-utuntur Judœi Samaritanis* [1]. C'est Jésus qui la prévient, qui l'arrête, qui lui parle, qui commence cet entretien dont sa prompte et sincère conversion fut le fruit.

Grace prévenante! sentirons-nous, reconnaîtrons-nous jamais assez un pareil bienfait? Ah! mes chers auditeurs, qu'un père tendre se laisse désarmer par les soupirs de l'enfant prodigue; Joseph, par le repentir de ses frères et les prières de Jacob; Assuérus, par les pleurs d'Esther; que Jésus-Christ soit touché de la foi de la Chananéenne, du silence de la femme adultère, des larmes de la Magdeleine, des regrets et de la pénitence de Pierre; que Dieu soit ému, attendri, gagné par les cris, par la douleur d'un cœur contrit et humilié, je n'en suis point surpris, les prodiges de sa patience à supporter le péché m'ont annoncé les miracles de sa facile indulgence à recevoir les pécheurs. Rejetterait-il avec dureté celui qu'il voulut attendre avec tant de persévérance? Ne promet-il pas le bienfait de la réconciliation lorsqu'il accorde le temps du

[1] S. Jean, IV, 9.

repentir? Pourquoi diffère-t-il de se venger, si ce n'est pour avoir lieu de pardonner?

Mais, que le pasteur abandonné coure après la brebis fugitive, que le maître insulté recherche le serviteur inutile, l'esclave rebelle et obstiné dans sa rébellion; qu'un Dieu qui déteste le péché prévienne le pécheur, qu'il s'abaisse jusqu'à prier, jusqu'à dire comme il le disait dans notre Evangile: *Da mihi* [1]: Donnez-moi votre cœur, ce cœur que je vous demande, ce cœur que vous me refusez depuis tant d'années, ce cœur, l'objet de mes désirs, le prix de mon sang, ce cœur que moi seul je mérite, que moi seul je puis rendre heureux: *da mihi;* donnez-moi ce cœur rebuté du monde et corrompu par le monde, ce cœur qui dans les voies du monde n'a trouvé que crimes et que disgraces, toujours coupable et toujours malheureux: *da mihi;* donnez-moi ce cœur, victime infortunée de tant de passions, ce cœur agité par tant de désirs, alarmé par tant de craintes, troublé de tant de soupçons, dévoré par tant de jalousies, désespéré par tant de trahisons; flétri, desséché par tant d'ennuis; miné, consumé par tant de chagrins, déchiré par tant de remords et de repentirs: *da mihi.* Insensé, vous ne savez ni ce que vous cherchez ni ce que vous fuyez: *Si scires donum Dei!* Le monde est-il capable de remplir l'immense étendue de votre cœur? Vous aurez toujours plus de désirs que le monde ne peut donner de prospérités; montrez-moi une ambition rassasiée d'honneurs; une vanité satisfaite de louanges; un orgueil content de distinction; une avarice qui se croit assez de richesses: un courtisan qui n'aspire pas à plus de faveurs qu'il n'en a; un politique qui ne souhaite point de nouveaux et de plus grands succès; une volupté qui n'eut pas toujours soif de plaisirs et de délices; un homme heureux dans le monde et par le monde; un homme qui ait assez pour ne plus désirer, ou qui ne s'ennuie pas de lui-même lorsqu'il est parvenu au terme de ses désirs? *Omnis qui bibit ex aqua sitiet iterum* [2]. Un autre maître vous invite, éprouvez s'il ne vous fera pas une autre destinée; vous ne connaissez que la tyrannie des passions, vous ignorez l'aimable empire de ma grace, le doux silence, le repos profond, le calme enchanteur qu'il répand dans une ame docile à sa voix: *Qui biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum* [3]. Je ne vous dis donc plus donnez-moi votre cœur, *da mihi;* laissez votre cœur à lui-même, il ne tardera pas d'être à moi; vous ne me l'enlevez que malgré lui, je le rap-

[1] Joan., IV, 15. — [2] Ibid., 13 — [3] Ibid.

pelle sans cesse par mes graces, il m'appelle continuellement par ses regrets; pourquoi vous obstiner contre lui, contre moi? Encore un moment, vous êtes dans le tombeau; ne vous suffit-il point des malheurs du temps, si vous n'y ajoutez les malheurs de l'éternité? Un soupir profond effacera vos iniquités, les larmes d'une sincère pénitence éteindront le feu de mon tonnerre; soyez à moi, je suis à vous: revenez, j'oublierai que vous m'avez quitté: *Da mihi.* (Le même.)

Le pécheur doit à la douceur et aux ménagemens de la grace sa conversion.

Et c'est ici, mes chers auditeurs, que plus nous avançons dans les voies de la grace, plus nous serons forcés de nous écrier avec l'Apôtre que les opérations de la grace ne sont que mystère impénétrable aux plus heureuses conjectures: *Investigabiles viæ ejus*[1]! Mystère de secret, d'obscurité profonde dans les succès, dans les triomphes de la grace! Qu'est-ce qui entraîne, détermine, change le pécheur? Souvent il l'ignore lui-même; c'est un mouvement intérieur dont il ne démêle ni le principe ni le progrès: mille fois on avait approfondi la même vérité, on n'avait point été détrompé; on avait senti le même attrait, on n'avait point été pénétré. Depuis des années Augustin était pressé, sollicité, convaincu; il était toujours pécheur; quelques mots prononcés comme sans dessein, un coup d'œil sur les Epîtres de saint Paul, il est pénitent; ses larmes coulent, elles emportent ses habitudes et ses passions. La voix d'Ambroise avait échoué, la voix d'un enfant réussit. Augustin connaît les graces auxquelles il a résisté, Augustin ne connaît pas la grace à laquelle il a cédé: *Investigabiles viæ ejus!*

Mystère de ménagemens, de douceur, d'insinuation dans les opérations si variées de la grace, dans les formes différentes sous lesquelles elle se produit: tantôt c'est un rayon vif et perçant dont l'impression rapide dissipe tout à coup les nuages les plus sombres; tantôt une lueur d'abord faible, tempérée, qui s'augmente, qui s'épure, qui jette un plus grand éclat à mesure qu'on se rend plus attentif; tantôt un éclair qui consume en un instant le bandeau qu'avaient jeté sur la raison et sur la foi les enchantemens du monde et de la cupidité; tantôt une main propice, qui, par une action plus lente, plus concentrée, le lève, le soutient peu à peu: ici c'est la voix du Dieu puissant qui ébranle le désert,

[1] Ad Rom., II, 33.

qui brise les cèdres, qui renverse un Saül persécuteur; là un souffle léger, un doux murmure de l'esprit de paix et de silence, qui, pour ainsi dire, se fait entendre sans parler; un regard, et Pierre est baigné de ses pleurs. Quelquefois Dieu se montre en juge sévère, en maître irrité, la foudre à la main, prêt à écraser le pécheur; souvent il paraît en ami fidèle, qui avertit, qui reprend, qui persuade; en père tendre, il s'alarme, il s'afflige, il se plaint, il vous plaint, moins touché de vos perfidies qu'attendri sur vos malheurs : que sais-je, Chrétiens? Lumières qui éclairent, attraits qui engagent, terreurs qui épouvantent, charmes qui invitent, remords qui troublent, espérances qui attirent, menaces qui intimident, reproches aimables qui attendrissent, craintes qui empoisonnent les plaisirs du péché, amour qui fait disparaître les peines de la vertu, confusion qui humilie, force et courage qui rassurent; point de forme, point de figure que la grace ne prenne, qu'elle ne quitte successivement; elle s'accommode à tous les génies, à tous les caractères, à toutes les situations; souple, insinuante, elle entre dans l'abîme des erreurs pour les dissiper, des penchans pour les combattre, des passions pour les détruire; elle se sert du péché même contre le pécheur; on dirait presque que pour dominer le cœur elle se soumet à son empire, qu'elle parvient à donner la loi, en commençant en quelque façon par la recevoir : *Investigabiles viæ ejus!*

En voulons-nous une preuve? Retournons à notre Evangile : quel triomphe de la grace porta jamais un caractère plus marqué de douceur et de ménagemens! Attentif à préparer et à saisir les momens de salut, le Dieu sauveur a su conduire cette ame infidèle loin du bruit et du tumulte, afin que, dans le silence de la solitude, elle entende mieux la voix de la grace et la voix de son propre cœur; un léger service qu'il demande, qu'elle semble vouloir refuser, devient le nœud de sa conversion; elle ne voit dans Jésus qu'un voyageur sorti de Juda; elle déclare qu'un mur éternel de division sépare Jérusalem de Samarie : *Non enim co-utuntur et Judæi Samaritanis.* Jésus l'avertit qu'elle se trompe lorsqu'elle confond ce qu'il est avec ce qu'il paraît; que c'est à lui de faire des graces, non d'en demander; de recevoir des hommages, non d'en rendre; il ne lui découvre pas encore la vérité, il lui montre son erreur : *Si scires quis est qui dicit tibi, da mihi bibere*[1]. Frappée de ce premier rayon de lumière, elle veut se relever, s'illustrer

[1] Jean, IV, 13.

par la gloire du patriarche qu'elle regarde comme le chef de son peuple. Jésus lui annonce que la gloire, les prospérités, l'opulence des patriarches ne furent que l'ombre des richesses qu'il vient apporter sur la terre : *Aqua quam ego dabo fiet fons aquæ salientis in vitam æternam*[1]. Ces biens dont Jésus enrichira la terre, elle souhaite de les obtenir; on lui déclare qu'ils sont réservés aux ames pures et chastes : *Voca virum tuum... non est tuus vir*[2]. Ce seul mot, en lui reprochant ses engagemens criminels, lui apprend que rien n'est inconnu à cet homme qu'elle ne connaît pas; que Jésus est un prophète dont les regards pénétrans percent la distance de tous les temps, de tous les lieux : *Propheta es tu*[3]. Afin de se dérober à une lumière importune, elle se jette dans les controverses de religion, unique asile de la honteuse volupté, lorsqu'elle veut se plonger dans un sommeil si profond qu'elle n'ait point à craindre le réveil de la raison.

Jésus lui montre le crime de sa schismatique séparation; mais ils arrivent, ils sont arrivés les jours où tous les peuples ne seront qu'un peuple, les jours où le culte d'esprit et de vérité remplacera le culte d'ombres et de figures : *Venit hora, et nunc est*[4]. Son cœur agité, pressé intérieurement, s'ouvre au désir, à l'espérance du Messie; pour croire à sa parole, pour obéir à sa voix, il ne lui manque que de le connaître : *Quum venerit, nobis annuntiabit omnia*[5]. Jésus ne la laisse point dans une longue incertitude; ce Messie promis à vos pères, vous le voyez, vous l'entendez; fidèle, docile, la Samaritaine cède, elle se rend; les préjugés de sa naissance, les erreurs de son cœur, ses vices, ses passions, tout tombe aux pieds de Jésus-Christ : *Ego sum*[6]. (Le même).

Divers effets de la grace.

Ceux qui ont été jugés dignes d'être faits enfans de Dieu sont conduits de différentes manières par l'Esprit-Saint, et trouvent dans la grace différens charmes. Pour les uns, c'est un festin délicieux où les attendent les mets les plus agréables, et dont ils se repaissent avec un plaisir ineffable. Tantôt on les voit se réjouir comme l'époux auprès de son épouse; tantôt, comme de purs esprits, ils oublient entièrement le corps dont ils sont revêtus, et semblent aussi légers que les anges. D'autres, comme enivrés par nos saints mystères, semblent nager dans une satisfaction qu'aucun

[1] S. Jean, IV, 13. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Ibid. — [6] Ibid.

langage humain ne saurait exprimer. Quelquefois leurs joues sont sillonnées de larmes, parce qu'ils déplorent alors l'aveuglement et la perte des hommes qui sont leurs frères. Dans d'autres momens, ils sont enflammés de tant d'amour, qu'ils voudraient pouvoir prodiguer les soins de la plus tendre charité à tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, et les renfermer tous, pour ainsi dire, dans leur cœur. Puis, tournant leurs regards sur eux-mêmes, ils sont tout à coup si remplis de l'idée de leur néant, ils se méprisent à un tel point, qu'ils se croient les derniers des mortels. Tantôt ils sont inondés d'une joie dont le Saint-Esprit est la source; tantôt ils sont remplis d'un courage qui les rend propres à braver tous les obstacles, et, comme de généreux soldats, ils s'avancent au combat. Le plus souvent ils sont dans une douce paix, dans un calme délicieux, qui est encore au dessus de tout le reste par le bonheur qu'il leur procure.

Toutefois, dans ces merveilleux effets de la grace, il est différens degrés; et on ne les ressent tels que nous venons de les peindre que quand on est parfait ou bien près de l'être. C'est alors, et alors seulement, que pour le Chrétien tout devient contentement, repos, charité, compassion, bonté, bienfaisance. Il n'est plus lui-même, il devient tour à tour chacune des vertus avec lesquelles il est comme identifié.

Il arrive pourtant aussi quelquefois que, dès le premier pas que fait un chrétien pour sa conversion, son cœur est rempli de l'opération ineffable de la grace. L'homme intérieur qui habite en lui est comme ravi par la prière; et il est plongé dans les méditations continuelles de la vie à venir qui l'occupe tout entier. Son cœur est inondé d'une volupté pure et ineffable, en sorte que son ame tout entière est dans l'étonnement de ce que Dieu fait pour lui. Elle est élevée au dessus de la terre; elle plane dans les cieux; elle a oublié tout ce qui est terrestre; ses sens intérieurs sont remplis, par l'effet de la grace divine, d'un objet bien plus digne d'elle, et cet objet c'est Dieu. (Saint MACAIRE, *De la Charité.*)

La force et la puissance de la grace ne fournissent au pécheur aucun prétexte pour s'excuser.

Ce que j'ai dit avec l'Apôtre, que les voies de la grace sont une abîme dont il est impossible de sonder la profondeur, nous pouvons, nous devons le dire des voies de notre propre cœur : il s'égare en tant de détours, il se couvre sous tant de voiles, il s'enve-

loppe dans l'obscurité de tant de nuages, que l'œil le plus attentif ne réussit point à démêler la trace de ses pas. Il n'est aucune de nos cupidités qui, pour nous tromper, ne sache, quand il le faut, emprunter les dehors de la vertu même qu'elle détruit. Humble, souple, rampant afin de s'élever, l'orgueil humain ne cède à la grace tout le mérite de la vertu que pour rejeter sur la grace tout l'opprobre du vice.

Séduction d'orgueil masqué, déguisé, fourbe et hypocrite, je ne crains point de l'avancer, séduction plus propre à se répandre, à se perpétuer, que les hauteurs d'un orgueil audacieux! Pourquoi? parce que la voix de son imposture est appuyée du suffrage de toutes les passions qui, à l'ombre de cette fausse humilité, règnent dans une paix profonde; parce que la gloire d'une vertu pénible et austère a moins d'attraits pour la multitude qu'un plaisir autorisé et justifié; parce que, pour l'homme de cupidité, il n'est point de situation aussi douce que la situation dans laquelle il croit qu'il peut se permettre tout sans avoir rien à se reprocher. Je n'aurais donc rempli que la moindre partie de mon ministère, si, après avoir confondu l'orgueil qui abuse de la douceur et des ménagemens de la grace pour s'attribuer ses vertus, je ne vengeais la grace, de l'orgueil qui abuse de la force, et de la puissance de la grace pour excuser son péché. Pécheurs, connaissez la grace, connaissez-vous vous-mêmes : vous prétendez que si vous aviez la grace, vous seriez pénitens; que vous n'êtes pécheurs que parce que vous n'avez pas la grace : moi je dis : Vous n'attribuez à la grace une force, une puissance qu'elle n'a pas, que parce que vous voulez excuser votre péché; vous ne demeurez dans votre péché que parce que vous ne profitez pas, que parce que vous ne voulez pas profiter de la force, de la puissance qu'a la grace; par conséquent, loin que la force et la puissance de la grace excusent votre péché, vos excuses sont un nouveau péché.

Une grace qui obtient le consentement de la volonté, en ôtant à la volonté le pouvoir de refuser son consentement; une grace qui ne puisse demeurer inutile dans l'homme, par la mollesse, l'indolence, l'obstination, l'indocilité de l'homme,.... une grace qui n'est jamais dans le pécheur, parce qu'il cesserait nécessairement d'être pécheur aussitôt qu'il la recevrait : voilà la grace, la seule grace que connaît un pécheur qui cherche des excuses à son péché, la seule qu'il cherche à connaître. Or, je soutiens qu'il ne peut puiser cette idée de la grace que dans le désir, dans l'intérêt de pallier son péché, de justifier son péché, d'excuser son péché :

pourquoi? parce que cette idée qu'il se forme de la puissance de la grace est une erreur réfutée, condamnée par tout ce que nous éprouvons, par tout ce qu'il éprouve lui-même de la force et de la puissance de la grace.

Reprenons. Erreur qui outrage, qui déshonore la véritable puissance de la grace. En effet, raisonnons. Vous dites : La grace peut tout sur le cœur de l'homme, je le dis avec vous : je demande en quoi consiste ce pouvoir de la grace. Vous répondez qu'il consiste dans une supériorité d'attrait, de mouvement, d'impression qui met l'homme dans la nécessité absolue de se livrer au nouveau penchant par lequel ses anciennes affections sont subjuguées et dominées : ainsi le cœur ne suit pas, il est entraîné; s'il cède, s'il plie, ce n'est point parce qu'il est souple et docile, c'est parce que, trop faible, il n'a pas réellement le pouvoir de résister. Or, je soutiens qu'en se faisant une pareille idée de la grace, on enlève à la grace tous les caractères de grandeur, de noblesse, de majesté, de divinité qui conviennent à l'action d'un Dieu, à la grace d'un Dieu: j'entends l'indépendance de la grace, la sagesse de la grace, la fécondité de la grace, la puissance divine de la grace, le mystère même de la grace. Suivez-moi, et ne craignez point que le nuage d'une discussion trop abstraite enveloppe ces vérités sublimes.

Je reviens donc, et je dis : Vous prétendez que la grace n'est qu'un attrait essentiellement vainqueur ou vaincu, selon qu'il est combattu par un attrait plus faible ou plus fort. Ah! mes chers auditeurs, reconnaissez-vous la liberté, l'indépendance indéfinie de la grace, dans cette grace toujours et absolument inutile, lorsque la cupidité a plus de pouvoir et d'activité pour la combattre? dans cette grace qui, lorsqu'elle triomphe, doit moins la victoire à ses propres forces qu'à la faiblesse des passions? C'est-à-dire que l'on n'affranchit la puissance de la grace des résistances et des oppositions de la liberté, que pour la faire ramper sous les lois de la cupidité; c'est-à-dire, que l'homme ne sera jamais libre, et que la grace sera presque toujours esclave.

Reconnaissez-vous la fécondité infinie de la grace, dans cette grace à laquelle on ne laisse plus le droit ni de choisir les momens, ni de ménager les caractères, ni de saisir les situations, ni de préparer les circonstances, ni d'écarter les obstacles; puisque pour tous les momens, tous les caractères, toutes les situations, toutes les circonstances, tous les obstacles, le sort de la grace est assujéti à des conditions étrangères; qu'elle est toujours ou nécessairement victorieuse ou nécessairement vaincue?

Reconnaissez-vous la puissance infinie de la grace, dans cette grace qui ne peut tout sur le cœur, que parce que le cœur ne peut rien contre elle? Prenez garde: homme, par conséquent limité dans ma force de résistance, afin de me faire plier sous l'effort d'un mouvement supérieur, il faut être plus que moi, je le sais; mais est-il évident qu'on doive être autant que Dieu? Le dirai-je? On peut se faire une idée d'un pareil triomphe, sans remonter jusqu'au trône de la Divinité. Les créatures nous en offrent des exemples: mais enlever notre cœur à ses passions, sans lui ravir sa liberté; en obtenir tout, en lui laissant le pouvoir de refuser tout; c'est là ce qui demande, je ne dis pas seulement des connaissances infinies pour le choix des graces; je ne dis pas seulement une sagesse infinie dans l'ordre et la distribution des graces; je dis, c'est là ce qui demande une puissance infinie dans l'auteur de la grace. J'appelle une puissance infinie, une puissance qui ne règne pas avec moins d'empire sur ce qui peut résister que sur ce qui ne le peut pas: car, commander à ce qui n'oppose aucune résistance, ou ne vaincre qu'en dépouillant du pouvoir de résister, tels sont les triomphes de l'homme. Parmi nous le héros n'est vainqueur que quand l'ennemi reste désarmé. Mais dominer le cœur sans l'assujétir, en être toujours maître sans qu'il soit jamais esclave: voilà, je le répète, ce qui n'appartient évidemment qu'à Dieu, ce qui caractérise l'action, la grace de Dieu. Encore une fois, régner sur un cœur qui ne serait pas libre, là je ne verrais qu'un Dieu plus puissant que l'homme; régner sur un cœur libre, là j'adore le Dieu tout-puissant; je ne dis point assez, là j'adore ce chef-d'œuvre, ce prodige, ce miracle de toute-puissance, dont la hauteur et la sublimité épouvantent l'esprit et ne permettent à la raison que l'hommage de l'humble silence.

Enfin, dans la puissance de cette grace élevée sur les ruines de la liberté, reconnaissez-vous l'abîme, la profondeur, l'obscurité impénétrable du mystère de la grace? Une grace qui peut tout sur un cœur toujours libre; un cœur toujours libre sur l'action d'une grace qui peut tout, qui opère tout: un cœur que la grace détermine et qui se détermine avec la grace; voilà le mystère: je ne vois pas, je ne conçois pas, il faut croire. Mais la liberté sans la grace, ou la grace sans la liberté, on voit tout, on conçoit tout, il ne reste rien à croire. Qu'est-ce donc que méconnaître dans l'homme le pouvoir de résister à la grace? C'est renverser, détruire l'indépendance et la liberté de la grace, la sagesse et la fécondité de la grace, la puissance infinie de la grace, le mystère même de la

grace. Par conséquent, qu'est-ce que méconnaître dans l'homme le pouvoir de résister à la grace ? C'est renverser, détruire, anéantir l'empire de la grace sous le vain prétexte de la mieux établir. Par conséquent encore, en quoi consiste la véritable puissance de la grace ? Elle ne consiste point en ce qu'il n'est aucune grace à laquelle on résiste ; elle consiste en ce qu'il n'est aucune résistance que la grace ne puisse vaincre : elle ne consiste point en ce qu'il n'est aucune grace qui ne fasse des saints ; elle consiste en ce qu'il n'est aucun homme dont la grace ne puisse faire un saint, en ce qu'il n'est aucun saint qui ne soit devenu saint par la grace, reprend saint Augustin ; qu'il ne fut, qu'il ne sera point de saint dont on puisse dire, dont on ne doive dire, aussi bien que de l'Apôtre, ce n'est pas la grace seule, ce n'est pas l'homme seul, c'est la grace avec l'homme, c'est l'homme avec la grace : *Non gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo.* (Le P. DE NEUVILLE.)

Réponse aux objections.

Mais n'est-ce point affaiblir la puissance de la grace, resserrer les droits, l'empire de la grace, déshonorer la grace, que de reconnaître dans l'homme le pouvoir de résister à la grace ? Ah ! mes chers auditeurs ! l'Esprit saint ignorait-il le pouvoir de la grace, déshonorait-il la grace, lorsqu'il disait par le Sage : J'ai appelé, vous avez refusé de venir : *Vocavi, et renuistis* [1]. Par le prophète Isaïe : J'ai tendu les bras à un peuple incrédule et indocile : *Ad populum non credentem et contradicentem* [2]. Jésus-Christ ignorait-il le pouvoir de la grace, déshonorait-il la grace lorsqu'il se plaignait qu'il avait voulu rassembler les enfans de Sion, que Sion ne l'avait pas voulu ? *Volui.... et noluisti* [3]. Saint Etienne déshonorait-il la grace, lorsqu'il reprochait aux Juifs leurs résistances à la grace ? *Spiritui Sancto resistitis* [4]. Saint Paul déshonorait-il la grace lorsqu'il avertissait les premiers Chrétiens de ne pas recevoir la grace en vain, de ne pas éteindre l'esprit de la grace ? *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.... Spiritum nolite extinguere* [5]. Saint Augustin déshonorait-il la grace, lorsqu'il décidait qu'il dépend de nous de répondre ou de ne pas répondre à la grace ? *Consentire vocationi divinæ, vel ei dissentire, propriæ voluntatis est.*

Saint Prosper déshonorait-il la grace, lorsqu'il reconnaissait que

[1] Prov. II, 24. — [2] Ad Rom., X, 21. — [3] Matth., XXIII, 37. — [4] Act., VII, 51. — [5] II Ad C., VI, 1 ; Ad Thess., V, 19.

rejeter la grace, c'est le fait de notre indocilité; que consentir à la grace, c'est l'ouvrage et de la volonté de Dieu, et de la volonté de l'homme? *Quod refutatur, ipsorum nequitiæ est, quod suscipitur et gratiæ est divinæ et humanæ voluntatis.*

Le concile de Trente déshonorait-il la grace, lorsqu'il prononçait anathème à qui soutiendrait que l'homme ne peut pas refuser son consentement à la grace? *Si quis dixerit.... non posse dissentire si velit, anathema sit.*

Anathème, à qui soutiendrait que la liberté de l'homme a péri par le péché du premier homme: *Si quis liberum hominis arbitrium, post Adæ peccatum, amissum et extinctum esse dixerit, anathema sit* [1].

Anathème, à qui soutiendrait que cette doctrine de la grace fait outrage à la gloire de Dieu, ou aux mérites de Jésus-Christ: *Si quis dixerit per hanc doctrinam gloriæ Dei, vel meritis Christi derogari, anathema sit* [2].

Qu'est-ce donc qui déshonore la grace? voulez-vous le savoir? c'est le pécheur qui emploie la force, la puissance de la grace pour s'en faire une excuse de ses péchés; c'est le pécheur qui ne s'obstine dans une erreur si injurieuse à la grace, que parce qu'il veut juger de la nature de la grace par l'intérêt de ses passions, au lieu de juger de ses passions par les lumières de la grace; parce qu'il juge de la grace, parce qu'il voudrait en éprouver, au lieu de juger de la grace sur ce qu'il en éprouve.

Car oubliez, j'y consens, les preuves solides sur lesquelles je viens d'établir la vraie doctrine de la grace, pour dissiper tous les nuages, pour réfuter tous les prétextes, je n'ai besoin que de l'expérience, et je dis: Si l'homme peut résister, si l'homme ne résiste point à la grace, pourquoi les justes et les plus saints d'entre les justes se reprochent-ils, ont-ils toujours à se reprocher tant de combats contre la grace, tant de résistances à la grace, tant d'infidélités à la grace? Pourquoi ces exhortations des Prophètes, des Apôtres, des ministres de l'Evangile, si souvent réitérées, pour nous avertir du danger auquel s'expose une ame qui dispute contre la grace, qui néglige la grace, qui abuse de la grace, qui laisse échapper, qui perd les momens de la grace? Pourquoi, dans le sacré tribunal de la pénitence, le pécheur, lorsqu'il se connaît, lorsqu'il veut se faire connaître, s'accuse-t-il de ses délais, de son indocilité, de son obstination, d'avoir rejeté la grace, de s'être refusé à la grace, de s'être endurci contre la grace? Pourquoi s'en accuse-t-

[1] Session 6, canon 5. Conc. Trid. — [2] Ibid., canon 33.

il ? pourquoi le pleure-t-il comme le péché qui a mis le comble à tous les autres péchés ? Pourquoi demeurons-nous alors incertains de ce qui doit nous étonner davantage, ou tant de péchés avec tant de graces, ou tant de graces malgré tant de péchés ? Alors on parle le langage de la simple et naïve vérité : on n'accuse plus la grace, on n'accuse que soi-même; on avoue que souvent on n'a point été plus vivement pressé, remué, attendri, agité par la grace, que dans les instans où l'on rejetait ses égaremens sur l'absence de la grace. (Le même.)

La grace est accordée à nos prières.

Chrétiens, vous êtes le troupeau béni de Jésus-Christ, les lumières du monde, le sel de la terre, si vous êtes ce que vous devez être, c'est-à-dire « parfaits, comme votre Père céleste est par« fait [1]; avec un corps terrestre, vous êtes comparables aux anges, qui sont de purs esprits. Songez-y sans cesse : votre combat ne dure qu'un instant, mais votre récompense sera éternelle. Plus vous observez avec exactitude les préceptes et les conseils de votre religion, plus vous redoublez la fureur du démon, votre irréconciliable ennemi; et plus il cherche, dans le secret, à vous tendre des piéges où vous puissiez enfin trouver votre perte.

Soyez donc toujours en garde contre les embûches qu'il vous tend. « Personne ne sera couronné s'il n'a combattu [2], » et quiconque combattra de grand cœur est assuré que la grace de Dieu ne l'abandonnera pas; mais si quelqu'un néglige d'appeler la grace à son secours, qu'il ne s'en prenne qu'à lui de sa perte s'il vient à être abandonné par la grace. Car celui qui l'appelle constamment à son aide, l'aura toujours pour appui. Elle lui apprendra ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu; mais, sans son secours, il n'y parviendra jamais malgré tous ses efforts. C'est donc à l'homme à demander la grace, afin qu'elle éclaire ses yeux, qu'elle enflamme son cœur, et qu'elle y fasse germer toutes les vertus. (Saint Ephrem, *Traité de la Perfection.*)

Péroraison.

Ah! mes chers auditeurs, la puissance de la grace fait les saints, la puissance de la grace n'excuse point le pécheur ! A Dieu seul toute la gloire de la vertu, à l'homme seul toute

[1] Matth., v, 48. — [2] II Tim., II, 5.

la honte du vice! Le juste ne se sauve que par le bienfait de la grace; le pécheur ne périt que par ses résistances à la grace. Deux vérités que je me flatte de vous avoir développées dans ce discours; deux vérités que saint Augustin montre clairement marquées dans la parabole du Père de famille: Tous ceux qui sont invités ne viennent pas; tous ceux qui viennent ont été invités: ceux-ci ne peuvent se glorifier, ils ne sont venus que parce qu'ils ont été appelés: *Quia vocati venerunt.* Ceux-là ne peuvent se justifier; ils furent appelés, ils n'ont pas voulu venir, et ils pouvaient le vouloir: *Ut venirent vocati erant in libera voluntate.* Voilà la vraie doctrine de la grace, voilà ce que la foi nous révèle, ce que l'Eglise nous enseigne de la puissance actuelle qui fait les justes et les pénitens: ce qui est opposé à cette doctrine n'est qu'erreur, il faut le réprouver; ce qui est au delà de cette doctrine, quelle nécessité de l'approfondir? Simples dans notre foi, ne raisonnons point sur ce que nous ignorons de la grace; sages dans notre conduite, réglons nos mœurs sur ce que nous savons de la grace: pleins de douleur, de repentir, pleurons l'abus de tant de graces que nous avons reçues sans en profiter; pleins de reconnaissance et de vigilance, profitons des graces que nous recevons. L'Esprit saint nous parle encore aujourd'hui, souvenons-nous que c'est aujourd'hui qu'il faut lui répondre: *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Nos infidélités n'ont pu le rebuter, cessons de le contrister par d'indignes et criminelles résistances: ainsi dociles à la grace, par laquelle il fait des saints sur la terre, nous arriverons à la grace par laquelle il fait des heureux dans le ciel. Ainsi soit-il. (Le P. DE NEUVILLE.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA GRACE.

EXORDE.

Si scires donum Dei.

Si vous connaissiez le don de Dieu. (*Jean*, IV.)

Tous les biens répandus dans ce vaste univers viennent de Dieu; nous sommes comme environnés, investis de ses dons. Quel est celui dont Jésus-Christ parle à la Samaritaine, si supérieur à tous les autres, qu'il semble les compter pour rien comparés à ce don par excellence? La voix unanime des Pères de l'Eglise et des interprètes de l'Ecriture nous crie que c'est la grace.

La grace est ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors du ciel: mais n'est-elle pas la chose du monde qui nous occupe et nous touche le moins? Qui est-ce qui parle de la grace? Qui est-ce qui en connaît le prix? Qui est-ce qui en fait l'objet de ses vœux les plus ardens? Les dons de la nature et de la fortune emportent tous nos désirs: nous nous fatiguons, nous nous épuisons à les rechercher et à les poursuivre: ceux de la grace, à peine songeons-nous à les demander, ou nous ne les demandons qu'avec une froideur qui les repousse et nous rend indignes de les recevoir. Que si nous les recevons; si Dieu, qui veut sincèrement nous sauver, nous accorde les secours nécessaires pour arriver au terme heureux du salut, quel usage en faisons-nous? Trop souvent la grace demeure stérile entre nos mains; elle ne produit pas les fruits de justice et de sainteté auxquels Dieu les destinait. On la néglige, on la rejette et l'on se damne.

Indifférence pour la grace, infidélité à la grace; deux désordres qui règnent dans le Christianisme, et qui sont la source funeste de tous les autres. Mais d'où viennent-ils eux-mêmes? de l'ignorance où nous vivons de ce que la foi nous enseigne sur le dogme sacré de la grace. Oh! si vous connaissiez ce don de Dieu, ou si j'étais

assez heureux pour vous le faire connaître, que vous changeriez à son égard et de sentimens et de conduite! *Si scires donum Dei!*

Mais la grace a ses mystères, ses abîmes ; à Dieu ne plaise que j'entreprenne de dissiper les ténèbres qui les couvrent et d'en sonder la profondeur. Adorons le secret de Dieu dans les opérations ineffables de sa grace, de peur qu'en voulant le pénétrer nous ne soyons accablés sous le poids de sa gloire. Cherchons, non ce qui satisferait le plus notre curiosité, mais ce qui est le plus propre à réformer nos mœurs, à corriger cette indifférence pour la grace, cette infidélité à la grace, que la plupart des Chrétiens ont à se reprocher : double principe de réprobation que je veux m'efforcer de détruire et auquel j'oppose ces deux propositions qui feront le partage de ce discours. Il n'est rien que nous devions plus désirer que la grace; premier point : il n'est rien que nous devions plus craindre que d'abuser de la grace; second point. Grace de mon Dieu, pour parler dignement de vous, j'ai recours à vous-même : j'implore votre assistance par l'entremise de cette Vierge-Sainte qui fut comblée de vos dons, qui en reçut la plénitude : *Ave, Maria.*(L'abbé Richard, *Sur la Grace.*)

De la nature de la grace.

Vous me demanderez sans doute en quoi donc consiste la grace. Je vous répondrai que la grace (sans examiner, selon la philosophie de l'Ecole, son entité) est Dieu opérant dans l'ame: 1. La grace donne à l'entendement une illustration; 2. elle donne à la volonté un attrait prévenant, un plaisir indélibéré, un sentiment doux et agréable, qui est en elle sans elle; 3. elle augmente la force de la volonté, afin qu'elle puisse actuellement dans ce moment vouloir le bien; 4. elle l'excite à se servir de cette force nouvellement donnée. Jusque-là, cette grace n'est que prévenante, et en nous sans nous. Or, rien de ce qui est en nous sans nous ne nous détermine; autrement notre détermination serait mise en nous sans nous; nous ne nous déterminerions pas, mais nous serions déterminés *ad unum*, comme les bêtes, ainsi que parle saint Thomas. Ce serait se jouer des termes que de dire dans cette supposition : L'homme est dans l'indifférence active, et dans la liberté d'exercice; l'homme délibère, se détermine lui-même, et choisit. Tous ces termes deviendraient ridicules.

Pour ce qui est d'augmenter la force de la volonté, c'est le moyen le plus décisif pour faire vouloir l'homme sans le nécessi-

ter. Aussi voyons-nous que saint Augustin, après avoir dit: *Facit ut velimus*, ou quelque autre chose semblable, s'explique en ajoutant: *Adjuvando.* En effet, comme le péché n'est qu'une défaillance de la volonté, et qu'au contraire le bon vouloir est une force de la volonté qui se tourne au bien, c'est tourner la volonté qui se tourne au bien, et la soutenir contre le mal, aussi efficacement qu'il est possible, sans la nécessiter; c'est opérer le bon vouloir en elle et avec elle, que de lui donner une force nouvelle pour le bien: *Adjuvando.*

On peut dire même que la grace médicinale doit être principalement une grace de force pour aider la puissance, parce que le mal ne consiste que dans l'affaiblissement de cette même puissance: ainsi le mal étant l'impuissance de vouloir, le remède doit être une grace de pouvoir vouloir; mais de pouvoir si proportionné à l'affaiblissement actuel, que la volonté dans ce moment se trouve aussi forte par la grace que si elle était saine et entière. Il faut encore ajouter que Dieu voit cette proportion telle, que la volonté voudra ce qu'elle doit vouloir: *Quomodo eis vocari aptum est;.... quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.*

Mais enfin la liberté qu'Adam a perdue est la même que Jésus-Christ a rendue à ses enfans. Or, celle d'Adam était de pleine indifférence active: donc la grace qui prévient et qui fortifie la volonté de l'homme, loin de la nécessiter au bien, doit la remettre dans le véritable équilibre entre le bien et le mal, comme Adam y était avant son péché.

Il faut encore observer que saint Augustin n'a jamais disputé avec les Pélagiens de la nature de la liberté de mérite et de démérite; il l'a toujours supposée avec eux précisement telle qu'il l'avait établie contre les Manichéens, sans en rien rétracter. Il n'a été question pour saint Augustin que de soutenir que la grace que Dieu donne pour s'assurer du bon vouloir des élus ne détruit point cette liberté. Ainsi il est évident qu'il faut trouver, selon saint Augustin, sous l'impression actuelle de cette grace prévenante, la même liberté qu'il avait établie contre les Manichéens, et que les Pélagiens voulaient défendre contre lui. Voilà ce qui regarde la grace prévenante, qui est en nous sans nous, qui est une grace tout ensemble de secours et d'attrait, de force et d'invitation: elle donne et elle demande; elle donne la force de vouloir, et elle excite au vouloir même.

Venons à la grace de coopération. Dieu, après nous avoir excités et fortifiés, agit avec nous; c'est ce qui est marqué dans les

prières de l'Église, aussi bien que dans les ouvrages des théologiens. Dieu produit avec nous notre acte, qui est notre bon vouloir; il en est cause avec nous, mais cause immédiate et indivisible avec nous. Mais tout ce qui n'est que secours, force nouvelle, coopération sans prévention de causalité par essence, ne peut nécessiter. Je ne nécessite point un goutteux à marcher, quand je ne fais que le soutenir, que l'aider, que l'inviter, que lui donner des alimens propres à remplir ses nerfs d'esprits abondans, pourvu que je ne l'entraîne point. Ainsi nous pouvons prendre à la lettre ces paroles : *Deus operatur in vobis et velle et perficere* [1], sans admettre autre chose que le concours surnaturel pour la grace coopérante et concomitante. *Facit ut velimus;* mais c'est toujours *adjuvando.* Il est vrai seulement que Dieu proportionne si bien pour ses *élus* la grace prévenante, excitante et fortifiante, au besoin de la volonté, qu'il s'assure de sa coopération : *Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat : ita suadetur, ut persuadeatur.* Il le fait parce qu'il a une prédilection pour ses *élus*, et une volonté spéciale pour leur salut, qu'il n'a point pour celui des hommes qui ne sont qu'*appelés*, quoiqu'il veuille sincèrement sauver ceux-ci; 1° en ce qu'il leur donne des moyens suffisans de salut; 2° en ce qu'il veut effectivement les sauver, s'ils y coopèrent comme ils le peuvent.

C'est cette volonté spéciale du salut des élus qui ne peut être frustrée de son effet. C'est d'elle, et non pas de la grace, dont saint Augustin dit souvent qu'elle est invincible, indéclinable, toute-puissante. La grace n'est point indéclinable par sa nature ou essence : si elle l'était, il faudrait de bonne foi admettre avec les Contre-Remontrans de Dordrecht le système de l'irrésistibilité de l'homme à la grace; car *irrésistible* et *indéclinable* sont termes synonymes entre gens de bonne foi. C'est se moquer de dire qu'on peut résister à ce qui est indéclinable et tout-puissant. Donnez aux Contre-Remontrans l'*indéclinabilité* ou *irrésistibilité*, ils n'en demanderont jamais davantage. Mais saint Augustin n'emploie ces termes que pour la volonté prédestinante : si elle n'est que congrue, son effet n'est que très vraisemblable, et non absolument certain. Mais faut-il s'étonner que son effet soit certain et indéclinable, puisque Dieu le voit déjà présent à ses yeux? Dieu voit comme présent tout ce qu'il veut; ce qui est déjà présent devant lui ne saurait point ne pas être : en tout cela il n'y a qu'une nécessité conséquente ou identique.

[1] Philip., II, 13.

Mais la grace est-elle par son essence une cause nécessaire de mon vouloir? Est-il vrai que non seulement Dieu produise avec moi mon vouloir, ce qui n'est que le simple concours surnaturel, mais encore que sa grace, mise en moi sans moi, soit la cause qui me détermine à vouloir? En un mot, est-il une cause prévenante qui détermine nécessairement son concours et le bien pour mon acte? Si on le dit, les Contre-Remontrans n'ont plus rien à désirer. Voilà l'indéclinabilité ou irrésistibilité qui vient de l'essence de la grace même; en sorte que l'irrésistibilité sera aussi absolue que les essences sont immuables. Si vous voulez nier sérieusement l'irrésistibilité, il ne vous reste plus qu'à dire que la volonté prédestinante est indéclinable et toute-puissante par une nécessité ou irrésistibilité purement conséquente et identique. Il n'est pas possible que ce qui est ne soit pas : or le bon vouloir de l'homme est déjà présent aux yeux de Dieu. Mais comment Dieu s'est-il assuré de ce bon vouloir de l'homme? Saint Augustin ne s'explique pas, et il y aurait de la témérité à aller plus loin que lui. Il dit : *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur*[1]. Il dit ailleurs, en parlant des peuples qui s'attachèrent à David : *Numquid corporalibus ullis vinculis alligavit? Intus egit, corda tenuit, corda movit, eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit*[2]. Mais il dit ces choses autant pour l'ordre naturel que pour le surnaturel; il le dit autant des mauvaises volontés des impies, par exemple, de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Artaxercès, de Saül et d'Achitophel, que des amis de Dieu. Il ne s'agit point précisément de la grace médicinale pour les actes méritoires. Sa thèse est générale, qu'il donne comme une vérité qu'on ne peut révoquer en doute sans être impie, savoir : que Dieu a une puissance toute-puissante d'incliner les cœurs où il veut : *Sine dubio habens humanorum cordium quo placeret inclinandorum omnipotentissimam potestatem*[3]. Mais c'est sur de tels passages que les Contre-Remontrans établissent leur irrésistibilité; et ils ne manquent pas d'attribuer à la nature ou essence de la grace ce que saint Augustin ne dit que de la volonté de Dieu. Ils ne manquent pas de citer ces paroles du même endroit : *Non est itaque dubitandum voluntati Dei, qui et in cœlo et in terra, omnia quæcumque voluit fecit, et qui etiam illa quæ futura sunt fecit, humanas voluntates non posse resistere quominus ipse faciat quod vult : quandoquidem etiam de ipsis hominum vo*

[1] *De Præd. Sanct.*, cap. XIX, n. 42, tom. X. — [2] *De corrept. et Grat.*, cap. XIV, n. 45, t. X. — [3] Ibid.

luntatibus, *quod vult*, *quum vult*, *facit* [1]. Si vous dites que cette irrésistibilité dont parle saint Augustin, quand il dit : *Humanas voluntates non posse resistere*, vient de la nature de la grace même, voilà l'*irrésistibilité* de Dordrecht. Si, au contraire, vous dites que la grace n'est point par sa nature *irrésistible*, c'est-à-dire *indéclinable* ou nécessitante, mais que c'est seulement le décret ou la volonté de Dieu, qui ne peut être frustrée de son effet, puisqu'il voit déjà comme présent tout ce qu'il veut, vous ne mettez l'efficacité de la grace que dans sa congruité : *Ita suadetur, ut persuadeatur*... *Quomodo eis vocari aptum est*... *Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.*

Alors vous dites, avec saint Augustin, que la nécessité qu'impose la volonté toute-puissante n'est point une nécessité nécessitante, puisqu'elle n'est qu'identique. Dieu voit ce que nous appelons futur contingent, comme une chose déjà présente et déjà faite : *Qui etiam illa quæ futura sunt fecit.* Il a déjà fait ce bon vouloir qui est encore futur à l'égard de l'homme, et par conséquent il en est bien assuré : *Certissime liberantur.... indeclinabiliter.... insuperabiliter.... omnipotentissima potestate.* Tout cela est vrai; il le voit déjà fait : Faut-il s'étonner que l'homme ne puisse résister à une volonté, quand il est déjà vrai qu'il ne lui résiste point? D'ailleurs il est vrai que Dieu a dans les trésors de sa sagesse et de sa puissance des moyens infinis et inépuisables de gagner les cœurs des hommes, de les persuader, de les toucher, de les incliner, de leur faire vouloir ce qu'il veut, de tourner même selon ses desseins leurs volontés les plus impies : *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur.* Ce n'est point par des liens grossiers, par des causes nécessitantes de leur propre nature, qu'il s'assure de notre vouloir. Si un ami d'un génie supérieur à son ami est souvent sûr de le persuader *certissime*, quoiqu'il ne puisse ni mettre quelque chose en lui, ni en ôter quelque chose; s'il est vrai qu'il peut tout sur cet ami par la persuasion raisonnable, à combien plus forte raison Dieu, qui sait tout et qui porte dans les cœurs toute la force qu'il lui plaît, peut-il s'assurer de vouloir le bien à l'homme quand il l'a résolu! Eh! qu'y a-t-il de plus naturel, pour ainsi dire, que de vouloir ce qui est véritablement bon? Qu'est-ce que le péché, sinon une erreur et une déraison? Encore une fois, qu'est-ce que le péché, sinon une chute, une faiblesse, une défaillance de la volonté? Plus Dieu éclaire et fortifie l'homme, plus il l'éloigne de

[1] *De corrept. et grat.*, cap. XIV, n. 45, tom. X.

la défaillance, de l'erreur et du vice. Il s'assure donc de l'entendement et puis de la volonté de l'homme, 1° en le persuadant : *ita suadetur, ut persuadeatur ;* 2° en le fortifiant contre sa faiblesse : *adjuvando.*

Pour les moyens de persuader et de fortifier, ils sont infinis dans les trésors de Dieu : *Mirabili modo et ineffabili.* Il ne serait pas Dieu s'il ne savait pas s'assurer quand il lui plaira du cœur de chaque homme, et pour faire le bien, et pour régler le mal. Voilà la vérité générale, tant pour l'ordre naturel et même pour toutes les actions des impies, que pour l'ordre surnaturel et pour les bonnes œuvres des saints. Il ne reste qu'à dire, après saint Augustin, que Dieu fait par sa grace médicinale, dans un pécheur pour sa conversion, ou dans un juste pour sa persévérance, ce qu'il a su faire dans le cœur des impies, par exemple, dans le cœur des Juifs qui condamnèrent et crucifièrent Jésus-Christ, pour s'assurer de l'accomplissement de son décret sur la mort du Sauveur : *Quod consilium et manus tua decreverunt fieri* [1]. C'est seulement en ce sens que saint Augustin dit : *Eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit :* c'est-à-dire, seulement, qu'il invite, qu'il attire, qu'il incline; *quomodo eis vocari aptum est.... quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat ;* qu'il s'insinue, et invite si bien qu'il persuade ; *ita suadetur, ut persuadeatur ;* qu'il aide et fortifie l'homme contre lui-même, *adjuvando ;* qu'enfin il opère avec l'homme, comme cause, le vouloir de l'homme même; *eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit.* Aussi voyons-nous que saint Augustin déclare que la prédestination n'ajoute rien à la simple prescience, que le seul don des graces qui *aident*, qui *persuadent*, et qui sont si congrues, que la volonté qui peut les rendre inefficaces ne veut pas le faire; *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Voilà la dernière borne. Entre cette doctrine et l'irrésistibilité des Contre-Remontrans de Dordrecht, c'est-à-dire, des plus outrés Protestans, il n'y a aucun milieu réel dont un homme sincère et sérieux puisse s'accommoder. (FÉNELON, *Lettre sur la nature de la grace.*)

Nécessité de la coopération à la grace.

« Si le Seigneur ne bâtit point la maison, ceux qui la bâtissent « ont travaillé en vain; si le Seigneur ne garde point la cité, c'est

[1] Act., IV, 28.

« inutilement que veillent ceux qui sont préposés à sa garde [1]. » Gardons-nous de conclure de ces paroles que nous ne devons plus nous occuper ni de la construction de l'édifice, ni de la garde de la cité. Le Prophète royal veut seulement nous apprendre par là que tous nos efforts seraient inutiles, soit pour construire, soit pour garder, sans l'aide de la main de Dieu ; car partout où s'élèvent un édifice solidement construit et une ville à l'abri de toute attaque, on attribue avec raison à cette main puissante, et la solidité de l'un et la sécurité de l'autre.

L'Apôtre nous tient le même langage, lorsqu'il nous apprend que la seule volonté de l'homme ne suffit point pour arriver au salut. C'est en vain que notre faible nature fait tous ses efforts pour atteindre d'elle-même le but : il faut que notre bonne volonté et notre résolution généreuse soient aidées et secondées du secours divin.

Ainsi de même qu'un laboureur reconnaît que les fruits qu'il re-recueille dans son champ lui viennent de Dieu; de même qu'un nautonnier attribue avec raison le bienfait de sa conservation à une protection spéciale de Dieu, non pas toutefois qu'ils ne sentent très bien l'un et l'autre qu'ils ont contribué en quelque chose, par leur travail et leur industrie, l'un à diriger son vaisseau, l'autre à remuer la terre, mais parce qu'ils sentent très bien que le travail seul vient d'eux, mais que la conservation du navire, ainsi que les fruits du champ, viennent de Dieu seul : de même aussi, dans le cours de notre vie, nous ne devons épargner ni nos travaux, ni notre ardeur, ni notre industrie; mais c'est de Dieu seul que nous devons espérer notre salut. « Celui qui plante, dit l'Apôtre, « celui qui arrose, n'est rien : il n'y a que Dieu qui donne l'ac-« croissement [2]. » Il faut cependant que l'homme plante, il faut qu'il arrose; autrement, c'est-à-dire, s'il pouvait se sauver sans qu'il lui en coûtât aucun travail, tous les commandemens seraient inutiles. Que dis-je? au lieu de nous fatiguer nous-mêmes à poursuivre une carrière pénible, au lieu de nous efforcer sans cesse pour arriver au terme, ne vaudrait-il pas mieux alors nous livrer à une indolente oisiveté, et attendre de Dieu seul une chose pour laquelle nous n'avons rien à faire? (ORIGÈNE, *Des Principes.*)

La grace ne nous rend point impeccables.

Quoique la grace habite dans un Chrétien, il arrive néanmoins

[1] Psal., CXXVI, 1, 2. — [2] Cor. III, 7.

souvent qu'il reste encore en lui quelque fonds secret de corruption. Quelquefois, sentant au dedans de lui la grace de Dieu, il se croit au dessus de toute faiblesse, et il est ravi du contentement intérieur qu'il éprouve et de l'amour qu'il a pour son Dieu. Mais tout à coup les mauvaises pensées l'agitent; le péché lui paraît encore avoir des charmes. Il s'y sent comme entraîné, et pourtant il n'a pas encore perdu la grace. Il serait peu sage de se croire à l'abri de toute faute, dès que l'on a ressenti dans son cœur les heureux effets de la grace. Ceux qui sont versés dans les choses du ciel savent bien qu'un cœur, même encore en possession de la grace, peut être tourmenté par de mauvaises pensées. Souvent nous rencontrons parmi nos frères les solitaires des ames assez favorisées de la grace pour n'avoir point ressenti la plus légère atteinte de la concupiscence pendant un espace de cinq ou six ans; ils s'en croyaient délivrés à jamais : mais tout à coup le germe de corruption qui demeurait caché dans leur cœur se développe; et plus d'une fois nous les avons entendus s'écrier, au moment où les feux de la concupiscence leur faisaient ressentir plus que jamais toute leur ardeur : « Hélas! après un si long temps, de quelle source « empoisonnée a donc pu naître en nous tant de corruption! »

Si vous êtes sage, ne dites donc pas : J'ai le bonheur de posséder au dedans de moi le trésor de la grace; me voilà pour toujours délivré du péché; car, je vous l'assure, les Apôtres eux-mêmes, quoiqu'ils eussent reçu le Saint-Esprit, n'étaient point pour cela à l'abri de toute attaque. A leur joie se mêlait une crainte et un tremblement salutaires, quand ils pensaient que la grace pouvait leur échapper. (Saint Macaire, *Egyptien, Homélie XVII.*)

Dieu demandera compte de l'usage que l'on aura fait de la grace.

Dieu est juste; ses jugemens sont équitables : il n'a aucun égard aux personnes; mais il jugera chacun de nous sur la mesure des bienfaits, soit corporels, soit spirituels, qu'il nous aura départis, sur le degré de science et d'intelligence qu'il nous aura donné; il nous demandera quels fruits de bonnes œuvres nous avons produits, et il rendra à chacun selon ses œuvres.

Nous devons donc nous y attendre : Dieu nous redemandera au dernier jour des fruits de vertus à raison des bienfaits dont il nous aura comblés; non seulement des bienfaits naturels, mais bien plus encore du grand et surnaturel bienfait de sa grace. Ainsi nul ne pourra trouver d'excuse au jour du jugement. Et que personne

d'entre vous ne s'élève au dessus de ses frères, en disant : Je possède le précieux trésor de sa grace. Vous ne savez point ce qui vous arrivera demain; vous ne savez ni quelle sera la fin de votre frère, ni quelle sera la vôtre.

Que chacun donc se surveille avec le plus grand soin; qu'il se juge soi-même avec sévérité; qu'il éprouve si le désir qu'il a de posséder Dieu est sincère et ardent, et qu'ensuite, sans se rassurer ni sur la grace qu'il possède actuellement ni sur les onctions saintes qu'il a reçues, il coure sans relâche, jusqu'à ce qu'il arrive au terme heureux où l'attendent le repos de l'ame, une parfaite liberté, le silence complet des passions. Gloire et adoration au Père, au Fils et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il. (Le Même, *Serm. XXX.*)

Il faut coopérer à la grace. Avec elle on peut tout. Exemple.

Quels dûrent être les sentimens de cette tendre vierge (sainte Pélagie), qui n'était, pour ainsi dire, jamais sortie de son appartement virginal, lorsque tout-à-coup elle voit des soldats y entrer précipitamment, tandis que d'autres veillent en sentinelle à la porte, qu'elle se voit saisie et emmenée pour comparaître à un tribunal? Elle n'avait pour la défendre et la protéger ni son père, ni sa mère, ni voisin, ni ami; seule, elle se voyait assaillie par cette troupe de bourreaux. Qu'elle ait pu trouver des forces pour marcher, pour répondre à ces bourreaux et à ces soldats; qu'elle ait osé lever les yeux et faire entendre quelques mots; qu'elle ait osé respirer en leur présence, c'est déjà un prodige digne de toute notre admiration.

Ah! sans doute ce n'était plus la nature humaine toute seule qui agissait alors. La plus grande partie de son héroïsme venait de Dieu et de sa grace. Toutefois sa volonté à elle-même ne demeurait point oisive. La vierge du Christ apportait de son côté au combat un cœur noble et généreux, une volonté déterminée, un ferme propos, un amour et un zèle à toute épreuve; et c'est par un effet de la grace divine que toutes ces saintes dispositions ont été couronnées d'une glorieuse persévérance jusqu'à la fin.

Ainsi donc elle est digne de toute notre admiration; et c'est avec raison que nous l'appelons bienheureuse, puisqu'elle a été si puissamment aidée du secours et de la grace de Dieu, et admirable en ce qu'elle a montré de son côté tant de résolution dans cette lutte cruelle. Qui ne s'étonnerait avec raison de la voir en un seul

instant prendre, confirmer et exécuter une pareille résolution? Vous le savez tous, combien de fois, après avoir médité pendant long-temps un dessein et l'avoir concerté avec toute la maturité possible, ne l'avons-nous point laissé tout à coup s'évanouir, au moment où il fallait faire quelques efforts pour l'exécuter, parce qu'une crainte subite s'est emparée de notre ame et est venue ébranler notre constance! Mais admirez la puissance de la grace dans une faible vierge; un seul instant lui suffit pour prendre la plus terrible des résolutions et pour la mettre à exécution. Avec ce puissant auxiliaire, rien ne l'arrête; ni la terreur en voyant ces hommes qui l'entourent, ni la violence avec laquelle on l'entraîne, ni sa solitude même qui l'exposait à tant de dangers; rien, en un mot, n'ébranle son courage. Elle conserve le même calme, la même présence d'esprit que si elle eût été environnée de ses amis et de personnes connues. Ah! sans doute, Chrétiens, sans doute qu'intérieurement elle n'était point seule; elle avait pour conseiller Jésus-Christ lui-même: c'est lui qui lui prêtait son secours, qui encourageait son zèle et qui soutenait son cœur; c'est lui, en un mot, qui, par sa grace, éloignait d'elle toute espèce de crainte; et ce n'était point sans raison que ce Dieu plein de bonté en agissait ainsi avec elle, puisque cette martyre courageuse avait commencé par se montrer digne de son secours. (Saint Chrysostome, *Homélie XLI, sur sainte Pélagie.*)

Conciliation des passages de l'Ecriture sur la grace et sur le libre arbitre.

Si nous faisons bien attention au langage de l'Ecriture, nous y verrons clairement que, quand elle établit la nécessité de la grace, elle n'exclut point le libre arbitre ; de même qu'en parlant en faveur du libre arbitre, elle n'exclut point la grace: comme si le libre arbitre tout seul ou la grace toute seule suffisaient pour le salut de l'homme. Ce que veut dire l'Ecriture, c'est que le salut de l'homme ne peut s'opérer ni avec le libre arbitre tout seul, ni avec la grace seulement.

Ainsi, lorsque le Seigneur nous dit : Sans moi vous ne pouvez rien faire, il ne dit pas : Votre libre arbitre ne vous sert à rien, mais bien il ne peut rien sans ma grace. Et quand nous lisons, le mérite n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais bien de Dieu qui fait miséricorde, on ne nous dit point que dans celui qui veut, et dans celui qui court, le libre arbitre est inutile et ne produit rien, mais seulement que si nous voulons et si nous nou

empressons à faire ce que Dieu nous commande, il ne faut point l'imputer à notre libre arbitre, mais à la grace. Car, quand l'Ecriture nous dit, le mérite n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, il faut sous-entendre, s'il veut et s'il court. Ainsi, lorsque quelqu'un donne un habit à un pauvre à qui il ne doit rien, et qui par lui-même ne peut point se procurer un vêtement, quoique ce pauvre ait la faculté de se servir ou de ne point se servir de l'habit qui vient de lui être donné, il ne faut cependant pas, s'il s'en sert, imputer à celui qui a été revêtu le mérite de s'en être revêtu, mais bien à celui qui lui a donné cet habit; et dans ce cas, l'on pourrait dire: Ce n'est point le fait de celui qui a été revêtu, s'il est revêtu, mais le fait de celui qui a eu pitié de sa nudité. A plus forte raison pourrait-on parler de la sorte si celui qui a donné l'habit donne en même temps au pauvre le pouvoir de la conserver et de s'en servir, comme Dieu l'a fait à l'égard de l'homme en le douant de cette rectitude naturelle dont nous avons parlé tant de fois, et qu'il lui a donné la faculté de conserver en s'en servant.

Si donc celui qui est nu, et à qui l'on ne devrait rien, ne recevait point d'habit, ou si, après en avoir reçu un, il le jetait avec dedain, sa nudité ne devrait plus être imputée à personne qu'à lui. De même, lorsque Dieu accorde de vouloir et de s'empresser à son service à un homme conçu et né dans le péché, et à qui il ne doit rien que des châtimens, assurément le mérite n'en est ni à celui qui veut, ni à celui qui s'empresse, mais bien au Dieu qui, prenant pitié de sa misère, a jugé à propos de venir à son secours. Et si cet homme ne reçoit point la grace qui lui est donnée, ou s'il la rejette, c'est à lui, et non à Dieu, qu'il faut s'en prendre, s'il persévère dans son iniquité et dans son endurcissement. Il faut interpréter dans le même sens tous les autres passages de l'Ecriture; c'est-à-dire que, s'il est question de la grace, il faut tenir pour certain que le libre arbitre n'est point exclus; et de même, quand l'Ecriture parle de manière à n'attribuer en apparence le salut qu'à notre libre arbitre, il ne faut point le séparer, même par la pensée, de la grace divine, sans laquelle il est impuissant pour le bien. (Saint ANSELME, *Traité de l'accord de la grace et du libre Arbitre.*)

La loi inutile sans la grace.

Je ne m'étonne pas si, vivant comme nous vivons, nous ne sentons pas la guerre éternelle que nous fait la concupiscence. Lorsque

vous suivez en nageant le cours de la rivière qui vous conduit, il vous semble qu'il n'y a rien de si doux ni de si paisible ; mais si vous remontez contre l'eau, si vous vous opposez à sa chute, c'est alors, c'est alors que vous éprouvez la rapidité de son mouvement. Ainsi, je ne m'étonne pas, Chrétien, si menant une vie paresseuse, si ne faisant aucun effort pour le ciel, si ne songeant point à t'élever au dessus de l'homme pour commencer à jouir de Dieu, tu ne sens pas la résistance de la convoitise : c'est qu'elle t'importe toi-même avec elle. Vous marchez ensemble d'un même pas, et vous allez tous deux dans la même voie : ainsi son impétuosité t'est imperceptible.

Un saint Paul, un saint Paul la sentira mieux, parce qu'il a ses affections avec Jésus-Christ. Les inclinations charnelles le blessent, parce qu'il aime la loi du Sauveur; tout ce qui s'y oppose lui devient sensible. Aspirons à la perfection chrétienne, suivons un peu Jésus-Christ dans la voie étroite, et bientôt notre expérience nous fera reconnaître notre infirmité. C'est alors qu'étant fatigués par les opiniâtres oppositions de la convoitise, nous confesserons que les forces nous manquent, si la grace divine ne nous soutient. Car enfin ce n'est pas un ouvrage humain de dompter cet ennemi domestique, qui nous persécute si vertement, et qui ne nous donne aucune relâche. Etant ainsi déchirés en nous-mêmes, nous nous consumons par nos propres efforts ; plus nous pensons nous pouvoir relever par notre naturelle vigueur, et plus elle se diminue. Comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, il s'imagine qu'en se levant il sera un peu allégé ; il achève de perdre son peu de force par un travail qu'il ne peut supporter; et après qu'il s'est beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais : ainsi en est-il de nos volontés, si elles ne sont secourues par la grace. Or, la grace n'est point par la Loi : « Car si la grace était par la » Loi, c'est en vain que Jésus-Christ serait mort [1] ; » et ce grand scandale de la croix serait inutile. C'est pourquoi l'Evangéliste nous dit : « La Loi a été donnée par Moïse ; mais la grace et la vérité ont été faites par Jésus-Christ [2]. » D'où je conclus que, sous le vieux Testament, tous ceux qui obéissaient à la grace, c'était par le mérite de Jésus-Christ; et de là ils appartenaient au Christianisme, parce que la grace ni la justice ne sont point par la Loi. Et de là,

[1] Galat., II, 21. — [2] Joan., I, 17.

pour revenir à mon texte, j'infère avec l'Apôtre que « la lettre » tue. » Voyez si je prouverai bien ce que je propose, et renouvelez vos attentions.

Insistons toujours aux mêmes principes; et ainsi, pour revenir à notre passage, figurez-vous cet homme malade que je vous dépeignais tout à l'heure, cet homme tyrannisé par ses convoitises, cet homme impuissant à tout bien, qui, selon le concile d'Orange, « n'a rien de son cru que le mensonge et le péché [1]. » Que produira la Loi en cet homme, puisqu'elle ne peut lui donner la grace! Elle parle, elle commande, elle tonne, elle retentit aux oreilles d'un ton puissant; mais que sert de frapper les oreilles, puisque la maladie est au cœur? Je ne craindrai point de le dire, tout ce bruit de la Loi ne fait qu'étourdir le pauvre malade: elle l'effraie, elle l'épouvante; mais il vaudrait bien mieux le guérir, et c'est ce que la Loi ne peut faire. Quel est donc l'avantage qu'apporte la Loi? Elle fait connaître le mal, elle allume le flambeau devant le malade, elle lui montre le chemin de la vie: « Fais ceci, et tu vivras, » lui dit-elle [2]. Mais à quoi sert de montrer à ce pauvre paralytique qui est au lit depuis trente-huit ans, à quoi sert que vous lui montriez l'eau miraculeuse qui peut le guérir? « Je n'ai personne, » dit-il [3]. Il est immobile, il faut le porter; et il est impossible que la Loi le porte.

Mais la Loi, direz-vous, n'a-t-elle donc aucune énergie? Certes, son énergie est très grande, mais très pernicieuse à notre malade. Que fait-elle? Elle augmente la connaissance, et cela même augmente le crime; elle me commande de la part de Dieu, elle me fait comprendre ses jugemens. Avant la Loi, je ne connaissais pas que Dieu fût mon juge, ni qu'il prît la qualité de vengeur des crimes; mais la Loi me montre bien qu'il est juge, puisqu'il daigne bien être législateur. Mais enfin que produit cette connaissance? Elle fait que mon péché est inexcusable, et ma rébellion plus audacieuse. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que « le péché a abondé par la Loi [4], » qu'elle lui donne de nouvelles forces, « qu'elle le fait « vivre [5]; » parce qu'à tous les autres péchés, elle ajoute la désobéissance formelle, qui est le comble de tous les maux. De cette sorte, que fait la loi? Elle lie les transgresseurs par des malédictions éternelles, parce qu'il est écrit dans cette loi même: « Maudit est celui qui n'observe pas ce qui est écrit dans ce livre [6]. » (BOSSUET, *Sermon pour le jour de la Pentecôte.*)

[1] Conc. Arausic., II, can. XXII. — [2] Luc., X, 28. — [3] Jean., V, 7. — [4] Rom., V, 20. — [5] Ibid., VII, 9. — [6] Deut., XXVII, 26.

Difficulté à recouvrer la justice perdue.

Nous apprenons dans les saintes Lettres que, dans la première intention de Dieu, la grace sanctifiante ne devait être donnée qu'une seule fois, et que si les hommes venaient à la perdre, jamais elle ne pourrait leur être rendue. Cela paraît d'abord bien étrange; cependant il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du Christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés? Eh! fidèles, ne le savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice : la justice du Christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; il veut que nous jouissions de son droit; nous l'avons de lui par transport, ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres : c'est l'espérance du Chrétien. Donc la grace de la justice, dans la première intention de Dieu, ne devait point être rendue à ceux qui la perdent; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout-à-fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu afin de nous retenir toujours dans la crainte : de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable, qu'autant de fois que nous perdrions la justice, s'il se résolvait à nous pardonner, il se rendrait de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au baptême; avec quelle facilité, Chrétiens! nous le voyons tous les jours par expérience, nous n'y avons rien contribué du nôtre, et nous n'avons pas même senti la grace que l'on nous a faite. Si nous péchons après le baptême, nous ne trouvons plus cette première facilité; il faut nécessairement recourir aux larmes et aux travaux de la pénitence, qui est appelée par l'antiquité un baptême laborieux. Ecoutez le concile de Trente[1] : on ne répare point la justice par le sacrement de pénitence sans de grandes peines et de grands travaux : le premier baptême n'est point pénible, le second est laborieux. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la raison que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou vous n'y reviendrez jamais, ou ce sera toujours avec plus de peine : et si nous violons les promesses non seulement du sacré baptême, mais encore de la pénitence, par la même suite de

[1] Sess., XIV, *de Pœnit.*, cap. II.

raisonnemens, la difficulté se fera plus grande, Dieu se rendra toujours plus inexorable.

Et, pour rechercher cette vérité jusque dans sa source, je remarque avec le docte Tertullien, au second livre contre Marcion, que « tout l'usage de la justice sert à la bonté : *Omne justitiæ opus* « *procuratio bonitatis est* [1] ; » parce que sa fonction principale c'est de soutenir sa miséricorde en la faisant craindre à ceux qui seront assez aveugles pour ne l'aimer pas. Et c'est pourquoi si la malice des hommes méprise la miséricorde divine, en manquant à la foi donnée dans le sacrement, et violant les promesses de la pénitence, ou la justice divine devient entièrement inflexible, ou s'il lui plaît de se relâcher, elle se rend de plus en plus rigoureuse; autrement, si je l'ose dire, elle trahirait sa bonté en l'abandonnant au mépris. En effet, se peut-il voir un pareil mépris que de manquer à une amitié tant de fois réconciliée? Un pécheur pressé en sa conscience regarde la main de Dieu armée contre lui; il voit déjà l'Enfer ouvert sous ses pieds : quel spectacle! Dans cette crainte, dans cette frayeur, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Et il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine se met contre lui, il se joint à elle pour la fléchir, il avoue qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grace au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée; il promet : c'est, fidèles, ce que nous avons fait dans l'action de la pénitence. Mais bien plus, nous avons donné Jésus-Christ pour caution de notre parole; car, étant le médiateur, il est le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il nous promet de nous pardonner; et il l'est aussi de la nôtre par laquelle nous promettons de nous corriger. Nous avons pris à témoin son corps et son sang qui a scellé la réconciliation à la sainte Table; et après la grace obtenue, nous cassons un acte si solennel! nous nous repentons de notre pénitence! nous retirons de la main de Dieu les armes que nous lui avions consacrées! nous désavouons nos promesses, et Jésus-Christ en est garant! Nous nous étions réconciliés avec Dieu, son amitié nous est importune; et pour comble d'indignité, nous renouons avec le diable le traité que la pénitence avait annulé! Vous en frémissez, mais c'est néanmoins ce que nous faisons toutes les fois que nous perdons par de nouveaux

[1] N° 13.

crimes la justice réparée par la pénitence. Voilà les sentimens que nous avons de Dieu : si notre bouche ne le dit pas, nos œuvres le crient; et c'est le langage que Dieu entend.

(BOSSUET, *Sur la pénitence.*)

Efficacité de la grace pour surmonter nos plus fortes inclinations.

La première raison de ceux qui, sous le nom du Christianisme, mènent une vie païenne et séculière, c'est qu'il est d'une trop haute perfection de vivre selon l'Evangile ; et que cette grande pureté d'esprit et de corps, cette vie pénitente et mortifiée, cet amour des amis et des ennemis, passe la portée de l'esprit humain. De vouloir montrer en particulier la possibilité de chaque précepte, ce serait une entreprise infinie: prouvons-le par une raison générale, et disons que c'est pécher par les principes, que ce n'est pas entendre le mot de commandement, que de dire que l'exécution en est impossible. En effet, le commandement, c'est la règle de l'action; or, toute règle est une mesure: *Mensura homogenea*, dit saint Thomas, *proportionata mensurato* [1]. « C'est une mesure, « dit-il, qui doit s'ajuster avec la chose : » Par conséquent si la loi de Dieu est la règle et la mesure de nos actions, il faut qu'il y ait de la proportion, afin qu'elles puissent être égalées; toute mesure est fondée sur la proportion.

Que si le commandement que Dieu nous donne était au-dessus de nous, nous aurions raison de lui dire: Seigneur, vous me donnez une règle à laquelle je ne puis me joindre, dont je ne puis pas même approcher: cela n'est pas de votre sagesse. Aussi n'en est-il pas de la sorte; et lui-même en donnant sa loi, il a été soigneux de nous dire : Ah! mon peuple, ne te trompe pas; « le précepte que je te « donne aujourd'hui n'est pas au-dessus de toi, il n'est pas séparé « de toi par une longue distance: » *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum*: [2] « Il ne faut « point monter au ciel, il ne faut point passer les mers pour le « trouver: » *Nec in cœlo situm,.... neque trans mare positum* [3]. C'est une règle que je te donne; et afin que tu puisses t'ajuster à elle, je la mets au niveau, tout auprès de toi: *Juxta te est sermo valde, valde, valde;* « Il est tout auprès ; en ta bouche, et en ton cœur pour l'accomplir : » *In ore tuo et in corde tuo, ut facias illum* [4]. Et vous direz après cela qu'il est impossible!

[1] I Part. quæst. III, art. v, ad 2; I 2, quæst. XIX, art. IV, ad 2. — [2] Deut., XXX, 11. — [3] Ibid., 12, 13. — [4] Ibid., XIV.

Mais peut-être que vous penserez que cela s'entend du vieux Testament, qui est beaucoup au-dessous de la perfection évangélique. Que de choses j'aurais à répondre pour combattre cette pensée! car il est écrit que « les chemins tortus deviendront droits : » *Erunt prava in directa* [1]. Mais je m'arrête à cette raison; qu'elle est solide! qu'elle est chrétienne! Quel est le mystère de l'Evangile? Un Dieu homme, un Dieu abaissé: *Et Verbum caro factum est*[2]. « Le Verbe s'est fait chair. » Et pourquoi s'est il abaissé? Apprenez-le par la suite : *Et habitavit in nobis* : [3] C'est afin de demeurer avec nous, dit le bien aimé disciple: et ailleurs; pour lier société avec nous : *Ut societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo.* Il ne pouvait y avoir de société entre sa grandeur et notre bassesse, entre sa majesté et notre néant; il s'abaisse, il s'anéantit pour s'accommoder à notre portée. Il se couvre d'un corps comme d'un nuage, non pour se cacher, dit saint Augustin, mais pour tempérer son éclat trop fort, qui aurait ébloui notre faible vue : *Nube tegitur Christus, non ut obscuretur, sed ut temperetur* [4]. Ce Dieu, qui est descendu du Ciel en la terre pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes? et s'il veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine? Ah! mes frères, ce n'est pas entendre le mystère d'un Dieu abaissé; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance.

Ce n'est pas que je veuille rien diminuer de la perfection évangélique; mais je suis ravi en admiration, quand je considère attentivement par quels degrés Dieu nous y conduit. Il nous laisse bégayer comme des enfans dans la loi de la nature; il nous forme peu à peu dans la loi de Moïse : il pose les fondemens de la vérité par des figures; il nous flatte, il nous attire au spirituel par des promesses temporelles; il supporte mille faiblesses, comme il dit lui-même, à cause de la dureté des cœurs à laquelle il s'accommode par condescendance; il ne nous mène au grand jour de son Évangile, qu'après nous y avoir ainsi disposés par de si longues préparations: et encore dans cet Evangile il y a du lait pour les enfans, il y a du solide pour les hommes faits : *Facti estis quibus lacte opus sit, non solido cibo* : [5] « Vous êtes devenus comme des per« sonnes à qui on ne devrait donner que du lait, et non une nourriture solide. » *Lac vobis potum dedi* :[6] « Je ne vous ai nourri que de

[1] Luc., III, 5. — [2] Joan., I, 14. — [3] I Joan., I, 3. — [4] In. Joan. Tract., XXIV, n° 4, t. III, part. II, col. 535. — [5] Heb., V, 12. — [6] I Cor., III, 2.

lait »; tout y est dispensé par ordre. Ce Dieu qui nous conduit ainsi pas à pas, et par un progrès insensible, ne nous montre-t-il pas manifestement qu'il a dessein de ménager nos forces, et non pas de les accabler par des commandemens impossibles qui nous passent ? Venez, venez, et ne craignez pas, soumettez-vous à sa loi; c'est un joug, mais il est doux; c'est un fardeau, mais il est léger: *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve* [1]. C'est lui-même qui nous en assure; et il ne dit pas qu'il est impossible de le porter sur nos épaules.

Toutefois je passe plus loin, et je veux bien accorder, Messieurs, que les commandemens de Dieu sont impossibles : oui, à l'homme abandonné à lui-même et sans le secours de la grace. Or, c'est un article de notre foi, que cette grace ne nous quitte pas que nous ne l'ayons premièrement rejetée; et si tu la perds, Chrétien, Dieu te fera connaître un jour si évidemment que tu ne l'as perdue que par ta faute, que tu demeureras éternellement confondu de ta lâcheté: *Non deserit, si non deseratur* [2]. « Il ne se re- « tire point à moins que l'on ne l'abandonne le premier. » « J'ai bien lu, dit saint Augustin, qu'il en a ramenés à la divine voie plu- « sieurs de ceux qui l'abandonnaient; mais qu'il nous ait jamais « quittés le premier, c'est une chose entièrement inouie. » C'est donc une extrême folie de dire que les commandemens nous sont impossibles, puisque nous avons si près de nous un si grand secours: aussi tous ceux qui l'ont assuré ont senti justement le coup de foudre; et tant que l'Eglise sera Eglise, une telle proposition sera condamnée par un anathème irrévocable.

Par ce principe solide et inébranlable que tout est possible à la grace, se détruit facilement la vaine pensée des hommes mondains qui accusent leur tempérament de tous leurs crimes. Non, disent-ils, il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui nous domine : je résiste quelquefois à ma colère, mais enfin à la longue ce penchant m'emporte; pour me changer, il faut me refaire : c'est ce qu'ils disent ordinairement, vous reconnaissez leurs discours. Eh bien, Chrétiens, s'il faut vous refaire, est-ce donc que vous ignorez que la grace de Dieu nous réforme et nous régénère en hommes nouveaux ? Les Apôtres, naturellement tremblans et timides, sont rendus invincibles par cette grace : Paul ne se plaît plus que dans les souffrances : Cyprien, renouvelé par cette grace, « voit ses doutes se dissiper, ce qui

[1] Matth., XI, 30. — [2] S. Aug., *in Ps.* CXLV, n. 9, t. IV, col. 1629.

« était auparavant scellé pour lui s'ouvrir devant lui, les choses qui « ne lui représentaient que ténèbres devenir lumineuses; il sur« monte aisément des difficultés qui lui paraissaient insurmon« tables : » *Confirmare se dubia, patere clausa, lucere tenebrosa.... geri posse quod impossibile videbatur*[1] : et le reste qu'il explique si éloquemment dans cette épître à Donat. Augustin, dans la plus grande vigueur de son âge, professe la continence, que dix jours auparavant il croit impossible.

Et tu appréhendes, fidèle, que Dieu ne puisse pas vaincre ton tempérament et le soumettre à sa grace? c'est entendre bien peu sa puissance; car le propre de cette grace, c'est de savoir changer nos inclinations et de savoir aussi s'y accommoder. C'est pourquoi saint Augustin dit qu'elle est «convenable et proportionnée; qu'elle « est douce, accommodante et contempérée : » *Apta, congruens, conveniens, contemperata:* permettez-moi la nouveauté de ce mot; je n'ai pu rendre d'une autre manière ce beau *contemperata* de saint Augustin; ceux qui ont lu ses livres à Simplicien savent que tous ces mots sont de lui : « qu'elle sait nous fléchir et nous attirer « de la manière qui nous est propre: » *Quemadmodum aptum erat*[2]; c'est-à-dire qu'elle remue si à propos tous les ressorts de notre ame qu'elle nous mène où il lui plaît par ses propres inclinations, ou en retranchant ce qu'il y a de trop, ou en ajoutant ce qui leur manque, ou en détournant leur cours sur d'autres objets. Ainsi l'opiniâtreté se tourne en constance, l'ambition devient un grand courage qui ne soupire qu'après les choses véritablement élevées, la colère se change en zèle, et cette complexion tendre et affectueuse en une charité compatissante.

Mais à qui est-ce, mes frères, que je dis ces choses? ceux qui nous allèguent sans cesse leurs inclinations, qui se déchargent sur leur complexion de tous leurs vices, ne connaissent pas cette grace; ils ne croient pas que Dieu se mêle de nos actions, ni qu'il y en ait d'autre principe que la nature : autrement, au lieu de désespérer de pouvoir vaincre leur tempérament, ils auraient recours à celui qui tourne les cœurs où il lui plaît : au lieu d'imputer leur naufrage à la violence de la tempête, ils tendraient les mains à celui dont le Psalmiste a chanté, « qu'il bride la fureur de la « mer, et qu'il calme, quand il veut, ses flots agités : » *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas*[2].

Puis donc qu'ils ne croient pas en la grace, montrez-leur par une

[1] *De div. Quæst. ad Simpl.*, lib. I, t. VI, col. 95. — [2] Ps. LXXXVIII, 10.

autre voie que l'on peut se vaincre soi-même. Je ne veux que la vie de la cour pour les en convaincre par expérience; dans un si grand auditoire, il n'est pas qui ne s'y rencontre plusieurs courtisans. Qu'est-ce que la vie de la cour? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de la cour? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la cour? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées : qui ne sait pas cela ne sait pas la cour. Mes frères, après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ, et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* [1] : « comme vous vous êtes rendus les esclaves de « l'iniquité et des désirs séculiers, en la même sorte rendez-vous « les esclaves de la sainteté et de la justice. »

Mon frère, certainement vous avez grand tort de dire que Dieu vous demande l'impossible; bien loin d'exiger de vous l'impossible, il ne vous demande que ce que vous faites : *Sicut exhibuistis...., ita nunc exhibete.....* « Faites, dit-il, pour la justice ce que « vous faites pour la vanité. » Vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice; vous vous êtes tant de fois surmonté vous-même pour servir à la vanité, ah! surmontez-vous quelquefois pour servir à la justice. C'est beaucoup se relâcher, pour un Dieu, de ne demander que l'égalité; néanmoins il se réduit là : *Sicut exhibuistis...., ita nunc exhibete.* Encore se réduira-t-il beaucoup au dessous; car, quoi que vous fassiez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que la nécessité engage au travail, l'ambition aux intrigues de la cour, l'amour infâme et déshonnête à des lâchetés inouïes, l'honneur aux emplois de la guerre, l'avarice à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et, pour passer aux choses de nulle importance, le divertissement, la chasse, le jeu, à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables? Et quand je vous parle de Dieu, vous commencez à ne rien pouvoir! Vous m'alléguez sans cesse le tempérament et cette complexion délicate: où est-elle dans ce carnaval? où est-elle, lorsque vous passez les jours et les nuits à jouer votre bien et celui des pauvres? elle est revenue dans le carême : il n'y a que ce qui regarde l'intérêt de Dieu que vous appelez impos-

[1] Rom., VI, 19.

sible. Ah! j'atteste le ciel et la terre que vous vous moquez de lui lorsque vous parlez de la sorte, et que, quoi que puisse dire votre lâcheté, le peu qu'il demande de vous est beaucoup plus facile que ce que vous faites.

Eh bien! mon frère, ai-je bien dit que tu ne pouvais maintenir long-temps ton impossibilité prétendue? as-tu encore quelque froide excuse? as-tu quelque vaine raison que tu puisses encore opposer à l'autorité de la loi de Dieu? Chrétiens, écoutons encore; il a quelque chose à nous dire; voici une raison d'un grand poids. La coutume l'entraîne, dit-il, c'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut vivre avec les vivans, il est impossible de faire autrement. Nous en sommes, Messieurs, en un triste état; et les affaires du Christianisme sont bien déplorées, si nous sommes encore obligés à combattre cette faible excuse. O Eglise! ô Evangile! ô vérités chrétiennes! où en seriez-vous, si les martyrs qui vous ont défendus s'étaient laissés emporter par le grand nombre; s'ils avaient déféré à la coutume, s'ils avaient voulu périr avec la multitude des infidèles?

Mon frère, qui que tu sois qui gémis sous la tyrannie de la coutume, après que l'Église t'a désarmé, je n'ai que ce mot à te repartir, et je l'ai pris de Tertullien, dans le livre de l'Idolâtrie: Tu veux vivre avec les vivans; à la bonne heure, je te le permets; « il « nous est permis de vivre avec eux, mais non de mourir avec eux : » *Licet convivere..., commori non licet* [1] : autre chose est la société de la vie, autre chose est la corruption de la discipline. Réjouis-toi avec tes égaux par la société de la nature, s'il se peut par celle de la religion; mais que le péché ne fasse point de liaison, que la damnation n'entre pas dans le commerce. La nature doit être commune, et non pas le crime; la vie, et non pas la mort; nous devons participer aux mêmes biens, et non pas nous associer aux mêmes maux : *Convivamus cum eis, conlætemur ex communione naturæ, non superstitionis : pares anima sumus, non disciplina; compossessores mundi, non erroris* [2]. Loin de nous cette société damnable : il y a pour nous une autre vie et une autre société à prétendre : *Licet convivere, commori non licet.* Chrétiens, si vous méditez sérieusement les grandes choses que je vous ai dites, jamais, jamais, j'en suis assuré, jamais vous ne répondrez que ce que nous prêchons est impossible. (Bossuet, *Sur les vaines excuses des pécheurs.*)

[1] *De Idol.*, n. 14. — [2] Ibid.

Péroraison.

Vous, pécheurs, qui sentez en ce moment les impressions de cette grace divine, et qui voulez sincèrement vous convertir, ne laissez pas s'affaiblir les sentimens qu'elle a mis dans votre cœur. Livrez-vous tout entiers à son impulsion, et agissez avec elle : elle aplanira les difficultés, elle adoucira les sacrifices, elle vous fera surmonter tous les obstacles que le monde et l'Enfer opposent à votre conversion; elle vous a conduits à ce discours pour vous y livrer un dernier combat et vaincre toutes vos résistances. Applaudissez-vous de sa victoire; votre défaite est pour vous le plus beau des triomphes.

Et vous, justes, qui vivez sous l'empire de la grace, mais que la grace ne trouve pas toujours dociles à sa voix, écoutez-la désormais avec le plus religieux respect et la plus parfaite soumission. Craignez de la rebuter, de la contrister par vos refus : une de ses inspirations rejetées, un de ses mouvemens étouffés, les moindres négligences peuvent avoir les suites les plus funestes: ne lui refusez donc rien de ce qu'elle vous demande. Souvent elle demande peu pour donner beaucoup; un peu plus de vigilance et d'attention sur vous-mêmes, d'égards et de complaisance pour les autres, de violence faite à votre humeur, d'assujétissement et d'exactitude à vos devoirs; que sais-je? une légère mortification, une pratique, une prière, une lecture faite dans son temps. C'est à ce peu, c'est à la fidélité dans les petites choses qu'elle attache souvent ses plus grandes faveurs. Ne vous bornez pas à une médiocrité de vertu qui favorise la paresse et flatte l'amour-propre : ce serait renverser les desseins de la grace, qui travaille sans cesse à faire mourir en nous la nature; ce serait courir le risque de manquer le but où Dieu vous appelle. Sainte Thérèse vit sa place marquée au fond des abîmes, si elle ne s'élevait pas à la plus haute sainteté : telle était la mesure de justice qu'elle avait à remplir. Chacun de nous a la sienne; peut-être que la vôtre est au dessus du commun des Chrétiens, et qu'elle exige un courage, une constance, des efforts extraordinaires. L'incertitude même du degré de perfection où vous devez atteindre doit vous inspirer une vive ardeur, et vous engager à faire toujours plus dans la crainte de ne pas faire assez. Marchons dans les voies de la grace; agissons en tout selon les mouvemens intérieurs de la grace, et nous arriverons au séjour de la gloire et de la félicité éternelle. Ainsi soit-il. (L'abbé Richard.)

HUMILITÉ.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR L'HUMILITÉ ET L'ORGUEIL.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes? Partout où nous l'apercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur; elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnaît sa sujétion et sa dépendance; elle nous plaît dans un égal; et quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, et que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, et ne pensons point à lui envier son élévation. Or, puisque l'humilité nous paraît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes, et de la pratiquer, y avons-nous tant d'opposition? Quelle diversité, et quelle contrariété de sentimens! Mais voici le mystère, que je puis appeler mystère d'orgueil et d'iniquité : car que fait l'humilité dans les autres? elle les porte à s'abaisser au dessous de nous, et voilà ce que nous aimons : mais que ferait la même humilité dans nous? elle nous porterait à nous abaisser au dessous des autres, et voilà ce que nous n'aimons pas.

On s'est échappé dans une rencontre : on a parlé, agi mal à propos; c'est une faute; et si d'abord on la reconnaissait, si l'on en convenait de bonne foi, et qu'on en témoignât de la peine, la chose en demeurerait là. Mais parce qu'on veut se justifier et se disculper; parce qu'on ne veut pas subir une légère confusion, combien s'en attire-t-on d'autres! Vous contestez, et les gens s'élèvent contre vous : ils vous traitent d'esprit opiniâtre; et piqués de votre obstination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaisser, de vous humilier. Avec un peu d'humilité, qu'on s'épargnerait d'humiliations!

Il s'est élevé bien des savans dans le monde, et il s'en forme

tous les jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites et ne font-ils pas encore? Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et depuis la terre jusqu'au ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré? Hélas! on n'ignore rien, ce me semble, et l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jésus-Christ même, on disait, et l'on dit encore: *Médecin, guérissez-vous vous-même* [1] ainsi je puis dire: Savans, si curieux de connaître tout ce qui est hors de vous, eh! quand apprendrez-vous à vous connaître vous-mêmes ?

Il est vrai, vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes et les plus humbles. Vous rejetez tous les éloges que l'on vous donne; vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue; vous paraissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend; enfin, vous ne témoignez pour vous-même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais, du reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout à coup déconcerté: votre cœur se soulève, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, et vous répondez avec aigreur. Que d'humilité et d'orgueil tout ensemble! Mais tout opposés que semblent être l'un et l'autre, il n'est pas malaisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement, et à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, et qu'il y a même une sorte de gloire; mais à se voir méprisé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, et par là même qu'elle devient insupportable.

Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément, et notre humilité vaudra mieux pour nous que les plus grands talens, mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois même les plus saints et dans les plus excellens ministères, mieux que tous les miracles que Dieu pourrait opérer par nous: comment cela ? parce que notre humilité sera pour nous une voie de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talens, de leurs succès, de leurs miracles : nul ne s'est perdu par les sentimens d'une vraie et solide humilité.

Ainsi, vous ne pouvez vous appliquer à l'oraison? Humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur, et des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre faiblesse ne peut soutenir le travail? Hu-

[1] Luc., 4.

miliez-vous de l'inaction où vous êtes et du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités et des pénitences? Humiliez-vous des ménagemens dont vous usez et des soulagemens dont vous ne sauriez vous passer. De cette sorte, l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent, supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car au dessus de toutes les œuvres, ce qu'il y a dans le Christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire oraison, ce n'est pas de travailler ni de se mortifier, mais de s'humilier.

Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres, et qui les distinguent; mais surtout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute de talent, glorifier Dieu comme les autres le glorifient: illusion. Car si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez que ce qui vous afflige, ce n'est point précisément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres, mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-même. Que notre orgueil est subtil, et qu'il a de détours pour nous surprendre! jusque dans la gloire de Dieu, il nous fait désirer et chercher notre propre gloire.

Quand on voit dans le ministère évangélique un homme doué de certaines qualités, d'un esprit vif, d'un génie élevé, d'une imagination noble, d'une éloquence naturelle, on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu, sans examiner d'ailleurs s'il a le fonds d'humilité nécessaire qui doit servir de base à toutes les œuvres saintes et les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain et présomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel dit de chacun des six enfans de Semëi, frères de David et ses aînés: *Ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi*[1]. Sur qui donc tombera son choix? Sur un homme modeste et humble. *Voilà l'homme de sa droite*, voilà le digne sujet qu'il emploiera aux plus merveilleux ouvrages de sa grace, et de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité; et de plus j'ajoute que, n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

[1] 1 Reg. 16.

On peut m'objecter ce que l'expérience, après tout, nous fait connaître, par exemple, de deux prédicateurs; l'un, avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, et l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit; au lieu que l'autre, dépourvu des mêmes dispositions et des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, et qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sais tout cela; mais je sais aussi que nous donnons dans une erreur grossière sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, et nous ne la cherchons pas où elle est. Être admiré, vanté, écouté des grands, produit aux yeux des plus nombreuses et des plus augustes assemblées, voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu; mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorans, dans l'avancement et l'édification des ames; et un bon missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi des sauvages, parcourant des villages et des campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'ames à Jésus-Christ, et les avancera plus dans les voies de Dieu que le plus célèbre prédicateur. Disons en deux mots: l'un fait beaucoup plus de bruit, mais l'autre beaucoup plus de fruit. Or ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme, mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

Un Père a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés nous est infiniment plus utile que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint docteur, il faut bien distinguer deux choses, nos actions et le souvenir de nos actions. Or, il n'en est pas de l'un comme de l'autre, et ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient; mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit: au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent; mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il sert à nous humilier. De là, double conséquence. Pratiquons la vertu; et dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une règle toute différente, fuyons le péché; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger; et ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

Il y a un monde au dessus de nous, un monde au dessous de

nous, et un monde autour de nous. Un monde au dessus de nous, ce sont les grands; un monde au dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés, nous prenons divers sentimens. Ce monde qui est au dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité, et de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies et nos animosités. Il faut expliquer ceci, et reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoique honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains degrés d'élévation et de grandeur. Mais du reste il tombe dans une faiblesse pitoyable : c'est de vouloir au moins s'approcher des grands, de vouloir être connu des grands et les connaître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires et toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite et un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la première distinction et du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquens entretiens, qui l'honorent de leur confiance, et par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe: fausse gloire et vraie petitesse, où, voulant s'élever au dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits et de bon sens!

Le monde qui est au dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes et qu'avec des airs d'autorité ; on les tient dans une soumission dure et dans une dépendance toute servile : comme si l'on voulait en quelque manière se dédommager sur eux de tous les dédains qu'on a soi-même à essuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles et souples jusqu'à la bassesse devant les puissances qui sont sur leur tête, mais absolus et

fiers jusqu'à l'insolence envers ceux qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies et nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands ni avec les petits, parce qu'il y a trop de disproportion entre eux et nous : mais on se mesure avec des égaux. Et comme il n'est pas possible que l'égalité demeure toujours entière, et que l'un de temps en temps n'ait l'avantage sur l'autre, de là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au dehors, et se tournent en querelles et en inimitiés. Car c'est assez qu'un homme l'emporte sur nous, ou sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concoure en quelque chose avec nous, pour nous indisposer et nous aigrir contre lui; et n'est-ce pas là ce qui cause entre les personnes de même profession, et jusque dans les états les plus saints, tant de partis et tant de divisions? Etrange injustice où nous porte notre orgueil! Ayons l'esprit de Dieu, et suivons-le. Conduits par cet esprit de sagesse et d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la Providence a placé au dessus de nous, tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclave et sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le ciel a mis au dessous de nous, tous nos priviléges et tous nos droits, mais sans le mépriser, ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance; et nous vivrons en paix avec tout le monde qui est autour de nous, sans le traverser mal à propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

Des gens de bien, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance qu'ils confondent mal à propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Evangile, c'est mourir tellement à toutes choses et à soi-même que rien de tout ce qui n'est pas Dieu ne touche l'ame ni ne l'affectionne. D'où vient qu'elle est au dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événemens humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espère qu'en Dieu, elle ne cherche qu'à plaire à Dieu, et elle verrait ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeurerait tranquille et en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances et de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous les besoins, et de n'avoir recours à personne : mais comme en tout

cela elle n'envisage que Dieu; qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu et qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle et n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des Saints, et telle est celle du vrai Chrétien. Mais de dire : Je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parce que la dépendance m'est onéreuse; j'aime mieux vivre dans une retraite entière et dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien; j'aime mieux me passer de tout, et n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne, et pour n'être point obligé à des assiduités et à des ménagemens qui me déplaisent : penser de la sorte, et se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel et continuel; que nous ayons affaire les uns aux autres, que nous nous demandions et nous prêtions secours les uns aux autres; que nous sachions nous assujétir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de sa sagesse, et c'est ce qui entretient la subordination, ce qui maintient la charité et l'union, surtout ce qui rabaisse notre présomption, enfin ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, et d'être seul tout-puissant et indépendant.

La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc malgré lui de son incapacité et de son insuffisance, est de lui persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais orateur ne convient qu'avec peine qu'il y en ait de bons. Il reconnaîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre avec ceux d'autrefois en nulle concurrence. Il les exaltera même comme des modèles inimitables; il les regrettera, il demandera où ils sont, il s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux et les plus magnifiques : mais pourquoi? est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts? Non certes : mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudrait, en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivans et le rabaisser.

S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel et chrétien; mais dans l'humiliation même s'élever et s'enfler, c'est, ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive

tous les jours. Des gens sont humiliés : on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, et on ne les pousse à rien. En sont-ils moins orgueilleux, et est-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la cour, ou ailleurs? Bien loin de là, c'est alors que leur cœur se grossit davantage, et qu'ils deviennent plus présomptueux que jamais. S'ils demeurent en arrière, ce n'est, à ce qu'ils prétendent, que par injustice de la cour, que par l'ignorance du public. A les en croire, et par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guérir! L'élevation le nourrit; et l'humiliation, qui devrait l'abattre, ne sert souvent qu'à le réveiller et à l'exciter.

Notre vanité nous séduit, et nous fait perdre l'estime du monde dans les choses mêmes où nous la cherchons et par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine s'ingère dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spirituelle et intelligente; mais elle aurait beaucoup plus de raison et d'esprit si elle s'en croyait moins pourvue; et voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est justement par là même qu'elle en fait moins paraître.

On loue beaucoup les grands : car ils aiment à être loués et applaudis. Mais à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on trouvera que la plupart des choses dont on les loue, et qui semblent en effet louables selon le monde, sont dans le fond et selon le Christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

Tel aurait été un grand homme, si on ne l'avait jamais loué; mais la louange l'a perdu : elle l'a rendu vain; et sa vanité l'a fait tomber dans des faiblesses pitoyables, et en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités, car quelque fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point, ni dans les discours, ni dans les manières d'agir, d'homme plus simple qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin et de mauvaise humeur : louez-le, et bientôt vous lui verrez reprendre toute sa gaîté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres, et s'en divertissent. C'est ainsi que, sans le vouloir ni l'apercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Évangile, que *celui qui s'élève sera abaissé*

et humilié[1]. Comme donc l'ambition, selon le mot de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

Cet homme est toujours content de lui; et, n'eût-il eu aucun succès, il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de savoir ce qui en est, et d'en croire ce que vous devez; mais, du reste, pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait et ne nuit à personne? Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux et à lui faire connaître l'illusion où il est; mais, avouez-le de bonne foi, c'est une malignité secrète, c'est une espèce d'envie qui vous porte à l'humilier et à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur; car mille gens sont ainsi faits; non seulement ils sont jaloux de la réputation solide et vraie qu'on a dans le monde, mais, de plus, par une délicatesse infinie de leur orgueil, ils sont en quelque manière jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

Qu'il me soit permis de faire une comparaison : il y a des mérites, et en très grand nombre, qui ne devraient se produire à la lumière qu'avec la précaution dont on use à l'égard de certaines étoffes pour les débiter; on ne les montre que dans un demi-jour, parce que le grand jour y ferait paraître des défauts qui en rabaisseraient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du prophète : *Mon élévation a été mon humiliation*! c'est-à-dire qu'ils semblent ne s'être élevés que pour se rendre méprisables, que pour laisser apercevoir leur faible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avait conçue d'eux. Tant qu'ils se sont tenus à peu près dans le rang où la Providence les avait fait naître, ils réussissaient, on les honorait, on parlait d'eux avec éloge; mais, par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer, ils ont voulu prendre l'essor et porter plus haut leur vol. C'est là qu'on a commencé à les mieux connaître, et qu'en les connaissant mieux, on a appris à les estimer moins. En un mot, ils étaient auparavant dans leur place, et ils y faisaient bien; mais ils n'y sont plus, et tout ce qui n'est pas dans sa place blesse la vue. (BOURDALOUE, *Pensées diverses sur l'humilité et l'orgueil.*)

[1] Matth., 23.

Solide et véritable grandeur de l'humilité chrétienne.

Vous êtes étrangement philosophe, et quoique je ne doute en aucune manière du fonds de votre Christianisme, la proposition que vous me fîtes il y a quelque temps au sujet de l'humilité ne m'édifia pas, et me parut, s'il faut vous le dire, bien païenne. Nous parlions de l'ambition, surtout de l'ambition des gens de la cour, qui sacrifient tout à cette passion dont ils sont possédés, et qui se repaissent toute leur vie d'honneurs et de fausses grandeurs. Je tâchais de vous inspirer des sentimens plus modestes, et je vous trouvais un peu trop occupé du désir de vous avancer et de faire une certaine figure dans le monde. Je ne condamnais pas absolument là-dessus une émulation raisonnable, et, vous accordant en apparence quelque chose, pour ne vous pas rebuter d'abord par une morale trop relevée, je m'appliquais à vous amener insensiblement aux principes de la religion et aux maximes de Jésus-Christ. Mais tout d'un coup vous prîtes feu, et, dans cette petite saillie dont je n'eus pas de peine à m'apercevoir, il vous échappa de dire, d'un air assez vif et même d'un ton assez haut, qu'après tout l'ambition était le caractère des ames nobles; qu'entre les passions c'était sans contredit la plus belle, ou du moins la plus excusable dans un homme de quelque naissance; qu'elle élevait le cœur, et que dans la vie il fallait un peu d'orgueil pour savoir tenir son rang et se séparer du vulgaire; comme si vous eussiez voulu me faire entendre que l'humilité, quoique sainte du reste et très respectable, ne convenait guère qu'à des ames étroites et qu'à des esprits faibles et peu propres aux grandes entreprises; car j'ai lieu de croire que c'était là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous et moi, dans des opinions bien différentes; et quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles règles elle se conduit, de quelles faiblesses elle nous guérit, quelle supériorité elle nous donne au dessus des idées communes, à quoi elle dispose et quelles victoires elle remporte; enfin ce qu'elle nous fait entreprendre et ce qu'elle nous fait exécuter; quand, dis-je, j'envisage tout cela, je conclus bien autrement que vous, et je prétends qu'entre les vertus il n'en est point qui marque plus de solidité dans l'esprit ni plus de fermeté dans l'ame que l'humilité; que bien loin de rétrécir le cœur, elle l'élargit; que bien loin d'abattre le courage, elle le rehausse; que

c'est un préservatif contre mille petitesses, contre mille indignités et mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde; que c'est une disposition aux plus grands desseins, et que, par une constance inébranlable, elle sait également les former et les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, et ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît, et, pour mieux éclaircir le point de vue dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes et donnons-en une notion juste; car il est vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis; qui nous retient dans les rencontres et nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire; qui nous ferme la bouche et qui nous lie en quelque sorte les mains lorsqu'il conviendrait d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte et de confiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même, sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, et d'un orgueil puéril. Il faudrait parler dans l'occasion; mais on se tait sans prononcer une parole : pourquoi? parce qu'on craint de répondre mal à propos et de s'exposer à la raillerie. Il faudrait prendre une résolution et la soutenir; mais on se tient oisif et l'on demeure : pourquoi? parce qu'on a peur de ne pas réussir et d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudrait résister et maintenir ses prétentions dès qu'elles sont raisonnables; mais on cède, et l'on ne fait pas la moindre démarche : pourquoi? par l'appréhension de succomber et de donner ainsi plus d'avantage à un concurrent; de sorte qu'on est humble et qu'on le paraît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, et quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense : sous le nom d'humilité, j'entends une humilité purement évangélique et toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, et telle que les Saints, après ce divin maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui, par les lumières de la raison et de la religion, nous découvre notre néant et le fond de notre misère; qui nous remplit par là d'un saint mépris de nous-mêmes, et nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien ni ne pouvons rien; par conséquent, que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché; mais que nous de-

vons tout rapporter à Dieu, comme au souverain auteur, et lui rendre gloire de tout; qui, selon le même sentiment et dans la même vue, nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions et tous les honneurs du siècle, parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion et la vanité, et que d'ailleurs nous savons qu'ils sont opposés à l'état de Jésus-Christ dans le cours de sa vie mortelle; qui, sans nous mesurer avec le prochain, nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au dessous de lui le dernier rang et à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime et dans la splendeur; enfin qui, ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme et plus assurée qu'elle a des témoignages plus certains, qu'il prend plaisir à seconder les faibles, et qu'il aime à exercer sa miséricorde et sa toute-puissance en faveur des petits; telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, et que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes ames et à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser mûrement la chose et entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, et remarquez d'abord avec moi, de quoi l'humilité nous délivre, ce qu'elle corrige dans nous, ou de qoui elle nous préserve. Personne n'ignore, et vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition et l'orgueil nous réduisent. Je ne sais ce que vous pensez; mais moi, je ne me figure point d'homme plus petit ni d'ame plus vile qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, et qui veut, par quelque voie que ce soit, la satisfaire; ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, et se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi et vanté dans le monde, Afin de vous en convaincre par vous-même, suivez-le en esprit, et comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée et qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme; et dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point? Est-il une complaisance si servile où il ne s'assujétisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci et pour se concilier les bonnes graces de celui-là? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuie, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts, et à se ménager la protection de l'autre? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries, et si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies! Il n'a honte

de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise et réussir dans ses intrigues : et quelles intrigues? souvent les plus criminelles et les plus lâches, où sont violées toutes les lois de la bonne foi et de l'honneur; où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en aurait horreur s'il n'était pas livré à la passion qui l'aveugle, et s'il en jugeait de sens rassis. On en est saisi d'étonnement et indigné, quand, malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connaître toutes ses menées, et à percer le voile qui les couvrait. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentimens d'où naît, à vous en croire, l'ambition?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle, et autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles et folles ; examinez quel est le fond, ou de ses joies secrètes et de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives et de ses déplaisirs les plus piquans. Est-il occupé d'autres choses que de lui-même, de son mérite, de ses talens? Est-il un avantage si léger dont il ne se prévale, et qui, dans son idée, ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait, et est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement et hautement à soi-même, ces fades et ennuyeuses vanteries dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter, cet amour de la louange, même la plus grossière, ce goût avec lequel il la reçoit et ce gré qu'il en sait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui : au contraire, cette vivacité et cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser, ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge, ces soupçons et ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jetée au hasard et sans dessein. En vérité, qu'est-ce que cela? et pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince et de plus étroit qu'une ame de cette trempe et un esprit disposé de la sorte?

Or, voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace et le plus certain. De toutes ces faiblesses il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte et qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un Chrétien vraiment humble? C'est un homme sage et ré-

glé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu et de son adorable Providence; un homme droit dans toutes ses voies, et incapable de prendre aucunes mesures hors des lois de la fidélité la plus inviolable et de la plus exacte probité; un homme désintéressé et religieux dans ses abaissemens volontaires, ennemi de la flatterie et de toute sujétion mercenaire et forcée; un homme équitable dans ses jugemens; sans prévention, sans envie; reconnaissant le mérite partout où il est, et se faisant un devoir de le révérer et de l'exalter même à son propre préjudice; un homme indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde et qu'il le compte pour rien. De là, toujours égal dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme et dans la louange, dans la bonne et la mauvaise réputation: soutenant l'une et l'autre avec une tranquillité inaltérable; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante et comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte et inconnue. De là encore, et par la même conséquence, un homme patient dans les injures, les pardonnant de cœur, plutôt prêt à faire des avances et à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions: du reste, plein de retenue, de modestie dans ses entretiens, dans toutes ses manières; ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer et pour s'avilir; honnête, affable, paisible, ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne; et tout cela par des motifs supérieurs et divins, malgré les révoltes de la nature et son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, et j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage et réglé dans toutes ses vues: c'est-à-dire, un homme qui s'en tient précisément à ce qui est selon l'ordre du ciel, et n'aspire point au delà; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plu à Dieu de lui marquer; qui dit, comme David: *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé, je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes désirs, et je n'ai point porté mes regards au dessus de moi* [1]. Ce n'est pas qu'il soit tout-à-fait à couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil, qui nous est si naturel, veut toujours faire de nouveaux progrès, et d'un degré passer à un autre; il y a même des temps, des conjonctures où la tentation est difficile à

[1] Ps. 130.

vaincre. Mais l'humble Chrétien sait la réprimer, sait la surmonter, et par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il soit : cela suffit, et que lui faut-il davantage? Si dans le cours des années la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, et attend en paix qu'elle se déclare. Jusque là nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, et de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération, qu'il y a de force! et pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer et de victoires à remporter sur soi-même!

Un homme droit dans toutes ses voies : c'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, et de ne s'écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, et de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer: d'où il s'en suit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industrie, ni de surprises. Il suit toujours une même ligne, et va toujours son chemin, sans détours et sans déguisemens. D'ailleurs instruit des maximes de l'Evangile, qui est la vérité même, il n'a garde, en quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge que l'Evangile condamne; et libre de tout désir de se pousser qui pourrait le séduire et corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques dont il voit toute l'imposture et toute la honte.

Un homme religieux et désintéressé dans ses abaissemens volontaires: car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences; il y a de feints abaissemens qui ne consistent qu'en de fausses démonstrations et des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse: mais pourquoi? Je l'ai dit et je le répète: c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil et sordide esclavage. La religion inspire au Chrétien humble, jusque dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité et plus de dignité. Il rend honneur au prochain ; il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagemens et tous les égards possibles; il ne refuserait pas, s'il le fallait, de ramper sur la poussière et sous les pieds du prochain; mais, dans l'homme, il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme ; c'est à Dieu qu'il offre son encens, en rendant hommage à l'homme ; c'est devant Dieu qu'il

se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugemens : et voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour-propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guère compter sur l'équité des jugemens que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais par une règle toute contraire, parce que l'humble Chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement; et comme il ne sait point dissimuler, ni trahir la vérité qu'il connaît, il parle selon qu'il pense, et communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au delà de son prix ; et s'il est question du prochain, il lui fait une justice entière, et, bien loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses avantages, il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Évangile un exemple des plus célèbres, et quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jésus-Christ y trouvera une bonne foi, et dans cette bonne foi un caractère de grandeur qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchait aux peuples la pénitence; toutes les rives du Jourdain retentissaient du bruit de son nom; on s'assemblait en foule autour de lui, et il s'était fait une nombreuse école qui le suivait et recevait ses enseignemens comme des oracles : jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais, après tout, Jean-Baptiste n'était que le précurseur du Messie, et il n'avait été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est-ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même et qu'il en donne à ces députés qui, de la part de la Synagogue, viennent l'interroger pour savoir qui il est? *Êtes-vous le Christ?* lui demandent-ils ; *êtes-vous Élie? êtes-vous Prophète*[1]? Que l'occasion était délicate pour un homme qui eût été moins humble ! Mais à ces demandes il répond simplement et sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni Prophète. *Qui êtes-vous donc?* répliquent ces envoyés. *Je suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur*[2] : voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.

Ce n'est point encore assez; mais la même équité qui le fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jésus-Christ, en cette rencontre et en toutes les autres, le plus juste et le plus

[1] Joan., 1. — [2] Joan., 23.

glorieux témoignage. Il annonce aux députés de Jérusalem la venue du Messie. *Il est au milieu de vous, mais vous ne le connaissez point. C'est lui qui doit venir après moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers* [1]. Il s'écrie en le voyant et l'appelle le sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu*, *voilà celui qui efface les péchés du monde.* Il fait plus : quand ses disciples, s'apercevant que l'école de leur maître commençait à déchoir, et que celle de Jésus-Christ s'établissait de jour en jour et s'accréditait, témoignant là dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau maître ; il les lui envoie : car *c'est à lui de croître*, conclut-il, *et à moi de diminuer* [2]. Qu'on me dise s'il est rien de plus grand que ce procédé, et si ce n'est pas ainsi que pensent les plus solides esprits et les cœurs les mieux placés ?

De tout cela il est aisé de comprendre comment un Chrétien humble est indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, dès là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde, ni de sa faveur, et qu'il peut dire comme l'Apôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez vous ou quelque autre homme que ce soit; je n'ai qu'un juge*, à proprement parler, *et ce juge c'est Dieu* [3]. Comment il garde toujours la même égalité d'ame et la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé, puisque ni l'une ni l'autre fortune ne font impression sur lui ; comment il endure les plus mauvais traitemens avec une patience à l'épreuve de tout, parce qu'il n'y a point d'outrages dont il ne se croie digne, et que d'ailleurs il acquiert par là plus de ressemblance avec le sacré modèle qu'il fait gloire d'imiter, et qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur ; comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres, vanter ses prétendus exploits, étaler en de longs récits les affaires où il a eu part, et de quelle manière il s'y est comporté ; censurer celui-ci, railler de celui-là, entrer continuellement en dispute et s'ériger en homme habile et important. Comment, au contraire, on le voit à toute occasion se tenir autant qu'il peut à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuser, tourner les choses en bien, et devenir ainsi du meilleur commerce et de la société la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre, et voilà par où la même humilité qui nous abaisse sert à nous relever. Comme donc l'Ecclésiastique a dit : *Plus vous êtes grand, plus vous devez vous*

[1] Joan, 26. — [2] Joan., 3. — [3] 1 Cor., 4.

humilier[1]; je ne fais nulle difficulté de renverser la proposition, et, sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute : *Plus vous vous humilierez, plus vous serez grand.*

II. Mais n'en demeurons pas là, car il s'agit présentement de savoir si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, et à certaines entreprises où il faut de la magnanimité et une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter est que l'humilité a pour fondement la connaissance de notre faiblesse, et une condition actuelle et habituelle de notre insuffisance, d'où viennent les bas sentimens et la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, et que, de son fonds, il n'est bon à rien. Or, dans cette persuasion, il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministères et des fonctions qui demandent des talens rares et singuliers. Cela ne paraît pas naturel, mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Léon, que *rien n'est difficile aux humbles*, qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne; qu'ils sont capables de tout oser, et d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme et l'intrépidité la plus héroïque; que plus ils se croient faibles, plus en même temps ils s'estiment forts, et que plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zèle et portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes? sont-ce des vérités? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne; je prétends que c'est à quoi elle nous dispose et ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystère, et voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un Chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu; moins il s'appuie sur lui-même, plus il s'appuie sur Dieu. Or il sait que rien n'est impossible à Dieu. Il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité, et que c'est aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique sa grace avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, et comme revêtu du pouvoir tout-puissant de Dieu même, est-il rien désormais de si laborieux et de si pénible, rien de si sublime et de si grand dont il craigne de se charger et dont il désespère de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le prophète Isaïe à lui répondre : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi*[2]. Que Dieu en effet l'envoie, il ira partout. Il se pré-

[1] Eccli., 20. — [2] Isai., 6.

sentera devant les puissances du siècle, il entrera dans les cours des princes et des rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant, et ne sera touché ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'Ecriture, et il arrachera; il bâtira et il détruira; il amassera et il dissipera.

Quelle espèce de prodige, et quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, et de l'autre tant de confiance et de force! Car au milieu de tout cela, le même homme qui agit si délibérément et si courageusement ne perd rien de son humilité; c'est-à-dire, qu'il conserve toujours le souvenir de sa faiblesse; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours à Dieu, dans le même sentiment de Jérémie: *Ah! Seigneur, mon incapacité est telle que je ne puis pas même prononcer une parole*[1]. Non, il ne le peut de lui-même et par lui-même, mais tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse et la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le docteur des nations, qu'il *peut tout en celui qui le fortifie*[2]. De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre et à commencer, quel que soit l'ouvrage où la vocation de Dieu le destine. Qu'il y voie mille travers à essuyer et mille oppositions à vaincre; que le succès lui paraisse non seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espère contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que *Dieu fait choix de ce qui paraît plein de folie selon le monde pour confondre les sages; qu'il choisit ce qui est faible devant le monde pour confondre les forts; et qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable, même des choses qui ne sont point pour détruire celles qui sont*[3].

Ainsi, quand ce jeune berger, qui d'un coup renversa Goliath, vit approcher ce Philistin d'une énorme stature: *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance et le bouclier; mais moi je viens à toi au nom du Seigneur, et, tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire*[4]! Car, voici, ajoute-t-il, ce que je te déclare: *Le Seigneur te livrera entre mes mains; je te donnerai la mort, et te couperai la tête, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël, et que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance qu'il sauve.*

Ainsi le même David se trouvant investi d'ennemis qui l'assail-

[1] Jérém., 8. — [2] Philip., 4. — [3] I Cor., 27. — [4] I Reg., 17.

laient de toutes parts, s'écriait avec une sainte hardiesse : *Le Seigneur est notre ressource , nous combattrons, et il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des ames humbles, d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répandent moins d'elles-mêmes ; et du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événemens que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil , comme nous l'avons déjà remarqué, ne se hasarderait pas si aisément. Il ne voudrait pas exposer son honneur; et, pour se déterminer , il lui faudrait de sérieux examens et de longues délibérations. Mais dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux reproches qu'on s'attirera , supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'Esprit de Dieu, et du reste on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne sont point là de simples spéculations; on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des Apôtres, lorsqu'ils se partagèrent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier? Les plus fameux conquérans dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables ont porté leurs armes et étendu leurs conquêtes sur quelques nations; mais ces saints conquérans, ou, pour mieux dire, ces saints et zélés propagateurs de la loi chrétienne se proposèrent de soumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ. Dans ce vaste projet ils n'exceptèrent ni âge, ni sexe , ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger selon la prudence du siècle, c'était un dessein chimérique, et l'on sait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employèrent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or qu'était-ce que ces Apôtres? de pauvres pêcheurs , petits selon le monde, et humbles selon l'Evangile. Leur humilité ne borna point leurs vues , elle ne leur resserra point le cœur, elle ne les affaiblit ni ne les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les provinces et les royaumes, ils ont répondu aux juges et aux magistrats , ils ont résisté aux grands, ils ont confondu les savans, ils ont instruit les infidèles et les barbares, ils ont triomphé de l'idolâtrie et du paganisme ; et, dans la suite des temps, combien ont-ils eu d'imitateurs et de successeurs, humbles comme eux, et appliqués sans relâche à perpétuer les

fruits de leur zèle? Combien en ont-ils encore de nos jours qui, par une sainte alliance, réunissent dans leurs personnes et la même humilité et la même élévation de sentimens?

Pour en revenir aux Apôtres, et pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses Épîtres, et ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes, et une des plus grandes ames. Quel feu, quelle vivacité, et tout ensemble, quelle solidité! Pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait! que n'à-t-il pas souffert! Supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobes, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort : car, disait-il, *nous sommes au dessus de tout cela* [1]. Saint Chrysostôme en était ravi d'admiration, et n'avait point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevait. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand Apôtre, quel mépris faisait-il de lui-même et comment en parlait-il? Il se traitait de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Eglise, d'homme indigne de l'apostolat, d'avorton : tant l'humilité lui représentait vivement ses misères, et tant elle le rabaissait dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces sociétés et de ces ordres religieux, qui sont pour l'un et l'autre sexe des écoles de perfection, et dont la sainteté est l'édification du monde chrétien? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir et les régler? Que d'études et de soins! que de méditations, de réflexions, de conseils! Mais aussi quels progrès surprenans! Ces sociétés se sont multipliées, ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi et soumis à l'Eglise de Jésus-Christ. Comme autant de républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs lois, leurs statuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu ordonner avec une pénétration et une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses et ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siècles, et ils se maintiennent. Or, après Dieu et la grace de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissemens. Est-ce à d'habiles politiques et à leurs intrigues? Est-ce à des philosophes fiers de leur science et pleins d'eux-mêmes? Là dessus je ne puis mieux répondre que par les paroles du Fils de Dieu à son Père: *Seigneur, Père tout-puissant,*

[1] Rom., 8.

je vous bénis et vous rends graces, et d'avoir caché ces choses aux sages selon la chair et aux savans ; mais de les avoir révélées aux petits [1]; d'y avoir employé d'humbles instituteurs, un humble François d'Assise, un humble François de Paule et d'autres. Parce qu'ils étaient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la Providence sur eux, et que mieux préparés à les seconder.

Je finis, car peut-être n'en ai-je déjà que trop dit : mais, quoi qu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du Christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connaître le mérite, et plaise au ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travailliez désormais à l'acquérir. (Le même, *Pensées diverses.*)

[1] Luc., 10.

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR L'HUMILITÉ.

Quid superbit terra et cinis?

Quel sujet de s'élever peut avoir celui qui n'est que terre et poussière? *Eccli.*, 10.

Humiliatio in medio tui.

Votre humiliation est au milieu de vous-même. (*Mich.*, 6.)

Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.

Je suis un ver de terre et non un homme : je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. (*Ps.*, 21.)

Ubi est humilitas, ibi et sapientia.

Où est l'humilité, là se trouve la sagesse. (*Prov.*, 11.)

Gloriam præcedit humilitas.

L'humilité précède la gloire. (*Ibid.*, 15.)

Humilem spiritu suspiciet gloria.

La gloire sera le partage de l'humble d'esprit. (*Ib.*, 29.)

Humiles spiritu salvabit.

Le Seigneur sauvera les humbles d'esprit. (*Ps.*, 33.)

Quia humiliati sunt, non disperdam eos.

Parce qu'ils se sont humiliés, je ne les perdrai point. (*II. Paralip.*, 12.)

Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam.

Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grace devant Dieu. (*Eccli.*, 3.)

Superbum sequitur humilitas.

L'humiliation suivra le superbe. (*Prov.*, 29.,

Est qui nequiter humiliat se.

Tel s'humilie par des mauvaises vues. (*Eccli.*, 19.)

Discite a me quia mitis sum et humilis corde.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. (*Math.*, 11.)

Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.

Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. (*Luc.* 14.)

Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis.

Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève quand le temps sera venu. (*Pet.*, 5.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

EXORDE.

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit.

Ayez dans vous les sentimens de Jésus-Christ, qui, étant Dieu, s'est anéanti lui-même. (*S. Paul aux Philip.*, ch. 11.)

Tandis que l'Eglise s'applique, durant les saints jours, à nous remettre sous les yeux l'exemple de la plus parfaite humilité dans la personne du Fils de Dieu, anéanti, dit saint Paul, jusqu'à prendre la forme d'un esclave, humilié jusqu'à endurer, pour notre salut, le supplice infâme de la croix, pouvons-nous, Chrétiens auditeurs, insister trop fortement sur la pratique d'une vertu, sans laquelle, à proprement parler, il n'y a point de Christianisme? Déjà nous vous avons parlé de la gloire de l'humilité chrétienne; et c'était la grande conséquence que le grand Apôtre tirait des paroles que nous venons de vous faire entendre. Jésus-Christ, dit-il, s'est humilié, il s'est anéanti, *exinanivit semetipsum*, et c'est pour cela que Dieu, son Père, l'a exalté en gloire, et qu'il lui a donné un nom au dessus de tous les noms. Nous allons vous entretenir de sa nécessité. Avant de la proposer d'après les leçons de l'Évangile, j'avais à détruire les préjugés que le monde lui oppose. J'aurais donc à me reprocher de n'avoir point prêché assez chrétiennement une des plus importantes vertus du Christianisme, si, après vous avoir parlé dans un premier discours, selon les principes mêmes de la raison, je ne vous faisais pas entendre une voix plus forte et plus efficace, celle de la religion. Les hommes voudraient faire regarder l'humilité comme une vertu obscure; je vous en ai montré la solide gloire aux yeux même du monde. J'ai, par là, combattu une erreur. Il en est une seconde plus dangereuse encore : c'est celle qui voudrait ne voir dans l'humilité qu'une vertu de perfection.

Opinion non moins fausse que j'entreprends de détruire, e i vous montrant que l'humilité est une vertu nécessaire à tous les Chrétiens. *Ave*, *Maria*.

On souscrit sans peine aux éloges que l'humilité mérite; il en coûte davantage pour se convaincre de l'obligation étroite de les mériter. A mesure qu'on se forme une plus haute idée de cette vertu, on en renvoie la pratique à ce petit nombre d'ames choisies qui marchent dans les voies sublimes de la perfection; et l'on croit pouvoir, sans ce moyen, suivre celles du salut. Rien néanmoins, mes chers auditeurs, de plus certain que la nécessité indispensable de l'humilité. Si vous envisagez la loi chrétienne, l'humilité en est expressément l'objet; si vous faites attention aux vices que cette loi pure condamne, l'humilité seule peut en être le préservatif; si vous examinez mûrement le caractère des vertus que cette loi sainte prescrit, l'humilité en est la condition inséparable. Par conséquent nécessité de précepte, nécessité de précaution, nécessité de mérite. Donnons quelque jour à ces trois réflexions, et voyez si je suis fondé à soutenir que, sans l'humilité, il n'y a point de véritable Christianisme. (Le P. LENFANT, *Nécessité de l'humilité.*

Nécessité de l'humilité, nécessité de précepte.

Oui, mes chers auditeurs, l'humilité est un des principaux caractères des Chrétiens. Vertu inconnue aux philosophes et aux sages du paganisme; on les a quelquefois entendus déclamer contre l'orgueil qui dictait leurs frivoles déclamations. Je n'en apporterai pas pour preuve la vanité que respirait si sensiblement leur conduite, car il est possible de connaître et d'estimer une vertu, quoique on n'ait pas le courage de la pratiquer. Mais je conclurai que l'humilité, telle que nous l'enseigne le Christianisme, fut pour eux totalement étrangère, de ce qu'ils n'ont jamais exposé ni les vrais principes, ni les solides motifs, ni le parfait caractère. Quelques uns faisaient consister la gloire à paraître la fuir. Ils n'étaient pas humbles; ils étaient subtils. Ils changeaient l'objet de la vanité, ils n'attaquaient pas directement la vanité même. Quelques autres paraissaient affecter la générosité qui supporte les humiliations : ils n'étaient pas humbles; ils voulaient se montrer forts, et triompher, disaient-ils, des inconstances de la fortune, par les dédains d'une fière supériorité. Ceux-ci méprisaient la pompe et le faste; mais il se glorifiaient de la pompe même et du faste de leurs

mépris : ils n'étaient pas humbles; ils étaient ou secrètement jaloux, ou naturellement ennemis de l'étalage de la vanité. Ceux-là se paraient des dehors imposans d'une remarquable simplicité, mais pour censurer hautement ceux dont ils se séparaient par humeur ; ils n'étaient pas humbles, ils achetaient le droit de satiriser le genre humain par la bizarrerie de leur singularité.

C'est uniquement à l'école de Jésus-Christ que les hommes reçoivent les leçons de cette humilité réfléchie qui leur apprend à se bien connaître; de cette humilité vraie qui, avant que de former le langage, réforme les sentimens; de cette humilité intérieure qui fixe son séjour et son règne dans le cœur qu'elle sanctifie; de cette humilité éclairée qui découvre le prix réel des abaissemens, de cette humilité résignée qui consent au moins à les souffrir, si elle n'est point encore assez ardente pour les aimer; en un mot, de cette humilité surnaturelle dans ses causes et universelle dans ses effets, qui a Dieu pour principe, et dans laquelle Dieu n'aperçoit point de déguisement.

Or, c'est cette humilité, mes chers auditeurs, que je dis être l'objet du précepte. Non, sans doute, ce n'est pas un simple conseil que donne Jésus-Christ à ses disciples, quand il leur dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* [1]. La preuve est sensible : puisque, voulant réprimer parmi eux quelques mouvemens d'une ambition déréglée, il en vient jusqu'à leur proposer, pour modèle, l'humilité d'un enfant, leur déclarant, en termes exprès, que, ne pas s'en rapprocher, c'est se fermer le royaume des cieux : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* [2]. (LE MÊME.)

Jésus-Christ a commencé sa vie par l'humilité.

Voyons combien Dieu aime l'humilité. O divin acte d'obéissance, par lequel Jésus-Christ commence sa vie! Nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel? Où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste, cet admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant? Ah! ce sera dans les entrailles de la Sainte Vierge : ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Sauveur! que vous choisissez cette vierge

[1] Matth., XI, 29. — [2] Ibid., XVIII.

pour être le temple sacré, où vous rendez à votre Père céleste vos premières adorations avec une humilité si profonde? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige; c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité. Le Verbe abaissé et humilié a voulu que l'humilité préparât son temple; et il n'y a point pour lui de demeure au monde, sinon celle que l'humilité aura consacrée. Le voulez-vous voir par l'Ecriture? renouvelez, Chrétiens, vos attentions pour y voir que l'humilité de Marie a mis la dernière disposition que le Fils de Dieu attendait, pour établir sa demeure en ce nouveau temple. Je remarque dans l'Evangile de ce jour que, dans cet admirable entretien de la Sainte Vierge avec l'Ange, elle ne lui parle que deux fois; mais, ô admirables paroles! Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paraître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine, et capables de charmer le cœur de Dieu même : l'une est la pureté virginale; l'autre, une humilité très profonde.

L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le roi et le libérateur d'Israël. Qui pourrait s'imaginer, Chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner? Quelle promesse plus magnifique, mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un Ange qui lui parle de la part de Dieu! et néanmoins Marie est troublée, elle craint, elle hésite, peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne se peut faire : « Comment cela se « pourrait-il faire, puisque j'ai résolu de demeurer vierge [1]? » Voyez, mes frères, qu'elle s'inquiète pour sa pureté virginale : Si je conçois le Fils du Très-Haut, ce me sera, à la vérité, une grande gloire; mais, ô sainte virginité! que deviendrez vous? je ne puis consentir à vous perdre. O pureté admirable, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes, mais encore, et voici bien plus, de toutes les promesses de Dieu! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, chaste amateur des ames pudiques? Qui est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire? Attendez, attendez, son heure n'est pas encore arrivée, et son temple n'a pas reçu sa dernière disposition.

En effet, l'Ange répond à Marie : « Le Saint-Esprit surviendra « en vous [2]. » Il surviendra, dit-il; il n'était donc pas encore venu. Telle est la première parole de la Sainte Vierge, qui a été prononcée par la pureté; écoutez maintenant la seconde : « Voici la ser-

[1] Luc., I, 34. — [2] Luc., I, 35.

« vante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. [1] » Vous voyez assez de vous-même, sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise, que c'est l'humilité qui parle en ce lieu; voilà le langage de l'obéissance. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de mère de Dieu; et sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission, et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrens de graces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute, le Verbe se fait un corps de son sang très pur; « le Père la couvre de sa vertu [2] »; et ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand, si immense, si je puis parler de la sorte, qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Comment s'est pu faire un si grand miracle? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même: c'est à cause de l'humilité, ô Vierge! que vous recevez en vous la première, « celui qui est destiné pour tout le « monde, qui a été promis et attendu tant de siècles [3] ». Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité qui vous a remplie lui rend cette demeure si agréable que par une grace particulière il veut que « vous possédiez toute seule, durant l'espace « de neuf mois entiers, l'espérance de la terre, la gloire des siècles, « le bien commun de tout l'univers [4] »: tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les graces, et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ah! je ne m'étonne pas, Chrétiens, si Dieu paraît si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes: c'est que l'humilité est bannie du monde. Un homme humble, je l'ai déjà dit, mais il faut le redire encore, un homme retenu et modeste, est une chose inouïe. Eh bien, néant superbe! que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas? il n'y a rien au dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme: et toi, resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis. Mais peut-être que vous me direz: Je suis si souple, je suis si soumis, je fais ma cour si adroitement, et je sais si bien m'abaisser! Ah! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumets que par un principe d'orgueil? Est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaisses sous ceux que l'on nomme les tout-puissans, tant la vanité est aveugle, qu'afin de dominer sur les au-

[1] Luc., I, 38. — [2] Ibid., 35. — [3] Eusèb., Hom. II. — [4] Ibid.

tres? Il faut que l'orgueil soit enraciné bien profondément dans vos ames, puisque même vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance; mais cette arrogance que vous nous cachez, parce qu'elle nuirait à votre fortune, s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paraîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille! cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnaître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les faiblesses qui t'environnent! Rentre, ô superbe! dans ton néant; et apprends de la sainte Vierge à ne pas te laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de Mère de Dieu ne fait que l'abaisser davantage, mais cet abaissement fait sa gloire; Dieu, ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles. (Bossuet, *Pour la fête de l'Annonciation.*)

Le royaume de Jésus-Christ a pour fondement l'humilité.

« Il s'éleva une dispute entre les disciples de Jésus, lequel d'eux « tous paraissait être le plus grand [1]. » Cette dispute, assez fréquente parmi eux, est renouvelée au temps de la cène. Saint Luc la place incontinent après qu'il en a fait le récit et celui de l'étonnement où se trouvèrent les Apôtres lorsqu'ils se demandaient les uns aux autres: « Lequel d'entre eux trahirait leur maî- « tre [2]. » Rien ne peut éteindre l'ambition dans les hommes L'exemple de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ devai faire mourir ce sentiment; et cependant ses disciples, gens gros siers, qu'il avait tirés de la pêche et de la nacelle, s'y laissent em porter. C'est ce qu'on voit souvent dans l'histoire de l'Evangile; e Jésus les avait réprimés par les paroles les plus fortes, « surtou « lorsque les deux fils de Zébédée lui demandèrent les première « places de son royaume [3]. » Cependant la même dispute renaît et dans le plus grand contre-temps qui fut jamais. Ils venaient d voir le lavement des pieds; et Jésus, qui leur ordonnait de suivr cet exemple, pour les y exciter davantage, les avait fait souveni que lui qui le leur donnait était leur Seigneur et leur maître. Com bien plus se devaient-ils abaisser, eux qui n'étaient que les ser viteurs!

[1] Luc., xxii, 24. — [2] Luc., xxii, 23. — [3] Matth., xx, 25; Marc., x, 42.

Ils l'allaient perdre ; déjà il ne leur parlait que de sa mort prochaine, de la trahison qui se tramait contre lui, et de toutes les suites funestes de ce complot. Quoiqu'ils ne dussent être occupés que d'un si triste et si étrange événement, leur ambition les emporte ; et, encore assis à la table où Jésus leur avait donné la communion, mystère d'abaissement, où le caractère de l'humilité de Jésus jusqu'à la mort de la croix était imprimé, l'action de graces étant à peine achevée, ils se disputent entre eux la première place. Connaissons le génie de l'ambition, qui ne nous quitte jamais au milieu des événemens les plus tristes et parmi les pensées et les exemples qui nous devraient le plus porter à des sentimens contraires.

Jésus-Christ leur dit sur ce sujet ce qu'il leur avait déjà dit dans les occasions que nous venons de marquer ; et il le répète dans un temps dont toutes les circonstances le doivent encore plus imprimer dans les esprits, puisque c'était celui de sa mort prochaine et de son dernier adieu.

Mais il faut encore regarder plus loin : il venait établir un nouvel empire, qui aurait son gouvernement et, pour ainsi parler, ses magistrats ; et il se sert de cette occasion pour montrer quel devait être le génie de ce nouveau gouvernement.

Ce qu'il a dessein d'établir, c'est la différence des empires et des gouvernemens du monde d'avec celui qu'il venait former dans ceux-là ; c'est le faste : tout se fait avec hauteur et avec empire, souvent même avec arrogance, avec violence ; mais, parmi vous, le premier et le plus grand doit devenir le plus petit, et celui qui gouverne doit être le serviteur de tous ; de même que le Fils de l'homme n'est pas venu se faire servir, mais servir lui-même, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs : « car vous voyez « que je suis parmi vous comme celui qui sert, puisque, même « pendant que vous étiez assis à table, j'en suis sorti pour vous « servir et pour vous laver les pieds [1]. »

Il ne dit donc pas qu'il n'y a point de conducteur, ni qu'il n'y a point de premier parmi eux ; mais il dit à ses conducteurs et à celui même qu'il avait déjà désigné tant de fois pour être le premier, que leur administration est une servitude ; qu'ils doivent, à son exemple, être la victime de ceux qu'ils ont à conduire, et qu'ils doivent paraître les derniers de tous par leur humilité.

C'est ce qu'ont pratiqué les Apôtres. « Paul se rend serviteur de

[1] Matth., xx, 26, 27, 28 ; Luc., xxii, 26, 27.

« tous, et se fait tout à tous, afin de les sauver tous[1]; » Pierre, qui était le premier : « Je parle à vous, qui êtes prêtres, moi, qui suis « prêtre comme vous, et qui suis de plus témoin des souffrances de « Jésus-Christ, et devant participer à sa gloire : paissez le troupeau « de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par « nécessité et par contrainte, ni par intérêt, mais par une affec- « tion sincère et volontaire; non en dominant sur l'héritage du « Seigneur, mais en vous rendant le modèle de tout le troupeau : « et lorsque le prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez une cou- « ronne de gloire qui ne se flétrira jamais [2]. »

Voyez comme il se souvient des paroles de Jésus-Christ. Le maître dit : « Les rois des nations les dominent, mais il n'en est pas « ainsi parmi vous [1] ; » et le disciple ne dominant point sur l'héritage du Seigneur, il faut donc ôter du milieu de nous l'esprit de domination, l'esprit de fierté et de hauteur, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'intérêt; mais songer à gagner les cœurs par l'humilité, par l'amour, et en donnant bon exemple.

Le maître dit : « Ceux qui exercent la domination et la puissance « sur eux sont appelés bienfaiteurs [2]. » C'était un titre qu'on avait donné à de grands rois, qu'on appelait *Evergètes*, bienfaiteurs, et on le donnait ordinairement aux grandes puissances de la terre : elles aimaient à être honorées de titres qui marquaient bonté, libéralité, magnificence. Les plus grands titres des grands rois sont ceux qui sont tirés de la douceur : témoin ce titre de très clément, qu'on donnait aux empereurs; et celui de sérénissime, dont on honore encore les rois et les princes. Mais vous, dit le Sauveur, ne soyez point bienfaiteurs en cette sorte, pour vous faire honneur de ce titre ; mais en vous rendant en effet serviteurs de ceux que vous aurez à conduire.

Le maître dit : « J'ai été parmi vous comme serviteur, et je suis « venu pour donner ma vie en rédemption pour plusieurs [5] ; » et saint Paul a dit aussi, comme on a vu, non seulement : « Je me suis « rendu serviteur de tous ; » mais encore : « S'il faut que je sois im- « molé, et tout mon sang répandu en effusion sur le sacrifice de « votre foi, je m'en réjouis [6] ; » et encore : « Je vais être immolé, et « l'effusion commence déjà [7]. »

Ce n'est pas qu'il ne doive y avoir dans les pasteurs de l'Eglise une autorité; et s'ils ne doivent pas agir d'une certaine façon avec

[1] I Cor., IX, 19, 22. — [2] I Petr., V, 1, 2, 3, 4. — [3] Luc., XXII, 25, 26. — [4] Ibid., 5; Matth., XX, 28. — [5] Philip., II, 17. — [6] II Tim., IV, 6. — [7] Tit., II, 14.

empire, saint Paul n'aurait pas écrit à Tite: « Parlez avec tout em-« pire, que personne ne vous méprise [1]; et il n'aurait pas menacé « lui-même de venir avec la verge, et de châtier toute désobéissance [2]. » Mais c'est, dit saint Augustin, que ce n'est pas nous, mais Dieu et sa vérité que nous voulons faire craindre dans notre parole.

Voilà donc comme à cette fois et après l'exemple de la mort de Jésus-Christ ses Apôtres sont changés; ils ne songent plus à exercer un empire hautain, ils gagnent tout par l'humilité et la douceur; ils n'envient plus à Pierre la prééminence; il prend partout la parole, et personne ne la lui conteste [3]. Voyez, dit saint Chrysostôme [4], comme il se met partout à la tête, et comme il agit dans cette société, comme en étant le chef. Personne ne s'y oppose plus, et ce désir de préséance dont ils ont été autrefois si animés a entièrement cessé. Pierre agit partout comme le premier, se laisse reprendre par Paul [5]: sur quoi les Pères remarquent: il ne dit pas: Je suis le premier, et je dois être révéré et obéi par ceux qui sont après moi; mais il se laisse contredire jusqu'à lui résister en face, et il loue les lettres de saint Paul [6], où il est expressément porté, « « qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Evangile [7], » jusqu'à les mettre au rang des Ecritures inspirées de Dieu.

Changeons donc aussi avec les Apôtres. Si la mort de Jésus-Christ a éteint en eux ces sentimens d'une ambition toujours renaissante, faisons-les aussi mourir en nous; et, puisque les chefs du troupeau sont si humbles, songeons à l'humilité qui convient aux simples brebis. (BOSSUET, *Méditations.*)

La religion a établi son règne par l'humilité.

Eh! comment ne pas reconnaître le précepte de l'humilité, si l'on approfondit avec quelque soin la religion? Ses lois, ses enseignemens, ses maximes, son caractère, tout concourt à nous prêcher cette vertu. C'est par l'humilité que la religion a établi son règne; c'est du sein de l'humilité qu'elle a vu éclater ses triomphes; c'est dans l'humilité qu'elle place sa gloire; c'est avec l'humilité qu'elle a remporté tant de victoires sur le monde; c'est en y introduisant l'humilité qu'elle l'a converti. Je dirai plus encore; car je vois l'humilité, dont la religion nous fait un devoir dans la morale,

[1] I Cor., IV, 11. — [2] II Tim., IV, 6. — [3] Act. I, 13, 15; II, 14; III, 12; IV, 8; V, 29; X, 5; XI, 4, 17; XV, 7, etc. — [4] *In Act. Apost.*, Hom. III, *et alibi*. — [5] Gal., II, 11, 14. — [6] II Pet., III, 15, 16. — [7] Gal., II, 11, 14.

tellement liée avec les mystères qu'elle nous propose que, quand même il n'y aurait pas une loi positive et déterminée qui l'ordonne, ce précepte dériverait naturellement des divers points que la foi nous révèle. Ecoutons-la, mes chers auditeurs, pendant quelques momens; et nous apercevrons toujours l'humilité comme le point fixe et invariable où vont aboutir toutes les conséquences des vérités que nous découvre la révélation.

Elle en jette les premiers fondemens en nous racontant la simple histoire de notre origine. Un vil limon, telle est la substance de ce corps sorti de la terre, et qui doit bientôt y rentrer; destiné, il est vrai, à servir de demeure à une ame immortelle que créa la puissance de Dieu, et qu'elle y unit. La condition de l'homme qui retraçait en lui l'image de Dieu était brillante; mais avili par le péché qui l'a rendu coupable, dépouillé de la justice originelle, assujéti aux misères de l'humanité, condamné à la mort, et privé du droit d'entrer dans le Ciel, son héritage et sa patrie, il n'a peuplé l'univers que d'enfans de colère, qui naissent dans la disgrace du Créateur; et voilà notre apanage. Si nous échappons à ses suites funestes, c'est par un bienfait que nous ne pouvons pas mériter par nous-mêmes. L'homme avait creusé l'abîme, et Dieu seul pouvait l'en retirer. Il l'a fait, mes chers auditeurs; mais, quoique soutenus de sa force, quelle faiblesse nous reste! quel penchant au mal! quel désordre d'inclination! De nous-mêmes, c'est-à-dire de nous seuls, nous ne pouvons rien faire de méritoire pour le salut. C'est principalement aux secours de la grace que nous en devons les œuvres et la volonté. Cette grace, par son nom même, annonce qu'elle ne nous est pas due. Elle naît de la bonté de Dieu, elle suit de ses promesses, elle est le fruit des mérites de son divin Fils. Souvent notre infidélité la néglige, notre liberté lui résiste, notre aveuglement la méconnaît, et notre obstination en abuse. Si notre docilité lui cède, notre persévérance est incertaine. Nous ignorons et l'état où Dieu nous voit dans cette vie, et celui dans lequel la mort viendra nous fixer.

Eh! nous oserions croire qu'il nous soit permis de n'être pas humbles au milieu de ces assemblages d'humiliations! Des péchés personnels que la conscience reproche avec certitude, et dont la rémission ne nous est pas clairement connue, laisseraient à notre orgueil toute sa sécurité! L'idée d'un maître suprême, dont un seul regard sonde les cœurs, ne nous rappellerait pas à l'humble discussion de ce qu'il aperçoit dans le nôtre! L'attente d'un jugement décisif qui peut à chaque instant s'exercer n'alarmerait pas

notre indépendance! La perspective d'une formidable éternité qui s'avance n'exciterait pas dans nous une salutaire terreur! Eh! il faut nécessairement ou effacer de sa mémoire de tels objets, ou voir l'humilité marcher à sa suite. Je ne connais pas le secret de concilier la témérité de l'orgueil avec la vivacité de la foi. A mesure que la lumière de celle-ci m'éclaire, elle m'humilie profondément. Je vois que la misère et le péché sont mon apanage. Comment donc, et par quel excès révoltant me pardonnerais-je d'y joindre l'orgueil?

S'il est capable de rougir, offrons-lui ce que la religion a de plus propre à le confondre. Dites-moi, Chrétiens, vous qui regardez l'humilité plutôt comme un mérite de perfection que comme une vertu de devoir, et qui la laissez en partage à une piété éminente, comme si elle n'entrait pas dans les obligations étroites du Christianisme, reconnaissez-vous Jésus-Christ pour votre législateur, votre sauveur et votre modèle? Ma demande vous étonne, je le crois; mais, à plus juste titre, votre conduite me surprend.

Si vous professez la religion d'un Dieu fait homme, humilié et anéanti, ses paroles sont donc votre oracle; ses exemples sont donc votre règle; vous savez donc, selon le témoignage de l'Apôtre, que c'est sur la conformité avec le Fils de Dieu qu'est fondée l'économie de votre salut. En un mot, puisque vous êtes Chrétiens, vous adorez donc Jésus-Christ sur la croix. La vue seule de ce trône sanglant, sur lequel l'humilité le plaça ne suffit pas pour en graver la loi dans vos cœurs! Vous reconnaissez votre maître livré pour vous aux excès de l'ignominie; et vous ne voulez être ses Disciples que dans l'éclat de sa gloire! Vous le voyez rassasié d'opprobres, votre avidité des honneurs est insatiable! Vous venez devant lui courber vos têtes, et vous donnez libre carrière à l'enflure de vos sentimens! Vous lui dites: Seigneur, sauvez-moi; et vous ne l'entendez pas quand il vous répond: Humiliez-vous!

Car, que vous dit autre chose, et comment peut vous l'exprimer avec plus de force, cette croix que la sagesse de Dieu a opposée à l'orgueil du monde? Pensez-vous qu'elle ne demande de votre part que la stérilité d'un hommage de quelques momens? que c'en soit assez de laisser à la porte du temple le superbe étalage de vos vanités, pour avoir droit de reprendre bientôt après les airs impérieux de votre fierté? qu'il vous soit permis de vous partager ainsi entre les démonstrations d'une humilité qui coûte peu,

parce que l'exemple universel l'autorise, et les impressions habituelles d'un orgueil dominant que l'on ne vous voit jamais réprimer? et qu'après avoir paru vous abaisser devant Dieu, par quelques actes d'une adoration au moins équivoque, si elle n'est pas souvent hypocrite, vous puissiez vous en dédommager sur les hommes, en les accablant de vos dédains? Si vous respectez cette croix, retenez donc ses leçons. Devant elle vous prosternez vos corps; ce n'est pas tout : il faut apprendre d'elle à régler votre conduite. Il ne suffit pas de demander au Sauveur une place dans son royaume; il faut consentir à l'acheter, en partageant son calice [1]. La gloire que Dieu lui a donnée, nous dit saint Paul, est le fruit de ses anéantissemens [2]. Il est donc juste, il est évidemment nécessaire que l'humilité vous ouvre la route qui doit vous faire parvenir à la posséder. Non, ne vous y trompez pas, si vous n'êtes pas les disciples d'un Dieu humble, jamais vous ne règnerez avec un Dieu triomphant. (Le P. Lenfant.)

Nécessité de l'humilité, nécessité de précaution contre les vices.

Rien ne me serait plus facile que d'accumuler ici des autorités aussi respectables par leur poids que frappantes par leur nombre. Que j'ouvre les livres saints, que je consulte les Pères, que j'interroge les Sages, tout vient à mon appui. Les hommes mêmes qui n'ont pas su acquérir les mérites de l'humilité ont reconnu hautement les déplorables suites de l'orgueil. La raison, le sentiment, l'expérience, tout s'élève de concert contre ce vice. Le dirai-je? l'orgueil s'arme contre l'orgueil; il se déteste lorsqu'il s'aperçoit. Celui sur lequel il a secrètement établi son règne, le voit avec indignation dans celui qui en laisse paraître l'empire; et la vanité ne souffre jamais davantage que quand il lui faut supporter celle d'autrui. Il faut à l'humilité elle-même toute sa force, pour résister à ce que l'orgueil laisse apercevoir d'odieux. Mais, pour en marquer mieux les funestes dérèglemens, tirons une preuve sensible et palpable de la conduite des hommes. J'ose avancer que ce qu'elle présente de condamnable a presque toujours pour mobile et pour premier ressort l'activité de l'orgueil. Venons au détail.

Dieu nous révèle une partie de ce qui était renfermé dans les trésors de sa sagesse. L'autorité de la foi commande à nos esprits,

[1] Matth., xx, 22. — [2] Hebr., II, 9.

et leur docilité est l'hommage dû à la vérité de la parole divine. Mais parce que cette parole humilie cet esprit que le joug de la foi doit captiver, aussitôt il proteste contre ses oracles; il refuse de souscrire à ses décisions. L'orgueil de l'impie ne dit pas avec l'Ange rebelle : Je m'élèverai jusque dans les cieux; à côté du trône même de Dieu, je placerai le mien : *In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum* [1]. Mais, par une audace aussi insensée : Je ferai, se dit-il à lui-même, je ferai descendre jusqu'à moi le trône de Dieu; je citerai ses ministres au tribunal de mon intelligence; j'entrerai dans la profondeur de ses secrets, et je ne croirai point ce qu'il ne m'est pas possible d'expliquer. Dieu ne peut m'expliquer ce que je ne puis comprendre.

Ainsi pensent et parlent fièrement un nombre d'hommes qui n'accordent pas même à l'incompréhensible sagesse de Dieu de pouvoir s'étendre au delà des bornes de la raison. Cette faible raison, l'orgueil en fait leur divinité, et, par le plus absurde renversement de l'ordre, ce n'est plus la raison qui doit à un Dieu infini l'hommage de sa soumission; mais c'est Dieu qui lui doit un compte exact de sa conduite. De là, les résistances de l'impiété. Qu'eût-il fallu pour en garantir? ou que faudrait-il pour les vaincre? Ah! donnez-nous à instruire un esprit humble, quelque éclairé d'ailleurs qu'il puisse être; un esprit qui, connaissant la nature du vrai, sache en démêler les preuves, mais qui, se connaissant lui-même, veuille sentir jusqu'à quel point il peut approfondir la vérité, un esprit qui ne se persuade pas que la mesure de ses forces est la mesure de la puissance divine; un esprit qui, dans l'enceinte limitée de ses connaissances, ne prétende pas renfermer la sublime immensité de Dieu; et bientôt l'humilité fera un Chrétien fidèle de celui qui fut un incrédule présomptueux. Ce qu'on appelle force d'esprit n'est que la force de l'orgueil.

D'où partent les téméraires efforts de cette opiniâtreté soutenue, qui, sous prétexte de conserver l'ancienne foi de nos Pères, la propose, l'arrange, l'interprète, l'altère et la dénature selon ses idées, plutôt que d'en recevoir les dogmes sacrés des mains de cette Église sainte à laquelle seule Jésus-Christ en a confié l'invariable dépôt? Ce ne fut d'abord que la singularité hasardée d'un sentiment. Mais, parce que l'orgueil vint à sa défense, de cette opinion nouvelle, il fit éclore un système entier; il arma l'obstination; il révolta contre l'autorité; il enflamma le faux zèle; il forma les

[1] Is. XIV, 13.

sectes; il déchira le sein de l'Eglise. Hélas! combien elle recouvrerait d'enfans soumis à sa voix, si ceux dont elle pleure les égaremens daignaient entendre au moins la voix de l'humanité!

Mais, puisque je parle ici à des fidèles qui laissent à la religion tous ses droits, faisons donc un pas de plus. Cette religion que vous dites croire si bien, pourquoi la pratiquez-vous si mal? pourquoi ce dédain du culte extérieur qu'elle consacre, cet éloignement des sacremens auxquels elle invite, cette opposition aux vertus qu'elle prescrit? est-ce mépris, dégoût, lâcheté de votre part? non; ou plutôt c'est tout cela réuni par un orgueil secret qui le produit. L'orgueil fait entendre aux grands que l'appareil de la religion est pour le peuple. Pour ne pas se confondre avec celui-ci, on abandonne entièrement celui-là; comme si la qualité de Chrétiens ne suffisait pas pour ranger humblement toutes les conditions sous les étendards du Christianisme. L'orgueil effrayé frémit à l'idée des fautes dont la confession est nécessaire; il en détourne, comme si, à la honte réelle qui consiste seulement à les commettre, il ne fallait pas substituer l'humble aveu qui les expie. L'orgueil, avide des suffrages du monde, redoute les railleries que paraît attirer quelquefois l'accomplissement des devoirs; alors, de peur d'édifier, on scandalise; comme s'il était plus important de plaire aux hommes que d'obéir humblement à Dieu. L'orgueil même, en estimant la vertu, rougit de celles qui le contrarient, qui le gênent. En convenant qu'il s'est égaré, il souffrirait, si l'on pouvait remarquer son repentir. La prétendue honte du retour le fait persister dans ses écarts. Il peut sentir la nécessité de faire le bien; mais toujours c'est l'humilité qui l'opère. (Le Même.)

L'humilité, remède du vice inséparable de notre nature.

Admirez en vous la conduite de votre Père céleste : il sait que vous êtes superbes; c'est le vice inséparable de notre nature; contre cette enflure de l'orgueil il fait un remède de votre infirmité; apprenez à profiter de votre faiblesse. Vous en profiterez si elle vous enseigne à être humbles, à vous défier de vous-mêmes, à marcher toujours avec crainte; vous en profiterez si elle vous apprend à dire avec Job : « Quand j'ai résisté à la tentation, mon « cœur ne s'est point enflé par cette victoire, et je n'ai pas baisé « ma main de ma propre bouche [1]. Qu'est-ce à dire, baiser sa main

[1] Job., xxxi, 27.

de sa bouche? c'est-à-dire attribuer le bon succès à sa propre force, se remercier soi-même de ses bonnes œuvres. Loin de vous, ô fidèles! cette pensée : si votre main était forte, vous pourriez lui imputer votre victoire; vous pourriez la baiser sans crainte et lui rendre grace du bien que vous faites; mais, la sentant faible et impuissante, il faut élever plus haut votre vue, et dire avec le divin Apôtre : « Rendons graces à Dieu, qui nous a donné la victoire « par notre Seigneur Jésus-Christ. » (BOSSUET, *Sermon pour le jour de Pâques.*)

Nécessité de l'humilité, nécessité de mérite pour acquérir des vertus.

Quand je dis que l'humilité est nécessaire au mérite des vertus, je m'appuie et sur l'expérience qui nous représente toujours les vertus les plus parfaites comme étant aussi les plus humbles, et sur des principes certains qui démontrent que dès qu'on n'est pas sincèrement humble on ne saurait être solidement vertueux.

Que l'humilité accompagne toujours les vraies vertus; c'est là, mes chers auditeurs, une vérité dont la conviction est si forte et si générale que le monde lui-même censure, dans les personnes pieuses d'ailleurs, les plus légers écarts de la vanité, comme une tache qui obscurcit et qui dément l'éclat de la piété; censure, il est vrai, souvent trop rigoureuse, si l'on ne fait attention qu'aux motifs qui la déterminent et à la manière amère dont elle se produit; puisque enfin la piété qui combat les vices ne les déracine pas tout à coup, et puisque souvent c'est plutôt pour humilier la vertu que le monde en observe les légers défauts que pour corriger en lui ces défauts mêmes; mais censure néanmoins équitable et fondée, en ce qu'elle suppose que c'est toujours sous les traits de l'humilité que la vertu doit paraître.

Et c'est ainsi, en effet, que la religion m'en retrace l'image. Je vois la cendre jointe au cilice pour servir de symbole à la pénitence; c'est que l'humilité du cœur en accompagne le repentir. Je vois à l'extrémité du Temple le Publicain qui n'ose pas lever les yeux, tandis qu'il demande grace; c'est que l'humilité sollicite le pardon que la confiance espère. Je vois à la suite de Jésus-Christ une femme qui, rebutée en apparence par ses mépris, lui avoue qu'elle les mérite, et persiste avec succès à implorer sa puissance; c'est que l'humilité soutient la prière et en fait l'efficacité. Je vois dans les transports d'un saint amour Magdeleine prosternée devant le Sauveur; c'est que la charité qui l'enflamme est dirigée par

l'humilité. Il faut vous convaincre par les plus frappans exemples : je vois la plus parfaite des créatures, la plus sainte des vierges, celle qu'un Dieu a choisie pour être sa mère, je la vois opposer à la supériorité de la gloire qu'on lui annonce l'humble témoignage de sa bassesse et de son néant : je le vois lui-même, ce Dieu incarné, aux pieds de ses apôtres, et leur donnant l'exemple, dans sa personne, de l'humilité qu'ils doivent prêcher en son nom.

C'est sur des traces si respectables et si sûres que s'est formé ce nombre de héros chrétiens dont l'Eglise a consacré le souvenir dans ses fastes, et qu'elle a placés sur ses autels. Toujours, au milieu des vertus qui en ont fait des saints, l'humilité s'est montrée dans eux comme l'aliment de leur sainteté. Plus d'une fois la sainteté a mêlé la splendeur à celle du trône. De puissans monarques ont fait servir leur gloire à celle de la religion. Alors, jusqu'au sein même de leur grandeur, on a remarqué ces humbles sentimens qui, laissant à la sublimité du rang toute sa dignité, manifestent la perfection de l'ame. On a vu se réunir à l'autorité qui commande l'humilité qui s'abaisse, la même main qui faisait respecter le sceptre se faire admirer en servant les pauvres, et ceux qui, par leur pouvoir, sont l'image de Dieu sur la terre, donner à la terre le grand exemple du pouvoir qu'ont sur les hommes les leçons d'un Dieu. Plus d'une fois l'éclat d'une sainteté éminente s'est joint à celui de la science la plus profonde. Alors, jusque dans le sein de l'érudition la plus étendue et de la capacité la plus vaste, on a remarqué cette humble simplicité qui rapporte au Père des lumières toutes celles qu'il répand ; on l'a vu, dis-je, associer à la pénétration de la sagacité la docilité de la soumission, à la force du raisonnement la vivacité de la foi, au mérite des plus ingénieuses recherches la naïve ingénuité de la plus modeste candeur. Plus d'une fois l'héroïsme de la sainteté a brillé avec celui de la bravoure et des exploits ; alors, jusqu'au milieu de la célébrité et des triomphes, on a remarqué cette humble reconnaissance qui rend grace au Dieu des armées des honneurs de la victoire. On a vu prosterné humblement dans les temples le même héros qui avait paru si formidable dans les combats, déposer auprès de Dieu qui en règle le sort les palmes qu'il y avait cueillies, adorer son maître après avoir dompté ses ennemis, et couronner ses succès par l'humilité qui en rend hommage au souverain arbitre des événemens. Plus d'une fois le crédit éclatant de la sainteté a été signalé par des miracles. Alors, jusqu'au milieu des acclamations d'un peuple étonné, on a remarqué cette humble

timidité qui craint qu'on n'attribue à l'homme des merveilles dont il n'est que l'instrument, et dont Dieu seul peut être l'auteur. On a vu la grandeur d'un prodige relevé par le prodige aussi étonnant peut-être de l'humilité qui en fait la gloire, qui se cache après avoir montré la force du bras de Dieu, et qui se dérobe aux applaudissemens des hommes pour ne recevoir que de Dieu seul la récompense de ses vertus.

Je ne dis rien, mes chers auditeurs, dont les annales de la religion ne mettent la preuve dans le plus grand jour; et lorsqu'elle nous peint en traits sublimes les connaissances de ses Prophètes, le zèle de ses Apôtres, le courage de ses Martyrs, elle a soin d'orner le tableau de leurs vertus, en y ajoutant celui de leur humilité! C'est à ce signe qu'elle les avoue, et c'est par là qu'elle les caractérise. D'accord avec elle sur ce point, vous en jugez ainsi, mes chers auditeurs; selon vous-mêmes, c'est l'humilité qui distingue les hommes solidement vertueux de ceux qui n'en ont que l'apparence. Toute vertu qui n'est pas humble vous devient suspecte; d'où je conclus que vous sentez la liaison de toutes les vertus avec l'humilité. (Le P. Lenfant.)

La vraie sagesse est dans l'humilité.

Chrétiens, de même que, par le baptême, vous avez renoncé à tous les faux biens de ce monde visible et sujet à la corruption, de même vous devez encore renoncer à la sagesse de la chair, si vous voulez trouver la sagesse véritable. Vous aurez renoncé à la sagesse de la chair, si vous avez soin de vous tenir dans l'humilité, et si vous vous persuadez intérieurement que vous êtes loin d'avoir atteint la perfection que vous recommande la loi de Jésus-Christ sous laquelle vous vivez. Ces sentimens sont ce qui plaît le mieux à Dieu dans le cœur de l'homme; comme, au contraire, rien ne le révolte davantage que l'orgueil et la présomption, vices qui sont la cause de tous nos maux, puisque c'est à cause d'eux que nos premiers parens ont été exilés du paradis de délices. Considérez donc comment Jésus-Christ, le Fils de Dieu, s'est humilié en revêtant, comme dit saint Paul, la forme d'un esclave; et s'il vous semble parfois qu'il y a en vous quelque sagesse, à cause des dons que Dieu y a répandus, dites-vous à vous-même: Cela ne vient point de moi, je l'ai reçu d'une autre main que de la mienne; et celui qui me l'a donné pourra de même m'en dépouiller, quand il le jugera convenable. (S. Macaire-le-Grand, *Sur la Charité.*)

Exhortation à l'humilité.

Mes frères, un Prophète nous dit, ou plutôt Dieu nous dit par la bouche d'un Prophète : « Sur qui fixerai-je mes regards, si « ce n'est sur l'homme doux, humble, et qui craint mes paroles[1] ? » Et le Seigneur lui-même dans son Evangile nous dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Ainsi donc celui qui a acquis l'humilité est devenu la demeure de Dieu ; et il a acquis en même temps la paix et la charité. Efforcez-vous donc de parvenir à la possession de cette belle vertu ; car l'orgueil est odieux aux yeux de Dieu, des anges et des saints. C'est à cause de lui que les anges ont été précipités de leur gloire, et qu'ils sont devenus des démons ; c'est à cause de lui qu'ils sont tombés du ciel dans les abîmes des enfers. Mais quand un Dieu, conduit par son infinie bonté pour les hommes, descendit du ciel sur la terre, il s'humilia jusqu'à prendre un corps semblable au nôtre, et passa toute sa vie, jusqu'à son dernier soupir, dans l'humilité et l'abaissement. C'est pourquoi, mes frères, glorifions-nous avec le Prophète qui disait : « Seigneur, regardez mon humilité et mes travaux, et par« donnez-moi mes péchés [2]. » (S. ANTOINE, abbé, *Sermon aux moines*, sect. V.)

Péroraison.

Tout se réunit donc pour vous persuader l'humilité : vertu noble qui règle les cœurs, sans les abattre ; les rangs, sans les confondre ; les honneurs, sans les détruire ; le maintien, sans l'avilir ; le pouvoir, sans y déroger ; vertu de laquelle naissent les autres, la docilité à la parole de Dieu, la fidélité à ses lois, la résignation à sa volonté ; la douceur qui prévient vos frères, la charité qui les secourt ; la patience qui les supporte ; et, par rapport à vous, la paix qui tranquillise, la modération qui se contente de peu, la confiance qui met en Dieu sa force et son espoir. Il ne trompera pas votre attente, ames humbles ; vous soutiendra dans ce monde par sa grace ; il vous couronnera dans l'autre de son éternelle gloire que je vous souhaite. (LE P. LENFANT.)

[1] Is., LXVI, 2. — [2] Ps. XXIV, 18.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR L'HUMILITÉ.

EXORDE.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. (*Matth.*, XI, 29.)

Tous les trésors de science et de sagesse qui sont en Jésus-Christ, dit saint Augustin, se réduisent-ils donc à nous apprendre qu'il est doux et humble de cœur? l'humilité est-elle une vertu si rare et si difficile, qu'il ait fallu que le Fils de Dieu vînt nous l'enseigner et la persuader par ses leçons et son exemple? Oui, mes frères, tant le vice qui lui est contraire est enraciné dans le cœur de l'homme! Les anciens philosophes avaient fait des éloges pompeux de plusieurs vertus qui brillèrent au milieu des ténèbres du paganisme; jamais ils ne parlèrent de l'humilité : ils n'en connaissaient pas même le nom. Telle est, dit encore saint Augustin, la supériorité de cette vertu sur toutes les autres qu'elle resta par sa trop grande élévation cachée aux yeux de ces faux sages, qui n'étaient, selon l'expression de saint Jérôme, que des animaux d'orgueil, enflés de leur prétendu mérite, cachant sous le fastueux appareil de leurs discours un désir extrême de se faire admirer, ne cherchant qu'à satisfaire leur vanité en cette vie, et qu'à éterniser leur gloire après leur mort.

L'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme : passion fatale, source de tous nos égaremens et de tous nos malheurs, nous devons nous efforcer de la détruire au dedans de nous-mêmes, pour élever sur ses ruines la sainte vertu de l'humilité, vertu toute céleste, que la religion seule nous a fait connaître. Il faut qu'elle soit bien agréable à Dieu, et bien essentielle dans l'ordre du salut, puisque Jésus-Christ, qui est la sagesse et la sainteté infinie, l'a choisie parmi toutes les vertus pour en être spécialement le maître et le modèle : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

Cependant, mes frères, l'esprit des ténèbres, qui est le chef et le roi des superbes, a introduit et accrédité dans le monde une double erreur, par rapport à l'humilité, pour nous détourner d'une vertu qu'il nous importe si fort d'acquérir. Les uns croient qu'elle n'est pas d'une obligation rigoureuse, et la regardent comme une vertu de simple conseil; les autres l'accusent de rétrécir les esprits et les cœurs, et la renvoient aux ames basses et rampantes.

Détruisons ces deux erreurs : montrons l'humilité sous son véritable aspect, qui me paraît bien propre à vous la faire aimer et pratiquer. C'est une vertu indispensable, c'est une vertu honorable. Nécessité de l'humilité chrétienne; grandeur de l'humilité chrétienne; tel est le fond et le partage de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de cette auguste Vierge, qui fut dans la plus haute élévation la plus humble de toutes les créatures. *Ave, Maria.* (L'abbé RICHARD, *Sur l'humilité.*)

Nécessité de l'humilité chrétienne.

Quoi de plus nécessaire au salut qu'une vertu sans laquelle on ne saurait plaire à Dieu, sans laquelle on n'aura point les autres vertus qui conduisent à Dieu ? Or, telle est l'humilité; elle est donc pour tout Chrétien d'une nécessité indispensable : et c'est le sentiment de saint Augustin, qui n'a pas craint de dire que toute la religion du Chrétien est dans l'humilité : *Tota Christiani religio humilitas est.*

On ne saurait plaire à Dieu sans l'humilité, puisque Dieu déteste les superbes : combien de fois il nous le déclare dans les livres saints ! L'orgueil est, de tous les vices, le plus abominable à ses yeux. Il n'a pu le souffrir dans ses anges; comment le supporterait-il dans l'homme ? Il exige que nous soyons humbles, et il ne pouvait pas ne pas l'exiger : car il est le Dieu de vérité, et l'orgueil n'est que fausseté et mensonge; il est jaloux de sa gloire, et l'orgueil veut la lui ravir : deux caractères de ce vice qui le lui rendent infiniment odieux. Il faut que l'humilité attaque cet adversaire du Très-Haut, et l'empêche d'établir son empire dans nos cœurs : s'il y règne, c'en est assez pour que Dieu nous efface du livre de ses élus.

Non, l'humilité n'est pas une pieuse imposture, qui cache à l'homme des imperfections qu'il a, et lui montre des défauts qu'il n'a pas. Elle n'est fondée que sur la vérité : car qu'est-ce que l'homme, que vanité et misère universelle? dit l'Esprit-Saint.

vit peu, n'y ayant, pour ainsi dire, qu'un pas de sa naissance à sa mort; et il ne trouve au fond de son être qu'ignorance, faiblesse, corruption : triste héritage qu'il a reçu d'un père coupable, et frappé, avec toute sa postérité, des malédictions du ciel; un corps assujéti à mille besoins, assailli de mille infirmités, en proie à mille douleurs, jusqu'à ce qu'il rentre dans le sein de la terre d'où il est sorti, pour y être la pâture des vers; un esprit environné d'épaisses ténèbres, rayon presque éteint, reste pitoyable de celui que le Créateur avait mis dans le premier homme; si incertain et si borné dans ses connaissances, dépendant de la matière à laquelle il est uni, s'affaiblissant avec ses organes, dupe de ses préjugés, et le jouet des plus grossières erreurs; un cœur tyrannisé par les passions qui lui font une guerre continuelle, et l'empêchent de goûter un moment de repos; si déréglé, si dépravé, qu'il faut presque en désavouer tous les sentimens, en réprimer tous les désirs, en mortifier tous les goûts : voilà l'homme dans l'état de dégradation où sa nature est tombée, en punition de la désobéissance de son chef; et telle est sa dépendance de la main invisible qui l'a créé et qui le conserve, que, si elle venait à lui manquer, il cesserait d'agir et de vivre. De lui-même il ne peut rien, il n'est rien : il s'imagine être quelque chose, dit l'Apôtre, il se trompe; il doit dire avec le Prophète : Tout ce que je suis, ô mon Dieu! est comme un néant devant vous : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* Eh! si toutes les nations sont devant Dieu comme si elles n'étaient pas, qu'est-ce donc à ses yeux qu'un faible mortel, relégué pour un instant dans un coin de la terre, et qui, l'instant d'après, s'évanouit comme une ombre? (LE MÊME.)

L'homme n'a rien en lui qui le porte à s'élever.

Mais tout est-il méprisable dans l'homme? n'a-t-il pas de bonnes qualités qui balancent les mauvaises, qui les font disparaître en les couvrant de leur éclat? ne possède-t-il pas des avantages réels qui doivent lui inspirer une noble fierté et une secrète complaisance en lui-même? non, Chrétiens. Parlez-vous de ces avantages extérieurs qui sont l'effet du hasard, quelquefois l'ouvrage de l'intrigue, ou le fruit de l'injustice, naissance, dignités, richesses? Ces dons de la fortune ne fournissent à l'homme aucun sujet de s'élever au dessus de ses semblables. C'est une bien sotte vanité de mesurer ce que l'on est et ce que l'on vaut par des choses qui ne sont pas nous, puisqu'elles sont hors de nous, ou qui ne nous

rendent ni plus grands ni meilleurs, qui peuvent même s'allier avec les défauts les plus grossiers et les plus révoltans.

Parlez-vous d'avantages intérieurs qui sont dans l'homme, esprit, talens, vertus ? Mais qui est-ce qui ne se fait pas illusion là-dessus ? Qui est-ce qui ne se flatte pas dans le jugement qu'il porte de lui-même ? Notre amour-propre nous séduit, nous trompe en nous traçant un portrait brillant de notre mérite : l'illusion s'accroît et se fortifie par des louanges peu sincères, par de fausses démonstrations d'estime, sorte de monnaie qui a cours dans le monde, et dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement, pour mettre du moins les apparences à la place de la réalité. Mais je veux que vous ayez tout le mérite et toutes les perfections que vous vous flattez d'avoir : fussiez-vous le mortel le plus accompli, le plus magnifiquement pourvu des dons de la nature et de la grace, vous n'en seriez pas moins obligé d'être humble. La vérité vous dirait par la bouche du grand Apôtre : Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? et, si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, comme si vous le teniez de vous-même ? De vous-même, vous n'êtes que néant et péché : toutes les faveurs que Dieu peut répandre sur vous ne changeraient pas le fond de votre être. Un vase d'argile, fût-il rempli de pierres précieuses, en serait-il moins fait de terre et de boue ? Un homme qui ne vit que d'aumônes peut-il se regarder riche de son fonds ? Celui qui n'est que dépositaire d'un bien a-t-il lieu de s'applaudir de son opulence ? Soyez donc humble au milieu des avantages dont vous jouissez : ils ne viennent pas de vous, d'autres en possèdent autant et plus que vous. Comparez-vous à ceux que le ciel a plus favorisés que vous de ses dons, à ces illustres personnages qui furent l'ornement de leur siècle ; que vous vous trouverez petit devant eux ! que votre partage vous paraîtra faible et borné, plus propre à vous inspirer des sentimens d'humilité par ce qui lui manque que d'orgueil par ce qu'il vous offre ! De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous ne découvrirez que des sujets d'humiliation, et dans ce que vous êtes, et dans ce que vous n'êtes pas. (Le Même.)

L'homme n'a rien de son propre fonds.

Pensez donc que vous n'avez rien en propre, rien de votre propre fonds. Vous êtes un homme à talens, on vante votre éloquence : dites-vous à vous-même que vous n'avez rien de plus que les

autres; dites-vous que plus vous avez reçu, plus vous devez être humble et modeste, en raison de ce que Dieu vous aurait accordé de plus qu'aux autres; car il vous sera demandé un compte plus rigoureux. Vos talens mêmes, sans l'humilité, n'en deviennent que plus funestes à vous et aux autres. Vous en tirez vanité? Est-ce, dites-vous, quelque chose de si difficile d'instruire par des paroles? il l'est beaucoup d'instruire par sa vie; c'est là la véritable éloquence. Vous prêchez doctement qu'il faut être humble; les paroles ne s'impriment pas dans les ames comme les œuvres. Si votre vie n'est pas bonne, bien loin de profiter à ceux qui vous écoutent, vous leur nuirez davantage, parce que je suis en droit de vous répondre qu'apparemment ce que vous me proposez est inexécutable. Je me dis: Si cet homme qui parle si bien ne fait pas ce qu'il dit, je suis bien plus pardonnable de n'en rien faire, moi qui ne parle pas. *De quel droit publies-tu mes sévères ordonnances*? vous dira le Seigneur: ce que tu prêches en paroles, tu le combats par tes œuvres! (SAINT CHRYSOSTÔME, *Homélie XXX, in acta.*)

Alliance de l'humilité avec les autres vertus.

Que dirai-je de l'alliance étroite et indissoluble de l'humilité avec les autres vertus chrétiennes? Nommez-en une à laquelle l'humilité soit étrangère, et qui puisse subsister sans elle; la foi, qui captive notre entendement sous le joug des mystères incompréhensibles de la religion; la piété, qui nous approche de Dieu et nous anéantit en sa présence; la pénitence, qui renferme l'aveu de nos fautes, si pénible à la vanité et à l'amour-propre; la patience, qui souffre ses maux sans se plaindre; la charité, qui nous rend sensibles à ceux de nos frères, nous fait pardonner une injure et embrasser un ennemi. Parcourez tous les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables; vous verrez que l'humilité en est l'ame et le soutien, qu'elle entre dans toutes les vertus, qu'elle y trouve toujours sa place et demande souvent la première.

L'orgueil, au contraire, ou les empêche de naître, ou leur donne la mort. C'est l'orgueil qui fait la plupart des incrédules et des impies. Ces beaux esprits si vantés ne veulent pas s'abaisser au niveau de la multitude, se confondre avec elle par leur croyance et leur conduite : ils prétendent s'élever plus haut, ils courent après la gloire humaine, et Dieu les frappe d'aveuglement, parce

qu'il ne se découvre qu'aux humbles. Comment pouvez-vous croire, disait Jésus-Christ aux Pharisiens, vous qui aimez à recevoir de la gloire les uns des autres? *Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem quæritis?* C'est l'orgueil encore plus que l'intérêt qui divise les hommes, qui enfante les jalousies, les haines, les querelles, les vengeances. Il n'y a, dit le Sage, que des démêlés et des dissensions parmi les orgueilleux; ils ne cherchent qu'à se supplanter, qu'à se déchirer et se détruire.

L'humilité est encore la sauve-garde des autres vertus et, pour ainsi dire, le sel qui les conserve. Sans elle, elles se gâtent, elles se corrompent et deviennent la proie de l'orgueil. Il ne faut qu'un sentiment de vanité pour enlever au juste, parvenu au comble de la perfection, le fruit de ses travaux et de ses combats. A-t-il jeté sur eux et sur lui-même un œil de complaisance: à l'instant dépouillé de tous ses mérites, il devient pauvre et misérable aux yeux de Dieu: tout le souffle empoisonné de l'orgueil est funeste à tout ce qui en ressent les atteintes! Sa malignité va plus loin: il change le bien en mal et toutes les vertus en vices. Dès qu'il est le principe secret de nos actions les plus louables, les plus saintes, et qu'elles ont pour but, non d'obéir et de plaire à Dieu, mais de nous attirer l'estime et les louanges des hommes, ce sont autant de péchés; et, au lieu de récompenses qui semblaient nous être dues, nous ne méritons que des châtimens. Ainsi donc point de vertus sans l'humilité; sans elle, ou elles sont des crimes, comme la plupart des vertus païennes, ou elles perdent tout leur prix, et ne sont plus dignes des regards du Très-Haut. La pureté même de Marie n'aurait pu lui être agréable, dit saint Bernard, si l'humilité n'en avait soutenu et relevé l'éclat à ses yeux. (L'abbé Richard.)

Grandeur de l'humilité chrétienne.

Pour dissiper tous les préjugés de l'orgueil mondain sur la bassesse prétendue de l'humilité chrétienne, et pour vous découvrir la noblesse, la dignité, la grandeur de cette vertu, je vous montrerai l'élévation de ses idées et de ses sentimens, la fermeté et l'intrépidité de sa conduite. De là nous conclurons qu'elle est une vertu aussi honorable qu'indispensable, et que c'est sur l'orgueil lui-même que retombe l'injuste reproche de bassesse qu'il fait à l'humilité. L'humilité est une vertu très éclairée, et qui règle ses sentimens et ses affections sur ses lumières. Elle ne prend point l'apparence pour la réalité, le faux pour le vrai; elle juge saine-

ment des choses ; elle n'estime que ce qui mérite d'être estimé, et n'aime que ce qu'elle estime. Elle méprise la gloire du monde et l'opinion des hommes, parce que l'une et l'autre est méprisable : celle-là, puisqu'elle est vaine, frivole, fausse et renfermée dans les bornes du temps; celle-ci, puisque, bonne ou mauvaise, elle ne nous rend ni meilleurs ni pires, elle nous laisse tels que nous sommes. Elle dit, avec le grand Apôtre : Peu m'importe que les hommes me jugent; il est un Juge souverain de tous les hommes, à qui seul je désire de plaire, le seul que je cherche à me rendre favorable. Elle sait aussi bien que l'orgueil, qu'il y a ici-bas des dignités, des honneurs, des applaudissemens, des renommées : mais elle regarde d'un œil d'indifférence et de mépris tout ce vain amas d'illusions, et le foule aux pieds pour prendre son essor et s'élever jusqu'au Créateur. Rien n'est si grand, si saintement fier et ambitieux que l'humilité. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas Dieu ou ne conduit pas à Dieu : hors de Dieu, tout est trop petit pour elle, indigne d'elle. Elle a un sentiment profond de la grandeur suprême, qui la dégoûte de toute grandeur subalterne et périssable. Elle est éclairée d'un rayon céleste qui éclipse, efface tout à ses yeux; qui ne lui laisse apercevoir que Dieu, devant lequel toutes les créatures ne lui paraissent plus que des atomes.

Est-ce là, mes frères, une vertu basse et ignoble? Quelle vertu, au contraire, plus digne de l'homme raisonnable et chrétien? Rien de plus sublime et en même temps de plus aimable que l'humilité. Astre nouveau, qui n'a paru dans le monde qu'avec l'Évangile, sa douce lumière attire également les esprits et les cœurs. Tout ce qui est beau s'embellit encore par les charmes de cette vertu : elle donne un nouveau lustre au mérite que l'on a ; elle supplée, même devant les hommes, au mérite que l'on n'a pas : elle a, dit saint Chrysostôme, je ne sais quoi qui plaît, qu'on admire et qu'on aime.

En effet, ne point se glorifier des avantages de la naissance, du rang et de la fortune, se montrer d'autant plus affable qu'on est plus élevé, être indifférent aux éloges et aux censures du monde, joindre au mérite supérieur une modestie sincère qui, ou l'ignore, ou s'efforce de le cacher; au faîte des honneurs ne point perdre de vue sa misère et son néant ; au sein de l'obscurité mettre toute son ambition et son bonheur à n'être connu que de Dieu ; voir les succès des autres sans envie et ses propres disgraces sans chagrin ; ne répondre aux injures que par un silence modeste ou des paroles douces ; fermer les yeux sur ses bonnes qualités, et les tenir

ouverts sur ses défauts, n'imputant ceux-ci qu'à soi-même et rapportant les autres à Dieu, dont on les tient; il y a là, mes frères, une droiture d'esprit, une solidité de raison, une élévation et une pureté de vues, un amour de la vérité et de la justice, une générosité, un héroïsme de désintéressement, en un mot une réunion de traits admirables qui forment un grand caractère, et c'est le caractère de l'humilité chrétienne.

Oseriez-vous, mondains, lui opposer celui de l'orgueil? Quel contraste et quel nouvel éclat en rejailliraient sur l'humilité? car, autant l'humilité est élevée par ses idées et ses sentimens, autant l'orgueil est-il bas et rampant dans les siens. Aveuglement, faiblesse, folie, voilà les traits qui le caractérisent et le rendent souverainement méprisable. Aveuglement de l'orgueilleux qui ne voit pas les sujets d'humiliation qu'il porte au dedans de lui-même: *Humiliatio tua in medio tuî.* La vanité est fille de l'ignorance et la compagne ordinaire de la médiocrité. Plus on a d'esprit et de lumières, plus on doit découvrir en soi d'imperfections et de défauts qui échappent à une vue courte. Ainsi, les rayons du soleil entrant dans un lieu obscur y font apercevoir mille atomes auparavant imperceptibles à l'œil. Faiblesse de l'orgueilleux qui s'enfle du plus léger avantage, qui se nourrit de fumée et goûte avec délices un fade encens; qui poursuit une lueur fugitive, qui se passionne pour une chimère, et ne peut résister au penchant qui l'entraîne vers elle, je veux dire vers un bien aussi trompeur, aussi fragile que les applaudissemens et les louanges du monde: folie de l'orgueilleux, pour qui le Dieu de majesté et toute la cour céleste sont des spectateurs moins dignes de son attention que les faibles mortels, cendre et poussière comme lui dont il brigue les suffrages, et qui aime mieux plaire à des créatures qui disparaissent comme des ombres, et dont il n'a rien à craindre ni à espérer, qu'à l'Être souverain qui demeure toujours et qui tient entre ses mains son sort éternel.

Concevez-vous, Chrétiens, rien de plus insensé, et, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur, rien de plus petit et de plus vil qu'un esclave de l'orgueil? Qu'on nous dise encore que l'orgueil est la passion des grandes ames! Eh! pourquoi donc n'ose-t-il se montrer? d'où vient qu'il se cache et n'agit que sous mille déguisemens? d'où vient qu'on avoue sans peine ses autres faibles et qu'on ne veut pas convenir de celui-ci? On en rougit dès qu'on l'a laissé entrevoir, on le déteste dans ceux en qui on l'aperçoit: sentiment gravé dans tous les cœurs qui nous fait connaître que

rien n'est plus honteux ni plus haïssable que ce vice. Que fait l'orgueil pour se soustraire au mépris et à la haine qu'il inspire? Il se couvre de l'apparence de l'humilité; il s'étudie à en prendre l'air, le langage, les manières; il aime à paraître sous la forme et les traits de cette vertu. O sainte humilité, vos droits sont vengés, votre triomphe est complet, l'orgueil lui-même vous rend hommage en se montrant à nos yeux couvert de votre voile sacré, et paré des beautés qu'il emprunte de vous.

Mais allons plus loin : voyons comment à la noblesse et à l'élévation des sentimens l'humilité sait joindre la fermeté et l'intrépidité de la conduite, de sorte que, bien loin d'être contraire à la grandeur d'ame, elle en est le fondement et la source.

Représentez-vous un homme véritablement humble, libre, indépendant de tout respect humain, exempt des retours intéressés de l'amour-propre, des inquiétudes secrètes de la vanité, plein d'un généreux mépris pour les éloges et les censures du monde, n'écoutant que son devoir et n'envisageant que Dieu; rien ne l'étonne, rien ne l'intimide, rien ne gêne l'usage de ses forces naturelles, il les déploie tout entières, et Dieu, qui protège les humbles, bénit et seconde ses efforts. Qu'est-ce qui pourrait l'arrêter ou l'affaiblir? Les difficultés? il n'en est point pour les humbles, dit saint Léon : *Nihil arduum est humilibus*. Plus il se défie de lui-même, plus il se confie en Dieu, pour lequel il travaille et il combat. Il peut tout, comme saint Paul, en celui qui le fortifie. La gloire, qu'il lui est ordonné de fuir, il ne la cherche pas : si elle se présente à lui dans la route où il marche, comme il n'y est pas entré pour elle, il n'en sortira pas à cause d'elle; il la renvoie au souverain Maître dont il se regarde comme le serviteur inutile, et à qui seule elle appartient. L'humiliation, si ses espérances sont trompées, il ne la craint pas; il irait au devant d'elle si la prudence lui permettait de suivre le mouvement de son cœur; il se plairait dans ses abaissemens, à l'exemple du grand Apôtre, parce qu'il y acquerrait plus de ressemblance avec Jésus-Christ, et un titre de plus aux récompenses du ciel.

Ne voyez-vous pas, Chrétiens, qu'avec de telles dispositions on est capable de tout oser, de tout exécuter? Aussi saint Augustin n'a pas craint de dire que toute la force est dans l'humilité : *Omnis fortitudo in humilitate*, au lieu que tout orgueil est faible, ajoute ce saint docteur: *Fragilis est omnis superbia*. Oui, l'orgueil est une passion lâche et pusillanime, que l'idée d'un mépris, d'une raillerie, d'un affront, épouvante, empêche d'entreprendre des choses

dont l'issue paraît douteuse, ou qui, si on les entreprend, les fait échouer, soit par sa nature, qui est d'affaiblir le courage et d'ôter la confiance nécessaire au succès, soit par une punition de Dieu, qui se plaît à humilier les superbes. L'humilité nous délivre de toutes les petitesses, de toutes les craintes de la vanité et de l'amour-propre, et par là nous dispose à tout ce qu'il y a de grand et de sublime, parce que le Seigneur est alors avec nous.

(L'abbé RICHARD.)

C'est par l'humilité que nous arriverons à la gloire.

Ecoutez Jésus-Christ : *Le Fils de l'homme n'est pas venu sur la terre pour se faire servir, mais pour servir les autres, et donner son ame pour le salut de plusieurs.* Et quelle a été la récompense de son humilité? Quelle gloire pour lui et pour nous, bien qu'il n'eût besoin de gloire ni d'honneur! C'est son anéantissement même qui a été le principe de notre élévation. En s'humiliant il a dompté la mort, écrasé le serpent ennemi, détruit l'empire du péché; il nous a rouvert les portes du royaume céleste, il s'est élevé dans le Ciel à la droite de Dieu son père pour y être notre prédécesseur; il a répandu la piété sur la terre; il y a dissipé l'erreur, ramené la vérité, et nous a comblés de biens. Toutes les langues humaines s'uniraient, qu'elles ne pourraient exprimer les bienfaits de sa divine incarnation. Avant les humiliations de son humanité, il n'était connu que des Anges. Ce sont ses abaissemens qui nous l'ont manifesté; son humilité n'a fait que rehausser l'éclat de sa gloire. (SAINT CHRYSOSTÔME, *Homélie sur les enfans de Zébédée.*)

Il ne faut pas craindre de s'avilir en s'humiliant.

Ne craignez pas de vous avilir en vous humiliant. Pouvez-vous jamais être autant humilié que l'a été Jésus-Christ? Et l'excès même de ses humiliations, en opérant le salut des hommes, l'a élevé au comble de la gloire. Pas d'autre porte que l'humilité pour entrer dans le ciel. En suivre une autre, c'est se perdre. Après un tel exemple, pouvez-vous craindre de déroger à votre grandeur en vous humiliant? Au contraire, vous l'élevez encore, vous la faites élever davantage, vous vous montrez le digne aspirant au royaume du ciel.

Ce n'est pas en dédaignant l'humilité que vous vous mettez en paix avec vous-même et avec le prochain. Qui prétend à la con-

sidération et à la gloire, risque souvent de la perdre et de tomber au dernier rang dans l'opinion des autres. C'est toujours par des moyens contraires en apparence que nous obtenons ce que nous désirons. Jésus-Christ ne cesse de nous donner cette importante leçon dans son Evangile. Les passions de l'avarice, de l'ambition, il les combat de cette manière. A l'ambitieux il dit : Pourquoi cette affectation de libéralité en présence de témoins? Pour acquérir de la considération et de la gloire, prenez un moyen contraire, faites vos bonnes œuvres en secret, et vous arriverez à votre but; à l'avare : Pourquoi cette fureur d'accumuler, afin d'être riche? Ne gardez pas vos richesses dans vos mains, distribuez-les dans celles des pauvres, et vous posséderez des richesses réelles, inaliénables. Ainsi à l'orgueilleux : Pourquoi cette avidité de distinctions et de préséances? afin de primer sur les autres? Descendez à la dernière place, et l'on vous appellera à la première. Le secret, pour être grand, c'est de ne point chercher à le paraître. Vous vous méprenez donc étrangement sur le vrai caractère de la grandeur. Jésus-Christ, pour anéantir dans ses Apôtres tout sentiment d'orgueil, ne cesse de leur déclarer qu'on acquiert la grandeur qu'en la méprisant, qu'on la perd en la recherchant, par opposition à la morale des païens, à qui seul il peut appartenir d'*avoir l'esprit de domination*.

L'orgueil n'est que bassesse réelle; la véritable grandeur, c'est l'humilité; les grandeurs du monde n'en ont que le nom et l'apparence; ceux que l'on y appelle grands ne doivent ce titre qu'à la déférence commandée par le besoin et par la crainte. L'humilité nous fait grands de cette grandeur intérieure qui tient de celle de Dieu même. Les hommes ont beau nous refuser ce titre, leur vaine opinion ne nous l'enlève pas; tandis que ce grand, aux pieds de qui tout rampe, n'a qu'un masque de grandeur dont on n'est pas dupe. Ces hommages forcés ne durent pas; ceux que l'on rend à l'humilité viennent du cœur et ne changent pas.

Nous en avons la preuve dans ces illustres saints qui ont été d'autant plus humbles à leurs propres yeux qu'ils étaient plus élevés au dessus des autres. Ni la mort, ni le temps n'ont point été l'écueil de leur grandeur et de leur gloire.

La raison toute seule dépose en faveur de notre doctrine. Cet homme orgueilleux et vain se croit plus grand que tout le reste; il regarde tout le monde comme au dessous de lui; personne, selon lui, ne mérite de marcher son égal. On a beau le charger d'honneurs, on n'en fait jamais assez pour ce qu'il vaut. Avide

de louanges, il lui en faut à tout prix, et pour en avoir il brigue tous les suffrages. Il flatte, il caresse, il rampe à son tour aux pieds de ceux pour qui il n'a que du mépris. Etrange inconséquence! il veut des flatteurs, et c'est lui qui prodigue des flatteries; il faut qu'on l'adore, et il rampe; qu'il domine sur tout l'univers, et il n'a pour tout le genre humain qu'un insolent mépris: il tremble, cet arrogant, en présence de tous les événemens humains, dont il connaît trop bien l'inconséquence et la fragilité. Celui, au contraire, qui est humble, n'ignore pas davantage ce que c'est que l'homme, un composé de grandeur et de bassesse; il sait donc qu'en se rabaissant dans la pensée de sa faiblesse, il ne fait que se mettre à la place où la nature elle-même l'a mis. Que si on lui accorde quelque honneur, la haute opinion où il est de la dignité de l'homme agrandit à ses yeux l'estime qu'on lui défère. Par ce juste tempérament, il est donc toujours conséquent à lui-même, sans orgueil dans les dignités, sans faiblesse dans les disgraces, élevé au dessus des passions qui agitent l'orgueilleux, inaccessible à la colère, à la vaine gloire, à la jalousie. De quel côté se trouve donc la véritable grandeur? Dégagée de tous les liens terrestres, cette ame sublime défie tous les événemens de la vie. Dans son libre essor, elle se rit de tous les piéges, et n'en craint aucun; l'autre, terrestre et rampante, s'offre d'elle-même à la défaite. La première maîtrise les passions humaines, et ne les connaît que pour en triompher; l'autre est la victime de toutes, elle ne sait que trembler ou obéir à leur commandement. Quoi de plus humilié que l'Ange superbe, que son orgueil précipita du ciel dans les enfers? quoi de plus élevé que l'homme quand il sait être humble? C'est à celui-là qu'il est donné de fouler aux pieds les *serpens* et les *scorpions*. (S. Chrysostôme, *Homélie LXV, in Matth.*)

L'humilité n'est pas incompatible avec la magnanimité la plus héroïque.

Admirable accord de la plus modeste des vertus avec la magnanimité la plus héroïque! Moïse était humble; il se croyait indigne d'être l'ambassadeur de Dieu et le libérateur de son peuple. Avec quelle noble hardiesse il se présenta devant Pharaon, et le menaça des plus terribles châtimens, s'il n'obéissait pas aux ordres du Seigneur Dieu dont il était le ministre! David était humble: l'humilité la plus profonde respire, éclate dans ses divins cantiques: ne se rendit-il pas formidable à tous ses ennemis, et digne par

ses vertus guerrières et politiques de l'admiration de tous les siècles? Jérémie était humble; et il se comparait à un faible enfant qui sait à peine bégayer, et il fut inébranlable comme une colonne de fer, comme un mur d'airain devant les princes et les rois de Juda : et, pour venir à des temps moins éloignés du nôtre, François de Paule était humble, ce saint patriarche d'un ordre religieux, qui a pour fondement et pour devise l'humilité. Il est appelé à la cour d'un de nos rois, si fameux dans l'histoire par ses talens et ses vices : terrible dans sa colère, dévoré par la crainte de la mort, il demande du thaumaturge de son siècle un miracle qui prolonge sa vie. Ses prières et ses promesses sont inutiles : l'humble ermite ose parler sans ménagement à ce fier monarque, accoutumé à n'entendre que le langage de l'adulation. Il lui annonce sa fin prochaine; il lui montre le tombeau où il va descendre, et l'exhorte à fléchir par son repentir et ses larmes la justice divine.

Mais quel est le plus merveilleux de tous les événemens que nous présentent les annales de l'univers; celui qui trouva le plus d'obstacles à vaincre, et devant lequel disparaissent tous les travaux et les succès des Sages, des politiques, des conquérans? C'est la soumission de tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ; c'est un monde idolâtre changé en un monde chrétien. Or, je vous le demande, sont-ce des hommes humbles ou des hommes orgueilleux qui en avaient formé le projet, et qui l'ont si heureusement accompli? n'est-ce pas l'ouvrage des Apôtres, ces zélés prédicateurs de l'humilité dont ils étaient en même temps de parfaits modèles? Combien n'ont-ils pas eu d'imitateurs, qui, perpétuant d'âge en âge la doctrine de l'humilité, ont appris, par leur exemple, aux partisans du monde que l'on peut être un homme humble et un grand homme; que l'humilité n'étouffe point les talens, mais qu'elle les épure et les dirige à leur véritable fin; qu'elle n'est point ennemie des actions glorieuses et utiles, qu'elle en éloigne seulement les vues basses qui en dégraderaient la noblesse; que, loin d'affaiblir cette grandeur d'ame qui enfante et exécute les plus hautes entreprises, elle en est le ressort le plus puissant, elle l'enflamme par la sublimité des motifs qu'elle lui offre.

Vous en serez à jamais la preuve, ô Vincent de Paule! l'honneur de la France qui vous vit naître. Qui fut plus humble que vous, et qui sut mieux que vous se rendre utile au monde? Ce que les plus grands monarques n'auraient osé entreprendre, vous l'avez exécuté, triomphant de tous les obstacles, créant des ressources

lorsque tout était désespéré, secourant tous les malheureux, corrigeant les abus, retranchant les scandales, formant des institutions, des établissemens qui subsistent encore pour le bonheur public, et qui, avec le tableau de votre vie, apprendront à nos derniers neveux que le plus humble des hommes fut le plus grand bienfaiteur de l'humanité. (L'abbé RICHARD.)

Nécessité et exemples d'humilité.

Les exercices pieux, la tempérance, l'obéissance. l'accomplissement le plus parfait des commandemens, ne sont rien sans l'humilité. Si l'on peut dire que l'orgueil est le commencement et la fin de tous les maux, on peut dire aussi que l'humilité est le commencement et la fin de tous les biens.

Mais voyez combien les ruses de l'esprit impur sont subtiles et dangereuses! son but est de dominer sur tous les hommes. Or, pour arriver à ce but, il sait tendre à chacun le piége qui lui offre le plus de chances de succès. Il attaque le Sage par la sagesse, le riche par les richesses, le tempérant par la tempérance, l'homme pieux par sa piété, et ainsi des autres vertus, dont il essaie de nourrir notre orgueil aux dépens de l'humilité, de cette vertu précieuse que Jésus-Christ nous désigne lui-même comme l'étendard autour duquel ses soldats doivent combattre, quand il nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur [1] : » et ailleurs : « Quand vous aurez fait ce qui vous est commandé, « dites : Nous sommes des serviteurs inutiles [2]. »

Pourquoi donc nous trompons-nous ainsi nous-mêmes? Pourquoi, si Dieu nous fait la grace d'être bien réglés dans nos mœurs, nous élevons-nous au dessus de ceux qui ont encore des faiblesses, quand l'Apôtre nous dit : « Que celui-là seul est approuvé, que « Dieu lui-même approuve [3]. » Pourquoi nous enorgueillir de ce que nous travaillons davantage, quand nous en voyons d'autres qui mènent un genre de vie contemplatif, puisque Marie est approuvée dans l'Evangile, pour avoir embrassé le même parti? Pourquoi concevrions-nous ces hautes pensées de nous-mêmes, de ce que nous avons fui le monde et que nous habitons la solitude, tandis que, sans humilité, cela ne nous servira de rien [4]? Ah! prenez bien garde que ce genre de vie plus parfait que vous avez choisi, ne devienne, à cause de votre orgueil, l'occasion de votre chute.

[1] Matth., XI, 29. — [2] Luc., XVII, 10. — [3] II Cor., X, 18. — [4] I Cor., IV, 7.

Vous êtes riche et juste : je le veux ; mais vous ne l'êtes point encore autant qu'Abraham, qui cependant disait de lui-même : Je ne suis que cendre et que poussière. Vous avez en main l'autorité sur vos frères : je le veux. Moïse avait une autorité bien plus étendue encore que la vôtre, et néanmoins l'orgueil n'entra jamais dans son cœur. Vous avez les agrémens de la figure et la force du corps, vous avez même le front ceint d'un diadème : je le veux ; mais vous n'êtes peut-être point encore au niveau de David, qui disait pourtant dans son humilité : « Je suis un ver de terre et non « un homme [1]. » Vous avez le don de science : je vous l'accorde ; mais l'avez-vous au même degré que les trois jeunes Hébreux dont l'un (c'était Daniel) disait à Dieu : « Seigneur, à nous seuls la con- « fusion [2] ; » et dont les deux autres disaient : « C'est par l'esprit « d'humilité que nous recevrons votre miséricorde [3]. » Si ces hommes justes ont montré une si grande humilité, que doivent donc faire des pécheurs comme nous ?

Gardez-vous donc bien de vous livrer à ce vice honteux de l'orgueil, de peur que votre ennemi ne s'empare à jamais de votre ame. Reprochez-vous amèrement les plus petites pensées d'orgueil et de complaisance en vous-même. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la sainte Trinité tout entière fixent avec délices leur séjour dans le cœur de l'homme humble. Fuyons donc l'orgueil que Dieu déteste. Aimons, chérissons l'humilité qui seule a rendu les justes agréables aux yeux de Dieu. C'est un don bien important, c'est un grand bonheur que l'humilité ; c'est un grand honneur de la posséder ; c'est en elle que se trouve la véritable et parfaite sagesse. L'orgueil du Pharisien avait été la cause de son humiliation, et le Publicain ne fut exalté que parce qu'il était humble. Puissions-nous avec lui partager à jamais dans le ciel les récompenses que Dieu réserve à l'humilité, et être admis avec lui dans la société de tous les justes, pour y chanter à jamais les louanges du Dieu qui exalte les humbles, et à qui convient toute gloire dans tous les siècles ! Ainsi soit-il. (Saint Ephrem, *Sermon XLI.*)

Autres exemples d'humilité.

Je ne puis mieux faire pour vous montrer l'excellence de l'humilité que de vous remettre sous les yeux les nobles exemples de ceux qui l'ont pratiquée. Ecoutez d'abord l'Ecriture.

[1] Ps. xxi, 7. — [2] Dan., ix. — [3] Ibid., iii, 39.

Abraham mérita, par le suffrage le plus glorieux, d'être appelé l'ami de Dieu ; néanmoins nous le voyons passant subitement de la contemplation de la majesté divine à celle de son propre néant, rester comme anéanti en présence de Dieu, et ne conserver plus de force que pour s'écrier : « Pour moi, je ne suis que poussière « et que cendre [1]. » L'Écriture nous parle encore de Job en ces termes : « Job était juste [2]. » Oui, ce saint personnage était juste; mais cependant je l'entends s'accuser lui-même en disant : « Per- « sonne n'est exempt de souillure, quand même sa vie n'aurait duré « qu'un jour [3]. » Un autre serviteur de Dieu, Moïse, avait mérité le surnom de fidèle serviteur. Il ne se crut pas pour cela en droit de parler magnifiquement de lui. Son cœur ne se laissa pas même aller à l'orgueil, lorsqu'il entendit sortir du buisson ardent cette voix divine, puisqu'il se contente de s'écrier : « Qui suis-je, Sei- « gneur, pour que vous m'envoyiez de la sorte, moi qui ai la langue « si pesante et la voix si grêle! Vous le savez, Seigneur, je ne suis « semblable qu'à cette vapeur légère qui s'élève d'un vase d'eau « que la flamme échauffe [4]. » Il n'est pas moins frappant, ni moins digne de notre admiration, l'exemple que nous donne David, ce prince qui reçut de Dieu même un éloge si flatteur, quand Dieu lui dit : « J'ai trouvé un homme selon mon cœur [5]. » Néanmoins j'entends le même Prophète qui s'écrie dans son humilité : « Ayez « pitié de moi, Seigneur, selon votre infinie miséricorde [6]. »

Ce n'est pas encore assez de témoignages pour vous prouver toute l'excellence de l'humilité. Écoutez quelque chose qui surpasse tout ce que vous avez entendu jusqu'ici : Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique du Dieu de toute majesté, n'est point venu sur la terre pour y faire parade de sa gloire et de sa puissance; tout annonce au contraire en lui la plus profonde humilité, conformément à ce qu'en avait annoncé le Prophète Isaïe [7]. Et certes, quand un Dieu s'humilie à ce point, que devons-nous faire, nous qui ne sommes rien que par sa grace? (Saint Clément, pape, *Épit. 1 aux Cor.*)

Péroraison.

☞ Embrassez-la donc, Chrétiens, cette vertu si nécessaire et si glorieuse. Demandez-la au Seigneur par des vœux ardens et continuels;

[1] Gen., XVIII, 27. — [2] Job., I, 1. — [3] Ibid., IV, 17. — [4] Exod., III, 11. et IV, 10. — [5] Ps. LXXXVIII, 21. — [6] Ps. I, 1. — [7] Is., LIII, 1 et sqq.

n'épargnez rien de votre côté pour l'acquérir; méditez-en l'importance, la nécessité, la facilité, les avantages: formez-en souvent des actes intérieurs : un sentiment, un acte d'humilité est plus précieux mille fois, vaut infiniment mieux pour nous que tous les applaudissemens et toutes les louanges du monde. Humilions-nous devant Dieu : qui peut penser à cet Etre Suprême sans s'anéantir devant son infinie grandeur? Humilions-nous devant les hommes: une humilité sincère ne se renferme pas dans le cœur, elle se manifeste au dehors par des signes sensibles et que malgré lui le monde révère. Humilions-nous à nos propres yeux, n'ayant de mépris que pour nous-mêmes, et gardons-nous de mépriser personne: c'est le précis de la science et de l'humilité. Nous connaissons nos défauts, nos misères et nos vices; les bonnes qualités des autres nous sont inconnues; peut-être sont-ils ou deviendront-ils plus agréables que nous au yeux du souverain Maître. Souvenons-nous enfin, pour mieux connaître le trésor de l'humilité et le prix inestimable des humiliations, que plus nous aurons été humbles et humiliés sur la terre, plus nous serons élevés et glorifiés dans le Ciel, que je vous souhaite, etc. (L'abbé Richard.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR L'HUMILITÉ.

EXORDE.

Increpans non sinebat ea loqui, quia sciebant ipsum esse Christum; facta autem die, egressus ibat in desertum.

Il leur défendait de dire qu'ils savaient qu'il fût le Christ, et dès qu'il fut jour, il sortit, et se retira dans un lieu désert. (*Luc.*, 4, 41, 42.)

Sans doute, il faudra qu'il consente bientôt à sortir de cette obscurité qui lui est si chère, et l'éclat de ses innombrables prodiges, perçant le voile dont il aime tant à se couvrir, trahira dans peu sa grandeur et le secret de son incomparable puissance. Si le Pharisien superbe et le Scribe endurci s'obstinent à fermer leur cœur au charme de ses leçons et à l'attrait de ses vertus plus puissant et plus doux encore, il faudra bien qu'il les force à reconnaître le Fils de Dieu dans l'arbitre souverain de l'univers, et qu'il leur montre enfin dans les aveugles qu'il éclaire, dans les boiteux qu'il redresse, et dans les morts qu'il ressuscite, des témoins irrécusables de la mission qu'il tient de son Père et de sa céleste origine. Mais aujourd'hui qu'il descend de cette montagne sur laquelle ont retenti des prodiges si inconnus avant lui, aujourd'hui qu'il vient de donner pour fondement au bonheur véritable l'abnégation, le mépris de soi-même et la fuite des honneurs, il ne peut consentir à se voir sitôt poursuivi par l'admiration et les éloges; et si la commisération pour le malheur arrache d'innombrables prodiges à sa bonté, il veut du moins écarter les applaudissemens et échapper à sa gloire; ou plutôt il voulait guérir dans notre cœur une maladie plus funeste mille fois que celle qui appelle l'exercice de sa puissance: il voulait guérir notre orgueil et nous apprendre enfin que vainement nous prétendrions nous honorer du nom de ses disciples, si nous méconnaissions une vertu dont il nous a donné tant de fois l'exemple et la leçon. Loin de rechercher les égards des hommes, le disciple de l'Evangile les redoute et les fuit; loin de

s'exposer au grand jour, il ne se plaît que sous l'abri d'une obscurité modeste; loin d'appeler les applaudissemens, au premier pressentiment de la louange il sent son cœur qui se trouble et son front qui rougit; en un mot, il ne trouve, pour sa piété, d'appui solide et de vraie sauve-garde que dans l'humilité.

Mais cette vertu dont le nom seul inspire tant d'effroi aux superbes enfans du siècle, voit trop souvent les enfans mêmes de la foi la dédaigner ou la proscrire, et trop souvent la piété la plus fervente et la plus généreuse, quand il s'agit de pratiquer l'humilité, ne retrouve plus ses résolutions et rappelle en vain son courage. L'humilité ne règle plus les sentimens et les discours du disciple de l'Evangile; la vierge chrétienne ne fait plus de l'humilité son plus bel ornement; la piété opulente l'éloigne de ses palais, et les retraites elles-mêmes de la pénitence et de la mortification ne lui offrent pas toujours un sûr asile. Essayons de la faire rentrer aujourd'hui dans ses droits; mais, renonçant à guérir l'orgueilleux aveuglement des mondains, osons adresser nos conseils aux enfans mêmes de la lumière, et ne craignons pas de les mettre en garde contre une des plus funestes et peut-être des plus communes illusions.

Dans ce dessein, considérons que la piété véritable ne saurait exister sans l'humilité : premier Point;

Sur quels motifs une piété véritable fonde son humilité : deuxième Point. (M. Borderies, *Sur l'Humilité.*)

La piété véritable ne saurait exister sans l'humilité.

Que l'humilité soit comme une étrangère pour les enfans du siècle, et qu'ils la bannissent loin de leur opulence, de leur faste et de leurs honneurs : c'est une destinée qui n'a pas de quoi surprendre, quand on a appris de l'apôtre saint Jean quel empire tyrannique l'orgueil exerce sur le monde; mais que l'on voie quelquefois la piété elle-même refuser de reconnaître cette fille du ciel, craindre d'entendre ses leçons, et prétendre se soutenir sans son appui, voilà, Chrétiens, un désordre qui confond toutes les pensées, une illusion que peuvent seules expliquer la corruption de l'homme et sa profonde ignorance. La piété et l'humilité sont unies sous la loi de grace par des nœuds indissolubles, en sorte que là où vous ne trouvez point l'humilité, là vous pouvez assurer que la piété est inconnue; ou si l'on veut encore lui donner ce nom, ce

ne sera qu'une piété aveugle, une piété stérile, enfin une piété scandaleuse.

L'effet inévitable des passions est de troubler l'esprit de l'homme, et de dérober à ses regards la lumière qui doit éclairer et conduire ses pas. Les passions, peu contentes de courber leurs esclaves sous de pesantes chaînes, les plongent encore dans de profondes ténèbres, où le jour de la vérité ne se laisse qu'à peine entrevoir. L'ambitieux, l'avare, l'impudique, sont autant de captifs aveugles qui cherchent en tâtonnant la véritable route, et ne rencontrent à chaque pas que chutes et que précipices; mais l'aveuglement n'est jamais plus dangereux, ni la nuit jamais plus sombre, que lorsque, profitant du silence des autres passions, et se glissant sous des dehors sacrés, l'orgueil parvient à contracter, avec la piété elle-même, une monstrueuse alliance. Ah! c'est alors que l'ennemi du salut voit arriver notre défaite et son triomphe; c'est alors que le flambeau même, destiné à nous diriger, devient entre ses mains un guide infidèle qui nous conduit plus sûrement à une perte inévitable : *Si lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt.*

En effet, quel plus profond aveuglement que celui d'un Chrétien, qui essaie d'accorder la piété avec l'oubli d'une vertu qui en est manifestement le seul appui solide? qui s'appelle disciple de l'Evangile, et ignore que l'abnégation et le mépris de soi-même forment le caractère distinctif des enfans de la Loi nouvelle? qui fait gloire d'avoir Jésus-Christ pour maître, mais qui, s'il s'agit d'abjection et d'abaissement, ne veut plus entendre ses leçons? Je le sais, Chrétiens, il faut s'interdire une excessive rigueur : si la piété, pour être fragile quelquefois, était toujours un aveuglement, qui pourrait éviter ce reproche? Pour être pieux, est-on invulnérable? S'il faut s'attendre à soutenir des combats, il faut s'attendre aussi à pleurer sur des défaites : l'ame la plus intrépide peut céder quelquefois à de lâches terreurs; le détachement le plus généreux peut être séduit quelquefois par les prestiges du siècle, les penchans et les résolutions d'un cœur vertueux ne suffisent pas toujours pour en soutenir la constance. Hélas! qu'est-ce trop souvent que la vie du Chrétien? qu'un triste enchaînement de craintes à l'aspect du danger, et de gémissemens au souvenir de la faiblesse. Mais du moins celui que la tentation entraîne soudainement ne prétend pas concilier la fidélité avec la désobéissance, le désordre avec la ferveur : c'est un sommeil auquel il s'est laissé surprendre; mais bientôt la foi le réveille, et il court obtenir son pardon par

des larmes et son repentir. Mais le Chrétien qui, dans sa conduite de tous les jours, oublie les lois de l'humilité, et se pique toutefois d'une piété véritable, a fait taire depuis long-temps les cris d'une conscience trop délicate; a accoutumé son cœur à ne plus s'effrayer de l'opposition révoltante qu'offrent ses sentimens hautains et les humbles maximes de l'école chrétienne, et s'est établi dans l'inexplicable détermination de suivre le chemin que trace la piété, et de délaisser cependant sa compagne la plus chère et la plus inséparable. (Le même.)

Sans humilité la piété est stérile, malgré nos lectures et les exhortations du prêtre.

On veut des livres qui flattent la sensibilité du cœur, on rejette ceux qui en abaisseraient l'orgueil. Dans l'histoire des Saints, on leur envie une constance héroïque que Dieu ne nous demandera jamais, et non ce renoncement à nous-mêmes et cette patience dans les mépris, qu'il nous demande tous les jours. Dans l'Evangile, on s'attendrit sur les souffrances de Jésus, on donne des larmes à ses douleurs, mais on frémit de partager ses opprobres et ses affronts. Enfin, on est familier avec les expressions de la spiritualité la plus haute, et on ne connaît ni le détachement des honneurs, ni le goût de l'obscurité, ni le mépris de soi-même, véritables élémens de ce sublime langage. Si l'on entend la parole de Dieu, ce n'est pas avec cette défiance qui met à profit les moindres leçons, mais avec une présomption qui rend inutiles tous les efforts du zèle. Veut-on, dans la chaire de la vérité, offrir des soutiens à la foi, la nôtre est inébranlable : inspirer l'horreur du vice, cette peinture fait horreur à notre délicatesse : y montrer le prix des vertus chrétiennes, ce sont des vertus communes que notre piété dédaigneuse regarde de bien haut : y foudroyer l'orgueil, nous nous indignerons peut-être contre cet orgueil entreprenant et plein d'audace, qui souvent a rencontré et heurté le nôtre; mais nous nous garderons bien de reconnaître cet amour-propre circonspect et réservé qui nous fait envelopper nos prétentions de tant de précautions et de tant de prudence. Enfin, le ministre sacré découvre-t-il l'ulcère secret de notre cœur, prétend-il montrer sans ménagement qu'il faut que le Chrétien soit humble et fasse le ciel que celui qui, dans ce moment, vous parle si souvent d'humilité, à ce nom répété par lui tant de fois, éprouve du moins une confusion salutaire! mais enfin, le ministre du Seigneur plaide-t-il la cause de l'humilité, se plaint-il de l'oubli où les Chrétiens laissent lan-

guir cette vertu, les accuse-t-il d'inconséquence et de contradiction, loin de nous émouvoir à ces reproches et à ces menaces, nous semblons assister à un combat qui nous est étranger et dont nous sommes les spectateurs désintéressés. Que dis-je? nous goûtons à en être les témoins un contentement criminel : notre malignité nomme tout bas les cœurs faibles qu'atteignent les traits de la sainte parole; et tel est notre aveuglement que nous nous livrons à une secrète et indigne satisfaction, quand il nous faudrait sécher de douleur, en reconnaissant entre nos misères et le tableau tracé sous nos yeux une déplorable ressemblance.

Non, n'attendez rien d'utile de cette piété pleine de vanité et de recherche que Dieu réprouve et que l'Evangile méconnaît, ou plutôt n'en attendez que des scandales. Vainement vous espéreriez que la régularité de sa conduite et l'onction de son langage peuvent du moins ménager au prochain quelque avantage et à la Religion quelque honneur. Non, car comment se méprendre longtemps sur le motif secret qui règle ses démarches ou anime son zèle? On voit que l'intérêt propre lui suggère ses bonnes œuvres, et on les dédaigne; lui conseille ses pratiques de dévotion, et on leur insulte; lui dicte tous ses discours, et on les couvre de mépris. Car, au témoignage de saint Grégoire, sans l'humilité tout cet assemblage de vertus dont on s'entoure n'est qu'une occasion de perdition et de ruine : *Si omittitur humilitas, omnis congregatio virtutum ruina est.*

Je sais, Chrétiens, que le monde, si indulgent pour ses amis, poursuit avec rigueur les disciples de Jésus-Christ, qu'il pardonne aux partisans du siècle leurs vices les plus honteux, et condamne sans pitié, dans les Chrétiens, les plus excusables faiblesses; mais je sais aussi que la piété qui veut accorder l'oubli de l'humilité avec les maximes crucifiantes de l'Évangile, scandalise justement les mondains, et qu'elle répondra un jour, au tribunal de Jésus-Christ, des blasphèmes que d'inexcusables illusions auront fait vomir contre son adorable doctrine. Celui-ci, disent-ils, s'est toujours montré fidèle à sa croyance, sa Religion ne s'est jamais démentie, il a toujours été chrétien; mais quel est donc cet Évangile qui lui a toujours laissé la préoccupation de lui même, l'affectation dans les manières, la suffisance dans les discours? Celui-là, après de longs désordres, veut expier dans les bras de la Religion ses trop fameux égaremens; mais quel est donc cet Évangile qui allie avec la pénitence la somptuosité des repas, le luxe des ameublemens et tous les orgueilleux apprêts d'une vie commode et voluptueuse?

Cette femme a quitté le siècle par piété, et n'y reparaît plus que pour obéir aux bienséances; mais quel est donc son Évangile qui autorise toujours la recherche dans ses vêtemens, l'élégance dans sa parure, et peut-être pour plaire encore, les séductions et les artifices? Enfin cette autre édifia toujours par une vie exemplaire, elle montra toujours une piété profonde; mais quel est donc son Évangile, qu'on ne puisse parler dans sa maison de la douceur des ames pieuses et de leur humilité, sans voir son époux garder le silence, ses enfans sourire et ses serviteurs gémir? Tel est le langage des mondains : c'est par de tels discours que vous les avez vus déchirer la piété sous vos yeux; c'est ainsi qu'ils parlent de vous-mêmes, s'ils découvrent en vous un christianisme sans humilité; c'est ainsi que vous ferez retomber sur la religion sainte de Jésus-Christ le scandale de vos préjugés et de votre aveuglement. (Le Même.)

Il faut s'exercer sans cesse à l'humilité.

Si vous êtes parvenu à quelque haut degré de puissance et de gloire, gardez-vous bien de perdre de vue l'humilité : car si un jour vous venez à en descendre, votre chute ne vous surprendra point, comme cela arrive à plusieurs qui, par ingratitude ou par ignorance, refusent de reconnaître la main qui les a comblés de bienfaits. En effet, s'ils eussent reconnu leur bienfaiteur, ils ne se seraient pas montrés rebelles à ses commandemens, et s'ils n'avaient pas été rebelles à ses commandemens, certes, ils ne seraient pas tombés dans ce profond abîme, car il est écrit : « Celui qui se sera élevé sera abaissé [1]. »

Ainsi donc, mes frères, étudions-nous sans cesse à nous humilier devant Dieu, afin qu'il nous exalte au moment de sa visite; celui qui ne voudra point s'humilier ainsi de plein gré en présence de Dieu sera forcé, malgré lui, de se voir humilier. Chérissons donc l'humilité, puisque notre Seigneur lui-même nous a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur [2]. » Gloire soit à lui dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Saint Ephrem *de Syrie*, *Parénèse XXXI*, *de l'humilité*.)

Le chemin à l'humilité est l'humiliation.

Quel est le moyen le plus court et le plus sûr pour parvenir à la vraie humilité, si difficile à acquérir?

[1] Matth., XXIII, 12. — [2] Ibid., XI, 29.

Saint Bernard y répond admirablement lorsqu'il dit que le chemin à l'humilité, c'est l'humiliation. Quand on se sert de tout ce qu'il y a dans la vie chrétienne de contraire à l'orgueil de l'homme pour avancer dans la vertu, c'est assurément le chemin le plus court. Porter le fardeau de la loi de Dieu, le poids de sa divine conduite et tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer par sa providence; s'anéantir sous sa main puissante; marcher et avancer ainsi dans le chemin de la vertu, et ne s'arrêter jamais, c'est le vrai moyen pour parvenir à l'humilité. (Bossuet, *Lettres de piété et de direction.*)

L'humilité est la source d'une véritable paix.

Le secret pour être en paix avec tout le monde, c'est d'avoir un modeste sentiment de soi-même. Qui est humble n'est en guerre avec personne. Qu'on l'outrage, il se tait; qu'on lui prodigue les injures, il supporte tout sans se plaindre. N'est-ce pas là le moyen le plus sûr d'être en paix, non seulement avec les hommes, mais avec Dieu? De toutes les vertus, celle qui fait le mieux ressortir le caractère du Chrétien, c'est l'humilité. Abraham, tout favorisé de Dieu, reconnaît qu'il n'est que cendre et poussière. Dieu lui-même rend à Moïse ce témoignage, qu'il était le plus doux et le plus humble des hommes. Ce chef d'un si grand peuple, qui venait d'écraser la puissance de l'Égypte avec la même facilité que vous feriez de vils insectes; qui avait opéré de si grandes merveilles dans le passage de la mer Rouge et dans le désert, vous le voyez déférer humblement aux avis de Jéthro. A son langage vous le prendriez pour un homme du commun. Il ne ressemble pas à ces grands fastueux qui dédaignent les conseils les plus salutaires, parce qu'ils leur viennent d'un particulier. Libre de partager la table de Pharaon, d'aspirer à son sceptre, et, avec la dignité royale, aux honneurs divins, puisque les Égyptiens mettent au même rang leurs dieux et leurs rois, Moïse préfère d'aller s'unir à ses frères, à de misérables esclaves accablés de travaux et d'humiliations. Dites-moi s'il n'y a pas plus de grandeur réelle, plus d'élévation, plus de magnanimité, de courage dans l'humilité que dans tout le faste de l'orgueil. Saint Chrysostôme [1].)

[1] Hom., *in Epist. I ad Cor.*

Caractères de l'humilité.

L'homme humble ne se laisse jamais séduire par la vaine gloire; rempli de la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse, il n'est jamais détourné par l'orgueil de se rendre complaisant envers son prochain. Il ne compte pour rien sa propre volonté, ne contredit jamais la vérité, mais se fait une gloire de lui obéir en toutes choses. Il ne porte point envie à son prochain, quand il le voit réussir dans quelque entreprise; il ne se réjouit point du désastre d'un autre, mais il partage la joie de ceux qui en éprouvent, il verse des larmes avec ceux qui pleurent. Au milieu du dénuement le plus complet, il ne perd point courage; comme on ne le voit jamais devenir insolent au sein de la prospérité et de la gloire. Il ne sème point la discorde entre ses frères; il est au contraire en tout leur conciliateur, et ne rend point le mal pour le mal. Non seulement il aime et il honore ceux qui sont au dessus de lui, mais même ses inférieurs. La colère ne l'enflamme point, sa bouche ne prononce jamais d'injures; il n'a jamais recours ni à la malice ni à la ruse. Il se montre soumis à tous les ordres de Dieu: faut-il se lever, même au milieu de la nuit, pour travailler, il n'accorde jamais rien à la paresse. Si on lui fait des reproches, il ne réplique point par des murmures; il déteste l'amour-propre, et ne désire jamais occuper les premières dignités; il est désarmé d'entendre quelques discours de spiritualité, et il a continuellement présens à la pensée les commandemens du Très-Haut. Ah! heureux mille fois ceux qui ont tous ces caractères de l'humilité; c'est à eux que le Seigneur dit: Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais bien mes amis et mes frères. (Saint EPHREM, *Deuxième exhortation.*)

Moyens pour acquérir l'humilité.

Plût au ciel que l'homme n'eût point renoncé volontairement à la gloire qu'il tenait de Dieu! Grace alors à la puissance divine qui l'avait ennobli, à la sagesse infinie qui lui prêtait sa lumière, il aurait joui à jamais de la véritable élévation qui convenait à sa nature. Mais sitôt que son cœur se fut livré au péché et qu'il eut renoncé au désir d'une gloire toute divine dans son principe, il perdit ce qu'il pouvait acquérir, en voulant saisir un bien auquel sa nature ne pouvait atteindre. Dans ce fâcheux état où l'orgueil a

placé l'homme, le seul moyen de salut qui s'offre encore à lui, le seul remède à la maladie qui le dévore, c'est d'être humble, de ne rechercher jamais en rien l'éclat ni la gloire, surtout de ne jamais compter sur soi, mais uniquement sur Dieu. De la sorte il corrigera ses erreurs, guérira ses blessures, et rentrera dans la soumission aux ordres de Dieu, à laquelle il avait voulu se soustraire.

Dès que le démon est parvenu à déterminer la chute d'un homme, en lui présentant l'appât d'une vaine gloire, il ne cesse plus de l'attaquer par les mêmes moyens : il lui représente les grandes richesses qu'il possède comme une chose de la plus haute importance, afin qu'il en conçoive de l'orgueil, quoique, à vrai dire, ces richesses ne fassent rien à la gloire d'un homme; car, après tout, un trésor peut bien servir d'aliment à l'avarice, mais il n'ajoute rien à la réputation de celui qui le possède. S'il peut produire quelque effet, c'est de l'aveugler et de le rendre l'esclave de l'orgueil le plus insensé et le plus ridicule.

Toutefois, il n'y a pas que les richesses qui portent ainsi l'orgueil dans le cœur humain. Si un homme peut s'enorgueillir de ce qu'il vit au sein de l'opulence, de ce que sa table est toujours couverte de mets exquis, de ce qu'il est revêtu d'habits magnifiques, les dignités et les honneurs ne sont pas moins propres à l'enivrer. Il ne voit pas combien il est insensé de se glorifier d'une chose qu'un caprice vous donne, qu'un caprice peut vous ôter, d'une gloire qui a bien moins de réalité qu'un songe. D'autres font vanité, et de la force de leurs bras, et de la rapidité de leurs pieds, et de la beauté de leurs formes corporelles, et ils ne pensent point que tout cela passe, et que le temps suffit pour réduire en poussière cette vaine idole. Il n'y a pas jusqu'à la sagesse elle-même et la prudence qui ne puissent servir d'aliment à l'orgueil; tandis que ces qualités de l'ame ne sont rien si la sagesse divine ne s'y joint pas; tandis qu'il est évident que rien n'est plus foible que cette sagesse de l'homme, quand elle n'est point appuyée sur celle de Dieu.

En quoi donc l'homme peut-il se glorifier sans blesser la vérité? En quoi l'homme est-il véritablement grand? Le voici; c'est Dieu lui-même qui nous l'apprend par la bouche d'un Prophète : « S'il « connaît, dit-il, s'il comprend que je suis le Seigneur [1]. » Voilà le beau côté de l'homme. C'est en cela que sa nature est sublime. Voilà sa gloire et sa suprême destination : « C'est de connaître ce

[1] Jer., IX, 24.

« qui est grand, de s'y attacher, et de ne se glorifier que dans le « Seigneur, selon le langage de l'Apôtre [1]. » L'homme ne peut se glorifier que de cette manière, en reconnaissant qu'il n'est pas l'auteur de sa propre justification; mais que tout ce qu'il y a de bien en lui vient de Dieu. De quoi pourriez-vous concevoir de l'orgueil? Dans vos travaux, c'est Dieu qui vous donne la force et le courage. « J'ai travaillé plus que tous les autres, dit saint Paul; « que dis-je? j'ai travaillé! ce n'est pas moi, mais la grace de Dieu « avec moi [2].» Si nous échappons aux dangers,« en ferons-nous hom- « mage à notre prudence, quand il est évident que c'est le Dieu « auquel nous espérons qui nous tire de ces mêmes dangers contre « toute espérance des hommes [3]. » Pourquoi donc vous enorgueillir ainsi de ce qu'il y a de bien en vous, de ce qui vous arrive d'heureux, tandis que vous ne devriez penser qu'à rendre grace à votre bienfaiteur? Entendez-le qui vous crie : « Qu'avez-vous que « vous n'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en faites- « vous gloire, comme si vous ne l'aviez pas reçu [4]? » Ce n'est point vous qui êtes venu à la connaissance de Dieu par vos propres forces; mais c'est Dieu, dont la miséricorde infinie vous a choisi. Ce n'est point vous qui avez saisi de vous-même Jésus-Christ : c'est Jésus-Christ qui vous a saisi en se faisant homme pour vous. Est-ce parce que vous êtes comblé d'honneurs que vous vous glorifiez? et faut-il qu'un bienfait de Dieu devienne en vous le principe de l'orgueil le plus insensé? « Ah! n'élevez point ainsi votre cœur, « mais craignez [5]; bientôt un jugement sévère va succéder à la faveur; et le grand juge va examiner ce que vous avez fait de ses dons. Ce pharisien superbe perdit à cause de son orgueil la gloire de sa justice; et, au contraire, cet humble publicain, qui rapportait toute sa vie à Dieu, descendit du temple justifié. Imitez l'exemple de ce dernier : ne vous mettez jamais en esprit au dessus de votre frère, quelque pécheur qu'il fût; car souvent l'humilité justifie celui qui a le plus de péchés.

Vous croyez avoir fait quelque chose de bien? Rendez grace à Dieu, et ne vous mettez point au dessus de votre prochain : car en quoi avez-vous été utile à votre prochain quand vous avez confessé votre foi, ou que vous avez souffert les rigueurs et les privations de l'exil pour le nom de Jésus-Christ? C'est pour vous que vous avez travaillé, et non pour votre prochain. Vous seul en re-

[1] I Cor., I, 31. — [2] Ibid., XV, 10. — [3] Ibid., I, 6. — [4] Ibid., IV, 7. — [5] Rom., XI, 18.

cueillerez les fruits. Craignez d'imiter le démon dans sa chute, en voulant l'imiter dans son orgueil. Souvenez-vous de cette maxime : « Dieu résiste aux superbes, mais il donne la grace aux humbles[1]. » Ayez aussi toujours présente à la pensée cette maxime du Sauveur : « Quiconque s'humilie sera exalté, et quiconque s'exalte « sera humilié [2]. » Ne devenez point pour vous-même un juge aveugle et injuste; si vous croyez avoir fait quelque chose de bien, ne perdez point le souvenir de vos anciennes fautes. C'est la meilleure manière d'empêcher l'orgueil de pénétrer dans votre ame et d'y faire des progrès; c'est le plus sûr remède que vous puissiez opposer à l'enflure qu'il produit. Si vous voyez faire quelque faute à un de vos frères, gardez-vous de n'avoir des yeux que pour cette action: rappelez-vous ce qu'autrefois vous lui avez vu faire de bien. Puis, vous comparant ensuite avec lui, vous le trouverez souvent meilleur que vous n'êtes, si vous examinez la chose en juge impartial. Voilà les moyens que nous devons employer pour repousser les insinuations de l'orgueil et conserver l'humilité. Imitons en tout notre Seigneur: il est descendu du ciel pour vivre sur la terre, au sein de la plus profonde humilité; et toute sa vie n'a eu pour but que de nous apprendre combien cette vertu nous est nécessaire.

Comment donc parviendrons-nous à cette salutaire humilité? Il faut que tout ce qui vous environne, vos vêtemens, votre démarche, vos meubles, votre table, votre maison, vous le retracent sans cesse; il faut qu'elle se montre encore, et dans vos discours, et dans vos chants, et dans vos conversations avec votre prochain, en sorte que dans tout cela l'on remarque beaucoup plus de modestie que d'envie de paraître. Que je ne vous voie jamais mettre dans vos discours l'orgueil d'un sophiste; dans vos chants, l'affectation d'un musicien plein de lui-même; dans vos disputes, l'opiniâtreté superbe d'un philosophe: soyez au contraire condescendant envers vos amis, doux envers vos inférieurs, patient envers ceux que la colère emporte, humain envers les faibles; ne méprisez jamais personne, consolez les affligés, soyez facile dans tous vos rapports avec vos frères, gai en répondant lorsqu'on vous interroge, poli, d'un abord facile à tout le monde; qu'on ne vous entende jamais publier vos louanges, qu'on ne vous voie jamais suborner quelqu'un pour les publier; cachez, autant que vous pourrez, ce qu'il y aura en vous d'excellentes qualités; et soyez toujours prêt à vous accuser, à cause des nombreux péchés que vous

[1] Prov., III, 34. — [2] Luc., XIV, 11.

avez commis. Mettez autant de soins pour éviter d'être glorifié parmi les hommes, que d'autres en mettent pour acquérir de la gloire. Que si vous êtes parvenu à quelque dignité éminente, si les hommes vous rendent des respects et vous accordent de la gloire, soyez en tout semblable à vos inférieurs, ne vous prévalez jamais de votre autorité; « car celui qui veut être le premier doit, « selon la parole du Sauveur, se faire le serviteur de tous [1]. »

Attachez-vous donc à acquérir l'humilité; aimez-la, et elle sera votre gloire. Le Seigneur vous reconnaîtra pour son disciple, il vous glorifiera si vous imitez l'humilité de celui qui a dit: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur [2]; » et vous trouverez le repos de vos ames. Gloire lui soit rendue dans tous les siècles. Ainsi soit-il. (Saint BASILE, *Homélie* XX.)

Le Chrétien sera humble s'il se souvient qu'il est homme.

Il semble d'abord que c'est faire outrage à celui qui s'est nourri des vérités de la religion les plus sublimes, que de lui rappeler qu'il est homme, et qu'il ne faudrait pas le faire descendre à des considérations si vulgaires, quand sa piété, depuis long-temps, a dû le détacher des affections de la terre et l'élever à de hautes méditations. Cependant, quand on voit des Chrétiens ne montrer si souvent, au lieu de la patience dans les humiliations, que l'indignation et la révolte; au lieu de l'amour de l'obscurité, qu'un désir insatiable d'applaudissemens et de gloire; au lieu d'une charitable condescendance pour des égaux, qu'une dédaigneuse arrogance; enfin, au lieu d'une autorité paternelle sur des inférieurs, qu'une tyrannique domination, il faut bien les faire souvenir de leur condition, et ne pas souffrir qu'ils se séparent, dans leur injuste mépris, de ceux que la nature a rendus leurs pareils par une origine commune ainsi que par la même destinée.

Aussi l'Eglise, quand elle veut préparer ses enfans aux abaissemens de la pénitence solennelle, ne croit pas pouvoir leur adresser de plus éloquente leçon qu'en leur rappelant qu'ils sont hommes, jugeant qu'il n'est point de sacrifices si humilians qui ne deviennent légers et faciles à cet unique souvenir : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Et, en effet, pour emprunter ici son langage, oubliez, j'y consens pour un moment, oubliez tant de considérations propres à

[1] Marc., x, 44. — [2] Matth., xi, 29.

abaisser votre orgueil, et que la piété dont vous faites profession a dû depuis long-temps vous offrir: du moins souvenez-vous que vous êtes homme, souvenez-vous des misères de votre nature, de sa dégradation, de ses assujétissemens, de sa faiblesse: *Memento, homo;* et alors, loin de redouter pour vous la présomption d'une vaine complaisance, je craindrai plutôt le découragement et le désespoir. Souvenez-vous que l'artisan suprême a pétri du même limon le roi et son sujet, le maître et son esclave; qu'il n'a pas employé une argile de choix pour former cette maison de boue où votre ame est captive, et que son souffle peut enfin chaque jour en briser le frêle édifice: *Pulvis es.* Et alors vous sentirez qu'avec une telle bassesse et une telle fragilité, il convient mal de porter sur son front tant d'assurance et tant de hauteur, et qu'il vous faut combler enfin l'intervalle immense que vos prétentions immodérées voulaient mettre entre vous et vos égaux. Souvenez-vous du sort qui vous attend: ver de terre sorti de la corruption, et destiné à ramper un instant dans cette vallée de larmes, levez la tête et enflez-vous, tant qu'il vous plaira, d'un fol orgueil, la boue où vous prîtes naissance vous réclame; et, malgré vos résistances, il faudra, dans quelques heures, inévitablement y rentrer: *In pulverem reverteris.* Et alors vous serez plus traitable peut-être, et plus accessible pour ceux qu'attend, comme vous, une fin si humiliante; et peut-être que l'avilissement auquel vous êtes condamné, dissipant les vaines pensées que vous aviez conçues de votre perfection, ne vous laissera plus pour vous que le mépris, que la pitié, que le dégoût: *In pulverem reverteris.*

Mais vous vous consolez peut-être de votre honte réelle en considérant que tous les hommes la partagent enfin avec vous, et vous n'en cherchez pas moins à vous séparer de la foule par la frivole supériorité de quelques avantages imaginaires : du moins il faudra toujours que la misère de votre condition s'y trahisse par quelque endroit; il faudra que cette rouille secrète s'attache à tous vos priviléges et ternisse l'éclat dont vous voudriez éblouir nos regards; enfin il faudra que, dans cette splendeur même et dans cet appareil qui servent de prétexte à votre orgueil, vous vous souveniez que vous êtes homme, et que vous fassiez toujours la part de l'humilité. Vous nous montrez avec faste la magnificence de vos palais, le luxe de vos ameublemens, la somptuosité de vos repas, la pompe de vos fêtes; voilà pour l'orgueil. Mais, parce que vous êtes homme, il faut que cette immense fortune, dont vous êtes si vain, laisse circuler sur son origine de honteuses rumeurs, que

l'on fixe dans votre famille l'époque de son agrandissement soudain, que l'on aille jusqu'à citer la bassesse adroite ou le crime heureux dont cette opulence fut le fruit : voilà pour l'humilité. Vous aimez à parler de l'éclat de votre naissance, à compter la longue suite de vos aïeux, à nous relever dans nos annales leurs nombreux services et leurs mémorables exploits : voilà pour l'orgueil. Mais, parce que vous êtes homme, il faut que d'une race de héros vous ayez la confusion de voir sortir un lâche qui renoncera sous vos yeux au patrimoine de leur gloire, un cœur dégradé qui, héritant de leur nom sans hériter de leurs vertus, associera pour jamais à leur mémoire révérée la honte ineffaçable de ses vices ou de ses forfaits : voilà pour l'humilité. Vous obtenez une gloire plus solide, et vous goûtez la douceur d'entendre célébrer l'élévation de vos sentimens, la variété de vos connaissances, les charmes de votre esprit : voilà pour l'orgueil. Mais, parce que vous êtes homme, il faut que votre conscience, désavouant tout bas ces éloges pompeux, vous force de reconnaître que ce cœur si haut ne s'est pas toujours souvenu de sa noblesse, que ces connaissances si étendues rencontrent souvent des limites, et que cet esprit enfin, dont on vante les agrémens et les saillies, a besoin, dans le secret, de préparer ses succès par de honteuses précautions et de puérils artifices : voilà pour l'humilité. (M. Borderies.)

Le Chrétien sera humble s'il se souvient qu'il est Chrétien.

Je sais, Chrétiens, que notre corruption essaie de faire un accord avec l'Evangile, et que, n'osant espérer grace pour des vices odieux, elle voudrait du moins sauver l'orgueil, sa passion la plus chère, et le soustraire aux arrêts d'une inflexible sévérité; bien plus, grace à ces raffinemens du monde et à ses subtilités, l'orgueil parvient à s'ennoblir et à se déguiser sous des noms honorables. S'enfler de son pouvoir ou de ses titres, c'est un témoignage qu'on doit à sa grandeur; s'aigrir des délais, s'irriter des refus, c'est une juste et noble fierté; refuser d'obéir, briser le joug du devoir, c'est la conscience de ses droits; enfin les enfans de lumière eux-mêmes semblent trouver trop pesant le précepte de l'humilité, et c'est au fond des cloîtres qu'ils prétendent reléguer l'obligation et le pouvoir de l'accomplir. Eh quoi ! est-ce pour les seuls habitans des cloîtres ou bien pour tous ses disciples que Jésus, offrant à la terre l'exemple d'une vertu inconnue avant lui, a voulu que l'humilité le séparât, par une distinction inattendue, de tous les

orgueilleux précepteurs qu'avait entendus le genre humain, et servît de premier appui à ses divines leçons? *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde.* Parlait-il pour les seuls habitans des cloîtres ou bien pour tous ses disciples lorsqu'il menaçait l'orgueil d'un honteux abaissement, et promettait à l'humilité la seule grandeur véritable : *Qui se humiliat exaltabitur;* ou lorsque, plaçant près de lui des petits enfans, il proposait aux hommes pour modèle d'humilité cet âge d'innocence et d'oubli de soi-même qui, encore insensible aux intérêts du siècle, s'inquiète peu de ses vaines sollicitudes, et ne connaît ni la soif des honneurs, ni les dépits de l'ambition trompée, ni la haine d'un rival et ses sombres fureurs? *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* Enfin est-ce pour juger les seuls habitans des cloîtres ou bien tous ses disciples qu'il doit se faire précéder, au dernier jour, par l'instrument de sa mort ignominieuse, et réduire au silence les prétextes de la lâcheté et les murmures de l'orgueil, en offrant à tous les regards l'irrécusable témoin de son humilité?

Ah! Chrétiens, cette croix qui, à ce jour formidable, doit faire couler tant de pleurs et confondre les superbes contempteurs des affronts de Jésus, peut vous épargner aujourd'hui le malheur d'un repentir inutile, si vous voulez recevoir en chrétien ses touchantes leçons : vous avez pu obscurcir par vos préjugés ou altérer par vos sophismes la rigueur d'un commandement que Jésus vous avait intimé tant de fois durant les jours de sa vie mortelle; mais sur la croix le précepte de l'humilité est écrit pour le Chrétien en caractères de sang, lisibles pour tous, et repoussant toute réclamation et toute excuse; car, selon la pensée de l'apôtre saint Pierre, la croix n'offre pas seulement au Chrétien un Sauveur lavant dans son sang les iniquités du monde, mais elle lui présente aussi un guide qui, par ses exemples, nous trace la route que nous devons tenir: *Christus passus est vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.*

Non, puisqu'il convient que le serviteur ne soit pas mieux traité que son Seigneur, ni le disciple mieux que son maître, le Chrétien ne peut repousser l'humilité, au pied d'une croix sur laquelle le Fils de Dieu a voulu endurer de si sanglans outrages; au pied de la croix, l'amour-propre oublie ses délicatesses, la fierté ses hauteurs, l'orgueil son arrogance, et il découle de ce bois sacré une onction secrète qui guérit l'enflure du cœur, et mêle le baume d'une ineffable consolation à l'amertume des plus humilians sacrifices. S'il vous faut endurer les dédains, et les rebuts réservés si

souvent à la pauvreté, la croix vous montre le Sauveur terminant, dans le plus honteux dépouillement, une vie passée dans l'indigence. Si vous êtes tombé du faîte des honneurs, la croix vous montre le Roi des rois descendu à l'abjection la plus profonde. Enfin, si la calomnie vous déchire sans pitié, si l'orgueil ou l'injustice vous abreuvent de dégoûts, la croix vous dit que Jésus a voulu choisir encore pour lui le fiel le plus amer et les épines les plus cruelles : *Christus passus est vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (Le Même.)

Jésus-Christ recommande l'humilité.

La première des leçons que notre divin législateur a voulu donner aux hommes est celle de l'humilité: c'est par là qu'il ouvre son code de salut : *Heureux les pauvres d'esprit.* L'architecte qui se propose d'élever un grand et magnifique bâtiment commence par assurer le fondement en proportion de l'édifice; voilà ce que fait Jésus-Christ. A l'édifice de cette philosophie sublime qu'il allait introduire sur la terre, il donne pour base l'humilité, sachant bien que du moment où elle serait solidement assise dans les cœurs, toutes les autres vertus viendraient s'y ranger à la suite. Vainement on possèderait tout le reste; sans humilité, vous n'avez fait que bâtir sur le sable, et tout votre travail est sans profit.

Je n'appelle point humilité un langage qui n'est que sur les lèvres; je la veux dans le cœur et dans l'esprit; je la veux dans le fond de la conscience, où l'œil de Dieu pénètre seul. Celle-là suffit pour nous concilier la miséricorde divine: témoin le publicain de l'Evangile qui, sans autres bonnes œuvres, fut justifié parce qu'il s'était accusé lui-même : *Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur*, tandis que le Pharisien ne put trouver grace. Si l'humble aveu de ses fautes, bien que dépouillé de toute autre espèce de mérite, assure la miséricorde du Seigneur, que ne doivent pas en attendre les bonnes œuvres accompagnées de l'humilité? Ainsi Paul, le plus parfait parmi les justes, disait n'être que le plus grand des coupables; il ne se contentait pas de le dire, il en était fortement persuadé, pratiquant cette maxime du Maître : *Quand vous aurez tout fait, dites encore que vous n'êtes que des serviteurs inutiles.* (Saint Chrysostôme, *Homélie sur la vocation de saint Paul.*)

Jésus-Christ exalte l'humilité.

C'est à l'humilité que Jésus-Christ assigne le premier rang parmi

ses béatitudes, parce que le déluge des maux qui inondent la terre n'a point d'autre source que l'orgueil. Le Démon avait été de la nature des Anges; c'est l'orgueil qui en a fait un Démon. Enivré par les folles espérances qu'il lui donna, le premier homme s'abandonne à l'orgueil : il est déchu de tous ses priviléges, et tombe dans la mort. Il s'est imaginé qu'il allait devenir l'égal de Dieu, et perd même ce qui lui avait été donné. *Voilà Adam devenu comme l'un de nous*, lui dit ironiquement le Démon, en insultant à sa délirante audace : telle est la chimère de ses imprudens imitateurs; l'orgueil leur fait croire qu'ils seront semblables à Dieu.

L'orgueil étant donc le principe de tous nos maux, parce qu'il est la source de tous nos désordres, le père du péché, Jésus-Christ, pour le guérir par son contraire, nous propose l'humilité, comme en étant le préservatif et le remède. C'est là le fondement sur lequel repose tout l'édifice. Avec l'humilité, on bâtit avec assurance; sans l'humilité vous élèveriez jusqu'au ciel l'édifice de vos vertus, le bâtiment croule et tombe en ruines; prières, jeûnes, œuvres de miséricorde, combats et victoires sur la chair, tout, en un mot, est stérile et mort sans l'humilité.

Heureux, nous dit le souverain législateur, *heureux les pauvres d'esprit*, *parce que le royaume du ciel est à eux*. Quels sont les pauvres d'esprit? ceux qui sont humbles et contrits de cœur. On peut être humble par la bassesse de son état, par nécessité, non par choix. Ce n'est point là la vertu dont parle Jésus-Christ. L'humilité vraie, dont il fait ici l'éloge, c'est celle qui provient d'un cœur pénétré de la crainte de Dieu, qui s'abaisse, se déprime d'elle-même dans ses pensées et ses affections, se reconnaissant dans une indigence totale; d'où vient qu'il dit *heureux*, non pas seulement les humbles, mais *les pauvres d'esprit!* dans le même sens que les paroles du Prophète : *Sur qui jetterai-je les yeux*, *sinon sur le pauvre contrit et humilié?*

Pourquoi tant recommander si fort l'humilité à ses Disciples, tous d'une condition si humble? Avaient-ils eu jusque là la moindre occasion de concevoir de l'orgueil, eux dont la profession et l'indigence ne faisaient que des hommes grossiers, méprisables à leurs propres yeux comme à ceux des autres? Quand cette leçon ne les eût pas regardés spécialement, elle n'en était pas moins importante pour tous ceux qui l'entendaient de sa bouche, ou qui devaient la recueillir de la bouche de ces mêmes Apôtres. Elle les vengeait du mépris que l'orgueil pouvait concevoir de leur apparente bassesse. Mais il y a plus : si peut-être alors cette instruc-

tion ne leur était pas également nécessaire, elle ne manquerait pas de le devenir, pour le temps qu'ils se verraient en possession de faire des œuvres si extraordinaires, de se voir honorés de l'admiration des peuples, d'être si avant dans la confiance du Seigneur. Y avait-il richesses, dignités, empire même capable d'exalter l'orgueil, comme les priviléges singuliers auxquels ils étaient destinés, avant même d'avoir reçu le don des miracles? Le seul aspect de ce nombreux concours de peuple empressé d'apporter à leur maître l'hommage de l'admiration suffisait pour leur inspirer des pensées humaines. (Saint Chrysostôme, *Homélie XV, in Matth.*)

Péroraison.

Eh quoi! Seigneur, en faut-il tant pour consentir à être humble? et ma conscience, malgré les réclamations de l'orgueil, ne me dit-elle pas assez haut que, quand l'humilité ne serait pour les autres qu'une vertu de conseil, elle serait encore pour moi une vertu de justice et de rigueur? Car j'aurais beau être insensible à vos exemples et à vos leçons, j'aurais beau méconnaître la loi imposée aux enfans d'Adam et les humiliantes servitudes de ma condition, du moins il faut bien me souvenir de ma faiblesse, de ma corruption, de mes égaremens peut-être; et si cette vue ne produit pas en moi l'humilité, l'endurcissement de mon cœur expliquera seul cette injustice. Que d'autres prétendent aux honneurs! je suis pécheur, l'humiliation doit punir celui qui, par le péché, s'est dépouillé de sa véritable grandeur; qu'ils se montrent jaloux des distinctions! je suis pécheur, le dernier rang convient à celui qui a préféré l'asservissement des passions aux priviléges de l'adoption divine; qu'ils aspirent à la gloire! je suis pécheur, je dois expier sous le joug de la confusion et du mépris mon avilissement et ma dégradation volontaires; enfin, je suis pécheur, c'est par l'humilité que je dois apaiser un Dieu irrité par mon orgueil et mériter moi-même de partager un jour la seule gloire véritable.

O Jésus, qui le premier apprîtes à la terre à connaître le prix et le nom même de l'humilité, vous venez de porter sous mes yeux le flambeau de la vérité, et de poursuivre mon amour-propre jusque dans ma piété même, dont il voudrait se faire une dernière retraite. O Fils de Dieu! anéanti jusqu'à devenir le Fils de l'homme, vous avez bien acquis le droit de me commander l'humilité, vous qui, bien différent des maîtres d'une sagesse profane, ne vous contentez pas de m'en donner le précepte, mais qui me la prêchez

par vos exemples, depuis la paille chétive qui, à votre naissance, vous a servi de couche, jusqu'au bois de l'ignominie sur lequel en mourant vous fûtes étendu. Mais quoi ! le cri de ma conscience ne devrait-il pas être ma première leçon ? Au milieu de ces vertus d'appareil dont je fais gloire, ne l'entends-je pas quelquefois me reprocher mes misères, mes faiblesses, ma corruption peut-être ? Ah! si je n'ai pas le courage d'en révéler la honte, il faut bien du moins que je sois assez juste pour être humble à ce souvenir. Pourquoi murmurer après tout, et pourquoi me plaindre ? L'humilité n'a-t-elle pas aussi ses charmes et ses douceurs ? elle embellit la vertu, elle rehausse le prix des talens, elle relève l'éclat de la naissance, elle ennoblit la pauvreté, elle est le fondement d'une piété solide et le garant des récompenses éternelles. Ainsi soit-il. (M. Borderies.)

IMMORTALITÉ DE L'AME.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

La vie de l'homme consiste dans l'union de son ame avec son corps; sa mort est la séparation de ces deux substances. Mais de ce qu'elles cessent d'exister ensemble, il ne s'ensuit pas qu'elles cessent absolument d'exister. Leur union n'est pas une chose qui leur soit essentielle. Je conçois un corps humain existant sans une ame; et dans le fait, avant que le corps mort se dissolve et tombe en pourriture, je le vois tout entier, et tel qu'il était, à son mouvement près, qui est un accident et non un attribut essentiel des corps. Je conçois de même une substance spirituelle existante sans qu'elle soit unie à la matière. J'ai l'idée de Dieu, l'idée de l'Ange; je puis de même avoir l'idée isolée et indépendante de son corps. C'est Dieu, créateur de l'ame et du corps, qui les a unis par sa volonté; qui, par sa même volonté, peut les faire subsister séparés; et comme ces deux êtres ne sont pas l'un à l'autre des causes d'existence, ils ne se sont pas non plus mutuellement des causes de destruction.

La séparation de deux substances unies pour former un seul tout, est, à la vérité, la destruction de ce tout : les parties dont il était composé ne le composant plus, il a cessé d'être ce qu'il était. Ainsi, à la séparation de l'ame et du corps, l'homme n'est plus homme, puisqu'il n'existe plus un composé de corps et d'ame. Mais la séparation de deux substances dont l'union formait un tout n'est pas la destruction de ces substances elles-mêmes; et nous en avons la preuve dans ce qui arrive au corps lui-même : peu après sa séparation d'avec l'ame, il se dissout, se corrompt; les particules de matière dont il était composé se séparent les unes des autres; ainsi le corps lui-même, au bout de quelque temps, est détruit, mais ses parties ne le sont pas ; dans leur division, elles continuent d'exister, et vont se réunir à d'autres particules

de matière pour former d'autres corps. Nos adversaires prétendent eux-mêmes qu'il ne périt pas un seul atome dans le monde : la scission qui détruit l'ensemble laisse subsister toutes les parties. Or, si la séparation de substances homogènes, telles que sont les parties de la chair humaine, n'entraîne la destruction d'aucune de ces parties, à plus forte raison, de la séparation de deux substances aussi différentes par leur nature que le sont l'ame et le corps, on ne peut pas conclure que l'ame est détruite et cesse d'exister, parce qu'elle cesse d'être unie au corps.

Un être peut éprouver la destruction de deux manières: ou par la dissolution, ou par l'anéantissement. Le corps humain (et il en est de même de tous les autres corps) se détruit par dissolution, par la divulsion de ses parties : le lien qui les unissait étant rompu, elles se divisent, et cessent de former le même corps, qui dès lors est détruit. Mais l'ame n'est pas, comme le corps, un composé de parties; elle est, ainsi que nous l'avons prouvé, absolument simple et indivisible : elle ne peut pas perdre un arrangement qu'elle n'a point ; ce qui n'est point composé n'est pas susceptible de décomposition ; ce qui n'a point de parties ne peut pas périr par la séparation de ses parties. La dissolution, la corruption d'une substance spirituelle est une contradiction formelle dans les termes. Ainsi, d'abord ce serait une absurdité de dire que le corps, par sa dissolution, entraîne celle de l'ame.

Il ne serait pas moins déraisonnable de soutenir que la destruction du corps, qui est, non une annihiliation, mais une simple dissolution, produisît l'annihilation absolue de l'ame : ce serait un effet hors de proportion avec sa cause. Quelle connexion y a-t-il entre le principe, le corps est dissout, et la conclusion, donc l'ame est anéantie? Quelle est l'idée qui unit ces deux-là? qui montre que l'une découle nécessairement de l'autre? d'après laquelle la première de ces propositions ne peut pas être vraie sans que la seconde le soit?

L'ame, indissoluble, ne peut être détruite que par l'anéantissement; d'où il résulte évidemment qu'elle ne peut être détruite par aucun agent naturel. En effet, 1° toutes les forces de la nature consistent dans le mouvement; elles n'agissent que par le contact; elles ne détruisent les êtres qu'en les heurtant, les brisant, divisant et dispersant leurs parties ; mais la substance spirituelle n'est pas susceptible de contact; elle ne donne aucune prise au choc; il est évident que ce qui n'a pas de solidité ne peut pas être heurté; que ce qui n'a pas de parties ne peut pas éprouver une division

de parties. 2° Ce n'est pas seulement la substance spirituelle que les agens naturels sont dans l'impuissance d'anéantir; tout anéantissement est au dessus de leurs forces. L'intervalle entre le néant et l'être est infini; il faut donc, pour le franchir et pour faire passer de l'un à l'autre la puissance infinie ; celui-là seul peut faire rentrer dans le néant, qui seul a pu en faire sortir. L'annihilation, de même que la création, est un acte de la Toute-Puissance : l'homme ne peut que composer et décomposer; il est au dessus de son pouvoir d'ajouter à la nature ou d'en retrancher un seul atome.

Puisque la destruction, ou, ce qui revient au même, l'annihilation de l'ame ne peut être que l'effet de la volonté libre du Tout-Puissant, elle ne peut nous être connue que par une manifestation positive, faite par le Tout-Puissant, de cette volonté. Incrédules, qui soutenez cet anéantissement, il vous est donc nécessaire, pour le prouver, de produire une révélation divine qui le déclare.

Si la nature de l'ame prouve métaphysiquement qu'elle est indissoluble, qu'elle ne renferme par conséquent en elle-même aucun principe de destruction, que la ruine du corps auquel elle est unie ne lui porte aucune atteinte, de même que le déchirement d'un habit laisse dans son entier le corps qui en est revêtu, la destination que lui a donnée son Auteur est encore un motif d'en être convaincu.

Ce n'est pas l'ame qui est faite pour le corps; c'est au contraire le corps qui est fait pour l'ame. Tout nous le montre: la dignité de l'ame, l'autorité qu'elle a sur le corps, dont elle commande avec empire tous les mouvemens; l'obéissance constante du corps à ses ordres, tandis qu'elle reste maîtresse de résister aux impressions que le corps lui communique; son activité naturelle, tandis que le corps est inerte de sa nature. Le corps n'est qu'un instrument que l'ame, agent libre et actif, meut, conduit et applique selon sa volonté aux usages qui lui plaisent; est-ce une conséquence naturelle et juste que l'agent soit détruit parce que l'instrument dont il se servait est brisé?

L'ame est destinée à régir le corps, à le conserver, à le préserver des dangers auxquels l'expose son aveugle imbécillité. Mais n'a-t-elle que cette destination? Si elle n'en avait pas d'autre, on aurait quelque fondement d'imaginer qu'à la dissolution du corps l'ame, devenue inutile aux desseins de son Auteur, serait anéantie par lui, ainsi que le pensent, au sujet des bêtes, ceux qui leur accordent une ame spirituelle. Ce n'est pas encore ici le lieu

d'examiner quelle peut être la destination ultérieure de l'ame humaine; mais il est certain qu'outre la sollicitude et le régime du corps, elle a été créée pour une autre fin. Si les soins du corps étaient le seul objet de sa création, toutes ses opérations n'auraient d'autre but que les besoins du corps; et jamais ses pensées, semblables alors à celles des bêtes, ne s'élèveraient au delà. De quoi lui servirait, dans ce cas, d'avoir la connaissance de son Auteur, la notion du bien et du mal moral, le sentiment de sa liberté, capable de choisir entre l'un et l'autre? Un Créateur sage lui aurait-il donné ces facultés sans motif et sans dessein? Ainsi, quand nous voyons l'ame s'élever au dessus du corps, et en quelque sorte s'en séparer par ses idées, par ses méditations, par ses affections, par ses désirs, par ses volontés, nous pouvons légitimement conclure que le corps n'est pas son seul objet, son unique fin. En traitant de la spiritualité de l'ame, nous avons vu qu'outre les opérations qu'elle fait par l'intermédiaire du corps, elle en produit d'autres, qui lui sont exclusivement propres, dans lesquelles le corps n'entre pour rien, pour lesquelles elle n'a aucun besoin de lui, auxquelles il ne concourt ni ne sert nullement. Ne peut-on pas encore en inférer que, séparée du corps, l'ame restera toujours capable de ces fonctions?

Nos adversaires font le raisonnement contraire : « La vie de « l'ame n'est que la succession de ses pensées : ainsi, en cessant « de penser, elle cesse de vivre. Mais toutes ses pensées tiennent à « ses sens, lui viennent de ses sens : on ne conçoit pas qu'elle pense « indépendamment de ses organes; on ne conçoit pas qu'elle existe « sans son essence, qui est la pensée. Que pourrait-elle donc être « sans le corps, qui est nécessaire à son être? »

C'est une question qu'agitent les métaphysiciens, de savoir si l'essence de l'ame consiste dans la pensée actuelle ou dans la faculté de penser. Nous n'avons pas à y entrer : accordons aux incrédules leur principe; consentons que l'ame ne soit jamais sans quelque pensée : tout ce qui en résultera, c'est que l'ame séparée du corps continuera toujours d'avoir des idées. Je conçois une substance spirituelle, pensante, sans le ministère des sens, puisque j'ai l'idée de Dieu absolument incorporel. Il ne répugne pas davantage que l'ame produise des pensées, quoiqu'elle ne soit plus unie à un corps. Bayle, dont l'autorité ne doit pas être suspecte aux incrédules, reconnaît que Dieu pourrait imprimer à l'ame séparée du corps, immédiatement et sans l'intermédiaire des sens, les idées mêmes qui viennent des sensations.

Je vais plus loin : et, avec l'orateur philosophe, je dis que l'on conçoit plus facilement, plus clairement l'ame existante et pensante, lorsqu'elle est isolée et séparée du corps, que quand elle y est unie. L'union de l'ame avec le corps est incompréhensible ; l'influence réciproque de ces deux substances passe nos lumières ; je crois cette réciprocité d'opérations parce que je la sens ; mais la manière dont elle s'effectue est pour moi un mystère. La pensée de l'être purement spirituel se comprend bien plus aisément : l'incompréhensibilité de la communication n'est plus ; ce mystère a disparu. Moins je comprends comment le corps fait naître dans l'ame des pensées, plus je conçois les pensées dans l'ame devenue indépendante du corps. Il me semble absurde de prétendre qu'un être essentiellement actif a essentiellement besoin, pour exercer son action, de la conjonction, du concours, de la coopération d'un autre être essentiellement passif et inerte.

Toutes les pensées de l'ame lui viennent, dit-on, des sens ; passons pour un moment l'assertion : qu'en résulte-t-il ? C'est un raisonnement aussi faux que celui-ci : l'ame, pendant la vie, pense par l'intermédiaire des sens, donc elle ne peut jamais penser autrement ; son état actuel est de penser par le corps, donc il est impossible qu'il y ait pour elle un autre état dans lequel elle pense sans le corps.

Mais, d'ailleurs, les matérialistes ne cessent de répéter ce principe fondamental de leur système, que toutes les pensées sont produites par les sens ; mais ils ne le prouvent jamais. Ils donnent comme un axiome incontestable ce qui est en question, ce qu'on leur conteste, ce dont on leur démontre évidemment la fausseté. J'ai traité ce point assez amplement ailleurs, pour n'avoir pas à y revenir ici.

« L'ame, disent encore quelques incrédules, éprouve toutes « les révolutions du corps ; elle doit donc subir aussi celle de la « mort. »

Et le fait et la conséquence du fait, tout est faux dans ce raisonnement.

En premier lieu, en traitant de la spiritualité de l'ame, à laquelle on oppose la même difficulté, j'ai montré qu'il n'est pas vrai que l'ame subisse toutes les vicissitudes que ressent le corps. Dès qu'il y a quelques unes des révolutions éprouvées par le corps qui n'affectent pas l'ame, comment peut-on assurer qu'elle subira celle de la mort ?

En second lieu, quand il serait vrai que l'effet constant et tou-

jours uniforme de l'union de l'ame avec le corps, est que l'ame partage tout ce qu'éprouve le corps, il n'en résulterait nullement que l'union de ces deux substances est nécessaire à leur existence. Dans les deux hypothèses, soit de la survivance de l'ame au corps, soit de sa destruction avec le corps, cette communauté d'affections et de modifications peut toujours avoir lieu; elle ne prouve donc ni l'une ni l'autre hypothèse. En un mot, si l'union de l'esprit avec le corps est accidentel, l'esprit peut subsister sans cette union. On ne prouve pas qu'elle est essentielle, en disant que, tant qu'elle dure, l'ame passe par les mêmes vicissitudes que le corps.

Quelques autres incrédules disent que « si l'ame ne peut être « détruite que par l'anéantissement, elle peut au moins tomber « dans un état d'inertie et d'insensibilité qui est, pour elle, la mort. « Le corps meurt, parce que ses mouvemens organiques, qui con- « stituent sa vie, cessent : de même l'ame, dont la vie consiste dans « la pensée, cesse de vivre lorsqu'elle cesse de penser. »

Il ne suffit pas de dire que Dieu, à la mort de l'homme, pourrait, de même qu'il fait cesser dans le corps des mouvemens organiques, priver l'ame de la faculté de penser; il faudrait prouver qu'il fait cet usage de sa toute-puissance. La simple possibilité de la cessation des pensées n'est nullement une preuve que la mort de l'ame suive celle du corps. Les incrédules ne donnant de leur allégation aucune raison, nous y répondrions suffisamment par une simple et sèche dénégation; mais nous pouvons leur opposer des raisonnemens plus positifs. D'abord, si l'activité et la faculté de penser sont de l'essence de l'ame, on ne conçoit pas que Dieu, en la laissant subsister, la rende inerte et incapable de former des pensées. Ensuite, tandis qu'elle est unie au corps, l'ame produit beaucoup de pensées absolument indépendantes du corps : on peut légitimement en conclure qu'elle les conservera lorsqu'elle sera dégagée du corps : ce n'est pas l'union qui les lui donne; la séparation ne peut donc pas les lui faire perdre.

Concluons que le corps et l'ame sont deux substances, lesquelles, de même qu'elles sont de natures différentes, ont aussi leur existence indépendante l'une de l'autre; et qu'il est au pouvoir de celui qui les a unies, et qui les fait exister ensemble dans l'état d'union, de les séparer, et de faire subsister après la séparation, soit toutes les deux, soit l'une des deux. Dieu en agit-il ainsi envers l'ame? Lui applique-t-il alors la sanction de la loi naturelle, par des récompenses pour l'observation, par des peines pour l'infraction?

C'est ce que nous allons voir dans l'article suivant : de la possibilité nous allons passer au fait, et après avoir montré ce qui peut être, nous allons examiner ce qui est.

« *L'immortalité* de l'ame (j'ai déjà observé que souvent on confond l'immortalité avec la survivance) « est une chose qui nous im-« porte si fort, et qui nous touche si profondément, dit Pascal, qu'il « faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de « savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doi-« vent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens « éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une dé-« marche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce « point, qui doit être notre dernier objet. »

Mais l'importance même de ce dogme est ce qui lui suscite ses plus grands ennemis. L'obligation qu'il impose de régler toutes les actions sur la considération d'une autre vie soulève contre lui ceux qui ne veulent avoir d'autres règles que leurs passions. La crainte des jugemens divins, que la bonté divine unie à la justice leur présentait pour les préserver ou les retirer du désordre, est ce qui les précipite dans le fond du désordre. Pour se soustraire à une doctrine qui trouble leurs plaisirs, ils imaginent de se donner l'affreuse sécurité de l'incrédulité : semblables à l'animal imbécile qui se croit échappé au danger quand il a cessé de le voir.

A ce système, aussi funeste qu'il est faux, nous opposons le principe certain et fondamental de toute morale, qu'en terminant cette vie l'ame, conservée par son Créateur, entre dans une seconde vie, où elle reçoit le prix des vertus qu'elle a pratiquées, ou la peine des vices auxquels elle s'est abandonnée.

A ne considérer que la puissance de Dieu, l'annihilation de l'ame au moment de la mort est certainement possible. La substance spirituelle ne renferme aucun principe interne de destruction, mais il peut y en avoir un principe externe : son indissolubilité ne s'oppose pas à ce que le pouvoir suprême qui l'a tirée du néant l'y fasse rentrer. Le Tout-Puissant, comme nous l'avons dit ailleurs, peut tout ce qu'il veut; il n'y a d'impossible pour lui que ce qu'il ne peut pas vouloir; et il ne peut pas vouloir ce qui contrarie ses divins attributs. Si donc l'anéantissement de l'ame humaine est opposée à des perfections autres que la toute-puissance, nous sommes assurés que Dieu n'y emploiera pas sa toute-puissance : il ne le pourra pas, parce qu'il ne le voudra pas.

Pour procéder à la preuve de la survivance de l'ame, je commence par rappeler un fait que j'ai déjà énoncé au commencement

de ce chapitre : c'est que les biens de cette vie sont communs aux bons et aux méchans, et indifféremment distribués aux uns et aux autres. On peut même dire qu'à cet égard les scélérats sont mieux traités généralement que les honnêtes gens. La raison en est que, n'ayant en vue que ces sortes de biens, ils emploient, pour se les procurer, toutes sortes de moyens honnêtes et malhonnêtes, que les hommes vertueux ne se permettent pas. Je n'ai pas besoin de prouver cette vérité, que fait voir évidemment et continuellement l'expérience. Nos adversaires ne la contestent même pas : au contraire, ils se font de la prospérité des méchans sur la terre un de leurs principaux argumens contre la Providence; argument qui véritablement aurait de la force, si le dogme de la vie future n'en donnait pas la solution.

D'après cette répartition des biens et des maux de la vie, égale entre les justes et les malfaiteurs, si même elle n'est pas plus favorable à ceux-ci, nous faisons le raisonnement contraire à celui des incrédules, et bien mieux fondé que le leur : nous disons que Dieu ne récompensant pas dans cette vie les vertus, et n'y punissant pas les vices, c'est une conséquence nécessaire qu'il y ait, après la mort, un autre état où la récompense sera accordée et le châtiment infligé; qu'il se doit à lui-même cette sanction, et qu'il manquerait à sa sagesse, à sa bonté et à sa justice, s'il manquait à l'exercer.

1° Il est contraire à la sagesse de vouloir une fin sans en vouloir les moyens. Dieu veut que l'homme fasse le bien et évite le mal, et il lui en donne le précepte; nous l'avons vu dans l'article précédent : il est donc de sa sagesse de pourvoir à l'observation de ce précepte, en donnant à l'homme un motif puissant, universel et toujours subsistant, de suivre la vertu et de s'éloigner du vice. Les motifs qui déterminent l'homme sont le désir du bonheur et la crainte du malheur : la sagesse divine exige donc qu'il soit pourvu à l'observation du précepte, en attachant le bonheur à la vertu et le malheur au vice. Mais dans la vie présente, cette sanction n'est pas effectuée : il doit donc y avoir, après cette vie, un autre état où elle se réalise.

Dans l'hypothèse des incrédules, quel motif assez fort pourra déterminer l'homme aux sacrifices que souvent exige la pratique de la vertu? S'il n'a d'autres biens à espérer que ceux de la vie actuelle, son unique intérêt sera de se les procurer par toutes sortes de voies; et comme le vice apporte souvent plus d'avantages présens que la vertu, il aura, dans une multitude d'occasions, plus d'in-

terêt à commettre le mal qu'à opérer le bien. Ainsi, la sagesse infinie se contredirait elle-même: elle donnerait à la fois le précepte de l'observation et le motif de l'infraction; elle mettrait le moyen en opposition avec la fin.

2° S'il n'y a de bonheur que dans cette vie, la bonté divine est évidemment en défaut : l'existence qu'elle a donnée à l'homme n'est qu'un don funeste; les souffrances n'ont plus de dédommagement; les combats contre les passions, plus de récompenses; les victoires sur les passions, plus de palmes; les travaux, plus de salaires; les douleurs, plus de consolations. Les incrédules, qui relèvent, qui exaltent, qui même quelquefois exagèrent les maux que souffrent les justes sur la terre, font sentir bien clairement la nécessité d'une vie différente sous l'empire d'un Dieu bienfaisant. Un maître bon doit faire le bonheur de ceux qui suivent ses ordres. Otez la vie future, quel est le bonheur que Dieu procure aux observateurs de ses commandemens?

Est-il conforme à la bonté du Créateur que sa créature, par l'acte le plus parfait d'obéissance et de vertu qu'elle puisse faire, détruise son bonheur? Le comble de la perfection est de mourir pour la vertu : si cet acte héroïque ne mène pas au bonheur, il anéantit tout celui que l'homme pouvait espérer.

3° Est-il juste à un supérieur qui a donné des ordres, de traiter également et indifféremment ceux qui les enfreignent et ceux qui les remplissent? C'est cependant ce qu'imputent à Dieu ceux qui prétendent qu'il a borné l'existence de l'homme à cette vie. Il faut même qu'ils aillent plus loin; comme le vice jouit plus souvent des agrémens et des avantages de ce monde que la vertu, ils doivent, conséquemment à leur système, soutenir que la justice divine a voulu et a établi un ordre de choses dans lequel c'est à l'infraction de ses commandemens qu'elle a attaché le bonheur, et c'est à cause de l'observation qu'elle rend misérable. Voici le raisonnement qu'ils attribuent au dominateur essentiellement et infiniment juste : En créant un être libre, je lui ai donné des préceptes; je lui ai ordonné de les observer, en n'épargnant ni efforts ni travaux; je lui ai défendu de les violer, quelque satisfaction, quelque avantage qu'il pût y trouver; et celui qui m'aura obéi aura, pour tout prix de ses sacrifices, les peines qu'ils lui auront causées; celui au contraire qui m'aura désobéi aura pour unique punition la jouissance des plaisirs qu'il se sera procurés. Malheur aux observateurs du commandement, bonheur aux infracteurs; sage celui qui se rend heureux aux dépens de ses semblables, insensé celui

qui fait le bonheur public par ses privations : voilà le système de justice divine de nos adversaires.

Concluons en trois mots : ou le précepte divin, de faire le bien et d'éviter le mal, n'est muni d'aucune sanction, ou il a sa sanction dans la vie présente, ou, comme nous le soutenons, sa sanction est réservée à une vie future. De ces trois choses, la première répugne manifestement aux attributs divins; la seconde est formellement démentie par une expérience constante et évidente; reste donc la troisième.

J'oserai donc le dire à la suite des docteurs de l'Église, s'il n'y a pas de sanction dans une autre vie, il n'y a pas de vertu sur la terre, il n'y a pas de Dieu dans le ciel. C'est bannir la vertu que de lui ôter ses motifs; c'est anéantir Dieu que de le priver de ses attributs.

Contre cette preuve si frappante des récompenses et des peines de l'autre vie, on propose une difficulté. « L'administration de « Dieu dans l'ordre moral doit être constante, comme l'est celle « de l'ordre physique : l'immutabilité de l'Être suprême répugne « aux variations. L'autre vie, s'il y en a une, doit donc être admi- « nistrée comme celle-ci, où le vice fleurit et la vertu souffre. S'il y « a un ordre de choses, non seulement différent, mais diamétrale- « ment opposé à celui-ci, il faut dire de deux choses l'une : ou que « l'état actuel n'est pas un ordre, mais est un désordre qui a be- « soin d'être réparé, et, dans ce cas, comment peut-il être l'ou- « vrage d'une sagesse infinie? ou que l'état actuel est bien ordonné, « et, dans ce second cas, quel besoin y a-t-il qu'il soit réparé? « Dire que l'ordre actuel est juste, et qu'un ordre contradictoire « le sera aussi, est une évidente contradiction. Si l'on dit que « l'ordre actuel n'est pas juste, qui nous répond que l'ordre futur, « œuvre du même auteur, le sera davantage? »

Le vice de cette objection est de regarder l'ordre de la vie future comme différent et même comme l'opposé de l'ordre de la vie présente : ce sont deux états différens; mais ce n'est qu'un seul et même ordre. Tout ordre de choses a plusieurs parties ; et l'ordre moral est le composé, le résultat des deux états. Dieu, auteur de cet ordre, fait passer l'ame humaine par l'un, pour la conduire à l'autre.

Dans toute administration il faut distinguer la fin qu'elle se propose et les moyens qu'elle emploie, le temps où elle met en jeu les moyens, et celui où elle leur fait atteindre leur fin. La constance de l'administration ne consiste pas et ne peut pas consis-

ter, dans l'identité des moyens et de la fin, mais dans leur rapport soutenu et perpétuel. Dans l'ordre physique, qu'on objecte, dira-t-on que l'administration divine manque de constance, parce qu'elle fait passer les corps par divers états? Par exemple du moment où la graine est confiée à la terre jusqu'à celui où elle est devenue un arbre qui donne à son tour des graines, combien ne subit-elle pas de changemens! Dans l'ordre moral, Dieu veut que le mérite ou le démérite de la vie présente conduise constamment aux récompenses ou aux peines de la vie future. Il y a entre ces choses un rapport régulier, et jamais interverti : c'est une continuité, une unité de vues de l'administrateur, qui, par les mêmes moyens, mène constamment l'être qu'il dirige à la même fin : il n'y a pas de variations dans ses conseils, qui sont continuellement les mêmes : son immutabilité est d'autant moins compromise que de toute éternité il a décrété que l'homme parvînt à sa fin dernière dans l'autre vie par ses actions dans celle-ci.

Il n'est donc pas vrai que l'ordre de choses qui succèdera à celui-ci en soit la réparation : il en est la suite. L'état actuel est la préparation à l'état futur; l'état futur est le complément, la consommation de l'état actuel. De ce que l'ordre de choses sera différent dans l'autre vie, il ne s'ensuit nullement que l'ordre de cette vie soit un désordre; il est au contraire dans l'ordre que le mérite précède, et que la récompense vienne après. Il n'y a pas de contradiction à dire que l'état présent est juste, et que l'état futur le sera aussi; que, dans cette vie, Dieu distribue à tous les hommes, bons ou mauvais, les prospérités et les revers, pour les récompenser ou les punir dans l'autre de l'usage qu'ils en auront fait. Il est dans l'ordre que la vertu soit éprouvée pour mériter; il est dans la justice que la couronne soit accordée à la victoire après le combat. Si la vertu n'avait pas ses peines, quel mérite aurait-on à la suivre? Si le vice n'offrait pas quelques douceurs, serait-on bien louable de l'éviter? Supposons un ordre différent; la vertu récompensée et le vice puni dès cette vie, par les prospérités ou les adversités temporelles. Je demande comment, dans cette hypothèse, la vertu pourrait acquérir le mérite si précieux de la persévérance; comment le vice pourrait obtenir le temps si salutaire du repentir. L'ordre successif de la liberté et de salaire est, je le répète, le plus digne de la sagesse, de la justice, de la bonté divine, et en même temps le plus convenable, le plus attempéré à la nature humaine.

A la ridicule demande : *Si l'ordre actuel n'est pas juste, qui nous*

répond que l'ordre futur le sera ? je réponds, sans hésiser, l'ordre actuel m'en est garant. Sûr que l'auteur de l'un et de l'autre ordre, ou, pour parler exactement, de l'ordre moral unique, mais successif, est essentiellement et infiniment juste; voyant que dans la partie actuelle de cet ordre il ne déploie pas sa justice, j'en conclus qu'il la manifestera dans la partie future. Il ne peut pas y avoir d'injustice dans un ordre de choses qui prépare et qui effectue l'exercice de la plus stricte et de la plus parfaite justice.

« Dieu, disent encore quelques incrédules, étant souverainement « libre et indépendant, ne pourrait-il pas relâcher des droits de sa « justice et s'abstenir de la punition des coupables ? S'il le peut, « ne le doit-il pas ? Sa bonté infinie ne lui en fait-elle pas un « devoir ? »

Ceux qui proposent cette difficulté en ont-ils pesé les conséquences ? A quels maux le genre humain ne serait-il pas exposé s'il n'y avait pas de punition pour leurs auteurs ? Sans la sanction de l'autre vie, le régime de la Providence ressemblerait à un gouvernement qui manquerait de lois répressives, et sous lequel tous les crimes se commettraient impunément. La justice est une qualité essentielle de tout gouvernement raisonnable; elle est la bienfaisance des souverains. N'y aurait-il que le Roi des rois qui en serait privé ? N'y aurait-il que le gouvernement de la Providence dont elle serait bannie ?

La bonté de Dieu ne contrarie donc pas l'exercice de sa justice. Les effets de ces deux attributs sont différens ; mais ces attributs ne sont pas opposés : au contraire, Dieu ne serait pas bon s'il n'était pas juste : c'est un grand bienfait envers l'humanité que le châtiment de ceux qui la désolent. La bonté et la justice ne sont qu'une même perfection, dont les opérations diffèrent selon les objets sur lesquels elles agissent. Dieu démentirait sa bonté, comme sa justice, s'il ne punissait pas les infracteurs de ses commandemens.

Une autre preuve du dogme de la vie future est l'universalité, l'antiquité, la perpétuité de cette croyance. Toutes les nations anciennes et nouvelles, policées et sauvages, ont professé cette doctrine. Partout où on a cru l'existence d'un Dieu (et nous avons vu que partout elle a été crue), on a été persuadé qu'il est le rémunérateur de la vertu et le vengeur du crime.

Dans quelque temps, dans quelque pays que l'on voie des peuples, on trouve cette foi établie. Chaldéens, Phéniciens, Egyptiens, Perses, Indiens, Celtes, Germains, sauvages des forêts américaines, peuplades de la mer du Sud, hordes de l'Afrique, tout

ce qui a existé, tout ce qui existe de nations, a été constamment réuni dans une même croyance : elle devance de beaucoup les premiers historiens; les philosophes les plus éclairés l'ont enseignée; les poètes les plus anciens la célèbrent; les honneurs funèbres, le respect pour les tombeaux, de beaucoup antérieurs à tous les temps connus, constamment perpétués dans tout le cours des siècles, répandus et usités sur toute la surface de la terre, attestent hautement l'universalité absolue de ce dogme. Cicéron témoigne l'immémoriale antiquité de cette persuasion, qu'il fait remonter jusqu'aux temps voisins de la Divinité. Il dit que l'opinion contraire est récente. Selon Plutarque, l'origine de cette doctrine est absolument inconnue; elle s'est propagée depuis l'éternité. Il faut une ignorance profonde de l'histoire de l'esprit humain pour révoquer en doute cette réunion de tous les esprits dans la ferme conviction des récompenses et des peines qui doivent suivre la mort.

Or, cette persuasion si générale de tout le genre humain ne peut être que la voix de la nature, puisqu'elle ne vient ni des sens, dont elle détache, ni des passions, qu'elle réprime, ni d'aucune autre cause d'erreurs qui ait pu être générale et influer sur la totalité des temps et des lieux. Nous la voyons aussi ancienne, aussi perpétuelle, aussi générale que l'idée de la Divinité; elle y est intimement liée; elle ne peut venir que de la même source; c'est la même lumière qui nous fait apercevoir ces deux vérités également importantes. Que ce dogme vienne naturellement à l'esprit, par la simple considération des attributs divins et de l'ordre actuel du monde, qu'il émane d'une tradition primitive qui remonte à la Divinité, son universalité est, dans l'un et l'autre cas, une preuve de sa vérité.

Les incrédules combattent les deux parties de cette preuve. Ils prétendent d'abord que l'opinion de l'autre vie n'est pas, à beaucoup près, universelle; ils citent des sectes entières de philosophes qui n'y croyaient pas; ils rapportent des passages d'auteurs qui établissent qu'il n'y a rien après cette vie : « Cicéron, « ajoutent-ils, en marque l'origine, et la fixe au philosophe Phéré- « cide. Comment, concluent-ils, peut-on appeler générale, dans « tout le genre humain, une opinion dont on connaît l'auteur, et « qui a été tant combattue ?

Quand nous disons que la croyance de la vie future est universelle, nous parlons d'une universalité morale, que n'empêche point un petit nombre d'individus. Que sont quelques sectes phi-

losophiques sur tout le genre humain? et quelle autorité peuvent-elles avoir, quand elles sont combattues par d'autres? D'ailleurs, quelle est la proposition impie, funeste, absurde, ridicule, qui n'ait pas été enseignée dans quelques écoles philosophiques? Si nous reprenions tous les auteurs dont on cite des passages, nous pourrions montrer que plusieurs d'entre eux exposent des opinions plus qu'ils n'établissent la leur; que d'autres se sont contredits et ont enseigné, dans divers endroits, la doctrine contraire; mais nous n'avons pas à entrer dans ce détail, leur petit nombre nous en dispense. Quand nous accorderions que tous ceux-là étaient dans l'opinion de la destruction de l'ame, que résulterait-il du sentiment d'une demi-douzaine ou d'une douzaine au plus d'individus que l'on cite?

Ce que l'on fait dire à Cicéron au sujet de Phérécide aurait plus d'importance s'il était véritable, parce qu'il annoncerait une origine connue de notre doctrine; mais, en lisant le texte objecté, la difficulté s'évanouit. Cicéron, dans le premier livre de ses Tusculanes, examine les opinions des divers philosophes sur l'immortalité de l'ame. Il attribue si peu à Phérécide l'invention de ce dogme qu'il croit qu'antérieurement, et pendant plusieurs siècles, on avait disputé sur ce sujet; il ajoute que ce qui reste écrit de plus ancien sur cette matière est de Phérécide, syrien. La raison en est simple: c'est que Phérécide est, avec Thalès son contemporain, le plus ancien philosophe connu; il fleurissait environ cinq cent quatre-vingts ans avant Jésus-Christ. Pythagore, chef de la plus ancienne école, était son disciple. Il précède de plus de deux siècles Platon, Aristote, Epicure, Zénon, fondateurs des diverses autres sectes. Ainsi, dire que Phérécide est, entre les philosophes, le premier dont les écrits enseignent l'immortalité de l'ame, c'est dire que, depuis l'origine de la philosophie, ce dogme a été enseigné dans les écoles. L'assertion de Cicéron, au lieu de contrarier ce que nous lui avons vu avancer ailleurs sur l'imménoriale antiquité de notre croyance, y est absolument favorable.

On nous fait contre l'universalité du dogme de l'autre vie une objection qui mérite une plus ample discussion. « Le peuple juif « n'avait primitivement aucune idée de peines et de récompenses « après la mort. La preuve en est certaine; c'est que Moïse, dans la « religion qu'il donne aux Hébreux, n'en fait aucune mention. Tou-« tes ses lois n'ont d'autre sanction que les récompenses et les pei-« nes temporelles. C'est un fait non contesté; et, pour s'en assurer, « il n'y a qu'à lire le Pentateuque, et spécialement la partie de

« l'Exode, du Lévitique et du Deutéronome, qui renferme la législation judaïque. Si Moïse avait enseigné le dogme de la vie future, « se serait-il formé parmi les Juifs une secte, celle des Sadducéens, « qui, en suivant la loi de Moïse, rejetait la survivance de l'ame? « La croyance de l'ame immortelle est nécessaire ou non : si elle « n'est pas nécessaire, pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il annoncée? si « elle est nécessaire, pourquoi Moïse n'en a-t-il pas fait la base de « sa religion? Or, Moïse était instruit de ce dogme, ou il ne l'était « pas : s'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois; s'il le savait et le cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne?

« Il paraît que la doctrine d'une autre vie n'a été connue du « peuple hébreu que pendant la captivité; il l'a reçue des peuples « chez lesquels il était répandu : l'Ecclésiaste même est positif sur « ce point; il déclare formellement que l'homme meurt comme la « bête, qu'il n'a rien à cet égard de plus qu'elle, et que leur condition est commune. Il n'est donc pas vrai, conclut-on, que cette « doctrine soit d'une antiquité immémoriale parmi les hommes. »

Il est vrai que la partie du Pentateuque qui contient les lois données par Moïse de la part de Dieu ne présente qu'une sanction temporelle, et ne munit ces lois que de promesses et de menaces, de biens et de maux de cette vie; mais il faut distinguer, dans les livres de Moïse, la législation de ce qui est historique. Si, dans la publication de ses lois, il ne parle pas de la vie future, dans le récit des faits il suppose plusieurs fois ce dogme : d'où il résulte que la doctrine d'une autre vie était connue et crue de lui et des Juifs de son temps. Nous voyons aussi cette vérité énoncée dans plusieurs des livres saints antérieurs à la captivité de Babylone; d'où il suit encore que les Juifs ne l'ont pas puisée dans leur captivité; or, d'après ces faits, le silence de la loi ne prouve rien. Il s'agit de prouver ces vérités.

D'abord Moïse suppose, dans plusieurs endroits, le dogme de l'autre vie. Lorsque Caïn méditait le premier crime qui souilla la terre, Dieu, pour l'en détourner, lui dit : *Si tu fais le bien, tu en recevras le salaire; si tu fais mal, ton crime sera aussitôt devant toi.* Il est certain que le salaire promis à la vertu n'est pas une récompense temporelle; car quel a été, dans ce monde, le prix de la piété d'Abel? une mort violente et prématurée. Puisque, selon la parole divine, il a dû être récompensé, il l'a donc été dans une vie autre que celle-ci.

Racontant la mort d'Abraham, Moïse dit que ce patriarche a été réuni à son peuple, c'est-à-dire à ses ancêtres. Ce n'est pas du

corps d'Abraham et de sa sépulture qu'il parle ; puisque les pères d'Abraham étaient enterrés dans la Mésopotamie, et que ce patriarche le fut à Hébron, dans la terre de Chanaan, à côté de Sara. Moïse emploie aussi une expression semblable au sujet de la mort d'Isaac.

Jacob, parlant de sa vie, l'appelle un pèlerinage. Cette expression, non seulement serait inexacte, mais n'aurait aucun sens, si la vie ne conduisait pas à un terme. Que serait un pèlerinage qui aurait pour but le néant ?

Le même saint personnage mourant dit au Seigneur qu'il attend de lui le salut. Quel salut peut-il attendre après la mort, si au de-là de la mort il n'y a rien ? Quelques commentateurs entendent cette expression dans un autre sens : selon eux, Jacob attendra celui qui doit apporter le salut, c'est-à-dire le Messie : il compte donc exister encore après la dissolution de son corps ? Ce qui n'est plus rien, peut-il être dans l'attente de quelque chose ?

Balaam, inspiré par le Seigneur, désire de mourir de la mort des justes, et que ses derniers momens soient semblables aux leurs. Quel intérêt pourrait avoir à une mort sainte celui qui serait dans la persuasion de mourir tout entier ?

Entre les choses que défend Moïse de la part de Dieu est l'usage observé par les infidèles, dont Homère et Virgile font mention, d'interroger les morts. Y aurait-il quelque ombre de raison à faire cette défense à un peuple qui aurait cru qu'il ne reste rien des morts ?

Objectera-t-on que, dans ces divers passages, Moïse n'enseigne pas directement la survivance de l'ame au corps ; qu'il ne la prouve pas ; qu'il n'ordonne pas de la croire ? La raison est simple et évidente : ce n'était pas une chose nécessaire ; les Juifs connaissaient ce dogme par la tradition de leurs pères ; ils n'en doutaient pas : la simple supposition qu'en fait Moïse, en rapportant des faits anciens, a bien plus de force que n'aurait un enseignement positif. S'il l'établissait formellement, on objecterait que c'est lui qui l'a appris à son peuple ; s'il cherchait à le prouver, on ne manquerait pas d'en conclure que les Israélites n'y croyaient pas. Mais lorsqu'il rapporte simplement et sans réflexion des faits qui le supposent, il est clair qu'il parle à des gens qui en avaient antérieurement la connaissance et la persuasion.

Si du Pentateuque nous passons aux autres livres qui formaient le canon des saintes Écritures conservées par le peuple juif, nous

y trouverons des preuves encore plus certaines que cette nation avait une connaissance très distincte du dogme de l'autre vie.

Le livre de Job était connu et révéré des Israélites, comme un ouvrage inspiré. Nous y lisons des témoignages exprès, et du jugement que Dieu doit prononcer, et même de la résurection des corps. Tel est celui-ci : *Je sais que mon rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre le dernier jour; que je serai encore revêtu de ma peau, et que je verrai mon Dieu dans ma chair; que je le verrai, dis-je, moi-même et non un autre; et que je le contemplerai de mes propres yeux. Cette espérance repose dans mon cœur.*

Moïse avait défendu, comme nous venons de le voir, d'invoquer et d'interroger les morts. Au mépris de cette interdiction, on voit les Israélites tomber plusieurs fois dans cette superstition: tel est, entre autres, le fait de Saül. Ce prince va trouver une pythonisse, évoque et consulte l'ame de Samuel, qui lui répond et lui annonce sa ruine. David, dans ses psaumes, fait très souvent mention du jugement que Dieu prononcera sur les hommes: bornons-nous à quelques passages où il célèbre la récompense que Dieu accordera aux justes. *Mon cœur s'est réjoui; ma langue a chanté des cantiques d'allégresse, et de plus ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon ame dans l'enfer, et que vous ne souffrirez pas que votre saint éprouve la corruption. Je paraîtrai devant vos yeux dans la justice: je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. Les enfans des hommes seront dans l'espérance sous l'ombre de vos ailes: ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison, vous les ferez boire dans le torrent de vos délices; car la source de la vie est en vous, et nous verrons la lumière dans votre lumière même*, etc.

Salomon, dans beaucoup d'endroits, annonce aussi positivement le jugement et ses suites après la mort. Au livre des Proverbes il dit, entre autres, que l'impie sera rejeté à cause de sa malice; mais que le juste espère au jour de sa mort. Quelle espérance peut concevoir celui qui va être anéanti?

Le texte de l'Ecclésiaste qu'on nous oppose ne peut faire illusion qu'à quelqu'un qui ne connaît pas l'objet de ce livre. Salomon y présente diverses erreurs, divers égaremens des hommes, qu'il appelle des vanités; ce qu'il dit de la parité de fin entre l'homme et la bête est de ce nombre; et il venait immédiatement auparavant de donner le préservatif contre cette assertion des impies. *J'ai vu sous le soleil*, avait-il dit, *l'impiété au lieu du jugement, et l'iniquité au lieu de la justice; et j'ai dit en mon cœur, Dieu jugera le*

juste et l'injuste, et alors sera le temps de toutes choses. Peu après le texte objecté, il rapporte encore divers autres discours et divers désirs des hommes irréligieux ; mais il leur impose aussitôt silence : *Ne dites rien inconsidérément, et que votre cœur ne se hâte point de proférer des paroles devant Dieu. Car Dieu est dans le ciel et vous sur la terre : c'est pourquoi parlez peu.* C'est dans ce même esprit que, quelques chapitres après, parlant ironiquement, il paraît exhorter la jeunesse à se livrer aux plaisirs et à satisfaire tous les désirs de son cœur ; mais, reprend-il sur-le-champ, *sachez que Dieu vous fera rendre compte en son jugement de toutes ces choses.* Enfin, dans le dernier chapitre, il exhorte l'homme *à se souvenir de son Créateur pendant les jours de sa jeunesse, avant que le temps de l'affliction soit arrivé, avant que la poussière rentre dans la terre d'où elle fut tirée, et que l'esprit retourne à Dieu qui le donna.* Et il donne ainsi la conclusion de tout son livre : *Ecoutons tous ensemble la fin de ce discours : craignez Dieu et observez ses commandemens ; car c'est le tout de l'homme, et Dieu fera rendre compte, en son jugement, de tout ce qui aura été fait, soit du bien, soit du mal.* Il est donc évident que le monarque, auteur de l'Ecclésiaste, était persuadé de la vérité d'une autre vie ; et que les incrédules confondent, ou veulent faire confondre l'objection qu'il se propose et qu'il combat, avec son opinion.

Comme c'est une question entre les docteurs de savoir si le livre de la Sagesse est ou n'est pas de Salomon, ou même s'il n'est pas d'un temps postérieur à la captivité, je n'en rapporterai aucun passage : j'observerai seulement que notre doctrine y est formellement et plusieurs fois établie.

Les Prophètes ne sont pas moins précis : j'en citerai seulement deux. *Ceux de votre peuple*, dit Isaïe, *qu'on a fait mourir revivront. Ceux qui étaient à moi et qu'on a tués ressusciteront. Réveillez-vous, et louez le Seigneur, vous qui habitez dans la poussière. Je les délivrerai*, dit Osée, *de la puissance de la mort. O mort ! je serai ta mort ; enfer ! je serai ta ruine.*

A ces passages déjà bien nombreux il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres, qui montreraient que la doctrine d'une autre vie, et du salaire qu'on y reçoit de la conduite tenue dans celle-ci, a été de tout temps connue du peuple juif. De plus, tous les livres que nous venons de citer étant antérieurs à la captivité de Babylone, c'est une assertion évidemment fausse de prétendre que le peuple juif n'a été instruit de ce dogme important que pendant ou après sa captivité.

Or, d'après ces témoignages, l'objection proposée est résolue : elle a pour but de montrer que notre doctrine était inconnue à Moïse et au peuple auquel il donnait des lois ; et c'est pour le prouver qu'on allègue que, dans les lois de Moïse, il n'est fait aucune mention de la sanction après la mort. Mais s'il est démontré d'ailleurs que Moïse la connaissait, son silence, dans la législation, ne peut pas prouver qu'on l'ignorât. Si Moïse en fait mention dans la partie historique du Pentateuque, qu'importe à cette question qu'il n'en parle pas dans la partie législative ? Il fait remonter la connaissance de ce dogme important jusqu'à une révélation faite par le Seigneur, dès le premier temps où il y a eu des hommes, et il en montre la croyance dans les patriarches antérieurs à lui. D'après cela, nous n'avons pas même besoin d'examiner pourquoi il n'en a pas fait le fondement de ses lois. N'eussions-nous aucune idée du motif qui a pu l'engager à l'y omettre, nous n'en serions pas moins certains que cette persuasion était de beaucoup antérieure à lui, et que par conséquent notre assertion sur l'immémoriale antiquité de notre doctrine est véritable.

Mais comme du silence de Moïse dans sa législation sur la sanction de l'autre vie, on fait une objection contre la divinité de sa mission, il n'est pas inutile d'examiner ici les raisons qui ont pu l'engager 1° à donner à ses lois une sanction temporelle ; 2° à ne pas y faire mention de la sanction éternelle.

En premier lieu, il était très convenable que la loi du peuple juif fût munie de la promesse des prospérités, en cas d'observation, et de la menace de revers, en cas d'infraction. Trois raisons nous le persuadent.

La première est que, par cette sanction temporelle et par son exécution, Moïse prouvait manifestement la divinité de sa loi. D'autres législateurs ont pu se dire inspirés par leurs dieux ; mais ils n'ont jamais pu munir leurs lois que des récompenses et des peines qui sont au pouvoir des hommes : aucun d'entre eux n'a été assez hardi pour annoncer que les événemens physiques ou politiques seraient le salaire de l'observation et de l'infraction. Il n'y a que celui qui tient la nature dans sa main, qui puisse en faire la sanction de ses préceptes. Il est digne du Tout-Puissant de parler un langage qui ne peut appartenir qu'à lui. Quel autre qu'un Dieu oserait promettre la fertilité des terres, la salubrité des saisons, les victoires sur les ennemis, aux observateurs de sa loi, et menacer des maux contraires, les violateurs ? Quel autre, surtout, aurait le pouvoir surnaturel de réaliser ces promesses et ces menaces ? L'an-

nonce de cette sanction et son exécution constante dans les diverses révolutions du peuple juif sont une preuve incontestable de la divinité de la loi Judaïque : c'est une prophétie vérifiée par une suite d'événemens.

La seconde raison de la sanction temporelle des lois mosaïques est la nature même de ces lois et leur objet direct : elles avaient pour but de faire, des Israélites, une nation séparée des autres, qui serait le peuple de Dieu. Toutes les nations de la terre appartiennent, sans doute, à leur Créateur ; mais les descendans de Jacob devaient devenir le peuple de Dieu, à un titre particulier et propre à eux seuls. Dieu laisse toutes les nations de la terre se gouverner selon leurs lois, et il en abandonne l'administration à leurs souverains ; mais, quant aux Israélites, il en faisait une nation à part, qui devait se conserver en corps de société politique, jusqu'à ce qu'elle eût donné à la terre le Messie libérateur. En conséquence il voulut être lui-même le législateur de ce peuple, dans l'ordre temporel, et son véritable monarque, en qui résidât la constante administration de l'état. C'est ce gouvernement temporel de Dieu, appelé théocratie, qu'établissent les lois que, par le ministère de Moïse, il a données à Israël. Pour cela, trois mois après la sortie de l'Egypte, le peuple hébreu étant dans le désert de Sinaï, au pied de la montagne de ce nom, Dieu lui fit proposer par Moïse de lui appartenir spécialement entre les peuples, d'être son royaume propre et sa nation sainte. Il y mit pour condition que les Israélites écouteraient sa voix et observeraient son pacte. Tout le peuple ayant déclaré qu'il se soumettrait à la volonté de Dieu, Dieu donna à Moïse, sur la montagne, les lois que ce saint conducteur porta de sa part au peuple. Il se fit ainsi, pour me servir de l'expression même du texte sacré, un pacte en vertu duquel Dieu fut le souverain de l'état judaïque, tant qu'il devait durer ; et les Juifs s'obligèrent à lui obéir, non seulement comme à leur Dieu, mais comme à leur roi. La constitution de l'état fut de ce moment une théocratie ; et les lois que Moïse apporta du haut de la montagne, furent les lois civiles dictées par le souverain de cet état. On comprend dès lors qu'il était naturel que des lois civiles fussent munies d'une sanction civile, et que des promesses et des menaces de l'ordre temporel engageassent à l'observation des lois de cet ordre.

Une troisième raison, qui rendait très convenable la sanction des récompenses et des peines temporelles, était la nature du peuple auquel était donnée la loi. Comme il était très charnel, les

motifs sensibles étaient ceux qui avaient sur lui le plus d'influence; et c'est peut-être en partie par cette raison que Dieu les lui proposa, pour l'attacher par ses inclinations mêmes à l'observation de sa loi.

En second lieu, nous pouvons aisément présumer une raison pour laquelle la législation de Moïse ne fut pas sanctionnée des récompenses et des peines de l'autre vie : c'est que ce n'était pas chose nécessaire. Les Israélites, instruits par la tradition de leurs pères, croyaient fermement et sans aucun doute le dogme de la vie future; d'ailleurs leurs prêtres et leurs prophètes, chargés de les instruire, ne manquaient pas de leur rappeler ce dogme fondamental; et nous en voyons beaucoup de traces dans les livres prophétiques. Il n'y avait donc pas de nécessité à en faire mention dans la loi. Il en est, à cet égard, de Moïse comme des autres législateurs; lesquels, quoiqu'ils fondassent, leurs lois sur de prétendues inspirations de la Divinité, ne rappelaient pas spécialement la doctrine de la vie future, laissant aux ministres religieux le soin de l'enseigner, de la prouver, de l'expliquer.

« On insiste sur ce que la loi émanée de Dieu et publiée par « Moïse n'était pas purement politique, mais était en même « temps religieuse; qu'elle fixait le dogme, prescrivait la morale, « réglait le culte, et qu'une sanction temporelle n'a nulle propor-« tion avec des lois et des devoirs de l'ordre spirituel. »

Un souverain temporel ne peut-il pas prêter son autorité à la religion, et munir de la sanction temporelle, qui est en son pouvoir, les préceptes religieux ? Ce que font tous les souverains de la terre, Dieu, dictant ses lois en qualité de souverain de la théocratie judaïque, a pu le faire. La doctrine énoncée dans la loi n'était pas nouvelle pour les Juifs : ce n'est que le dogme de l'unité de Dieu méconnu dans les nations, mais transmis par les patriarches à leurs descendans. Ils savaient tous fort bien que les adorateurs des faux dieux seraient punis dans une autre vie : la morale de la loi mosaïque n'est autre que la loi naturelle. Les Juifs savaient aussi très bien, antérieurement à la promulgation mosaïque, que ceux qui violaient ces principes gravés dans le cœur de l'homme, développés d'ailleurs et transmis par leurs pères, encouraient des peines après la mort. Ainsi, relativement au dogme et à la morale, la menace de ces peines n'était pas nécessaire. Quant au culte, il est certain par l'histoire patriarcale qu'avant Moïse il en existait un; et on ne peut pas douter que ce ne fût par révélation. Dès les deux premiers fils d'Adam des sacrifices sont offerts : on voit sou-

vent des autels élevés; on connaît des prêtres, Melchisédec l'était : comment les hommes auraient-ils deviné la nécessité de ces choses? Les rites essentiels du culte divin étaient donc antérieurs à Moïse. Il convenait cependant que la loi les rappelât, les fixât et en assurât l'observation : la sanction temporelle suffisait à cet effet, la sanction spirituelle étant connue d'ailleurs. Si la loi entre dans de très grands détails sur les diverses parties de ce culte, on aurait peine à prouver que ce sont des objets exclusivement religieux, et étranger à un code politique, surtout Dieu se faisant le roi du peuple juif : les cérémonies de son culte entraient dans l'ordre civil, et faisaient partie des hommages qu'on lui rendait spécialement à ce titre.

« On oppose à la loi de Moïse la loi de Jésus-Christ; et on demande pourquoi, si le dogme de l'autre vie est nécessaire, Moïse « n'en a pas parlé? et pourquoi, s'il ne l'est pas, Jésus-Christ l'a « enseigné? »

La réponse résulte de ce que nous venons de dire. Il n'était pas nécessaire que Moïse rappelât un dogme dont personne ne doutait. Il était nécessaire que Jésus-Christ établît une vérité qui de son temps était contestée, et parmi les Juifs auxquels il parlait, par les Sadducéens, par quelques sectes philosophiques; et parmi les nations auxquelles sa religion devait être portée.

« On prétend que si elle avait été consignée dans les livres du « peuple juif, les Sadducéens ne l'auraient pas niée. » Avec ce bel argument, on prouverait que tous les points de foi qui ont été contestés par quelque hérésie ne sont pas dans les saintes Ecritures. Le saducéisme, établi chez les Juifs environ deux cents ans avant Jésus-Christ, et cent ans après qu'Epicure eut débité ses rêveries philosophiques, avait probablement cette origine. Nous voyons Jésus-Christ reprocher à ses sectaires de se tromper, et d'ignorer les Ecritures et la vertu de Dieu. Ceux qui n'étaient pas Sadducéens croyaient donc le dogme de l'autre vie révélé dans les saintes Ecritures.

« Après avoir combattu le fait de l'universalité de notre « croyance, les incrédules attaquent la conséquence que nous en « tirons. Ils prétendent que la persuasion générale du dogme de « l'autre vie n'est pas une preuve de sa vérité, mais qu'elle peut « provenir de la politique des souverains et des législateurs, ou « être l'effet de l'éducation. » Cette frivole difficulté n'exige pas une longue réponse.

Si c'est la politique et la législation qui ont introduit le dogme

des récompenses et des peines après la mort, je demande 1° comment cette persuasion peut se trouver parmi des peuples qui n'ont ni politique ni législation ; 2° qu'on nomme le politique, le législateur à qui on fait honneur de cette invention ; 3° quel est celui qui aurait eu le pouvoir de faire adopter le produit de son imagination à tout le genre humain, aux peuples les plus éloignés de lui, les plus opposés à lui ; 4° par quelle vertu secrète ce dogme a pu se conserver au milieu des révolutions qui ont détruit les états où il était reçu, et survivre aux institutions politiques qui l'avaient établi ?

Les opinions qui n'ont d'autre fondement que l'éducation varient selon les temps et les pays, comme les éducations elles-mêmes : elles se dissipent avec l'âge, par la réflexion, par l'usage du monde. L'éducation, partout différente, ne peut pas établir partout une doctrine uniforme et constante.

Les institutions de la politique et les leçons de l'éducation ne sont ni ne peuvent être les causes de cette universalité de doctrine; elles en sont au contraire les effets. C'est parce que ce dogme est généralement reconnu, que les souverains raisonnables en font le plus ferme appui de leur autorité, et les instituteurs vertueux la base de leurs éducations.

Après avoir prouvé la vérité de la survivance de l'ame, considérant cette doctrine sous un autre point de vue ; après avoir montré combien les efforts de l'incrédulité, pour l'ébranler, sont vains et impuissans, observons combien ils sont dangereux ; faisons voir que s'ils pouvaient obtenir du succès ils seraient funestes à l'humanité ; pernicieux, et pour l'homme isolé et pour l'homme en société ; destructeurs de tout bonheur, corrupteurs de toute vertu.

Que les scélérats soient désolés, bourrelés, tourmentés de l'idée d'une vie future, je le demande avec confiance, est-ce un mal? Cette terreur qui les suit jusqu'au sein de leurs criminels plaisirs n'est-elle pas, au contraire, un bienfait signalé de la Providence, et pour eux, et pour la société dont ils sont membres ? La voix qui rappelle à la vertu ne peut être qu'une voix amie ; le sentiment qui ramène au bon ordre est certainement salutaire.

Et n'est-ce donc que pour les méchans qu'est établi l'ordre moral ? L'idée de vivre encore après sa mort élève l'ame de l'homme vertueux. L'espérance d'une seconde vie est bien plus flatteuse pour lui que celle du néant ; sa destination est bien plus noble, si, à la suite de cette courte vie, la partie principale de lui-même existe

encore pour recevoir le prix de ses bonnes actions, que s'il est détruit tout entier comme les bêtes. Dans les malheurs qu'il éprouve en ce moment, la plus douce consolation est de se représenter le bonheur qui l'attend dans un monde nouveau. Il ne sera jamais ébranlé par les maux actuels, celui qui s'appuie fortement sur l'espérance des biens futurs. Il regardait comme légères et passagères ses dures tribulations, celui qui élevait ses regards vers le poids immense de gloire réservé pour lui dans l'éternité. Si je me trompe, fait dire Cicéron au vieux Caton, dans ma croyance de l'immortalité des ames, j'ai du plaisir à me tromper ainsi. Je ne veux pas qu'on m'arrache une erreur qui fait mes délices. Si, comme le pensent quelques minces philosophes, je ne dois rien sentir après mon trépas, je n'ai pas à craindre que les philosophes morts me raillent de mon erreur.

Utile pour élever l'ame de l'homme, et pour le consoler dans ses malheurs, la pensée de la vie future l'est encore pour lui faire embrasser la vertu, pour l'y maintenir quand il s'y est attaché, pour l'y ramener quand il a eu le malheur de s'en écarter. Quel encouragement aux actions généreuses peut égaler la contemplation d'un Dieu qui en est le témoin, le juge et le rémunérateur? Otez la croyance de l'autre vie, quel intérêt peut avoir l'homme placé, dans des circonstances très-fréquentes, entre la vertu qui exige des sacrifices, et le vice qui promet des avantages, sinon de préférer le vice à la vertu? Remettez cette salutaire persuasion, vous rendez à l'homme un intérêt de suivre la vertu supérieur à tous ceux que le vice peut présenter. Cet intérêt de la vie future donne un motif universel pour toutes les personnes, pour toutes les actions, pour toutes les circonstances; un motif facilement aperçu, un motif continuellement actif, un motif dont le poids ne peut raisonnablement être balancé par aucun autre; et pour nous en convaincre, nous n'avons besoin que de l'aveu même des adversaires de notre dogme. En constatant sa vérité, ils reconnaissent formellement son utilité. Bergier a réuni un grand nombre de confessions positives des incrédules; je ne puis mieux faire que de copier ses expressions.

« Les destructeurs de l'ame sont forcés d'avouer la nécessité du « dogme que nous établissons. Épicure n'a jamais osé prétendre « que sa doctrine pût être utile à la société, si elle devenait com- « mune; il la donnait comme un mystère destiné seulement à faire « la félicité d'un philosophe, comme si un philosophe n'était plus « un homme! Spinosa convenait qu'il vaut mieux que le peuple

« fasse son devoir par religion que par crainte : or, la religion serait « nulle, sans la croyance de la vie future. Pomponace dit qu'il a « fallu, pour le bien commun, proposer au très grand nombre des « hommes les peines et les récompenses de l'autre vie, parce qu'ils « sont nés avec de mauvaises inclinations. Bayle soutient, contre « Cardan, qu'il n'est pas vrai que ce dogme ait produit plus de « mal que de bien, même à ne considérer les choses que par des » vues politiques ; que la doctrine contraire désespère les gens de « bien. Tolland, dans ses lettres philosophiques, avoue que, pour « réprimer les méchans, il a été nécessaire d'établir l'opinion des « peines et des récompenses après la mort. Selon Schaftsbury, « croire que les mauvaises actions sont punies par la justice divine, « est le meilleur remède contre le vice, et le plus grand encoura- « gement à la vertu. Bolingbroke observe que la doctrine des « peines et des récompenses futures est propre à donner de la « force aux lois civiles, et à réprimer les vices des hommes. David « Hume ne veut point reconnaître pour bons citoyens ni bons po- « litiques ceux qui s'efforcent de désabuser le genre humain des « préjugés de la religion.

« Même concert parmi les incrédules français : l'auteur de la « lettre de Thrasybule à Leucippe convient que la croyance d'une « autre vie est le plus ferme fondement des sociétés, porte les hom- « mes à la vertu, et les détourne du crime. Dans les sentimens « des philosophes sur la nature de l'ame, l'auteur confesse que la « morale des athées est dangereuse en général, et n'est bonne à « prêcher qu'aux honnêtes gens. Dans les Dialogues sur l'ame, il « est dit que, pour des hommes faibles et corrompus, une religion « dogmatique et la supposition d'une première cause deviennent « nécessaires ; qu'une origine divine et l'attente d'un bonneur éter- « nel flattent l'amour-propre, et peuvent produire de grandes « choses. L'auteur du *Système de la Nature* prouve qu'aucun motif « naturel n'est assez fort pour détourner du vice un homme né « avec des passions vives, et qu'il n'est pas le maître d'y résister : « il est donc très à propos de recourir à un motif surnaturel. Dans « les *Lettres à Sophie*, il est dit que l'hypothèse de l'immortalité « de l'ame est, de toutes les fictions, la plus propre au bonheur « du genre humain en général, et à la félicité des particuliers qui « le composent. L'auteur du livre de l'*Esprit* est d'avis qu'il faut « conserver, même aux fausses religions, ce qu'elles ont d'utile ; « qu'il ne faut point détruire ni le Tartare ni l'Élysée.

« On demandera peut-être comment, avec de pareils aveux, de

« prétendus zélateurs des intérêts de l'humanité osent écrire contre « la croyance d'une autre vie ? Ce n'est point à nous de répondre. « C'est au lecteur judicieux de leur rendre la justice qui leur est « due. »

Il est, en effet, assez extraordinaire de voir ceux qui font des aveux aussi précis de l'utilité de notre doctrine, soutenir en même temps qu'elle ne sert de rien à la morale, qu'elle lui est même plus nuisible qu'utile. « Si on nous dit que le dogme des récom« penses et des peines à venir est le frein le plus puissant pour ré« primer les passions des hommes, nous répondrons en en appelant « à l'expérience. Cette merveilleuse spéculation n'en impose nulle« ment aux méchans ; elle est incapable de changer les tempéra« mens des hommes, et d'anéantir leurs passions. Dans les nations « qui en sont le plus fortement convaincues, on voit des assassins, « des voleurs, des fourbes, des oppresseurs, des adultères, des vo« luptueux : leur persuasion de la réalité d'une autre vie n'influe « nullement sur leur conduite : d'abord, parce que le tourbillon « des plaisirs et la fougue des passions les emportent; ensuite, « parce qu'ils voient cet avenir dans le lointain, et que leurs jouis« sances sont présentes; enfin, parce qu'ils ont le projet de faire « pénitence, et qu'ils se flattent, à l'aide de la miséricorde, d'é« chapper à la justice. Si même l'idée religieuse agit sur les mé« chans, ce n'est que pour redoubler la méchanceté de leur carac« tère, la justifier à leurs propres yeux, leur fournir des prétextes « pour l'exercer. L'expérience d'un grand nombre de siècles nous « montre à quel excès la scélératesse et les passions sont portées, « quand elles sont autorisées ou déchaînées par la religion, ou du « moins quand elles ont pu se couvrir de son manteau. Les hom« mes n'ont jamais été plus ambitieux, plus avides, plus fourbes, « plus cruels, plus séditieux, que quand ils se sont persuadés que « la religion leur ordonnait ou leur permettait de l'être. »

Cette difficulté renferme deux parties : d'abord l'inutilité, et ensuite l'inconvénient de la croyance à une vie future.

Sur le premier point nous répondrons :

1° Il y a des pécheurs parmi ceux qui croient à une autre vie. Y en a-t-il proportionnellement moins parmi ceux qui n'y croient pas ?

2° Le dogme de la survivance de l'ame n'empêche pas tous les crimes ; donc il n'en empêche pas beaucoup. Voilà un singulier argument!

3° La foi à un jugement après la mort ne détruit pas les autres

motifs de vertu, elle ne fait qu'y ajouter le plus puissant de tous.

4° « Dire que la religion n'est pas un motif réprimant, parce « qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles « ne sont pas non plus un motif réprimant; » et on peut dire la même chose de la morale, de l'éducation.

5° Si la foi de l'autre vie n'a pas la force de réformer le tempérament, de réprimer les passions, comment tant d'hommes célèbres dans les fastes de la religion ont-ils, par cette considération, dominé leur tempérament, triomphé des passions les plus fougueuses?

6° La confiance dans la miséricorde divine est un motif de conversion bien plus que de persévérance dans le mal. Celui qui n'en aurait pas l'espoir, aurait-il plus de raisons de se corriger?

7° La considération de la miséricorde est balancée par celle de la justice. Combien de péchés celle-ci a prévenus et celle-là a réparés!

Sur le second point nous répondrons aussi sommairement:

1° De ce que, parmi ceux qui croient à l'autre vie, il y a des pécheurs, s'ensuit-il que ce soit cette croyance qui les ait fait pécher?

2° « C'est mal raisonner contre la religion, dit encore Montes- « quieu, de rassembler dans un grand ouvrage une longue énu- « mération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même « des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux « qu'ont produits, dans le monde, les lois civiles, la monarchie, « le gouvernement républicain, je dirais des choses effroyables. »

3° Il est souverainement injuste d'imputer à la religion précisément ce qu'elle interdit. Quel est le vice qu'elle ne proscrive pas, le crime qu'elle ne condamne pas? Ceux qui la font servir de prétexte à leurs passions font le contraire de ce qu'elle ordonne, et on l'accuse d'autoriser leurs excès!

4° On connaît les crimes qu'ont commis, sous prétexte de religion, quelques scélérats. Peut-on connaître, imaginer, calculer tous ceux qu'elle a empêché de commettre? Peut-on embrasser, dans son esprit, toutes les actions vertueuses dont elle a été le principe?

« On objecte contre l'utilité du dogme de la vie future une « autre expérience : on dit que, parmi ceux des philosophes qui « n'y croyaient pas, il y en a eu de vertueux. »

Admettons que quelques hommes aient pu être vertueux sans le motif des espérances et des craintes de l'autre vie, peut-on légitimement en conclure que ce motif n'a pas une force très puis-

sante pour porter les hommes à la vertu? La question consiste à savoir si l'incrédule a autant de motifs pour résister à ses passions, pour sacrifier son intérêt personnel à l'intérêt général, que celui qui croit à la vie future. Il est évident que celui-ci a d'abord tous les mêmes motifs que celui-là, et que de plus il en a un autre à tous égards infiniment supérieur.

Qu'il y ait eu quelques hommes à qui des passions peu vives, un jugement sain, l'étude de la philosophie, le frein des lois, les usages civils et religienx, les exemples environnans, aient fait pratiquer la vertu malgré leur incrédulité, cela est indifférent à notre question. Il faut à la morale un fondement qui réunisse tous les genres d'universalité : le genre humain ne peut pas être composé de philosophes.

On nous oppose l'expérience ; répondons d'après l'expérience. Quand est-ce que les républiques de la Grèce et de Rome perdirent, avec leurs mœurs, d'abord leur splendeur, et ensuite jusqu'à leur existence? Ne fut-ce pas quand la philosophie épicurienne y eut fait des progrès? Plusieurs auteurs, même païens, en ont fait l'observation. Les stoïciens, dit-on, n'admettaient pas les peines après la mort, et cependant ils étaient très vertueux. Mais outre que parmi eux il y en avait qui croyaient ce dogme, si beaucoup d'entre eux avaient des vertus, ils avaient aussi des vices, spécialement l'orgueil. Considérons d'ailleurs la doctrine de ces deux écoles sur la morale. Epicure avait, dit-on, personnellement des vertus, et il avait débité sur la vertu de belles maximes : mais Cicéron dit de lui qu'il n'a jamais connu personne qui eût plus de peur des choses qu'il prétendait n'être pas à craindre : de la mort et des dieux. Ses disciples furent plus vicieux, et en cela plus conséquens que lui : il adoptèrent ses principes d'incrédulité, et laissèrent là ses maximes de vertu qui n'étaient pas fondées sur les principes. Zénon et ses stoïciens prêchaient fortement la vertu; mais leurs principes étaient outrés, et nullement adaptés à la nature de l'homme, comme le leur reprochent Cicéron et Plutarque, auteurs très raisonnables. La raison en était simple : ne donnant pas à la vertu sa véritable base, ils en substituaient d'imaginaires, impuissantes à la soutenir ; et, pour ne pas tomber dans le relâchement, ils donnaient dans l'exagération.

« Pour montrer l'inutilité de la croyance d'une autre vie, on « prétend que les hommes sont excités à la vertu par des motifs « bien plus puissans, par le désir de l'estime et la crainte du blâme, « par l'amour de la gloire et l'espoir de vivre à jamais dans la mé-

« moire des hommes, et surtout par la satisfaction intérieure que « l'on ressent d'une bonne action, et par le remords qui tourmente « à la suite d'une mauvaise. »

Je demande d'abord en quoi ces motifs naturels et tous les autres, s'il en est, que l'on pourrait alléguer, sont opposés au motif surnaturel de l'attente des biens et de la crainte des maux d'une autre vie? En proposant l'un, la religion ne rejette pas les autres; loin de les affaiblir, elle y ajoute; elle les corrobore en les consacrant.

Le désir de l'estime, la crainte du blâme, l'amour de la gloire, selon les païens eux-mêmes, tenaient au dogme de l'immortalité. Dans nos principes religieux ce sont des sentimens honnêtes et utiles; nos livres saints les recommandent et célèbrent la gloire des hommes célèbres par leur vertu. Mais j'ai déjà observé que ces motifs, quoique précieux, ne sont pas suffisans. Ils n'ont ni l'universalité des personnes, le vulgaire n'est pas susceptible de se déterminer par des sentimens si délicats; ni l'universalité des devoirs, ils n'excitent qu'aux vertus d'éclat; ni l'universalité des circonstances, ils formeront aussi souvent des hypocrites que d'honnêtes gens.

La satisfaction de la bonne conscience tient à l'espoir qu'elle donne d'un bonheur suprême après la mort. Otez le fondement sur lequel porte la joie intérieure d'une action généreuse, quelle raison a d'être content de lui-même l'homme qui s'est sacrifié au bien public, ou qu'un acte de vertu livre à des contradictions, à des persécutions, à des souffrances, si ces maux sont le prix unique de son action, s'il n'a aucun dédommagement à en espérer?

Si le contentement de soi-même est le seul prix de la vertu, l'homme vain et persuadé de son mérite sera toujours récompensé, quelque vicieux qu'il soit : l'homme modeste, qui ne se trouve jamais assez juste, n'aura aucun prix de ses bonnes actions.

L'homme de bien peut éprouver cette satisfaction, et s'en faire un motif pour persévérer : mais comment la faire connaître au méchant pour le rappeler au devoir ? comment lui persuader qu'un sentiment qu'il n'a pas éprouvé, dont par conséquent il ne se forme pas l'idée, lui procurera un bonheur supérieur à celui qu'il attend et qu'il ressent de ses passions satisfaites?

Observons enfin les contradictions des incrédules. Tantôt ils calomnient la sagesse de la Providence, sous le prétexte du malheur que la vertu apporte aux justes ; tantôt ils combattent sa justice, sous le prétexte contraire que le juste est heureux par sa vertu.

Il nous reste à examiner si le remords est un motif plus puissant et suffisamment efficace.

Je reconnais le grand bienfait du Créateur envers sa créature raisonnable et libre, d'avoir placé le crime entre le scrupule et le remords; entre le scrupule qui le précède pour le prévenir, et le remords qui le suit pour le réparer. Il est conforme à la bonté de rendre embarrassée et pénible la route du vice, et de ramener le pécheur par son propre sentiment; il est convenable à la sagesse de tirer du fond même de l'iniquité un remède contre elle, et d'employer le déréglement même de l'homme à lui faire régler sa conduite : il est digne de la justice de placer dans l'intérieur de l'homme un témoin, un accusateur, un juge, un bourreau qui commence la punition de son crime : c'est un acte admirable d'autorité de confondre les prévaricateurs par leur propre aveu, et de leur faire rendre à la vertu un hommage d'autant moins suspect, qu'il est contraire à leurs inclinations les plus dominantes.

Mais le jugement de la conscience a une connexion intime avec le jugement de Dieu. Si le crime n'a aucun châtiment à craindre, le remords n'a point d'objet; c'est un sentiment sans raison. Affranchissez le méchant des craintes de l'avenir, quel motif l'engagera à céder aux reproches de sa conscience? Quel autre intérêt aura-t-il que de s'efforcer d'étouffer ses remords en multipliant ses forfaits? Suivant le système de l'incrédulité, le remords est inexplicable dans son principe, inutile dans ses effets, funeste dans ses conséquences.

En établissant le principe que le remords est la punition suffisante des crimes, il ne faut pas se contenter d'en tirer une conséquence partielle, il est nécessaire de la suivre dans sa totalité. Ainsi, avec le jugement de Dieu, il faut abolir tous les jugemens humains, renverser les tribunaux, annuler les lois pénales. Quel incrédule voudrait vivre dans un pays où, pour toute punition, les criminels seraient abandonnés au tourment de leur conscience?

Dans ce système, les plus criminels seraient les moins punis, parce que le remords non seulement n'est pas en proportion, mais est souvent en raison inverse des délits. C'est une question de savoir si on peut se défaire entièrement de ses remords; mais un fait certain est qu'on parvient à les diminuer. Un autre fait également constant par l'expérience est que l'homme se reproche plus vivement ses désordres dans leur commencement que lorsque, par une longue succession de péchés, il s'y est accoutumé. Ainsi, le

malheureux qui, par faiblesse, a succombé à une séduction bien flatteuse, à une très vive tentation, et qui se reproche ensuite amèrement sa faute, est bien plus sévèrement puni que le scélérat qui, s'étant jeté depuis long-temps dans le crime, s'efforce d'imposer silence à sa conscience.

Il y aura même dans cette hypothèse beaucoup de vices qui ne seront aucunement punis. Ce sont ceux, et ils ne sont pas à beaucoup près rares, sur lesquels on se fait illusion. Que d'hommes, par une fausse conscience, transforment à leurs propres yeux leurs défauts en vertus; l'ambition en grandeur d'ame, l'avarice en économie, la vengeance en justice, le fanatisme en zèle, l'indiscrétion en franchise, la fausseté en prudence! etc. Quelle sera donc la punition de tous ces vices, dissimulés à celui même qui en est infecté?

« On nous objecte de plus l'ame des bêtes : elle est spirituelle « comme celle de l'homme; et cependant on ne lui attribue pas la « survivance au corps qu'elle anime. »

Nous avons prévenu cette difficulté : ce n'est pas parce que notre ame est spirituelle que nous assurons qu'elle survivra à notre corps, c'est parce qu'elle est raisonnable, libre, capable de mérite et de démérite ; ce n'est pas la puissance de Dieu qui est incapable d'anéantir notre substance spirituelle; ce sont sa sagesse, sa bonté, sa justice, qui demandent qu'il la conserve. Admettons le système qu'il y a dans les bêtes, comme dans l'homme, une substance spirituelle : est-elle, comme celle de l'homme, susceptible de connaître, capable de pratiquer le bien et le mal? La parité entre l'ame de l'homme et celle de la bête, quant à la survivance au corps, n'est donc pas exacte : il n'y a pas la même raison pour la conservation de l'une et de l'autre. De la spiritualité de l'ame des autres animaux il suit seulement qu'elle n'est pas corruptible, qu'elle n'a pas un principe intérieur de corruption : de son incapacité, de son impuissance à faire bien ou mal, il résulte qu'il n'y a pas d'obstacle à ce qu'elle soit anéantie par celui qui l'a créée. (Le C. de La Luzerne, *Dissertation sur la Loi naturelle.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Salutare tuum expectabo, Domine.

J'attendrai votre salut, ô mon Dieu! (*Gen.*, 35, 20.)

Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia.

Que je meurs de la mort des justes, et que mes derniers jours soient semblables aux leurs. (*Num.*, 33, 10.)

Nec inveniatur in te qui.... pythones consulat aut divinos, nec quærat a mortuis veritatem.

Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui.... consulte les pythonisses, ou qui se mêle de deviner, ou qui demande aux morts la vérité. (*Deut.*, 18, 10, 11.)

Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum.

Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour. (*Job*, 19, 25.)

Non derelinques animam meam in inferno, nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem.

Vous n'abandonnerez point mon ame au pouvoir de la mort, et vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption. (*Ps.*, 15, 10.)

Ego in justitia apparebo conspectui tuo, satiabor quum apparuerit gloria tua.

Je paraîtrai devant vous avec ma seule justice; je serai rassasié quand je verrai votre gloire. (*Ps.*, 16, 17.)

In malitia sua expelletur impius, sperat autem justus in morte sua.

Le méchant sera chassé dans sa malice, mais le juste espère dans sa mort. (*Prov.*, 14, 32.)

Vidi sub sole in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem, et dixi in corde meo: Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit.

J'ai vu, sous le soleil, l'injustice à la place du jugement, et l'iniquité à la place de la justice; et j'ai dit dans mon cœur: Dieu jugera

le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses. (*Eccl.*, 3, 16, 17.)

Memento Creatoris in diebus juventutis tuæ, antequam veniat dies afflictionis... et revertatur pulvis in terram suam unde erat, et spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum.

Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse, avant que le temps de l'affliction vienne ; avant que la poussière rentre dans la terre d'où elle est sortie, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. (*Ibid.*. 12, 1, 7.)

Vivent mortui tui; interfecti mei resurgent: expergescimini et laudate, qui habitatis in pulvere.

Les morts que vous pleurez vivront, les massacrés d'Israel ressusciteront; réveillez-vous, louez le Seigneur, vous qui habitez dans la poussière. (*Is.*, 26, 19.)

De manibus mortis liberabo eos; de morte redimam eos. Ero mors tua, ô mors! morsus tuus ero, inferne!

Je les rachetterai des mains de l'Enfer; je les arracherai des mains de la mort. Mort, je serai ta mort; Enfer, je serai ta désolation. (*Osée*, 13, 14.)

Si Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quoniam resurrectio mortuorum non est?

Puisqu'on vous a prêché que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment quelques uns d'entre vous disent-ils que les morts ne ressuscitent point? (*I ad Cor.*, 15, 12.)

Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit.

Si les morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ n'est donc pas ressuscité? (*Ibid.*, 13.)

Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.

Si l'espérance que nous avons en Jésus-Christ n'est que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. (*Ibid.*, 19.)

Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.

Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. (*Ibid.*, 51.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

EXORDE.

Qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet.

Celui qui croit en moi vivra même après sa mort. (*En S. Jean*, c. 11.)

Ce n'est donc point à la courte durée des temps que doit se borner l'existence et la destinée des hommes. Il est donc pour tous les Chrétiens, pour ceux mêmes qui n'auront point eu le bonheur de l'être, une autre vie que celle-ci, une vie stable et permanente, une vie éternelle où chacun recevra selon ses œuvres. Le Dieu puissant qui nous a formés, pour le servir sur la terre, saura donc conserver notre ame, au milieu des horreurs du trépas, qu'il ne laissera régner que sur le corps. Ce monde terrestre que nous habitons n'est donc point notre véritable patrie. Une patrie céleste nous attend et nous devons y aspirer sans cesse. Nous n'avons donc point à craindre cet anéantissement total de notre être, dont l'impie nous menace, et qu'il désire inutilement pour lui-même ; et pour m'exprimer avec saint Paul paraissant devant l'Aréopage, nous sommes donc la race immortelle de Dieu, et ce Dieu a marqué son jour pour nous juger, et pour juger tout l'univers.

Mais quel est le but que je me propose dans cette entrée de discours? Viens-je donc, comme les premiers Apôtres envoyés aux nations païennes, vous annoncer les premiers élémens de la religion de Jésus-Christ? Dois-je vous parler comme à des hommes capables de former un doute sûr le siècle à venir, si nécessaire à réparer les désordres du siècle présent? Ne serait-ce pas même une indécence et un scandale de vous adresser les preuves d'une vérité que la nature ne vous démontre pas moins que la religion? Et la chaire évangélique où l'on doit parler à des Chrétiens qui nous écoutent, ne serait-elle point comme profanée par des raisonnemens réservés, ce semble, pour des impies qui ne viennent

pas nous écouter? Mes chers frères, je sens comme vous l'inconvénient de ces dissertations philosophiques, où l'on paraît vous supposer sans foi et sans religion, et auxquelles cependant la foi seule et la religion vous attirent. Mais ne suffit-il pas du malheur des temps pour m'autoriser à traiter à fond, devant vous, de l'immortalité de votre ame, et à confirmer votre foi sur ce grand principe? Ne savez-vous pas comme moi que nous vivons dans un siècle où la religion de plusieurs a fait naufrage; où l'on ose anéantir l'éternité de l'homme, pour mieux anéantir toute religion, soit naturelle, soit révélée; dans un siècle où les esprits les plus fiers de leurs lumières, les plus enivrés de leur mérite, se font gloire d'un système qui les abrutit pour ce monde, et les anéantit pour l'autre; et produisent sur ce point mille raisonnemens captieux, qui se font adopter par une foule d'esprits, ou faibles de leur nature, ou aveuglés par leurs passions? Qu'il me soit donc permis, Chrétiens, de justifier à vos yeux, la vérité de votre avenir, et de vous démontrer une immortalité qui fait sans doute le plus cher objet de vos désirs et de vos espérances. Quelque inutiles, au reste, que ces démonstrations vous paraissent pour l'édification de vos mœurs, du moins serviront-elles à vous découvrir, et toute la faiblesse de l'impie qui ose attaquer votre immortalité, et tout l'avantage que vous pouvez tirer de ce principe même, trop peu médité des Chrétiens de nos jours. Deux idées que je me propose de vous développer : l'une pour affermir votre foi sur ce principe fondamental de toute religion; et l'autre pour vous animer, dans la pratique, à ce qu'il y a dans votre religion de plus sublime et de plus grand. L'une et l'autre renfermeront tout mon dessein.

Point de vérité plus inébranlable à tous les ennemis de la religion que le grand principe de l'immortalité de l'ame : ce sera le sujet de la première partie. Point de vérité plus capable de former des héros à la religion que le grand principe de l'immortalité de l'ame : ce sera le sujet de la seconde partie. Dieu Sauveur, Dieu immortel et prince de l'immortalité, c'est à vous de me soutenir dans ce discours; j'ai besoin de la plus puissante de vos graces, et je vous la demande par l'intercession de la plus sainte des Vierges. *Ave, Maria.* (Le P. Le Chapelain, *Sur l'immortalité de l'ame.*)

Immortalité de l'ame, vérité inébranlable.

C'est un beau mot de Tertullien, et qui se trouve justifié par l'aveu unanime de tous les siècles, que jamais l'homme n'a me-

connu l'existence de la Divinité, ou d'un premier Être, créateur de tous les êtres, à moins qu'il ne fût expédient pour lui-même que cet Être souverain ne fût point en effet : *Nemo Deum non esse credit, nisi cui expedit non esse* [1]. Je dis de même de tous les hommes qui ne jugeant des choses que par les sens, et prévenus des maximes insensées du libertinage, refusent de croire, ou ne croient qu'à demi cet avenir éternel que la religion nous oblige d'espérer ou de craindre. Et je prétends que l'on n'a jamais douté de ce grand principe que par l'intérêt personnel que l'on avait d'en douter ; c'est-à-dire qu'il n'y eut jamais qu'une vie déréglée et corrompue qui fut capable de faire penser à quelques libertins que toute la durée de l'homme se réduit à la vie présente, et que le but de ses espérances finit au moment inévitable de la mort. Je prétends qu'à considérer la chose en elle-même, et indépendamment des lumières que la foi nous donne sur l'immortalité de notre ame ; jamais vérité ne fut plus évidente au jugement d'une raison éclairée, ni plus inébranlable à tous les efforts d'une raison pervertie et corrompue par l'ascendant des passions humaines. Ecoutez-en la preuve, et prêtez-moi, je vous prie, toute votre attention.

Une vérité si lumineuse que l'on ne peut la combattre sans attaquer en même temps la certitude des principes les plus évidens en eux-mêmes, des principes les plus infaillibles au jugement de la seule raison, et de la raison la plus ennemie de la Religion de Jésus-Christ ; une telle vérité n'est-elle pas, entre toutes les autres, la plus inébranlable aux vains raisonnemens de la philosophie humaine ? Or, telle est, mes chers auditeurs, et telle sera toujours cette grande vérité que le sentiment naturel nous démontre, et qui nous annonce à tous la durée immortelle de notre ame. Car, pour ne supposer rien qui puisse nous être contesté dans un discours de cette conséquence, il faut que l'impie reconnaisse dans le Dieu qu'il veut bien encore adorer, et la spiritualité de sa nature, et l'infaillibilité de sa sagesse et l'infinité de sa justice. La spiritualité de sa nature, qui en fait un esprit pur, infiniment au dessus de la matière dont il est le créateur, l'infaillibilité de sa sagesse qui n'a pu donner à l'homme des désirs infinis, sans quelque objet capable de les satisfaire. L'infinité de sa justice qui ne lui permet pas de regarder indifféremment sur la terre, et l'homme vertueux et l'homme coupable. Et voilà, Chrétiens, ce qui doit nous faire comprendre à quel point l'immortalité de notre ame est supérieure à

[1] Tertullien.

tous les raisonnemens impies que l'on peut former contre elle; puisque l'on ne peut combattre cette vérité fondamentale sans dégrader la nature de Dieu, sans méconnaître la sagesse de Dieu, sans anéantir la justice de Dieu. Je reprends, mes chers frères, et je vous invite à me suivre dans le cours de ces argumens victorieux, où j'ai cru devoir m'engager, non seulement pour la gloire de la religion dont nous sommes les disciples, mais pour l'intérêt commun du genre humain, à qui l'on entreprend de ravir le plus essentiel et le plus beau de ses priviléges. (Le Même.)

Nier l'immortalité de l'ame, c'est outrager la nature de Dieu.

Dieu, en créant l'homme, l'avait d'abord destiné à être immortel. Dégradé par le péché, il perdit cet heureux privilége; mais l'intention du Créateur était qu'il lui fût un jour rendu. Sa bonté et sa puissance lui permettaient-elles de ne pas se montrer aussi bienfaisant à l'égard de l'œuvre de ses mains que les hommes le sont à l'égard de ce qui leur est soumis? Or, nous voyons partout le témoignage que les hommes veulent voir se propager et se multiplier ce qui leur appartient. L'intention du Créateur a donc été que l'homme corrompu par le péché fût un jour réformé et renouvelé. L'incrédule ne combat cette assertion que par l'opinion où il est que Dieu ne peut pas ressusciter un corps anéanti par la mort; et il mesure la toute-puissance de l'Être souverain par sa propre faiblesse. Il est facile de tirer d'objets existans, ou qui ont existé autrefois, la preuve de la vérité de cet ordre de choses à venir, dont on accuse l'impossibilité. Un peu de boue façonnée par les mains du Créateur a fait l'homme, vous le savez. Apprenez-moi, je vous le demande, vous dont la science prétend pénétrer tous les mystères, par quel mécanisme un peu de poussière s'est transformée en chair? comment un limon grossier a produit et les os et la peau, et toute la structure de l'homme, tant à l'extérieur que dans les parties diverses qui composent cette substance si savamment organisée, et qui, toutefois, n'est qu'une si faible portion dans l'universalité des êtres? Ce mystère vous échappe; vous ne concevez rien à la naissance de l'homme; et pourtant vous ne pouvez la nier. Pourquoi nieriez-vous sa régénération? car c'est le même Dieu qui opère dans l'une ou dans l'autre. Il sait bien comment il s'y prendra, pour rendre à sa première forme le corps tombé en dissolution. Il est tout-puissant; vous ne lui

contesterez pas sans doute cette qualité.... Que la résurrection des morts soit possible, le fait le prouve; puisque plus d'un mort a été ressuscité. Lazare était depuis quatre jours enfermé dans le tombeau; Lazare fut ressuscité [1]. Le fils unique de la veuve de Naïm, ressuscité, fut rendu à sa mère, au moment où on l'allait emporter de sa maison [2]. Non seulement notre Dieu a exercé par lui-même le pouvoir de ressusciter les morts, il l'a encore donné à ses Apôtres. Il suffit d'une seule résurrection bien authentique pour conclure en faveur de toutes. Qui peut faire l'une peut aussi bien faire les autres. Dans les arts mécaniques, ceux qui sont chargés de grandes et vastes constructions commencent par les exécuter en petit, et par en tracer les modèles sur des plans d'une moindre dimension. Ainsi le Créateur de l'univers, en formant le Ciel, ce merveilleux ouvrage de ses mains, n'a voulu exposer à notre admiration qu'un échantillon de sa sagesse et de sa puissance, afin que nous remontions du peu que nous voyons à ce que nous ne pouvons ni voir ni comprendre.... Le potier qui a fait un ouvrage de terre peut le refaire quand il vient à se briser; et le Tout-Puissant ne pourrait refaire son propre ouvrage! Écoutez saint Paul : Quand vous jetez en terre une semence, ce que vous semez n'est pas la substance elle-même qui doit en provenir dans son temps, mais il le deviendra [3]. Ce grain, par exemple, que vous répandez au hasard sur la terre, il s'y corrompt; il a l'apparence de la mort; bientôt vous le verrez qui lève, devient épi, se développe; il a repris la vie pour se multiplier. L'homme renaîtra, mais pour n'être que ce qu'il était. Son renouvellement n'est pas un accroissement comme celui du blé; c'est donc quelque chose de plus aisé à concevoir que cette foule de phénomènes qui accompagnent la résurrection d'un simple grain. Tout, autour de nous, présente à nos regards une scène continuelle de mutation et de renouvellement. La vie de l'homme n'est qu'une longue suite de morts, de résurrections anticipées; le sommeil lui-même n'en est que l'image journalière, etc.

Ah! de grace, ne nous enlevez pas notre plus glorieuse espérance, le soutien et le remède de notre faiblesse, la seconde naissance qui nous enfantera à une vie nouvelle où l'on ne meurt plus : nous en avons Dieu lui-même pour garant. Et quels sont les ennemis de cette foi? Des hommes ennemis de toute vertu, ames basses et dégradées par la passion et par le crime, plongées tout entières

[1] Joan., XI, 39. — [2] Luc., XII, 12. — [3] I Cor., XV.

dans les brutales voluptés des sens. Que ceux-là repoussent la résurrection, ils ont trop d'intérêt de la craindre ; ils s'effraient, avec raison, d'un renouvellement qui les fera comparaître par-devant le Souverain Juge, pour y recevoir le châtiment d'une vie toute pleine d'iniquités ; serviteurs infidèles, qui, après avoir dissipé les biens qui leur avaient été confiés, se livrent contre leurs maîtres aux plus insolens complots, s'étourdissent sur les suites et s'imaginent que rien n'arrivera qu'en conséquence de leurs vœux et de leurs espérances. Loin de tout esprit sage de semblables pensées. A quoi servirait-il de pratiquer la justice? Quel avantage recueillerait-on d'avoir été vrai, bon, honnête? Quels fruits promettrait-on à ses laborieux sacrifices? S'il n'y a pas de résurrection, à quoi sert de s'appliquer à l'étude de la sagesse, de maîtriser ses sens, de dompter ses passions, d'obéir aux saintes lois de la tempérance et de la pudeur, de n'accorder au sommeil que peu de temps, d'endurer les plus dures privations? S'il n'y a point de résurrection, plus de vie après la mort. La mort est l'anéantissement. Supprimez et toute législation qui condamne le crime et tous les tribunaux qui les punissent. Qu'il soit permis à l'homicide de tremper impunément ses mains dans le sang de sa victime ; laissez l'adultère violer librement la sainteté du nœud conjugal ; que le riche avare, que le spoliateur du bien d'autrui jouissent en paix du fruit de leurs rapines ; qu'aucun frein n'arrête ni le calomniateur ni le parjure : tout est égal à la mort entre eux et l'homme juste, fidèle observateur de sa parole et de tous ses devoirs ; car s'il n'y a point de châtiment pour le crime, il n'y a point non plus de récompense pour la vertu. On peut être sans pitié pour le pauvre, puisqu'il n'y a rien à attendre pour le miséricordieux. Une pareille doctrine à quoi est-elle bonne? A verser dans la société un déluge de crimes : la raison elle-même s'en révolte ; elle ne peut convenir qu'à des scélérats et à des brigands, pour les exciter au crime et leur en assurer l'impunité.

Il n'y aurait pas de résurrection ! Mais que deviennent les oracles de nos livres saints? Ce ne serait donc plus qu'une fable que l'histoire de Lazare, et du mauvais riche de l'Evangile, que la prophétie d'Ezéchiel, alors que, transporté en esprit dans une vaste plaine couverte d'ossemens, il vit tous les morts se lever sur leurs pieds, leurs chairs se réunir et reprendre la vie [1], image frappante de la résurrection générale? Ce n'est point l'ame qui ressuscitera ;

[1] Ezéch., XXXIII, 1 et seq.

immortelle de sa nature, elle n'avait pu mourir. Il faudra donc qu'au jour du jugement elle retrouve le même corps dont elle avait fait, durant leur commun séjour sur la terre, le compagnon de ses bonnes ou de ses mauvaises actions. Chaste ou adultère, innocente ou criminelle, elle n'avait pas été seule; le corps avait été de moitié dans ses œuvres, plus souvent encore il avait été l'instrument des prévarications de l'ame coupable; et l'ame serait jugée indépendamment du corps! S'il fut son complice, il doit être puni comme elle. S'il fut associé à ses sacrifices, il doit être récompensé comme elle. Aussi voyez, quand l'Ecriture nous raconte les tourmens des enfers, elle parle de feux, de ténèbres, d'un ver dévorant. Est-ce pour l'ame? est-ce pour le corps? Mais l'ame séparée du corps ne donnerait point de prise ni à l'activité du feu qui n'agit que sur les sens, ni à l'obscurité des ténèbres, qui ne tombent que sur l'organe de la vue, ni à la dent du ver qui ne pourrait rien contre un pur esprit. (Saint Grégoire de Nysse, *Sur la fête de Pâques, IIIe discours.*)

Nier l'immortalité de l'ame c'est dégrader la sagesse de Dieu.

Ici, mes chers frères, descendons un moment dans nous-mêmes, pénétrons le fond de notre cœur, et interrogeons le sentiment naturel qui le domine; ou plutôt, sans qu'il soit besoin de pénétrer le cœur de l'homme et de l'approfondir, voyons-y d'un coup d'œil ce que nous ne pouvons nous déguiser à nous-mêmes, et ce que nous apprend chaque jour l'expérience de tous les hommes. Eh quoi! c'est que ce cœur, tout occupé qu'il est d'objets frivoles, n'en est pas moins infini dans sa capacité, et insatiable dans ses désirs; c'est que ce cœur est une espèce d'abîme qui absorbe et engloutit tout, qui ne dit jamais; c'est assez, et à qui le monde entier ne suffirait pas pour le remplir. Que l'homme en effet le plus avide de richesses, d'honneurs ou de plaisirs, rencontre à ce moment sous ses pas tout ce qu'il a jamais pu désirer, depuis qu'il existe, sera-t-il vraiment satisfait? Non, il commencera dès lors à former de nouveaux projets de fortune qui seront suivis de mille autres, à mesure qu'il acquerra. Si c'est l'ame d'un héros fier et superbe de ses victoires, ou bien elle cherchera un autre univers à conquérir, comme celle d'Alexandre; ou bien elle se lassera de l'élévation la plus désirée, ainsi que ces princes fameux qui, devenus les maîtres de la terre, succombaient au dégoût de leur propre puissance, qui ne leur paraissait plus mériter ce qu'il en

avait coûté de travaux et de fatigues pour y parvenir. Si c'est une ame commune et vulgaire, d'abord ses désirs seront moins vastes; mais seront-ils moins ardens et moins multipliés dans la sphère étroite où l'ordre de la Providence l'aura bornée? Non, que l'homme gémisse dans le sein de la pauvreté, ses premiers vœux ne seront que pour le seul nécessaire; mais qu'il possède le nécessaire de la nature, il voudra dans le moment le nécessaire de la condition; mais qu'il jouisse du nécessaire le plus commode selon l'état où il est monté, il aspirera dès le même instant au superflu, et au superflu le plus magnifique; et s'il vient à bout d'y parvenir, il désirera toujours également de plus en plus. Il pourra cesser enfin d'acquérir selon ses désirs, mais il ne cessera jamais de désirer d'acquérir encore. Telle est, Chrétiens, vous ne le savez que trop, la nature du cœur de tous les hommes; et le cœur du plus grand héros, pour l'immensité des désirs, n'est point différent de celui du reste des humains.

Or, cette vérité d'expérience une fois reconnue, raisonnons un moment, mes chers auditeurs, et concluons, avec la dernière évidence, que l'on ne peut méconnaître la durée immortelle de notre ame, sans anéantir la sagesse du Dieu créateur, c'est-à-dire, sans regarder ce Dieu infiniment sage, comme un être borné dans ses lumières, qui n'a pas su pénétrer ou la nature des biens du monde, incapables de nous satisfaire, ou l'immensité de notre cœur, incapable d'en être satisfait. Car s'il a bien connu, ce Dieu qui nous a formés, la disproportion mutuelle et de notre cœur et des biens du monde, il faut donc qu'il ait un objet et un objet proportionné à l'ardeur de ce désir infini d'être heureux, gravé dans notre ame par le doigt de Dieu; il faut donc que cette capacité sans bornes, cette espèce d'immensité du cœur humain, nous annonce un bien destiné du ciel à le remplir et à le satisfaire. Or ce bien infini après lequel nous soupirons malgré nous-mêmes, et qui ne saurait être pour le cœur qui le désire un objet chimérique et imaginaire, ce n'est pas dans nous-mêmes qu'il se trouvera jamais. L'homme sent trop bien, à la vue de l'état déplorable où le péché l'a réduit, qu'il n'est pas fait pour se contenter de lui-même. Ce n'est pas au milieu du monde, et parmi tous les objets qu'il offre à nos regards, que peut se rencontrer l'objet véritable de ce bonheur, puisque l'empire du monde entier, loin d'épuiser les désirs de l'homme, ne ferait qu'en multiplier le nombre et en augmenter la vivacité. C'est donc dans un avenir, et un avenir éternel, que la multitude et la variété de nos désirs doivent trouver leur centre et leur par-

fait accomplissement. Il n'appartient donc qu'à l'immortalité seule de remplir la capacité infinie du cœur humain, qui ne saurait être satisfait par une félicité passagère et bornée, telles que seront toujours les félicités de la terre. Et dès là ce n'est point l'effet d'une erreur, comme dit l'impie, ce n'est point l'effet d'une ambition dans l'homme, c'est sa destinée naturelle et nécessaire, de chercher un autre univers, d'aspirer à de nouveaux cieux, d'attendre un second avenir qui ne finira jamais.

Eh quoi! dirais-je à ces esprits terrestres qui renferment dans l'espace des temps l'étendue bornée de leurs espérances, et qui voudraient nous réduire au sort désespérant dont ils font leur bonheur; quoi! serions-nous donc les seules êtres raisonnables dans ce monde visible, pour être en même temps les plus imparfaits et les plus malheureux de tous les êtres, et n'y aurait-il que l'homme assez disgracié de son Créateur, pour ne pas savoir se renfermer dans les bornes naturelles de sa destinée? Je vois le reste des êtres, heureux à leur manière, sans envier d'autre situation que celle qui leur est marquée par l'Auteur de la nature; je vois le poisson vivre content dans le sein des eaux, l'oiseau satisfait de voler librement dans l'espace des airs; les animaux des campagnes ne désirer plus rien, quand la terre leur présente la pâture nécessaire à leurs besoins, et l'homme seul ne serait pas satisfait des avantages temporels qui devraient être tout son partage! Non, ce ne sera pas seulement, quand il s'agit de contenter l'homme, que se sera démentie cette sagesse admirable du Créateur, qui éclate par tant de merveilles dans les plus petits êtres de l'univers. Dès que l'homme, comblé de tous les biens du temps, désire toujours au-delà de ce qu'il possède, de tels biens ne sont point proprement le partage de l'homme, il lui en faut un autre plus vaste et plus proportionné à ses désirs; et la sagesse divine ne sera jamais justifiée à notre égard, si, nous ayant pourvus d'un cœur incapable de se contenter du monde visible et présent, elle ne réserve pas à ce cœur immense un monde invisible et éternel, capable d'en remplir la capacité.

Et que l'on ne m'oppose point ici que c'est un désordre, un déréglement dans l'homme, de désirer toujours, de ne se contenter jamais; et que le Dieu de sagesse n'est point tenu de satisfaire cette avidité insatiable du cœur, qui prend sa source dans notre corruption même. Non, mes chers auditeurs, ce n'est point là de quoi affaiblir la démonstration de notre immortalité, fondée sur les désirs infinis du cœur humain. Je sais, comme vous, que c'est un désordre, un déréglement dans l'homme, de s'attacher passionnément à

la recherche des biens du monde, et aux charmes de leur possession. Mais pourquoi cette attache passionnée est-elle dans l'homme un si grand désordre? Oh! Chrétiens, c'est que l'homme, en se livrant au bonheur terrestre, oublie dès lors l'excellence et la dignité de sa nature destinée à quelque chose de plus grand; c'est qu'il paraît alors se dire à lui-même, par une illusion qui le dégrade, qu'à force d'accumuler biens sur biens, il pourra se former enfin sur la terre un bonheur parfait et capable de combler tous ses désirs. Voilà quel est le vrai désordre de l'homme dans son attachement excessif au monde et à toutes les sortes de bonheur que le monde lui présente. Mais il répond, ce même homme, à la dignité de sa nature, mais il fait voir toute sa grandeur, mais il publie la gloire même du Dieu qui l'a formé, loin de se rendre coupable, quand il ne veut pas se contenter de tous les biens finis, parce que cette avidité insatiable, malgré l'excès ou plutôt par l'excès même qui l'accompagne, est le signe le plus évident de l'incapacité des biens du monde pour le satisfaire, et la plus forte démonstration de la vérité même dont il s'agit: que le cœur humain est nécessairement inquiet et agité dans le sein du bonheur le plus apparent, destiné qu'il est à posséder éternellement son Dieu, et à trouver dans ce seul objet le centre immortel de son repos, en y trouvant le terme de tous ses désirs! *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te* [1]. Ainsi parlait saint Augustin, poussé par la force du sentiment qui l'obligeait de recourir à l'éternité, pour remplir le vide infini de son cœur; et tel sera toujours le langage, je ne dis pas de l'homme converti et sanctifié, comme cet illustre docteur de l'Eglise, mais de tout homme raisonnable et sensé qui saura réfléchir sur son ame, dont la capacité immense annoncera toujours un avenir éternel, parce qu'il n'y a que cet avenir qui soit capable de rassasier cet appétit sans bornes pour le bonheur dont la nature nous a pourvus. (L. P. Le Chapelain.)

Nier l'immortalité de l'ame c'est anéantir la justice de Dieu.

Ne pensons pas que tout se termine à ce cercle étroit de la vie; mais croyons qu'il y aura un jugement où chacun recevra la récompense ou la punition de ses œuvres. Vérité si manifeste, si incon-

[1] August.

testable que tous les hommes, Juifs, hérétiques, n'importe, en tombent d'accord. S'ils n'ont pas tous une idée saine de la résurrection, du moins tous s'accordent sur un jugement à venir, sur des châtimens réservés aux coupables, sur l'existence d'un tribunal qui prononcera sur les destinées futures, en raison de la conduite que l'on aura tenue. Eh! s'il n'en était pas ainsi, pourquoi ce beau ciel que Dieu a déployé par dessus nos têtes? pourquoi aurait-il créé les abîmes des mers et le fluide de l'air pour les besoins de l'homme? pourquoi, en un mot, cette providence si libérale, si, après nous avoir comblés de tant de biens, il devait nous abandonner à l'instant du trépas? Combien d'hommes, après avoir vécu dans l'exercice de la vertu et dans les traverses continuelles, ont quitté la vie sans avoir connu un seul moment de bonheur! D'un autre côté, combien aussi meurent souillés de crimes, chargés de rapines, riches des dépouilles de la veuve et de l'orphelin, après avoir vécu jusqu'au dernier moment dans l'opulence et les délices, dans l'absence de tous les maux! Quand donc les premiers recevront-ils la récompense de leur vertu, les autres l'expiation de leurs crimes, si la mort vient les anéantir tout entiers? S'il existe un Dieu, comme il n'est pas possible d'en douter, c'est une conséquence nécessaire qu'il soit juste. Or, s'il est juste, il est également impossible de nier qu'il ne doive traiter les uns et les autres selon leurs mérites. Si donc, ce n'est point dans la vie présente que les justes auront été récompensés, ni les méchans punis, il est évident qu'il reste après la mort un autre temps où la justice s'exercera à l'égard de tous. (Saint Chrysostome, *Du jugement futur.*)

Même sujet.

Mais quelle preuve encore plus sensible de notre immortalité je découvre dans la justice divine! Quoique les lois humaines aient pourvu, autant qu'il était en elles, à récompenser les bons et à réprimer les méchans dans ce monde visible, quel est surtout dans ce siècle pervers, quel est le sort du vice et de la vertu?

Dieu juste, permettez-moi de vous adresser encore la parole, et de vous dire avec vos Prophètes : *Justus quidem tu es, Domine, si disputem tecum.* Votre justice suprême est indépendante de tous les faibles raisonnemens des hommes; souffrez cependant que je vous adresse cette juste plainte : *Verumtamen justa loquar ad te.* Pourquoi vois-je prospérer la voie des impies? Mes pieds ont chancelé; j'ai pensé tomber d'indignation et de douleur, en voyant la

paix des méchans. Ils ont obtenu les richesses, les honneurs, la gloire; on applaudit à leurs coupables désirs, on bénit leurs injustices. Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand laisserez-vous triompher les pécheurs? *Usquequo, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur?*

Et tandis que le vice lève une tête altière, dans quel délaissement vois-je languir l'humble vertu et la timide innocence? Heureuses encore, si elles n'étaient pas outragées et opprimées par les méchans! C'est donc en vain que j'ai purifié mon ame: *Ergo sine causa justificavi cor meum.* En vain j'ai sacrifié à l'innocence les plus doux penchans de mon cœur; en vain je consacre au bien public ma fortune, mon repos, ma vie; en vain je me dépouille, pour soulager les misérables. O pudeur! ô tempérance ! ô justice! ô charité! vous ne seriez donc plus que de laborieuses chimères! Passions, je vous rends votre liberté. Pourquoi me ferais-je violence pour vous contraindre? Abandonnez-vous avec sécurité à tous les désordres et à toutes les injustices qui échappent à la vengeance des lois et à la censure publique: trahissez mes rivaux, trompez les simples, opprimez les faibles, dépouillez les peuples, perdez les misérables; nous périssons comme les méchans, vivons comme eux. O Dieu! pourquoi abandonnez-vous l'innocence :*Quare oblivisceris tribulationis nostræ?*

Encore, en suivant les préjugés de ma faible raison, je pourrais concevoir l'impunité du crime; mais que Dieu abandonne l'innocence et la vertu, que le juste qui l'adore, et l'impie qui l'outrage, que l'homme généreux qui protège les faibles, et le lâche qui les opprime; que l'homme compatissant, qui essuie les larmes des malheureux, et le barbare qui les fait couler, soient égaux devant lui! Que dis-je? que le crime soit mieux traité que l'innocence; que le vice soit récompensé et la vertu punie! O Dieu! comment concilier ce désordre avec votre justice? pardonnez aux crimes, mais ne punissez pas la vertu : *Quare via impiorum prosperatur? Quare oblivisceris tribulationis nostræ?*

J'ai dit dans mon cœur: il n'en peut être ainsi, il faut que l'ordre soit rétabli; le Dieu juste doit venger les bons et punir les méchans : *Dixi in corde meo: justum et impium judicabit Dominus.* Oui, quand je n'aurais d'autre preuve d'une vie future que la prospérité des méchans et le malheur des justes, je serais convaincu qu'il existe un autre monde, où les inégalités cruelles de celui-ci sont réparées. Le temps est un chaos; l'ordre est dans l'éternité. La vie future peut seule résoudre le mystère de la vie présente,

comme elle peut seule en réparer le désordre : *Justum et impium judicabit Dominus, et tempus omnis rei tunc erit.*

Substances invisibles qui m'entendez, et qui êtes encore enveloppées sous les ombres de la mortalité (car ce n'est point à l'homme extérieur que je veux parler en ce moment, c'est à l'homme intérieur, c'est aux esprits qui animent les corps que j'ai maintenant sous les yeux); ames immortelles, il est donc vrai que vous n'êtes pas confondues avec la masse terrestre que vous animez; et que vous n'irez pas vous perdre avec elle dans la poussière des tombeaux. Si vous entendez retentir dans le corps qui vous environne une réponse de mort, vous entendrez retentir dans vous-mêmes la réponse de l'immortalité. Non, la mort ne détruit que les corps; elle affranchit les ames. Le sépulcre est le berceau de la véritable vie.

Tristes humains, quand vous venez pleurer sur les tombeaux des personnes qui vous furent chères , et que votre raison troublée par la douleur semble croire qu'ils ne sont plus, je puis donc vous dire, en quelque manière, comme l'ange du Seigneur le disait aux saintes femmes qui venaient pleurer sur le sépulcre de Jésus : Celui que vous pleurez n'est point ici : *Non est hic.* Vous voyez gravé sur sa tombe : Ici il repose : *Hic jacet.* Ne vous y trompez plus; non, il ne repose point ici; il n'y a sous cette tombe que sa dépouille mortelle, que le voile corruptible dont il était enveloppé : *Non est hic.* De même que le soleil, au moment où il semble aller s'envelopper dans les ombres de la nuit, va éclairer un autre univers, ainsi quand celui que vous avez aimé a paru se perdre dans les ombres de la mort, il est passé dans une autre vie : *Non est hic.* Quel est son sort dans cette vie nouvelle? Hélas! j'ignore sa destinée. Heureux ou malheureux, je vous déclare qu'il est vivant, qu'il est immortel. O mort! nos ames sont donc au-dessus de ta puissance, et où est ta victoire ? *Ubi est mors victoria tua?* Que le corps retourne à la terre d'où il est sorti, en attendant la résurrection qui doit lui rendre la vie à lui-même: *Pulvis revertatur ad terram suam;* que l'esprit revole vers la Divinité d'où il est descendu : *Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum.* (M. de Beauvais, évêque de Senez, *Immortalité de l'ame.*)

Le sentiment de l'immortalité de l'ame triomphe des obstacles que le monde oppose à notre bonheur.

Quel doit être dans nous le fondement de cette vertu sublime,

de cet héroïsme chrétien, dont je prétends que notre nature est pour nous sans cesse la source et le principe? Non, ce n'est point cet appareil de piété publique et extérieure, cette assistance habituelle aux prières, aux cérémonies, aux offices de l'Eglise; non, ce n'est point là pour le disciple de Jésus-Christ l'héroïsme et la sublimité, l'essence même et le fond du Christianisme. Eh quoi donc! Ah! Chrétiens, c'est ici que le monde et Jésus-Christ doivent nous paraître encore plus opposés que dans tout le reste; car c'est par le faste et la pompe de leur vaine grandeur; c'est par le bruit de leurs exploits et l'éclat de leurs vains titres, ou, pour m'exprimer mieux encore, c'est par des vices brillans, colorés du nom de vertus, que s'annoncent presque toujours les héros du monde; c'est par là qu'ils se font distinguer du vulgaire pendant leur vie, et qu'ils prétendent s'éterniser, en dépit de la mort, dans l'esprit des peuples; au lieu que ce qui doit fonder l'héroïsme de l'homme chrétien, et ce qui doit l'annoncer aux regards du monde, c'est le sentiment de l'humilité, de la modestie la plus marquée, par le peu d'estime qu'il montre de lui-même et le respect qu'il fait paraître pour le commun des hommes, malgré la bassesse et l'infériorité de leur condition. Voilà, mes chers frères, selon tous les maîtres et les docteurs de la morale, ce qui fut toujours dans l'homme le fondement du Christianisme, et du Christianisme le plus sublime et le plus relevé.

Or, ce sentiment humble et modeste de nous-mêmes qui, sans nous dégrader, nous égale au commun des hommes, n'est-ce pas ce sentiment-là même que fait naître d'abord dans le cœur humain le sentiment de son immortalité? Chose admirable! c'est ce sentiment qui élève l'homme au dessus des puissances et des majestés terrestres, et c'est ce même sentiment qui abaisse notre orgueil jusqu'à le détruire et l'anéantir; c'est ce sentiment d'élévation naturelle qui place l'homme au dessus du reste de l'univers, et c'est ce même sentiment qui égale au dernier des humains le plus fier des hommes et le plus grand! Estimons-nous en effet, d'ailleurs, tant qu'il nous plaira: que découvrons-nous dans notre nature de plus respectable que cette immortalité qui nous distingue? et tant d'avantages dominans, attachés à l'éclat de la naissance et de la condition, à la supériorité des talens et du génie; tous ces dons de la nature, qui ne peuvent aboutir qu'au néant, nous paraîtront-ils comparables au titre d'immortel qui nous assure la gloire de l'éternité?

Or, ce grand privilége, d'où coule, pour ainsi dire, l'essence de

notre véritable gloire, n'est-il pas également le propre, et des petits et des grands, et des seigneurs et des maîtres, et des monarques et des sujets? Eh! sur quoi donc notre orgueil oserait-il mépriser encore le moindre des hommes, dès qu'il n'est rien de plus noble, de plus respectable dans l'homme que l'homme lui-même? et tous les titres de la vanité humaine, qui nous élèvent et nous honorent presque uniquement dans la société du monde, pourraient-ils nous placer dans notre estime au dessus de nos semblables, qui, aussi bien que nous, ont Dieu pour principe, et doivent retourner à Dieu pour l'éternité?

Mais pénétrons plus avant dans l'idée de cet héroïsme chrétien dont vous possédez le principe, dans ce sentiment d'immortalité qui vous est commun avec le reste des hommes. L'homme humble et modeste n'est encore, pour ainsi dire, que l'homme renfermé dans lui-même, qui ne paraît point au dehors; et l'héroïsme de la religion paraît exiger de ses sujets quelque chose de plus magnifique et de plus grand, c'est-à-dire, un mérite qui frappe et qui éclate par de plus illustres victoires; et c'est ce qui va se développer à vos yeux dans le courage de l'homme immortel; car j'appelle un héros chrétien, pour en achever ici le tableau, l'homme assez généreux pour s'élever, avec la grace, au dessus de la chair et de ses convoitises, au dessus du monde et de ses périls, au dessus de la fortune et de ses disgraces, au dessus de la mort et de ses terreurs. Or, ne suffit-il pas, en effet, de nous rappeler le souvenir de notre immortalité, de nous pénétrer de ce sentiment qui nous annonce toute la gloire et la grandeur de l'homme; pour triompher de ces ennemis qu'il nous paraît si terrible de combattre et de vaincre, c'est-à-dire, pour triompher constamment, avec la grace, et de toutes les convoitises de la chair, et de tous les dangers du monde, et de toutes les disgraces de la fortune, et de toutes les horreurs de la mort? Soutenez-moi de votre attention, mes chers frères, dans l'exposition rapide d'une morale si rarement présentée à l'homme du siècle, et cependant la plus noble, la plus glorieuse et la plus intéressante qui puisse être pour l'humanité.

1° Pour former dans tous les Chrétiens des héros de leur religion, il s'agit donc, sur le fondement établi de l'humilité évangélique, de les élever d'abord au dessus de la chair et de ses convoitises, c'est-à-dire, de leur inspirer cette force plus qu'humaine qui les rende braves contre eux-mêmes, qui leur fasse dominer cette chair mortelle qui leur est unie, et la traiter en esclave et en coupable, comme elle doit être traitée, pour obéir sans cesse aux

ordres de l'esprit qui la commande : force chrétienne, je l'avoue, bien rare de nos jours, et presque inouïe dans les personnes du siècle, mais force nécessaire à tous les disciples de l'Evangile, dont toute la morale paraît tendre à la destruction du vieil homme et à l'édification de l'homme nouveau, qui ne peut s'établir que sur les ruines de l'homme charnel et animal; force chrétienne qui, dès les premiers temps, a éclaté dans tous les grands hommes du Christianisme, et en a fait autant de victimes de leur ferveur et de martyrs de leurs austérités, qui suppléaient dans eux à la cruauté des tyrans; force chrétienne qui caractérisa spécialement saint Paul, qui fut comme l'ame de cette vertu crucifiée, dont il portait sur son corps les marques vénérables, et qu'il recommandait, par la voix de la parole et de l'exemple, à toutes les nations dont Dieu l'avait fait le docteur et l'apôtre : *Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* [1].

Or, mes chers auditeurs, quelque sublime que vous paraisse ce premier degré de l'héroïsme chrétien, n'en trouvez-vous pas le principe dans ce sentiment d'immortalité que la nature et la religion vous inspirent, dans ce sentiment de grandeur et d'élévation qui fait connaître à votre ame combien elle est au dessus de ce misérable corps, qui lui sert comme de prison sur la terre, et qui gêne l'exercice de ses opérations les plus nobles et les plus capables de la sanctifier? Et si, en effet, au lieu d'écouter les suggestions de la chair et des sens, vous écoutiez la voix de cette ame immortelle qui vous anime, cette voix puissante sur un esprit raisonnable et chrétien ne vous obligerait-elle pas à mortifier sans cesse cette chair sensuelle et voluptueuse qui ne tend qu'à usurper sur l'esprit tout l'empire que cet esprit même doit avoir et conserver sur elle? Eh quoi! disait un ancien sage, persuadé par les lumières de sa raison que le premier devoir de l'homme est de soumettre le corps à l'esprit : Quoi! je serais assez lâche, assez faible, assez indigne de cette raison qui m'éclaire, de cet esprit qui me fait vivre et penser, pour devenir l'esclave de mon corps, de ses appétits déréglés et de ses besoins imaginaires? Non, concluait-il, dès que le Ciel m'a pourvu d'une raison pour me conduire et me servir de guide, pour décider de mes actions, de mes sentimens et de mes idées, dès là je suis trop grand, je suis destiné à de trop grandes choses pour m'asservir aux désirs de ce corps mortel, dont

[1] Ad Gal., 6.

les soins nécessaires qu'il en faut prendre ne me font déjà que trop esclave : *Major sum et ad majora natus*, *quam ut sim mancipium mei corporis.* Ainsi parlait un philosophe sans le secours des idées chrétiennes si supérieures à toute la sagesse du paganisme. Or, si la philosophie purement humaine, qui n'offrait à l'homme que de faibles lueurs sur la gloire de son immortalité, ne laissait pas d'animer l'esprit d'un sage païen à prendre sur son corps tout l'empire qui lui était dû, eh! comment un Chrétien, sous la loi de l'Evangile, qui lui révèle son immortalité dans le plus grand jour, pourrait-il demeurer l'esclave de cette chair corruptible, que Dieu l'a chargé de soumettre aux lois austères de sa religion? ou plutôt comment un Chrétien, convaincu de cette immortalité qui doit être le principe de son bonheur, comme il est celui de sa religion, ne ferait-il pas les plus grands efforts pour dompter cette partie de lui-même, toujours rebelle aux lois du Christianisme, pour la maintenir dans cette subordination nécessaire, que la seule raison serait en état de nous prescrire et de nous persuader?

Eh! comment donc! mes chers auditeurs, comment, à plus forte raison, n'aspirerez-vous pas à retrancher de vos mœurs tous les désordres dont le soin excessif du corps est infailliblement le principe; je veux dire cette habitude de mollesse, de sensualité, d'indolence; cette inaction éternelle pour le devoir, cet amour outré pour le plaisir; en un mot, cette idolâtrie de la chair, devenue le vice dominant du monde chrétien, et qui de tant d'esprits immortels fait en quelque sorte des êtres charnels et terrestres, des êtres toujours esclaves d'un corps dont ils devaient régler en souverains, et à tous les momens, les appétits et les désirs? Comment enfin, avec le secours des idées chrétiennes, jointes au sentiment de votre immortalité, ne prendrez-vous pas un empire constant et invariable sur un corps, toujours à craindre quand vous le flattez, et qui ne vous flatte lui-même que comme un ennemi perfide, pour vous corrompre et pour vous perdre?

2° Mais ce n'est pas à cette seule victoire que le sentiment de notre immortalité nous anime, et le même courage qu'il nous inspire pour triompher de la chair et de ses convoitises doit nous faire encore triompher du monde et de ses plus grands périls, c'est-à-dire, nous détacher assez de ce monde trompeur pour nous porter, suivant la maxime de saint Paul, à devenir des hommes qui usent de ces biens passagers comme n'en usant pas : *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utuntur.* Or, mes chers auditeurs, nous man-

quera-t-il jamais, ce détachement généreux qui garantit de tous les dangers du monde, si nous savons nous pénétrer de la dignité d'une ame qui nous élève, par son éternelle durée, infiniment au dessus du monde et de tous les temps; et le seul défaut de cette réflexion sur la disparité infinie d'un monde qui passe, et d'une ame qui demeure éternellement, n'est-il pas la source de cet indigne esclavage où le monde réduit tant de milliers d'hommes qui ne sentent pas même le poids de leurs chaînes, ou du moins qui ne peuvent se résoudre à les rompre ou à les briser? Oui, Chrétiens, c'est cette distraction trop volontaire sur le souvenir de votre éternelle destinée qui laisse usurper au monde cet empire tyrannique qu'il exerce en mille occasions sur vos esprits et sur vos cœurs; et si vous le considérez un moment avec les yeux de l'homme immortel, ce seul regard, qui vous en découvrira tout le néant, je ne dis pas uniquement par rapport à Dieu, l'Etre des êtres, mais relativement à vous-mêmes, à qui Dieu fait part de son éternité, ce seul regard que vous jetterez sur le monde dissipera tout ce qu'il a pour vous de dangereux, et vous fera bientôt régner, par vos mépris, sur ce monde funeste, qui n'a d'ascendant sur votre conduite que par la voie de l'illusion et de l'erreur.

Eh! quel pouvoir en effet aurait le charme du monde pour nous dominer, s'il ne tirait pas sa force de la faiblesse de l'esprit humain, qui se laisse aveugler par les désirs du cœur? J'entends si cet esprit, malheureusement trompé, ne se figurait pas une espèce de félicité dans tous les objets que le monde lui présente, quel attrait pourraient avoir encore, et ses richesses pour nous attacher, et ses dignités pour nous éblouir, et ses amusemens pour nous séduire, et ses exemples pour nous entraîner, et ses lois pour nous contraindre? Quel empire de tels objets pourraient-ils avoir sur le cœur de l'homme, si l'image flatteuse que l'on aime à s'en former ne nous offrait pas un bonheur que nous croyons réel, et dont nous voulons acquérir la possession à quelque prix que ce puisse être? Car c'est ce préjugé contagieux qui traîne tant de captifs à la suite du monde, qui livre à sa tyrannie tant de victimes malheureuses, déterminées à s'immoler pour son service, et qui ne sacrifieraient pas un moment de plaisir terrestre pour le Dieu qui les a formés, qui les nourrit, les éclaire et s'efforce de les sanctifier. Or, pour bannir de notre cœur cette illusion trop ordinaire, et qui ranime sans cesse son attachement pour les vanités du monde, que faut-il de plus, mes chers frères, que de comparer ce qu'il est à ce que nous sommes, sa durée passagère à la du-

rée immortelle qui nous attend, et sa félicité périssable à l'éternel bonheur, seul capable de nous satisfaire?

Car, regarderons-nous un monde qui passe, ainsi que l'éclair, comme devant faire le bonheur d'un être qui ne passera jamais? Regarderons-nous un monde essentiellement borné dans sa puissance, comme capable de remplir un cœur, qui aspire à des biens infinis, comme lui-même? Non, fût-il aussi vrai qu'il est trompeur, aussi fidèle qu'il est perfide, aussi constant qu'il est volage, aussi reconnaissant qu'il est ingrat, aussi puissant qu'il est faible; fût-ilaussi digne de nos hommages qu'il est évidemment digne de nos mépris, ce monde séduisant, qui éblouit presque tous les yeux, dès qu'il est périssable et qu'il doit cesser d'être, il n'a plus sur moi d'empire; il perd pour moi ses charmes les plus dangereux, parce que, n'y voyant plus rien qui puisse faire mon bonheur, je n'y vois rien dès lors qui mérite mes attachemens et mes services. Interrogez-vous ici vous-mêmes, Chrétiens; ne sont-ce pas là les réflexions que suggère à vos esprits l'idée de votre immortalité, quand vous savez en faire usage pour vous conduire? Et ne suffit-il pas de ces réflexions simples, soutenues du pouvoir de la grace, pour vous rendre constamment victorieux du monde, pour vous faire conclure avec Jésus-Christ que c'est donc aux biens immortels que doivent s'attacher tous vos désirs, comme aux seuls objets proportionnés à leur étendue; et que tous les mérites mêmes, toutes les qualités, toutes les vertus, tous les biens de l'esprit ainsi que du corps, dès qu'ils n'ont de valeur qu'au jugement du monde, ne sont plus dignes de l'ambition d'une ame qui ne doit s'enrichir et se contenter que des célestes trésors : *Thesaurisate vobis thesauros in cœlo* [1].

3° Portons nos vues plus loin sur ce grand objet qui doit faire éclater dans nous toute la grandeur de la religion; triompher de la chair et de ses convoitises, du monde et de ses périls: c'est une double victoire au dessus de tous les héros profanes. Mais les héros chrétiens cesseraient de l'être, s'ils ne triomphaient encore de la fortune et de ses disgraces; et c'est ce nouveau triomphe qui caractérisera toujours l'homme immortel, c'est-à-dire, l'homme persuadé de son immortalité, et qui sait tirer de ce noble principe des lumières pour se conduire. Eh! que pourrait-on faire pour abattre le courage de ces hommes à l'égard desquels les périls

[1] Matth., 6.

de la vie humaine ne sont pas de véritables dangers, ni ses malheurs, de véritables misères? et ne doivent-ils pas être, avec quelque proportion, comme Dieu même, quoique dans un sens bien différent, patiens à supporter tout et à tout souffrir, par la seule raison qu'ils sont éternels? *Patiens*, *patiens*, *quia æternus*. Oui, mes chers auditeurs, que ce sentiment d'immortalité règne, comme il doit régner sur tous les sentimens de votre ame; et dès là je ne crains plus pour vous ce spectacle éternel d'images funestes qui vous environnent; cette variété comme infinie de disgraces que la justice ou plutôt la bonté divine a semées de toutes parts dans l'univers, pour occasionner cette variété admirable de consolations qu'elle communique à tous les cœurs religieux qui la réclament. Eh! qu'importe en effet, dès que le sentiment de l'immortalité nous sert de guide; qu'importe que la faiblesse, la maladie, la mortalité soient comme les compagnes inséparables de notre corps? Qu'importe que la fortune, qui est comme la divinité du monde profane, nous menace, dans le court espace de la vie, de ses plus terribles fléaux, dès que la foi et la raison nous persuadent que tous les efforts du monde pour nous détruire ne sauraient en effet nous anéantir? Pourquoi même nous occuper de soins, de prévoyances, d'inquiétudes pénibles pour ce moment si rapide de la vie présente, dès qu'il nous reste à parcourir une immensité de siècles, un avenir sans borne et sans mesure, qui mérite uniquement de nous occuper?

Que l'univers entier s'évanouisse donc avec toutes ses espérances; que la nature retombe dans le chaos, que les élémens se confondent, que notre corps se réduise en poussière, ou se dissipe en vapeur, qu'il soit dévoré par les animaux, ou consumé dans les entrailles de la terre. Dès que les ruines du monde ne peuvent entraîner celles de l'esprit qui nous anime; qu'elles ne dissoudront pas ce qui n'est pas même capable de dissolution; dès que cette argile qui compose le corps humain, et qui n'est pas proprement nous-mêmes, sera réparée avec honneur, pour participer à la gloire de l'ame, mais non plus avec la même servitude de la part de cette ame, et sa même dépendance de la chair et de ses sens; dès que nous lisons, dans l'avenir que Dieu nous prépare, une si noble destinée, eh! de quel intérêt peut être pour nous tout ce qui peut se passer sur la surface de la terre? Et ne suffit-il pas de nous maintenir dans ce haut rang d'élévation où l'immortalité nous place, pour voir circuler indifféremment sous nos yeux ces disgraces, ces félicités humaines qui font la grande occupation du

monde? Et ne peut-on pas nous comparer alors à ces hommes situés sur la cime d'une montagne d'où ils entendent sans crainte souffler les vents, éclater la foudre, et crever sous leurs pas le nuage enflammé qui épouvante le reste des mortels? Sentimens sublimes, mes chers auditeurs, et dont la noblesse semble passer le commun des hommes, et le commun même des Chrétiens; mais qui, bien appréciés, loin d'être au dessus de leur religion, ne sont que les sentimens émanés de leur nature même, dont la voix infaillible leur promet une éternité de consolation, pour un moment de peines et de disgraces. Qu'il n'y ait point de vertu, point de constance, point de grandeur, point de fermeté soutenue dans l'homme du siècle; qui de nous, Chrétiens, pourrait en être surpris? C'est ce qui doit être, c'est ce qui sera toujours dans ces hommes qui se rendent mortels autant qu'il est en eux, en bornant au monde qui passe, toutes leurs ressources et leurs espérances. Je ne m'étonnerai donc point que ce héros qui bravait la mort au milieu des périls brillans de la guerre; que ce philosophe qui soutenait généreusement une illustre disgrace; je ne m'étonnerai point que l'un et l'autre se désolent et se désespèrent quand ils se voient malheureux en secret, sans pouvoir se soutenir de l'approbation de leurs admirateurs. Il faut bien que la faiblesse du plus grand homme perce à travers cette force apparente dont il n'offre le spectacle que pour éblouir les yeux qui le considèrent, et se procurer en mourant la vaine douceur de penser qu'on le vantera dans le monde, où il ne sera plus, comme ayant paru grand jusqu'à la fin sur la scène passagère de la vie humaine. Mais pour des hommes tels que j'ai droit de vous supposer ici, mes chers frères, pour des Chrétiens qui se croient destinés à cette grande éternité qui doit être la mesure de nos sentimens, comme celle de nos œuvres; que ces hommes, ces Chrétiens paraissent encore faibles et abattus sous le poids de la disgrace, comme s'ils ignoraient qu'il est pour eux une immortalité, qui doit les venger enfin de l'injustice du monde et du malheur des temps; c'est, Chrétiens, ce que j'aurais peine à me figurer dans vous, malgré l'excès de la faiblesse humaine; parce que ce serait dégénérer tout à la fois, et du sentiment de votre nature, et des principes de votre religion; parce que ce serait évidemment vous dégrader vous-mêmes, et au jugement de la raison humaine, infaillible sur ce point, et au jugement plus infaillible encore de votre foi.

4° Enfin, pour achever de former en nous des héros du Christianisme, il faut nous faire triompher encore de l'horreur natu-

relle de la mort. Et c'est à ce degré de force et de courage que s'élève aisément notre ame, au souvenir de l'immortalité, l'objet de sa foi et de son espérance. Eh! d'où provient en effet, Chrétiens, ce sentiment d'horreur si universellement répandu dans le cœur des hommes, à la seule pensée de la mort? D'où peut provenir cette horreur, que de la fausse idée que s'en forme l'esprit humain, et qui la lui fait regarder comme le moment fatal où tout échappe à l'homme, et où il ne reste de son être que ce qui peut l'humilier. Image de la mort trop réelle sans doute par rapport à l'homme du monde dont l'espoir se termine au tombeau; et qui la rend si puissante pour troubler cette paix funeste, dont il prétend jouir sur la terre : *O mors, quam amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis* [1]! Mais image de la mort trop peu sincère, par rapport à l'homme immortel, qui n'a qu'à se considérer lui-même, pour insulter à cette mort fatale, qui porte l'esprit de terreur dans les ames mondaines : *Ubi est mors victoria tua, ubi est stimulus tuus* [2]? Eh! que craindrons-nous en effet à l'abri de notre immortalité, que redouterons-nous de cette mort si terrible pour les hommes vulgaires?

Sera-ce le dépouillement général où elle nous réduit, en nous enlevant tout ce qui nous environne? Mais que perdons-nous donc en quittant le monde, qui mérite la tristesse de nos regrets, si nous comparons cette perte à l'immortalité que la religion nous assure, et même à la dignité naturelle, que suppose dans notre ame le privilége de sa haute destinée? Car, ce qui devrait nous surprendre, si nous savions réfléchir sur nous-mêmes, ce serait sans doute qu'un esprit, tel que le nôtre, et créé pour vivre éternellement, pût cependant s'occuper des idées du temps et des frivolités de la vie; ce serait que cet esprit, plus grand que le monde, pût estimer comme un vrai bonheur la vie qui l'attache à ce monde même; et comme un désastre, le moment qui doit le séparer de tant d'occupations vaines qui dégradent sa grandeur et son activité. Voilà, Chrétiens, immortels comme nous le sommes, ce qui devrait être l'objet de notre étonnement, quand nous réfléchissons sur notre attachement excessif pour ce monde dont les riens nous occupent, et à qui nous daignons, en mourant, laisser de véritables regrets. Eh quoi! serions-nous si peu sensés que de croire notre bonheur tellement dépendant de quelques revenus, de quelques charges, de quelques dignités, dont la gestion remplit le vide de nos mo-

[1] Eccli., 41. — [2] I *ad Cor.*, 15.

mens, ni de croire que ce bonheur, tellement renfermé dans ce nombre de personnes chéries qui composent les sociétés ou les familles, tellement déterminé par le spectacle continu de cette terre qui nous porte, de ces cieux mobiles qui se promènent sur nos têtes, de ces milliers d'astres qui nous éclairent; serions-nous si peu raisonnables que de penser qu'après la perte de pareils objets, il ne peut y avoir pour nous de véritable bonheur? Non, cette faiblesse d'esprit ne tombera jamais sur des hommes de l'éternité, pour qui ce monde matériel n'est au plus que l'ombre grossière d'un autre monde infiniment plus magnifique, qui doit servir comme de palais à leur ame, et de spectacle éternel à ses regards. Que craindrons-nous donc des approches de la mort et de ses sujets?

Sera-ce cette humiliation profonde où elle semble plonger toutes les grandeurs attachées à l'humanité, et l'humanité elle-même? Mais si nous pensons en immortels, nous jugerons que la mort n'abaisse point l'ame en effet, mais seulement le corps, le corps mortel qui lui est uni; que si ce corps mourant tombe et se réduit en poussière, l'ame se lève alors, se dégage de ses liens, et devient plus pénétrante, plus élevée, plus digne de l'excellence qu'elle possède, à mesure qu'elle approche de son Dieu, qui la rappelle de la terre au ciel. Que si le corps à ce moment fatal perd le mouvement que lui imprimait l'ame et qui le faisait vivre, cette ame acquiert alors des connaissances qu'elle n'avait pas, et dont le seul défaut la faisait languir au milieu de toutes les lumières qu'elle pouvait acquérir d'ailleurs. Qu'enfin si le corps va se confondre avec la terre dont il était formé, l'esprit va se réunir avec le Dieu dont il était émané.

Oui, il est vrai que la mort abaisse et même anéantit dans l'homme toute espèce de grandeur dont le monde est la source; qu'elle dépouille l'homme qui ne pense pas au-delà du temps des vains titres qui le distinguent, et lui arrache à la fois tous les soutiens et les appuis de son orgueil. Mais, en humiliant les grands, les potentats de la terre, il n'est pas moins vrai que la mort ne saurait proprement abaisser les hommes mêmes. Que dis-je! Et si quelque chose peut vraiment humilier l'homme ici bas, n'est-ce point la vie même dont il jouit, et qui fait la gloire du corps qui doit périr, en faisant l'abaissement de l'ame qui ne périra jamais? Que la mort nous frappe en effet, elle brise pour nous tout au plus le lien de société qui nous attachait au monde; mais la vie humaine n'affaiblit-elle pas, pour tout le cours de sa durée, cette so-

ciété éternelle que l'esprit de l'homme doit avoir avec son Dieu ? Que la mort soit accompagnée d'images lugubres qui ne me présentent que ténèbres, que corruption et pourriture, je ne crains point de sentir alors la misère de ces disgraces; mais la plus belle vie, la vie du plus grand homme, qu'est-elle autre chose qu'une suite de fragilités, de bassesses, de mille sortes de disgraces qui ne se font que trop vivement sentir à l'humanité? Si donc j'ai horreur de l'abaissement et de l'humiliation, ce n'est point proprement la mort qui m'élève au dessus des misères de la vie; c'est cette vie elle-même qui m'assujettit à ses misères, dont je dois faire l'objet de mes frayeurs. Que craindrons-nous enfin de cette mort qui nous menace, dès que l'idée de notre immortalité nous éclaire?

Sera-ce la sévérité du jugement de Dieu dont elle doit être suivie? Ah! mes chers auditeurs, j'avoue que c'est un instant bien redoutable, que celui qui emporte, pour ainsi dire, avec soi, l'éternité toute entière. Mais n'est-ce point encore une illusion de votre part, hommes chrétiens et immortels, de vous abandonner ainsi aux terreurs de la mort, parce que vous avez lieu de craindre le jugement de Dieu qui doit la suivre? Est-ce donc le seul moment de cette mort si redoutée, qui décidera de l'éternité des hommes? Est-ce ce moment seul qui doit être l'objet des jugemens de Dieu, ou plutôt n'est-ce pas la vie entière de l'homme vertueux ou coupable que Dieu interrogera pour le juger? Et si le dernier de nos momens a de quoi nous effrayer, parce qu'il est celui qui nous transporte au tribunal de la justice divine; ne pouvons-nous pas, dans l'usage chrétien des instans qui le précèdent, chercher le préservatif de toutes les craintes que ce dernier moment nous prépare? C'est donc uniquement à l'homme du monde, à l'homme qui croit devoir périr avec le monde, de trembler au souvenir et aux approches de la mort; et l'homme immortel qui se connaît, n'y voit rien à son égard de vraiment terrible. N'y voit-il pas même de quoi éclater de joie, de quoi triompher à son aspect, qui consterne l'impie le plus hardi, ainsi que le plus faible et le plus timide de tous les hommes : *Ubi est mors, victoria tua; ubi est stimulus tuus ?*

Et c'est ici, mes chers auditeurs, qu'il est aisé de concevoir la différence infinie des héros du monde et des héros formés par la religion! Quel que soit ce héros que le monde nous vante, il ne peut se défendre d'appréhender la mort, ou, s'il ne la craint pas, il n'est redevable de sa fermeté qu'à la faiblesse ou à l'égarement de ses idées. Il faut qu'il cesse d'écouter sa raison, pour devenir vrai-

ment brave, et qu'il s'oublie lui-même, pour s'exposer tranquillement aux périls de la mort. C'était à la religion, et à la religion seule, de présenter au monde un spectacle dont il n'avait jamais été le témoin ; le spectacle de ces hommes qui atteignent la perfection de l'héroïsme raisonnable et chrétien ; de ces hommes toujours intrépides et braves, sans se soucier de leur vie, par principe de raison et de religion ; de ces hommes dont la valeur ne doit sa source, ni à l'imbécillité qui s'oppose à la réflexion dans l'homme vulgaire, ni à l'exemple de la foule qui entraîne au combat le plus lâche, ni au respect humain qui défend de reculer dans le péril, ni à tant d'autres considérations vaines qui font les héros apparens du monde; de ces hommes enfin qui s'exposent, parce qu'ils se connaissent eux-mêmes; et qui s'immolent de sang-froid, parce qu'ils se croient au dessus de la mort.

Spectacle merveilleux dont le monde profane ne fournira jamais un seul exemple, mais spectacle renouvelé des millions de fois par la vertu de la religion, dans tant de martyrs obligés de paraître et de soutenir leur foi devant les tyrans! Voyons en effet, pour nous mieux convaincre d'une vérité qui nous honore, voyons d'une part ce héros prétendu que l'honneur fait monter sur la brèche ou descendre dans l'arène. Quelle agitation sous ce calme apparent qu'il affecte! quel excès de crainte sous cet air magnanime dont il se pare! au dehors il vous paraît plus qu'un homme; pénétrez au dedans, à peine y découvrez-vous un être raisonnable et présent à lui-même. Mais changeons plutôt de spectacle, et portons les yeux sur un plus digne objet. Voyons cet homme immortel, ce héros chrétien entouré de supplices et de bourreaux menaçans, qui emploient mille genres de mort pour lui arracher le souffle de vie qui lui reste. Quelle joie céleste sur son visage! quelle ardeur divine dans ses regards! quelle impatience pour le trépas! il anime le tyran, déjà furieux par de nouveaux traits de zèle pour sa religion; son plus grand tourment, c'est de ne pas encore souffrir, ou de ne pas souffrir assez; il s'élance de lui-même au milieu des flammes, il y glorifie, il y bénit son Dieu; et son cœur est plus promptement consumé par l'amour, que ne l'est son corps par la flamme qui l'environne. Or, vous me demandez pourquoi tant de différence dans ces deux sortes de martyrs que je vous présente? Ah! Chrétiens, c'est que l'un n'est que la victime du monde, et que l'autre est le martyr de sa foi; c'est que l'un croit tout perdre par la mort, et l'autre tout acquérir par la mort même; c'est que l'un se croit fait pour le temps, et que l'autre se sent né pour l'éternité;

c'est que l'un ne voit briller devant lui nul rayon d'espérance, et que l'espérance de l'autre, selon l'expression de l'Écriture, est pleine d'immortalité: *Spes illorum immortalitate plena est* [1]. (Le P. Le Chapelain.)

Péroraison.

Il n'est donc rien, mes chers auditeurs, de plus généreux et de plus fort que l'homme chrétien, qui se conduit par le principe de son immortalité, puisque la force de ce grand principe doit le faire triompher avec la grace, et de toutes les convoitises de la chair, et de tous les charmes du monde, et de toutes les disgraces de la fortune, et de toutes les horreurs de la mort. Cessons donc de nous plaindre désormais de notre faiblesse, pour exercer les vertus communes du Christianisme. Dès que la nature nous anime elle-même à l'accomplissement des plus grands sacrifices, qui font éclater dans l'homme chrétien toute la gloire de sa religion, pourrions-nous être trop faibles avec la grace pour sortir victorieux des épreuves ordinaires, auxquelles est exposée la vertu de l'homme, tant que son ame demeure dépendante du corps mortel où elle habite? Ce qui nous affaiblit, mes chers frères, ce qui nous dépouille en quelque manière de cette force d'idées et de sentimens, qui a contribué à produire tant de grands hommes dans la religion de Jésus-Christ, c'est que nous ne savons point comme eux réfléchir sur nous-mêmes, et voir dans notre nature quelque chose de plus grand que tout ce qui peut attirer les regards et l'admiration du monde. C'est que, follement épris de ces vains titres, de ces noms fastueux, dont le monde pare et couronne ses esclaves, nous ne savons point nous revêtir de cette sublime grandeur que nous assure l'immortalité. Mais renoncez pour un moment, heureux du siècle, aux illusions de l'orgueil humain qui vous séduit, et, sans considérer dans vos personnes ce mérite de fortune qui ne vous est point propre, osez regarder dans vous l'homme seul, dépouillé de tout autre apanage que celui de la nature. Laissez à part ces noms brillans dont vous éblouissez le monde, et qui seront toujours si différens de vous-mêmes. Le guerrier célèbre, le magistrat fameux, le savant, le prince, le héros, oubliez ici tout ce qui vous distingue sur le théâtre de la vie humaine, et ne voyez plus dans vous-mêmes que l'homme immortel, et vous me direz

[1] Sap., 3.

alors si ce titre sublime, dont Dieu honora votre nature, ne vous inspire pas de courage supérieur à tous les titres humains qui vous décorent; et vous me direz si vous craignez encore de succomber dans les combats violens que la chair vous livre; et vous me direz si le monde peut arracher de votre cœur d'autre sentiment que le mépris; et vous me direz si la fortune, dont vous adorez l'idole, peut avoir des revers et des disgraces qui vous étonnent; et vous me direz si la mort même qui porte partout l'épouvante ne porte pas la joie, la sérénité et le triomphe dans votre ame.

Ne voyez plus dans vous-mêmes que l'homme immortel, et vous ne craindrez plus, comme l'homme du monde, de vous voir à fond et de vous connaître. Vous fuirez plus vivement que vous ne les avez desirés, ces plaisirs turbulens qui vous dérobent la vue de votre vraie grandeur, en vous faisant sortir hors de vous-mêmes; et toutes vos passions devenues tranquilles, parce que vous serez ici bas sans intérêt, ne vous détourneront plus de votre céleste patrie; et le spectacle pour vous le plus importun sera celui de ces hommes qui, à force de vœux et de soupirs, semblent vouloir retenir le Chrétien mourant sur la terre, et s'opposer au vol rapide de son ame vers l'éternité.

Ne voyez plus dans vous-mêmes que l'homme immortel, et vous comprendrez bientôt ce que vous avez mille fois entendu sans le bien comprendre, qu'il est insensé de s'occuper, de s'embarrasser principalement de tout ce qui ne s'étend pas au-delà des bornes du temps; qu'il n'y a de vrai sage que l'homme qui pense, qui agit, qui travaille, qui juge et décide relativement à l'éternité; que tout ce que le monde honore du nom d'affaire n'est trop souvent qu'une suite de bagatelles sérieuses, d'amusemens même puérils, et quelquefois coupables; que le salut auquel tout chrétien aspire doit remplir tous les momens de la plus longue vie; et que le plus grand des héros s'abaisse au dessous du moindre des Chrétiens, dès que l'éternité seule n'est pas la règle, la mesure et le terme de ses œuvres.

Ne voyez plus dans vous que l'homme immortel, et bientôt vous aurez peine à vous reconnaître, tant vous serez différent de vous-mêmes. Je veux dire, et bientôt votre esprit, devenu plus pénétrant, se détrompera de ses vaines idées; et bientôt votre cœur désabusé changera de sentimens et de désirs; et bientôt votre imagination plus sage ne sera plus également frappée des mêmes objets; et bientôt votre mémoire chargée de mille traits frivoles de l'histoire du monde ne vous rappellera plus que le

souvenir de ces hommes éternels, qui regardaient la vie humaine comme un passage; et bientôt toute votre ame, comme transformée par ces réflexions toutes-puissantes, ne verra plus rien qui soit digne de ses vœux et de ses poursuites, que le ciel même et son éternité que je vous souhaite, au nom du Père, etc. (Le Même.)

Autre péroraison.

Expergiscimini, réveillez-vous donc en ce moment, vous tous qui habitez dans la poussière de la terre: *Expergiscimini*, *qui habitatis in pulvere.* Cendres malheureuses des méchans, dormez, dormez dans vos sépulcres, et jouissez du moins de ce repos jusqu'au dernier jour du monde, où vous devez, hélas! partager avec vos ames les souffrances éternelles; mais vous, cendres heureuses des saints, qui reposez sur nos autels, et vous aussi, cendres des justes, qui êtes encore confondues sous le pavé de nos temples avec celles du vulgaire des morts, poussière auguste, vous sortirez donc un jour du milieu des ruines de l'univers, ainsi que Jésus-Christ est sorti du tombeau, et vous serez réunies à vos ames, pour partager leur félicité, comme vous avez partagé leurs vertus: *Expergiscimini et laudate.* A une espérance si grande et si consolante, déjà il me semble voir ces ossemens arides et ces froides cendres à travers les tombes qui les couvrent, se réveiller et tressaillir d'avance dans la poussière de leurs sépulcres: *Expergiscimini et laudate, qui habitatis in pulvere.*

Je crois donc, et comment refuserais-je de croire un dogme si honorable et si consolant pour l'humanité? Je crois, comme je le répète tous les jours dans le Symbole de ma foi, je crois la résurrection de la chair et la vie éternelle: *Credo carnis resurrectionem et vitam æternam.* Je crois que celui qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera avec lui: *Qui suscitavit Jesum, et nos cum Jesu suscitabit.* Je crois qu'au dernier jour du monde, dans ce jour où le ciel et la terre périront, ce corps fragile, et qui va bientôt tomber en poudre, sortira du tombeau. Alors, mes cendres, plus nobles que les astres qui nous éclairent, et que le Seigneur doit éteindre du souffle de sa bouche comme une faible lumière, alors mes cendres seront ranimées par le souffle du Tout-Puissant, et deviendront incorruptibles et immortelles comme mon ame. Voilà l'espérance qui repose dans mon sein, et qui adoucit pour moi les horreurs du trépas: *Reposita est hœc spes mea in sinu meo.* Justes, ne sentez vous point votre ame, ne sentez-vous point votre chair elle-même

qui doit être associée à son sort, frémir d'un doux saisissement dans l'attente du Dieu vivant? *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.*

Et vous, pécheurs impénitens, qui, au lieu de ressusciter avec Jésus-Christ, demeurez encore ensevelis dans les ombres de la mort, et qui différez votre salut à un avenir qui ne dépend point de vous, et qui peut-être, hélas! vous sera refusé, ne sentez-vous point votre chair elle-même frémir de crainte et d'horreur, dans l'attente des douleurs immortelles qui leur sont réservées? (Car, a dit l'auteur de toute vérité, de même que les justes se réveillent pour la gloire, les pécheurs se réveilleront; grand Dieu, quel réveil! ils se réveilleront pour un opprobre éternel). O justes, applaudissez-vous de votre immortalité! O pécheurs, frémissez de votre immortalité! (M. DE BEAUVAIS, évêque de Senez.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

EXORDE.

Ubi est, mors, victoria tua?

O mort! où est ta victoire? (*I Corinth.*, xv, 55.)

Est-ce donc à nous, mes frères, jouets infortunés, tristes victimes du trépas, à faire une pareille demande : O mort! où est ta victoire? Hélas! elle est dans ce deuil général qui couvre la terre, dans ces tombeaux pressés qui la surchargent, dans cette foule de générations qui s'écoulent comme un torrent et disparaissent comme un nuage. O mort où est ta victoire? Ah! Chrétiens, voyez-la dans ces empires qu'elle renverse, dans ces trônes qu'elle abat, ces amis qu'elle nous enlève, ces biens qu'elle nous ravit, dans nos mœurs et nos lois, nos arts et nos sciences qu'elle anéantit tour à tour, dans nous-mêmes enfin qu'elle use et qu'elle détruit... Dans nous! qu'ai-je donc avancé? Quoi! serait-il vrai que tout périt dans l'homme? Non, sans doute; il est en lui un être pur et respectable, inaccessible aux traits du temps et à l'empire de la mort: son ame, cette noble portion de lui-même, doit échapper au grand naufrage de la nature entière. Nous avons donc le droit d'insulter à la mort, et de lui demander avec une sainte fierté : O mort! où est ta victoire : *Ubi est, mors, victoria tua?*

Ce cri sublime d'une ame qui se sent plus forte que la terre, plus durable que le temps, quelle impression fait-il sur nous? Nous sommes immortels : que nous dit, mes chers frères, cette grande espérance? Hélas! elle produit des spéculations vaines, et jamais ces pensées fécondes qui partent du cœur; des rêves philosophiques, et jamais ces héroïques sentimens qui enfantent le salut. C'est en nous une idée, et non une persuasion; tout au plus un désir, et non une espérance. Oh! que nous faut-il donc pour toucher vivement nos ames? et quelle léthargie est la nôtre, si l'attente d'une autre vie nous laisse froids et insensibles?

Non moriar, sed vivam [1]; je ne mourrai point, mais je vivrai. C'était le saint transport du Prophète, c'est celui de toute ame que le monde n'a point enchantée; c'est l'élan généreux du fidèle qui vit de la foi des promesses: je ne mourrai point, mais je vivrai. *La terre retourne à la terre, et l'esprit vers le Dieu qui l'a fait* [2]. Mon corps doit se dissoudre; mais mon corps n'est pas moi, c'est tout au plus le voile grossier qui cache mon être véritable, et la mort n'est pour moi que le commencement de la vie: *Non moriar, sed vivam.* Arrêtons-nous à cette idée. Ici-bas les passions grossières nous humilient et nous dégradent; le sentiment de l'immortalité nous élève et nous agrandit; les misères inséparables de notre condition viennent empoisonner nos jours les plus sereins; le sentiment de l'immortalité nous soutient et nous console. En deux mots, l'immortalité de notre ame est la plus glorieuse de nos prérogatives; c'est la plus douce de nos espérances. *Ave, Maria.* (M. DE BOULOGNE, *Immortalité de l'ame.*)

[1] Psal., CXVII, 17. — [2] Eccles., XII, 7.

AUTRE EXORDE.

Si nous jetons nos regards sur le théâtre de ce monde, nous ne pouvons qu'être frappés de deux choses, et des travaux sans nombre dont l'homme se tourmente sous le soleil, comme parle le Sage, et de la brièveté de ses fragiles destinées. Que de mouvemens, que d'inquiétudes sur cette terre que nous habitons! Ce sont des politiques qui poursuivent de vastes desseins dont ils se promettent de recueillir la gloire, des savans qui s'enfoncent dans de pénibles recherches, pour jouir enfin de leur propre renommée, des spéculateurs hardis qui voudraient, par leurs combinaisons, enchaîner les caprices de la fortune, dans l'espoir de goûter un jour le repos au sein de l'abondance; ce sont des peuples entiers livrés à des agitations perpétuelles, vivant pour le commerce et les arts, et plaçant dans je ne sais quels biens qui leur échappent la suprême félicité. Ainsi tout roule dans un tourbillon perpétuel de projets, d'affaires et de plaisirs. Cependant que d'espérances trompées! Tout ce qui occupe la scène du monde n'y brille qu'un instant; ce qui vit aujourd'hui, demain ne sera plus. La génération présente ira se perdre avec les générations passées; tout meurt, les empires comme les hommes, et nous-mêmes nous foulons tous les jours aux pieds cette terre qui doit être notre tombeau. Or, au milieu de ces vicissitudes perpétuelles de générations qui passent, de générations qui arrivent, n'est-il pas bien raisonnable de nous demander à nous-mêmes si tout finit avec le corps? Ces personnages qui se sont rendus illustres par leurs vertus, ces hommes célèbres dont la mémoire vit dans les annales des peuples, nos pères dont les ossemens reposent parmi nous, ne sont-ils qu'une vile poussière? Mon être tout entier sera-t-il renfermé sous la pierre du tombeau? y a-t-il au-delà de la vie dans laquelle j'existe une vie toute nouvelle? Dois-je y trouver le malheur ou la félicité? Fut-il jamais une question plus digne de l'homme sensé? et où est celui qui puisse en tout temps, en tout lieu, la bannir de sa pensée?

Pascal a dit : « L'immortalité de l'ame est une chose qui nous « importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut « avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de sa-

« voir ce qui en est. Toutes nos actions, toutes nos pensées, doi-
« vent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des
« biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une
« démarche avec sens et jugement, qu'en se réglant par la vue de
« ce plan qui doit être notre premier objet. » C'est donc, Messieurs, présenter à vos esprits ce qu'il y a de plus grand et de plus digne de leurs pensées, que de leur rappeler leur immortalité. Voyons ce que les seules lumières naturelles peuvent nous découvrir sur l'existence d'une vie future où se trouvent des récompenses pour la vertu et des châtimens pour le vice. Les considérations puissantes que nous avons à exposer en sa faveur, nous les puiserons dans la connaissance approfondie et combinée de l'homme et de Dieu. Tel est le sujet de cette conférence. (M. Frayssinous, *Immortalité de l'ame.*)

L'immortalité de l'ame est la plus glorieuse de nos prérogatives.

Garantir son esprit des préjugés du siècle, et son cœur de l'avilissement des passions, c'est, dit saint Augustin, la vraie grandeur de l'homme. Or, tels sont les deux effets qu'opère en nous le saint espoir de la vie future. Il nous préserve également de nos erreurs et de nos vices; nous y trouvons tout à la fois la source des plus vives lumières, le principe des plus grands sentimens; et c'est ici, sans doute, le lieu de s'écrier avec l'Apôtre : Nous nous glorifions dans l'espérance: *Gloriamur in spe* [1]. Oui, Messieurs, le plus grand nombre de nos erreurs prend sa source dans notre amour pour la vie présente. Renfermés dans le temps, nous sommes trop près des objets pour en juger sainement. Entraînés par le tourbillon, les vérités les plus frappantes échappent à nos esprits distraits; nous n'y voyons plus qu'une énigme. Peut-être voyons-nous, mais nous ne sentons pas. Pour connaître parfaitement le monde et son néant, la vie et sa rapidité, les hommes et leurs inconséquences, il faut sortir du temps, abandonner les figures qui passent, et habiter par la pensée l'immuable région de l'immortalité. C'est à cette hauteur que s'élève le vrai fidèle. Que l'air qu'il y respire est salutaire et pur! Là s'effacent toutes les illusions, là disparaissent tous les nuages. Du point de vue où il se place, il n'aperçoit que des atomes là où le monde imagine des colosses. Il jette un regard sur la terre, et il n'y voit, comme Jérémie [2], qu'un sombre et triste vide que dominent de toutes parts

[1] Rom., v, 5. — [2] Jérém., iv, 23.

et le mensonge et le néant: *Aspexi terram*, et *ecce vacua erat*, *et nihili.* Il y voit le puissant du siècle n'acquérir tant d'honneurs que pour se forger plus de chaînes; le riche n'augmenter ses possessions que pour multiplier ses ennemis; le conquérant ne remporter de grandes victoires que pour laisser après lui de plus grands débris; le voluptueux, qui croit goûter des plaisirs et ne trouve jamais que des remords; l'avare, qui vit de rien, pour mourir riche; le héros du siècle, qui prend la gloire pour la grandeur, la renommée pour l'immortalité; le mondain, qui ne fait qu'agrandir le vide de son ame en s'attachant à plus d'objets; le savant, qui raisonne sur le temps et le consume sans remords; le philosophe, qui se croit un sage et n'est qu'un sophiste; le pécheur obstiné réduit à la condition déplorable d'être assez lâche pour faire le brave contre Dieu; l'incrédule contraint sans cesse de lutter contre la religion qu'il est forcé de respecter, contre sa raison qui le condamne, contre sa fermeté qui l'abandonne, contre sa conscience qui le poursuit, contre la mort qui l'épouvante et qui le presse, et qui le pousse, et qui le traîne de doutes en doutes, de passions en passions, de malheurs en malheurs jusqu'à la porte du tombeau, au-delà duquel se présente à lui un Dieu juste qu'il redoute, un Dieu bon qu'il n'ose espérer, et le triste et sombre néant, dont il voudrait se faire une ressource, et qui n'est que son désespoir. Il y voit enfin tous les hommes, qui consument leur vie dans un stupide enchantement, qui se flattent et se méprisent, s'embrassent et se détestent, épuisent tous leurs biens pour épuiser leurs jours, forment sans cesse des vœux extrêmes pour des objets frivoles; jamais à Dieu par leurs plaisirs, jamais à leurs semblables par leurs passions, jamais à eux-mêmes par leurs affaires : insensés, qui regrettent le passé, abusent du présent, remettent à l'avenir le soin de leur salut, et ne vivent ainsi que par des regrets ou par des espérances!

C'est encore du sein de l'immortalité qu'il voit la pompe du pouvoir, l'orgueil de la naissance, tous les sentiers de la prospérité et de la gloire aboutir au tombeau. Le temps, qui s'écoule avec une incroyable vitesse pour faire place à l'éternité, se perd dans ce vaste Océan comme un faible ruisseau; il entraîne dans sa fuite nos plus hardies entreprises, ne fait qu'un même débris et des héros et des trophées, et des vainqueurs et des vaincus; il confond dans un même néant et nos chagrins et nos plaisirs, et nos craintes et nos espérances : la vertu seule ne meurt point; toujours auguste, si elle n'est pas toujours heureuse, et, au milieu de ce dé-

sastre universel, brillant seule d'une gloire immortelle. (M. de Boulogne.)

Qu'est-ce que l'homme qui attend l'immortalité?

Celui qui se nourrit des hautes espérances que lui présente l'avenir ne nous semble courir qu'après de vaines ombres; il excite notre pitié, et nous croyons l'avoir assez flétri en l'appelant avec dédain un homme de l'autre monde. Mot insensé! le comprenez-vous bien, mes frères? savez-vous donc ce que c'est qu'un homme de l'autre monde? C'est un homme dont ce monde-ci n'est pas digne, dont tous les jours sont pleins, qui n'a rien et qui possède tout, qui sait mériter l'estime des hommes et s'en passer; un homme prodigue, mais de ses aumônes; avare, mais de son temps; jaloux, mais de sa perfection; fier, mais de son ame; esclave, mais de ses devoirs: un homme qui ne connaît qu'un mal, le péché; qu'une règle, la vérité; qu'un gain, le ciel; qu'un désir, Dieu même: c'est un homme maître de tous les temps; du passé, dont il jouit par le spectacle de ses vertus qui ne périssent point; du présent, dont il enchaîne la rapidité par un travail utile; de l'avenir, où règne son témoin et son juge; du passé, qui revit pour l'éternité; du présent, qui fructifie pour l'éternité; de l'avenir, où l'attend l'éternité: c'est un homme qui se respecte trop pour voir en soi quelque chose de plus grand que soi-même; qui sait, sur ce principe, s'élever sans être vain, s'abaisser sans s'avilir, commander sans fierté, obéir sans bassesse, et qui porte ainsi partout une ame égale, que rien n'enfle et que rien n'humilie: c'est un homme de l'autre monde. Mais qu'est-ce donc qu'un homme de celui-ci? c'est un homme tel qu'un ancien l'a défini: le plus vain et le plus misérable de tous les êtres, *nihil superbius et miserius;* un homme que désespère le moindre mépris, qu'enflamme la plus légère offense, qu'abat le plus faible revers, c'est un homme borné comme ses possessions, frivole comme ses honneurs, vain comme ses titres, mobile comme l'opinion, changeant comme le préjugé, inconstant comme la fortune: c'est un homme qui revient sans cesse de la crainte à la joie, de la joie à la crainte; qui s'agite sans dessein, et se tourmente sans objet; qui se traîne tristement dans un même cercle de sensations usées, se dégoûte de tout et ambitionne tout, se plaint des hommes et les recherche; qui adore le monde et le maudit, se lasse de ses joies comme de ses peines; qui n'aime ni ses devoirs ni ses passions, n'est content

ni de lui ni de sa fortune, ni de ses plaisirs ni de ses affaires, ni du vice ni de la vertu. Voilà, mes frères, ce que c'est que l'homme de ce monde. (Le Même.)

Importance du dogme de l'immortalité de l'ame.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans le doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends, au contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y

a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur ame est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient l'anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; et c'est déjà assurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble, et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentimens? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolation.

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes pour les confondre par la vue de leur folie : car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon ame : et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non

plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver; et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher : et en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables, et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférens à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses; ils craignent jusqu'aux plus petits, ils les pré-

voient, ils les sentent; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse; c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie, et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux, pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi, non seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car, quand ils auraient une certitude entière qu'ils n'auraient rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne serait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant semble si beau, que non seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux et capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a secoué le joug; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite; qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre ame est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? et n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et, en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentimens, et des raisons qu'ils ont de douter de la Religion, ils diront des choses si faibles et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité, vous me convertirez. Et il avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentimens où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentimens sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'il sont fâchés dans le fond de leur cœur de ne pas avoir plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point; cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à ne point en avoir. Rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu; rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles; rien

n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables, qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens : et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore.

C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, et qui, reconnaissant leur misère, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais, pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes des soins des autres; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grace qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons, au contraire, tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs, peut-être y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais, pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de connaître la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine que l'on y a ramassées. (PASCAL, *Pensées.*)

Immortalité de l'ame.

On a depuis soixante ans assez plaidé la cause du désespoir et de la mort : j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever et d'appeler mon siècle en jugement. Je suis las d'entendre répéter à l'homme : Tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois rien qu'à toi. Il le croirait peut-être enfin; peut-être qu'oubliant sa noble origine, il en viendrait jusqu'à se regarder en effet comme *une masse organisée qui reçoit*

l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins [1], *jusqu'à dire à la pourriture: Vous êtes ma mère; et aux vers: Vous êtes mes frères et mes sœurs* [2]; peut-être qu'il se persuaderait réellement être affranchi de tout devoir envers son auteur; peut-être que ses désirs mêmes s'arrêteraient aux portes du tombeau, et que, satisfait d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main; qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur, aussi bien que de sa dépendance. On s'est efforcé d'en détruire les titres : vaine tentative! ils subsistent, on les lui montrera. Ils sont écrits dans sa nature; tous les siècles les y ont lus, tous, même les plus dépravés. Je les citerai à comparaître; et on les entendra proclamer l'existence d'une vraie religion. Qui osera les démentir, et opposer à leur témoignage ses pensées d'un jour? Nous verrons qui l'osera, quand tout à l'heure, réveillant les générations éteintes, et convoquant les peuples qui ne sont plus, ils se lèveront de leur poussière pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.

Et pourquoi périrait-il? Qui l'a condamné? Sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être? Ce corps qui se décompose, ces ossemens, cette cendre, est-ce donc l'homme? Non, non, et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais; jamais elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'élémens composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer? Merveilleux effet de l'organisation! cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties, pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois, pour franchir l'espace immense, et chercher par de là tous les mondes, non seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse, atome à l'étroit dans l'univers!

[1] C'est ainsi que Saint-Lambert définit l'homme. — [2] *Putredini dixi : Pater meus es; mater mea et soror mea, vermibus.* (Job., XVII, 14.)

Certes, je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions; que si encore ils s'y complaisent, s'ils redoutent d'être détrompés, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation.

Et que disent-ils cependant? Ils appellent les sens en témoignage; ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux; semblables à des enfans qui, voyant le soleil descendre au dessous de l'horizon, le croiraient à jamais éteint. Mais quoi! sont-ils donc les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution? Sont-ils donc les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre? Il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme; et néanmoins le genre humain, défendu contre le prestige des sens par une foi puissante, et par un sentiment invincible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence, et, malgré les contradictions de quelques esprits abusés par d'effroyables désirs, il conserva toujours comme un dogme de la raison générale une haute tradition d'immortalité. Que ceux-là donc qui la repoussent se séparent du genre humain, et s'en aillent à l'écart porter aux vers leur pâture, un cœur palpitant d'amour pour la vérité, la justice, et une intelligence qui connaît Dieu. (De La Mennais, *Essai sur l'indifférence.*)

Même sujet.

A l'aspect de ces corps célestes qui roulent, éclatans de lumière, par dessus nos têtes, et subsistent depuis tant de siècles, on se plaint de la Providence qui a renfermé la vie de l'homme dans un si petit nombre d'années. On aurait droit de se plaindre, si l'homme était condamné à périr tout entier; mais non. La plus noble partie de lui-même, celle qui est le principe de son existence, celle sans qui il n'y a point d'homme, n'est point sujette à la mort. La substance de son ame est inaltérable. La mort n'a de prise que sur la moindre partie de son être; l'autre ne fait que gagner à la destruction de notre corps. Si nous souffrons, si nous sommes tributaires des maladies, des infirmités de la vieillesse; pécheurs, et par l'héritage de notre premier père, et par notre propre faiblesse, toujours enclins à l'orgueil, nous avons mérité d'être châtiés, et nous avons besoin de l'être pour nous humilier et nous purifier. Ce n'est point par indifférence que Dieu nous traite de la sorte. S'il ne s'était pas occupé de nous, il ne nous aurait pas fait une ame immortelle, comme ce n'est point par impuissance

qu'il a laissé notre corps assujéti à tant de misères. S'il n'était qu'impuissant, aurait-il imprimé aux astres du firmament, à ce globe de la terre, un principe de vie qui les maintient, sans altération, au milieu des vicissitudes attachées à tout ce qui a pris naissance? Il n'a point permis que les corps célestes fussent accessibles aux ravages du temps, à tant d'autres causes de destruction; ils n'ont ni ame, ni liberté; ils ne peuvent ni pécher ni mériter. Ils n'ont donc pas, comme nous, besoin de l'aiguillon des maladies et des infirmités pour être ramenés à l'ordre, et contenus dans les bornes de l'humilité et de l'obéissance. Un jour viendra, où, à la suite des épreuves de cette vie terrestre, nos corps eux-mêmes sortiront de leur corruption, pour entrer dans la gloire, et l'éclat dont ils seront revêtus dans une vie nouvelle surpassera celui du soleil et des astres les plus lumineux. (Saint Chrysostôme, *Sur sainte Anne.*)

Même sujet.

L'homme a péché; tout ce qui fut créé sur la terre a porté la peine de son crime : en conséquence, *toute créature*, dit saint Paul, *a été assujétie à la vanité* [1], c'est-à-dire est devenue corruptible. Le corps de l'homme est devenu tributaire de la mort et de la souffrance; la terre, frappée de malédiction, a été condamnée à produire des ronces et des épines. Tout vieillit. *Le ciel lui-même*, dit le Prophète, *se consumera, dissipé dans une vaine fumée, et la terre deviendra comme un vêtement usé, mais pour reprendre un nouvel être et des formes nouvelles* [2]. Tout périra, non pour être anéanti, mais pour être changé; et la mort ne sera qu'un germe d'immortalité. Ne me demandez plus pourquoi toutes les créatures ont été assujéties à la vanité. Qu'avaient-elles fait pour mériter de subir le châtiment d'une faute étrangère? Etaient-elles coupables? non sans doute; l'homme seul le fut : comme elles avaient été créées pour l'homme, faut-il s'étonner que, pour punir l'homme par elles, Dieu les ait faites assujéties à la corruption? Mais, puisqu'elles ont partagé son châtiment, un jour viendra où elles seront de même associées à son renouvellement. Ecoutez l'Apôtre: *Avec espérance*, ajoute-t-il, *d'être délivrées de cet asservissement à la corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfans de Dieu* [3]. Nouveaux cieux, nouvelle terre. Ce ne sera pas vous

[1] Rom., VIII, 20. — [2] Ps., CI, 17; Isa., LI, 6. — [3] Rom., VIII, 21.

seul, ô homme, qui serez affranchi des liens qui vous enchaînent à la mortalité, à la corruption; toutes les créatures le seront avec vous, régénérées comme vous à une existence nouvelle. Elles ont participé à votre servitude, elles participeront à votre liberté; devenues corruptibles avec vous, elles deviendront avec vous incorruptibles.

La terre, nourrice de l'homme, fut enveloppée dans sa disgrace. Réhabilitée avec son royal pupille, elle recouvrera sa première magnificence au jour où, transformé lui-même, rappelé au trône de Dieu son Père, il sera rendu à son antique gloire. Ainsi, quand un roi veut célébrer la pompe nuptiale de son fils, il renouvelle tout ce qui fut à son usage, afin que la gloire de son élévation rejaillisse sur tout ce qui l'environne. Ah! quand les créatures insensibles elles-mêmes *soupirent*, selon la pensée de saint Paul, dans l'attente de leur transformation, quand elles sont, pour ainsi parler, *dans le travail de l'enfantement*, vous seul, ô homme, vous, créature raisonnable et douée de sentiment, vous pourriez trouver quelque repos et concentrer ici bas vos espérances dans cette terre étrangère où vous êtes exilé!

Sujets d'un roi qui a vaincu la mort, et nous aussi nous pouvons comme lui triompher de la mort. Comment cela? m'allez-vous dire : est-ce que nous ne mourrons pas? S'il n'en était pas ainsi, Jésus-Christ n'aurait pas vaincu la mort; un guerrier n'acquiert de la gloire, il ne devient illustre que lorsqu'au combat il terrasse son ennemi, et non pas lorsqu'il n'a point combattu. Ce qui nous fait mortels, ce n'est point le combat; mais c'est la victoire qui nous rend immortels. A la bonne heure, si nous demeurions toujours sous l'empire de la mort, il n'y aurait en nous que mortalité. Qui doit ressusciter après la mort n'est point, à proprement parler, mortel. Parce que vous aurez rougi ou pâli durant quelques momens, on ne dira pas que la couleur de votre visage soit rouge ou pâle, quand elle ne l'est pas habituellement; ce ne sont là que des accidens passagers. De même, ne nommez point mortel ce qui ne doit mourir que pour un temps. Il faudrait le dire aussi de ceux qui dorment, puisque dans le sommeil on est sans action. — Mais la mort corrompt et dissout le corps. — Qu'importe? on ne meurt pas pour se corrompre; on ne meurt que pour devenir incorruptible. (Saint CHRYSOSTOME[1].)

[1] Hom. XIV. in epist. ad Rom, et Hom. LXXVIII in Joan.

Effets du désir de l'immortalité de l'ame.

Saintes vérités du Christianisme; fidèle et irréprochable témoignage que les apôtres ont rendu, au péril de tout, à leur Maître ressuscité; mystère d'immortalité que nous célébrons, attesté par le sang de ceux qui l'ont vu, et confirmé par tant de prodiges, par tant de prophéties, par tant de martyrs, par tant de conversions, par un si soudain changement du monde, et par une si longue suite de siècles, n'avez-vous pu encore élever les hommes aux objets éternels? et faut-il, au milieu du Christianisme, faire de nouveaux efforts pour montrer aux enfans de Dieu qu'ils ne sont pas si peu de chose qu'ils se l'imaginent? Nous demandons un témoin revenu de l'autre monde pour nous en apprendre les merveilles : Jésus-Christ, qui est né dans la gloire éternelle, et qui y retourne; « Jésus-Christ, témoin fidèle, et le premier né d'entre « les morts », comme il est écrit dans l'Apocalypse [1]; Jésus-Christ, qui s'y glorifie d'avoir « la clef de l'enfer et de la mort [2] »; qui en effet est descendu non seulement dans le tombeau, mais encore dans les enfers, où il a délivré nos pères et fait trembler Satan avec tous ses anges par son approche glorieuse : ce Jésus-Christ sort victorieux de la mort et de l'enfer, pour nous annoncer une autre vie, et nous ne voulons pas l'en croire! Nous voudrions qu'il renouvelât aux yeux de chacun de nous tous ses miracles; que tous les jours il ressuscitât pour nous convaincre: et le témoignage qu'il a une fois rendu au genre humain, encore qu'il le continue, comme vous verrez, d'une manière si miraculeuse dans son Eglise catholique, ne nous suffit pas.

A Dieu ne plaise, dites-vous; je suis Chrétien, ne me traitez pas d'impie. Ne me dites rien des libertins; je les connais; tous les jours je les entends discourir; et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou, pour parler franchement, une vanité toute pure; et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversé, à force de le désirer. Je les reconnais à ces paroles; vous ne pouviez pas me peindre plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres pensées : j'entends ce que me dit votre bouche; mais

[1] Apoc., I, 5. — [2] Ibid., 18.

que me disent vos œuvres? vous les détestez, dites-vous; pourquoi donc les imitez-vous? pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies? pourquoi vous vois-je aussi éblouis des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur et aussi touchés de son ombre, aussi délicats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jaloux en secret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue, peut-être pour la montre et pour l'apparence, dans des intérêts médiocres? Avouons la vérité: faibles Chrétiens, ou libertins déclarés, nous marchons également dans les voies de perdition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

Venez, venez, Chrétiens, que je vous parle: cette vie éternelle, qui entre encore si peu dans votre esprit, la désirez-vous du moins? Est-ce trop demander à des Chrétiens que de vouloir que vous désiriez la vie éternelle? Mais si vous la désirez, vous l'acquérez par ce désir en le fortifiant; et sans tourner davantage, sans fatiguer votre esprit par une longue suite de raisonnemens, vous avez, dans cet instinct d'immortalité, le témoignage secret de l'éternité pour laquelle vous êtes nés, la preuve qui vous la démontre, le gage du Saint-Esprit qui vous en assure, et le moyen infaillible de la recouvrer. Dites seulement avec David, David, un homme comme vous; mais un homme assis sur le trône et environné de plaisirs, mais un roi victorieux et comblé de gloire; dites seulement avec lui: « Mon bien, c'est de m'attacher à Dieu »: *Mihi autem adhærere Deo bonum est* [1]; un trône est caduc, la grandeur s'envole, la gloire n'est qu'une fumée, la vie n'est qu'un songe; « mon « bien, c'est d'avoir mon Dieu, c'est de m'y tenir attaché »; et encore: « Qu'est-ce que je veux dans le ciel, et qu'est-ce que je vous de- « mande sur la terre? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon Dieu, « mon partage éternellement [2] ».

Mais il faut pousser ce désir avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. Je m'explique: les Juifs, qui n'entendaient pas les mystères de Jésus-Christ, ni, comme parle l'Apôtre, « la vertu de sa ré- « surrection, et les richesses inestimables du siècle futur [3] », ne laissaient pas de préférer Dieu aux fausses divinités: mais ils voulaient obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Seigneur, je ne veux

[1] Ps. LXXII, 28. — [2] Ps., 25, 26. — [3] Philip., III, 10, Heb.

que vous, mon Dieu, mon partage éternellement; ni dans le ciel, ni dans la terre, je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne ni de votre libéralité ni de mon courage; et puisque vous avez voulu que je connusse, faiblement à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité tout entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet: je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous, même dans le ciel; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me serait rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David, avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitens, hommes comme vous, si vous pouvez dire, à leur exemple : Mon Deiu, je vous veux; il est à vous: car ni la bonté de Dieu ne lui permet jamais de se refuser à un cœur qui le désire, qui l'aime; ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède; ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi, mes frères, que, de cette main bienfaisante, lui-même il arrache ses propres enfans de ce sein paternel où ils veulent vivre! il n'y a rien qui soit moins de lui; et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire; et que nul ne peut perdre Dieu que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend pas, c'est un aveugle; qui le nie, qu'il soit anathème.

Que sentez-vous, Chrétiens, à ces paroles? saint Paul n'a-t-il pas eu raison de vous exciter à chercher les choses célestes, puisqu'en les cherchant vous les acquérez? ses paroles ont-elles piqué votre cœur du vrai désir de la vie? ai-je trouvé en les expliquant ce bienheureux fonds que Dieu mit dans votre ame pour la rappeler à lui quand il la fit à son image, que le péché vous avait fait perdre, et que Jésus-Christ ressuscité vient de renouveler? Car enfin d'où vous vient cette idée d'immortalité? d'où vous en vient le désir, si ce n'est de Dieu? N'est-ce pas le père de tous les esprits, qui sollicite le vôtre de s'unir au sien, pour y trouver la vraie vie? peut-il ne pas contenter un désir qu'il inspire? et ne veut-il que nous tourmenter par une vue stérile d'immortalité? Ah! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous: nous ne désirons même pas l'immortalité; nous cherchons des félicités que le temps emporte et une fortune qu'un souffle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug

du temps, qui brise et ravage tout par son invincible rapidité; et la mort, que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts: *Sursum corda, sursum corda* : « Le cœur en haut, le cœur en haut: » *Quæ sursum sunt quærite* : « Cherchez ce qui est en haut: » c'est là que Jésus-Christ est assis à la droite de son père; c'est de là qu'il vous envoie ce désir d'immortalité; et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire. Voilà l'abrégé de la loi nouvelle; voilà cette loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais, en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de personnes. « Elle exclut premièrement ceux qui s'égarent; » et qui, las d'une vie réglée, qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante, se jettent dans les voies d'iniquité, où une riante diversité égaie les passions et les sens. « Elle exclut, en second lieu, ceux qui retournent en arrière, et qui, sans sortir de la voie, abandonnent les pratiques de piété qu'ils avaient embrassées; elle exclut enfin ceux qui s'arrêtent, et qui, croyant avoir assez fait, ne songent pas à s'avancer dans la vertu [1]. » Ceux qui sortent de la voie des commandemens, après y être rentrés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes; hélas! c'est le plus grand nombre: c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs, quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre.

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu; vous, mes frères, qui, fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition, où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance, vous avez encore deux choses à craindre; apprenez-les de Jésus-Christ même: l'une, de retourner en arrière; et l'autre, de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière lorsque, sans retourner au péché mortel, vous vous relâchez de l'attention que vous aviez sur vous-mêmes, que vous prodiguez le temps que vous ménagiez; que vous ôtez à la piété ses meilleures heures : et vous, lorsque, tentée de relever par quelque parure cette modestie qui commence à vous paraître trop nue, vous vous dégoûtez de cette sainte simplicité que vous regardiez auparavant comme la vraie marque de la pudeur; sans jamais vouloir songer à cette parole de Jésus-Christ, qui foudroie votre

[1] *Sermon de Cantic. novo,* n° 4, tom. VI, col. 592.

négligence : « Celui qui met la main à la charrue, » qui commence à cultiver son ame comme une terre fertile, « et qui retourne en « arrière, » qui se relâche des saintes pratiques qu'il avait choisies; que prononce le Fils de Dieu? quoi! peut-être qu'il n'atteindra pas à la perfection? non, Messieurs, sa sentence est bien plus terrible : « Il n'est pas propre, dit-il, au royaume de Dieu[1], » et il n'a que faire d'y prétendre : c'est Jésus-Christ qui le dit ; croyez donc à sa parole et tremblez. (BOSSUET, Ve *Sermon pour le jour de Pâques.*)

L'immortalité de l'ame est la plus douce de nos espérances.

Que faites-vous; disait saint Ambroise aux impies de son temps? quelle étrange fureur vous anime? quel peut être le but de vos enseignemens funestes? Quand même il serait vrai que l'avenir n'est qu'un songe, c'est un songe qui nous console, c'est une erreur qui nous est chère ; et malheur au barbare qui se fait un jeu cruel de nous réveiller ! L'argument de ce saint docteur est resté dans toute sa force. Les impies les plus déterminés sont encore forcés d'avouer qu'ils devraient trembler de détruire en nous cette espérance salutaire qui nous fournit les plus puissans remèdes contre les misères de la vie, les plus douces consolations contre les horreurs de la mort: deux idées simples qui nous feront conclure avec l'Apôtre qu'il faut se réjouir dans l'espérance, *spe gaudentes*[1].

Que l'homme soit malheureux ! . . . . . . hélas! que vais-je faire, Chrétiens? Emportés tous tant que nous sommes dans un même torrent de misères, vous donnerai-je ici le spectacle, aussi triste que vain, de m'amuser à les dépeindre? Jetez les yeux de toutes parts, partout vous trouverez des hommes qui ne savent que se plaindre. Je ne sais quel cri puissant de notre déplorable condition domine tous les bruyans éclats, et paraît seul se faire entendre dans le tumulte de la joie mondaine. Contentes de leur sort, les brutes coulent en repos des jours tranquilles; hélas! la paix dont elles jouissent, l'homme ne la connut jamais. Seul, l'homme se fait peur à lui-même, son propre vide l'effraie; uni avec ses semblables, il ne fait qu'étendre ses misères et participer davantage à l'infortune générale ; malheureux s'il se fuit, plus malheureux s'il se retrouve ; inquiet s'il désire, dégoûté s'il obtient; ennemi du repos, incapable de travail ; trop faible pour jouir de tout, trop ar-

1 Luc, IX, 62. — 2 Rom., XII, 12.

dent pour se contenter de peu ; trop borné dans ses facultés, trop avide dans ses jouissances, il n'est point pour lui de plus grand supplice que lui-même. Où fuir, ô mon Dieu, pour échapper à ces maux innombrables ? Mes frères, dans une autre vie. Sauvons-nous dans le siècle à venir ; une meilleure vie nous attend, voilà notre grand et unique consolateur. Il n'est permis de s'attrister qu'à ceux qui n'ont point d'espérance. Je suis trop grand, se dit l'homme immortel, pour trouver le repos ici-bas ; mon inquiétude devient, en quelque sorte, ma plus belle vertu : c'est ma noblesse qui me tourmente ; cette brûlante activité qui m'agite sans cesse n'est que le sentiment d'un être qui se voit déplacé sur la terre ; les larmes conviennent à mon état : larmes précieuses, qu'il est donc grand le privilége que j'ai de les répandre ! Elles m'annoncent que ce n'est ici que mon enfance, elles me disent que le temps n'est pas digne de moi, elles m'apprennent à me détacher de la vie, elles m'invitent à chercher un asile dans un autre séjour, elles attestent hautement les droits que j'ai sur le ciel. Je pleure ; . . . . grand Dieu ! je vous rends graces. Que je serais à plaindre si j'étais satisfait ! malheur à moi, si le monde pouvait remplir le vide immense de mon ame ! je ne serais donc né que pour le temps ; je serais donc aussi borné que la terre, aussi vil que ses chimères : ces riens frivoles, qui nous amusent sans nous remplir, seraient donc mon unique espérance. Mon espérance ! . . . . . ah ! elle est toute dans l'immortalité : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* [1]. . . . *Hæc spes !* . . . Saint et précieux espoir ! il me soutient, il me console ; toutes mes autres espérances ne sont pour moi que des agitations violentes, semblables à des flots qui repoussent des flots ; celle-ci repose au fond de mon cœur, et lui apporte un calme inaltérable : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Je le sens, rien ne me contente, rien ne répond à l'ardeur toujours renaissante de mes désirs ; et voilà mon triomphe. J'ai donc une autre patrie ; il y a donc une vie plus heureuse, dont celle-ci n'est qu'un essai, une ébauche imparfaite ; il n'y a point de proportion entre les vains objets qui m'environnent et la capacité de mon ame, sans doute parce que Dieu se l'est réservée pour la satisfaire un jour lui-même et la remplir entièrement. (M. DE BOULOGNE.)

Que deviendra le monde si l'on ne pense qu'à la vie future ?

Mes frères, il deviendra ce qu'il était dans les beaux jours du

[1] Job., XIX, 27.

Christianisme, une société d'hommes laborieux et sages, qui fera l'admiration du ciel et de la terre. Que deviendra le monde? eh bien! puisque vous le voulez, il sera totalement bouleversé; les fêtes et les spectacles, les yeux et les festins, tous les plaisirs tumultueux et vains d'une vie mondaine seront bientôt évanouis; le souffle de l'immortalité fera tout à coup disparaître et ces imposantes chimères, et ces illusions séduisantes, et ces graves riens, qui occupent un si grand espace dans notre vie. Que deviendra le monde? voyez plutôt, Chrétiens, ce qu'il est devenu : luxe effréné, profusions criminelles, cabales, mépris des lois, trahisons, extinction de toute pudeur, forfaits inouïs. D'où nous sont venus et ces excès et ces horreurs, et ces scandales? Serait-ce donc que nous n'agissons plus, que nous ne vivons plus que pour une autre vie? Que deviendra le monde? eh quoi! le lieu de votre exil et de votre pèlerinage vous occupe-t-il si fort? Cette terre étrangère, cette terre de Chanaan où nous n'avons, comme Abraham, que le droit de sépulcre; ce frêle tabernacle qui va être enlevé comme la tente d'un pasteur, ce vil amas de boue vous intéresse-t-il au point d'exciter tant vos inquiétudes? Que deviendra le monde? mes frères, que vous importe? Déjà, pour la plupart, vous avez essuyé ses rebuts et ses dédains : il insulte peut-être à l'empressement que vous avez de lui plaire; il vous fuit, il vous abandonne; ses modes ne sont plus pour vous que des ridicules; vos divertissemens, on les appelle vos folies. Vous craignez de vous voir; mais un monde malin remarque vos rides et compte vos années; vos goûts s'émoussent, vos facultés s'altèrent; vos sens sont déjà morts; vous n'êtes plus qu'un reste de vous-mêmes, vous ne faites plus qu'achever de mourir; et vous osez encore vous inquiéter de ce que deviendra le monde! Insensés! encore une fois, que vous importe?

Déjà il fond, il croule sous vos pieds, il tombe, il dépérit chaque jour : je n'aperçois partout que des débris, je ne vis que parmi des mourans, j'erre dans un vaste tombeau ; mes frères, hâtez-vous d'en sortir; que chacun songe à le quitter de peur d'être accablé sous ses ruines; mes frères, sauvez-vous du naufrage. Déjà ce monde est la proie des flammes; je vois les élémens dissous par la chaleur, les cieux qui passent avec le bruit d'une tempête, une lueur mourante qui n'éclaire plus que des monceaux de cendre... Osez vous élancer dans le sein de l'immortalité; de là, jetez les yeux sur cet incendie général; cherchez encore, si vous le pouvez, l'espace qu'occupa l'univers; et après n'y avoir rencontré que

la nuit et le silence, que le chaos et le néant, demandez-nous encore que deviendra le monde. Que deviendra le monde? et moi, je vous demande avec la vérité éternelle : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son ame* [1]? et moi, je vous dis : *Insensé, on vous redemandera votre ame cette nuit* [2]; et moi, je vous annonce que, pour un homme immortel, *une seule chose est nécessaire* [3]; et moi, je n'ai d'autre réponse que ces paroles de l'Écriture : Sauvez votre ame : *Salva animam tuam* [4]; et moi, je m'écrie : Néant, néant, et néant sur toutes les créatures; *vanité des vanités, tout n'est que vanité* [5]. (LE MÊME.)

Nous sommes immortels, il ne faut donc que savoir mourir.

Infortuné! s'écrie-t-il avec l'Apôtre [6], *qui me délivrera de ce corps de mort?* O mon ame! quand verras-tu la fin de ta course pénible? quand seront déployées tes facultés immenses? quand jouiras-tu du pouvoir d'aimer sans mesure? Sainte Jérusalem, dont on m'a raconté tant de choses grandes et ineffables, quand verrai-je tes murs sacrés et tes portes brillantes? Ah! bientôt arrivera cette heure fortunée, bientôt seront brisés mes tristes fers, bientôt mes faibles yeux pourront fixer le soleil de justice; oui, bientôt. Terre, vil et triste cachot, masse impure et grossière, c'en est fait, je te quitte pour m'élancer dans les pures régions de la vie; encore un pas et je respire. O mort! je te rends graces, tu ne troubles pas mes desseins, mais tu les accomplis; tu n'interromps pas mon ouvrage, mais tu le perfectionnes; et que m'importent mes dépouilles mortelles, si j'emporte avec moi tout ce qui sent, tout ce qui aime? Jusqu'à présent j'ai sommeillé, l'instant de mon réveil approche; j'entends mon Sauveur qui m'appelle, je le sens, je le vois. O lumière! ô amour! ô vérité! ô bonheur de Dieu même! Mon ame pourra-t-elle y suffire? Que de nouveaux prodiges se déploient devant moi! Plus de doutes qui me tourmentent, plus de préjugés qui m'égarent, plus de passions qui m'humilient, plus de péchés qui me souillent. Grand Dieu! est-ce donc là ce que les hommes appellent mourir?

Et vous, Chrétiens, qui, jouissant de la même espérance, voudriez encore cependant que votre règne fût de ce monde, que vous dirai-je? comment vous nommerai-je? Hélas! puisque vous le

[1] Matth., XVI, 26. — [2] Luc., XII, 20. — [3] Ibid., X, 42. — [4] Genes., XIX, 17. — [5] Eccles., I, 2. — [6] Rom., VII, 24.

voulez, vous seriez dignes de rester sur la terre, cœurs lâches et rampans, et vous vous plaisez encore dans ce honteux séjour! et vous voudriez y prendre des racines profondes, et il faut qu'on vous en arrache comme par violence, et ce n'est qu'en pleurant que vous voyez tomber vos chaînes, et la mort est pour vous le dernier des malheurs, et vous ne désirez que de vous enfoncer bien avant dans la vie; et bien loin d'éprouver le sublime besoin de sortir de ce monde, vous vous traînez lentement et à regret vers cette terre des vivans où vous attendent les véritables biens! Nous sommes immortels : ah! mourons donc, mes chers frères, et mourons tous les jours; mourons à nos sens et à nous-mêmes, mourons au monde et à nos passions, mourons pour voir Dieu face à face, mourons pour être délivrés de cette chair de péché, mourons pour jouir de la lumière et de la vérité, mourons pour vivre à jamais, mourons..... Nous sommes immortels, il ne faut donc que savoir mourir.

Eh quoi! l'on aura vu des païens attendris, animés par les discours de Platon sur l'immoralité de l'ame, se donner eux-mêmes la mort pour terminer des jours qui retardaient à leurs yeux le terme de leur délivrance, et nous, mes frères, nous, enfans de la foi, nous à qui sont réservées les promesses de la vie à venir, nous écoutons ce qu'on nous dit d'une autre vie avec aussi peu d'intérêt que s'il ne s'agissait que d'un beau rêve. Ah! il n'est point ici question de se donner la mort, mais de la désirer, mais de la méditer, mais de conclure sagement. Nous sommes immortels, il ne faut donc que savoir mourir. (Le même.)

Péroraison.

O mon Dieu! un si grand intérêt n'est-il donc pas assez sérieux pour mériter qu'on y pense? Mes frères, il n'y a que deux mondes, celui du temps et celui de l'éternité; ceux qui s'inquiètent tant du premier ne sont pas dignes du second : vous n'avez qu'à choisir; les discussions sont inutiles, il faut prendre un parti. Que vois-je donc, Chrétiens? hésiteriez-vous encore? eh quoi! serait-il vrai que je vous parle un langage barbare? la morale que je vous prêche est-elle trop sublime pour vos sens? Si j'invectivais en ce moment contre mon siècle, si je faisais ici la peinture piquante de vos mœurs, vous sortiriez peut-être de votre pesante léthargie, parce que ce discours serait moins pour vous une instruction qu'un spectacle; mais quand je vous entretiens de la vie future, quand je

m'efforce de vous transporter dans le siècle à venir, dans la Cité permanente, je parais vous parler une langue étrangère. Cependant le temps presse : si nous osons encore balancer, ô mon Dieu! que sera-ce de nous? Tonnez donc, Seigneur ; suppléez à mon impuissance ; frappez vous-même ce grand coup qui nous réveille de notre assoupissement, et faites-nous comprendre que rien n'est plus digne de nous occuper sur la terre, que vous, ô mon Dieu, notre ame et son immortalité. Ainsi soit-il. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

EXORDE.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes iront dans la vie éternelle. (*Matth.*, 25, 46.)

Voilà, mes frères, à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes : voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérans, les monumens de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talens, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénoûment redoutable qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfans d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourmens qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avait pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la Croix ; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple : ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissans et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander, au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes frères, nous vivons dans des temps où la foi de plu-

sieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affaiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes : il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile : prouvons aux ames dissolues qu'elles survivront à leurs désordres ; que tout ne meurt pas avec le corps ; que cette vie finira leurs crimes, mais non par leurs malheurs; et, pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? Cette autre vie dont on nous parle est-elle bien sûre? Qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre comme nous s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes des penchans de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés? Voilà toute la philosophie des ames voluptueuses; l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la faiblesse née avec l'homme, et à qui il serait injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la

grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre le prétexte tiré de la faiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir, la nécessité d'un avenir, le sentiment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire ; regardez seulement, et voyez de quoi la raison, que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnaissez dans les égaremens monstrueux de l'esprit humain toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne, afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié et des richesses de votre miséricorde. (Massillon, *Vérité d'un avenir.*)

Certitude d'un avenir.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra, et qu'au sortir de cette maison terrestre notre ame retournera dans le sein de Dieu, d'où elle était sortie, et ira habiter la région éternelle des vivans, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage. Nous sommes la race immortelle de Dieu, disait-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers[1]. C'est par là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondemens de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, mes frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Eglise; que tout l'univers a cru; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée : nous qui paraissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche que lorsque nos pères crurent; hélas! quel devrait être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se

[1] Act., 17, 29, 31.

tenir prêts pour paraître devant Jésus-Christ, qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées que la première prédication de l'Evangile avait effacées de l'univers!

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des ames incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire; peut-être n'y a-t-il rien au delà du trépas; jouissons donc du présent, et laissons au hasard un avenir, ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connaissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir? Il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes; il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendait la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même; l'éducation fortifia ces sentimens de la nature; on lui apprit à connaître un Dieu, à l'aimer, à le craindre; on lui montra la vertu dans les règles: on la lui rendit aimable dans les exemples, et quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivait de s'y laisser emporter, son cœur prenait en secret le parti de la vertu contre sa propre faiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre: il adora avec le reste des hommes un Être suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtimens; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'ame un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connaissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentimens de son cœur et aux lumières de sa raison? A-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandait l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser

plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre le change? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentimens dont l'ame avait été d'abord imbue?

Ecoutez-le, mes frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme était semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvaient le conduire à la vérité; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges ; il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience et se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connaissances rares et sublimes de l'incrédulité : c'est à ces grands efforts qu'il doit la découverte d'une vérité que le reste des hommes jusqu'à lui avait ou ignorée ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité; le déréglement du cœur. Oui, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérans, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchans et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérans, c'était, ou qu'ils cachaient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété; ou la satiété du plaisir qui les avait menés à cette fausse tempérance; la débauche avait été la première source de leur irréligion : leur cœur était corrompu avant que leur foi fît naufrage ; ils avaient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader; et un long usage du plaisir avait bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes frères, qui croyons, qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentimens de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus Chrétien !

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe ; mais, en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir

éternel, il faudrait sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentimens communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avait eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la faiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquels on ne voudrait pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquels on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle! O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle! vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avait point! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, mes frères, de quel côté est ici la crédulité? est-elle du côté de l'impie, ou du côté du fidèle? Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Écritures, c'est-à-dire le livre, sans contredit, qui mérite le plus de créance; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire sur des faits qui, depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus

grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait? nous dit-il; qui en est revenu? il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule? est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes et de plus propre à faire impression sur la raison, ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien sur la faiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle; il nous regarde comme des hommes faibles et crédules, et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule et non l'opinion publique détermine. O Dieu! que vous êtes terrible lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement, et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seraient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité, je dis que, dans une égalité même de raisons, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi sur la nature de nos ames fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste et ses espérances éternelles; il devrait souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme, qui le confond avec la bête, qui ne le fait vivre que pour le corps, qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance, qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimerait encore mieux se tromper en se faisant honneur qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle ame a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire, dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du senti-

ment commun que parce qu'il est trop glorieux à sa nature, et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étaient immortels?

Mais non, mes frères; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur ame est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal; plus d'autre règle que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation que de réveiller par de nouveaux artifices la cupidité déjà assouvie; des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être; et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes; il est encore sur la terre des ames chastes, pudiques, tempérantes; qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes; qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes; et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes frères, on l'a déjà dit: que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence; il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable; il modérera des passions qui auraient fait tous les malheurs de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse ou une fortune dérangée; il jouira de la réputation de la vertu et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finirait avec cette vie, ce serait là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auraient bientôt ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument: il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans con-

science, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir, mais s'il se trompe en refusant de le croire, que ne risque-t-il pas? la perte des biens éternels, la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devait le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité tout entière? s'en tiendra-t-il au présent, qui doit finir demain, et où il ne saurait même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire; meurt tranquille, comme s'il ne devait plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais, en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine : je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves du sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les

plaisirs le lassent, que les sciences le confondent et irritent sa curiosité loin de la satisfaire, que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés; les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre, réglée dans ses mouvemens, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes sans envier la destinée de l'homme, qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre; tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent, l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela? ô homme! ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé, que vous êtes fait pour le ciel, que votre cœur est plus grand que le monde, que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur ame était immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? Un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme comme la bête n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentimens et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes; cette idée, si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre; ce sentiment, qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages comme les

plus cultivés, les plus polis comme les plus grossiers, les plus infidèles comme les plus soumis à la foi. (LE MÊME.)

Immortalité de l'ame puisée dans la considération de ses sentimens qui sont communs à tous les hommes.

Oui, nous avons dans nous je ne sais quel présage et quel pressentiment d'une vie à venir. Pourquoi, en effet, cette envie secrète de nous survivre à nous-mêmes, d'éterniser notre nom dans la mémoire de nos semblables ? Le villageois l'éprouve comme le savant et comme le guerrier. Le savant veut aller à l'immortalité par ses ouvrages, le guerrier par ses exploits, et le villageois voudrait vivre du moins dans le souvenir de ses enfans ; il s'afflige de l'idée que bientôt il pourra bien en être oublié ; il voudrait pouvoir attacher son nom au bâtiment qu'il achève, à l'arbre qu'il a planté, au terrain ingrat qu'il a su rendre fertile. Mais voyez surtout dans les hommes fameux cet amour immense de célébrité qui s'étend dans la postérité la plus reculée, et se repaît de la pensée que leurs grandes et belles actions feront l'entretien de tous les âges : pourquoi cela, s'ils n'étaient préoccupés de je ne sais quel espoir de jouir eux-mêmes de leur gloire dans les siècles futurs ?

Dans tous les temps on a préconisé et avec raison le dévoûment de ceux qui savaient mourir pour leur patrie ; et si l'ame est immortelle, je conçois très bien comment on peut sacrifier la vie présente ; mais, si tout se borne au tombeau, l'existence actuelle est le bien suprême. La vie est d'un prix infini comparée au néant ; vivre serait donc la souveraine loi ; mourir pour ses semblables serait une inconséquence. Oui, l'homme n'affronte la mort que parce qu'il y voit le passage à une seconde vie. Ici le sentiment entraîne la raison, même dans celui qui serait matérialiste d'opinion. En mourant pour votre pays, vous aspirez à la gloire, lui dirai-je ; mais si après la mort vous n'êtes pas plus que la statue ou la toile peinte qui pourra vous représenter, que vous importent les chants du poète, les éloges de l'orateur ou les récits de l'histoire ? Caton, qui n'était pas animé par ces motifs purs que le Christianisme inspire, était de bonne foi quand il disait : « Je n'eusse jamais entre- « pris tant de travaux civils et militaires si j'avais cru que ma gloire « dût finir avec ma vie... Mais je ne sais comment mon esprit, en « s'élevant au dessus de lui-même, semblait croire que c'était en « sortant de cette vie qu'il commençait de vivre. » Voilà, Messieurs, comme dans les hommes célèbres cet amour dont ils étaient pos-

sédés avait sa racine dans l'espoir secret d'une vie qui devait commencer à la mort. (M. Frayssinous, *Immortalité de l'ame.*)

Considération en faveur de l'immortalité de l'ame puisée dans ses désirs.

Une troisième considération en faveur de l'immortalité de l'ame, je la puise dans ses désirs; je m'explique. Sensible, l'homme désire le bonheur, et y tend comme vers son dernier terme, et, s'il ne le trouve pas sur la terre, ne faut-il pas qu'il le trouve dans une vie meilleure? Donnons à ces idées le développement convenable. Je vous invite ici, Messieurs, à descendre au fond de vos cœurs, pour y écouter, dans le silence des sens et de l'imagination, la voix de la vérité, et chacun de vous dira avec moi: Mon ame éprouve je ne sais quel désir d'être heureuse que rien de terrestre ne peut satisfaire. Je cherche avec inquiétude quelque chose que les créatures ne peuvent me donner; je cours après une ombre toujours poursuivie et toujours fugitive; plus d'une fois je soupire malgré moi de dégoût et d'ennui; je voudrais un plaisir pur, fixe, permanent; je comprends que le bonheur se trouve dans un cœur dont tous les désirs sont remplis; mais ce repos où le trouver? Quel est le mortel qui jamais l'a goûté sur la terre? qu'il vienne donc nous en révéler le secret. Au milieu de ses palais superbes, de ses jardins délicieux, de la richesse de ses trésors, de l'éclat de sa gloire, de l'abondance des plaisirs, Salomon avoue qu'il n'est pas heureux; et pourquoi ne l'est-il pas? C'est que son oreille ne se rassasie jamais d'entendre, ni son œil de voir, ni son cœur de désirer. Alexandre a conquis l'univers, la terre s'est tue devant lui. Eh bien! Alexandre est plutôt fatigué que rassasié de gloire; il soupire, il pleure au milieu des trophées du monde vaincu. Tibère, dégoûté de la puissance, va se renfermer dans l'île de Caprée; il cherche dans le raffinement de la débauche ce qu'il n'a pu trouver dans la grandeur. Tibère sera trompé, le bonheur n'habitera pas avec lui dans le séjour de ses infamies; il sentira sa misère, et sera forcé d'en faire l'aveu devant le monde entier. Quels exemples mémorables du néant des choses humaines, et de leur insuffisance pour nous rendre heureux! Je les ai rappelés pour nous faire sentir quelle était l'avidité du cœur humain, et comment sur la terre il se voyait frustré de ses espérances.

Maintenant je me replie sur moi-même et je me dis: Je désire d'être heureux; c'est le besoin le plus impérieux de mon ame, c'est le penchant nécessaire de ma nature. Ce désir, ce n'est pas moi

qui me le suis donné, je ne suis pas le maître de m'en dépouiller, je l'ai reçu de Dieu avec l'être et la vie. Que si Dieu lui-même me l'a donné, si tel est le but où il me fait tendre sans cesse, ne faut-il pas que tôt ou tard il m'y fasse parvenir? Serait-il le Dieu de vérité s'il me trompait dans les désirs qu'il m'inspire, s'il me marquait le terme, en me laissant dans l'impuissance de l'atteindre? et si ce bonheur pour lequel je sens qu'il m'a fait n'existe pas pour moi sur la terre, ne faut-il pas que Dieu l'ait placé au delà du tombeau? Dans la nature entière, tout marche à ses fins: le soleil et les astres, par leurs mouvemens réguliers, remplissent toute leur destinée; les animaux remplissent la leur en obéissant à leur instinct merveilleux. L'homme, dans cette chaîne immense des êtres, serait-il le seul à ne pas remplir la sienne, et la Providence l'aurait-elle condamné à courir sans cesse après la fin de sa nature sans y parvenir jamais? Ayons de plus justes, de plus consolantes idées des desseins du Créateur et de l'excellence de la nature humaine. (Le Même.)

Immortalité de l'ame prouvée par la croyance universelle du genre humain.

Une quatrième considération, je la tire de la croyance universelle du genre humain. C'est un fait attesté par les annales des peuples anciens et modernes, que la croyance de la vie future a toujours été celle du monde entier. La superstition, les vices, l'ignorance, ont bien pu la dégrader; les sophistes ont bien pu la combattre; mais elle est restée toujours dominante au milieu de toutes les nations de la terre. De longs détails seraient inutiles sur un fait si bien avéré. Nous allons nous appuyer seulement de quelques témoignages. Cette doctrine était si universelle dans l'antiquité que Cicéron ne craignait pas, dans son traité de l'*Amitié*, de faire dire à Lælius: « Je ne puis goûter ces novateurs qui avancent, de nos « jours, que tout finit au tombeau; je suis bien plus frappé de l'au- « torité des anciens, de celle de nos ancêtres et de celle des per- « sonnages illustres qui ont été la gloire et l'ornement de la Grèce, « et surtout de celui qui fut déclaré le plus sage de tous. »

Dans une de ses épîtres, Sénèque fait observer que, lorsqu'il s'agit de l'immortalité de nos ames, le consentement universel des hommes n'a pas peu d'empire sur nos esprits. Je ne prétends pas que Cicéron et Sénèque aient été aussi éclairés, aussi fermes dans leur croyance que le sont les Chrétiens; je n'ai eu d'autre but que de les citer comme témoins irrécusables de la foi de l'antiquité,

Dans les auteurs qui ont écrit sur cette matière, vous trouveriez recueillis les passages les plus positifs sur la foi des peuples anciens, des Egyptiens, Chaldéens, Indiens, Grecs, Romains, Gaulois, Germains. Pour ne parler que des Gaulois, dont l'antique croyance peut nous intéresser davantage, nous Français, nous apprenons de César que les Druides animaient le courage des guerriers et les exhortaient à braver les périls par l'espoir de l'immortalité. C'est dans ce sentiment, dit encore Lucain, qu'ils puisent l'ardeur impétueuse qui les fait courir à la mort; suivant eux, rien n'est plus lâche que d'épargner une vie qu'on ne perd pas sans retour. Voyez, au reste, cette croyance des peuples se manifester jusque dans leurs superstitions et leurs pratiques les plus ridicules. C'est elle, en effet, qu'indiquent les apothéoses, les rêveries de la métempsycose, l'Elysée et le tartare de la mythologie, le jugement de Minos et de Rhadamante, l'évocation des ombres, la crainte puérile des morts.

Quant aux peuples modernes, il suffit des relations des voyageurs qui ont visité les diverses parties du globe. La foi de l'immortalité était dans le Nouveau-Monde avant que Christophe Colomb y abordât. « Nous la trouvons établie d'un bout de l'Amérique à « l'autre, en certaines régions plus vague et plus obscure, en d'au- « tres plus développée et plus parfaite, mais nulle part inconnue, » a dit l'illustre Robertson. (Le Même.)

Le doute de l'impie sur la vérité d'un avenir est opposé à l'idée d'un Dieu sage.

Est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées et à leurs désirs frivoles et infinis? les hommes, des vers de terre qui disparaissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne serait pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, mes frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut il lui-même les fer-

mer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendrait un soin et une occupation pour la Divinité, si elle voulait y prendre garde! Son unique occupation est de se connaître et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement: s'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé: Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes frères? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien; il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets: car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis; car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens la seule récompense de la vertu! Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie!

Quoi! mes frères, il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événemens sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il serait ou faible, ou injuste, ou barbare! parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite!

O Dieu! si c'était là le caractère de votre Être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses, je ne vous reconnais donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le

consolateur de mes peines, le soutien de ma faiblesse, le rémunérateur de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, mes frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'aurait point eu d'autre vue en les formant qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'Auteur de son être; cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels? il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? et après cela il retomberait dans le néant sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avait donné? O Dieu! où serait ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre que pour faire des essais badins de votre puissance et délasser votre loisir par cette variété de spectacles? *Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum* [1]? Le Dieu des impies n'est donc grand que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance. (MASSILLON.)

L'ame ne meurt point avec le corps.

Qui pourrait douter encore que la mort ne soit un bien, quand on voit tout ce qu'il y a en nous d'inquiet, de honteux, d'hostile contre nous-mêmes, de violent, d'orageux, d'entraînant vers le vice, tomber tout d'un coup épuisé et anéanti, comme une bête féroce autour de laquelle le sépulcre qui vient de s'ouvrir se referme comme une prison; sa rage est désormais impuissante, et la terre dissout bientôt l'assemblage de ses membres; lorsqu'en même temps tout ce qui est en nous ami de la vertu, attaché à

[1] Ps. LXXXVIII, 48.

l'ordre, ardent pour la gloire; tout ce qui tend au bien, tout ce qui est soumis à Dieu, s'élève vers cette sublime hauteur, habite avec celui qui est bon par excellence, avec ce bien suprême et éternel, s'attache à lui et ne se sépare plus de celui auquel il est lié par une sorte de parenté, ainsi qu'il est dit: « Nous sommes les « enfans de la race de Dieu [1]. »

En effet, l'ame ne meurt point avec le corps, cela est évident, si elle n'en fait point partie; et l'Ecriture nous apprend en plusieurs endroits qu'elle n'en fait point partie. « Ainsi Adam a reçu « de Dieu l'esprit de vie, et a été créé homme avec une ame vi-« vante [2]. » David dit : « Tourne-toi, mon ame, et cherche ton « repos, car le Seigneur t'a comblée de bienfaits [3]; » or quels sont ces bienfaits? écoutez: « Parce que, dit-il, il a sauvé mes pieds du « danger de tomber. » Il le remercie, il accepte la mort avec reconnaissance, parce que l'erreur est arrivée à son terme, parce que le péché est détruit, mais non pas la nature elle-même. Aussi, comme affranchi et libre désormais, il s'écrie : « Je plairai au Sei-« gneur dans le royaume de vie [4]; » car c'est là effectivement qu'est le royaume de vie. Enfin il appelle ce repos des ames *la terre des vivans*, où le péché ne pénètre plus, et où la vertu vit dans toute sa gloire. Notre terre, au contraire, est la terre des morts, puisqu'elle est habitée par le péché : c'est donc avec raison qu'il a été dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts [5]. »

David dit encore ailleurs : « Ton ame restera dans le bien, et à « tes descendans appartiendra la terre [6]; » c'est-à-dire l'ame qui craint Dieu restera dans le bien, ne s'en séparera jamais et le possédera. Et cela peut s'entendre aussi de celui qui vit encore avec le corps, et qui, s'il craint Dieu, habite dans le bien, se nourrit de choses célestes, possède son corps, le domine comme le maître domine son esclave, et jouit déjà du glorieux héritage des divines promesses. Si nous voulons après la mort du corps être aussi dans le bien, prenons garde maintenant que notre ame ne devienne comme adhérente au corps, ne se mêle à lui, ne s'attache à lui, ne soit entraînée par lui; qu'étourdie elle-même de l'agitation qu'il éprouve, elle ne vacille et ne chancelle comme un homme ivre; qu'entraînée par ses voluptés, elle ne se laisse aller à la séduction des sens : car l'œil du corps est erreur et fraude, puisque la vue nous trompe; son oreille porte la déception, puisque l'ouïe nous

[1] Act., XVII, 28. — [2] Gen., II, 7. — [3] Ps. CXIV, 7, 8, 9. — [4] Ibid., LV, 13. — [5] Matth., VIII, 22. — [6] Ps. XXIV, 13.

trompe; tous ses sens portent l'erreur. Ce n'est donc pas inutilement qu'il a été dit : « Que tes yeux sachent voir ce qui est droit, « que ta langue ne se porte point à la fausseté [1]. » Cela n'aurait point été dit si l'erreur était moins fréquente. Tu as regardé une courtisane, son visage t'a séduit, elle t'a paru belle : tes yeux se sont trompés, ils ont mal vu, ils t'ont fait un faux rapport ; car s'ils eussent bien vu, ils eussent découvert les honteuses passions de la courtisane, sa dégoûtante audace, son indécente impudicité, son cœur flétri, ses horribles désordres, les plaies de son ame, les cicatrices de sa conscience. « Qui regarde une femme avec concu- « piscence respire déjà l'adultère au fond de son cœur [2] : » ce n'est donc pas la vérité qu'il regarde, puisqu'il cherche, non pas la vérité, mais l'adultère; car il a regardé par concupiscence et non pour connaître la vérité. Ainsi l'œil s'égare là où le sentiment s'égare; ainsi le sentiment est trompeur; ainsi l'œil est trompeur. Et aussi il est dit : « Ne laisse pas séduire ton œil, de peur que ton « ame ne soit séduite; car la femme séduit l'ame précieuse de « l'homme [3]. » Et notre oreille aussi nous trompe : « Le jeune « homme se laisse entraîner, éblouir, et tromper par les douces et « flatteuses paroles de la femme adultère [4]. » Ne nous fions donc point à ces amorces qui couvrent de dangereux piéges : le cœur séduit se trouble, l'esprit agité s'embarrasse, l'erreur des sens les enveloppe tous deux. Ne suivons point ce qui charme ou séduit; suivons ce qui est bon, attachons-nous-y, imitons-le. Cette présence du bien, ces rapports avec le bien, nous rendent nous-mêmes meilleurs; le bien imprime à nos mœurs une teinte de sa couleur, et devient pour nous comme le lien d'une sorte de société. Celui qui s'attache au bien participe lui-même au bien, car il est écrit : « Avec le saint tu seras saint, avec le pervers tu seras pervers, « avec l'innocent tu seras innocent [5]. » Cette union familière, cette imitation constante amènent à la longue une sorte de similitude. Aussi le Psalmiste ajoute : « Car c'est vous, Seigneur, qui « prêtez à mon flambeau la lumière [6]. » Or, celui qui approche le plus de la lumière en sera plus tôt éclairé, et une plus grande partie de la lumière céleste brillera en lui. L'ame qui s'attache à Dieu, au bien invisible et immortel, fuit tout ce qui est du corps, tout ce qui est terrestre et mortel; elle s'assimile à celui qu'elle désire, dans lequel elle vit et dont elle se nourrit. « Ainsi remplie de ce « qui est immortel, peut-elle donc elle-même être mortelle [7] ? »

[1] Prov., IV, 25. — [2] Matth., V, 28. — [3] Prov., VI, 25, 26. — [4] Prov., VII, 13. — [5] Ps., XVII, 28. — [6] Ibid., 31. — [7] Ezech, XVIII, 28.

L'ame qui pèche meurt, non pas par sa propre dissolution; mais elle meurt à Dieu, et cela est juste, puisqu'elle a vécu au péché. Celle qui ne pèche pas ne meurt point; elle reste dans sa substance, elle reste dans la vertu et dans la gloire. Et en effet, comment sa substance pourrait-elle mourir, puisque c'est l'ame qui porte avec elle la vie, puisque son union au corps est la vie, sa séparation la mort? L'ame est donc la vie; mais, si elle est la vie, elle ne comporte pas la mort, qui est contraire à sa nature. Ainsi la neige ne comporte point la chaleur, car la chaleur la dissout aussitôt; ainsi la lumière ne comporte point les ténèbres, car elle les dissipe; où paraît la lumière, la nuit cesse; l'approche du feu détruit la neige: ainsi l'ame, qui est la vie, ne comporte point la mort, et ne meurt point. (Saint Ambroise, *Que la mort est un bien.*)

Il ne faut pas écouter ceux qui nient l'immortalité de l'ame.

Ne prenez jamais conseil de ces hommes pervers et insensés qui disent: Du jour où je ne serai plus, qu'ai-je à attendre? Malheur à l'homme qui admet ces désolantes doctrines! Pour nous, nous croyons que la mort sera suivie d'un jugement, et que nous recevrons ensuite, soit en douleur, soit en félicité, la récompense que nous aurons méritée. Pour vous, ô mes frères, croyez invinciblement tout ce qui est renfermé dans les divines Écritures, et fuyez comme une peste les discours des incrédules. Voyez Hérode: assis sur le trône, revêtu de la pourpre des rois, il devient la pâture des vers, parce qu'il n'a point voulu rendre gloire à Dieu [1].

Si l'ennemi de tout bien, rendu furieux par le spectacle de votre vertu, parvient à soulever contre vous quelques personnes, n'abandonnez point la piété par la crainte des hommes. Ecoutez le Sauveur: « S'ils m'ont persécuté, dit-il, ils vous persécuteront « aussi [2]. » Ainsi rien de plus important que de fuir les discours corrompus de ces hommes qui sont tombés dans un si honteux libertinage d'esprit. Fuyez-les, de peur que, donnant votre assentiment à leurs paroles trompeuses, et vous éloignant de la voie étroite, vous ne vous entendiez un jour condamner aux flammes de ce feu qui ne s'éteint pas, par ces redoutables paroles: « Mon « fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie, « tandis que Lazare n'a reçu que des maux. Maintenant Lazare

[1] Act., XII, 23. — [2] Joan., XV, 18.

« est consolé; et vous, vous devenez la proie des plus cruels tour-« mens [1]. » Mais dirigez toute votre intention vers Dieu, afin qu'au jour du jugement votre ame se réjouisse avec les justes des vertus que vous aurez pratiquées sur la terre durant le cours de votre vie, et que personne ne puisse vous ravir une joie qui aura pour principe ce Dieu à qui appartient toute gloire dans tous les siècles des siècles. (Saint Ephrem, *Discours ascétique.*)

Le doute de l'impie sur la vérité d'un avenir est opposé au sentiment de la conscience.

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir, comme des crimes, des penchans de plaisirs nés avec nous et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphème de l'impiété et dernière partie de ce discours; j'abrège et je finis.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchans qui vous y portent; si tout ce que nous désirons devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs; sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme avec un cœur corrompu pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père ou la sévérité d'un maître pour tremper vos mains dans leur sang; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchans de tous les vices pour vous les permettre tous; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme, pour se conduire, d'autres lois que ses penchans, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devait pas être le seul guide des actions de l'homme; il faut donc que cet instinct ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement,

[1] Luc., XVI, 25.

puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres et l'opprobre de l'humanité ces hommes infâmes qui se livraient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité, et que cette maxime une fois établie, que nos penchans et nos désirs ne sauraient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme ou plutôt à l'Auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchans de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentimens de vertu, de pudeur et d'innocence? Si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre ces deux penchans, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? mais sa violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des ames justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près; et que de plus, pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin parce qu'il est plus digne de l'homme? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étaient corrompus et se livraient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire que ce sont là des penchans inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété et dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'ames chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la

crainte du Seigneur et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes? n'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchans que vous? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentimens que dans le vôtre? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque?

O homme, vous imputez à Dieu une faiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglemens! Vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence? De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices? (Massillon.)

Péroraison.

Que conclure de ce discours? que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience; qu'il est à plaindre s'il faut que l'Evangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourmens, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire; ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci: calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentimens. Mettez votre cœur en repos en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous

regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir : cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux ; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire : l'avenir cessera de vous paraître incroyable dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre, cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le Père du siècle futur, viendra punir les incrédules et conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité. (Le même.)

Autre péroraison.

Il est donc vrai, Messieurs, que le tombeau n'est pas le terme de la vie humaine, que ce qui pense et vit dans nous ne meurt pas, que ce cœur qui soupire après le bonheur, que cette intelligence qui soupire après la vérité, seront enfin satisfaits. Oui, loin de nous ce matérialisme qui tient l'homme courbé vers la terre, cette terre que nous ne touchons que de l'extrémité du corps, comme pour nous apprendre à la dédaigner. Qu'elles sont consolantes, qu'elles sont sublimes ces destinées de l'homme appelé à vivre au delà de tous les temps! Il ne s'agit pas ici de cette immortalité accordée, sur la terre, à la mémoire de ceux qu'ont illustrés leur génie et leurs travaux : ce n'est là qu'une vaine image de cette véritable immortalité qui doit être le partage de la vertu. Dans son enthousiasme lyrique, le poète romain, épris de la beauté de ses ouvrages, osait s'écrier : Je viens d'élever un monument plus durable que l'airain; non, je ne mourrai pas tout entier, *non omnis moriar*. Messieurs, il disait vrai : son nom vit encore dans la mémoire des hommes ; mais que font à son bonheur les éloges de la postérité? Il se promettait une gloire dont il ne devait pas jouir; et nous, nous annonçons à celui qui pratiquera la vertu une gloire dont il doit être l'immortel possesseur. Comme cette pensée fait voir les choses humaines sous un jour tout nouveau! Par cette lumière, en effet, je découvre que ce monde n'est pas un spectacle de machines organisées pour un temps, qui doivent être brisées pour toujours, et dont le Créateur se ferait comme un divertissement et un jeu. Je vois au contraire que l'être infini s'est proposé des fins

dignes de son infinité, que les dons qu'il a faits à nos ames sont sans repentance, et qu'après leur avoir donné le pouvoir de le connaître et de le glorifier, il veut réellement être connu et glorifié par elles à jamais. L'antiquité profane avait imaginé un Sage qu'elle n'a jamais vu, qui serait immobile au milieu des ruines de l'univers; mais cette imagination devient une réalité dans le juste que soutient et qu'anime l'espoir de la bienheureuse immortalité. Alors que mille secousses diverses agitent la terre, que tout s'ébranle et tombe autour de lui, debout sur les choses créées, il contemple les choses éternelles. Ce qui peut lui arriver de plus extrême, c'est de mourir; et que lui importe la mort, si son ame est immortelle? Ainsi, avec le dogme de l'immortalité de l'ame, le malheur est consolé, la vertu encouragée, le vice réprimé, la Providence justifiée, l'homme et le monde moral expliqués. C'est là comme la chaîne mystérieuse qui descend du trône du Créateur jusqu'à nous, pour lier la terre au ciel, l'homme à son Dieu, et le temps à l'éternité. (M. Frayssinous.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR L'IMMORTALITÉ DE L'HOMME.

EXORDE.

Justi autem in perpetuum vivent.

Les justes vivront éternellement. (*Sap.*, v, 16.)

L'un des grands objets que se propose aujourd'hui l'Église, dans le culte qu'elle rend à la troupe immortelle des saints, c'est de réveiller en nous les pensées et les désirs de l'immortalité. Hélas! environnés de tant de maux ici-bas, sujets à tant d'humiliantes faiblesses, condamnés à la triste nécessité de mourir, quelle espérance devrait nous être plus chère que celle d'une seconde et meilleure vie, où nous serons affranchis pour jamais du péché, de la douleur et de la mort? Et cependant, ô honte! combien d'hommes sont insensibles à cette bienheureuse espérance! combien même, le faut-il dire? sont ennemis de leur propre immortalité, s'efforcent de n'y point croire, et, comme pour se rassurer contre elle, se réfugient dans l'affreuse et vaine attente du néant!

O divine religion des Chrétiens, que tu es consolante pour le juste! quels transports et quels ravissemens tu lui causes, lorsque, non contente de lui promettre au de là des bornes du temps un glorieux et éternel avenir, tu lui montres déjà ses frères en possession des biens qui l'y attendent; que tu lui fais chanter et célébrer son futur bonheur dans celui dont ils jouissent; et qu'avant de l'introduire au fortuné séjour qu'ils habitent, tu l'associes dès à présent à leurs joies, par la céleste pompe et la sainte allégresse de tes solennités! Oui, mes frères, nous pouvons regarder cette fête comme celle de notre immortalité. Ne cherchons donc pas d'autre sujet à nos discours que notre immortalité même, dont le sentiment est gravé par la nature dans le fond de nos cœurs, dont la croyance est commune à tous les peuples, mais dont la pleine connaissance, l'idée juste et parfaite n'est due qu'à la religion véritable. En effet, si la raison nous enseigne qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt point, et que la plus noble portion de nous-mêmes survit à la dissolution de ce corps de boue, nous avions

besoin de la foi pour apprendre que ce corps lui-même ne meurt pas pour toujours, que notre limon sera une seconde fois animé d'un souffle de vie, et que l'homme entier, vainqueur du trépas, ira jouir dans le sein de Dieu d'une immortelle félicité. Ainsi se vérifiera cette belle parole de l'Écriture : Dieu a créé l'homme impérissable: *Deus creavit hominem inexterminabilem* [1]. Nulle partie de son être ne sera détruite; son ame, substance spirituelle, est par sa nature même hors des atteintes de la mort: *Non tanget illos tormentum mortis* [2]; et sa chair, toute corruptible qu'elle est, ne descendra dans la poussière du tombeau que pour en sortir un jour incorruptible : *Oportet.... corruptibile hoc induere incorruptionem* [3]. Disons-le donc en deux mots : immortalié de tout l'homme, premièrement de l'ame, qui ne saurait mourir, secondement du corps, qui revivra pour ne mourir plus. Tel est tout mon dessein. (LE P. DE MAC.-CARTHY, *Immortalité de l'ame.*)

Nier l'immortalité de l'ame, c'est nier la sagesse de Dieu.

Et d'abord, que deviendrait, dans cette supposition insensée, la sagesse du Créateur? Daignez m'écouter, mes frères. N'est-il pas évident au premier coup d'œil qu'entre les êtres que renferme ce monde visible, le plus excellent est l'homme, et que tout le reste n'a même été fait que pour lui? Et pour quel autre habitant ce magnifique palais aurait-il été préparé? pour qui le soleil répandrait-il ses feux et sa lumière? pour qui la terre se couvrirait-elle de moissons, et la nature entière déploierait-elle un si pompeux et si ravissant spectacle? Qui ne voit que l'air qui nous environne est destiné à entretenir sa vie, l'eau des fleuves à étancher sa soif et à fertiliser ses champs, les animaux à le servir comme leur roi? Lui seul ici-bas porte l'empreinte de la Divinité, et en exerce les droits avec un empire auquel rien ne se peut soustraire. En vain les monstres sauvages se confieraient-ils en leur force; plus fort par la raison seule, il les dompte et les enchaîne. En vain la terre cache-t-elle au fond de ses entrailles les métaux précieux que réclame son industrie; il les en arrache, pour les plier à tous ses usages. La mer aura beau mugir et élever ses vagues irritées jusqu'au ciel; il l'oblige à les courber sous lui et à le porter en frémissant jusqu'aux extrémités du monde. Que les vents soufflent avec furie; il saura les captiver dans la voile, et les

[1] Sap., I, 23. — [2] Ibid., III, 1. — [3] I Cor., XV, 53.

contraindre à le pousser dans le port. Tout devient esclave de ses volontés ou tributaire de ses besoins. Les astres du firmament seront assujétis à ses calculs, et lui serviront de guides à travers l'immense océan et les vastes déserts. Ne mesurez pas la grandeur de son être à l'espace que son corps occupe sur la terre, mais à l'étendue de cet esprit qui lui-même mesure l'univers; qui, du point imperceptible où il est placé, atteint jusqu'à la hauteur des cieux et jusqu'au fond des abîmes, remonte dans le passé, embrasse le présent, et s'étend dans un avenir sans bornes.

C'est cet esprit, ou cette ame immatérielle, qui fait l'excellence et la dignité de l'homme. C'est à cette substance noble, active, intelligente et libre, qu'il est donné de penser, de connaître, de juger et de vouloir. Elle s'élance dans les régions intellectuelles, voit les choses invisibles, et conçoit l'idée de l'infini. Essentiellement distincte, par sa nature et par les penchans qui lui sont propres, du corps grossier qu'elle anime et qu'elle gouverne, elle se sent dégradée si elle le flatte, souillée si elle obéit à ses désirs; elle le châtie, le subjugue et quelquefois l'immole. Elle se passionne pour le vrai, le beau, l'honnête, le sublime; elle trouve à la vertu des charmes qui lui font mépriser tous les autres biens; elle préfère la chasteté aux délices, la gloire au repos, le devoir à la vie même. Que dis-je? elle a des ailes pour s'élever jusqu'au sein de Dieu; elle contemple avec ravissement ses perfections ineffables, le bénit, l'adore, et se laisse consumer à son amour. Comment tout ne serait-il pas fait pour elle, puisqu'elle seule connaît l'auteur de toutes choses, sent le prix de ses bienfaits, entretient un divin commerce avec lui, ose l'appeler son père, et lui payer, au nom de toutes les créatures, le tribut d'actions de graces et de louanges qui lui est dû? Telle est l'ame de l'homme faite à l'image de Dieu; inférieure d'un degré seulement aux anges: *Minuisti eum paulo minus ab angelis* [1]; incomparablement supérieure à tout le reste: *Omnia subjecisti sub pedibus ejus* [2]; si pure et si céleste dans son origine, si étrangère à tout ce qui est terrestre et corruptible, que les livres sacrés la nomment le souffle même du Très-Haut: *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* [3]. Et parce que le limon du corps se dissout, on supposera que cette ame toute spirituelle doit périr avec lui! parce que la poussière retourne en poussière, qu'un assemblage d'élémens grossiers et matériels se désunit et se décompose, on croira qu'une sub-

[1] Ps. VIII, 7. — [2] Ibid., 8. — [3] Gen., II, 7.

stance simple, immatérielle, incapable de décomposition, puisqu'elle n'est point composée de parties, doit être entraînée dans la ruine d'un édifice de boue qui s'écroule! Non, il ne peut y avoir de mort naturelle ni de dissolution pour l'ame; il faudrait un acte de la toute-puissance divine pour l'anéantir. Mais, grand Dieu! vous ne l'anéantirez pas; j'en ai pour garant certain votre sagesse.

Eh! de quel dessein ose-t-on vous soupçonner? Quoi! vous avez fait le monde entier pour l'homme; et l'homme, vous ne l'auriez fait que pour le détruire? vous auriez produit à si grands frais une ombre vaine qu'un moment verrait s'évanouir? Tandis que nous, faibles mortels, nous tâchons d'imprimer le sceau de l'immortalité à nos ouvrages, vous, ouvrier immortel et divin, vous, la source de l'être et de la vie, vous n'auriez travaillé que pour la mort et le néant? Semblable à un architecte insensé et bizarre ou à un enfant qui se joue, vous n'édifieriez que pour abattre, ne planteriez que pour arracher? Et lorsqu'à la fin de tous les temps cette grande destruction serait consommée, ce jeu meurtrier fini, si l'un des esprits célestes, vous interrogeant sur les ruines de l'univers, vous disait: « Mais, Seigneur, pourquoi donc êtes-vous sorti de votre repos? que vous êtes-vous proposé en formant ce magnifique ensemble d'un monde qui n'est plus; en créant cette multitude innombrable d'êtres animés et inanimés, qui tous excitèrent notre admiration, dont quelques uns furent doués comme nous d'intelligence, et pratiquèrent de sublimes vertus? » Vous lui répondriez: « Regarde ces débris fumans, ces monceaux de cendres, d'ossemens et de poussière: voilà le terme où devait aboutir tant de merveilles; voilà l'objet que j'ai eu en vue dans mes pensées éternelles; voilà ce qui devait enfin rester des œuvres du Tout-Puissant! » O Dieu! qui ne croirait blasphémer votre sagesse en vous prêtant un tel langage? mais serait-il moins indigne de votre bonté? (Le même.)

Nier l'immortalité de l'ame, c'est nier la bonté de Dieu.

Si nous étions destinés, mes frères, à mourir tout entiers, il faudrait dire que le Créateur, loin de se montrer notre père, n'aurait distingué notre nature par tant de glorieux priviléges que pour nous rendre malheureux entre tous les êtres; ses bienfaits les plus signalés ne seraient plus que des raffinemens de cruauté à notre égard. En effet l'homme, considéré selon le corps, est sujet à plus

d'infirmités et de douleurs que le reste des animaux; et lui seul anticipe les maux par la prévoyance, les aggrave, les multiplie, les prolonge par la réflexion, par les longs souvenirs et les amers regrets. Si les autres vieillissent et meurent comme lui, lui seul a le triste sentiment de sa décadence, voit le moment fatal s'approcher, connaît les horreurs d'une dissolution inévitable et l'affreuse corruption du tombeau. Quel autre que lui éprouve les peines de l'ame, plus cruelles mille fois que toutes les souffrances du corps, les sollicitudes accablantes, les chagrins dévorans, la noire mélancolie et l'horrible désespoir? Outre ses propres douleurs, il porte encore le poids des douleurs étrangères; il pleure dans les disgraces de ceux qu'il aime, il tremble dans leurs périls, il meurt en quelque sorte dans chacun des amis et des proches que la mort lui enlève. Au milieu de tant d'afflictions et de misères, pour surcroît et pour comble de tourment, il a une soif ardente du bonheur; il le cherche et le poursuit par un penchant irrésistible de sa nature; il le demande à tout ce qui l'environne, le veut à tout prix, ne peut s'en passer, et ne le trouve nulle part. Tout ce qu'on lui présente comme capable de satisfaire ses désirs le trompe et les irrite. Il porte gravée dans le fond de son être l'idée d'un bien parfait, immuable, infini, seul proportionné à ses besoins et à la vaste capacité de son cœur; et il ne rencontre que des biens bornés, imparfaits, périssables : il les essaie l'un après l'autre, et bientôt les méprise. Nulle beauté ne le charme long-temps, parce qu'il n'en est point dont il ne découvre les défauts, et qui tôt ou tard ne se flétrisse; les amusemens le lassent par leur frivolité; les plaisirs des sens sont trop vils, et finissent par la satiété et le dégoût; les richesses causent plus d'embarras et de soucis qu'elles ne produisent de vraies joies, et jamais elles ne firent un heureux; les honneurs, les dignités, le pouvoir, ne sont que d'illustres servitudes, et ne produisent guère que la gêne, la contrainte et l'ennui; la gloire est un vain bruit et une fumée, qui laisse le cœur vide, et n'en guérit point la tristesse; la science est une illusion, puisque les plus savans ignorent bien plus de choses que leurs études n'ont pu leur en apprendre. N'auriez vous donc fait l'homme, ô Dieu bon! que pour souffrir des maux trop réels, et se consumer à la recherche de biens imaginaires? Dans toutes vos autres créatures, je vois une juste proportion entre les besoins et les objets destinés à les satisfaire. La brute peut rassassier ses appétits bornés, et elle est heureuse. Mais moi, j'ai une faim et une soif que rien ici-bas ne peut apaiser. Je suis affamé de l'être, de la vie, de la parfaite

beauté, de la vérité substantielle, du bonheur sans mélange, de la grandeur et de la gloire qui dure. Voilà mes besoins; vous me les avez donnés; et pour les satisfaire, vous m'auriez préparé le néant! S'il n'y a rien pour moi au delà de ce monde èt du temps, pourquoi ces désirs plus grands que l'univers, plus étendus que les siècles? pourquoi ces pensées qui se nourrissent de l'infini, et ues espérances qui courent dans un avenir sans terme? Si je n'existe que pour mourir, d'où me vient cette horreur de la destruction, cet amour et cette invincible passion pour l'immortalité? Si je ne dois jamais vous voir ni vous posséder, Seigneur, pourquoi m'a-t-il été donné de vous connaître? pourquoi ai-je compris que vous êtes mon unique bien? pourquoi avez-vous creusé dans mon sein un abîme que vous seul pouvez remplir? O mon Dieu! persuadé, certain que vous n'avez pas mis en moi un gage trompeur, et que cette terre n'est qu'un lieu de passage et d'épreuve, où je me prépare pour une bienheureuse éternité, je me soumets sans peine à tout ce qu'il faut souffrir pour arriver à ce terme de tous mes vœux. Mais s'il était vrai, comme l'insensé ose le dire, que vous ne me traînez à travers tant d'épines et de douleurs, dans le sentier pénible de la vie, que pour m'immoler et m'anéantir au bout de la carrière, comment pourrais-je vous bénir de m'avoir donné l'être? comment pourrais-je croire à votre bonté, le plus adorable de vos attributs? (Le même.)

Nier l'immortalité de l'ame, c'est détruire toute notion de la divine justice.

Il est impossible de jeter un regard sur la société humaine et le monde moral sans être frappé du désordre et de la confusion qui y règnent. Que voyons-nous, en effet, et surtout qu'avons-nous vu? Tous les droits et tous les devoirs foulés aux pieds; les adultères, les rapines et les meurtres impunis; le vice en honneur, la vertu pouvant à peine trouver grace; l'impiété applaudie, la religion livrée aux dérisions et aux sarcasmes; d'horribles complots tramés ouvertement contre le ciel et contre la majesté sacrée des rois; d'effroyables révolutions bouleversant les empires; des échafauds inondés de sang innocent; des lois iniques proscrivant la fidélité et commandant la trahison et la révolte; d'exécrables doctrines enseignées à la tendre enfance, à l'imprudente jeunesse, à la multitude aveugle, comme les préceptes de la plus sublime sagesse; un dessein formé et suivi avec persévérance, de replonger l'univers dans le chaos et de réduire l'homme à l'état de la bête; un déré-

glement si prodigieux dans les mœurs que la décence ne permet plus de nous reprocher nos vices. Si tous les siècles n'ont pas été témoins des mêmes excès, de tous temps il y a eu des usurpations heureuses, des guerres barbares, de sanglantes rébellions, des iniquités criantes; de tout temps on a vu des méchans qui prospéraient et des gens de bien qui gémissaient dans l'oppression. Et Dieu, spectateur tranquille et indifférent de ces affreuses scènes, les laisserait se succéder dans tout le cours des siècles, sans y ajouter enfin une dernière scène et un dénoûment digne de lui, qui réparerait tant de désordres et ferait triompher sa justice! Que dis-je? mettant lui-même le comble à l'horreur du spectacle, il n'attendrait les acteurs au sortir de ce théâtre souillé de sang et de crimes que pour les frapper tous également d'une éternelle mort, sans distinction d'innocent ou de coupable, de saint ou de sacrilége, de meurtrier ou de victime? O Dieu! si tels étaient vos jugemens, qui oserait en défendre l'équité? que pourriez-vous répondre vous-même à un juste, un martyr qui, au moment où il vient d'expirer pour vous dans les supplices, tombant entre vos mains, et pour tout prix de sa fidélité, vous voyant prêt à le plonger dans le néant, vous dirait : « Seigneur, j'ai accompli toutes vos volontés, et je vous ai tout sacrifié sans réserve. Pour me punir de vous avoir tant aimé, des hommes injustes qui vous haïssaient m'ont enlevé la vie du corps, et vous maintenant vous allez anéantir mon ame! Je ne murmure point; que vos suprêmes arrêts s'exécutent! Je ne me repens point d'avoir donné pour vous tout mon sang; je le ferais volontiers, s'il m'était encore permis de le faire. Mais, grand Dieu! devais-je après cela m'attendre à subir le même sort que vos ennemis et mes bourreaux? est-ce là ce que mon dévouement a mérité de votre justice? et s'il pouvait y avoir un juge entre vous et moi, trouverait-il que vous récompensiez bien la vertu? »

(Le même.)

La justice divine exige une autre vie.

Et d'abord que demande la justice divine? La raison nous dit que Dieu, juste appréciateur des choses, ne saurait voir du même œil le parricide et l'enfant soumis, l'ami fidèle et l'ami perfide, l'avare impitoyable et le cœur généreux, l'affreux homicide et le sauveur de son semblable. Penser autrement, ce serait supposer Dieu moins parfait que l'homme. Oui, malgré les défauts de sa nature, l'homme ne peut se défendre d'une horreur secrète du vice,

lors même qu'il a la faiblesse de s'y livrer, ni d'un amour secret pour la vertu, lors même qu'il n'a pas le courage de la pratiquer. Oui, je trouve au fond de ma conscience que la vertu est estimable, digne d'éloges et de récompense, que le vice est méprisable, digne d'opprobre et de châtiment: tel est le cri de la nature, telle est la notion de justice imprimée dans nos ames. Ainsi, par une suite d'idées enchaînées les unes aux autres, je suis conduit à penser qu'il n'y a pas de Dieu sans justice, ni de justice sans récompenses pour la vertu et sans châtimens pour le vice.

Or, c'est en vain que vous chercheriez sur la terre cet ordre de choses, seul conforme à la rigoureuse équité. Il est vrai que, pour encourager les bons et pour effrayer les méchans, pour avertir plus sensiblement les hommes que sa providence veille sur eux, et pour leur faire pressentir ce qui les attend, Dieu fait quelquefois éclater sa justice envers l'homme de bien par les prospérités dont il le comble, et envers le coupable par des coups si effrayans et si visibles qu'il est impossible de la méconnaître. Plus d'une fois des infirmités humiliantes et cruelles, des déplaisirs mortels, des chagrins dévorans, une ruine subite et totale, font sentir aux coupables la main vengeresse qui s'appesantit sur leur tête. Mais, il faut en convenir, malgré les exemples de ce genre, si la vie présente n'était pas liée à un autre ordre de choses, ce monde ne serait qu'un chaos, qu'une énigme inconcevable, qu'un perpétuel désordre qui accuserait la Providence et sa justice. Dans tous les temps et chez tous les peuples, que nous présente l'histoire? bien souvent des vertus méconnues, des vices honorés, des forfaits échappés au glaive de la justice humaine, des familles ruinées par la mauvaise foi, des victimes infortunées de la haine et de l'envie, des prisons où gémit l'innocence, des échafauds où périt la vertu. Ces désordres sont si choquans que les esprits faibles, impatiens, en ont pris occasion de blasphémer contre la Providence, de la regarder comme étrangère au gouvernement des choses humaines, de croire ainsi comme perdus les efforts de l'homme de bien, étant tentés de s'écrier comme ce Romain succombant aux champs de Philippes: O vertu, tu n'es donc qu'un fantôme! Sans doute, Messieurs, une telle impiété sera toujours loin de notre bouche et plus loin encore de notre cœur. Ces désordres qui éclatent de toutes parts sous nos yeux doivent nous rappeler l'ordre éternel dont Dieu est la source. Je sais qu'il a dans les trésors de sa puissance de quoi réparer tout ce qu'il y a de déréglé dans le monde présent. Je m'élance dans le sein de son éternité, c'est de là qu'abaissant

mes regards sur la terre je la vois dans son véritable point de vue; je reconnais que ce qu'il y a de plus discordant rentre dans l'harmonie universelle, par sa liaison avec les desseins infinis de celui qui vit et règne au-delà des temps. Les souffrances de l'homme vertueux sont, à mes yeux, non des injustices, mais des épreuves, mais des combats qui mènent à la gloire; et, quand je compare ce qu'il souffre avec la couronne qui lui est réservée, je ne vois plus dans ses afflictions que les angoisses d'une ame en travail de son immortalité. Voilà ce qu'a voulu nous dire le Sage par ces graves paroles : « J'ai vu sous le soleil l'impiété au lieu du jugement, « et l'iniquité au lieu de la justice, et j'ai dit dans mon cœur : Dieu « jugera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps du rétablisse-« ment de toutes choses. » (M. Frayssinous.)

Immortalité de l'ame prouvée par le témoignage de l'Écriture.

Le corps est humain, l'ame est divine. Notre Seigneur a dit : « J'ai le pouvoir de déposer mon ame, et j'ai le pouvoir de la re-« prendre [1]. » L'ame ne meurt donc pas avec le corps, puisqu'elle peut être déposée et reprise, et « remise entre les mains de notre Père éternel [2]. » Mais on va dire que cette faculté appartient à Jésus-Christ seul, quoiqu'il eût revêtu toute la nature humaine. Il serait trop long de discuter cette haute question. Pour y répondre, écoutons seulement encore les divines paroles : « Que sais-tu si « cette nuit même ton ame ne te sera pas redemandée [3] ? » Jésus-Christ n'a pas dit : Si ton ame ne *mourra* pas en toi, mais ne te sera pas *redemandée;* si ce qui t'a été donné ne te sera pas redemandé ou repris. L'ame est reprise, elle ne meurt donc pas ; ce que l'on reprend existe encore, ce qui meurt n'existe plus. Comment l'ame pourrait-elle mourir, quand Dieu a dit dans sa sagesse : « Ne crai-« gnez pas ceux qui peuvent tuer le corps, car ils ne peuvent tuer « l'ame [4] ? » quand nous voyons le prophète s'écrier : « Seigneur, « mon ame est toujours dans mes mains [5] ? » *Toujours*, dit-il, et non pas pour un temps. « Remets ton ame entre les mains de Dieu [6]. » Non seulement quand elle a quitté le corps, mais même lorsqu'elle habite le corps, elle est entre les mains de Dieu; car tu ne peux la voir : « Tu ne sais pas d'où elle vient ni où elle va [7] ; » elle est en toi et elle est avec Dieu. Enfin « le cœur du roi est dans la main de Dieu [8] ; » il est régi et gouverné par lui. Le cœur est rempli par

[1] Joan., x, 18. — [2] Luc., xxiii, 46. — [3] Ibid., xii, 20. — [4] Matth., x, 28. — [5] Ps. cxviii, 109. — [6] Ibid., xxx, 6. — [7] Joan., iii, 8. — [8] Prov., xx, 1.

l'esprit, et l'esprit est le domaine de l'ame, et le courage appartient à l'ame; non pas ce courage qui s'appuie sur la force du bras, mais celui qui consiste en sagesse, en tempérance, en piété et en justice. Si le cœur de l'homme est dans la main de Dieu, à plus forte raison l'ame doit-elle y être; et alors elle ne peut être enfermée dans le tombeau avec le corps, ou mêlée aux cendres du bucher funéraire, mais elle jouit d'un pieux repos. O vaine folie des hommes qui construisent de magnifiques tombeaux, comme s'ils devaient servir de demeure à l'ame et non pas au corps seul! De nombreux témoignages de l'Ecriture nous apprennent que l'ame doit habiter un plus noble séjour. Nous lisons dans les livres d'Esdras que, lorsque le jour du jugement sera venu, la terre rendra les corps des morts, et la poussière rendra les dépouilles que renferment les tombeaux; et les réservoirs des ames, dit-il, rendront les ames qui leur ont été confiées, « et le Très-Haut apparaîtra sur « le tribunal suprême [1]. » Ce sont ces *réservoirs* dont Notre Seigneur a dit: « Il y a plusieurs demeures dans le royaume de mon « Père [2], » et ce sont ces demeures qu'en allant à son Père il va préparer pour ses disciples. Mais j'ai voulu me servir des paroles d'Esdras, pour que les Gentils sachent que ce qu'ils admirent dans les livres de la philosophie est emprunté à nos livres saints. Et plût à Dieu qu'elle n'y eût pas mêlé ses vaines et inutiles rêveries, qu'elle n'eût pas dit que les mêmes ames étaient communes aux hommes et aux bêtes, et que le plus beau prix auquel pût prétendre l'ame du plus grand philosophe était d'aller habiter le corps d'une abeille ou d'un rossignol, afin que celui dont les discours avaient instruit les hommes vînt plus tard adoucir leurs mœurs par la suavité du miel ou l'harmonie des chants! Il leur eût suffi de dire que l'ame dégagée du corps se rendait dans le *aïdès* ou *lieu qui ne peut être vu*, et que nous nommons en latin *infernus*, enfer. L'Ecriture a appelé ces demeures « les réservoirs des ames, *animarum promptuaria* [3]. »

Pour aller au devant des plaintes des hommes sur le sort des justes des premiers âges, qui sont privés pour long-temps de la récompense qu'ils ont méritée, l'Ecriture dit encore dans son admirable élévation « que ce jour du jugement est semblable à une « couronne [4], » et qu'il n'y aura là ni retard, ni priorité, ni premiers, ni derniers. *Ce jour de la couronne* est attendu par tous; et dans ce jour les vaincus seront couverts de honte, les vainqueurs

[1] Esdras, VII, 32. — [2] Joan., XIV, 2. — [3] IV Esdras, VII, 23. — [4] Ibid., V, 42.

recevront la palme de la victoire. Et elle ne cache pas que ceux qui ont été les premiers engendrés au monde semblent avoir été plus forts et les derniers plus faibles; elle compare les générations du siècle « à celles de la femme même [1]. » Le sein est épuisé par les fruits qu'il a produits; les enfans nés dans la jeunesse sont plus forts que ceux qui ont été mis au monde dans la vieillesse; le siècle est dégénéré et épuisé, et n'offre plus que l'image d'une créature décrépite que la force de sa jeunesse a abandonnée. Jusqu'à l'accomplissement des temps, les ames attendent la récompense qui leur est due. Aux unes est réservée la gloire, aux autres le châtiment; et pourtant cette longue attente n'est pas pour les unes sans quelques jouissances, pour les autres, sans quelques peines; car les ames impies voient déjà la moisson de gloire réservée à celles qui ont suivi la loi de Dieu et les demeures gardées pour elles par les anges; elles voient aussi déjà les supplices futurs de leur fausseté, de leur orgueil; dans la confusion et la honte, elles voient la gloire du Très-Haut; elles rougissent de paraître en présence de celui qu'elles ont offensé; comme Adam, elles ont péché; comme lui, elles sont dans la confusion. Tombé pour avoir transgressé les ordres de Dieu, notre premier père se cachait; et dans la honte de sa chute, dans le trouble de sa conscience coupable, il craignait l'éclat de la divine présence. Ainsi l'ame du pécheur ne pourra supporter l'éblouissant éclat de cette lumière céleste qu'elle se souviendra d'avoir eue pour témoin de ses fautes. (Saint Ambroise, *Que la mort est un bien.*)

Nos corps ressusciteront pour ne plus mourir.

L'ame ne mourant point, si le corps qui meurt ne devait pas ressusciter un jour, il s'ensuivrait que cet admirable assemblage de deux substances si différentes, unies par un nœud secret et incompréhensible, ce chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu serait détruit à jamais par la mort. Mais cet assemblage est ce que nous appelons proprement l'homme. Si donc les deux portions qui composent son être ne devaient plus se réunir, et que l'une d'elles eût péri pour toujours, le plus merveilleux des ouvrages du Créateur demeurerait éternellement mutilé comme s'il n'était pas en son pouvoir de le conserver ou de le rétablir tout entier.

[1] IV Esdras, IV, 40; V, 53.

Mais quoi! ce corps serait-il donc par lui-même si vil que les toutes-puissantes mains qui l'ont formé dédaignassent de le retirer de la poussière? Sans doute, et nous venons de le dire, il est bien inférieur par sa nature à l'ame spirituelle qui lui communique la vie. Mais entre les œuvres matérielles de Dieu, en est-il une seule qui l'égale? Comparez, mes frères, et jugez. Le soleil nous éblouit par son éclat, et toutefois brille-t-il, comme l'œil de l'homme, du feu du génie? et répand-il, si j'ose ainsi parler, la lumière de l'intelligence? La sérénité du plus beau jour est-elle comparable au sourire qui embellit le visage de l'homme? à cette expression de douce joie, de paix, de noble modestie, de pudeur et de bienveillance qui anime quelquefois tous ses traits? Lit-on dans le ciel le plus pur, comme sur le front du juste, la candeur et l'innocence? Les oiseaux nous charment par la mélodie de leurs voix et de leurs chants; mais qu'est-ce que tous leurs concerts, auprès de la parole de l'homme et des sons merveilleux qui expriment et communiquent le sentiment et la pensée, qui, en frappant l'oreille, éclairent les esprits, émeuvent profondément les cœurs, rapprochent les objets éloignés, peignent les invisibles, et font d'un des moindres organes du corps l'admirable instrument d'un commerce spirituel entre les ames? Il est des animaux qui ont en partage la beauté, la force, l'agilité, la grace; mais en est-il qui aient reçu ce port majestueux de l'homme, ces yeux élevés vers le ciel, cette attitude du commandement et cette dignité qui annonce le roi de la nature? Oh! mes frères, quel dut être ce corps dans l'état de sa beauté originelle, lorsqu'il sortit pour la première fois des mains de son Auteur, brillant de gloire et de majesté, portant sur le front l'empreinte toute vive et toute pure de la ressemblance divine. Puisque, dans l'état même de dégradation où l'a réduit le péché, il surpasse encore de si loin tout ce que ce monde visible offre de plus parfait, il y est encore le centre de toutes choses, le seul être matériel digne des regards et de l'amour du Créateur, le seul pour qui tous les autres existent; car ce ne sont point nos ames, mais nos corps qui ont besoin de cette terre pour les porter et les nourrir, de cette lumière des cieux pour les éclairer, de cet air que nous respirons pour entretenir leur vie. Quelle apparence donc que le plus beau et le plus accompli des objets sensibles et corporels, celui auquel se rapportent tous les autres, soit presque le moins durable de tous? Les astres roulent depuis six mille ans sur nos têtes sans avoir rien perdu de leur splendeur; la terre, après tant de siècles, ne chancelle point sur ses bases, et conserve sa fé-

condité tout entière; les fleuves n'ont pas vu tarir leurs sources; les cèdres et les pins antiques couronnent encore les mêmes montagnes où les virent nos aïeux; et le corps de l'homme serait semblable à l'herbe des champs, qui s'élève le matin, tombe et se flétrit le soir? il n'aurait un moment d'éclat et de vie que pour être changé bientôt en un vil fumier, et devenir pour toujours la proie de la pourriture et des vers? Non seulement il serait moins durable que tant d'autres ouvrages de Dieu qui n'ont été faits que pour lui; mais, chose plus étrange encore, il durerait bien moins que ses propres ouvrages? Tandis que ces superbes monumens, ces palais et ces sanctuaires qu'il a construits, ces marbres et ces bronzes qu'il a su animer en quelque sorte, en leur imprimant les traits de sa propre ressemblance, résistent aux ravages du temps et attirent encore les regards des générations les plus reculées; lui même, presque aussitôt détruit que formé, il serait depuis longtemps enseveli dans la poussière, pour ne s'en relever jamais? et il aurait fait des images de lui-même moins périssables, que le modèle fait de la main du Tout-Puissant et marqué au sceau de sa divine ressemblance?

Mais de plus, ce corps qui élève des sanctuaires à la Divinité, qui lui dresse des autels et les orne avec magnificence, n'est-il pas lui-même le plus digne temple qu'elle habite ici-bas? En est-il qu'elle préfère à un corps chaste, domicile d'une ame vertueuse et sainte? Que sont à ses yeux des édifices de bois et de pierre, ou même d'or et de porphyre, auprès de ce temple vivant qui lui-même offre l'encens, adore et prie? Voyez-le qui se courbe tout entier, se prosterne, et semble se vouloir anéantir devant la majesté suprême. Voyez cette bouche qui se colle contre le pavé du lieu saint, et le baise avec un religieux respect; ces yeux qui se fixent sur le tabernacle et se remplissent de pieuses larmes; ce cœur qui palpite d'amour pour son Dieu; ces mains qui s'élèvent vers le ciel, comme pour porter l'hommage de l'adoration jusqu'au pied du trône de l'Eternel. Entendez cette voix et cette langue, qui chantent avec une si douce harmonie ses louanges, et invitent hautement toutes les créatures à célébrer avec elles ses grandeurs!

Mais, ô merveille! ce n'est pas assez pour ce corps d'argile de rendre un culte si pur à l'Auteur de son être, il faut encore qu'il imite en quelque sorte ses vertus, qu'il soit l'instrument, le ministre et comme le représentant de sa providence bienfaisante sur la terre. Quel est le genre de bonne œuvre pour lequel il ne s'empresse, auquel tous ses membres ne concourent? Ne sont-ce pas

les entrailles qui s'émeuvent au récit de l'infortune? N'est-ce pas le bras qui s'étend pour soutenir ou relever l'infirme, pour essuyer les pleurs de l'affligé, pour répandre des largesses dans le sein du pauvre? Ne sont-ce pas les mains qui travaillent pour vêtir l'homme nu, pétrir le pain de l'homme affamé, dresser la couche de l'homme languissant et malade? N'est-ce pas de la bouche et des lèvres que coulent ces paroles tendres et consolantes, le baume le plus salutaire et le plus doux que la charité puisse appliquer aux blessures du cœur? Où est, en un mot, le bien que fait à l'humanité une ame sensible et généreuse, sans que le corps y contribue avec elle, et en fasse même souvent les principaux frais? Quelquefois il épuise ses forces, et se consume tout entier au service de Dieu et du prochain ; et pour récompense, ce Dieu de bonté le vouerait à une éternelle destruction! il romprait sans pitié et sans retour l'alliance d'une ame et d'un corps si saintement unis pour tous les offices de la piété et de la miséricorde! Non, Seigneur, non, je ne le croirai jamais. (Le P. de Mac-Carthy.)

Excellence du corps de l'homme.

Ce corps, formé de la terre, Dieu ne nous l'a pas donné pour que notre ame rampe avec lui sur la terre, mais pour que nous l'élevions lui-même vers le ciel. Ce corps n'est, il est vrai, qu'une matière terrestre; mais il ne tient qu'à moi de le rendre tout céleste. Quel honneur pour l'homme! quelle auguste prérogative pour son ame! Il est dit de Dieu : *Qu'il fait tout, qu'il change et transfère les choses à son gré* [1]; il a donné à l'homme un pouvoir égal au sien. *C'est moi*, nous dit-il, *qui ai fait le ciel et la terre* [2]. O homme, tu peux, toi aussi, transporter le ciel sur la terre! Je t'ai fait un corps brillant de beauté; achève l'ouvrage en parant ton ame de vertus. J'ai dit au premier des jours : *Que la terre produise de l'herbe et toutes sortes d'arbres fruitiers* [3]; commande à ta chair, toute terrestre qu'elle est, de produire des fruits, et elle obéira à ton commandement. C'est moi qui fais les orages et les tempêtes; j'ai créé les vents et ce dragon, dont je me joue dans ma toute-puissance. Ce dragon, c'est le démon. Nous pouvons, mes frères, prendre sur lui l'empire, le vaincre et nous jouer de ses fureurs, comme on fait des résistances d'un timide passereau. Je fais luire mon soleil sur les bons et sur les méchans : imite-moi, dit le Sei-

[1] Dan., II, 21. — [2] Amos., V, 8. — [3] Gen., II, 11.

gneur, en faisant du bien à tes amis et à tes ennemis. J'ai allumé, à la voûte du firmament, ces astres qui répandent la lumière; à mon exemple, fais luire le flambeau de la vérité aux yeux de ceux qui sont dans les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Connaître Dieu est un bien plus grand que celui de voir le soleil. S'il est hors de ta puissance de créer un homme, tu peux du moins le rendre juste et agréable aux yeux de son Créateur. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

L'homme est un étranger sur la terre.

Nous ne sommes, dans ce monde, que comme des soldats sous la tente. Celui qui n'est que campé ne s'avise pas de se bâtir une maison dans le lieu où il est aujourd'hui pour n'y être plus demain; y prétendre établir un domicile, ce serait donner une bien faible idée de sa fidélité et de son courage. Il n'y est que pour se tenir prêt à combattre. A la bonne heure, quand il sera de retour dans sa patrie, il s'occupera de bâtiment ou de commerce. Que faisons-nous dans le monde, qu'y combattre? Quand nous serons rendus à la patrie céleste, nous penserons à nous y faire notre établissement, à nous y enrichir, ou plutôt le roi de cet empire a pourvu à ce que nous n'y manquions de rien. Il nous y prépare d'assez abondantes richesses. Ne nous occupons dans la terre de l'exil et de la milice qu'à nous y faire de bons retranchemens contre l'ennemi. Il ne nous faut ici qu'une tente et point de maison. Vous avez entendu dire que les peuples nomades de Scythie passent leur vie sur des chariots qui les transportent d'un lieu à un autre, sans avoir de domicile fixe. Tel doit être le Chrétien; il a bien assez à faire, aux prises comme il est avec les démons, pour ne s'occuper pas d'un autre intérêt que de celui de se défendre lui-même, ou d'avoir à défendre les autres contre les attaques de ses ennemis du salut. Vous vous construisez de magnifiques habitations, ô mon frère! est-ce donc pour vous lier à la terre par des chaînes plus pesantes? Vous amassez des trésors que vous cachez soigneusement; est-ce pour attirer l'ennemi par l'appât d'une proie? Vous bâtissez des murailles; est-ce pour vous y emprisonner?

Jésus-Christ, dans l'Évangile, appelle les Pharisiens *sépulcres blanchis*, *pleins au dedans de corruption et d'iniquité* [2], et trompant les yeux par de beaux dehors: combien encore, parmi nous,

[1] Hom., XV, *in I ad Timoth.*—[2] Matth., XXIII, 27.

de ces Pharisiens! On donne tous ses soins à l'extérieur : pureté apparente; au dedans corruption, iniquité. Tout pour le corps, rien pour l'ame. Soulevez toutes ces consciences; vous y verrez la pourriture et les vers; une infection épouvantable, c'est-à-dire, les vices et les désordres les plus honteux. Ce qui était bien déplorable, sans doute, pour les Pharisiens, l'est plus encore pour des Chrétiens, dont la grace de la régénération a fait les temples du Saint-Esprit, les sanctuaires de Dieu lui-même. On relègue, avec grand soin, les sépulcres loin de nos cités. Sépulcres où réside la pourriture du péché, pouvez-vous bien prétendre à la Cité céleste? (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Futilité des objections contre la résurrection des corps.

Que les insensés et les impies viennent maintenant; qu'à ces pensées si hautes et si divines, à l'autorité si imposante de toutes les Ecritures, au fait si incontestable de la résurrection de Jésus-Christ, et aux conséquences décisives qu'en tirait saint Paul, ils opposent, quoi? J'ai honte de le dire : l'impossibilité prétendue où sera le Dieu tout-puissant de faire revivre ce qui est mort, après avoir donné la vie à ce qui n'était pas, et de retrouver, dans ce qu'ils appellent le vaste sein de la nature, les élémens dispersés de nos corps, après les avoir su trouver dans les profonds abîmes du néant. Qu'ils reproduisent ces difficultés vaines, dont les païens eux-mêmes rougirent, et qu'ils abandonnèrent; nous les mépriserons, et il nous suffira de leur répondre : qu'une seule chose est impossible à Dieu, c'est de ne pouvoir pas faire tout ce qu'il veut, ou de ne pas accomplir tout ce qu'il a promis; que supposer quelque obstacle insurmontable à une puissance sans bornes, c'est aller jusqu'aux dernières limites de la déraison, c'est se contredire dans les termes; que pour avoir droit de nier la résurrection, parce qu'elle est incompréhensible, il faudrait pouvoir citer au moins une seule œuvre de Dieu que l'on comprenne, il faudrait au moins être en état de comprendre notre propre existence, qui est elle-même pour nous un mystère impénétrable; enfin, que si nous voyons tous les jours ces savans hommes qui ont dérobé à la nature une partie de ses secrets, décomposer sous nos yeux des substances matérielles, former, de leurs élémens combinés avec art, des substances nouvelles, décomposer encore celles-ci,

[1] Hom., LXX et LXXIV, *in Matth.*

et des mêmes élémens reformer les premières, il serait étrange que le souverain Auteur de la nature ne pût pas, après la dissolution de nos corps et les divers changemens qu'ils auront subis, rassembler leurs élémens épars, pour reconstruire l'édifice de nos membres, et rétablir ainsi son premier ouvrage.

Oh ! qu'il sera facile à la parole créatrice et toute-puissante d'opérer cette merveille! avec quelle promptitude, au son de la trompette, c'est-à-dire à la voix du Fils de Dieu, l'air, les eaux, la terre et les abîmes rendant les débris de nos corps dévorés, enfouis, évaporés, consumés en mille manières; nos cendres et notre poussière disséminées se rapprochant en un clin-d'œil, et reprenant leur ancienne forme, tous les morts sortiront vivans de leurs sépulcres et comparaîtront devant l'arbître suprême de leur sort, pour recevoir le salaire dû à leurs œuvres: *Et dedit mare mortuos... et mors et infernus dederunt mortuos suos.. et judicatum est de singulis* [1]. (Le P. de Mac-Carthy.)

Péroraison.

Telle sera donc, mes frères, la fin de toutes choses : ou plutôt tel sera le commencement d'un ordre de choses qui n'aura plus de fin. Voilà vos destinées, ô hommes immortels qui m'entendez. Votre ame, cette portion excellente de votre être, par laquelle vous êtes semblables à Dieu et aux anges, ne cessse pas de vivre, au moment où le souffle de la vie abandonne le corps; mais plutôt elle s'échappe alors de sa prison, et prend son vol vers la région des vivans, qui est le lieu de son éternité. Le corps lui-même ne demeure pas englouti dans le tombeau où il est condamné à descendre; il ne s'y consume que pour se dégager de ce qu'il avait de corruptible, et se mettre en état de recevoir sa forme immortelle, comme l'or se fond dans le creuset, pour en sortir plus brillant et plus pur. O enfans des hommes, comment avez vous oublié ce que vous êtes, et ce que vous devez un jour devenir? Comment vos cœurs se sont-ils appesantis et collés à cette terre qui n'est pas votre patrie? Faits pour des biens si grands et si réels, appelés à posséder, non l'apparence et l'ombre, mais la substance même du parfait bonheur et de la vraie gloire, comment vous attachez-vous à des bagatelles qui vous trompent, et à des fantômes qui s'évanouissent au moment où vous les embrassez? *Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium* [2]? Que vous sert, ô avare, ce trésor de boue, que vous

[1] Apoc., xx, 13. — [2] Ps., iv, 3.

amassez au prix de tant de sollicitudes et de sacrifices? qu'y a-t-il de commun entre ce vil métal que la mort va vous enlever, et l'esprit immortel qui est en vous? Hélas! par quelle indigence et quel dénûment éternel vous expierez un jour cette passion insensée pour des richesses périssables! *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* Et vous, ô superbe esclave de l'orgueil, n'est-ce pas une illusion et un mensonge que cette fumée de gloire dont vous êtes si avide? vous a-t-elle procuré un seul instant de pure et véritable joie, pour vous dédommager de l'opprobre et de l'ignominie qu'elle vous prépare dans l'éternité? *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* Mais vous surtout, ô voluptueux, que cherchez-vous dans la fange des plus honteux plaisirs? Oh! par combien de remords et de dégoûts ces infâmes penchans vous conduisent à des tourmens sans mesure et à un désespoir sans fin! *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* Laissez, laissez, ô aveugles, de criminelles chimères, et tournez toutes vos pensées vers les solides biens et les ineffables délices, qui seront la récompense immortelle des justes : *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum* [1]. Hommes de peu de foi, ne me demanderez-vous pas quel gage nous vous donnons de ces hautes destinées que nous osons vous promettre dans l'avenir : *Multi dicunt, quis ostendit nobis bona* [2]? Eh! Seigneur, en faut-il d'autre garant que la noblesse même et la dignité de notre nature, que cette empreinte de votre grandeur qui est en nous, et qui nous distingue si glorieusement de tout ce qui nous environne? *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* [3]. Puis-je douter qu'il n'y ait en moi quelque chose d'immortel et de divin, quand je me vois si supérieur à tout ce qui n'est pas vous, ou qui ne porte pas le caractère de votre ressemblance? quand je sens en moi-même je ne sais quoi d'insatiable et d'immense, qu'aucun objet créé ne peut satisfaire; pour qui tout ce qui doit finir n'est rien; qui déborde de toutes parts ce monde visible; qui se trouve à l'étroit dans tout ce qui a des bornes; qui ne peut se reposer à l'aise que dans le sein de l'infini, ni goûter de contentement et de bonheur qu'en vous seul? *Dedisti lætitiam in corde meo* [4]. Ah! que d'autres s'applaudissent de la fécondité de leurs terres; qu'ils recueillent avec joie leurs riches moissons, et les fruits abondans de l'olivier et de la vigne : *A fructu frumenti, vini et olei multiplicati sunt* [5]. Pour moi, mon Dieu, soit qu'il vous plaise de m'ac-

[1] Ps., IV, 4. — [2] Ibid., 6. — [3] Ibid., 7. — [4] Ps., IV, 7. — [5] Ibid., 8.

corder ou de me refuser les dons de la fortune et les jouissances passagères de ce monde, je vivrai dans la paix, content et heureux de votre seul amour : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* [1]. L'espérance que vous me donnez d'une glorieuse immortalité dans votre royaume suffit pour combler tous mes vœux et mes plus vastes désirs : *Quoniam tu*, *Domine*, *singulariter in spe constituisti me* [2]. Puisse, mes frères, cette précieuse espérance se réaliser en notre faveur! Puissions-nous être tous éternellement réunis dans le sein de notre Dieu! C'est la grace que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.
(Le P. de Mac-Carthy.)

[1] Ps. iv, 9. — [2] Ibid, 10.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ENFER OU ÉTERNITÉ MALHEUREUSE.

FOI.

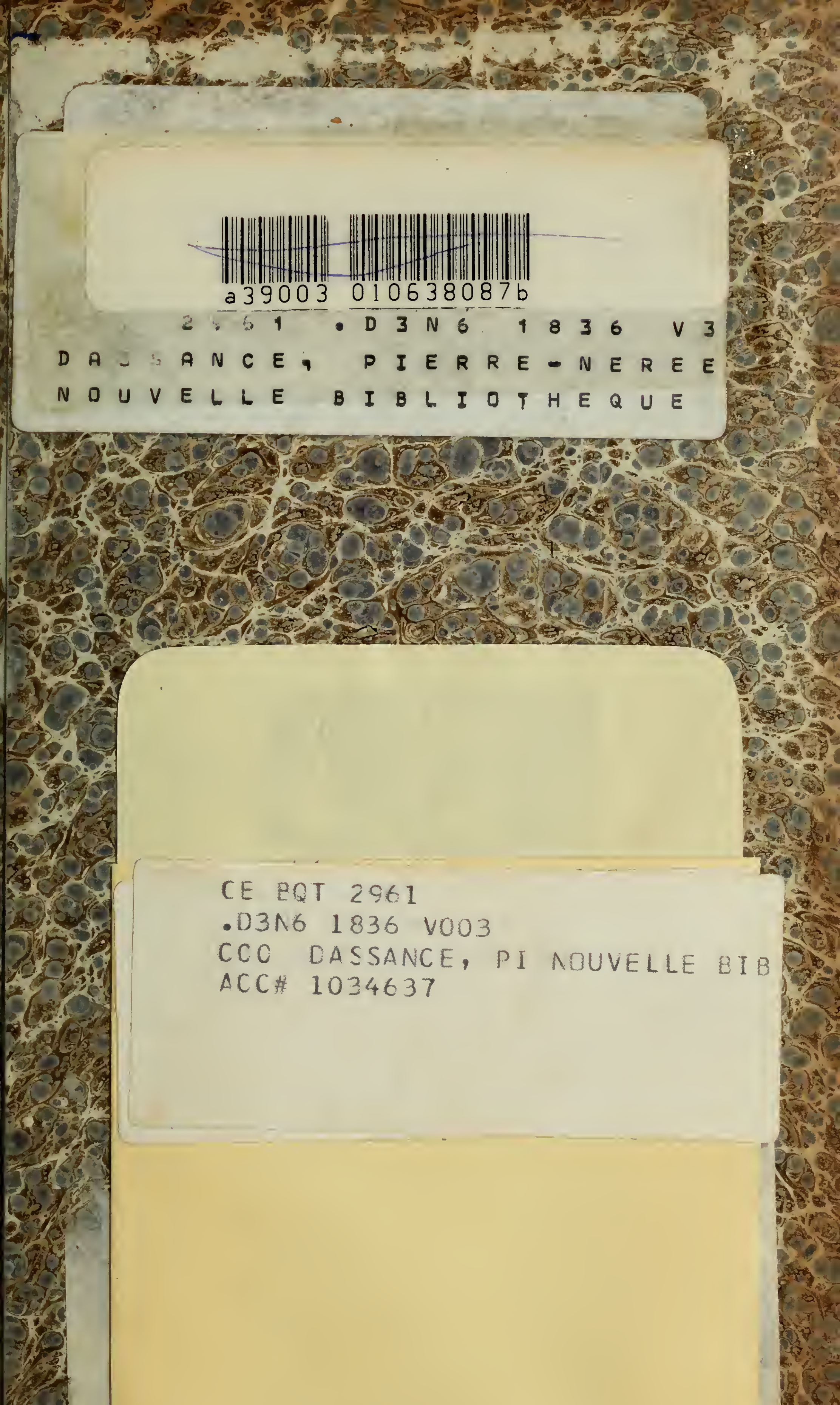
GRACE.

HUMILITÉ.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

FIN DE LA TABLE.




a39003 010638087b
2961 .D3N6 1836 V3
DASSANCE, PIERRE-NEREE
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE
CE BQT 2961
.D3N6 1836 V003
CCO DASSANCE, PI NOUVELLE BIB
ACC# 1034637


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 23 06 6